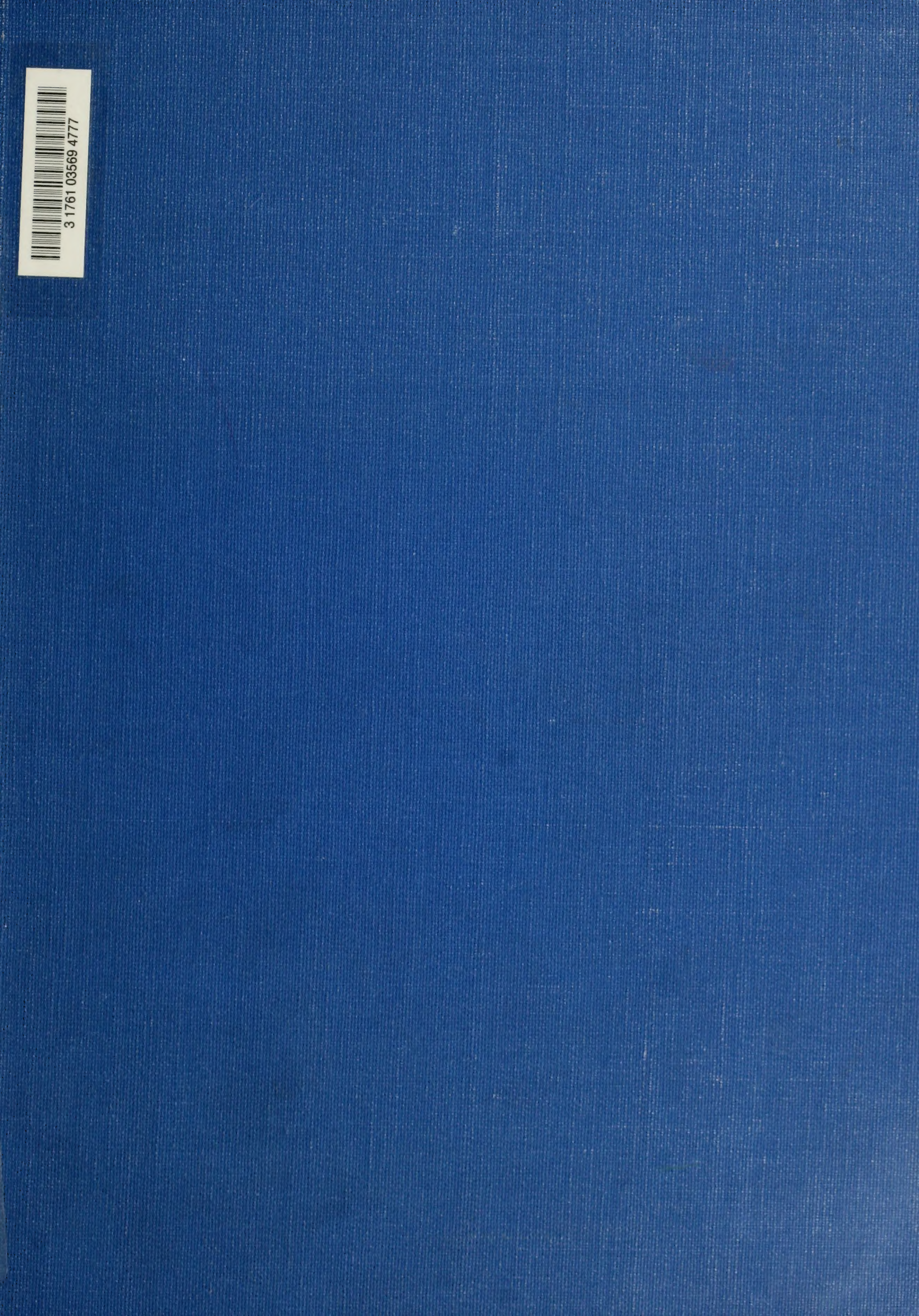

3 1761 03569 4777



AMIDA

AMIDA

MATÉRIAUX POUR L'ÉPIGRAPHIE
ET L'HISTOIRE MUSULMANES
DU DIYAR-BEKR

PAR

MAX VAN BERCHEM

BEITRÄGE ZUR KUNSTGESCHICHTE DES
MITTELALTERS VON NORDMESOPOTAMIEN, HELLAS UND DEM ABENDLANDE

VON

JOSEF STRZYGOWSKI

MIT EINEM BEITRAGE: „THE CHURCHES
AND MONASTERIES OF THE TUR ABDIN"
VON GERTRUDE L. BELL

XXIII TAFELN IN LICHTDRUCK
UND 330 TEXTABBILDUNGEN



1910
HEIDELBERG
CARL WINTER'S UNIVERSITÄTSBUCHHANDLUNG
PARIS ERNEST LEROUX

Verlags-Nr. 467

AU GÉNÉRAL DE BEYLIÉ

Hommage des Auteurs

INHALTSVERZEICHNIS.

Matériaux pour l'épigraphie et l'histoire musulmanes du Diyar-Bekr par Max van Berchem.

Beiträge zur Kunstgeschichte des Mittelalters von Nordmesopotamien, Hellas und dem Abendlande von Josef Strzygowski.

MATÉRIAUX

POUR

L'ÉPIGRAPHIE ET L'HISTOIRE MUSULMANES DU DIYAR-BAKR

PAR

MAX VAN BERCHEM

INTRODUCTION.

Les monuments des pays musulmans[1] surgissent enfin de l'oubli où les avait plongés la décadence de l'Islam, où les laissait dormir notre science un peu bornée, nourrie d'esprit classique et de préjugés religieux et nationaux. Cet heureux réveil, nous le devons à la découverte de l'Orient. Depuis que Champollion nous a rendu l'Égypte antique, nous avons retrouvé tant de choses, enfouies dans le sol de l'Afrique et de l'Asie, que nous ne saurions plus nous étonner de rien. Toutefois, si nous admettons aujourd'hui que l'Orient nous a précédés, nous nous résignons mal à reconnaître que nous lui devons beaucoup. Que de recherches n'a-t-il pas fallu pour ouvrir nos yeux sur les nombreux emprunts faits à l'Asie par ce monde antique dont nous nous prétendons les héritiers! Mais notre dette ne s'arrête pas là. Le vieil Orient, que n'avaient écrasé ni les armées d'Alexandre, ni la domination romaine, eut encore la force d'enfanter deux religions universelles, d'enrayer la décadence byzantine et de survivre à la conquête arabe. Pour épuiser les réserves accumulées par tant de siècles de culture, il faudra cette longue suite d'invasions turques et mongoles dont les dernières vagues iront mourir, du XIIIe au XVIe siècle, au seuil de l'Égypte et de l'Allemagne. Or, durant tout le moyen âge, mais surtout à l'époque romane, l'Occident devenu chrétien continue d'emprunter à l'Orient devenu musulman. Que lui emprunte-t-il? En vertu de quels phénomènes historiques? Par quels procédés, par quels chemins? Voilà ce que l'archéologie musulmane peut apprendre aux historiens de l'art et de la civilisation dans l'Europe médiévale. A leur tour, les historiens de l'Islam s'habituent à demander des faits précis à l'archéologie. Depuis peu, nos puissances coloniales, imitées par quelques pays musulmans, s'efforcent de protéger et de conserver, hélas aussi de restaurer les monuments de l'Islam. Enfin, les collectionneurs ont mis à la mode les produits de l'art musulman, dont la valeur marchande atteint aujourd'hui des prix exorbitants; cet engouement même est significatif.

Mais il ne suffit plus d'admirer un monument ou un objet d'art; nous voulons qu'il nous apprenne quelque chose. Pour en faire un document précis, ce n'est point assez d'en apprécier le style; il faut en fixer la destination, l'âge, la provenance ou l'origine. Ces circonstances, qui pourrait mieux les faire connaître que le monument lui-même, quand elles y sont écrites en toutes lettres? Or, un grand nombre de monuments et d'objets d'art musulmans portent des inscriptions qui donnent leur signalement, leur date, les noms de leurs fondateurs, de leurs auteurs et de leurs propriétaires, pour ne parler que des faits en rapport avec l'archéologie; car la plupart des témoignages fournis par l'épigraphie n'intéressent que l'histoire littéraire, religieuse, politique et administrative.

[1] A défaut d'un terme précis qu'il faudra trouver un jour, je désigne ainsi tous les monuments du moyen âge dans les pays où domine l'islamisme. On ne peut dire *monuments musulmans*, car ce terme ne saurait être appliqué proprement qu'à des édifices *religieux* de l'Islam, encore sous certaines réserves. Je m'en servirai toutefois pour désigner tous ceux qui ont été construits ou fabriqués *pour* des musulmans, sinon toujours *par* des musulmans.

L'épigraphie musulmane, et par là j'entends surtout l'épigraphie arabe, de beaucoup la plus abondante, la plus riche et la plus précise, aura donc un double rôle. A l'histoire générale, elle apporte des faits authentiques, bien qu'en petit nombre, qui permettent de contrôler et de compléter les autres sources; à l'archéologie et à l'histoire de l'art, ces textes précis sont indispensables pour classer les monuments qui les portent, puis, subsidiairement et par comparaison, ceux qui sont dépourvus de tout état civil.

Depuis vingt ans, l'auteur de ces pages s'occupe à recueillir les matériaux d'un *Corpus inscriptionum arabicarum* dont le plan, bien que tracé d'avance, est susceptible de s'élargir indéfiniment. La première partie de ce recueil est réservée aux inscriptions de l'Égypte. La deuxième partie renfermera les inscriptions de la Syrie; la troisième comprendra celles de l'Asie Mineure. Après avoir consacré dix années à la première, l'auteur prépare les deux autres, avec l'aide de quelques collaborateurs dévoués.[1] Ces trois pays ont déjà fourni les matériaux de plusieurs gros volumes et les recherches sont loin d'y être achevées. Là s'arrête le domaine actuel du *Corpus*, qui ne doit comprendre, en principe, que les régions explorées méthodiquement. Mais son domaine futur est presque illimité, puisque l'épigraphie arabe s'étend de l'Atlantique au Pacifique. Les rédacteurs du *Corpus* ont donc une double tâche: achever la publication des parties commencées et préparer l'exploration de nouveaux pays.

C'est à la seconde partie de ce programme qu'appartient le présent travail. La Mésopotamie promet de former un jour une importante section du *Corpus;* mais les relevés n'y sont pas assez avancés pour une incorporation définitive. Naguère encore, cette vaste région n'avait livré qu'un petit nombre de textes à quelques explorateurs, de NIEBUHR à M. SACHAU. Dès lors, MM. LEHMANN-HAUPT et le baron D'OPPENHEIM ont bien voulu me remettre les matériaux recueillis par eux dans la haute Mésopotamie.[2] Parmi ces documents, quelques photographies d'Amid attirèrent surtout mon attention, par l'importance des monuments qu'on y voyait représentés et par l'intérêt des fragments d'inscriptions que je réussis à y déchiffrer. Cette première étude me faisait espérer une moisson beaucoup plus riche; on va voir que cet espoir n'a pas été déçu. Mais mes efforts pour me procurer de nouveaux documents restèrent à peu près inutiles jusqu'au jour où M. le général DE BEYLIÉ, sur le point de partir pour l'Orient, voulut bien m'offrir son précieux concours. Il poussa l'obligeance jusqu'à modifier son itinéraire, pour visiter Amid et pour en relever les murailles et la grande Mosquée.[3] A son retour, il me remit une précieuse collection de clichés, de photographies, de dessins et de croquis, ne mettant à ce don généreux d'autre condition que celle d'en tirer parti pour la science. Qu'il reçoive ici l'expression de ma vive gratitude et qu'il me permette d'associer à son nom ceux de M. POGNON, du général FAKHRI PASHA et de M. GÜYS, consul de France à Diarbékir, pour les copies d'inscriptions et les renseignements divers que nous devons à leur obligeance.

Voilà l'origine de ce livre; voici comment il a été fait. Frappé de la valeur archéologique de ces documents, je les montrai à M. STRZYGOWSKI, qui désira vivement en tirer parti pour l'histoire de l'art. Avec l'approbation de M. le général DE BEYLIÉ, nous convînmes de réunir en un volume nos deux études; bien que distinctes par le sujet et la méthode, elles se complètent l'une par l'autre et sont reliées par une idée commune: celle de la haute culture amidienne, dans l'antiquité et au moyen âge.

[1] J'ai publié un volume de l'Égypte dans les *Mémoires de la Mission française au Caire,* XIX. M. SOBERNHEIM a commencé de publier la Syrie du Nord dans les *Mémoires de l'Institut français du Caire*; il vient d'achever les relevés de cette région, avec l'aide de M. HERZFELD pour la partie archéologique. M. MITTWOCH étudie les inscriptions de Damas et l'auteur de ces lignes, celles de la Palestine. Pour l'Asie Mineure, l'auteur et M. Halil EDHEM vont publier les inscriptions de Konia, Siwas et Diwrigi. Plusieurs autres parties sont à l'étude (cet ouvrage sera cité *CIA*).

[2] Publiés par moi dans les ouvrages de ces deux explorateurs, cités plus loin, p. 14, n. 1 et 23, n. 1. M. D'OPPENHEIM a bien voulu m'autoriser à reproduire ici quelques photographies de sa riche collection.

[3] Voir DE BEYLIÉ, *Prome et Samara,* Paris 1907, p. 60 s.

J'ai donné le texte, la traduction et le commentaire des inscriptions recueillies par M. DE BEYLIÉ. Les lectures ont été faites à la loupe et contrôlées avec un soin méticuleux; j'insiste à dessein sur ce détail, parce qu'il est impossible de vérifier mes lectures sur les figures de ce livre, qui ne sauraient atteindre à la netteté des photographies originales.[1] J'ai classé les inscriptions dans l'ordre chronologique et je me suis efforcé de les éclairer par d'autres sources, notamment par les chroniques et les monnaies; comme toujours, cette méthode comparative a produit des résultats surprenants.[2] Avec un peu d'apprentissage, on arrive à expliquer, par les circonstances de l'histoire, chaque mot d'une inscription, dont les termes, il ne faut pas l'oublier, ont une valeur précise, parce qu'ils étaient soigneusement pesés, par le rédacteur responsable, avant d'être confiés au lapicide. Ces mêmes sources m'ont servi à combler les lacunes de l'épigraphie; j'en ai tiré la matière d'un canevas destiné à relier chaque inscription à la suivante. Écrire l'histoire complète d'Amid sous les musulmans eût été une tâche au-dessus de mes forces; il ne s'agissait que de préparer des matériaux de choix.

En ce qui concerne l'archéologie, je me suis borné à décrire sommairement les édifices relevés, à réunir et à coordonner les descriptions des géographes et des explorateurs, enfin, à noter, sur le style et la construction de ces édifices, quelques observations suggérées par le commentaire des inscriptions. Ici encore, je me suis contenté de rassembler des matériaux, en laissant à M. STRZYGOWSKI le soin d'en tirer parti.[3]

Les mots arabes et la plupart des noms propres ont été transcrits graphiquement, c'est-à-dire signe pour signe. Sont rendus plus librement les noms de lieu et les mots orientaux, d'origine non arabe, dont l'orthographe n'est pas bien fixée dans cette langue. Il en résulte d'apparentes contradictions, par exemple entre le nom propre *Qarâ-arslân*, qui rend l'orthographe arabe la plus fréquente, et les mots turcs *qara* et *arslan*. Ces petites inconséquences n'ont pas d'inconvénient dans un mémoire où la linguistique ne joue aucun rôle; il suffit d'en donner la raison.

Malgré le temps et la peine qu'il m'a coûtés, ce travail n'est qu'un premier essai; puisse-t-il provoquer de nouvelles recherches sur un sol qui promet encore d'amples moissons.[4]

[1] Celles-ci sont à la disposition des savants qui voudraient contrôler mes lectures et vérifier l'exactitude des dessins que j'ai faits moi-même, à la loupe, d'après ces photographies.

[2] J'ai utilisé un grand nombre de chroniques arabes, imprimées ou manuscrites, et quelques sources empruntées aux autres langues orientales, sans prétentre nullement à les épuiser.

[3] Je désigne par la formule (fig. Strz.) quelques figures, attribuées au texte de M. STRZYGOWSKI, qui n'étaient pas encore numérotées quand j'ai corrigé mes épreuves; on les retrouvera facilement dans la deuxième partie de ce livre.

[4] M. SARRE vient de rapporter d'un long voyage en Mésopotamie, fait avec M. HERZFELD, l'auteur de *Samarra*, des matériaux importants pour l'histoire et l'archéologie de l'Islam; voir ses travaux préliminaires dans *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, 1909, et dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1909. M. MASSIGNON et M. VIOLLET en ont recueilli d'autres, de Raqqa jusqu'à Bagdad; voir *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1908, p. 451; 1909, p. 202 s., 370 s.; *Gazette des Beaux-Arts*, 1909, 4e pér., I, p. 297 s.

CHAPITRE PREMIER.

ENCEINTE, PORTES ET TOURS.

A. ÉTAT ACTUEL.

Parmi les nombreuses villes de l'Asie occidentale qui conservent des restes de leur architecture militaire, Amid occupe, à coup sûr, le premier rang. Bien que les auteurs s'accordent à vanter la force et la puissance de son enceinte,[1] celle-ci n'avait rien d'exceptionnel alors que toutes les cités s'abritaient derrière une ligne de murailles et de tours. Ce qui lui donne une valeur unique aujourd'hui, c'est qu'elle a résisté presque tout entière aux ravages des sièges, du temps et des travaux modernes qui ont anéanti, naguère encore, les superbes enceintes de Bagdad, de Konia, d'Alexandrie et de tant d'autres villes de l'Orient. Cet état de conservation tout à fait rare, elle le doit surtout à la nature des matériaux dont elle est faite, une pierre volcanique très dure, dont la couleur foncée a frappé tous les observateurs et a valu à la ville son nom moderne de Qara Amid, Amid la noire. Elle le doit encore au fait que la capitale du Diyar-Bekr ne joue dans l'histoire qu'un rôle assez effacé depuis le milieu du XIII[e] siècle. On verra que toutes les inscriptions relevées sur les murs, les portes et les tours d'Amid sont antérieures à cette époque. Ce fait anormal et très significatif, non moins que le silence presque complet des chroniques sur les destinées ultérieures d'Amid, trahit la décadence politique et militaire de cette ville depuis l'invasion mongole.

Amid s'étend sur un large plateau qui domine la rive droite ou occidentale du Tigre. Ce fleuve coule ici du nord au sud, passe au-dessous du côté oriental de la ville, et de là, par une légère courbe à l'ouest, sous son côté méridional, dont il s'éloigne graduellement dans la direction du sud-ouest. A partir du grand pont de pierre,[2] il reprend son cours droit au sud, avant de s'infléchir à l'est pour gagner la plaine mésopotamienne.[3] Ainsi, le front est et une bonne partie du front sud sont défendus naturellement par l'escarpement de la rive et l'on s'explique pourquoi les travaux sont moins considérables sur ces deux côtés que sur les autres fronts,

[1] Voir Wâqidi, trad. Niebuhr-Mordtmann, p. 93 s.; Nâṣiri Khusrau, trad. Schefer, p. 28; Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, X, p. 42; XI, p. 325; Ibn Wâṣil, Paris, ms. ar. 1702, f° 79 r°; Ibn al-Faqîh, Iṣṭakhri, Ibn Ḥauqal et Muqaddasi, cités plus loin, p. 21, n. 1, et 22, n. 3.

[2] Décrit plus loin, au n° 13.

[3] C'est peut-être ce coude du Tigre à l'ouest qui a donné lieu à l'opinion qu'Amid était autrefois sur la rive gauche du fleuve. Saint-Martin l'a reproduite d'après Ammien Marcellin et Ibn Ḥauqal; voir *Mémoires sur l'Arménie*, I, p. 166, 169. Mais Ammien se borne à dire qu'un coude du Tigre arrose Amid au sud; sans doute, il veut parler de ce petit coude à l'ouest, et non du grand coude que le fleuve fait plus loin à l'est; l'interprétation de Saint-Martin est donc erronée. Quant à Ibn Ḥauqal, la traduction d'Ouseley citée par cet auteur est faite sur un texte persan défectueux. Il est vrai qu'Iṣṭakhri, copié souvent par Ibn Ḥauqal, dit ici: „Amid, sur le Tigre, à l'*est* de ce fleuve"; éd. de Goeje, p. 75. Mais c'est une faute de copie, car dans Ibn Ḥauqal, éd. de Goeje, p. 150, on lit correctement: „La ville d'Amid, sur une colline à l'*ouest* du Tigre". L'examen le plus superficiel de l'enceinte actuelle contredit formellement l'opinion de Saint-Martin; outre qu'elle a conservé d'importants vestiges de l'antiquité, les nombreuses inscriptions du calife Muqtadir, publiées plus loin, sont antérieures aux relations d'Iṣṭakhri et d'Ibn Ḥauqal.

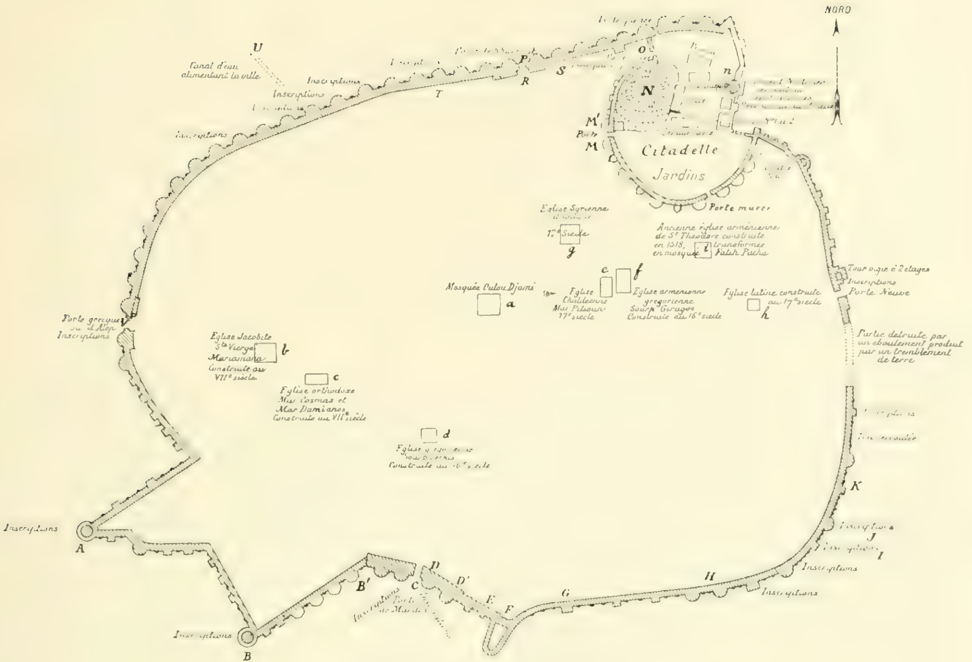


Fig. 1. Plan de l'enceinte d'Amid.

ainsi qu'on peut le voir en jetant un coup d'œil sur le plan de l'enceinte.[1] Celle-ci forme un cercle un peu allongé, dont la régularité n'est rompue que par deux accidents principaux: une avancée vers le sud-ouest, défendue par deux grosses tours rondes, et la citadelle, vers l'angle nord-est; on en parlera tout à l'heure. L'enceinte est percée de quatre portes, à peu près suivant les quatre points cardinaux: au nord, la porte de la Montagne *(bâb al-djabal, dagh kapusu)* ou porte de Kharput; à l'ouest, la porte d'Asie Mineure *(bâb al-Rûm, Rum kapusu)* ou porte d'Alep; au sud, la porte de la Colline *(bâb al-tall)* ou porte de Mardin *(Mardin kapusu)*; à l'est enfin, la porte du Fleuve ou du Tigre *(bâb al-mâ'* ou *Didjla)*, appelée aujourd'hui porte Neuve *(yeni kapu)*.

Ainsi, deux lignes tirées de porte en porte à travers la ville, du nord au sud et de l'est à l'ouest, déterminent à peu près les deux axes de l'ellipse formée par l'enceinte. Cette orientation, qui rappelle celle de mainte enceinte antique, notamment à Damas et à Alep, n'est certainement pas fortuite; elle trahit l'origine reculée de l'enceinte d'Amid, dont le plan général, on va le voir, est resté le même à travers les modifications qu'elle a subies. Quant aux portes dérobées ou poternes que plusieurs auteurs anciens et modernes signalent en divers points de l'enceinte, elles ne jouent qu'un rôle épisodique dans l'histoire des sièges d'Amid.[2]

[1] Voir (fig. 1) le plan dressé sur les notes et les croquis du général DE BEYLIÉ et de M. le consul GUYS. Sans prétendre à une exactitude définitive, ce document inédit accuse un grand progrès sur le petit croquis fait par NIEBUHR en 1766 et publié dans son *Voyage en Arabie*, Amsterdam 1780, II, pl. XLVIII. Hâtons-nous d'ajouter que cet excellent observateur a fait tout ce qu'il pouvait faire à son époque et dans les conditions où il voyageait.

[2] Voir plus loin, p. 9 s., les descriptions d'EWLIYA, de NIEBUHR, de GARDEN, celle de Muqaddasi, p. 22, et le commentaire du nº 26.

La muraille se compose d'une forte courtine, couronnée d'un parapet crénelé et d'un chemin de ronde et flanquée d'un grand nombre de tours très rapprochées. Les unes sont de simples contreforts ou des saillants carrés; les autres sont des ouvrages semi-circulaires, d'une construction plus savante. En général, les premiers sont plus anciens et remontent soit à l'antiquité, soit aux premières dynasties musulmanes, qui ont imité la fortification byzantine, tandis que les seconds ont été ajoutés à diverses époques du moyen âge et trahissent les progrès de la construction militaire en Orient, sous l'influence des croisades. On remarquera que ces derniers se concentrent surtout sur les fronts nord et ouest de l'enceinte; en outre, ces fronts étaient défendus par un large fossé précédé d'un avant-mur, dont il reste des traces visibles sur le front ouest. C'est qu'au nord et à l'ouest, le terrain d'approche, plat et découvert, offre une attaque plus favorable que les fronts est et sud, protégés naturellement par les berges du fleuve. Cette circonstance explique les nombreuses réfections des fronts ouest et nord, qui ont dû soutenir le principal effort des sièges, alors que les fronts protégés par le Tigre ont mieux gardé leur aspect primitif.



Fig. 2. Vue d'Amid, depuis la citadelle.

C'est au souci de la défense que paraît se rattacher aussi l'avancée formée par l'enceinte au sud-ouest, dans un terrain découvert entre les portes de Mardin et d'Alep. Comme on le verra plus loin, les deux grosses tours A et B, qui défendent les angles saillants de cette avancée, n'ont été construites qu'au début du XIII[e] siècle. Cette date précise, qui ressort des inscriptions gravées sur elles, ne saurait être attribuée à l'avancée tout entière, dont les saillants, pour la plupart carrés, semblent trahir une origine plus ancienne. Quelle que soit l'époque de sa construction, c'est probablement la nature du terrain d'approche qui a poussé les ingénieurs à rompre en ce point le tracé régulier de l'enceinte.[1]

A l'extrémité opposée de l'enceinte s'élevait la citadelle, dont l'assiette a été déterminée par la colline qu'elle couronne et qui domine toute la ville, bien qu'avec un faible commande-

[1] Voir le plan, fig. 1. GARDEN, p. 185 (cité plus loin, p. 12) parle ici d'un ravin qui paraît être la cause de cette irrégularité dans le tracé de l'enceinte: „Between the Rum and Mardin gates, the walls take a sweep inwards in the form of a crescent, to clear a ravine which extends some way up towards them".

ment.[1] Une enceinte à part, flanquée de tours, percée de trois portes et tournant son front convexe vers la ville, faisait de la citadelle un réduit indépendant.[2] Elle est plus ruinée que la grande enceinte, mais il en subsiste des restes importants.[3] Elle est dominée à son tour par un mamelon, peut être artificiel, qui porte les ruines d'une construction mal déterminée.[4] Ajoutons enfin qu'un aqueduc, signalé par plusieurs auteurs anciens et modernes, amenait l'eau du nord-ouest jusqu'au pied de la muraille, d'où elle pénétrait par une galerie dans l'intérieur de la ville, entre les portes de Kharput et d'Alep.[5]

Pour compléter cet aperçu sommaire[6], voici quelques extraits des voyageurs modernes qui ont écrit sur les fortifications d'Amid.[7]

Le voyageur turc Ewliya[8] les décrit ainsi en 1065 (1655): „La ville forte de Diyar-Bekr a été bâtie en pierre noire sur une haute colline appelée le rocher de la Fille, qui domine de très haut la rive du Tigre . . . La partie située du côté du nord-est est assise sur des rochers qui s'élèvent à une grande hauteur, et sous le sommet de la forteresse s'étendent les cavernes de la Fille . . . Quand depuis les murailles on jette un regard sur le vaste fleuve qui coule à leur pied, il apparaît comme un petit ruban, tant ce côté de la forteresse est élevé. En revanche, sur les côtés nord, ouest et sud, le sol est plat. La hauteur de chaque partie de la muraille est de quarante coudées royales *(dhirâ' malaki)* et ses fondations ont dix aunes *(arshin)* de largeur. Cette forteresse porte aussi le nom de Qara Amid, parce qu'elle a été bâtie en pierre noire. L'ingénieur lui a donné la forme d'un rectangle allongé du côté nord (!). Tous les saillants et les créneaux de ses murailles se font face et se défendent mutuellement en cas de siège. Elles sont construites en pierre dure et leur base est assise sur le rocher uni, de sorte qu'un ennemi qui en ferait le siège en creusant des mines et des tranchées sur un de ses côtés ne pourrait s'en rendre maître. Les assiégés ne la livreraient qu'au bout d'une année de siège et pressés par la famine. Sur le côté est de son quadrilatère, où se creuse un profond abîme, un fossé est inutile; mais sur les fronts nord, sud et ouest règne un fossé et aux angles du carré s'élèvent des tours semblables à la muraille de Chine . . . Elle n'est pas à trois ou quatre étages, comme les autres forteresses, mais c'est une solide enceinte à un seul étage. Elle possède quatre portes de fer; au nord s'ouvre la porte de la Montagne . . . à l'ouest, la porte de Rum . . . au sud, la porte de Mardin, et à l'est, la porte Neuve. D'ici, l'on descend sur la rive du Tigre et, en passant un pont[9], on se rend à la place forte de Mifarqin, puis, en passant le pont du Baṭman, on arrive en un jour à la place forte de Ḥazu.[10] Il y a aussi une

[1] Voir, pl. I, une vue de l'enceinte prise du sud-est, avec la citadelle à droite.

[2] Voir le plan, fig. 1. Outre ces trois portes, dont l'une, en O du plan, est murée (voir au nº 31), la citadelle a deux petites portes ouvrant au nord-est sur la campagne (plan, fig. 1, nos 1 et 2) et appelées Oghrun et Fataḥ (ou Demir) kapusu; cf. Ewliya et Niebuhr, cités plus loin, p. 10.

[3] Les saillants et le chemin de ronde de la partie convexe, tournée vers la ville, sont assez bien conservés; voir fig. 2, au premier plan, et plus loin, nº 31.

[4] Voir X du plan, fig. 1, et pl. I à droite. C'était un palais, suivant H. de Hell et Garden (cités plus loin, p. 12) ou un château d'eau, d'après le général de Beylié, dont l'opinion paraît confirmée par l'existence d'une source abondante qui sortait (et sort encore?) de la citadelle et faisait tourner des moulins; voir Ewliya, cité plus loin, p. 10.

[5] Voir U du plan, fig. 1, et pl. II, une vue de l'enceinte, prise du nord-ouest.

[6] Je me borne à ces notes rapides sur une enceinte que je n'ai pas vue et dont l'étude exigerait un gros volume. Pour quelques détails de la courtine, des tours et des portes, voir fig. Strz., d'après les croquis du général de Beylié, et le commentaire des inscriptions.

[7] Je ne trouve rien à signaler dans les relations de Rauwolff (1575), de della Valle (1615), de Tavernier (vers 1650), de Dupré (1818), de Southgate (1837), de de Moltke (1838), de de Cholet (vers 1890), etc. Sur la relation de 1507 publiée par Ramusio, voir plus loin, au nº 30.

[8] Voir Ewliya Tshelebi, *Siyâhet-nâme*, Constantinople 1314 H., IV, p. 29 s. Je ne traduis ici que quelques passages essentiels de sa description prolixe et un peu confuse.

[9] Voir plus loin, au nº 13.

[10] Sur les ponts du Baṭman ṣu et du Ḥazo ṣu, voir plus loin, p. 33, n. 1.

porte dans le palais de la citadelle *(itsh qal'a)*, où réside le pasha; elle s'ouvre à l'est, du côté du Tigre, et s'appelle Oghrun[1] kapu; c'est un passage peu fréquenté."

Puis l'auteur donne quelques mesures en pas, assez vagues et d'ailleurs contradictoires, et note la dureté extraordinaire de la pierre noire dont la muraille est faite. Ensuite, il décrit la citadelle, avec son vaste palais renfermant un grand nombre de chambres, de salles, de bains, de bassins et de fontaines, ses fenêtres et ses balcons donnant sur la vallée du Tigre et jouissant d'une vue admirable, „sa salle ancienne, construite par les sultans du passé, où l'on voit des peintures d'un style antique, polychromes, telles qu'on en voit peut-être au Caire, dans la salle *(qâ'a)* du sultan Qalâwûn".[2] Il en attribue la construction à Biyiqli Muḥammad Pasha, le vizir du sultan Salîm Ier. „Cette citadelle, dit-il, est très forte. Elle a une porte de fer qui s'ouvre au sud dans la ville. Ses gardiens sont toujours sur pied et montent la garde." Enfin, il décrit la source d'eau claire qui sort de son rocher, fait tourner des moulins, passe dans le palais et, sortant par une fenêtre, grillée de fer et percée dans le mur de la forteresse, coule au pied du rocher de la Fille et se précipite en torrent, de pierre en pierre, pour se jeter dans le Tigre.

Niebuhr (1766), *op. cit.*, II, p. 324 s.: „Le nom de Diarbekr n'est pas ancien; autrefois, cette ville s'appelait Amid, et on l'appelle encore ainsi dans les documents turcs. Elle est située sur la rive ouest du Tigre, sur un rocher qui est fort escarpé du côté de la rivière . . . . . . La ville est entourée d'une haute muraille de pierre noire et dure, à cause de quoi les Turcs la nomment aussi Qara Amid. Dans la muraille, il y a plusieurs bastions ou grandes tours, où l'on pourrait placer des canons. On trouve ici quatre portes . . . (suivent les noms déjà connus). La citadelle a du côté de la ville une aussi forte muraille que celle de la ville elle-même . . . Elle avait autrefois trois portes, mais Ogrum kapusu est murée et Demir kapusu est toujours fermée, de sorte qu'il n'y a qu'une porte d'ouverte, qui est celle de la ville. Le pasha . . . demeure dans la citadelle. Les princes musulmans avaient autrefois un palais sur la colline qui se trouve ici, mais il n'en reste plus que les fondations . . . . . . Les bastions et les tours de la muraille de la ville sont ronds, octogones ou carrés; ils n'ont pas tous été bâtis à la même époque. Les carrés paraissent être les plus anciens, car on y trouve des inscriptions purement coufiques." Suit une note sur les inscriptions copiées par l'auteur; cf. plus loin, les n°s 10, 11 et 14.

Buckingham, *Travels in Mesopotamia* (1816), Londres 1827, I, p. 366 s.: „The aspect of Diarbekr . . . is that of a walled and fortified city, seated on a commanding eminence, appearing to be strongly defended by its position as well as its works without, and splendid, and wearing an air of great opulence". Puis l'auteur décrit l'aspect général des environs de la ville, l'arrivée par la porte de Mardin et les rochers de basalte sur lesquels repose la muraille, et continue plus loin, p. 372 s.: „The city of Diarbekr is seated on a mass of basaltic rock, rising in an eminence on the west bank of the Tigris, the stream of that river flowing by the foot of this hill, from north-east to south-west, as it makes a sharp bend in that direction from the northward. The form of the town is very nearly circular; it is walled all around, and is about three miles in circuit. There are four gates now open in the city, and these are called by the names of the respective quarters of the country to and from which they lead (suivent les noms) . . . The citadel, standing about midway between (Dagh kapusu and Yeni kapu), is thus in the north-east angle of the town; and, seated on the eminence of rock here, in a line with the walls, it overlooks the stream of the Tigris below, and by its elevation commands the

[1] C'est à dire „porte dérobée"; cf. Niebuhr, cité à l'alinéa suivant (Ogrum), et plus haut, p. 9, n. 2.

[2] Bien que Qalâwûn ait bâti plusieurs édifices dans la citadelle du Caire, il s'agit ici plutôt d'un des superbes monuments élevés par son fils, le sultan Muḥammad, probablement du Palais bigarré, qui renfermait plusieurs salles appelées *qâ'a*: voir Casanova, dans *Mémoires de la mission du Caire*, VI, p. 635 s. et *passim*. Bien qu'Ewliya ait visité l'Egypte, on voit qu'il ne parle ici que par ouï-dire.

whole of the town. The city-walls have round and square towers, at irregular intervals, and being high and strongly built of hewn stone, present an appearance of great strength; but the most securely fortified portion of it is that on the north, where the square towers are very thickly placed, and where there is a long battery of guns mounted, pointing through covered embrasures . . . . . . The citadel, which enjoyed so commanding a position here, is now abandoned, and completely in ruins . . . The form of the citadel is nearly circular; and it enclosed a space of at least a furlong in diameter. Within its ruined enceinte, is still the palace of the Pasha, which is a commodious rather than a splendid building . . . . In the lower part of the citadel, near one of the gates of entrance, and now, indeed, the only one, as two of the former are closed up, we saw, etc." Suit la description de vieux canons, des mosquées, des églises et des autres monuments de la ville, puis une notice historique sur Amid.

H. de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse* (1847). Paris 1855, II, p. 443 s. L'auteur décrit d'abord la porte d'Alep (voir plus loin, avant le n° 27), puis il continue ainsi: „En allant dans la direction du midi, l'enceinte se compose d'abord d'une muraille crénelée, construite en pierres de taille volcaniques, flanquée de distance en distance de tours demi-circulaires, consolidées à leur base par un soubassement imitant des têtes de pêles; en outre une saillie rectangulaire, dont l'usage ne m'est pas encore connu, existe entre deux tours. Cette partie de l'enceinte compte cinq tours rondes et six carrées; la onzième possède des inscriptions arabes, de la même époque que la construction de l'enceinte, et une de ces petites niches à colonnes, telles que l'on en voit à Eregli et qui sont assez communes dans l'architecture byzantine. Sur cette même tour, la façade présente trois lignes que je crois de caractères coufiques, sculptées sur les pierres mêmes de l'appareil. Au-dessus de ces lignes, on remarque, un peu à gauche, un lion, un bœuf, deux oiseaux et d'autres animaux plus ou moins fabuleux . . . rien de plus grossier et de plus informe que ces animaux. La troisième façade de la tour porte une inscription arabe . . . (suit la description des douzième et treizième tours; voir plus loin, aux n°s 29 et 30). La quatorzième est carrée, ainsi que les quatre suivantes. La dix-neuvième est ronde; puis viennent sept tours carrées à pans coupés. La vingt-septième et la suivante sont rondes et se trouvent placées de chaque côté de la porte de Mardin kapusu, située au midi. A partir de cette porte, on rencontre à sa gauche une tour carrée à angles coupés. Viennent ensuite quatre petites tours quadrangulaires . . . ces tours, ou plutôt contreforts, présentent un massif plein qui ne dépasse pas la hauteur des murailles. La deuxième tour (à partir de Mardin kapusu) est ronde; ici commencent les escarpes volcaniques d'où l'on domine la plaine du Tigre . . . Au delà de cette plaine, on traverse le Tigre sur un pont de dix arches à forme ogivale. La troisième et la quatrième tour sont carrées et séparées l'une de l'autre par deux contreforts . . . (suivent quelques mesures). La cinquième tour est angulaire et possède deux lignes de caractères coufiques, avec deux petites niches à sa base (voir au n° 11). Toutes ces tours sont généralement espacées de 55 à 65 pas, et chacune est séparée de sa voisine par deux petits contreforts carrés. Les sixième et septième ont les mêmes dimensions que les précédentes; la septième porte deux lignes de caractères coufiques. Les deux suivantes sont rondes. La dixième est une grosse tour carrée . . . avec deux lignes d'inscriptions; la suivante est ronde, séparée par un contrefort d'une tour carrée avec deux inscriptions. La treizième est ronde et porte également deux inscriptions. La quatorzième est carrée. La quinzième est ronde, séparée par trois contreforts de la seizième, qui est carrée. Ici, les escarpes, atteignant leur plus grande élévation, dominent le Tigre; aussi les murailles, à partir de ce point jusqu'à la porte Neuve, sont-elles moins importantes et peu défendues par des tours. On y voit simplement huit contreforts. Quelques éboulements ont occasionné la chute d'une partie de l'enceinte, restaurée ultérieurement par les Turcs. Une longue rampe conduit à la porte Neuve, qui possède, à sa droite, une haute tour carrée avec deux inscriptions. La dix-huitième, séparée de la précédente par deux contreforts, est carrée. On compte jusqu'à cinq contreforts entre la dix-neuvième et

la vingtième, magnifique tour à six faces, ayant deux mâchicoulis et une belle inscription arabe (peut-être le n° 16). Viennent ensuite deux tours carrées . . . Ce côté de l'enceinte (sous la citadelle) est très irrégulier, par suite de la nature du sol extrêmement accidenté . . . Au delà de la citadelle, les escarpes cessent, et l'on remonte sur le plateau, où les murailles suivent la direction de l'est; l'enceinte reprend ici toute sa régularité. Elle se compose, jusqu'à la porte de la Montagne, de huit tours rondes séparées par des contreforts carrés . . . (Ici, l'auteur signale des inscriptions grecques et latines près de cette porte). Vers la partie centrale de la citadelle se trouve un mamelon artificiel sur lequel s'élevait jadis un château ou palais dont les vestiges existent encore, etc."

Garden, *Description of Diarbekr* (1857), dans *JRGS*, Londres 1867, XXXVII, p. 182 s.: „The town of Diarbekr is built up on the right bank of the Tigris . . . It is surrounded by walls defended by towers, some of which are rectangular, others semi-circular. They are of various sizes and heights. Some of these are ornamented with sculptured designs of lions, suns, etc., in high relief; likewise with Arabic or Cufic inscriptions in very large characters, also in relief. Many of these inscriptions are much worn by time . . . A *terre-plein (intervallum)* runs all round the outside of the walls; then a low wall, and a ditch beyond, where the nature of the ground allows of it. On the east, or river side, the walls are lower than elsewhere, being built upon the edge of a somewhat precipitous line of rock, the face of which has further been scarped to increase their strength. The walls are in a much better condition in some parts than in others . . . At many points, repairs have already been made . . . That the walls and towers have been erected at different periods is apparent from the fragments of old buildings built into them at localities, and especially parts of the shafts of columns, the circular ends of which are to be seen in several places. One semi-circular tower on the north side is almost entirely constructed of these latter remains . . . Between the towers are smaller rectangular ones, which, besides acting as defences, served also as buttresses to strengthen the walls. Many of the towers are of great antiquity . . . Some of these had formerly buttresses at their bases . . . There were also small posterns at different points along the walls, which are now all built up. Wherever there is a precipice . . . on the outside, the walls are lower . . . A broad street runs all round the town between the walls and the houses . . . I presume, to facilitate the movements of troops and prevent . . . treason by undermining the walls. The gates are four in number . . . (suivent les noms connus). There was a fifth, from the citadel to the river on the east side, but it is now built up." Suit la description des quatre grandes portes (voir plus loin, p. 13 et 16, et avant le n° 27).

P. 185: „Water is brought from a long distance to the westward by means of a water-course covered in, and built of hewn stones cemented together. On nearing the town it flows along an aqueduct about $3^1/_2$ to 4 feet wide, built of black volcanic stone, and raised on 27 rectangular piers, and as many semi-circular arches, by which it is carried through the walls between the Rum and Dagh gates." Suit la description d'un bassin, contenant des poissons sacrés, et des glacières de la ville, puis la traduction de trois inscriptions; voir les n°s 29, 30 et 33.

P. 187. „The citadel is placed at the north-east angle and has two gates communicating with the town. In it is situated the Saray (palais), a low, common-looking building, in a dilapidated state . . . On each side of the gateway of the Saray are the figures of animals sculptured in relief.[1] Immediately opposite the Saray is a great mound, on which the former Mohammedan princes . . . had their castle, but of which nothing remains but the foundation walls." Suit la description des mosquées, des églises et des autres édifices (voir plus loin, à la fin du chapitre de la grande Mosquée, état actuel).

[1] Ces lions de pierre existent encore, d'après un croquis sommaire du général de Beylié.

B. HISTOIRE ET INSCRIPTIONS.

Lorsque les Arabes, conduits par ʿIyâḍ à la conquête de la Mésopotamie, mirent le siège devant Amid, vers l'an 18 (639), ils furent arrêtés longtemps par cette puissante enceinte, avant eux tant de fois disputée entre Byzantins et Sassanides.[1] Le seul auteur connu qui fasse de ce siège un récit détaillé, singulièrement captivant, bien que d'une authenticité douteuse, signale les quatre portes de l'enceinte, auxquelles il donne les noms arabes que nous connaissons; il vante aussi la force de ces murailles, qui faisaient déjà d'Amid le boulevard du Diyar-Bekr.[2]

Dès lors, Amid appartint aux Omayyades, puis aux Abbassides, dont les gouverneurs de province, en cherchant à secouer le pouvoir central, préparèrent le démembrement du califat et la conquête seldjoukide. C'est à l'une de ces tentatives d'indépendance que se rattachent les plus anciennes inscriptions relevées sur l'enceinte d'Amid.

ABBASSIDES.

Porte de Mardin. — La porte de Mardin ou de la Colline s'ouvre dans le front sud de l'enceinte. Elle comprend une seule entrée (fig. 3), encadrée par une forte moulure rectangulaire, qui se compose d'une série de gorges, de boudins et de filets.[3] Un arc de décharge, appareillé dans le mur, soulage le linteau, dont la clef a un peu cédé. La porte est fermée par deux puissants vantaux de fer, garnis de bandes et de clous, d'un travail ancien et fort curieux (fig. Strz.).

Je me borne à ces observations, aucune photographie ne donnant une vue d'ensemble de la porte avec les défenses qui la protègent. Le seul auteur qui lui consacre quelques lignes est Garden, *tom. cit.*, p. 185: ,,The Mardin gate is differently built, there being but one immediate flanking tower to the eastward.[1] The entrance, however, is shielded from outward view by a high and strongly built wall, beyond which the ground slopes off precipitously towards the river.“



Fig. 3. Porte de Mardin

[1] Sur les sièges d'Amid avant l'époque musulmane et la construction de son enceinte par les empereurs Constance et Justinien, voir les sources citées dans Saint-Martin, *Arménie*, I, p. 166 s.; Ritter, *Erdkunde*, XI, p. 20 s.; Michel le Syrien, trad. Chabot, I, p. 267 et n. 12, etc. Il est inutile d'aborder ici le problème si discuté de l'emplacement de Tigranocerte.

[2] Voir Wâqidi, trad. Niebuhr-Mordtmann, p. 93 s. Bien que l'attribution de cette chronique à Wâqidi soit très suspecte, je la cite à défaut d'une autre source aussi abondante sur la conquête d'Amid, et parce qu'elle a certainement conservé un fonds historique d'une réelle valeur. Le récit beaucoup plus bref d'Ibn al-Azraq, Londres, Brit. Mus. Or. 5803, f° 6, dont je dois la copie à l'obligeance de M. Amedroz, paraît s'inspirer de Wâqidi ou de ses sources. Voir aussi Belâdhûri, éd. de Goeje, p. 176, et d'après lui, Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, II, p. 416; Michel, trad. Chabot, II, p. 426; Abu l-faradj, éd. Salhani, p. 173; Nawawi, éd. Wüstenfeld, p. 492; Quatremère, dans Rashîd al-dîn, p. 331. La date exacte de la prise d'Amid est incertaine. D'après Wâqidi (p. 92 et 101), les Arabes parurent devant la ville le 7 djumâdâ Ier de l'an 17 (27 mai 638) et le siège dura au moins cinq mois. Suivant Ibn al-Azraq, Ibn Shaddâd, Berlin, Ahlwardt 9800, f° 47 v°, et Michel, Amid fut prise en l'an 18; suivant Belâdhûri et Ibn al-Athîr, en l'an 19.

[3] Sur l'âge probable de ce cadre, voir plus loin, le commentaire du n° 27

[1] L'auteur veut dire qu'elle est bâtie autrement que la porte d'Alep, qu'il vient de décrire et qui possède deux tours flanquantes; voir plus loin, avant le n° 27. Mais son observation ne concorde ni avec H. de Hell, cité plus haut, p. 11, ni avec le plan de l'enceinte, d'après lesquels cette porte aussi est flanquée de deux saillants arrondis.

1. Calife Muqtadir. — A l'extérieur de la porte, sur le côté du saillant de droite, en C du plan (fig. 1); sur trois blocs du parement, encastrés sous un cordon en quart de rond. Trois lignes en coufique simple; caractères moyens, grossièrement sculptés, avec des hampes cunéiformes (pl. II). Publiée dans le recueil d'Oppenheim[1], n° 114.

(1) بسمله ... لا إله إلّا الله (2) ممّا أمر به أمير المؤمنين جعفر الإمام (3) المقتدر بالله.

Il n'y a d'autre dieu qu'Allâh. Voici ce qu'a ordonné l'émir des croyants Djaʿfar, l'imâm al-Muqtadir billâh.

Les deux derniers mots sont gravés sur le premier bloc à droite. Sur le deuxième sont sculptés deux petits quadrupèdes affrontés, d'un style naïf et grossier, probablement deux félins, avec de courtes oreilles droites et une crinière, la queue relevée, tenant dans leur gueule un objet de forme bizarre, peut-être un oiseau.[2] Deux autres quadrupèdes affrontés, semblables aux premiers, sont sculptés plus bas, sur un bloc du parement, sous l'extrémité droite de l'inscription et près du sol (fig. Strz.).

2. Le même. 297 H. — A gauche de la précédente et à la même hauteur. Trois lignes sculptées dans cinq blocs du parement, formant de droite à gauche trois groupes: A (blocs 1 et 2), B (bloc 3) et C (blocs 4 et 5). Même type; mêmes caractères (pl. II). Publiée dans le recueil d'Oppenheim, n° 115.

A (1) بسمله ... B (1) لا إله إلّا الله (2) محمّد رسول الله A (2) ممّا أمر به جعفر الإمام المقتدر
(3) بالله أمير المؤمنين فى سنة سبع B (3) وتسعين ومائتين C (1) وجرى على يدى يحيي (2) بن إسحق
الجرجراني (3) وأحمد بن جميل المقتدر(ى) .

Il n'y a d'autre dieu qu'Allâh, Mahomet est le prophète d'Allâh. Voici ce qu'a ordonné Djaʿfar, l'imâm al-Muqtadir billâh, l'émir des croyants, en l'année 297 (909—10). Et (ce travail) a eu lieu par les mains de Yaḥyâ, fils d'Isḥaq, de Djardjarâya, et d'Aḥmad, fils de Djamîl, le serviteur d'al-Muqtadir.

On étudiera plus loin le protocole du calife et le rôle des deux personnages chargés des travaux. Le relatif qui suit le nom du premier est écrit distinctement الحرحراى, sans points diacritiques. Je lis الجرجرائي, *al-djardjarâyi* „originaire de Djardjarâya", ville située sur la rive gauche du bas Tigre, entre Bagdad et Wasit.[3] Le relatif qui suit le nom du second personnage est écrit المعىدر, sans points; je lis المقتدرى, *al-muqtadiri* „serviteur ou fonctionnaire d'al-Muqtadir". Ce mot est gravé fort serré, faute de place, ce qui explique l'omission du *yâ* final. Les exemples de relatifs d'appartenance formés sur des surnoms imamiens sont très nombreux.[4]

[1] C'est ainsi que je désigne mon mémoire sur les inscriptions arabes recueillies par cet explorateur en 1899, dans *Beiträge zur Assyriologie*, VII, von Oppenheim, *Inschriften aus Syrien, Mesopotamien und Kleinasien, Arabische Inschriften*, bearbeitet von Max van Berchem.

[2] Sur les félins du pont de Baibars à Lydda, qui tiennent un petit mammifère sous leurs pattes, voir Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, I, p. 266 s. On en voit deux pareils sur une porte de Mossoul, le Bâb Sindjar, mais ils sont probablement de fabrique récente.

[3] Sur cette ville et la forme de son ethnique, voir les sources citées dans le recueil d'Oppenheim, p. 74, n. 2.

[4] Pour l'épigraphie notamment, voir dans *CIA*, I, nos 11, 13, 33, 39 à 41, 456, 457, etc.

Sur un bloc du parement, encastré dans la troisième assise au-dessous du centre de l'inscription, sont sculptés un soleil à huit rayons, dans un médaillon, et de chaque côté, un petit quadrupède: à droite, un chien (?) courant dont l'une des pattes antérieures s'appuie au médaillon; à gauche, une gazelle (?) à deux longues cornes, fuyant et retournant la tête vers le chien.

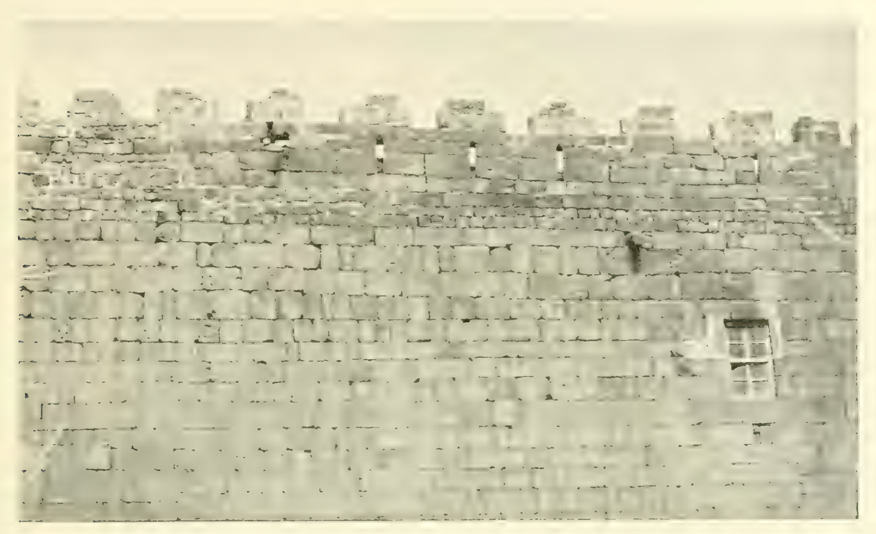


Fig. 4. Inscription n° 3.

3. Le même. 297 H. — Sur la courtine de l'enceinte, à gauche (à l'ouest) de la porte de Mardin, face extérieure. Une longue ligne sculptée à mi-hauteur dans les pierres du parement. Même type; mêmes caractères (fig. 4). Inédite.

بسمله ... ممّا أمر به (?) الخليفة (??) جعفر الإمام المقتدر بالله أمير المؤمنين أطال الله [2 mots]
وأدام (?) [1 mot] الإسلام (?) [2 mots] المسلمين على يدى (?) [1 mot] أبى الحسن (?) علىّ بن [1 mot]
أطال الله بقاءه وجرت النفقة عليه على يدى (?) يحيى بن إسحق الجرجرايى (??) وأحمد بن جميل (??)
الآمدى فى سنة سبع وتسعين ومائتين .

Voici ce qu'a ordonné Dja'far, l'imâm al-Muqtadir billâh, l'émir des croyants . . . . par les mains de . . . Abu l-Ḥasan 'Ali, fils de . . . Et la dépense de ce travail a été confiée aux mains (?) de Yaḥyâ, fils d'Isḥaq, de Djardjarâya (?), et d'Aḥmad, fils de Djamil (?), d'Amid, en l'année 297 (909—10).

Bien que les caractères soient fort petits sur la photographie, il serait possible de les lire à la loupe, si celle-ci était parfaitement nette; mais l'appareil a bougé pendant la pose et à part les noms et titres du calife, la date et quelques mots isolés, la lecture de ce texte est fort douteuse et ne repose que sur un rapprochement avec les autres inscriptions de Muqtadir.

Porte de Kharput. — La porte de Kharput (fig. 5 et fig. Strz.), percée dans le front nord de l'enceinte, s'ouvre dans le mur de la courtine, que couronne un haut parapet crénelé. Elle est flanquée de deux gros saillants arrondis, dont les créneaux dominent légèrement ceux de la courtine. Le cadre de la porte se compose de deux pieds-droits, ornés d'une corniche moulurée aux trois quarts de leur hauteur[1], et d'un linteau droit, inscrit dans un arc en plein cintre qui retombe sur deux pilastres à chapiteaux décorés d'oves et de feuilles d'acanthe (pl. IV). A droite et à gauche de ces derniers, un peu au-dessus du sol, deux niches sont creusées dans le mur; chacune est flanquée de deux colonnettes à fût torse et à chapiteau grossièrement sculpté, et couronnée par une coquille inscrite dans un arc en plein cintre. Deux autres niches sont creusées dans les parois latérales des deux saillants et se prolongent jusqu'au sol (pl. III). Celle de gauche est décorée comme les niches frontales, mais elle n'a pas de coquille; celle de droite, qui n'a pas de colonnettes, est couronnée par une coquille sans arc.



Fig. 5. Porte de Kharput.

Au-dessus des niches latérales règne un cordon en quart de rond, qui fait le tour des deux saillants. Plus haut sont percées des meurtrières étroites et longues, pareilles à celles de la porte de Mardin.[2]

Garden, *tom. cit.*, p. 184: „Externally, and on each side of the gateway, which is lower than that of the other entrances, is a small niche, and in the flanking towers two others; the latter are apparently for sentinels (?). In the walls on the right-hand tower are some inscriptions; amongst others a Greek one turned upside down, above which are two lions, very rudely executed, like those at Kharput castle. The left tower is decorated by two sculptured buffaloes, and an eagle, all of which are in a poor style of art."[3]

4. Le même. 297 H. — Au-dessus de l'arc de la porte, à l'extérieur, en P du plan (fig. 1). Quatre lignes sculptées dans les pierres du parement. Même type; mêmes caractères

[1] Cette corniche, visible sur une ancienne photographie de ma collection (fig. Strz.), a disparu sur celles de MM. d'Oppenheim (fig. 5) et de Beylié (pl. IV); je suppose qu'elle a été ravalée récemment.

[2] Pour l'intérieur de la porte de Kharput, voir plus loin au n° 12.

[3] Ces cinq animaux sont tous dans la niche du saillant droit; voir plus loin, p. 17 en bas.

(pl. IV). Quelques mots de ce texte ont été publiés dans le recueil d'Oppenheim, n° 116. La photographie du général de Beylié me permet d'en donner ici une édition plus complète, mais non définitive. Les lacunes proviennent de l'éclairage défectueux et du faible relief des caractères; en outre, la partie droite de l'inscription est invisible sur la photographie.

(1) بسمله ... ما أمر به (?) عبد الله جعفر الإمام المقتدر بالله أمير (2) [المؤمنين [ligne illisible

(3) [environ 6 mots illisibles] وجرت النفقة عليه (?) على يد(ى) يحي بن إسحق المُلْك والقدرة للّه

(4) [3 mots illisibles] أحمد بن جميل فى سنة سبع وتسعين ومائتين الدولة (?) والقوّة (?) للّه .

Voici ce qu'a ordonné le serviteur d'Allâh, Dja'far, l'imâm al-Muqtadir billâh, l'émir des croyants . . . . . Et la dépense de ce travail a été confiée aux mains de Yaḥyâ, fils d'Isḥaq, et d'Aḥmad, fils de Djamîl, en l'année 297 (909—10). La royauté et le pouvoir sont à Allâh; l'empire et la force appartiennent à Allâh.

Les trois derniers mots des lignes 3 et 4 forment une phrase à part dont le début, intercalé dans la partie historique de ce texte, semble en interrompre le sens. Voici l'explication de cette apparente anomalie. L'inscription est gravée sur deux assises superposées de blocs; ceux de l'assise supérieure portent chacun des fragments des lignes 1 et 2; ceux de l'assise inférieure, des fragments des lignes 3 et 4. Or, les six mots de la phrase dont je parle sont réunis sur le dernier bloc de l'assise inférieure à gauche. Cette disposition, qu'on a déjà rencontrée dans les inscriptions précédentes, s'explique à merveille si l'on admet que ces textes ont été sculptés *avant la pose*. En effet, dans un texte gravé après la pose, c'est-à-dire sur un mur tout appareillé, l'inscription court d'un bout à l'autre de chaque ligne et passe d'un bloc au suivant sans que les joints trahissent aucune solution de continuité. Il arrive même qu'un joint coupe une lettre en deux. Ici, au contraire, les joints sont mal raccordés et là où le texte passe d'une pierre à la suivante, il est rare qu'un joint coupe une lettre ou même un mot.

5. Le même. 297 H. — Dans la paroi latérale du saillant droit, au-dessus de la niche et sous le cordon en quart de rond. Une ligne sculptée dans les pierres du parement. Même type; mêmes caractères (pl. III). Publiée dans le recueil d'Oppenheim, n° 118.

بسمله ... ممّا أمر به جعفر الإمام المقتدر بالله أمير المؤمنين أعزّه الله سنة سبع وتسعين ومائتين .

Voici ce qu'a ordonné Dja'far, l'imâm al-Muqtadir billâh, l'émir des croyants, qu'Allâh le rende puissant! L'année 297 (909—10).

Sous l'inscription, la niche s'amortit en une coquille à sept côtes. Sous celle-ci, à l'intérieur et sur les bords de la niche, sont sculptés deux félins, deux buffles ou chameaux à une bosse et un oiseau, tous de même taille et dans ce style naïf et grossier qui donne à ces animaux de l'époque de Muqtadir une frappante analogie avec le bestiaire de nos églises romanes primitives. Autour de la niche, trois blocs du parement sont sculptés de grecques et de tresses qui rappellent les méandres du style mérovingien.[1] Mais si les animaux, qui forment un tout décoratif avec la niche, sont probablement contemporains de l'inscription, les dessins sont de simples hors-d'œuvre auxquels il serait imprudent d'assigner la même date, car ils peuvent

[1] Entre deux de ces ornements, sculptés sur un seul bloc, à droite de la niche, sont gravés en creux, verticalement, en coufique simple à petits caractères, les mots لا إله إلا الله «il n'y a d'autre dieu qu'Allâh».

avoir été sculptés auparavant, sur des blocs remployés dans ce mur à l'époque de Muqtadir, ou au contraire, ils peuvent avoir été ajoutés plus tard. Je les croirais plutôt plus anciens, comme cette inscription grecque, gravée sur un bloc encastré à l'envers dans le parement, sous le début du texte arabe.

6. Le même. — Dans la paroi latérale du saillant gauche, au-dessus de la niche et sous le cordon en quart de rond. Une ligne sculptée dans les pierres du parement. Même type; mêmes caractères (pl. III). Inédite.

جَرَى على يدى ا [2 à 3 mots martelés] لعا[مل][1] ويحي بن إسحق العامل وأحمد بن جميل الوكيل
على ذلك [2 mots martelés] .

(Ce travail) a eu lieu par les mains de . . . le gouverneur (?), et de Yaḥyâ, fils d'Isḥaq, le gouverneur, et d'Aḥmad, fils de Djamil, le préposé à ce travail.

Ce texte, qui fait pendant au précédent, en forme aussi la suite. Dans les trois espaces placés entre crochets, les caractères ont été martelés, car il y a des lacunes dans le texte et l'on distingue encore plusieurs lettres qui n'ont pas été arasées exactement au niveau du champ. En s'attaquant à certains passages, le marteleur semble avoir obéi à un motif déterminé. On connaît déjà Yaḥyâ, qui est appellé ici *ʿâmil*, c'est-à-dire sans doute „gouverneur" d'Amid au nom du calife[2], et Aḥmad, qui est désigné comme *al-wakîl ʿalâ dhâlika*, c'est-à-dire „le chargé de ce travail", sans doute sous la haute direction du premier.

7. Le même. 297 H. — A gauche de la niche et tout près du sol sont encastrés quatre blocs A, B, C, D, portant des fragments d'inscriptions; le premier est placé au-dessus des trois autres. En A, une ligne, en B, C et D, deux lignes du même type, à mêmes caractères (pl. III et fig. Strz.). Le fragment B est reproduit ici (fig. 6) d'après un dessin publié par H. de Hell, atlas, pl. XLI; cf. le recueil d'Oppenheim, n° 120 et fig. 13.

A لا إله إلّا الله B (1) ممّا أمر به جعفر الإمام (2) المقتدر بالله أمير ال C (2) مؤمنين سنة
سبع (?) (1) ويشهد (?) أنّ (?) الله D (1) بسم الله الر (2) حمن الرحيم .

Il n'y a d'autre dieu qu'Allâh. Voici ce qu'a ordonné Djaʿfar, l'imâm al-Muqtadir billâh, l'émir des croyants, l'année (29)7, etc.

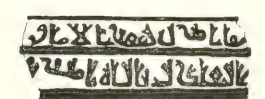


Fig. 6. Inscription n° 7, fragment B

Ces fragments ne proviennent pas tous de la même inscription. En A, les lettres, bien qu'offrant le même aspect cunéiforme, sont plus grandes qu'en B, C et D, et ici, l'on constate une singulière incohérence. Ainsi, le titre *amîr al-muʾminîn* est partagé entre la ligne 2 du bloc B et la ligne 2 du bloc C, dont la ligne 1 forme une phrase à part. Mais il y a plus: sur le bloc D, le *bismillâh* est écrit tout entier en caractères *retournés:* le bloc n'a pas été renversé de haut en bas, car les lettres ont bien la tête en haut, mais elles se lisent de gauche à droite, comme sur un cachet ou sur un coin monétaire. Ce fragment provient-il d'un moule destiné à reproduire une inscription dans du plâtre? Cette hypothèse, peu vraisemblable en elle-

[1] Ou peut-être [ا]لقا[ضى] „le juge".

[2] ʿArib, éd. de Goeje, p. 57, signale, sans le nommer, le *ʿâmil* d'Amid en 304, c'est-à-dire sept ans plus tard, peut-être était-ce encore Yaḥyâ.

même, est contredite par le fait que les lettres sont ici en relief, comme dans toutes les inscriptions du même groupe; s'il s'agissait d'un moule, les caractères seraient en creux. C'est plutôt un de ces exemples, nombreux dans l'épigraphie sémitique, de ce que les Allemands appellent le *Wappenstil*.[1]

Sur une pierre du parement, encastrée à gauche au-dessus du bloc A, sont sculptés deux petits félins affrontés; sur deux blocs au-dessus du précédent, deux oiseaux affrontés picorant les fruits d'un arbre à feuilles maigres et allongées; sur deux blocs plus à gauche, une main et un cheval (fig. Strz.). Ces animaux rappellent, par leur style, ceux de la niche opposée et ceux de la porte de Mardin; ils sont peut-être contemporains des inscriptions de Muqtadir. Sur d'autres blocs encastrés autour de la niche sont sculptées une grecque agrémentée d'étoiles et de rosettes, des grappes de raisin, une ammonite et deux inscriptions grecques placées le haut en bas (pl. III).



Fig. 7. Inscription coranique.

Inscription coranique. — Une photographie (fig. 7) faite par un photographe d'Amid, aujourd'hui décédé, a été remise au général DE BEYLIÉ par M. GUYS, qui n'a pu donner aucune indication sur la provenance de l'inscription qu'elle représente. Sur quatre blocs de pierre, assemblés artificiellement pour la pose, sont sculptés en coufique simple des fragments d'un verset du Coran, II, 256 (verset du siège), sans aucune indication historique. Le bloc inférieur porte, au-dessus des caractères, un curieux décor de cercles allongés, séparés par des bâtonnets, qui paraît être un motif antique déformé. Le style des caractères, analogue à celui des inscriptions de Muqtadir, permet de les attribuer

[1] Voir LIDZBARSKI, *Ephemeris*, I, p. 113 s. Ce savant me cite encore, à ce sujet, les ouvrages suivants, que je n'ai pas sous la main: CURTIUS, *Gesammelte Abhandlungen*, II, p. 77 s.; JOLLES, dans *Archeolog. Jahrbuch*, 1904, p. 277 s. La paléographie arabe offre de nombreux exemples d'écriture retournée, surtout aux basses époques, dans les manuscrits, les tissus, sur les briques émaillées, etc.; elle a été signalée aussi dans la numismatique. Pour l'épigraphie proprement dite, voir SARRE, *Islamische Tongefäße*, dans *Jahrbuch der K. preuß. Kunstsammlungen*, XXVI, tir. à part, p. 10, fig. 12; recueil d'OPPENHEIM, nº 166, p. 127, n. 1, etc. Sur le rôle magique de l'écriture boustrophède chez les musulmans, voir DOUTTÉ, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, p. 151.

à la même époque. Ce document paléographique est intéressant, parce que les caractères y sont plus grands et plus nets que sur les photographies des murailles.

Les inscriptions de Muqtadir ont une grande valeur paléographique. On ne possédait à ce jour aucun fac-similé de textes en coufique simple provenant de la Mésopotamie. En comparant ceux-ci à leurs contemporains d'Égypte et de Syrie, on y retrouve les mêmes caractères généraux: une allure libre, un peu lâchée, sans souci de style. Les caractères d'Amid se distinguent par leurs formes plus maigres et plus gauches et par l'extrémité *en triangle* de leurs hampes et de leurs queues; ce dernier trait est commun à la plupart des inscriptions coufiques, mais nulle part, il n'est aussi accusé qu'à Amid. C'est à ces larges triangles, plutôt qu'aux superbes rinceaux des inscriptions merwanides publiées plus loin, que je suis tenté d'attribuer l'origine de la légende, accréditée par quelques voyageurs modernes, d'inscriptions syriaques, perses ou *cunéiformes* sculptées sur les murs d'Amid.[1] Aucun texte de ce genre n'y a été relevé jusqu'ici, mais il n'est pas impossible que les lapicides arabes de Muqtadir aient eu sous les yeux des caractères cunéiformes dont leur fantaisie s'inspira pour le dessin de leurs lettres coufiques. N'a-t-on pas trouvé des inscriptions cunéiformes tout près d'Amid et les lapicides du Caire n'ont-ils pas sculpté au XVe siècle, dans les écus de quelques émirs Mamlouks, des armoiries qui ressemblent singulièrement à des hiéroglyphes?

Les inscriptions de Muqtadir ne sont pas moins importantes pour l'histoire. Ce sont les plus anciens, presque les seuls documents lapidaires connus des Abbassides et au point de vue diplomatique, il n'est pas sans intérêt d'en étudier le protocole. Celui-ci comprend quatre éléments principaux: le nom propre du calife, son titre d'imâm, son surnom en *allâh* ou surnom imamien[2], enfin son titre *amîr al-mu'minîn*. Ces quatre éléments figurent dans tous les textes de Muqtadir et dans l'ordre indiqué ci-dessus. L'inscription n° 1 est la seule où le titre *amîr al-mu'minîn* soit placé en tête. L'inscription n° 4 renferme aussi un nouvel élément, l'épithète *'abd allâh* «le serviteur d'Allâh». Cette épithète, qu'il ne faut pas confondre avec le nom propre 'Abdallâh[3], est très fréquente dans le protocole omayyade; elle est plus rare chez les Abbassides.[4] En revanche, le titre d'imâm et le surnom imamien ne figurent pas dans les documents officiels des Omayyades, qui se contentent, le plus souvent, des trois éléments suivants: l'épithète *'abd allâh*, le nom propre et le titre *amîr al-mu'minîn*.[5] Ce protocole résume l'esprit du califat omayyade, qui est un émirat arabe, préposé par Allâh à la communauté musulmane.[6] Avec les Abbassides, cette conception sémitique fait place à l'idée persane d'un pontificat, qui se reflète dans le protocole des nouveaux califes, par l'abandon graduel de l'épithète *'abd allâh* et l'adoption du titre d'imâm et du surnom imamien.[7]

[1] Texier, *Description de l'Arménie*, I, p. xxi: „Toutes les murailles de Diarbékir portent encore leurs créneaux et leurs casemates; elles sont couvertes d'inscriptions en caractères inconnus dans le pays. Ce n'est pas de l'arménien; je pense que ce sont des caractères syriaques." De Moltke, *Lettres sur l'Orient*, trad. française, p. 219: „Les murs portent une foule d'inscriptions grecques et perses". Cuinet, *La Turquie d'Asie*, II, p. 453: „On prétend qu'il existe sur ces murailles des inscriptions en caractères cunéiformes".

[2] Je l'appelle ainsi, parce que ce surnom n'est qu'une épithète du titre *imâm*; voir mes *Titres califiens d'Occident*, tir. à part. du *Journal asiatique* (cité plus loin *JA*), p. 19, n. 3.

[3] Voir mon *Épigraphie musulmane d'Algérie*, dans *Revue africaine*, 1905, p. 183, n. 3.

[4] On la retrouve ailleurs dans le protocole de Muqtadir, notamment dans l'inscription en bordure d'une étoffe publiée par Karabacek, *Papyrus Erzherzog Rainer, Führer durch die Ausstellung*, p. 228, et sur une médaille d'or de la collection Zouboff à Moscou. Sur la titulature à l'époque de Muqtadir, voir aussi Hilâl, éd. Amedroz, p. 148 s.

[5] Voir ces documents, surtout les inscriptions, qui sont plus complètes, sous ce rapport, que les monnaies et les chroniques.

[6] L'épithète rappelle les vieux noms sémitiques en *'abd*; quant au titre, il ne paraît pas avoir eu, à l'origine, de couleur spécifiquement religieuse. Sur l'origine des titres califiens, voir mes *Titres califiens d'Occident, passim.*

[7] Cf. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, II, p. 53. Les Fatimides, imbus aussi d'idées persanes, portent le titre d'imâm et un surnom imamien, avec le titre *'abd allâh wa-waliyyuhu*; voir *CIA*, I, index à ces titres.

En ce qui concerne l'histoire générale, les inscriptions de Muqtadir se rattachent à une tentative d'indépendance du gouverneur d'Amid. Vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire, le Diyar-Bekr appartenait à l'une de ces familles indigènes, alors si nombreuses dans l'empire des califes, dont les chefs, par leur situation politique, étaient à mi-chemin entre les simples gouverneurs de la première époque et les dynastes presque indépendants des siècles suivants. Depuis l'année 284, le chef de cette famille était un certain Muḥammad ibn Aḥmad ibn ʿÎsâ ibn al-Shaikh, dont le père et le grand-père avaient gouverné Amid avant lui. Muḥammad s'étant révolté contre le calife Muʿtaḍid, celui-ci marcha contre Amid à la fin de l'année 285, assiégea la ville et battit ses murs en brèche en rabîʿ II 286 (avril-mai 899). Le mois suivant, Muḥammad demanda l'amân, que le calife lui accorda, en y ajoutant des présents, en signe d'amnistie. Toutefois, par prudence, il détruisit les murs de la ville.[1] Voilà sans doute pourquoi Muqtadir, le fils et second successeur de Muʿtaḍid, fit faire à l'enceinte d'Amid, onze ans plus tard, les importantes réparations dont témoigne l'épigraphie.

Quand les auteurs arabes disent que les hommes ou les éléments ont *détruit* un édifice, il ne faut pas les prendre toujours à la lettre. J'ai signalé plusieurs exemples de ces exagérations, communes à toutes les sources historiques.[2] Il faut entendre ici que loin de raser une enceinte aussi considérable et aussi précieuse, Muʿtaḍid se borna sans doute à la découronner, peut-être à démanteler les ouvrages massés autour des portes, où semblent se concentrer les restaurations de Muqtadir. On ne pourra fixer l'importance et l'étendue de ces réfections qu'en explorant l'enceinte sur tout son parcours. Autant qu'on peut en juger par les documents que j'ai sous les yeux, les portes de Mardin[3] et de Kharput, peut-être une partie de la porte d'Alep[4], sont l'œuvre de Muqtadir, sinon dans leur plan primitif, qui remonte sans doute à l'antiquité, du moins dans leur élévation générale actuelle. Pour m'en tenir à la porte de Kharput, la seule dont les photographies donnent un aperçu suffisant, le plan général paraît antique, mais c'est à Muqtadir que je crois pouvoir attribuer l'appareil actuel de la courtine et des deux saillants. Je suis tenté de lui attribuer aussi les détails qui entourent ses inscriptions, tels que le profil et la décoration de la porte et des niches, les cordons, les meurtrières et les motifs iconographiques, en réservant les parties hautes et le crénelage, qui peuvent être d'une époque plus récente.

La comparaison suivante fera mieux comprendre sur quels faits reposent ces conclusions générales. L'enceinte du Caire a conservé trois superbes portes fatimides, qui furent bâties, vers l'année 1090, par trois ingénieurs originaires d'Édesse.[5] Malgré la distance qui sépare, dans le temps et dans l'espace, les portes d'Amid de celles du Caire, l'origine mésopotamienne des ingénieurs fatimides et la continuité des traditions dans l'architecture militaire de l'Orient avant les croisades autorisent ce rapprochement. Or, en comparant la porte de Kharput avec les portes du Caire, on sera frappé de certaines dissemblances et de certaines analogies.

Les premières sont tout d'abord dans le style du décor, par quoi les portes du Caire sont bien supérieures à celle d'Amid. Celles-là sont des créations d'un seul jet, de vrais morceaux d'architecture, empreints d'une mâle élégance. Celle-ci trahit non seulement un style plus grossier, qu'il est permis d'attribuer à son origine plus ancienne, puisque près de deux siècles

[1] Voir Ṭabari, éd. de Goeje, III, p. 1942, 1992, 2185 à 2188; Ibn al-Athîr, VII, p. 321 s., 339 s.; Ibn Shaddâd, ms. cité, f°s 43 v° et 49 r°; Abu l-fidâʾ, éd. Constantinople, II, p. 61; Ibn Khaldûn, éd. Boulaq, III, p. 349; Quatremère, dans Rashîd al-dîn, p. 331, n. 127; Ritter, *Erdkunde,* XI, p. 35; cf. Ibn al-Faqîh, éd. de Goeje, p. 53. Sur la famille de ʿÎsâ, voir Hilâl, p. 146.

[2] Voir mes *Notes sur les croisades,* tir. à part du *JA*, p. 40.

[3] A l'exception du cadre de la porte; voir plus haut, p. 13, et plus loin, au n° 27.

[4] Sauf les réfections ortokides; voir plus loin, au n° 27.

[5] Voir Maqrîzi, *Khiṭaṭ*, I, p. 381, l. 5, et mes *Notes d'archéologie arabe,* I, tir. à part du *JA*, p. 45; cf. *CIA*, I, n°s 33, 36 et 37; *Comité de conservation des monuments de l'art arabe,* fasc. XIV, appendice, p. x.

séparent l'Abbasside Muqtadir du Fatimide Mustanṣir, mais encore un manque d'unité qu'on peut expliquer par les retouches nombreuses qu'elle a subies. En revanche, il est une autre différence qui me paraît plus importante au point de vue auquel je me place ici: par son plan général, par le profil des saillants et leur écartement plus considérable, la porte de Kharput ne ressemble guère aux portes du Caire, dont les saillants, plus étroits et serrés contre l'entrée, font pour ainsi dire corps avec elle. Le plan de la première, au contraire, offre des analogies avec celui de quelques portes de l'époque romaine ou byzantine, par exemple, avec celui du Qaṣr al-Shamʿ, pour rester au Caire.

Les analogies entre Amid et le Caire sont dans l'élévation de la courtine, percée d'un passage voûté que protège un étage supérieur de défense[1]; dans le choix des matériaux, qui sont en belle pierre de taille, alors que l'appareil romano-byzantin mêle volontiers la brique à la pierre, comme au Qaṣr al-Shamʿ encore; enfin, dans certains détails d'appareillage, tels que ces petits arcs au sommet des meurtrières, qui sont creusés dans un seul bloc de pierre.[2]

Ces comparaisons tendent à prouver qu'à la porte de Kharput et peut-être aux autres portes de l'enceinte d'Amid, le plan général, les fondations et les matériaux remployés sont probablement d'origine antique, tandis que l'élévation générale, appareil et décor, peut être attribuée à Muqtadir. Cette conclusion, qui s'applique en général à toute l'enceinte, est conforme aux lois de l'archéologie militaire. Les grandes enceintes subissent des transformations successives, commandées par les mouvements de la cité qu'elles protègent et par les progrès de la fortification militaire. Il est rare qu'on les construise d'un seul jet; il est plus rare encore qu'on les rase au niveau du sol pour les rebâtir sur un plan tout différent.

MERWANIDES.

Environ un demi-siècle après les travaux de Muqtadir, trois géographes arabes, parlant d'Amid, vantent la force et la puissance de son enceinte, „construite en pierre noire volcanique d'une grande résistance".[3] Muqaddasi y compte cinq portes, les quatre principales, déjà connues[4], et une poterne, qu'on utilise en temps de guerre.[5]

C'est encore l'enceinte restaurée par Muqtadir qui soutint plusieurs attaques des Byzantins jusqu'en 362 (972—73), puis, l'année suivante, un assaut dirigé par l'empereur Zimiscès.[6] Ces divers sièges, sur lesquels les auteurs donnent des renseignements assez vagues et contradictoires, n'eurent pas d'effet durable, car Amid resta aux Hamdanides, qui la possédaient alors.[7] Peu après, elle tomba aux mains des Bouyides[8], puis, vers 373 (983—84), au pouvoir d'un chef kurde nommé Bâdh, dont les deux neveux, les fils de Marwân, fondèrent en 380, à la mort de

[1] A la porte de Kharput, ces défenses ne sont guère visibles que sur la face intérieure; voir plus loin, au nº 12.

[2] Au Caire, la courtine à l'ouest du Bâb al-naṣr possède, à l'intérieur, des fenêtres dont les arcs offrent ce dispositif: pour Amid, voir pl. II et fig. 5.

[3] Voir Iṣṭakhri, Ibn Ḥauqal et Muqaddasi, dans *Bibl. geogr. arab.*, éd. DE GOEJE, I, p. 75; II, p. 150; III, p. 140; cf. LE STRANGE, *The lands of the Eastern caliphate*, p. 108.

[4] Il leur donne les mêmes noms que Wâqidi; voir plus haut, p. 7 et 13. La rédaction de Wâqidi étant attribuée à l'époque des croisades, il se peut que le texte de Muqaddasi soit plus ancien. Quoi qu'il en soit, ces portes reçurent probablement leurs noms arabes dès la conquête musulmane; cf. plus loin, p. 27.

[5] Sur les poternes de l'enceinte, voir plus haut, p. 7, et plus loin, au nº 26.

[6] Voir Yaḥyâ, éd. ROSEN, p. 183 s.; Matthieu d'Édesse, trad. DULAURIER, p. 12 à 16, et dans *Hist. arm. des Crois.* I, p. 7 à 12; Ibn al-Athîr, VIII, p. 158, 423, 461 et *passim*; Ibn Shaddâd, ms. cité, fº 50 rº; Abu l-faradj, trad. BRUNS, p. 206; éd. SALHANI, p. 295; Ibn Khaldûn, IV, p. 242, 246 s., et les autres sources citées par WEIL, *Geschichte der Chalifen*, III, p. 19 s., et SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine*, I, p. 228 s., 255 s.

[7] Depuis 323 (935), d'après Ibn Ẓâfir, Gotha, Pertsch 1555, fº 81 rº, dans ROSEN, *Extraits de la chronique de Yaḥyâ* (en russe), p. 102; dès 322, suivant Ibn Shaddâd, fº 49 vº.

[8] Vers l'année 368, d'après Ibn al-Athîr, VIII, p. 511; Ibn Shaddâd, fº 51 vº.

leur oncle, la dynastie des Merwanides. L'histoire de ces princes, qui gouvernèrent le Diyar-Bekr, avec Mifarqin pour capitale, sous la suzeraineté des Abbassides, puis des Seldjoukides, est suffisamment connue pour que je me borne à renvoyer aux sources principales, quitte à revenir sur certains détails à propos des inscriptions qu'on va lire.[1]

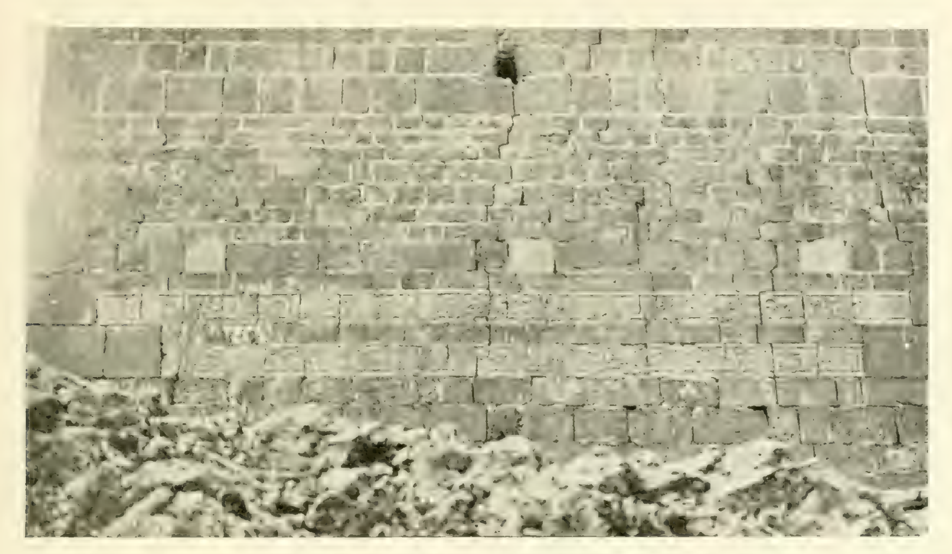


Fig. 8. Inscription n° 8, avec meurtrière supérieure.

8. Émir Aḥmad. 426 H. — Sur la face antérieure d'un saillant carré situé dans le front est de l'enceinte[2]; sur des pierres blanches encastrées dans le parement. Deux longues lignes en coufique fleuri, d'un style admirable, mais encore sobre; grands caractères (fig. 8 et 9). Inédite.

(1) بسمله ... ممّا أمر بعمله الأمير السيّد الأجلّ المؤيّد المنصور عزّ الإسلام سعد الدين نصر الدولة ركن الملّة مجد الأمّة شرف الأمر (2) اء أبو نصر أحمد ابن مروان أطا(ل) الله بقاءه وأدام سلطانه شهور سنة ستّ وعشرين وأربع مئة وَحَسْبِيَ ٱللهُ وَنِعْمَ ٱلْوَ[كِيلُ][3].

Voici ce qu'a ordonné de faire l'émir, le seigneur très majestueux, l'assisté (d'Allâh), le vainqueur, 'Izz al-islâm, Sa'd al-dîn, Naṣr al-daula, le pilier de la religion, la gloire de la nation, la noblesse des émirs, Abû Naṣr Aḥmad, fils de Marwân, qu'Allâh prolonge son existence et fasse durer sa royauté! Aux mois de l'année 426 (1034—35), etc.

[1] Voir les sources citées par moi dans LEHMANN-HAUPT, *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens*, dans *Abhandl. der K. Ges. der Wiss. zu Göttingen*, phil.-hist. Klasse, neue Folge, IX, *Arab. Inschriften*, p. 4 s.; cf. Ibn Shaddâd, f° 52 v°. La principale est Ibn al-Azraq, dont M. AMEDROZ a publié d'importants extraits dans *JRAS*, 1903, p. 123 s. En outre, je dois à son obligeance des extraits inédits du même auteur sur Amid à l'époque des Inalides et des Ayyoubides; voir plus loin, aux chapitres de ces deux dynasties.

[2] Je n'ai pu déterminer l'emplacement précis de cette inscription ni des n[os] 10, 11, 14, 16, 17, 25, 26, 33 et 34.

[3] *Coran*, III, 167, fin.

Le coufique fleuri est ce caractère angulaire dont les lettres ont des hampes et des queues épanouies en rinceaux. Le plus ancien exemple connu de ce type est une épitaphe du musée de Tashkent, datée de 230 H.[1] Il paraît en Tunisie vers 340, sous les Fatimides, qui l'introduisent en Égypte et en Syrie.[2] Au Ve siècle de l'hégire, il est répandu dans tout le monde



Fig. 9. Inscription nº 8, avec meurtrière inférieure.

musulman, de l'Espagne jusqu'à Java, où l'on a retrouvé récemment une épitaphe musulmane gravée en coufique fleuri, en 475 ou 495.[3] Dans Amid, toutes les inscriptions merwanides et seldjoukides sont tracées en un admirable coufique fleuri. Déjà très stylisé dans l'inscription nº 8, ce caractère devient de plus en plus riche, pour faire brusquement place à l'arrondi vers 575.[4] Sous ce rapport, aucune ville, pas même le Caire avec ses superbes inscriptions fatimides, ne peut être comparée à la capitale du Diyar-Bekr. L'échelle très réduite des photographies ne donne qu'une faible idée de la magnificence de cette épigraphie vraiment royale, peut être la plus belle du monde, mine inépuisable pour l'étude du décor. Espérons qu'il en sera fait à temps des relevés à grande échelle et que le gouvernement ottoman saura recueillir, dans un musée local, les débris de ces monuments dont les jours sont comptés.

Abû Naṣr Aḥmad ibn Marwân succéda à son frère Sa'îd en 401.[5] A son avènement, il reçut du calife le titre Naṣr al-daula, qui figure ici et dans les inscriptions suivantes.[6] Il se peut que l'on trouve encore des textes merwanides plus anciens que celui ci, car le prédécesseur d'Aḥmad à Amid en fit déjà réparer l'enceinte. Ce personnage était, non pas Sa'îd, mais un certain Yûsuf ibn Damna, qui s'était emparé d'Amid en 386, après avoir assassiné le premier Merwanide, Ḥasan ibn Marwân, le frère de Sa'îd et d'Aḥmad. Il garda cette ville durant tout le règne de Sa'îd à Mifarqin et une partie du règne d'Aḥmad, qui ne la lui reprit qu'en 415.[7]

[1] Voir HARTMANN, dans *Oriental. Litt.-Zeitung*, 1906, p. 28 s., 70 s., 117 s. Cette date paraît décidément trop reculée; comme elle marque la mort du défunt, l'inscription n'a été gravée sans doute que plus tard.

[2] Voir les sources citées dans mon *Épigraphie musulmane d'Algérie*, 1905, p. 185 s., et *L'art musulman au musée de Tlemcen*, tir. à part du *Journal des Savants*, p. 10 s.

[3] J'en dois la communication à M. SNOUCK HURGRONJE, qui la publiera bientôt.

[4] Voir plus loin le nº 26.

[5] Voir les sources citées dans LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 4, n. 3 et 6, n. 1.

[6] Voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 131; Ibn al-Athîr, X, p. 11; Ibn Khaldûn, IV, p. 319 (Naṣr au lieu de Naṣîr); cf. Sharaf al-din, éd. VÉLIAMINOF, I, p. 19; trad. CHARMOY, I b, p. 35, 256; Nâṣiri Khusrau, trad. SCHEFER, p. 21, n. 2.

[7] Voir Ibn al-Athîr, IX, p. 51; Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 126 à 132 (p. 127, pour les travaux de Yûsuf à l'enceinte d'Amid; p. 132, pour la reprise d'Amid par Aḥmad); Ibn Shaddâd, fos 43 vº, 53 rº, 57 rº. L'enceinte de Mifarqin a fourni deux inscriptions plus anciennes; voir LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, nos 2 et 3.

9. Le même. 42∗ II. — Sur la grosse tour F du plan (fig. 1), vers le sommet du mur qui la ferme à la gorge, du côté de la ville; sur des pierres blanches encastrées dans le parement. Dans un cadre à biseau, deux longues lignes incomplètes à droite, où plusieurs blocs ont disparu. Même type; mêmes caractères (fig. 10). Inédite.



Fig. 10. Inscription nº 9.

(1) [بسمله ... ممّا أمر بعمله مولانا (?) الأ]مير السيّد الأجلّ المؤيّد المنصور عزّ الإسلام سعد الدين
نصر الدولة وركن الملّة و (2) [مجد الأمّة شرف الأمراء أبو نصر أحمد بن مروان (?) شهور سنة (?) 1 mot]
عشرين وأربعمائة وجرى ذلك على يدى عامله أبى طاهر العلاء بن كاغد (?) بن سهل ٠

Voici ce qu'a ordonné de faire notre maître l'émir, le seigneur très majestueux, l'assisté, le vainqueur, Izz al-islâm, Sa'd al-dîn, Naṣr al-daula, le pilier de la religion, la gloire de la nation, la noblesse des émirs, Abû Naṣr Aḥmad, fils de Marwân. Aux mois de l'année 42∗. Et ce travail a eu lieu par les mains de son gouverneur Abû Ṭâhir al-'Alâ', fils de . . . fils de Sahl.

Les parties détruites, placées ici entre crochets, peuvent être restituées avec une grande vraisemblance; voici comment. Dans la partie conservée de la ligne 1, le texte est identique à la partie correspondante du nº 8. Il est donc permis de restituer, dans la première lacune, les huit premiers mots du nº 8. J'ai porté ce chiffre à neuf, en ajoutant le titre *maulânâ*, qui ne figure pas dans le nº 8, mais bien dans les nºs 10 à 13. La lacune de la ligne 2 comprenant environ trois mots de plus que celle de la ligne 1, c'est environ douze mots qu'il faut rétablir au début de la ligne 2. Or, en intercalant ici la partie correspondante du nº 8, on arrive au total exact de douze mots, à condition de supprimer l'eulogie du nº 8.[1] Il ne reste qu'une inconnue: dans la date, le chiffre des unités, qui correspond à l'une des années comprises entre 420 et 429.

[1] La longueur *absolue* des lacunes ne pouvant être déterminée sur la photographie, il est permis de rétablir les cinq mots de cette eulogie, mais à condition d'en restituer autant à la ligne 1, par exemple les mots *wa-binâ'ihi wal-infâqi 'alaihi min mâlihi* des nºs 10 et 11. Alors, les deux lacunes comprendraient 14 et 17 mots, la différence restant égale à trois mots.

Le personnage chargé des travaux, désigné comme *ʿâmil*, était sans doute le gouverneur[1] d'Amid pour Aḥmad, qui résidait, on le sait, à Mifarqin. Son nom n'a pas encore été retrouvé dans les chroniques.[2]

La tour F, l'une des plus grandes et des plus belles de l'enceinte, avec une saillie très forte sur la courtine, offre, dans sa construction, des détails du plus haut intérêt (fig. Strz.). Sans vouloir en aborder ici l'étude, je me borne à rappeler que l'attribution de la tour entière au début du XI[e] siècle n'est nullement certaine, car le texte d'Aḥmad peut se rapporter à une restauration. On sait qu'en épigraphie, les termes de construction et de réfection d'édifices sont fort ambigus.[3] Pour se faire une opinion sur ce point, il faut interroger le monument lui-même. Or, la plupart des inscriptions merwanides de l'enceinte d'Amid sont sculptées sur des pierres blanches, encastrées au milieu des pierres noires de l'appareil environnant, et cet appareil est souvent irrégulier autour des inscriptions; ces détails semblent bien trahir de simples réfections. Ainsi, dans le mur qui ferme la tour F à la gorge et qui porte l'inscription n° 9, on discerne, autour de celle-ci, au moins deux appareils différents et des traces de reprises. J'aurai l'occasion de répéter cette observation sur les autres tours merwanides et d'en tirer quelques conclusions sur la part de l'antiquité et celle du moyen âge dans l'enceinte actuelle.[4]

10. Le même. 437 H. — Sur la face antérieure d'un grand saillant carré du front est de l'enceinte, dans le voisinage de la porte Neuve; sur des pierres blanches encastrées dans le parement. Deux longues lignes couvrant tout le front du saillant. Même type; mêmes caractères, d'un style plus riche et admirablement conservés (pl. IV). Publiée par l'auteur sur un dessin de NIEBUHR.[5]

(1) بسمله ... ممّا أمر بعمله وبنائه والإنفاق عليه من ماله ابتغاء ثواب الله وطلب رحمته مولانا الأمير
السيّد الأجلّ المنصور عزّ الإسلام سعد الدين نصر الدولة وركن الملّة ومجد الأمّة شرف الأمراء أبو نصر
(2) أحمد بن مروان فى ولاية ولده الأمير سعد الدولة أبو (sic) الحسن محمّد أطال الله بقاءهما وأيّد ملكهما
وجرى ذلك على يدى القاضى أبى علىّ الحسن بن علىّ بن أحمد الآمدى سنة سبع وثلثين وأربعمائة
والبنّاء نصير بن سبا (?) .

Voici ce qu'a ordonné de faire, de bâtir et de payer sur sa fortune, désirant la récompense d'Allâh et recherchant sa miséricorde, notre maître l'émir, le seigneur très majestueux, le vainqueur, ʿIzz al-islâm, Saʿd al-dîn, Naṣr al-daula, le pilier de la religion, la gloire de la nation, la noblesse des émirs, Abû Naṣr Aḥmad, fils de Marwân, sous le gouvernement de son fils l'émir Saʿd al-daula Abû l-Ḥasan Muḥammad, qu'Allâh prolonge leur existence et soutienne[6] leur royauté! Et ce travail a eu lieu par les mains du juge Abû ʿAlî al-Ḥasan, fils de ʿAlî, fils d'Aḥmad, d'Amid, l'année 437 (1045—46). Et l'ingénieur en est Naṣîr, fils de Sabâ (?).

[1] Cf. plus haut, p. 18, et plus loin, p. 27, n. 2.

[2] Le nom de son père est écrit كاعد ou كاعك, peut-être داعد ou داعك. Les diverses leçons fournies par ces combinaisons et les points diacritiques ne semblent répondre à aucun nom arabe connu. C'est peut-être un nom kurde ou persan, tel que كاغد „papier" ou كاغك „joie".

[3] Voir *CIA*, I, p. 99 et *passim*.

[4] Voir plus loin, p. 27 s.; cf. plus haut, p. 21 s.

[5] Voir *Voyage en Arabie*, II, p. 326 et pl. XLIX, B; LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 7 et pl. XI.

[6] Je préfère ايد „qu'il soutienne" à ابد „qu'il éternise": cf. LEHMANN-HAUPT, *op. cit.*, p. 7, n. 3.

Ce texte, parfaitement lisible sur la photographie, concorde mot pour mot avec le dessin de Niebuhr[1]; il s'agit donc, évidemment, de la même inscription. L'émir Sa'd al-daula Muhammad, qui n'a pas encore été signalé dans les chroniques, est associé ici à son père, soit à titre de gouverneur d'Amid, soit en qualité de surveillant général des travaux[2], confiés de fait au juge d'Amid. L'inscription se termine par le nom de l'ingénieur, précédé des mots *wal-bannâ'*, qu'on retrouvera plus loin[3]; le nom de son père reste douteux.[4]

Aḥmad a-t-il entièrement bâti ce saillant, ou bien s'est-il borné à le restaurer? Sur la face antérieure qui porte l'inscription, la photographie montre trois appareils distincts: une zone en grand appareil, à la base; une zone en moyen appareil, avec de faibles bossages, dans la région où se trouve l'inscription; une zone supérieure à parements lisses, à partir de la meurtrière percée au-dessus de l'inscription. On peut supposer que la tour a été refaite par Aḥmad à partir de la seconde zone, avec laquelle l'inscription paraît être bien liée. La zone inférieure serait alors plus ancienne et la zone supérieure aurait été restaurée plus tard encore.

L'année suivante, en 438 (1046), le voyageur persan Nâṣiri Khusrau, en route pour la Mecque, traversait les États du Merwanide, auquel, dit-il, on donne dans la prière publique les noms et titres *al-amîr al-a'ẓam 'izz al-islâm sa'd al-dîn naṣr al-daula wa-sharaf al-milla* Abû Naṣr Aḥmad. Ce protocole est exactement celui des inscriptions d'Aḥmad.[5] A Amid, Nâṣiri admire l'enceinte, construite en gros blocs d'une pierre noire, assemblés à joints vifs, d'une hauteur et d'une épaisseur inusitées, flanquée de tours au front étendu, crénelées et munies à la gorge d'escaliers pour le service de la plate-forme et du chemin de ronde de la courtine. Puis il signale ses quatre portes, placées *dans la direction des quatre points cardinaux*[6]: à l'est, la porte du Tigre (porte Neuve); au nord, la porte d'Arménie (porte de Kharput); à l'ouest, la porte de Rum (porte d'Alep); au sud, la porte de la Colline (porte de Mardin).[7] Il observe encore une enceinte extérieure, construite en même appareil, crénelée et munie d'un chemin de ronde, possédant des portes correspondant à celles de l'enceinte principale, également en fer. Il s'agit de cet avant-mur, défendant la contrescarpe du fossé, dont il reste encore des traces aujourd'hui.[8]

La valeur de cette description remarquablement exacte est rehaussée par des mesures en *gez* persans, qu'il me paraît inutile de convertir en mètres, faute de relevés cotés de la muraille actuelle, pouvant servir de points de comparaison. Nâṣiri ajoute que le gouverneur militaire *(amîr)* et civil *(ḥâkim)* d'Amid est le fils de l'émir Aḥmad. Bien qu'il ne le nomme pas, il s'agit évidemment de ce Muḥammad qui figure, à ce titre sans doute, dans l'inscription n° 10. Enfin l'auteur résume son impression par ces mots, à coup sûr significatifs dans la bouche d'un homme qui a parcouru la moitié du monde musulman, alors à l'apogée de sa culture: „En Arabie, en Perse, en Turkestan, en Inde, j'ai vu un grand nombre de villes et de forteresses, mais nulle part je n'en ai trouvé une qui pût être comparée à Amid“.[9]

[1] Ce dessin est divisé en quatre lignes au lieu de deux et il ne rend pas très exactement les proportions et la beauté des caractères. A part ces défauts, imputables peut-être au graveur, les trois dessins de Niebuhr (voir les nos 11 et 14) sont à peu près irréprochables.

[2] Suivant qu'on interprète le terme *wilâya* comme l'équivalent d'un titre *wâli* „gouverneur“, ou bien dans le sens plus général de „direction, surveillance“; voir les sources citées dans le recueil d'Oppenheim, p. 40, n. 1, 46, n. 4, et plus loin, le commentaire des nos 16 à 22.

[3] Voir les nos 11, 13, 15, 16, 17, 21 et 22.

[4] On voit quatre petites dents à peu près verticales, suivies d'un *alif* ou d'un *lâm* final. M. Hartmann me suggère le vieux nom arabe سبا, qu'on peut adopter à défaut d'une leçon plus satisfaisante.

[5] A part deux variantes, au début et à la fin des titres.

[6] Ce détail important et parfaitement exact trahit l'origine antique de l'enceinte; voir plus haut, p. 7.

[7] Sur ces noms, voir plus haut, p. 7, 13 et 22; le seul nouveau est celui de la porte d'Arménie.

[8] Voir plus haut, p. 8 en haut.

[9] Voir Nâṣiri Khusrau, éd. Schefer, p. 8; trad., p. 26 s.; cf. Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 320; Le Strange, *The lands of the Eastern caliphate*, p. 109.

11. Le même. 444 H. — Sur la face antérieure d'un saillant carré situé vers l'angle sud-est de l'enceinte, près de I du plan (fig. 1); sur des pierres encastrées dans le parement. Deux longues lignes du même type; mêmes caractères (fig. 11 et 12). Publiée par l'auteur sur un dessin de NIEBUHR.[1]

(1) بسمله . . . ممّا أمر بعمله وبنائه والإنفاق عليه من ماله مولانا الأمير السيّد الأجلّ المنصور عزّ الإسلام سعد الدين نصر الدولة وركن الملّة ومجد الأمّة شرف الأمراء (2) أبو نصر أحمد بن مروان أطال الله بقاءه ودام سلطانه وجرى ذلك[2] على يدى القاضى أبى علىّ الحسن بن علىّ بن أحمد الآمدى فى سنة أربع وأربعين وأربعمائة والبنّاء نصير بن سبا (?) .

Voici ce qu'a ordonné de faire, de bâtir et de payer sur sa fortune notre maître l'émir, le seigneur très majestueux, le vainqueur, 'Izz al-islâm, Sa'd al-dîn, Naṣr al-daula, le pilier de la religion, la gloire de la nation, la noblesse des émirs, Abû Naṣr Aḥmad, fils de Marwân, qu'Allâh prolonge son existence et fasse durer sa royauté! Et ce travail a eu lieu par les mains du juge Abû 'Alî al-Ḥasan, fils de 'Alî, fils d'Aḥmad, d'Amid, en l'année 444 (1052—53). Et l'ingénieur en est Naṣir, fils de Sabâ (?).

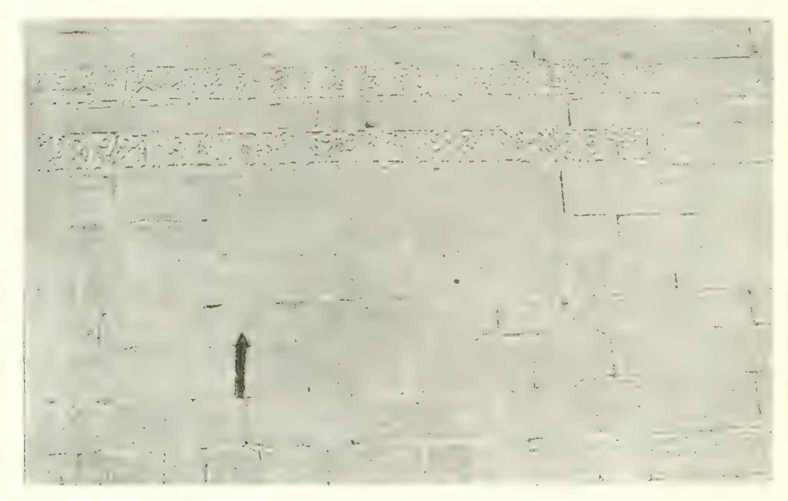


Fig. 11. Inscription n° 11, partie droite.

Ce texte est identique à celui de NIEBUHR[3]; il s'agit donc de la même inscription. Le juge chargé des travaux et l'ingénieur de la tour sont les mêmes qu'au n° 10. Il est vrai que le nom de l'ingénieur est invisible sur les photographies; mais le dessin de NIEBUHR, bien qu'un

[1] Voir NIEBUHR, *loc. cit.* et pl. XLIX, A; LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 6 et pl. XI. Une copie de la première partie de ce texte a été faite par TEXIER, qui l'a donnée, avec d'autres notes et dessins provenant d'Amid, à la bibliothèque du R. Institute of British architects, à Londres; j'en dois un calque à l'obligeance de M. R. PHENÉ SPIERS. Je n'ai pu la déterminer qu'avec peine et elle n'a plus de valeur à côté des photographies du général DE BEYLIÉ. Les dessins architecturaux de TEXIER sont publiés plus loin par M. STRZYGOWSKI.

[2] Et non ذالك, comme j'ai lu dans LEHMANN-HAUPT, d'après NIEBUHR.

[3] A part les réserves faites plus haut, p. 27, n. 1.

peu confus ici, permet d'affirmer qu'il s'agit de ce même Naṣîr, dont le nom paternel reste douteux.

Au-dessous de l'inscription s'ouvrent deux meurtrières étroites et allongées, auprès desquelles on voit deux niches, creusées dans deux blocs monolithes encastrés dans le parement, qui est ici en très grand appareil (fig. 12 et fig. Strz.). Chaque niche est cantonnée de deux colonnettes à chapiteau, et couronnée par une coquille à cinq côtes, inscrite dans un petit arc en plein cintre. Chacun des quatre écoinçons est orné d'un oiseau semblable à ceux qu'on voit à gauche de la porte de Kharput[1], autant qu'on peut en juger sur les photographies. Sous la niche de gauche sont sculptés en coufique simple quelques mots dont la lecture a résisté à tous mes efforts.[2]



Fig. 12. Inscription n° 11, partie gauche.

A quelle époque remontent ces sculptures? Le style des niches et de l'inscription et la forme des meurtrières rappellent les travaux de Muqtadir à la porte de Kharput. On peut croire que l'inscription d'Aḥmad marque à peu près le niveau de la réparation faite à la tour, sous son règne, et que la partie inférieure, en plus grand appareil, avec les niches, trahit une reprise plus ancienne de Muqtadir, sur la base antique.

12. Le même. — A l'intérieur de la porte de Kharput, en R du plan (fig. 1), sur le mur de la courtine, des deux côtés et au-dessus du passage de la porte. Long bandeau à mi-hauteur de la muraille, suivant les angles de la courtine avec les contreforts du passage, en A B C D E F du plan (fig. 13).[3] Le texte suivant est reconstitué sur deux photographies, l'une montrant A B et l'autre, C D. Une ligne du même type; mêmes caractères (pl. V et fig. 14). Inédite.

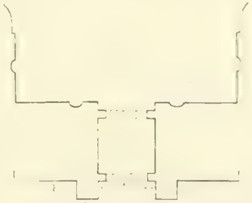


Fig. 13. Plan de la porte de Kharput.

(A) بسمله . . . هذا ما تطوّع بعمله [وبنائه والإنفاق] إليه[4] تقرّب(ا) إلى الله تعالى وإلى نبيّه

(B) محمّد صلّى الله عليه مولانا (C) [الأمير السيّد ?] الأجلّ المؤ (D) يّد المنصور عزّ الإسلام سعد الدين

نصر الدولة وركن الملّة ومجد الأمّة شرف الأمراء [la fin n'est pas visible] .

Voici ce qu'a librement entrepris de faire, de bâtir et de payer, pour gagner la faveur d'Allâh et de son prophète Muḥammad . . . notre maître l'émir, le seigneur très majestueux, l'assisté, le vainqueur, 'Izz al-islâm, Sa'd al-dîn, Naṣr al-daula, le pilier de la religion, la gloire de la nation, la noblesse des émirs . . . .

[1] Voir plus haut, p. 19 en haut.

[2] Ce petit texte ne paraît renfermer qu'une invocation à Allâh. Voici comment H. de Hell, II, p. 445, décrit cette tour: „La cinquième tour (à partir de la porte de Mardin), de 16 m 80 de largeur, est angulaire et possède deux lignes de caractères coufiques, avec deux petites niches à sa base".

[3] Ce croquis, dressé sommairement sur les photographies, n'a d'autre but que d'indiquer la disposition générale de la porte et l'emplacement des inscriptions.

[4] On attendrait ici عليه, comme dans les inscriptions précédentes, mais l'*alif* semble distinct.

La reconstitution du texte offre quelque difficulté, parce que l'angle B C n'est visible sur aucune des photographies. Un examen minutieux de celles-ci prouve que cette lacune est peu considérable. Or, en comparant ce texte aux autres inscriptions d'Aḥmad, on voit qu'il ne manque ici, dans le protocole, que les mots *al-amîr al-sayyid*, dont la longueur correspond bien à celle de la lacune. Il est donc certain que C D est la suite de A B, d'autant que les caractères des deux fragments offrent le même aspect.

Fig. 11. Porte de Kharput, vue de l'intérieur.

Le début de A est assez fruste, mais la leçon *hâdhâ mâ taṭawwaʿa bi-ʿamalihi* est confirmée par deux répliques dans les nos 22 et 24, à la grande Mosquée. Les deux mots suivants, entièrement frustes, sont restitués sur les autres inscriptions d'Aḥmad. Plus loin, le texte est bien conservé jusqu'au mot *maulânâ*, à la suite duquel on voit encore (pl. V) un bloc anépigraphe dans le bandeau. La texte visible reparaît vers le milieu de C (pl. V), dont la première moitié ne renferme probablement que les deux mots *al-amîr al-sayyid;* il continue en D, au-dessus de la porte, jusqu'au mot *al-umarâʾ*. La fin du texte doit se trouver en E et en F, sur le contrefort et la muraille qui s'élèvent à gauche de la porte et qu'on ne voit sur aucune photographie.

Au-dessus de D, une pierre est encastrée en relief dans le mur (pl. V). On y voit sculpté un petit arc brisé, rehaussé d'oves ou de palmettes, encadrant un sujet, emblème héraldique ou simple décor, dont les contours sont trop frustes pour permettre de le déterminer.

Du côté de la ville, la porte forme un arc brisé, encadré dans un second arc brisé, plus élevé (pl. V). Au-dessus du second arc s'élève un étage de défense qui se prolonge, à droite et à gauche, au-dessus des murs A et F (fig. 13 et 14 et fig. Strz.). Cet étage est percé de hautes baies à arc brisé, dont les piédroits sont en pierre de taille, comme tout le reste de la porte, et dont les arcs sont appareillés en briques cuites, très longues, placées en voussoirs, normalement à la courbe. Les petits écoinçons entre ces arcs sont aussi en briques, appareillées en dessins géométriques. Le mur est dérasé au-dessus des baies et la couverture de l'étage a disparu.

Voici comme Garden, *op. cit.*, p. 184, décrit ce dispositif: „On the inside of the Dagh kapu is a building, now in ruins, in the upper part of which are a number of arched and well-built windows formed of red tiles, with Cufic inscriptions on the walls between them".

En résumé, l'extérieur de la porte de Kharput, avec les saillants qui la protègent, a été restauré par le calife Muqtadir, tandis que la face intérieure, avec son étage de défense moitié pierre, moitié brique, peut être attribuée à l'émir Aḥmad. Mais l'insuffisance des documents permet d'autant moins de préciser les limites de cette attribution que les photographies trahissent des réfections plus modernes autour du passage de la porte, notamment dans les deux arcs en D et dans les contreforts C et E.

Inscription coranique. — Une autre photographie, qui paraît prise en G du plan (fig. 13), à droite et à la hauteur de l'inscription précédente, montre deux lignes du même type et de

mêmes caractères, sculptée sur des blocs encastrés dans le parement (pl. V). Ce texte ne renferme qu'un verset du Coran, IX, 18.



Fig. 15. Pont du Tigre, vu d'amont.

13. Emir Naṣr. 457 H. — Au sud de la ville, en dehors de la porte de Mardin, un magnifique pont de pierre traverse le Tigre d'ouest en est, en aval du coude formé par le fleuve sous le front sud de l'enceinte.[1] Son tablier repose sur dix arches brisées, retombant sur de gros piliers munis d'avant-becs en amont et de contreforts en aval (fig. 15 et 16). Près de la rive gauche, sur la face sud du pont, entre les arches et le parapet, on voit les restes d'une longue inscription, sculptée sur des pierres blanches encastrées dans le parement; celui-ci est bâti en pierres volcaniques noires, comme l'enceinte. L'inscription est divisée en trois compartiments A, B et C, disposés sur les trois premières piles et comprenant chacun deux lignes en coufique fleuri, à grands caractères ornés de rinceaux d'un beau style (fig. 16 et pl. VI).[2] Inédite.



Fig. 16. Pont du Tigre, vu d'aval.

[1] Ce coude a été décrit plus haut, p. 6. On le voit, avec le pont, sur la nouvelle carte d'Asie Mineure, par R. KIEPERT, feuille C VI.

[2] La pl. VI montre en bandeau les compartiments A et B et en pleine figure, les compartiments B et C.

(1) A [. . . مما أمر بعمله ?] والإنفاق (?) عليه مولانا (?) الأمير (?) الأجلّ (?) السيّد (?) [1 ou 2 mots]

(1) B نظ[ام الدين مؤيّ]د الدولة [environ 10 mots[1] . . . بن] عزّ C (1) الإسلام أطال الله بقاءه

وأعزّ نصره[2] ودبر هداه ابتغاء ثواب الله وطلب رحمته في (?) (félin) A (2) [environ 8 mots]

(2) B وجرى أكثر ذلك على يدى [4 à 5 mots . . .] القاضى أبى الحسن عبد الواحد C (2) سنة

سبع (?) وخمسين و[أر]بعمائة والبنّاء عبد (?) بن (?) سنجر (?) .

Voici ce qu'a ordonné de faire(?) et de payer notre maître, l'émir très majestueux, le seigneur . . . . Nizâm al-dîn, Mu'ayyid al-daula . . . (Abu l-Qâsim Nasr, fils de) 'Izz al-islâm[3], qu'Allâh prolonge son existence, qu'il rende sa victoire(?) puissante et qu'il le dirige dans la bonne voie[4], désirant la récompense d'Allâh et recherchant sa miséricorde . . . . . Et la plus grande partie de ce travail a eu lieu par les mains . . . du juge Abu l-Hasan 'Abd al-Wâhid, l'année 457 (1065). Et l'ingénieur en est 'Ubaid, fils de Sandjar (?).

La pierre blanche, molle et rongée par l'humidité du fleuve, est presque partout fruste; la seule partie bien conservée du texte est le fragment C, ligne 1, où la plupart des caractères ont gardé leur netteté. Mais en le comparant aux autres inscriptions merwanides, on peut en rétablir l'ordonnance générale, sinon tous les détails. Commençons par la date. Dans le chiffre des centaines, on voit distinctement un *'ain* devant le mot مائة „cent", détail important qui assure la leçon أربعمائة „400". En effet, le style des caractères est incompatible avec les deux seules autres leçons offrant la même particularité d'un *'ain* à cette place: سبعمائة „700", et تسعمائة „900". Le chiffre des dizaines, bien qu'un peu fruste, est certain. Enfin le chiffre des unités offre l'alternative si fréquente entre les deux leçons سبع „sept" et تسع „neuf", avec une présomption en faveur de la première. Qu'on lise 457 ou 459, l'inscription est définitivement acquise à l'émir Mu'ayyid al-daula Abu l-Qâsim Nasr, un fils d'Ahmad, qui régna de 453 à 472.[5] Dès lors, en s'appuyant sur les inscriptions précédentes et sur le n° 14, il est possible de rétablir une partie du texte, notamment les surnoms du fondateur, Nizâm al-dîn et Mu'ayyid al-daula, celui de son père, 'Izz al-islâm, qui figure dans les n[os] 8 à 12 et 14, enfin le nom du chargé des travaux, le juge Abu l-Hasan 'Abd al-Wâhid, qu'on retrouve aussi au n° 14. Le nom de l'ingénieur est sculpté sur une pierre noire du parement, à la suite des pierres blanches du fragment C. Il est très indistinct, à cause du ton foncé de la pierre et parce que les caractères y sont gravés grossièrement.[6] Après le mot البنّاء, on discerne d'abord deux lettres, telles que بن,

[1] A restituer d'après le n° 14.

[2] Peut-être قهره „sa puissance".

[3] Cf. le protocole du n° 14, où l'émir Ahmad est aussi désigné par son seul surnom de 'Izz al-islâm.

[4] Cette eulogie, bien que nouvelle en épigraphie, est clairement écrite et paraît certaine. M. 'Alî BAHGAT me rappelle à ce propos le proverbe: *al-'abd yufaqqir wa-allâh yudabbir* „l'homme propose et Dieu dispose".

[5] A la mort d'Ahmad en 453, un frère de Nasr, nommé Sa'îd, reçut Amid en partage. Mais en 455, il fut empoisonné par une esclave, à l'instigation de Nasr, qui reprit alors Amid; voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 142 s.; Ibn al-Athîr, X, p. 11, 19; Ibn Shaddâd, f° 58 r°; Ibn Khaldûn, IV, p. 320; Abu l-fidâ', II, p. 190.

[6] NIEBUHR, *loc. cit.*, dit à ce propos: „La plupart des inscriptions coufiques sont ou bien [sur une espèce de pierre blanche et molle, ou bien elles sont de terre grasse et cuites au four . . . Si l'on en trouve l'une ou l'autre sur la pierre (noire volcanique) dont la muraille est faite, elle est si mauvaise, que l'on peut distinctement voir que la pierre était trop dure pour le sculpteur . . . et que l'on s'est servi de la pierre blanche parce qu'elle se laisse mieux travailler." Cette observation précise est confirmée par les photographies du général DE BEYLIÉ.

suivies d'un groupe tel que سنجر, puis, au-dessus de ce dernier, le groupe عبيد, qui paraît être le nom de l'ingénieur, peut-être ʿUbaid, les deux lettres isolées représentant le mot بن „fils“ et le groupe suivant renfermant le nom paternel, peut-être Sandjar.

L'attribution du pont à Naṣr est confirmée par un auteur digne de foi. Parmi les nombreux travaux d'art que le chroniqueur Ibn al-Azraq Fâriqi attribue aux Merwanides, figurent plusieurs ponts jetés sur les cours d'eau qui arrosaient leurs domaines. Suivant lui, Aḥmad, le père de Naṣr, bâtit, pour la route d'Amid à Mifarqin, un pont sur la rivière Ḥauw et un autre de vingt arches dans les environs d'Amid; il serait intéressant d'en rechercher les traces.[1] Un peu plus loin, il attribue précisément à Naṣr un pont sur le Tigre à Amid.[2] Il est donc certain que le pont actuel a été construit par Naṣr, ou plutôt rebâti par lui, car il est non moins certain que bien avant son règne, un pont traversait le Tigre près d'Amid. Niebuhr, qui parle du pont actuel, s'exprime ainsi: „A environ 1400 ou 1600 pas doubles de Mardin kapusu, on voit encore un beau pont avec dix arcades sur le Tigre. Le pont même est fait d'une pierre noire et dure, mais une inscription coufique que l'on y trouve est sur une pierre molle et par là même elle a beaucoup souffert par les injures du temps. Cela fait qu'on ne peut plus voir dans quelle année il a été bâti; mais le caractère paraît plus ancien que le plus ancien de la muraille de la ville que j'ai copié, et il est par conséquent assez vraisemblable que c'est là le pont qui a été bâti l'an 124 de l'hégire.“[3]

On ne peut reprocher à Niebuhr d'avoir jugé perdue, dès 1766, une inscription que seul un heureux hasard m'a permis d'attribuer. Le principal intérêt du passage de Niebuhr, c'est de signaler l'existence d'un pont bâti sous les Omayyades. Bien qu'il ne cite, à ce propos, qu'un ouvrage de seconde main[4], le renseignement se trouve exact. En l'année 124 (742—43), la dernière du règne du calife Hishâm, un pont sur le Tigre à Amid fut détruit par une crue printanière du fleuve, charriant des glaçons et des débris de toute espèce; sa restauration, commencée sous Hishâm, fut interrompue par la mort de ce calife.[5] Suivant une autre source, un

[1] Voir Ibn al-Azraq, dans Amedroz, p. 126, 132, 135. Sur la carte de R. Kiepert, la route d'Amid à Mifarqin traverse un grand nombre de cours d'eau parallèles, descendant des montagnes de Ḥazru au nord, vers le Tigre au sud; je n'y trouve pas une rivière du nom de Ḥauw. Les mots „the river Ḥauw“ dans Amedroz répondant à la leçon نهر حوو, je propose de lire نهر حزرو „le Nahr Ḥazru“, et d'y reconnaître le principal de ces cours d'eau, à mi-chemin entre Amid et Mifarqin, qui passe à Ḥazru et que la carte citée appelle Ḥazru ṣu, traduction turque de Nahr Ḥazru. On n'y a pas signalé, que je sache, les vestiges d'un pont important. En revanche, la même carte marque les ruines d'un vieux pont au sud de Ḥazo, sur le Ḥazo ṣu, à l'est de Mifarqin, pont signalé par Ḥâdji Khalfa, *Djihân-numâ*, éd. Constantinople, 1145 H., p. 440; cf. Charmoy, dans Sharaf al-dîn, I a, p. 152. Il serait tentant de lire نهر حزو dans le texte d'Ibn al-Azraq; mais le contexte, où il est question d'un voyage de Mifarqin à Amid, prouve qu'il s'agit du Nahr Ḥazru, à l'*ouest* de Mifarqin, et non du Nahr Ḥazu, à l'est de cette ville. D'autre part, il ne faut pas confondre le pont du Ḥazo ṣu avec celui du Baṭman ṣu, situé plus à l'ouest, entre le premier et Mifarqin. Cette confusion a été faite par Charmoy, *tom. cit.*, p. 482, qui cite, à propos du premier, la description qu'Ewliya fait du second: on peut s'en convaincre en consultant le texte turc du voyageur, IV, p. 76 s. Le Baṭman köprü, qui figure aussi sur la carte de R. Kiepert, repose sur une grande arche brisée et sur deux petites. Sa face est porte les restes d'une inscription d'après laquelle il aurait été bâti, en 643 de notre ère, par „un certain Othmân“; le reste de l'inscription est illisible. Ce renseignement, donné par Taylor, *Travels in Kurdistan*, dans *JGRS*, Londres 1865, XXXV, p. 25, mériterait d'être vérifié. Si la date est exacte, nous aurions ici la plus ancienne inscription musulmane connue et ce personnage pourrait être le calife ʿUthmân, élu en 644. Mais cette attribution est peu vraisemblable et la date semble erronée. M. Lehmann-Haupt m'écrit que le pont existe encore et qu'il croit y avoir vu une inscription.

[2] Dans Amedroz, p. 145. Ibn Shaddâd, f°s 44 r° et 60 r°, ajoute que Naṣr le bâtit vers le début de son règne et qu'il institua des fondations pour son entretien.

[3] Voir Niebuhr, *loc. cit.*; cf. Ewliya et H. de Hell, cités plus haut, p. 9 et 11.

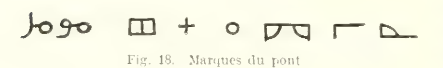
[4] Semler, *Übersetzung der allgemeinen Welthistorie*, qui s'appuie sans doute sur Assemani, cité plus loin.

[5] Voir Denys de Tell Mahre, trad. Chabot, p. 29, aussi dans Assemani, *Bibliotheca orientalis*, II, p. 107, cité dans Ritter, *Erdkunde*, XI, p. 35.

pont sur le Tigre aurait été détruit plus tard par l'empereur Zimiscès, vers 363 (973), au cours de son expédition contre Amid.[1] Si cette indication est exacte, trois ponts au moins se sont succédé là sous les musulmans, avant celui de Naṣr: le premier, peut-être antique, détruit sous Hishâm, le deuxième, détruit par Zimiscès, le troisième enfin, détruit avant la construction de Naṣr; car il est peu probable que le fleuve ait été privé de pont depuis Zimiscès jusqu'à Naṣr.[2]

Un coup d'œil sur la nouvelle carte de R. Kiepert montre que la route d'Amid à Mifarqin a dû traverser le Tigre, dès l'antiquité, sur un pont très important. Or, le choix de l'emplacement d'un pont est dicté par des conditions topographiques assez peu variables. Si le pont traverse le Tigre au sud d'Amid, et non pas à l'est, c'est que les circonstances qui ont motivé cet emplacement existaient probablement dès l'antiquité. Il est donc à présumer que le pont antique se trouvait au même endroit[3] et que c'est sur ses fondations que s'élevèrent ces ponts successifs, jusqu'à celui de Naṣr.[4] Seul un examen sur place montrera si le pont actuel a conservé des vestiges antiques; les photographies ne donnent aucune indication précise à cet égard. A part le sommet de quelques piles, le tablier et le parapet tout entier, maçonnés en petits moellons noyés dans d'épais lits de mortier, parties beaucoup plus récentes, l'ensemble du pont paraît bien remonter à Naṣr. Il est construit avec cette pierre noire qu'on trouve dans l'enceinte d'Amid, notamment dans les parties refaites par les Merwanides. On y relève deux caractères qui distinguent généralement les ponts musulmans des pont antiques: le profil brisé des arches et la faible épaisseur de leurs claveaux. Mais voici quelques indices plus précis en faveur de cette attribution. Les blocs de l'inscription, quoique très frustes, sont bien en place; ils n'ont pas été déposés et replacés en désordre à la suite d'une réfection ultérieure, comme c'est le cas pour les blocs du nº 31. Immédiatement au-dessus de l'inscription, sous le parapet restauré, court un cordon en pierre noire, dont le profil se compose d'un quart de rond entre deux filets. Ce cordon, qu'on pourrait prendre pour une corniche marquant, sur les deux faces, le niveau du tablier, ne règne en réalité qu'au-dessus des trois compartiments de l'inscription, entre lesquels il s'interrompt. Il est donc évident qu'il avait pour but de protéger la pierre tendre de l'inscription contre la pluie et les gouttières et qu'il est contemporain de celle-ci. A gauche de la ligne 1 du compartiment C, sous l'extrémité de ce cordon, une pierre noire encastrée dans le parement, à la suite des pierres blanches de l'inscription, porte un félin sculpté, passant à droite, tirant la langue et relevant la queue en S au-dessus du dos (fig. 17). Le style de cet animal, emblème héraldique ou simple décor, trahit encore l'époque merwanide. Moins naïf et mieux dessiné, mais aussi plus prétentieux et moins amusant que les bestioles de Muqtadir aux portes de la ville, cet animal est encore loin, pour la pureté des formes et la beauté du style, du buffle dévoré par un félin qu'un véritable artiste sculptera, juste un siècle plus tard, à l'entrée de la grande Mosquée.[5] En revanche, il n'est pas sans analogie avec un autre félin sculpté sur un des saillants de l'enceinte, à côté d'une autre inscription merwanide.[6] Enfin, la plupart des pierres noires du parement, autour de l'in-


Fig. 17. Sur le pont.


Fig. 18. Marques du pont

[1] Voir Matthieu d'Edesse, trad. Dulaurier, p. 16; cf. plus haut, p. 22.

[2] Ibn al-Azraq ne dit pas, du moins dans l'extrait d'Amedroz, à la suite de quel incident Naṣr bâtit son pont.

[3] En 512, Jean, évêque d'Amid, fit construire un pont sur le Tigre: voir plus loin le chapitre de M. Strzygowski sur les églises d'Amid.

[4] Dans l'inscription, les mots „et *la plus grande partie de ce travail* a eu lieu par les mains du juge ʿAbd al-Wâḥid . . ." pourraient indiquer que Naṣr n'a pas refait le pont tout entier. Mais je crois que le rédacteur veut plutôt dire que ce juge n'a dirigé que la plus grande partie des travaux de Naṣr.

[5] Voir plus loin, au nº 24, fig. 24 et 25 et pl. XVI.

[6] Voir plus loin, au nº 15.

scription, portent des signes lapidaires, probablement des marques de tâcheron, dont le style, bien qu'assez vague, paraît trahir la même époque. Voici (fig. 18) celles que j'ai pu relever exactement sur les photographies.[1] La première à gauche est de beaucoup la plus fréquente et peut être interprétée comme un nom propre: Muʾmin. D'autres pierres portent des graffites en coufique simple et grossier.

En résumé, le pont du Tigre paraît être d'origine antique. Les chroniques en signalent plusieurs restaurations jusqu'à celle de Naṣr, attestée par une inscription. C'est à lui que remonte le pont actuel, à part les parties évidemment plus récentes. D'autre part, il est possible que le pont actuel ait conservé des vestiges antérieurs au XI[e] siècle.

14. Le même. 460 H. — Sur la face antérieure d'un saillant carré de l'enceinte, sur des pierres encastrées dans le parement. Deux lignes du même type; mêmes caractères, d'un style moins orné (pl. VI). Publiée par l'auteur d'après un dessin de NIEBUHR.[2] Revu et corrigé sur une photographie due à l'obligeance de M. POGNON, le texte suivant est définitif.

(1) بسم الله ما[3] أمر بعمله الأمير الأجلّ السيّد نظام الدن مؤيّد الدولة وفخر الأمّة عزّ الملوك[4]
أبو القسم نصر (2) بن عزّ الإسلام أطال الله بقاءه[5] وأعزّ نصره على يدى القاضى أبى الحسن عبد الواحد
بن محمّد فى سنة ستّين وأربعمائة ٠

Voici ce qu'a ordonné de faire l'émir très majestueux, le seigneur Niẓâm al-dîn, Mu'ayyid al-daula, la gloire de la nation, la puissance des rois, Abu l-Qâsim Naṣr, fils de ʿIzz al-islâm, qu'Allâh prolonge son existence et fortifie sa victoire! Par les mains du juge Abu l-Ḥasan ʿAbd al-Wâḥid, fils de Muḥammad, en l'année 460 (1067—68).

Ibn Shaddâd, f° 44 r°, signale dans l'enceinte, en dehors et en dedans, des travaux de Naṣr, marqués par des inscriptions à son nom. Le juge ʿAbd al-Wâḥid figure dans l'inscription précédente, à titre de chargé des travaux du pont. Quant à l'ingénieur, il n'a pas signé son œuvre. Son nom, qui ne paraît pas dans le dessin de NIEBUHR, ne figure pas non plus sur la photographie de l'original.

15. Émir Manṣûr. 476 H. — Sur trois faces A, B et C du saillant polygonal T du plan de l'enceinte (fig. 1), à l'ouest de la porte de Kharput; sur des pierres encastrées à mi-hauteur dans le parement, entre deux étages de meurtrières. Une ligne du même type, la deuxième très courte, sous le milieu de la première, en C; mêmes caractères (fig. 19 et 20). Inédite.

A (félin) B بسمله . . . ممّا أمر بعمله والإنفاق عليه من ماله الأمير السيّد الأجلّ المنصور سيف (?)
C (1) الإسلام علم الدين ناصر الدولة تاج الملوك شرف الأمراء أبى *(sic)* المظفّر منصور ابن نظام الدين
أعزّ الله نصره وجرى ذلك على يدى القاضى أبى نصر محمّد ابن عبد الواحد فى شهور سنة (2) ستّ
وسبعين وأربع مائة والبنّاء أبو سعد بن حمص ٠

[1] Une de ces marques est sculptée sur le corps du lion, fig. 17.
[2] Voir NIEBUHR, *loc. cit.* et pl. XLIX, C; LEHMANN-HAUPT, *Materialien*, *Arab. Inschriften*, p. 8 et pl. XI.
[3] Au lieu de بسمله . . . مما dans ma première édition.
[4] Au lieu de الأمراء dans ma première édition; cette nouvelle leçon, plus conforme au dessin de NIEBUHR, est confirmée par la photographie de M. POGNON.
[5] Au lieu de أيد الله ملكه dans ma première édition.

Voici ce qu'a ordonné de faire et de payer sur sa fortune l'émir, le seigneur très majestueux, le vainqueur, Saif al-islâm, ʿAlam al-dîn, Nâṣir al-daula, la couronne des rois, la noblesse des émirs, Abu l-muẓaffar Manṣûr, fils de Niẓâm al-dîn, qu'Allâh fortifie sa victoire! Et cela a eu lieu par les mains du juge Abû Naṣr Muḥammad, fils de ʿAbd al-Wâḥid, dans les mois de l'année 476 (1083—84). Et l'ingénieur en est Abû Saʿd, fils de Ḥamîd (?).

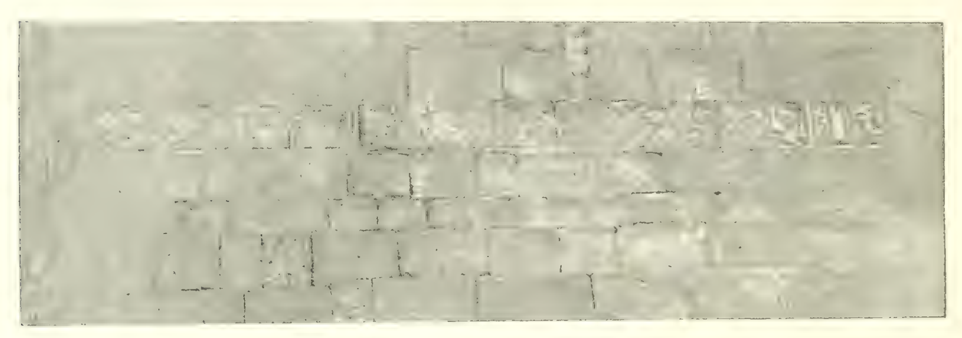


Fig. 19. Inscription nº 15, faces A et B.

Manṣûr, le fils aîné de Naṣr et le dernier des Merwanides, régna de 472 à 478. Dépouillé de ses États par le sultan Malik-shâh, il mourut obscurément à Djazîra, en 486 ou 489.[1] Les surnoms

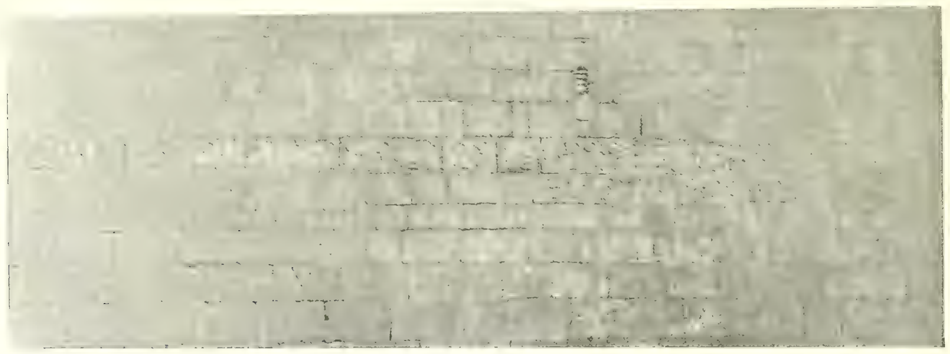


Fig. 20. Inscription nº 15, face C.

Nâṣir al-daula et Abu l-muẓaffar, que lui donne Ibn al-Azraq, sont confirmés par ce texte, qui l'appelle encore ʿAlam al-dîn; le surnom en *islâm* n'est pas tout à fait certain, parce que le dernier mot du fragment B est un peu fruste.

Le juge chargé des travaux est sans doute le fils de ce juge ʿAbd al-Wâḥid qui figure, au même titre, dans les deux inscriptions précédentes. Le nom du père de l'ingénieur est écrit distinctement, mais sans points diacritiques; on peut le lire Ḥamîd ou Ḥumaid.[2]

Sur la photographie, le félin sculpté en A est indistinct et paraît un peu fruste. Il est passant à gauche; on distingue vaguement son corps, sa tête, ses quatre pattes et sa queue en

[1] Voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ p. 146 s., Ibn Shaddâd, fº 64 rº, et d'autres sources citées plus loin, p. 37, n. 8.

[2] J'ignore si ces noms sont usités, mais on trouve le féminin Ḥumaiḍa; voir WÜSTENFELD, *Register*, p. 253, et les index d'Ibn al-Athîr et de Ṭabari (ne pas confondre avec Ḥamid, Ḥumaid et Ḥumaida).

S, relevée au-dessus du dos (fig. 19 à droite). Ce dernier détail permet de rapprocher cet animal de celui qui décore le pont du Tigre.[1] Mais il serait prématuré d'en conclure que les Merwanides portaient un félin pour emblème héraldique, tant qu'on ne possède aucun renseignement précis à cet égard.

SELDJOUKIDES.

Le règne des Merwanides touchait à sa fin. Dès longtemps, des émissaires du sultan Ṭoghril-bek avaient „pénétré" le Diyar-Bekr.[2] En 463, le sultan Alp-arslân, en route pour la Syrie, traversa les États de Naṣr, qui lui apporta l'hommage d'un tribut. En passant à Amid, le Seldjoukide en admira la puissante enceinte et, caressant le mur avec sa main, il la passa sur sa poitrine, pour attirer sur lui la bénédiction divine, ajoute le chroniqueur arabe, qui ne dit pas si dans ce geste, le Turc superstitieux ne voyait qu'un heureux présage pour sa campagne de Syrie, ou s'il commandait à sa fortune de lui livrer enfin cette enceinte convoitée.[3] A cette occasion, le vizir d'Alp-arslân, le célèbre Niẓâm al-mulk, fit visite à Naṣr et, pour endormir les craintes qu'éveillait en lui la venue de son maître, il lui fit entrevoir le diplôme de sultan. Mais plus tard, il se borna à le faire nommer *sulṭân al-umarâ'*, titre plus banal et moins compromettant, alléguant qu'il ne pouvait exister deux sultans à la fois.[4] Que cette anecdote soit vraie ou non, elle est bien orientale et montre que les Merwanides n'étaient plus que les humbles sujets des Seldjoukides. Encore ne devaient-ils pas le rester longtemps. Raffinés de culture, très larges en matière religieuse,[5] gâtés par la fortune et par des mœurs trop faciles[6], ces princes kurdes n'avaient pas la sympathie des nouveaux maîtres de l'Asie. Pour gouverner leur vaste empire, ceux-ci voulaient des soldats éprouvés, sachant à la fois commander et obéir. En 477 et l'année suivante, à la suite de circonstances trop longues à raconter, le sultan Malik-shâh chargea Fakhr al-daula Muḥammad ibn Djahîr, un ancien vizir des Merwanides Aḥmad et Naṣr, qui était entré à son service, d'enlever le Diyar-Bekr au Merwanide Manṣûr. Ibn Djahîr s'empara de Mifarqin et l'un de ses fils, Za'îm al-daula[7], prit Amid. Le sultan confia le gouvernement du Diyar-Bekr à Ibn Djahîr: on va voir qu'il ne le garda pas longtemps.[8]

[1] Voir plus haut, p. 34 et fig. 17.

[2] Au moins à deux reprises; voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 137 et 143. Ce dernier suspecte les dates attribuées par le chroniqueur à ces deux tentatives. La première, qui est l'année 434, est confirmée directement par Abu l-faradj, trad. BRUNS, p. 243 (cf. *Hist. arm. des Crois.*, I, p. 320, n. 1) et indirectement par un passage d'Ibn al-Athîr, IX, p. 370, duquel il ressort qu'en 439, Amid appartenait à Ṭoghril-bek, ou du moins qu'il y disputait la suzeraineté et le droit de prière au Bouyide Abû Kâlidjâr; cf. *ibid.*, p. 358. Pour la seconde, qu'Ibn al-Azraq place en 458, elle est évidemment fausse, puisque Ṭoghril-bek mourut en 455, et il vaut mieux adopter la date de Matthieu, trad. DULAURIER, p. 115 s., qui correspond à 454—55. D'après ce dernier, la tentative seldjoukide fut suivie d'une attaque infructueuse d'Amid par les Byzantins, signalée aussi par Abu l-faradj, trad. BRUNS, p. 262. Suivant Ibn al-Athîr, IX, p. 433, et X, p. 11, et Ibn Khaldûn, IV, p. 319, Ṭoghril-bek lui-même entra dans les États d'Aḥmad, qui lui offrit un tribut. Quoiqu'il en soit, il est permis de croire que dès le règne d'Aḥmad, Amid reconnaissait la suzeraineté plus ou moins officielle des Seldjoukides; cf. Sharaf al-dîn, éd. VÉLIAMINOF, I, p. 19; trad. CHARMOY, Ib, p. 35 s.

[3] Voir Bundâri, éd. HOUTSMA, p. 37; Ibn al-Athîr, X, p. 43; Abu l-faradj, trad. BRUNS, p. 266; cf. Abu l-fidâ' II, p. 196; Matthieu, trad. DULAURIER, p. 163; DUVAL, *Histoire d'Édesse*, dans *JA*, 8e série, XIX, p. 97.

[4] Voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 144.

[5] Les Merwanides favorisaient notamment les chrétiens, comme il ressort de plusieurs passages des auteurs.

[6] Sur le harem d'Aḥmad, ses trésors, ses monuments, son goût pour les arts et la littérature, voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 131 s.; Ibn al-Athîr, X, p. 11; Ibn Khallikân, trad. DE SLANE, I, p. 158; Abu l-fidâ', II, p. 189 s.

[7] Ibn al-Athîr, X, p. 93, et Ibn Khallikân, trad. DE SLANE, III, p. 281, 287, l'appellent *Za'îm al-ru'asâ'*; la variante *Za'îm al-daula*, dans Ibn al-Azraq et Ibn Shaddâd, est plus conforme à la titulature de cette époque, où les surnoms en *al-daula*, comme un peu plus tard ceux en *al-dîn*, sont employés couramment en guise de noms propres.

[8] Fakhr al-daula Muḥammad ibn Djahîr, originaire de Mossoul, fut longtemps vizir du Merwanide Aḥmad. A l'avènement de Naṣr, il garda son poste, mais peu après, en 454 ou 455, il l'abandonna pour se rendre à Bagdad, où il fut successivement vizir des califes Qâ'im et Muqtadî. En 474, Niẓâm al-mulk l'appela en Perse à la cour du sultan, auquel il persuada de conquérir le Diyar-Bekr, recevant de lui, par avance, le gouvernement de cette province

16. Sultan Malik-shâh. 482 H. — Sur la face antérieure d'un saillant polygonal du front est ou sud de l'enceinte, sur des pierres encastrées dans le parement. Cinq lignes en coufique fleuri; grands caractères à fort relief, d'un style plus orné que celui des inscriptions merwanides (pl. VII). Celle-ci est un peu fruste et plusieurs mots sont illisibles. Inédite.

(1) بسمله ... [5 à 6 mots] السلطان المعظّم (2) شاهنشاه الأعظم سلطان أرض الله ومالك بلاد
الله [1 mot] ثغور (?) [1 mot] معزّ الدنيا و (3) الدين جلال الدولة [1 mot] الملّة أبو الفتح ملكشاه بن
البرسلان عزّ [ا]لله نصره في ولاية الأمير (?) (4) قوام الملك شمس الدين عمدة الدولة أبي على
الحسن بن عبد الملك أدام الله أيّامه وجرى ذلك (5) على يدى القاضى أبي نصر محمّد بن عبد الواحد
في سنة اثنين[1] وثمنين وأربعمائة والبنّاء محمّد بن سلامة ال[1 mot] .

. . . le sultan magnifié, le très grand roi des rois, le sultan de la terre d'Allâh et le maître des pays d'Allâh . . . . . Mu'izz al-dunyâ wal-dîn, Djalâl al-daula . . . . Abu l-fatḥ Malik-shâh, fils d'Alp-arslân, qu'Allâh fortifie sa victoire! Sous le gouvernement de l'émir Qawâm al-mulk, Shams al-dîn, 'Umdat al-daula Abû 'Alî al-Ḥasan, fils de 'Abd al-Malik, qu'Allâh fasse durer ses jours! Et ce travail a eu lieu par les mains du juge Abû Naṣr Muḥammad, fils de 'Abd al-Wâḥid, en l'année 482 (1089—90). Et l'ingénieur en est Muḥammad, fils de Salâma, de . . .

En fait d'inscriptions des grands Seldjoukides, on ne connaissait jusqu'ici que quatre textes dans la grande Mosquée de Damas, datés de 475, au nom de ce même Malik-shâh, qui n'y figure qu'incidemment, avec un protocole très bref, entre son frère Tutush et le calife Muqtadî.[2] Voilà donc le premier document épigraphique, officiel et complet, au nom d'un grand Seldjoukide de Perse. Il renferme les titres *al-sulṭân al-mu'aẓẓam, shâhanshâh al-a'ẓam*, qui figurent aussi dans les inscriptions de Damas et sur quelques monnaies de Malik-shâh, et qu'on retrouvera dans toutes les inscriptions seldjoukides d'Amid. C'est donc à l'instar des Seldjoukides de Perse que leurs cousins d'Asie Mineure ont porté ces titres, avec quelques variantes et jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, sur leurs monnaies et dans leurs inscriptions.[3] Mais les premiers, à leur tour, les avaient empruntés à des dynasties plus anciennes.[4] Quant aux surnoms

Amid et Mifarqin furent pris en 478. L'année suivante (Bundârî et Ibn al-Athîr) ou deux ans après (Ibn al-Azraq), Ibn Djahîr fut rappelé auprès du sultan, qui le chargea de la conquête du Diyar-Rabî'a. Il mourut à Mossoul en 483; voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 136 à 151; Bundârî, index, notamment p. 24, 75 s., 82; Ibn al-Athîr, index à Fakhr al-daula, notamment X, p. 11, 14 s., 67, 74 s., 83, 86, 93 s., 105, 121 (l'index n'est ni complet, ni très exact); Ibn Shaddâd, f[os] 60 s; Ibn Khallikân, trad. DE SLANE, I, p. 158; III, p. 280 s.; Abu l-fidâ', II, p. 190, 200 à 209; Ibn Khaldûn, IV, p. 320 s.; V, p. 6 s.; Sharaf al-din, éd. VÉLIAMINOF, I, p. 20; trad. CHARMOY, I b, p. 36, 256; cf. plus loin, aux n[os] 16 et 17. Muḥammad avait bâti une maison à Bagdad; voir Sibṭ ibn al-Djauzî, éd. JEWETT, p. 11 en bas.

[1] Ce mot paraît écrit البلاين, mais la leçon اثنين est la seule possible; cf. le mot suivant, qui paraît écrit ثملاين et qu'il faut lire ثمنين. Dans plusieurs inscriptions d'Amid en coufique fleuri, les lettres à dents courtes se prolongent vers le haut du champ par une hampe décorative qui leur donne l'air de vraies lettres à hampe.

[2] Voir mes *Inscriptions arabes de Syrie*, tir. à part des *Mémoires de l'Institut égyptien*, p. 14 s., 90 s.

[3] Pour l'épigraphie et la numismatique des Seldjoukides d'Asie Mineure, je me borne à renvoyer ici à la troisième partie du *Corpus*, dont le premier volume est sous presse; voir plus haut, p. 4, n. 1.

[4] Le vieux titre de roi des rois, qu'ont porté tour à tour la plupart des souverains de la Perse et de la Mésopotamie antiques (voir les sources citées dans HUMANN et PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien*, p. 281, n. 1) et, en dernier lieu, les Sassanides (voir Ṭabarî, trad. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 15, n. 1), reparaît avec l'Islam, sous les formes *shâhânshâh* (voir Ibn Khurdâdbeh, éd. DE GOEJE, p. 16, trad., p. 12) et *shâhanshâh*, d'abord chez les Samanides, qui restaurèrent, à tant d'égards, les traditions sassanides, puis chez les Bouyides. D'après Niẓâm al-mulk, ce titre fut porté par l'émir Nûḥ ibn Manṣûr; voir *Siyâset-nâme*, éd. SCHEFER, p. 136; trad., p. 200. Il est vrai qu'il ne figure ni

personnels du sultan, cette inscription et les deux suivantes se bornent à confirmer ceux que nous connaissions déjà.[1]

L'émir dont le protocole, introduit par les mots *fî wilâya*, fait suite à celui du sultan, est le gouverneur du Diyar-Bekr au nom de Malik-shâh. En effet, Muḥammad ibn Djahîr fut rappelé en 479 ou 480[2] et remplacé par un personnage que les auteurs appellent „al-ʿAmîd *Qawâm al-mulk Abû ʿAlî* al-Balkhi"[3] et qui ne peut être que le „*Qawâm al-mulk* Shams al-dîn ʿUmdat al-daula *Abû ʿAlî* al-Ḥasan" de l'inscription; je souligne les deux surnoms qui assurent cette identification.

Mais que veut dire al-ʿAmîd chez les auteurs? A partir du XIIIe siècle, c'est le surnom en *al-dîn* qu'on désigne couramment sous cette forme abrégée; ainsi, al-ʿImâd, pour ʿImâd al-dîn. Au XIe siècle, ces surnoms n'étaient pas encore répandus et, dans les chroniques, les personnages marquants de cette époque sont désignés plutôt par leur surnom en *al-daula* ou en *al-mulk*.[4] En tout cas, al-ʿAmîd ne peut être ici le surnom en *al-dîn*, puisque l'inscription le donne sous la forme Shams al-dîn; ce n'est pas davantage celui en *al-mulk*, qui est Qawâm al-mulk, de l'avis unanime des chroniques et de l'inscription; reste le surnom en *al-daula*. Il est vrai que l'inscription donne ʿUmdat al-daula; mais les mots *ʿamîd* et *ʿumda* dérivant du même radical et signifiant tous deux „soutien", il est facile de les confondre et l'on peut supposer que le vrai surnom était en *ʿumda*, changé par les chroniques en *ʿamîd*, forme plus connue.[5] Enfin, al-ʿAmîd pourrait être l'abrégé d'un autre surnom.[6] Cette petite obscurité ne saurait faire obstacle à une identification basée sur la coïncidence des dates et de deux surnoms certains. L'inscription prouve que ce personnage était encore gouverneur au début de l'année 482 et con-

sur les monnaies de cet émir, ni dans les auteurs que j'ai pu consulter, notamment Ḥamdallâh et Mirkhond. Mais on peut croire que le célèbre vizir, si versé dans la diplomatique, ne s'est pas trompé; d'ailleurs, son assertion paraît confirmée par un passage d'Ibn Khallikân, cité par Fraehn, *Opuscula postuma*, II, p. 205, d'après lequel les Samanides portaient le titre *sulṭân al-salâṭîn*. Comme le titre de sultan ne semble pas remonter jusqu'aux Samanides (voir ʿUmari, trad. Quatremère, dans *Notices et Extraits*, XIII, p. 247), on peut croire que l'auteur arabe a traduit ainsi le titre persan *shâhânshâh*. S'il en est ainsi, le titre *qânlar qâni* des Ilik-khân du Turkestan pourrait bien être une traduction turque du *shâhânshâh* samanide; voir Grenard, dans *JA*, 9e série, XV, p. 40, n. 1, et 77 (d'après le *Kudatku bilik*). En tout cas, il est certain que les Bouyides ont porté ce titre (et celui de *malik al-mulûk*), déjà, semble-t-il, avec l'épithète *al-aʿẓam*, ainsi que le titre *al-sulṭân al-muʿaẓẓam*; voir Fraehn, *Op. post.*, I, p. 255; Lane-Poole, *CBM (Catalogue of Oriental coins in the British Museum)*, II, nos 668 à 682, 687; IX, p. 261 s.; Covernton, dans *Num. Chron.*, 1903, p. 177 s.; Amedroz, même revue, 1905; Codrington, *Musalman numismatics*, p. 83; Niẓâm al-mulk, *Siyâset-nâme*, trad. Schefer, p. 91, 103, n. 1; Ibn al-Athîr, IX, p. 312; Mirkhond, trad. Wilken, *Geschichte der Sultane aus dem Geschlechte Bujeh*, p. 98; Huart, *Calligraphes et miniaturistes*, p. 77, etc. Ce qui paraît être propre au protocole seldjoukide, c'est la combinaison constante de ces deux titres en un seul, avec alternance des deux épithètes: *al-sulṭân al-muʿaẓẓam shâhanshâh al-aʿẓam* ou *al-sulṭân al-aʿẓam shâhanshâh al-muʿaẓẓam*. Après les Seldjoukides, ces titres, comme tant d'autres, se répandirent et furent portés par les représentants de plusieurs dynasties; voir les sources citées dans mon *Épigraphie des Assassins*, tir. à part, p. 34, 36, n. 4.

[1] Les surnoms Muʿizz al-dîn, Djalâl al-daula et Abu l-fatḥ figurent dans les inscriptions de Damas, citées plus haut, sur les monnaies de Malik-shâh et dans plusieurs auteurs; voir Lane-Poole, *CBM*, III, no 61 s.; IX, p. 277; Râwandi, trad. Browne, dans *JRAS*, 1902, p. 585, 597; Bundâri, p. 48; Ibn Khallikân, trad. de Slane, III, p. 440; Ḥamdallâh, trad. Gantin, I, p. 216, 233; Mirkhond, trad. Vullers, *Geschichte der Seldschuken*, p. 91, 105; *Siyâset-nâme*, trad. Schefer, p. 202, n. 1. Le premier de ces surnoms figure ici pour la première fois sous la forme souveraine en *al-dunyâ wal-dîn*; cf. *CIA*, I, index à *titres en ad-dunyâ wad-dîn*.

[2] Voir plus haut, p. 37, n. 8.

[3] Voir Ibn al-Azraq, dans Amedroz, p. 149; Bundâri, p. 76; Ibn al-Athîr, X, p. 105; Ibn Shaddâd, fo 62 ro.

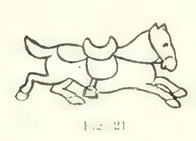
[4] Voir *ZDPV*, XVI, p. 93; cf. plus haut, p. 37, n. 7, et plus loin, au chapitre de la coupe d'Innsbruck.

[5] Il n'est pas même besoin de supposer ici une faute de copie dans les manuscrits; le substantif *ʿumda* étant féminin, on l'a peut-être remplacé, dans le langage courant, par le masculin *ʿamîd*, qui paraissait plus logique dans un surnom masculin. A l'appui de cette hypothèse, on remarquera que les surnoms masculins renfermant pour premier terme un substantif féminin sont rares. Il y aurait toute une grammaire à écrire sur les formes de la titulature.

[6] D'après Bundâri, p. 74, et Ibn al-Athîr, X, p. 88, Abû ʿAlî al-Balkhi portait le titre *ʿamîd Khurâsân*.

firme aussi, sur ce point, le témoignage d'Ibn al-Azraq.[1] Quant au juge chargé des travaux, c'est cet Abû Naṣr Muḥammad ibn 'Abd al-Wâḥid qui figure, au même titre, dans les nos 15 et 17. Enfin le nom de l'ingénieur, Muḥammad ibn Salâma, est suivi d'un mot dont on ne peut lire que l'article, le reste étant caché sous des taches de plâtre; c'est sans doute un relatif désignant la famille ou le lieu d'origine de ce personnage.

Au-dessus de l'inscription, sous une meurtrière percée au milieu de la face antérieure du saillant, règne un court cordon horizontal qui s'amortit en retour d'équerre vers le sol et abrite trois animaux sculptés dans les pierres du parement: au centre, un objet fruste qui paraît être un oiseau de proie, analogue à celui qui décore l'entrée de la porte d'Alep[2]; à droite et à gauche, deux chevaux, passants et affrontés, la queue relevée, portant la bride et la selle arabe à étriers, mais non montés (fig. 21).[3] Plus bas, la première ligne du texte est bloquée par deux félins, passants et affrontés, rappelant ceux qui décorent les grosses tours A et B, mais d'un style plus grossier.[4] Plus bas encore, au milieu de l'intervalle qui sépare les lignes 4 et 5, sont sculptés deux petits quadrupèdes à cornes (gazelles ou bouquetins), passants et affrontés, et aux deux extrémités de ce même intervalle, deux volatiles (corbeaux ou oiseaux de proie), passants et affrontés, la queue et les ailes éployées, et picorant à terre. Au-dessous de chacun d'eux, on distingue vaguement un objet en spirale, peut-être deux dragons. Enfin, sur les deux pans coupés qui relient la face antérieure aux faces latérales du saillant, un peu plus bas que l'inscription, sont sculptés deux petits quadrupèdes, portant sur le dos un oiseau à queue et à ailes éployées, semblables aux précédents. Ce curieux bestiaire est si peu distinct sur les photographies qu'il faut attendre, pour l'étudier, des relevés plus complets.

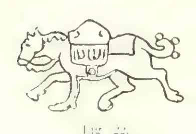

Fig. 21

Sous l'inscription, au milieu et à la base de la face antérieure du saillant, est creusée une niche semblable à celles qui décorent les saillants de la porte de Kharput.[5] Elle est cantonnée de deux colonnettes à petits chapiteaux et couronnée d'une coquille à sept côtes, que surmonte une courte inscription coufique, illisible sur la photographie.[6] Une autre niche, creusée à la base de l'une des faces latérales du saillant, porte aussi une courte inscription au-dessus de sa coquille; l'autre face latérale n'est pas visible sur les photographies.[7]

[1] Suivant Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, 1902, p. 787, et 1903, p. 149, une députation du Diyar-Bakr se rendit, dès l'année 481, auprès du sultan, pour lui demander la destitution d'Abû 'Ali, qui lui fut accordée. Mais d'après le contexte, il semble qu'il resta en fonctions jusqu'au début de 482, car son successeur désigné n'eut pas le temps d'entrer en charge et céda la place à un nouveau gouverneur, 'Amîd al-daula, le fils de Muḥammad ibn Djahîr, qui n'arriva à Mifarqin qu'à la fin de 482; voir plus loin, p. 41.

[2] Voir plus loin, au no 27. Sur les photographies, cet animal est si peu distinct qu'il m'est impossible d'en donner un dessin.

[3] Autant qu'on peut en juger sur les photographies, qui sont peu nettes, ces montures ressemblent, d'une part, à l'un des chevaux de la tombe de T'shao (VIIe siècle), publié par CHAVANNES, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1908, p. 202 et pl. XIII, et d'autre part, à celles qui figurent, comme armoiries, sur une belle lampe en verre émaillé de la collection G. DE ROTHSCHILD à Paris, fabriquée, d'après son inscription, pour le mausolée du fils de l'émir Bektimur le chambellan, fonctionnaire du sultan Mamlouk Muḥammad, dans la première moitié du XIVe siècle (fig. 22). Le British Museum possède de cette lampe une excellente copie, signée d'un artisan parisien. A plus de deux siècles et demi de distance, l'analogie est frappante et tend à prouver, avec d'autres indices, que l'iconographie héraldique des Mamlouks d'Égypte a son origine en Mésopotamie. Les mules des lampes, passant à gauche avec la queue relevée, portent aussi la bride, mais au lieu de la selle, apparemment un bât chargé. L'écu circulaire est d'argent (émail blanc) à la bande horizontale de gueules (émail rouge), meublée d'une mule d'argent.


Fig. 22.

[4] Voir plus loin, aux nos 29 et 30.

[5] Voir plus haut, p. 16.

[6] Je crois y deviner la confession de foi ou une formule analogue.

[7] Ces nombreuses niches, qui ne peuvent avoir aucun rôle religieux dans les saillants d'une enceinte, semblent la survivance d'une ancienne tradition architecturale; cf. H. DE HELL, cité plus haut, p. 11.

17. Le même. 485 H. — Sur le front semi-circulaire d'un gros saillant arrondi situé dans le front sud-est de l'enceinte, à mi-hauteur, entre deux meurtrières, sur des pierres encastrées dans le parement. Deux lignes du même type; mêmes caractères qu'au nº 16, mais d'un style plus sobre (pl. VII). Inédite.

(1) بسمله . . . أمر بعمله السلطان المعظّم شاهنشاه الأعظم ملك الملوك معزّ الدنيا والدين جلال
الدولة أبو الفتح ملك شاه بن البرسلان أدام الله سلطانه فى ولاية المولى (2) الأجلّ معتمد الدولة كافى
الكفاة أبى البركات جهير بن محمّد أدام الله أيّامه وجرى ذلك على يدى القاضى الأجلّ مجد القضاة
أبى نصر محمّد بن عبد الواحد فى سنة خمس وثمنين وأربعمائة والبنّاء محمّد بن سلامة .

A ordonné de faire ceci le sultan magnifié, le très grand roi des rois, le roi des rois, Mu'izz al-dunyâ wal-dîn, Djalâl al-daula, Abu l-fatḥ Malik-shâh, fils d'Alp-arslân, qu'Allâh fasse durer son sultanat! Sous le gouvernement du maître très majestueux, Mu'tamid al-daula, le grand ministre, Abu l-barakât Djahîr (ou Djuhayyir), fils de Muḥammad, qu'Allâh fasse durer ses jours! Et ce travail a eu lieu par les mains du juge très majestueux, la gloire des juges, Abû Naṣr Muḥammad, fils de 'Abd al-Wâḥid, en l'année 485 (1092—93). Et l'ingénieur en est Muḥammad, fils de Salâma.

Cette inscription date de l'année même de la mort de Malik-shâh. Le personnage dont le protocole, introduit par les mots *fî wilâya*, fait suite à celui du sultan, est encore le gouverneur du Diyar-Bekr. On sait qu'au premier gouverneur seldjoukide, Muḥammad ibn Djahîr, avait succédé, en 479 ou 480, cet Abû 'Alî al-Ḥasan qui figure dans le nº 16, en 482. Vers la fin de cette année, il fut remplacé à son tour par 'Amîd al-daula Muḥammad, un deuxième fils de Muḥammad ibn Djahîr[1], qui resta deux ans en charge. A la fin de 484, celui-ci se rendit à Ispahan, puis à Bagdad, remettant le gouvernement du Diyar-Bekr à son jeune frère, un troisième fils de Muḥammad ibn Djahîr, que les auteurs appellent Kâfî al-daula Abu l-barakât Djahîr (ou Djuhayyir).[2] Dès l'année suivante, ce dernier retourna auprès du sultan, laissant à sa place son fils Abu l-Ḥasan.[3] Peu après, on apprenait en Diyar-Bekr la mort de Malik-shâh et l'avènement de Barkyâruq.[4]

Le „Mu'tamid al-daula *kâfî* l-kufât *Abu l-barakât Djahîr* (ou Djuhayyir) ibn Muḥammad" de l'inscription est évidemment le „*Kâfî* al-daula *Abu l-barakât Djahîr* (ou Djuhayyir), fils de Muḥammad ibn Djahîr" des auteurs. Son père avait déjà reçu du Merwanide Aḥmad, en 430, ce titre[5] dont la forme officielle, on le voit, est *kâfî al-kufât*. Il est doublement intéressant: par sa forme, il fait partie de ces titres composés du singulier et du pluriel d'un même titre de fonction, tels qu'*amîr al-umarâ'*, *dâ'î al-du'ât*, *naqîb al-nuqabâ'*, *qâḍî al-quḍât*; par son sens, il

[1] Le premier était Za'îm al-daula; voir plus haut, p. 37, n. 7. On trouvera les sources sur 'Amîd al-daula dans le commentaire du nº 18.

[2] Ibn al-Athîr, X, p. 149, le nomme al-Kâfî ibn Fakhr al-daula. Ses noms complets figurent dans Ibn al-Azraq, AMEDROZ, p. 151, et Ibn Shaddâd, fº 62 vº. M. AMEDROZ m'écrit qu'il a lu *Djuhayyir*, en se basant sur la leçon جُهَيِّر du ms. de Londres, or. 5803. Comme d'après Ibn Khallikân, III, p. 287, ce nom se prononce *Djahîr*, et non *Djuhair*, il faut admettre, en effet, si la leçon avec le *damma* est exacte, que Kâfî al-daula s'appelait, non pas Djuhair, mais *Djuhayyir* „le petit Djahîr", forme diminutive du nom ancestral. Dans l'inscription, on lit distinctement جهير, mais sans points ni voyelles; ce document authentique n'apporte donc rien au débat.

[3] Voir Ibn al-Azraq et Ibn Shaddâd, *loc. cit.*

[4] Voir plus loin, au début du chapitre des Inalides.

[5] Voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 137.

se rattache à un groupe de titres viziriens dérivés du radical *kafâ* et faisant allusion aux „capacités" du titulaire.[1]

Le chargé des travaux est encore ce juge Muḥammad ibn ʿAbd al-Wâḥid qui figure dans les nos 15 et 16 et qu'on retrouvera au no 18. Enfin l'ingénieur de la tour est le même que celui du saillant portant l'inscription no 16; son ethnique, illisible là-bas, fait ici tout à fait défaut.

On trouvera au chapitre troisième d'autres inscriptions provenant de l'enceinte, des portes et des tours d'Amid. L'ordre chronologique nous conduit maintenant à l'étude de la grande Mosquée.

[1] Cf. le titre *dhu l-kifâyatain*, expliqué par GOLDZIHER, dans *WZKM*, XIII, p. 326 s. Le titre *kafî al-kufât* attribué aux vizirs remonte au moins aux Bouyides; voir BROWNE, *History of Isfahân*, dans *JRAS*, 1901, p. 425, 438.

CHAPITRE DEUXIÈME.

GRANDE MOSQUÉE.

A. ÉTAT ACTUEL.

Située au centre de la ville, en *a* du plan (fig. 1), la grande Mosquée d'Amid, en turc Ulu djâmi', paraît en être l'édifice le plus important. Il y a tout lieu de croire que ce sanctuaire est d'origine chrétienne, peut-être même antique et païenne. Sa situation centrale, au croisement des deux lignes droites qui relient entre elles, deux par deux, les quatre portes de la ville, suggère un rapport entre le monument et le plan de l'enceinte, laquelle, on l'a vu, remonte en tout cas à l'époque romaine.[1] Malgré les remaniements qu'il a subis, l'édifice lui-même trahit au premier coup d'œil une origine préislamique. Son plan offre une analogie frappante avec celui de la grande Mosquée de Damas et d'autres sanctuaires musulmans de Syrie, qui furent des églises avant d'être des mosquées, et des temples avant d'être des églises. De plus, il renferme un grand nombre de débris antiques[2], et bien que l'opinion courante d'après laquelle il remonte, en son état actuel, aux anciens Arméniens ou aux Byzantins, soit détruite par le témoignage des inscriptions, ces débris proviennent sans doute des premières phases de la construction. Enfin, les auteurs anciens et modernes s'accordent généralement à dire que la grande Mosquée est une ancienne église, et plusieurs d'entre eux appuient leur opinion sur une tradition locale. Tout incertain qu'il soit, ce témoignage a plus de valeur qu'une attribution superficielle, faite au pied levé, à l'un des styles classiques de nos manuels d'archéologie, surtout quand il s'agit d'un monument aussi complexe et aussi étranger à nos formules d'école que la grande Mosquée d'Amid. Sans rechercher si elle est de style arménien, ou byzantin, ou arabe, je me bornerai, dans les pages suivantes, à fixer, à l'aide des inscriptions, l'époque à laquelle remontent plusieurs de ses parties.

La grande Mosquée comprend une série d'édifices groupés autour d'une vaste cour rectangulaire de 71 mètres de longueur est-ouest sur 30 mètres de profondeur nord-sud (voir le plan, fig. 23).[3] Le côté sud de la cour est bordé par la mosquée proprement dite, dont le plan forme un rectangle de 71 mètres de longueur est-ouest sur environ 16 mètres de profondeur nord-sud. Elle se compose de trois parties principales: un *sanctuaire* occupant le centre du rectangle, sur une largeur de 10 à 11 mètres, et traversant l'édifice depuis la cour jusqu'à la paroi sud, dans laquelle est creusée la niche du miḥrâb, flanquée de la chaire à droite; deux

[1] Voir plus haut, p. 7 et fig. 1.

[2] Voir plus loin, p. 45, et n° 35 et pl. XVI, à droite en bas.

[3] Simple esquisse faite sur les notes, les mesures et les photographies du général de Beylié, ce plan n'est qu'un lever à vue et ne prétent nullement à une exactitute définitive.

ailes occupant les extrémités du rectangle, sur une longueur d'environ 30 mètres chacune, et divisées en trois nefs par deux rangées d'arcades sur piliers carrés, courant de l'est à l'ouest. Ainsi, le grand axe de ces six nefs est perpendiculaire au grand axe du sanctuaire. Chaque rangée compte six piliers, portant cinq arches à arc brisé. Au-dessus de ces arcs, les murs de

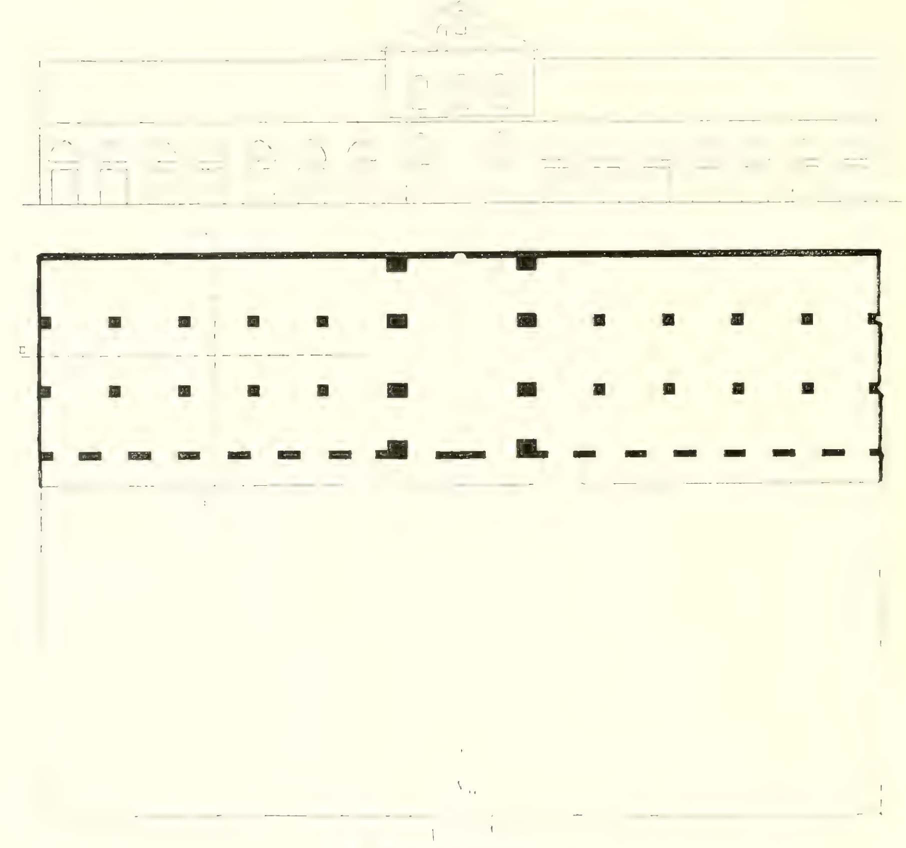


Fig 2. Plan de la grande Mosquée d'Amid.

refend sont percés d'un nombre double de petits arcs ou voûtains, soit dix dans chaque mur.[1] Les côtés longs du sanctuaire s'ouvrent sur les six nefs par six arcades à arc brisé, au-dessus desquelles les murs de refend sont percés de deux voûtains alternant avec trois baies plus grandes (voir la coupe EF, pl. XX).

[1] Voir la coupe CD, pl. XX. Ces petits arcs, en arabe *ṭâq*, sont fréquents dans l'architecture musulmane, notamment à la grande Mosquée de Damas, et en Égypte, dans les mosquées toulounides et fatimides; voir mes *Notes d'archéologie arabe*, tir. à part, I, p. 25, n. 2; II, p. 27 s.

Les six nefs latérales ne sont pas plafonnées. Leur charpente forme six toits à double pente.[1] Ceux des deux nefs centrales prennent au-dessus des voûtains; ceux des quatre nefs latérales prennent au-dessous. Le sanctuaire est couvert, à environ dix mètres du sol, d'un plafond plat orné de peintures de l'époque ottomane, datées de 1124 (1712). Au dessus s'élève un toit à double pente, perpendiculaire à ceux des six nefs. Sur les deux petites faces nord et sud du sanctuaire, ce toit s'appuie sur deux pignons. Entre le rez-de-chaussée et les pignons règne un haut étage percé de baies à plein cintre. Ainsi, la petite face nord du sanctuaire s'élève bien au-dessus du niveau général de la longue façade nord de la mosquée; mais elle ne fait pas saillie sur cette façade, c'est-à-dire qu'en plan, elle est dans son alignement (pl. VIII).

Cette façade s'ouvre sur la cour par seize portes ou fenêtres, formées d'une grande baie à linteau droit, surmontée d'une baie plus petite en arc brisé. Deux de ces baies s'ouvrent dans la partie centrale, correspondant à la petite face nord du sanctuaire; entre elles, un miḥrâb est ménagé dans la cour (pl. VIII). Les autres baies s'ouvrent, sept par sept, dans les ailes, correspondant au côté nord des deux nefs latérales nord. Les tympans de quelques arcs sont décorés de niches creusées dans le mur, flanquées de colonnettes à fût chevronné, et couronnées d'une coquille à neuf côtes (pl. XII). Au-dessus des arcs règne un long bandeau d'inscriptions (n°s 18 et 21), qui court sur toute la façade de la mosquée, sauf sur la partie centrale, correspondant à la petite face nord du sanctuaire, où ce bandeau est interrompu par un décor plus moderne, en mosaïque de marbre (pl. VIII). Divers débris d'architecture, notamment des tronçons de fûts, des bases et des chapiteaux de colonne, sont déposés dans la cour, le long de cette façade (pl. XVI, à droite en bas).

La façade sud de la mosquée est formée par un mur plein sur l'aspect extérieur duquel toute indication fait défaut. C'est de ce côté, vers l'angle sud-ouest du sanctuaire, que s'élève une haute tour carrée, sans doute un ancien clocher, transformé en minaret et couronné plus tard par une lanterne en éteignoir, de style ottoman (plan VIII).[2]

Les côtés est et ouest de la cour sont bordés par deux façades remarquables, qui présentent la même disposition générale. Au rez-de-chaussée, dix colonnes à chapiteau corinthien portent un entablement richement décoré, qui ressaute au-dessus des chapiteaux, en saillie sur le nu du mur; un étage supérieur moins élevé répète la même disposition. Entre les colonnes s'ouvrent neuf arcades percées dans le mur. Celles des rez-de-chaussée sont couronnées d'un arc tantôt brisé, tantôt déprimé, avec un léger décrochement au milieu; celles des premiers étages se terminent par un linteau droit, monolithe, rattaché aux deux pieds-droits par des corbeaux moulurés (pl. IX à XI et XIII à XV).

Sur la façade ouest (pl. IX à XI), les fûts de colonne du premier étage sont sculptés de grecques, de torsades et d'entrelacs, offrant autant de modèles différents, et les deux entablements sont d'une richesse inouïe. A chaque étage règne un long bandeau d'inscriptions, courant sous l'entablement. Celui du rez-de-chaussée (n° 19) passe au niveau des chapiteaux, qui le coupent en neuf compartiments, correspondant aux neuf arcades. Celui du premier étage (n° 20) passe au-dessus des chapiteaux et ce sont les dés en saillie qui le coupent en neuf parties. Cette façade est en ruine et l'on voit le ciel à travers ses fenêtres béantes. Une partie de sa décoration est masquée par des constructions parasites, fort gênantes pour un archéologue, mais qui feraient la joie d'un peintre.

[1] D'après les notes du général (voir la coupe AB, pl. XX); mais à l'extérieur, un seul toit à double pente, peut-être moderne, recouvre les trois nefs de chaque côté (pl. VIII).

[2] D'après une tradition locale, tous les minarets carrés d'Amid sont d'anciens clochers, transformés par les musulmans; voir Ewliya, cité plus loin, p. 47; Niebuhr, *tom. cit.*, p. 325; Buckingham, *tom. cit.*, p. 378, 384. Cette observation est intéressante au point de vue de l'origine des minarets carrés du type syro-maugrébin; cf. G. Marçais, dans *Revue africaine*, 1906, p. 43; Thiersch, *Pharos*, p. 101, n. 2.

La façade est (pl. XIII à XV) est mieux conservée, mais son décor est plus sobre et plus froid. A chaque étage règne aussi un bandeau d'inscriptions. Celui du rez-de-chaussée (n° 22) passe au-dessus des chapiteaux, mais sans être interrompu par les dés en saillie, qui portent aussi des caractères sur leur face antérieure. Le bandeau du premier étage, qui passe à la hauteur des dés, est anépigraphe, sauf au-dessus de la fenêtre centrale, où il porte une inscription beaucoup plus courte que les trois autres (n° 23). Dans l'arcade centrale du rez-de-chaussée s'ouvre un passage voûté qui correspond, à l'extérieur, à une entrée monumentale, portant une autre inscription (n° 24).

Le côté nord de la cour est divisé en deux parties par une ruelle qui débouche ici dans la Mosquée. Entre elle et l'angle nord-est de la cour s'allonge une rangée d'arcades ogivales, retombant sur des colonnes à superbes chapiteaux corinthiens (pl. XX). La moulure épaisse qui borde les arcs se prolonge en retour d'équerre au-dessus des chapiteaux, au lieu de s'amortir dans leur corbeille. En arrière de cette colonnade en ruine s'élève un édifice qui porte deux inscriptions (n°s 28 et 32). Entre la ruelle et l'angle nord-ouest de la cour s'élève une façade percée de baies semblables à celles de la façade nord de la mosquée, au sud de la cour. Au-dessus de ces baies règne un bandeau portant une inscription (n° 37).

Ce plan général présente une frappante analogie avec celui de plusieurs grandes Mosquées syriennes, en particulier celle de Damas.[1] Les deux édifices renferment la même cour rectangulaire, entourée de colonnades et de portiques, avec des entrées au milieu des côtés, et bordée au sud par la mosquée proprement dite. Celle de Damas offre la même disposition d'un vaisseau central orienté nord-sud, avec la qibla dans le mur du fond, et flanqué de deux ailes, comprenant chacune trois nefs orientées est-ouest, séparées par des rangées d'arcades et de voûtains et couvertes par six toits à double pente. A Damas, une coupole s'élève au-dessus de la croisée du sanctuaire et des deux nefs centrales des ailes.[2] Il se peut que la croisée d'Amid ait été recouverte autrefois par une coupole, car le plafond et le toit du sanctuaire, on l'a vu, sont d'une époque moderne. Toutefois, d'après les mesures du général de Beylié, le plan de l'édifice n'est pas très favorable à cette hypothèse. En effet, la croisée comprise entre les quatre gros piliers centraux forme un rectangle allongé, peu propre à recevoir une coupole, du moins sur plan circulaire, alors qu'à Damas, le même espace est à peu près carré.

Quant aux édifices qui bordent les autres côtés de la cour à Amid, on ne saurait les comparer aux portiques de Damas, car les photographies ne montrent que leur façade; j'y reviendrai plus loin, à propos des inscriptions qui les décorent. Pour compléter cet aperçu sommaire, voici quelques extraits des voyageurs modernes qui parlent de la grande Mosquée d'Amid.[3]

[1] Sur la grande Mosquée de Damas, voir les sources arabes citées dans Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 224 s.; 'Ilmawi, trad. Sauvaire, *Description de Damas*, dans *JA*, 9e série, VII, p. 185 s., 369 s., et les topographies inédites d'Ibn 'Asâkir, d'Ibn Shaddâd Ḥalabi, de Nu'aimi, de Buṣrâwi, etc. Parmi les auteurs modernes, Fergusson, *History of architecture*, II, p. 522 s; Kremer, *Topographie von Damascus*, I, p. 34 s et pl. I; Porter, *Five years in Damascus*, p. 22; Phenè Spiers, dans *Journal of R. Institute of British architects*, 1896, p. 25 s.; *Arch. Review*, VIII, p. 80 s., 158 s; *East and West*, p. 211 s.; Dickie, dans *PEF, Quarterly*, 1897, p. 268 s.; G. Marçais, dans *Revue africaine*, 1906, p. 37 s.; Saladin, *Manuel d'architecture musulmane*, p. 65 à 87; Thiersch, *Pharos*, index à „Damaskus“; voir aussi mes *Inscriptions arabes de Syrie*, p. 12 s., les guides d'Isambert, Baedeker, Murray, etc. Les grandes Mosquées d'Alep, de Hama et de Homs, construites sur un plan analogue, mais encore inédites, seront publiées sous peu, dans le *Corpus*, par MM. Sobernheim et Herzfeld.

[2] Voir un détail de cette coupole dans Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 85 et pl. XXI.

[3] Au milieu du XVIIe siècle, Tavernier se borne à mentionner „une magnifique mosquée qui a été autrefois une église de chrétiens“; *Voyages*, Paris 1724, I, p. 373. Au XIXe, Dupré signale ses colonnades et l'attribue aux califes; *Voyage*, I, p. 70. Southgate admire ses colonnades de marbre, sa belle cour, ornée d'un bassin, sa haute tour carrée, transformée en minaret, son toit élevé et ses fenêtres en plein cintre, et la considère aussi comme une ancienne église; *Narrative*, II, p. 291; cf. Ritter, *Erdkunde*, XI, p. 55. Lycklama a Nijeholt décrit en quelques mots son appareil en pierres noires et blanches alternées, sa façade corinthienne, sa cour, etc.; *Voyage*, IV, p. 229 s.

Ewliya (1655), *op. cit.*, IV, p. 31: „Au centre de la ville s'élève un sanctuaire ancien, une mosquée considérable . . . c'est la grande Mosquée. Les historiens grecs s'accordent à dire que ce sanctuaire antique a été bâti du temps de Moïse. A droite des colonnes du ḥaram se trouve une colonne blanche sur laquelle une inscription est gravée en hébreu, donnant la date de la construction. En quelques mains que la place forte d'Amid se soit trouvée, ce sanctuaire n'a jamais cessé d'être voué au culte . . . Il est comparable à la grande Mosquée d'Alep, ou à la Mosquée des Omayyades à Damas, ou à la Mosquée al-Aqṣâ à Jérusalem, ou à la Mosquée al-Azhar au Caire, ou à la Mosquée de Sainte-Sophie à Constantinople. Sa construction trahit, par mille indices, que c'est une ancienne église transformée (en mosquée).[1] C'est parce que son minaret est quadrangulaire qu'il a dû être le clocher d'un ancien couvent.[2] Elle a un miḥrâb et une chaire de style ancien. L'intérieur de la mosquée est décoré de lustres et de candélabres. Trois rangées de colonnes grandes et petites, de différentes sortes, sont placées les unes sur les autres . . . A l'intérieur de la mosquée se trouve une mosquée shafiïte distincte . . . Cette mosquée a quatre portes et l'on s'y assemble nuit et jour . . . L'extérieur du ḥaram[3] est pavé de dalles de marbre blanc dur, et juste au centre se trouve un bassin pour les ablutions . . . Les quatre côtés du ḥaram, comme à la Mosquée Sulaimâniyya à Constantinople, sont bordés de portiques reposant sur des colonnes faites en marbres de différentes sortes . . . Les colonnes les plus élevées sont faibles et minces; celles qui sont au-dessous sont plus fortes; celles qui sont encore plus bas sont très puissantes.[4] Sur ces colonnes, il y a des voûtes renversées *(sernigun qubbeler)* très remarquables.[5] Il y a trois portes, sur les trois côtés du ḥaram. Le[6] minaret quadrangulaire a été restauré. Bref, il n'y a pas à Diyar-Bekr de mosquée aussi grande que celle-ci; elle peut contenir 10000 personnes. Toutes ses constructions et ses voûtes renversées sont entièrement recouvertes de plomb pur."

Niebuhr (1766), *loc. cit.:* „La grande Mosquée, un superbe édifice, doit sans doute avoir été l'église principale des chrétiens. Je n'en ai pas pu voir grand chose, puisqu'un chrétien n'ose même pas entrer dans la cour . . ."

Texier (1839), *Description de l'Arménie*, etc., I, p. xxi: „Un des monuments les plus curieux d'Amid est l'ancien palais qui a appartenu, dit-on, à Tigrane, mais que Sapor II a occupé. Ce monument se compose de deux façades parallèles et d'un vaste édifice en retour, qui a été converti en mosquée . . . Chacune des façades est ornée de deux étages de colonnes de marbre précieux, portant des entablements richement sculptés. Les chapiteaux sont du style romain byzantin, et les sculptures dénotent un travail du III[e] ou IV[e] siècle. Cependant tous les arcs des portes du rez-de-chaussée sont en ogive, ce qui prouve que ce genre de construction est beaucoup plus antique qu'on ne croit."[7]

De Hammer, qui en attribue la construction à Khâlid ibn al-Walîd, paraît la confondre avec une mosquée de la citadelle, qu'Ewliya, IV, p. 34, attribue à ce chef arabe; *Empire ottoman*, trad. Hellert, IV, p. 231 s. Cuinet fait une confusion analogue dans sa *Turquie d'Asie*, II, p. 458. Il n'y a rien à relever dans les relations de Buckingham, de Moltke, de Cholet, etc.

[1] Voir plus haut p. 43.

[2] Voir plus haut, p. 45, n. 2.

[3] On voit par le contexte que l'auteur appelle ainsi la grande cour.

[4] D'après cette phrase, il y aurait trois étages de colonnes, alors que les façades est et ouest n'en ont que deux. Mais on sait déjà qu'Ewliya est peu précis; d'ailleurs, sa description s'applique peut-être à la colonnade nord, dont il ne reste aujourd'hui que l'étage inférieur.

[5] L'auteur entend ici, sans doute, les curieux arcs en anse de panier signalés plus haut, p. 45. Peut-être veut-il parler de voûtes couvrant les portiques en arrière des arcs; on n'en voit rien sur les photographies.

[6] L'auteur dit ici *bir* „un" minaret, mais il n'y en a pas d'autre que celui dont j'ai parlé, qui est carré et qui a été restauré à l'époque ottomane; voir plus haut, p. 45.

[7] L'observation de Texier est exacte, mais la conclusion qu'il en tire sur l'antiquité des arcs brisés ne l'est pas, puisque les façades, et précisément leurs arcs, datent du XII[e] siècle; voir plus loin, le commentaire des n[os] 20 et 23.

H. DE HELL (1847), *tom. cit.*, p. 441: „Le monument le plus important de Diarbékir, après ses murailles, est ce qu'on appelle la grande Mosquée, monument composé de deux vastes façades éloignées l'une de l'autre d'une centaine de mètres. L'aspect en est très original. C'est la fantaisie orientale répandue à flots dans une riche ornementation . . . et réunie au style de l'architecture grecque, ce qui les fait passer pour avoir appartenu à une église chrétienne; il est bien plus évident que ces deux façades appartenaient à la domination arabe et qu'elles faisaient partie d'un palais construit par des architectes grecs, probablement appelés à la cour des califes. Nulle part on ne voit la trace d'une inscription byzantine, d'une croix, d'un symbole."

P. 451 s.: „Décrivons d'abord la façade située à l'ouest et qui, sauf quelques tronçons de colonnes dont la présence est accidentelle, n'a été ni dénaturée, ni restaurée. La partie inférieure se compose de neuf arcades séparées par des piliers rectangulaires d'où se détachent de légères colonnes laissant quelques centimètres entre elles et le mur. L'arcade du milieu, ainsi que celles placées aux deux extrémités, donnent à la voûte une forme un peu anguleuse, tandis que les autres sont ogivales un peu surbaissées, et décorées d'une riche architecture à boudins. Les clefs de voûte, les arcades ogivales présentent diverses rosaces. A quelques millimètres au-dessus des archivoltes, à la naissance des chapiteaux qui surmontent les colonnes fixées au mur, vient une ligne d'inscriptions coufiques, formant une admirable broderie, et entourant tout l'édifice. Les chapiteaux, taillés dans la roche volcanique, sont d'ordre corinthien, mais la forme primitive paraît avoir été dénaturée. Généralement ils sont irréguliers, et surtout fortement déprimés. Au-dessous, se voient des débris de fûts de colonnes, divers fragments de marbre rose et veiné, blanc et rouge, placés avec ordre les uns au-dessus des autres, et provenant sans doute des parties intérieures du monument, de même que les beaux tronçons qu'on admire dans la façade opposée.

„Les trois faces de l'entablement sont remplacées ici par un petit filet surmonté d'une ligne de chapelet, au-dessus de laquelle règnent des ornements de trèfles à fleurons avec une nouvelle ligne de chapelet; le tout est surmonté par une frise représentant des feuilles de vigne et des raisins. On remarque, au-dessus d'un étroit filet, une ligne de petits denticules, garnis à leur partie supérieure d'un chapelet que surmontent divers ornements où se distinguent les trèfles à fleurons, terminés par un réglet. L'entablement qui s'élève au-dessus de chaque colonne et se détache de l'édifice, règne en même temps tout le long de la façade.

„Le second étage est également composé de dix colonnes, entres lesquelles se trouvent des ouvertures affectant une forme toute particulière. Elles sont quadrangulaires, avec les angles supérieurs pleins. Les chapiteaux, de style corinthien, ont la même irrégularité que les premiers cités. Quant aux fûts, ils sont intacts et chargés de moulures diverses. Le premier à gauche offre des cannelures en spirale; le second, des rosaces entremêlées de zigzags à angles droits; les suivants présentent des combinaisons où se reproduisent les rosaces et les zigzags mêlés à des croix et à des losanges. Puis figure comme ornementation une inscription coufique régnant au-dessus des chapiteaux, ces derniers étant richement sculptés pour s'harmoniser avec le tout. Un entablement exactement semblable à celui de l'étage inférieur règne au-dessus des chapiteaux.

Largeur des arcades ogivales	2 mètres	38
Largeur des trois autres (étage inférieur) .	2 ,,	60
Épaisseur des pieds-droits de séparation .	0 mètre	90
Circonférence de la base des chapiteaux .	1 ,,	99

„La partie centrale de la façade méridionale est occupée par la nef de la mosquée, dont les parties latérales forment les ailes. Cette nef, traversant le second étage, offre extérieurement un édifice rectangulaire à toit triangulaire et à pignon. On a retrouvé une niche avec ornamentation orientale.[1] Un rez-de chaussée, percé de cinq (sept!) fenêtres carrées au niveau du sol, forme

[1] Cette niche est le miḥrâb signalé plus haut, p. 43 en bas.

la petite façade de l'ouest; une ouverture ogivale les surmonte. Au-dessus règne une belle ligne d'inscriptions coufiques. De chaque côté de la façade à pignon, au rez-de-chaussée, sont les portes qui donnent entrée à la mosquée, et dont l'ouverture est la même que celle des fenêtres. La partie orientale possède aussi cinq (sept!) croisées avec une porte à son extrémité. Une ligne d'inscriptions coufiques la décore également et l'on remarque, de plus, deux niches[1] de style byzantin, placées entre les ouvertures ogivales. Toute cette façade méridionale est postérieure à la façade de l'ouest.[2] On voit qu'elle a été reconstruite, moitié avec de nouveaux matériaux et moitié avec les anciens. C'est ainsi que les inscriptions coufiques ont été utilisées pour l'ornementation de cette nouvelle construction.

„La façade orientale présente exactement les mêmes dimensions et les mêmes dispositions que celle de l'ouest. Malheureusement, elle paraît avoir été d'abord détruite, et restaurée avec toute sorte de débris, restauration qui l'a complètement défigurée. Il lui reste néanmoins des portions de sculpture parfaitement intactes. L'étage supérieur présente de belles colonnes de marbre, veiné de rouge et de blanc, qui ne sont nullement à leur place; de toute façon, cette façade est postérieure et inférieure, quoiqu'intacte, à la précédente.

„La façade du nord offre, du côté de l'est, dix arcades ogivales de 2 mètres 50 d'ouverture, posant sur des chapiteaux corinthiens de forme irrégulière, que supportent des fûts de colonnes de marbre blanc et rose. Au delà sont des constructions modernes et sans intérêt.

„La distance entre les deux façades de l'est et de l'ouest est de 87 pas; elles ne sont pas complètement parallèles . . . Les deux dés qui surmontent les colonnes ornant la fenêtre centrale de l'étage supérieur portent chacun une espèce de modillon percé d'un trou, et dont la face présente une tête de bœuf. Les murs des deux façades ont 75 centimètres d'épaisseur.

„Tout fait supposer que ces façades appartenaient à deux monuments auxquels se rattachaient des ailes latérales formant une vaste cour intérieure. La construction appartient évidemment au style grec dégénéré. On y trouve, avec de légères modifications, tout ce qui constitue l'architecture classique, avec une surabondance d'ornements qui caractérise l'école byzantine du IXe au XIIe siècle . . . Quant à l'origine de ces constructions, l'hypothèse la mieux fondée est de l'attribuer à la domination arabe, alors que des artistes grecs étaient appelés à la cour des califes. L'opinion, généralement accréditée, que ces monuments ont été chrétiens, me paraît complètement fausse. Les inscriptions coufiques, l'absence de toute croix, la disposition des façades, tout indique une origine musulmane."[3]

Garden (1857), *tom. cit.*, p. 188: „I visited the Ulu-jami, or great Mosque, which they say was originally a Christian church. It has a sloping roof, covered with sheets of lead, and on each side of the centre building is a wing, thus forming three separate mosques for three of the four sects of Mohammedans (Hanafi, Shafiï, Malaki) . . . In the front is a large quadrangle, which is entered from the eastward by an archway, above which are carved figures of lions destroying other animals, but rudely executed.[4] At the inner and opposite extremities of this quadrangle, eastward and westward, is a façade, consisting of a double row of columns, one above the other, and ten in number. The capitals of the lower columns are Corinthian, those of the upper are what I should call Saracenic, possibly Byzantine, but handsomely ornamented. Each section of the shafts of the lower columns is of a different coloured marble. Some of these columns, which are quite plain, have two sections, others three. The shafts of the upper

[1] Signalées plus haut, p. 45.

[2] Cette observation est en tout cas trop absolue; voir plus loin, les n°s 18 et suiv.

[3] On verra plus loin ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans le jugement de l'auteur, pour qui la grande Mosquée, considérée au point de vue de l'archéologie classique, ne pouvait être qu'une énigme indéchiffrable. D'ailleurs, les dessins qu'il en a publiés dans son atlas, pl. XLII et XLIII, sont peu véridiques; voir le recueil d'Oppenheim, au n° 124, et plus loin, p. 53, r. 3 et 56, n. 2.

[4] Voir plus loin, au n° 24.

rows of columns appear to be formed of single blocks; and, although not so high as the lower ones, are each ornamented with traceries of a different pattern carved in high relief. Above the capitals of the lower row of columns at the eastern extremity is a border, consisting of bunches of grapes and vine-leaves. The traceries on the walls between the columns have the appearence of being Saracenic or perhaps Byzantine. Arabic or Cufic inscriptions are introduced at different points . . . At the north-west corner is a small mesjid, for the use of the fourth sect (Hanbali) of Mohammedans . . ."

Fergusson, *History of architecture* (1867), II, p. 425: „Another building which merits more attention than has hitherto been bestowed upon it is now used as the great mosque at Diarbekr. Neither its history nor even its date is correctly known; but judging from its style, in so far as it can be made out from such drawings as exist, it seems to belong to the age of Tiridates (286—324). The palace — for such it was originally — consists of an oblong courtyard, at either end of which is a building with open arcades in two stories facing one another — as in the palace of the Hebdomon at Constantinople — and between the two, facing the entrance, is the façade of a church standing on the east (south!) side of the court.[1]

„The principal of the two wing-buildings is represented on woodcut n° 945. The framework is of a debased Roman style of architecture, very similar to parts of the buildings of Diocletian or Constantine at Spalato or Jerusalem; but, being far removed from the influence of the capital, the details display a wildness which is not to be found in any contemporary examples in Italy or the further West. The upper range of openings seem to be of the same date with the decorative details, but the lower range of arches look — if correctly drawn — so much more modern that one cannot help fancying they belong to another age. Till, indeed, the building is examined by some competent person, it must remain doubtful whether what we now see is the re-erection of an older building of the date of the Cufic inscriptions[2] which cover its walls, or whether all the essential parts are of the date above assigned to it, and the pointed arches and inscriptions subsequent additions. The building is rich, and so interesting that it is to be hoped that its history and particularities will before long be investigated."[3]

Phené Spiers, *Architecture East and West*, p. 66: „The next building (of Sassanian architecture) mentioned by Fergusson is the so-called palace of Tigranes (lire Tiridates) at Diarbekr, now the mosque of that town, the date of which he places at A. D. 286—342 (lire 324); but, according to Professor Rawlinson, it did not come into possession of the Sassanians until A. D. 359. The remains consist of the façades only of two palaces, the north and south facing one another at a distance of some 400 feet.[4] They seem to me to have been built up of materials taken from some more ancient palace, possibly that of Tigranes, an Armenian monarch, who, in B. C. 74, drove the Parthians temporarily out of Mesopotamia; and, though interesting for the exuberant richness of the carved shafts, capitals, and friezes, and the various peculiar forms of arched openings, they do not add much to the history of Sassanian style. Cufic inscriptions run across the fronts, under the entablature. Here again the ornament which

[1] For the principal part of the information regarding this building I am indebted to M. C. Texier. He possesses detailed drawings of every part, but they have never been published (note de Fergusson; sur les relevés de Texier, voir plus haut, p. 28, n. 1, plus loin, p. 56, n. 2, et la deuxième partie de ce livre).

[2] These inscriptions were all copied by Consul Taylor, and brought home to this country. I never could learn, however, that they were translated. I feel certain they were never published, and cannot find out what has become of them (note de Fergusson: en effet, les copies de Taylor, si tant est qu'elles existent, n'ont jamais été publiées).

[3] Bien qu'appuyé sur des documents imparfaits, le jugement de Fergusson est remarquablement exact; voir plus loin, p. 60 et 66.

[4] Cette mesure est trop forte et le plan de la cour publié par l'auteur, fig. 25, est peu fidèle: voir plus haut, p. 43 et fig. 23. Au lieu de „north and south", lire „east and west".

has been applied resembles that which M. Loftus found at Warka, and which is peculiar to the Parthian style."[1]

Il faut avouer que ces descriptions jettent bien peu de lumière sur les origines de la grande Mosquée. Laissant à ce sujet la parole à M. Strzygowski, j'aborde l'histoire de l'édifice sous les musulmans, en coordonnant les inscriptions et les faits tirés des chroniques.

B. HISTOIRE ET INSCRIPTIONS.

Wâqidi raconte qu'après la prise d'Amid par les musulmans, l'église principale de cette ville, dédiée à Saint-Thomas, fut partagée: ʿIyâḍ en prit les deux tiers pour en faire une mosquée et laissa l'autre tiers aux chrétiens pour l'exercice de leur culte.[2] Cette première mosquée était-elle la grande Mosquée actuelle? C'est probable, quand on songe que la grande Mosquée de Damas était, elle aussi, l'église principale de cette ville, dédiée à Saint-Jean; que son plan général, on l'a vu, offre des analogies frappantes avec celui de la grande Mosquée d'Amid; enfin, qu'après la conquête arabe, elle fut aussi partagée entre musulmans et chrétiens.[3]

D'autre part, l'église Saint-Thomas de Wâqidi pourrait bien être celle que l'empereur Héraclius fit bâtir ou rebâtir en 629.[4] En effet, l'église d'Héraclius était la principale de la ville, comme Saint-Thomas dans Wâqidi, et l'évêque d'Amid à cette époque s'appelait précisément Mar Thomas.[5] Il se peut que l'église d'Héraclius, dont les auteurs ne donnent pas le nom, ait été placée sous le vocable du patron de l'évêque.

Il est vrai que l'église d'Héraclius fut entièrement restaurée en 770, sous l'épiscopat de Mar Aba.[6] Or, cette indication ne paraît pas s'accorder avec le partage de l'église entre musulmans et chrétiens, et voici pourquoi. On sait que l'église Saint-Jean de Damas fut entièrement convertie en mosquée et rebâtie par le calife omayyade Walîd Ier, à la suite d'un procès demeuré célèbre.[7] Or, cette mainmise du calife sur une église que les traités garantissaient aux chrétiens n'est pas un fait isolé. Walîd semble avoir persécuté les chrétiens systématiquement, du moins au dire d'un auteur chrétien: „Ce Walîd détestait les chrétiens et il démolit les églises. Tout d'abord, il renversa la grande église de Damas et bâtit à sa place une mosquée. *Il fit de même en beaucoup d'endroits.*"[8] Or, la grande Mosquée d'Amid, dont l'origine préislamique ne fait aucun doute, a dû être convertie entièrement en mosquée durant les premiers siècles de l'Islam, comme on va le voir. Bien qu'aucun texte précis ne l'affirme, il est permis d'attribuer cette opération au calife Walîd. Mais alors, il devient difficile d'identifier la grande Mosquée avec l'église d'Héraclius, qui fut restaurée, comme sanctuaire chrétien, en 770, c'est-à-dire 55 ans après la mort de Walîd.

[1] La figure 26, à laquelle l'auteur renvoie ici, montrant l'élévation d'une partie de la façade ouest, n'est pas très exacte, comparée aux photographies du général de Beylié; voir plus loin, p. 56, n. 2.

[2] Voir Wâqidi, trad. Niebuhr-Mordtmann, p. 108 (sur la valeur de ce livre, voir p. 13, n. 2); cf. Yâqût, *Muʿdjam*, éd. Wüstenfeld, I, p. 67.

[3] Voir les sources citées plus haut, p. 46, n. 1.

[4] Voir Denys de Tell Mahre, trad. Chabot, p. 5; cf. Assemani, *Bibliotheca orientalis*, II, p. 102; Ritter, *Erdkunde*, XI, p. 32.

[5] Voir Denys, trad. Chabot, p. 5 et 7; cf. Assemani, *loc. cit.* et p. 48, n. 1, et 57. Faute d'indications précises, je renonce à faire intervenir ici les autres églises signalées par les auteurs chrétiens avant la conquête arabe.

[6] Voir Denys, trad. Chabot, p. 96; cf. Assemani, *tom. cit.*, p. 114; Ritter, *Erdkunde, loc. cit.* L'auteur ajoute que les dépenses furent faites par l'évêque et l'archidiacre Thomas. Ce dernier nom n'est-il qu'une coïncidence, ou faut-il y voir un indice que cette église est celle de Saint-Thomas? D'après Assemani, *op. cit.*, I, p. 348, la grande église d'Amid brûla en 848; est-ce la même?

[7] Voir les sources citées plus haut, p. 46, n. 1.

[8] Voir Michel le Syrien, trad. Chabot, II, p. 481 et pages précédentes; cf. Ibn ʿAsâkir, dans Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II a, p. 265, et Sauvaire, dans *JA*, 9e série, VII, p. 193.

En résumé, nous admettrons provisoirement que l'église d'Héraclius est *peut-être* l'église Saint-Thomas de Wâqidi; que celle-ci, partagée entre musulmans et chrétiens, est *probablement* la grande Mosquée actuelle, entièrement convertie en mosquée à une époque ultérieure, soit sous le calife Walid, soit seulement sous les Abbassides, si l'on veut tenir compte de la restauration de l'église d'Héraclius en 770.[1]

Le voyageur persan Nâṣiri Khusrau, qui visita Amid en 438 (décembre 1046), décrit la grande Mosquée en ces termes[2]: „La grande Mosquée est aussi en pierre noire, en sorte qu'il ne peut rien y avoir de plus régulier ni de plus solide. Au milieu de la Mosquée, plus de 200 colonnes de pierre la soutiennent, toutes monolithes. Sur les colonnes, des arcs sont bandés, pareillement en pierre; au-dessus du sommet des arcs s'élèvent d'autres colonnes plus basses que les premières, et une autre rangée d'arcs sont bandés au-dessus des grands arcs (du rez-de-chaussée). Tous les toits de la mosquée (proprement dite) sont couverts en dos d'âne et la menuiserie et les sculptures en sont artistement travaillées et peintes. Dans la cour de la mosquée est placée une grande pierre sur laquelle est posé un vaste bassin de pierre, de forme circulaire . . . Au milieu du bassin se trouve un bec en cuivre d'où sort en jet une eau claire . . .

„Près de la mosquée se trouve une église d'un travail très remarquable. Elle est construite aussi en pierre et le sol en est couvert de dalles de marbre ornées de dessins gravés. Dans cette église, à l'entrée de la rotonde[3] qui est le lieu d'adoration des chrétiens, j'ai vu une porte de fer grillée, telle que je n'ai vu nulle part la pareille."

Cette description s'applique-t-elle à la grande Mosquée actuelle? Il est probable que la grande Mosquée de Nâṣiri s'élevait sur le même emplacement que celle d'aujourd'hui, car l'histoire d'Amid ne renferme aucun fait qui justifie le transfert, d'un édifice à un autre, du sanctuaire principal de la ville.[4] Si la description de Nâṣiri ne s'applique pas trait pour trait à l'édifice actuel, c'est qu'une grande partie de ce dernier, comme on va le voir, n'existait pas encore à l'époque de Nâṣiri.

Bref, jusqu'à plus ample informé, je suppose que la grande Mosquée actuelle correspond à celle de Nâṣiri, ainsi qu'à la mosquée primitive d'Amid, prélevée sur l'église Saint-Thomas, laquelle fut entièrement transformée en mosquée à une époque inconnue.[5]

Ibn al-Azraq, l'historien des Merwanides, n'a fourni jusqu'ici aucun renseignement sur la grande Mosquée, dont les fastes épigraphiques s'ouvrent à l'époque précise où nous avons quitté l'enceinte de la ville.

SELDJOUKIDES.

18. Sultan Malik-shâh. 484 H. — Du côté sud de la cour, bandeau sur le mur extérieur de la nef latérale nord de l'aile ouest de la mosquée propre. Ce bandeau part de l'angle sud-ouest de la cour, à la hauteur de l'entablement du rez-de-chaussée de la façade ouest, passe

[1] Sur la photographie reproduite pl. VIII, la grande Mosquée est appelée Saint-Théodore; c'est sans doute une erreur. Saint-Théodore est une église arménienne située plus à l'est, au sud de la cidatelle, en *i* du plan, fig. 1.

[2] Éd. SCHEFER, p. 8 en bas. Je modifie un peu la traduction de l'éditeur, p. 28, pour serrer le texte de plus près.

[3] J'ignore ici le sens exact de *târim*, que SCHEFER traduit par „sanctuaire surmonté d'une coupole". Le contexte semble indiquer qu'il s'agit du choeur; c'est donc, soit l'espace central et circulaire voûté en coupole, soit l'abside voûtée en berceau ou en cul-de-four. Sur *târima* „porche en bois", voir A. NÖLDEKE, *Das Heiligtum al-Husains in Kerbelâ*, p. 18 s.

[4] Dans les capitales et sous la pression des événements politiques ou religieux, le siège de la grande Mosquée a pu être transféré d'une mosquée à une autre; pour le Caire, voir un exemple dans *CIA*, I, p. 190. Mais dans une ville de second rang, et surtout d'origine antique, le titre de grande Mosquée reste naturellement attaché au vieux sanctuaire municipal, tour à tour temple, église et mosquée.

[5] Peut-être après Nâṣiri seulement, puisqu'il signale une église „près" de la grande Mosquée; mais le mot persan *nezdik* est trop peu précis pour qu'il soit permis d'en inférer que cette église était *dans le même édifice*.

au-dessus des sept baies qui donnent jour dans cette nef et s'arrête vers le bord de la petite face nord du sanctuaire.[1] Le texte a été rétabli sur deux photographies qui n'en donnent chacune qu'un fragment détaché, laissant deux lacunes importantes, la première vers le milieu de l'inscription, la deuxième vers la fin. Mais les baies visibles sur les photographies forment des points de repère suffisants pour fixer la longueur approximative de ces lacunes.[2] Beau coufique fleuri; grands caractères, d'un style admirable, rehaussés de riches rinceaux dans les champs (pl. VIII). Inédite.[3]

(Angle sud-ouest de la cour) بسمله . . . لا إله إلا (1) الله محمّد رسول الله أمر بعمله
السلطان المعظّم شاهنشاه الأعظم سيّد (2) ملوك الأمم مولى العرب والعجم معزّ الدنيا والدين
جلال الدولة أبو ا[لفتح (3) ملكشاه بن البرسلان . . . environ 16 mots entre les crochets . . .
(4) أدام الله] سلطانه فى ولاية الوزير السيّد الأجلّ شرف الدين عميد (5) الدولة تاج الوزراء أبى
منصور محمّد بن محمّد بن جهير أدام الله أيّامه وجرى ذلك على (6) يدى القاضى [الأجلّ أبى
نصر محمّد بن عبد الواحد . . . environ 10 mots entre les crochets] (7) فى سنة أربع (?) وثنين (?)
وأربعمائة .

. . . A ordonné de faire ceci le sultan magnifié, le très grand roi des rois, le seigneur des rois des nations, le maître des Arabes et des Persans, Muʿizz al-dunyâ wal-dîn, Djalâl al-daula, Abu l-fatḥ Malik-shâh, fils d'Alp-arslân . . . . . qu'Allâh fasse durer son sultanat! Sous le gouvernement du vizir, du seigneur très majestueux, Sharaf al-dîn ʿAmîd al-daula, la couronne des vizirs, Abû Manṣûr Muḥammad, fils de Muḥammad ibn Djahîr, qu'Allâh fasse durer ses jours! Et ce travail a eu lieu par les mains du juge très distingué, Abû Naṣr Muḥammad, fils de ʿAbd al-Wâḥid . . . En l'année 484 (1091—92).

Le protocole ressemble beaucoup à celui du nº 17, daté de 485. D'après le repérage des photographies, la première lacune renferme un passage important que je ne puis restituer sur les nᵒˢ 16 et 17.[4]

Le gouverneur, dont le nom est introduit par les mots *fî wilâya*, comme dans les inscriptions précédentes, est ce fils de Muḥammad ibn Djahîr que les auteurs, d'accord avec l'inscription, appellent le vizir Sharaf al-dîn ʿAmîd al-daula Abû Manṣûr Muḥammad et qui gouverna le Diyar-Bekr depuis la fin de 482 jusqu'à la fin de 484, c'est-à-dire entre Abû ʿAlî al-Ḥasan, nommé dans le nº 16, et Abu l-barakât Djahîr (Djuhayyir), nommé dans le nº 17.[5] Quant au

[1] Voir plus haut, p. 45 et pl. VIII.

[2] Dans le texte suivant, les chiffres 1 à 7 indiquent les points où l'inscription passe au-dessus de la clef des arcs des sept baies, qui sont équidistantes. Ces chiffres représentent donc, non des divisions naturelles du texte, mais des jalons destinés à relier les deux fragments et à fixer la longueur des lacunes, détail important pour le commentaire historique. Ne pouvant exposer ici les opérations minutieuses sur lesquelles repose ce repérage, je prie qu'on veuille bien me croire sur parole.

[3] J'en ai publié un court fragment dans le recueil D'OPPENHEIM, nº 124 B, d'après un dessin de H. DE HELL, atlas, pl. XLIII. Ce fragment appartient bien à l'inscription nº 18, quoique le voyageur russe, plus artiste qu'archéologue, l'ait combiné, dans son dessin, avec un morceau de la façade ouest; j'ai déjà signalé, p. 49, n. 3, le manque de précision des belles planches de son atlas.

[4] Peut-être des noms de plus dans la généalogie de Malik-shâh, peut-être des eulogies.

[5] Voir plus haut, p. 41. ʿAmîd al-daula vécut avec son père à Bagdad, l'assistant dans sa charge de vizir du calife, auquel il servit souvent d'ambassadeur auprès du sultan. En 471, il lui succéda comme vizir en titre. En 476, il quitta son poste et se rendit avec son père à la cour de Malik-shâh, qui le chargea de conquérir Mossoul, tandis

juge chargé des travaux, son identification ne saurait être douteuse, puisque Muḥammad ibn ʿAbd al-Wâḥid figure comme juge dans les nos 16 et 17, c'est-à-dire avant et après la date du no 18. La deuxième lacune, évaluée à environ 10 mots, renferme encore quelque titre de ce personnage, peut-être *madjd al-quḍât*, comme dans le no 17.

La date a été lue, non sans peine, sur la petite photographie (reproduite pl. VIII). ʿAmîd al-daula n'ayant gouverné le Diyar-Bekr que de 482 à 484, l'année 484 est certaine, car le chiffre des unités, bien qu'indistinct, n'est en tout cas ni un *deux*, ni un *trois*.[1]

Ainsi, la Mosquée a été restaurée sous le règne de Malik-shâh, en 484. De quelle partie de l'édifice s'agit-il au juste? De l'aile ouest tout entière, ou de sa nef latérale nord, ou seulement du mur qui porte l'inscription? Celle-ci ne le dit pas précisément et il est difficile de suppléer à son silence. En effet, ce mur porte, sur toute sa longueur, des joints peints en blanc qui trahissent une réparation beaucoup plus récente que celle de Malik-shâh; en outre, l'absence de tout caractère architectural ne permet pas de juger si l'inscription forme un tout organique avec la façade ou si elle n'est qu'un simple hors d'œuvre.[2]

INALIDES.

Les Seldjoukides avaient divisé leur vaste empire en provinces gouvernées par des hommes de leur choix. Mais cette unité politique n'était qu'apparente et de toutes parts allaient surgir de nouvelles dynasties locales, rattachées au pouvoir central par des liens de vassalité, sous un régime féodal dont l'étude reste à faire. Amid allait, elle aussi, tomber aux mains d'une de ces familles d'atabeks reconnaissant la suzeraineté des grands Seldjoukides et, plus tard, celle d'un de leurs successeurs en Perse, en Mésopotamie ou en Asie Mineure, ou celle des Ayyoubides, jusqu'au jour où suzerains et vassaux seront balayés par la tourmente mongole.

Nous avons laissé Amid en 485, sous le gouvernement d'Abu l-Ḥasan, petit-fils de Muḥammad ibn Djahîr.[3] La même année, Malik-shâh mourait et son fils Barkyâruq montait sur le trône. Abu l-Ḥasan quitta le Diyar-Bekr et ses administrés, las d'offrir leur hommage au nouveau sultan, trop occupé d'autre part pour songer à eux, s'adressèrent à son oncle et rival Tutush, le frère de Malik-shâh. En 486, Tutush occupa le Diyar-Bekr et le fit gouverner par un officier turc appelé Ṭoghtekin.[4] En 488, à la suite d'une révolte contre le lieutenant de ce dernier, Tutush remit Amid à son fils Duqâq,[5] auquel succéda un officier turcoman du nom d'Inâl.[6] Ce dernier y fonda une de ces dynasties locales dont je viens de parler, qui pos-

que son père et son frère Zaʿîm al-daula s'emparaient du Diyar-Bekr. En 482, il fut nommé gouverneur du Diyar-Bekr; en 484, il quitta ce poste pour reprendre celui de vizir du calife. Il fut déposé en 492 (ou en 493) et mourut en prison la même année. Il avait épousé la fille du célèbre Niẓâm al-mulk; voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 150 s.; Ibn al-Athîr, index, notamment X, p. 41, 74 s., 83, 87, 124 et 203; Bundâri, index, notamment p. 36, 50 s., 75 s.; Ibn Khallikân, III, p. 281, 286; Ibn Shaddâd, fo 62 vo.

[1] Sur cette photographie, qui m'a permis de jalonner le texte, on distingue, dans le chiffre des unités, ce petit ornement, en forme de croix de Malte, qui caractérise la boucle du ʿ*ain* final dans les inscriptions en coufique fleuri, à Amid, et qui assure ici la leçon أربع „quatre". Elle est d'autant plus certaine que je m'y suis arrêté avant de connaître, par les chroniques, l'époque du gouvernement de ʿAmîd al-daula.

[2] Cf. plus loin, p. 62 et 68.

[3] Voir plus haut, p. 41.

[4] Le même qui fonda, dix ans plus tard, la dynastie des Atabeks de Damas; voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 152; Ibn Shaddâd, fo 63 ro.

[5] Ce nom figure, non dans l'extrait d'AMEDROZ, p. 152, mais dans l'original, Br. Mus. Or. 5803, fo 152 ro.

[6] Voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 151 s. Ce nom, écrit ينال, est sans doute le même que اينال; cf. يلغازى et ايلغازى. D'après une autre version du même auteur, Br. Mus. Or. 6310, fo 95 vo, suivie par Ibn Shaddâd, Oxford, Bodl. MARSH 333, fo 121 vo, et Berlin, ms. cité, fo 77 vo, Amid, à la mort de Tutush, passa à l'émir Ṣâdar (?), puis à son frère Inâl; cf. AMEDROZ, p. 152, n. 3.

séda Amid de père en fils, durant quatre générations, jusqu'à la conquête de Saladin. Ces dynastes, qui s'allièrent par des mariages aux Ortokides de Mardin, ont passé jusqu'ici presque inaperçus, parce qu'on n'a publié aucune monnaie frappée à leur nom et que les chroniques arabes les plus connues n'en parlent qu'incidemment et dans des termes fort obscurs. Il est donc indispensable de résumer ici, sous la forme d'un tableau généalogique, les renseignements, puisés à des sources connues ou inédites,[1] sur une dynastie que les splendides façades de la grande Mosquée d'Amid viennent de révéler à l'histoire et que je demande la permission de baptiser du nom de son fondateur, le Turcoman Inâl.

INALIDES D'AMID.

(?)

Ṣâdar(?) — Inâl, vers 490

Fakhr al-daula Ibrahîm
nommé en 493 et 500, † en 503

Sa'd al-daula Ilaldi
† en 536

Nadjm al-dîn Ilghâzî
Ortokide de Mardin

Yumnâ khâtûn
épouse Ilaldi

Ḥusâm al-dîn
Timurtâsh

Djamâl al-dîn Shams al-mulûk Maḥmûd
succède à son père en 536, dépossédé par Saladin en 579

Ṣafiyya (var. Ḍaifa) khâtûn
épouse Maḥmûd en 542.

Mais les Inalides tombèrent à leur tour sous la tutelle d'une puissante famille qui leur fournissait leurs vizirs et dont l'ancêtre portait le nom de Nîsân. Cette famille, restée jusqu'ici dans l'ombre, à côté des Inalides, mérite, elle aussi, d'être rendue à l'histoire, pour la part qu'elle a prise à la construction de la grande Mosquée plutôt que pour son peu glorieux rôle politique. Voici, d'après les mêmes sources,[2] le tableau généalogique des Nisanides.

NISANIDES D'AMID.

Nîsân

Aḥmad

Mu'ayyid al-dîn Abû 'Alî al-Ḥasan ibn Aḥmad
déjà maître effectif d'Amid en 536, † en 551

Djamâl al-daula Kamâl al-dîn Abu l-Qâsim
'Alî ibn al-Ḥasan, nommé en 543, succède à son père en 551, vivait âgé en 573

Bahâ' al-dîn Mas'ûd, succède à son père
vers 575, chassé par Saladin en 579

'Izz al-daula Abû Naṣr
nommé en 542, prend possession d'Egil[3]
en 551, † en 565

Asad al-dîn
succède à son père à Egil en 565.

19. Inalide Ilaldi et sultan Muḥammad Ier. Vers 510 H. — On a vu que la façade ouest porte deux longs bandeaux d'inscriptions courant sous les entablements du rez-de-chaussée et du premier étage. Celui du rez-de-chaussée est coupé, par les chapiteaux des colonnes, en neuf compartiments correspondant aux neuf travées. Ces compartiments, numérotés ici de 1 à 9, sont tous visibles sur l'une ou l'autre des photographies dont je dispose, mais quelques fragments sont détruits ou entièrement frustes et une partie du compartiment 6 est invisible sur les photographies du général de Beylié, les seules qui permettent de lire sûrement le texte. Cette dernière lacune, comme celles du n° 18, est provisoire et pourra être comblée par de

[1] Ces sources ont été analysées dans le recueil d'Oppenheim, au n° 124, auquel je me borne à renvoyer ici; voir aussi Ibn Shaddâd, fos 64 et 77 v°, et Ibn al-Qalânisi, éd. Amedroz, index à Amid, Ibrahîm, Aikaldi, etc.

[2] Voir la note précédente.

[3] Sur cette ville forte, située à 30 kilomètres au nord-ouest d'Amid, voir les sources citées dans le recueil d'Oppenheim, p. 95, n. 2.

nouveaux relevés (cf. p. 57, n. 6). Une longue ligne du même type; mêmes caractères, d'un style plus riche qu'au n° 18 (pl. IX à XI et XIII). Inédite.[2]

(1) بسمله ... [environ 3 mots détruits, puis 3 mots frustes] ... أمر بعمل (?)] هذه (?)
[المق]صورة (?) (2) الغربيّة (?) والمقصورة المكشوفة الأمير الأجلّ ا (3) لسيّد المؤيّد المنصور فخر الدين
سعد الدولة وبهاء (4) الملّة جمال الأمّة نصير الملك عزّ [الأمراء أ]بو منصور (5) ايلالدى بن إبرهيم
حسام أمير المؤمنين أطال الله بقاءه (6) [فى دولة السلطان المعظّم شاهنشاه الأ]عظم مولى (?) الأمم
مالك (7) [رقاب العرب والع]جم (?) غياث (?) الدنيا والدين ملك (?) الإسلام والمسلمين (8) أبى
شجاع محمّد بن ملكشاه قسيم أمير المؤمنين [وجرى ذلك على يدى ?] (9) القاضى الأجلّ
[8 à 10 mots frustes] وخمسمائة (?) .

A ordonné de faire (?) cette *maqṣûra* occidentale (?) et la *maqṣûra* découverte l'émir très majestueux, le seigneur assisté d'Allâh, vainqueur, Fakhr al-dîn, Sa'd al-daula, l'éclat de la religion, la beauté de la nation, l'auxiliaire du royaume, la puissance des émirs, Abû Manṣûr Ilaldi, fils d'Ibrahîm, le glaive de l'émir des croyants, qu'Allâh prolonge son existence, — sous le règne du sultan magnifié, du très grand roi des rois, du maître des nations, qui tient les nuques des Arabes et des Persans, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn, le roi de l'Islam et des musulmans, Abû Shudjâ' Muḥammad, fils de Malik-shâh, l'associé de l'émir des croyants. Et cela a eu lieu par les mains (?) du juge très distingué . . . . . En l'année 5...

La lacune du compartiment 1, bien que définitive, a peu d'importance et peut être comblée approximativement d'après les autres inscriptions. Du dernier mot, on ne voit guère que le groupe صور; je restitue المقصورة, *al-maqṣûra*, on va voir pourquoi. Le premier mot du compartiment 2 est un qualificatif du mot précédent. La leçon proposée n'est pas très distincte; elle m'est plutôt suggérée par le n° 22, où la façade „est" est appelée *al-sharqiyya*; on peut en inférer qu'ici, la façade „ouest" est appelée *al-gharbiyya*. Les mots suivants *al-maqṣûra al-makshûfa* paraissent hors de doute. Le parallélisme des n°s 19 et 22 exigerait de lire ici *al-ṣuffa al-gharbiyya* (?) *wal-maqṣûra al-makshûfa*, comme là-bas *al-ṣuffa al-sharqiyya wal-maqṣûra al-'ulyâ*. Bien que cette solution soit très tentante et que, paléographiquement, le mot الصفة, *al-ṣuffa*, se rapproche du groupe صور, je crois qu'il faut y renoncer, car, dans ce groupe, le *wâw* est très distinct et ne peut en aucun cas être pris pour un *fâ*.

[1] La planche XIII donne la vue générale de la façade d'après une photographie du baron D'OPPENHEIM; les planches IX à XI donnent une série de détails, d'après les photographies du général DE BEYLIÉ.

[2] J'en ai publié un court fragment dans le recueil D'OPPENHEIM, n° 124 A. Dans son atlas, pl. XLII, H. DE HELL donne de cette façade une gravure très belle, mais peu fidèle, où la position relative des façades nord et sud est renversée; voir le recueil D'OPPENHEIM, p. 87, n. 3, et plus haut, p. 49, n. 3. Parmi les détails de la même façade que l'auteur reproduit à la pl. XLIII figure un fragment d'entablement dans lequel il a introduit arbitrairement quelques mots du n° 18; voir plus haut, p. 53, n. 3. On trouve une petite vue de la façade ouest dans SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, p. 513, et DE BEYLIÉ, *L'habitation byzantine*, p. 55, d'après une photographie de M. CHANTRE. Dans son mémoire sur l'architecture des Sassanides, paru dans les *Transactions of the R. Institute of British architects*, VII, p. 43, et dans *Architecture East and West*, p. 67, M. PHENÉ SPIERS a donné l'épure d'une partie de la façade ouest, sans indication de provenance. Ce dessin, qui paraît assez libre, comparé aux photographies, provient sans doute des relevés inédits donnés par TEXIER à la bibliothèque du R. Institute et parmi lesquels se trouve la copie informe de quelques fragments d'inscriptions; cf. plus haut, p. 28, n. 1, et 50, n. 1.

Dès lors, il faut croire que la façade ouest est désignée deux fois par le terme de *maqṣûra*, dont je parlerai au nº 22. Les mots *al-maqṣûra al-gharbiyya (?)* s'appliqueraient à la façade en général et les mots *al-maqṣûra al-makshûfa* viseraient plus spécialement le premier étage „à ciel ouvert"; tel est le sens technique de *makshûf*.[1] Or, on a vu que le premier étage de la façade ouest est, en effet, à ciel ouvert. Il est vrai que cet étage peut n'avoir pas été achevé ou que sa couverture peut s'être effondrée, comme semble l'indiquer l'aspect ruiné de la façade. Mais le terme de *makshûf* „découvert", certainement choisi à dessein par le rédacteur de l'inscription, me fait croire que, dans l'intention du constructeur, cet étage devait être une galerie à ciel ouvert, quelle qu'en fût la destination précise, comme l'étage supérieur des arènes antiques.[2]

L'Inalide qui figure ici au premier rang est celui que les auteurs appellent Sa'd al-daula Aikaldi ibn Ibrahîm. Les inscriptions nºs 19 et 20 les confirment en tout point, sauf en ce qui concerne le nom propre de ce prince. Les manuscrits donnent plusieurs variantes de ce nom; la plus fréquente est ايكلدى, qui représente un nom turc régulièrement formé: *ai-gäldi* „la lune est venue".[3] Cette leçon très satisfaisante n'est pas confirmée par l'épigraphie. Dans le nº 19, le nom est un peu fruste, mais la leçon ايلالدى est appuyée par les trois répliques des nºs 20, 21 et 22, qui sont parfaitement distinctes.[4] Le fondateur s'appelait donc, non Aikaldi, mais Ilaldi, c'est-à-dire en turc *il-aldi* „il a pris le pays"; ce nom, bien que peu usuel, figure aussi dans la littérature arabe du moyen-âge.[5] Les autres titres et surnoms d'Ilaldi sont conformes à la titulature des dynastes du XIIe siècle; j'y reviendrai à propos du nº 20.

Le protocole qui suit celui d'Ilaldi offre deux lacunes. La première, au compartiment 6, correspond à une solution de continuité entre deux photographies du général de Beylié; mais ce passage n'est pas fruste, car on en distingue les caractères sur la photographie du baron d'Oppenheim et il est facile de le restituer sur la réplique du nº 20.[6] La deuxième lacune, au compartiment 7, est passablement fruste, mais le nº 20 fournit aussi les éléments de sa restitution, bien qu'ils y soient combinés dans un ordre différent. Il s'agit ici du sultan seldjoukide Muḥammad Ier, fils de Malik-shâh, dont les surnoms Ghiyâth al-dîn et Abû Shudjâ' et le titre *qasîm amîr al-mu'minîn* sont déjà connus par les monnaies et par les auteurs.[7]

[1] Le verbe *kashafa* signifie aussi „enlever le toit d'un édifice", du moins à la IIe forme; voir Dozy, *Supplément*.

[2] En effet, si le toit avait disparu plus tard par accident, l'inscription ne renfermerait pas ce terme. Une exploration permettrait seule de vérifier le fait. Le sommet de l'entablement du premier étage est couvert d'herbes folles et de nids de cigognes et je ne puis y distinguer l'amorce d'une couverture quelconque. Les toits à tuiles creuses qu'on voit sur les photographies appartiennent à des masures modernes blotties entre les colonnes de la façade, comme celles qui s'abritaient dans toutes les ruines antiques. Il y avait déjà des cigognes à Amid au XIIe siècle; voir Michel, trad. Chabot, III, p. 212 s.

[3] Cf. *ai-dughdi, kai-gäldi*, etc., dans Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 34 s. et 29 du texte arabe, et Radloff, *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialekte, passim*. Les autres variantes, ايلدارى, بالبلدى, etc., ne sont que des fautes de copie, si fréquentes dans les noms propres peu usuels.

[4] Le nº 22 donne la variante ايلالدى, sans l'*alif*, mais bien avec un *lâm* en troisième place; cette leçon figure aussi dans Ibn al-Azraq, Brit. Mus. Or. 6310, fº 122 rº, et Ibn Shaddâd, fº 77 vº (écrit ايللرى).

[5] Voir Houtsma, *op. cit.*, p. 29 du texte: اللدى, expliqué par l'arabe أخذ البلد; cf. p. 30: البحتى, expliqué par l'arabe كبس البلد.

[6] Restitution confirmée, au dernier moment, par les photographies de l'expédition allemande d'Assur.

[7] Pour les monnaies, voir Lane-Poole, *CBM*, III, nºs 67 s. Pour les auteurs, Râwandi, dans *JRAS*, 1902, p. 585, 604; Bundâri, p. 88; Ibn Khallikân, III, p. 232; Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 289, 305; Ḥamdallâh, trad. Gantin, p. 247 s.; Lane-Poole, *Dynasties*, p. 153, etc.

On remarquera que son protocole, introduit probablement par les mots *fî daula*, comme dans le n° 20, ne vient qu'après celui de son vassal Ilaldi. Ce détail, insignifiant en apparence, trahit la décadence profonde qui suivit, pour l'empire seldjoukide, la mort de Malik-shâh. Dans les n°s 16, 17 et 18, le protocole de Malik-shâh occupe le premier rang; c'est le sultan qui donne l'ordre de construire et qui le transmet à son vizir, dont le protocole est introduit par les mots *fî wilâya*. Ici et dans le n° 20, le dynaste a pris la place du sultan. La seule marque de déférence qu'il témoigne encore à son suzerain est dans les mots *fî daula* „sous le règne de", remplaçant les mots *fî wilâya* „sous le gouvernement de", qui introduisent, dans les inscriptions de Malik-shâh, le protocole de son vizir. Ce renversement de l'ordre hiérarchique joue un rôle important dans l'épigraphie de la grande Mosquée d'Amid et j'y reviendrai à propos des n°s 20, 21, 22 et 24.

Le nom du juge chargé des travaux est illisible sur les photographies; bien qu'il paraisse assez fruste, il n'est peut-être pas définitivement perdu. Ce juge pourrait bien être ʿAbd al-Wâḥid ibn Muḥammad, nommé comme intendant des travaux dans le n° 20. Enfin, l'inscription se termine par une date; bien qu'illisible sur les photographies, elle existe certainement. En effet, les derniers mots sont écrits sur deux petites lignes superposées, suivant une mode assez fréquente dans l'épigraphie mésopotamienne; or, ces deux lignes renferment toujours une date.[1] Ici, on peut la fixer à peu près; voici comment.

Le sultan Muḥammad parut sur la scène politique vers 490. En 492, son nom fut proclamé pour la première fois à Bagdad, mais jusqu'en 498, il eut pour rival redoutable son frère Barkyâruq.[2] Un traité, conclu entre les deux frères en 495, donnait à Muḥammad une partie de l'empire, y compris le Diyar-Bekr, mais avec le simple titre de roi *(malik)*, celui de sultan étant réservé à Barkyâruq. Un nouveau traité, conclu en 497, confirmait à Muḥammad la possession du Diyar-Bekr.[3] L'inscription peut donc remonter à l'année 495; toutefois, la présence des titres sultaniens les plus élevés me fait croire qu'elle n'est pas antérieure à 498, date de la mort de Barkyâruq, à la suite de laquelle Muḥammad resta le seul maître et sultan de l'empire, jusqu'en 511, date de sa mort. D'autre part, l'inscription du premier étage portant, on va le voir, la date 518 et l'examen de la façade indiquant qu'elle a été élevée d'un seul jet, il paraît probable que la construction du rez-de-chaussée n'a précédé que de peu d'années celle du premier étage; on ne peut donc se tromper beaucoup en lui assignant la date ronde 510. L'écart de quelques années entre les deux étages s'explique soit par l'importance et la richesse de la façade, soit par une interruption momentanée des travaux à la mort de Muḥammad.

A quelle occasion ce travail fut-il entrepris? Vers cette époque, un incendie détruisit la grande Mosquée d'Amid.[4] Ibn al-Azraq, généralement bien informé, ne consacre qu'une ligne à cet accident, qu'il place en 513. Matthieu d'Édesse le met en 508–09 (1115—16) et le décrit comme un feu vengeur, descendu du ciel contre les péchés des musulmans, qui dévora l'édifice de fond en comble. Bien que son style ampoulé n'inspire qu'une médiocre confiance et que son récit soit évidemment exagéré, puisque la Mosquée a conservé des restes importants d'une époque antérieure, la date qu'il assigne à l'incendie est plus vraisemblable que celle donnée par l'historien musulman. En effet, il est bien tentant de voir dans ce désastre la cause de la

[1] Voir plus loin les n°s 20 et 27, et Lehmann-Haupt, *Materialien, Arab. Inschriften*, n°s 2, 3 et 4.

[2] Voir Bundârî, p. 82 s.; Ibn al-Athîr, X, p. 194 s.; Ibn Khallikân, III, p. 233; Abu l-fidâʾ, II, p. 222 s.; Ibn Khaldûn, V, p. 22 s.; Ḥamdallâh, p. 241 s.; Mirkhond, trad. Vullers, p. 138 s.; Defrémery, *Recherches sur le règne de Barkiarok*, dans *JA*, 1853, *passim*; Weil, *Chalifen*, III, p. 143 s.; Tewhid, *CMO*, IV, p. 56, n. 1.

[3] Voir Ibn al-Athîr, X, p. 226, 254; Abu l-fidâʾ, II, p. 225, 227; Abu l-faradj, éd. Salhani, p. 343; Ibn Khaldûn, V, p. 27, 32; Sibṭ ibn al-Djauzi, éd. Jewett, p. 6 et *passim*; Mirkhond, trad. Vullers, p. 142 s.; Price, *Mahommedan history*, II, p. 361; Weil, *Chalifen*, III, p. 146 s.; Hammer, *Gemäldesaal*, V, p. 93.

[4] Voir Ibn al-Azraq, Br. Mus. Or. 5803, f° 161 r°; Matthieu, trad. Dulaurier, p. 291, et dans *Hist. arm. des crois.*, I, p. 114, 614; cf. le recueil d'Oppenheim, p. 97.

réfection totale de la façade ouest. Or, le sultan Muḥammad étant mort à la fin de 511, l'incendie devrait être antérieur d'au moins une année au travail signé de son nom.

La fin de l'inscription renferme peut-être le nom de l'architecte, qui figure à cette place dans l'inscription du rez-de-chaussée de la façade est, n° 22.

20. Inalide Ilaldi et sultan Maḥmûd Ier. 518 H. — Le bandeau du premier étage, qui règne au-dessus des chapiteaux, est coupé, par les dés en saillie qui les surmontent, en neuf compartiments, numérotés ici de 1 à 9, correspondant aux neuf travées. Mieux conservée que celle du rez-de-chaussée, cette inscription renferme peu de parties frustes. En revanche, le texte suivant offre deux lacunes: la première, au compartiment 6, provient d'une solution de continuité dans les photographies;[1] la deuxième est au compartiment 8, entièrement masqué par l'auvent de toile d'une masure blottie entre les deux colonnes de cette travée. Une étude sur les lieux permettrait sans doute de combler ces lacunes. Une longue ligne du même type; mêmes caractères (pl. IX à XI et XIII; cf. plus haut, p. 56, n. 1). Inédite.

(1) بسمله . . . أمر بعمله الأمير الأجلّ (2) الإسفهسلار فخر الدين سعد الدولة وبهاء الملّة (3) شرف الأمّة تاج الملوك عزّ الأمراء أبو منصور (4) ايلالدى بن إبرهيم أدام الله سلطانه فى دولة السلطان (5) المعظّم شاهانشاه[2] الأعظم مالك رقاب الأمم مولى العرب (6) والعجم ناصر عباد الله ظهير خليفة الله مغيث [الدنيا] (7) والدين ملك الإسلام والمسلمين أبى القسم محمود (8) [بن محمّد بن ملكشاه يمين أمير المؤمنين وجرى ذلك على يدى المحتاج ?] (9) إلى رحمة الله أبى الفتح (?) عبد الواحد بن محمّد سنة ثمان عشرة وخمسمائة .

A ordonné de faire ceci l'émir très majestueux, le maréchal Fakhr al-dîn Saʿd al-daula, l'éclat de la religion, la noblesse de la nation, la couronne des rois, la puissance des émirs, Abû Manṣûr Ilaldi, fils d'Ibrahîm, qu'Allâh fasse durer sa royauté, — sous le règne du sultan magnifié, du très grand roi des rois, qui tient les nuques des nations, du maître des Arabes et des Persans, de l'aide des serviteurs de la religion, de l'auxiliaire du calife d'Allâh, Mughîth al-dunyâ wal-dîn, du roi de l'Islam et des musulmans, Abu l-Qâsim Maḥmûd, fils de Muḥammad, fils de Malik-shâh, la main droite de l'émir des croyants. Et cela a eu lieu par les mains de celui qui a besoin de la miséricorde d'Allâh, Abu l-fatḥ (?) ʿAbd al-Wâḥid, fils de Muḥammad, l'année 518 (1124—25).

Le protocole d'Ilaldi[3] offre quelques variantes à celui du n° 19, notamment ce titre d'*isfahsalâr* „maréchal",[4] qui ne figure pas là-bas; on peut en conclure qu'Ilaldi l'a reçu entre les années 510 et 518. Un autre indice de son avancement, c'est l'eulogie *adâma allâh sulṭânahu*, remplaçant l'*aṭâla allâh baqâ'ahu* du n° 19.[5]

[1] Elle est comblée, au dernier moment, par les photographies de l'expédition d'Assur.

[2] Sur ce titre, voir plus haut, p. 38, n. 4. Dans la règle, il est écrit شاهنشاه; la variante شاهانشاه n'est pas une faute du lapicide, mais plutôt une forme primitive de ce mot, avec le pluriel persan en *â* long.

[3] Ce nom est écrit distinctement ايلالدى; voir plus haut, p. 57, n. 4.

[4] Sur ce titre, voir *CIA*, I, p. 452, 610 s.; III, p. 64, n. 4; cf. le recueil d'Oppenheim, p. 57, n. 2.

[5] Dans l'épigraphie de cette époque, on trouve souvent des eulogies renfermant le mot *sulṭân* (ou *salṭana*), bien qu'elles s'adressent à des dynastes qui ne portaient pas le titre de sultan; voir Lehmann-Haupt, *Materialien*, *Arab. Inschriften*, nos 3 et 9, et plus haut, nos 8 et 11. Je traduis alors ce mot par „royauté", et non „sultanat".

Le sultan dont le protocole, introduit par les mots *fî daula*, fait suite à celui d'Ilaldi, n'est pas le grand Seldjoukide Maḥmûd, qui régna peu de temps en Perse, après la mort de son père Malik-shâh, mais le premier souverain de la branche de l'Iraq, Maḥmûd ibn Muḥammad, qui régna de 511 à 525, à Bagdad et en Mésopotamie, pendant que son oncle Sindjar gouvernait la Perse.[1] Les surnoms personnels que lui donne l'inscription sont déjà connus par les auteurs et les monnaies, auxquels j'emprunte en outre le titre *yamîn al-muʾminîn*, restitué dans le compartiment 8.[2] Comme dans l'inscription précédente, le suzerain nominal n'est nommé qu'après son vassal et ce détail, loin d'être dû au hasard, exprime une nuance diplomatique intentionnelle et fort instructive.

L'intendant des travaux, ʿAbd al-Wâḥid ibn Muḥammad[3], est sans doute le fils du juge Muḥammad ibn al-Wâḥid qui figure au même titre dans les nos 15, 16 et 17, et le petit-fils du juge ʿAbd al-Wâḥid ibn Muḥammad, chargé des travaux dans les nos 13 et 14. Cette famille de magistrats, où les noms de Muḥammad et de ʿAbd al-Wâḥid alternent de père en fils, est un exemple de la persistence des traditions locales, dans la magistrature, à travers tous les changements politiques.[4] Enfin, la date est bien conservée et parfaitement lisible.[5]

Ainsi, la façade ouest, le morceau le plus riche de la grande Mosquée d'Amid, a été commencée par Ilaldi, sous le sultan Muḥammad, vers 510 au plus tard, et achevée par lui, sous le sultan Maḥmûd, en 518. Ces indications sont d'autant plus précises que les bandeaux qui les portent ne sont pas des surcharges plaquées, après coup, sur une façade antique, pour rappeler quelque insignifiante réparation. Ils font corps avec la façade et l'on peut affirmer que celle-ci, dans son ensemble, est un produit de la première moitié du XIIe siècle. Mais il ne faut pas en conclure que tous les éléments qui la composent ont été créés de toutes pièces à cette époque; au contraire, il n'est pas douteux qu'une partie de cette admirable décoration ne soit d'origine beaucoup plus ancienne. M. STRZYGOWSKI nous donnera sans doute le mot de cette curieuse énigme; je me borne à signaler encore, dans cette composition d'un caractère unique, quelques détails évidemment contemporains des inscriptions.

On a vu que les neuf arcades du rez-de-chaussée sont tantôt en arc brisé, tantôt en anse de panier. Leur archivolte est richement moulurée suivant un profil qui rappelle bien plus le moyen âge que l'antiquité; cette impression s'accentue à l'examen des petits motifs sculptés sur la clef de plusieurs de ces arcs: ici, une lampe de mosquée, de type arabe; là, deux triangles entrecroisés, formant une étoile à six pointes, dite sceau de Salomon, etc. Au-dessus de l'arcade de la travée centrale est sculptée une tête de taureau encadrée dans un petit médaillon, vue de face et tenant un anneau dans sa gueule. Deux têtes pareilles, mais sans cadre

[1] Voir Bundâri, p. 119 s.; Ibn al-Athîr, X, p. 367 à 471, *passim*; Ibn Khallikân, III, p. 337; Abu l-fidâʾ, II, p. 240 à III, p. 5; Ibn Khaldûn, V, p. 45 à 57; Sibṭ, éd. JEWETT, p. 43 à 85; Ḥamdallâh, éd. GANTIN, I, p. 273 s.; Mirkhond, trad. VULLERS, p. 173 s.; WEIL, *Chalifen*, III, p. 214 s.

[2] Pour les monnaies, voir LANE-POOLE, *CBM*, III, nos 77 s.; TEWHID, *CMO*, IV, no 91; pour les auteurs, Râwandi, dans *JRAS*, 1902, p. 585, 857; Bundâri, p. 119; Ibn Khallikân, III, p. 337; Ḥamdallâh, I, p. 273; Mirkhond, p. 173; LANE-POOLE, *Dynasties*, p. 154. Bien que la fin du mot مغيث soit cachée par la saillie d'un dé, il faut lire ainsi, comme sur les monnaies et dans les auteurs, et non معز (confirmé par les photographies de l'expédition d'Assur). Il est vrai que sur les monnaies nos 77 et 78 de Londres, LANE-POOLE a lu معز. Mais dans les nos suivants et dans TEWHID, *loc. cit.*, où l'on nous montre des monnaies, frappées aux noms de Sindjar et de Maḥmûd réunis, sur lesquelles figurent ces deux surnoms en *al-dîn*, il est clair que celui en *muʿizz* se rapporte à Sindjar et celui en *mughîth*, à Maḥmûd. Dès lors, sur les monnaies nos 77 et 78, ou bien le surnom en *muʿizz* se rapporte aussi à Sindjar, ou plutôt il faut lire *mughîth* au lieu de *muʿizz*, ces deux mots offrant une grande analogie graphique.

[3] Sa *kunya* n'est pas distincte; au lieu de أبو الفتح, peut-être أبو الغنم.

[4] Cf. un exemple analogue chez AMEDROZ, dans *JRAS*, 1908, p. 419.

[5] Le chiffre des centaines est gravé au-dessus des deux autres; cf. plus haut, p. 58, n. 1.

et sans anneau, sont sculptées, en fort relief, au sommet des dés qui surmontent les deux colonnes encadrant la travée centrale du premier étage. Je chercherai plus tard le sens de ces emblèmes, qu'on retrouvera sur la façade est et sur la porte d'Alep, me bornant ici à noter leur caractère médiéval.

21. Nisanide al-Ḥasan et Inalide Maḥmûd. 550 H. — Du côté sud de la cour, bandeau sur le mur extérieur de la nef latérale nord de l'aile est de la mosquée. Ce bandeau, qui fait pendant au n° 18, commence près de l'angle de la petite face nord du sanctuaire, passe au-dessus des sept baies qui donnent jour dans cette nef et se termine à l'angle sud-est de la cour, à la hauteur de l'entablement du rez-de-chaussée de la façade est. Le texte suivant a été rétabli sur quatre photographies qui n'en donnent chacune qu'un fragment détaché, laissant entre elles deux lacunes importantes, l'une au début, l'autre vers la fin. Mais les baies visibles sur les photographies forment des points de repère suffisants pour fixer la longueur approximative des lacunes.[1] Même type; mêmes caractères, admirablement conservés et plus riches que ceux des inscriptions précédentes (pl. XII). Inédite.

بسمله ... لا إله إلّا (1) الله محمّد رسول الله [أمر بعمله ... 10 à 12 mots (2) 1 à 2 mots ...
تقرّبًا ؟ إلى الله سبحانه الحسن بن أحمد بن نيسان رحم الله من ترحّم عليه وذلك فى (3) دولة
مولانا الأمير الإسفهسلار الأجلّ السيّد الكبير المؤيّد المنصور العالم العادل جمال الدين (4) والدولة
بهاء الإسلام والمسلمين سعد الملّة شمس الملوك والسلاطين قاتل (?) [environ 10 mots (5) 1 à 2 mots]
محمود بن ايلالدى (6) معين أمير المؤمنين أدام الله أيّامه ونصر أعوانه وذلك فى سنة خمسين
وخمسمائة (7) الوكيل ايدغدى بن عروة[2] والبنّاء هبة الله الكركانى (angle sud-est de la cour).

A ordonné de faire ceci . . . . . pour gagner la faveur d'Allâh, al-Ḥasan, fils d'Aḥmad ibn Nîsân, qu'Allâh aie pitié de qui implorera sa pitié pour lui, et cela sous le règne de notre maître l'émir, le maréchal très majestueux, le seigneur grand, l'assisté d'Allâh, le vainqueur, le savant, le juste, Djamâl al-dîn wal-daula, l'éclat de l'Islam et des musulmans, le bonheur de la religion, le soleil des rois (Shams al-mulûk) et des sultans . . . . . Maḥmûd, fils d'Ilaldi, l'aide de l'émir des croyants, qu'Allâh fasse durer son règne et donne la victoire à ses auxiliaires! Et cela (a eu lieu) en l'année 550 (1155—56). Le chargé des travaux est Aidoghdi, fils de 'Urwa(?), et l'architecte, Hibatallâh, de Gurgan.

L'ordre de construction, provisoirement perdu dans la première lacune, émane du Nisanide al-Ḥasan, qui fut vizir des Inalides Ilaldi et Maḥmûd et mourut en 551, une année après la date de cette inscription.[3] Le personnage dont le protocole, introduit par les mots *fî daula*, fait suite au sien est l'Inalide Maḥmûd, qui succéda à son père Ilaldi[4] en 536 et posséda Amid

[1] Dans le texte suivant, les chiffres 1 à 7 indiquent les points où l'inscription passe au-dessus de la clef des arcs des sept baies et représentent ici, comme au n° 18, de simples jalons destinés à relier les fragments et à fixer la longueur approximative des lacunes, en vue du commentaire.

[2] Ce nom est peu distinct; paléographiquement, la leçon عروه semble possible, mais ce vieux nom arabe ne s'accorde guère avec le nom turc Aidoghdi.

[3] Voir p. 55, la généalogie des Nisanides. L'eulogie *raḥima allâh* indique peut-être que l'inscription ne fut rédigée qu'après la mort de Ḥasan; toutefois, cette eulogie s'adresse aussi à des vivants; cf. plus loin, p. 65, n. 4.

[4] Ce nom est écrit distinctement ايلالدى; voir plus haut, p. 57, n. 4, et 59, n. 2.

jusqu'en 579.[1] Il porte ici le titre *isfahsalâr*, donné à son père dans le n° 20, et les surnoms Djamâl al-dîn et Shams al-mulûk, qu'on retrouve dans les chroniques.[2] Une partie de son protocole est comprise dans la deuxième lacune, qui s'arrête heureusement avant le nom propre.

La rédaction du protocole jette un jour curieux sur la situation politique des maîtres d'Amid à cette époque. En première place figure le vizir; c'est lui qui fait bâtir et bien que son nom, par une réserve sans doute intentionnelle, ne soit accompagné d'aucun titre, c'est lui qui commande à son maître nominal; malgré ses titres pompeux, l'Inalide n'occupe que le second rang. Son protocole est précédé des mots *fî daula*, les mêmes qui, dans les n°s 19 et 20, précèdent le protocole des sultans seldjoukides Muhammad et Mahmûd. En 550, c'était un fils de ce dernier qui régnait en Iraq.[3] Mais les maîtres d'Amid, s'ils reconnaissent encore sa suzeraineté, ne songent même plus à lui rendre hommage dans leurs inscriptions. Voilà donc la deuxième phase du renversement hiérarchique signalé à propos des n°s 19 et 20. Là-bas, c'était le dynaste qui avait pris la première place, celle du sultan dans les inscriptions seldjoukides, et relégué celui-ci à la seconde, celle du vizir. Ici, c'est le vizir à son tour qui prend la première place, relègue le dynaste à la seconde et supprime le nom du sultan. Les n°s 22 et 24 montreront les phases suivantes de cette évolution.

Après la date, qui est très distincte, l'inscription nomme encore l'intendant des travaux, qui porte un nom turc bien connu, enfin l'architecte, dont l'ethnique est écrit distinctement الكركانى, sans doute *al-gurgânî* „originaire de Gurgan". Il existait alors au moins trois localités de ce nom: la ville située au sud-est de la Caspienne et deux autres, moins importantes, l'une dans le Fars, l'autre près de Kirmanshahan.[4] D'après Yâqût, le nom de la première s'écrit جرجان, *Djurdjân*, la forme كركان, *Gurgân*, étant réservée aux deux autres;[5] de fait, la plupart des auteurs arabes l'écrivent ainsi. Mais les règles orthographiques de Yâqût ne sont pas toujours d'accord avec la langue du moyen âge ou la prononciation locale.[6] Quoiqu'il en soit, l'architecte était persan, peut-être de naissance, en tout cas d'origine. Ce fait, important pour l'histoire architecturale de la Mosquée, soulève une question que j'ai déjà posée à propos du n° 18: à quelle partie de l'édifice se rapporte l'inscription? Ici encore, aucun document ne m'autorise à répondre avec précision.

Dans les deux tympans inscrits entre les arcs des baies 3, 4 et 5, sous le bandeau, sont creusées deux niches flanquées de colonnettes à fût chevronné et couronnées d'une coquille à neuf côtes (pl. XII). Sur le linteau droit de la baie 4 sont sculptées de petites niches et quelques ornements d'un style grossier. Tous ces motifs, qui présentent des analogie de style et de facture avec ceux de la porte de Kharput, me paraissent remonter à l'époque abbasside. Si tel est le cas, cette partie de la Mosquée n'a pas été entièrement refaite sous les Inalides. D'autre part, les joints blancs qui sillonnent la façade trahissent une restauration beaucoup plus récente. Cette absence d'unité architecturale enlève aux inscriptions n°s 18 et 21 une partie de leur valeur archéologique; en effet, il n'est pas possible de juger si ces inscriptions, comme celles des façades est et ouest, datent la façade sud en faisant corps avec elle.[7]

[1] Voir p. 55, la généalogie des Inalides, et plus loin, p. 72 s.

[2] Voir Ibn al-Azraq, Br. Mus. Or. 5803, f° 170 r°, 172 v°; Ibn Shaddâd, *loc. cit.*

[3] Voir LANE-POOLE, *Dynasties*, p. 154 et table généalogique des Seldjoukides.

[4] Sans parler de la ville du Khwarizm appelée Gurgandj ou Djurdjaniyya, dont il ne peut guère être ici question, car on attendrait alors le relatif *gurgândji* ou *djurdjânî*

[5] Voir Yâqût, *Mu'djam*, IV, p. 261; *Mushtarik*, p. 371 (tous deux éd. WÜSTENFELD); BARBIER DE MEYNARD, *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 481.

[6] Voir mes *Notes sur les croisades*, tir. à part du *JA*, p. 22.

[7] Voir plus haut, p. 54 et plus loin, p. 68.

22. Nisanide ʿAlî et Inalide Maḥmûd. 559 H. — On a vu que la façade est, comme la façade ouest, porte deux longs bandeaux courant sous les entablements du rez-de-chaussée et du premier étage. Le premier règne au-dessus des chapiteaux et, comme au premier étage de la façade ouest, il est coupé, par les dés en saillie qui les surmontent, en neuf compartiments (numérotés de 1 à 9). Mais ici, les dés ne sont pas tous anépigraphes: sept d'entre eux portent, sur leur face antérieure, quelques caractères de l'inscription. Le texte suivant, rétabli sur trois photographies, renferme plusieurs lacunes. Le compartiment 1 est presque entièrement fruste et tout le compartiment 4 a disparu pour faire place à une inscription moderne en vers.[1] Ces deux lacunes sont définitives, mais il est facile de les combler, de même que les deux petites lacunes de la fin, qui proviennent de l'insuffisance des photographies et ne sont que provisoires. Une longue ligne du même type; mêmes caractères, un peu plus sobres que ceux du n° 21 (pl. XIII à XV). Inédite.[2]

(1) [بسمله . . . إِنَّمَا يَعْمُرُ مَسَاجِدَ ٱللّٰهِ مَنْ آمَنَ] (dé 2) بِٱللّٰهِ (2) وَٱلْيَوْمِ ٱلْآخِرِ[3] تطوّع بعمل هذه الصفّة الشرقيّة من [أسا] (dé 3) سها إلى (3) أعلاها والمقصورة العليا بأسرها من ماله ابتغاء مرضاة (dé 4) الله (4) [. . . مولانا الأمير الإسفهسلار الأجلّ كمال الدين شرف] (5) الإسلام جمال الدولة بهاء الملّة مقدّم الجيوش تاج الأمراء أبي (sic) اقسم علىّ (6) بن الحسن بن نيسان مرتضى أمير المؤمنين رحم الله من قرأه (dé 7) ودعا (7) للمذكور بالرحمة والمغفرة وذلك فى ولاية مولانا المالك (sic) (dé 8) العادل (8) أبي انعم جمال الدين بهاء الإسلام سعد الملّة مغيث الأمّة أمير (dé 9) الثغور (9) [أبي] المظفّر محمود بن ايلدى (sic) معين أمير المؤمنين فى سنة تسع[4] وخمسين وخمسمائة (dé 10) [والبنّاء هبة الله] الكركانى .

A librement entrepris de faire cette colonnade orientale, depuis ses fondations jusqu'à son faîte, et cette *maqṣûra* supérieure tout entière, sur sa fortune, désirant la miséricorde d'Allâh . . . . notre maître l'émir, le maréchal très majestueux, Kamâl al-dîn, la noblesse de l'Islam, Djamâl al-daula, l'éclat de la religion, le préposé aux armées, la couronne des émirs, Abu l-Qâsim ʿAli, fils d'al-Ḥasan ibn Nîsân, l'agréé de l'émir des croyants, qu'Allâh aie pitié de qui lira ceci et implorera sur lui la miséricorde et le pardon! Et cela (a eu lieu) sous le gouvernement de notre maître le roi juste, le père des bienfaits, Djamâl al-dîn, l'éclat de l'Islam, le bonheur de la religion, le secours de la nation, l'émir des frontières, Abu l-muẓaffar Maḥmûd, fils d'Ilaldi, l'aide de l'émir des croyants, en l'année 559 (1163—64). Et l'architecte en est Hibatallâh, de Gurgan.

Comme le n° 19, ce texte relate la construction de deux parties distinctes: une *ṣuffa* orientale et une *maqṣûra* supérieure. Le mot *ṣuffa* désigne un banc de pierre abrité contre une maison (cf. *sofa*), un couvert en général, niche, vérandah, porche ou portique, ou encore une arcature sur colonnes, telle qu'on les pratique, en miniature, dans ces consoles de marbre ou de bois sculpté du mobilier musulman.[5] Ici, ce terme désigne soit la façade entière, soit plutôt

[1] Elle est cachée par l'ombre d'un auvent, mais on y distingue cette division, en hémistiches encadrés, caractéristique des inscriptions modernes en vers.

[2] J'en ai publié un fragment dans le recueil d'Oppenheim, n° 124 C.

[3] *Coran*, IX, 18, début.

[4] Ou سبع „sept“; la paléographie est plutôt en faveur de تسع „neuf“.

[5] Voir le dessin d'une *ṣuffa* égyptienne dans Lane, *Manners and customs*, 5e éd., I, p. 15; cf. son *Dictionary*. Je crois voir une autre *ṣuffa* dans un beau morceau du Musée de Constantinople, provenant précisément d'Amid et remontant au XIIe siècle, comme les façades de la grande Mosquée; voir Migeon, *Manuel d'art musulman*, fig. 66.

le seul rez-de-chaussée. En effet, il s'applique mieux à ce dernier, à cause de la forme de ses arcs, primitivement ouverts sur la cour, et parce que les mots „la *maqṣûra* supérieure“ désignent évidemment le premier étage, de même que le premier étage de la façade ouest est appelé, dans le n° 19, „la *maqṣûra* découverte“. La nuance entre ces deux expressions est sans doute intentionnelle: tandis que le premier étage de la façade ouest est à ciel ouvert, celui de la façade est est couvert d'un toit ou d'une terasse. Bien qu'aucune trace de couverture ne soit visible sur les photographies, on y devine, à la noirceur des fenêtres, que l'intérieur ne prend pas de jour par en haut.

Qu'étaient ces deux *maqṣûra*, se faisant face aux deux extrémités de la cour? Ce mot désigne le plus souvent une enceinte réservée, puis grillée, dans une mosquée, à l'usage du souverain, suivant une pratique dont l'origine est attribuée au calife omayyade Muʿâwiya, parfois le sanctuaire tout entier, séparé par une grille du reste de la mosquée.[1] Tel ne peut être ici le sens restreint de *maqṣûra*, puisque les deux façades sont en dehors de la mosquée propre. Mais suivant son étymologie, ce mot désigne, en général, tout espace ou bâtiment circonscrit, par exemple, un palais entouré de murailles, ou des appartements séparés.[2] Il semble donc que les deux façades faisaient partie de quelque édifice attenant à la grande Mosquée, mais que les deux *maqṣûra* y étaient bien des lieux de prière, sans doute réservés au souverain ou à sa maison, car le contexte, dans l'inscription, leur assigne clairement une fonction religieuse. Cette hypothèse concilie l'emploi du terme *maqṣûra* avec la disposition de ces deux premiers étages, qui sont compris dans l'enceinte de la Mosquée, mais en dehors des parties ouvertes au public, et séparés de la cour par les colonnades, faisant en quelque sorte l'office d'un grillage.

Cette question en soulève une autre: Où se trouvait le palais des Inalides? On sait que la capitale des Merwanides était Mifarqin. Ces princes possédaient bien un palais à Amid, mais son emplacement n'est pas encore connu. Ibn Damna, le meurtrier du Merwanide Abû ʿAlî al-Ḥasan,[3] qui s'empara d'Amid après son crime, y bâtit un palais près du Tigre.[4] A moins qu'il ne s'agisse d'un palais d'été ou d'un simple pavillon, il est peu vraisemblable que cette résidence ait été placée sur la rive du fleuve, dans un terrain bas et en dehors des murs protecteurs de l'enceinte. Je crois plutôt qu'elle s'élevait dans la citadelle, qui domine le Tigre et dans laquelle plusieurs auteurs, notamment EWLIYA, signalent les ruines d'un palais ancien.[5] Il serait donc tentant de supposer que les Inalides, qui venaient de faire d'Amid leur capitale, ont voulu s'y bâtir un palais plus somptueux. D'autre part, on sait que leurs deux façades ont conservé des restes importants d'un état antérieur, et que quelques voyageurs les attribuent aux Arsacides, aux Arméniens, aux Sassanides ou aux califes.[6] Sans faire état d'attributions aussi vagues, on peut croire que ces auteurs reflètent une tradition locale et que pour les habitants d'Amid, le souvenir d'un palais reste attaché à cette partie de la grande Mosquée. Mais comment concilier l'existence de deux palais, un dans l'enceinte de la Mosquée, l'autre dans celle de la citadelle? En l'absence de documents précis, toutes les suppositions sont permises. Peut-être la résidence s'est-elle déplacée d'une dynastie à l'autre, comme au Caire; peut-être le palais de la Mosquée n'a-t-il jamais servi de résidence; peut-être celui de la citadelle n'a-t-il été bâti qu'après les Inalides. Seule une exploration pourrait donner la solution de ce problème.

[1] Voir les sources citées par QUATREMÈRE, *Sultans Mamlouks*, I a, p. 164; VON KREMER, *Topographie von Damascus*, I. p. 46, n. 2; GOLDZIHER, *Muhammedanische Studien*, II, p. 41; BECKER, *Die Kanzel im Kultus des alten Islam*, tir. à part de *Festschrift für Th. Nöldeke*, p. 16; LAMMENS, *Études sur Moʿawia Ier*, p. 202 s.

[2] Voir DOZY, *Supplément*.

[3] Voir plus haut, p. 24.

[4] Voir Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, p. 127, 135. Sur la palais de Mifarqin, rebâti par l'émir Aḥmad, près d'une tour de l'enceinte, sur l'emplacement d'un couvent et d'une église de la Vierge, voir *op. cit.*, p. 131.

[5] Voir plus haut, p. 10.

[6] Voir TEXIER, H. DE HELL, FERGUSSON et PHENÈ SPIERS, cités plus haut, p. 47 s.

Ici encore, l'ordre de construction émane du vizir, Abu l-Qâsim ʿAlî, le fils d'al-Ḥasan.[1] L'inscription précise à dessein: il a fait bâtir „de sa propre initiative et sur sa bourse", ce qui veut dire, sans doute, que son maître Maḥmûd n'y a aucune part. En outre, il a bâti „la façade tout entière, des fondations jusqu'au faîte", ce qui veut dire que ce travail a été plus considérable qu'à la façade ouest; on va voir que tel est bien le cas. Le début du protocole, perdu dans la première lacune, est restitué sur le nº 24. ʿAlî y prend à son tour ce titre *isfahsalâr* des Inalides, que le nº 21 ne donne pas encore à son père al-Ḥasan. Ce détail trahit l'avancement diplomatique des Nisanides entre 550 et 559, de même qu'il a trahi, plus haut, l'avancement des Inalides entre 510 et 518.[2] Les surnoms personnels de ʿAlî sont déjà connus.[3] Ils sont suivis par un titre en *amîr al-muʾminîn*, nouvel indice des succès diplomatiques du Nisanide. L'eulogie qui suit ce titre ne prouve pas que le vizir était mort à la date de l'inscription. En effet, les eulogies en *raḥima* ne s'adressent pas toujours à des défunts[4] et celle du nº 22 renferme en elle-même la preuve qu'elle est destinée à des vivants, puisqu'avant de s'adresser au vizir, elle s'adresse aux lecteurs de l'inscription.

Le protocole de Maḥmûd est déjà connu par le nº 21; mais il y a, entre les deux rédactions, des variantes importantes. Dans le nº 22, le titre *isfahsalâr*, qui a passé dans le protocole du vizir, est remplacé par *malik ʿâdil*.[5] Si cet échange marque, en apparence, un avancement diplomatique, puisqu'en titulature, le titre *malik* est supérieur au premier, la situation réelle du dynaste n'a pas changé, car il persiste à occuper le second rang. Bien au contraire, la formule *fî wilâya* „sous le gouvernement de", remplaçant le *fî daula* „sous le règne de" du nº 21, prouve que le dynaste est en train de devenir le vizir de son vizir, puisque cette formule est celle du vizir dans les inscriptions seldjoukides, nºs 16 à 18. Cette nouvelle déchéance du dynaste marque la deuxième phase de ce que j'ai appelé le renversement hiérarchique.[6]

Après la date, qui est très distincte, l'inscription nomme l'architecte, ce même Hibatallâh de Gurgan qui a signé la façade nord de la mosquée propre (nº 21). Les mots *wal-bannâʾ Hibatallâh*, restitués sur le nº 21, sont sans doute sculptés sur la face latérale droite du dé 10, laquelle est invisible sur les photographies; en effet, le compartiment 9 s'achève avec la date et l'ethnique *al-gurgânî* occupe à lui seul la face antérieure de ce dé.[7]

23. Nisanide ʿAlî. — J'ai dit (p. 46) que le bandeau du premier étage de la façade est ne porte une inscription qu'au-dessus de la fenêtre centrale, dans le compartiment 5 et sur les dés 5 et 6. Une ligne du même type; mêmes caractères (pl. XIII à XV). Inédite.

(dé 5) أبو القسم علىّ (5) (visible jusqu'au mot الزكوة) *Coran*, IX, 18 (dé 6) بن نيسان مر[تضى أمير المؤمنين] .

Abu l-Qâsim ʿAlî ibn Nîsân, l'agréé de l'émir des croyants.

Sur le dé 6, au-dessus du mot نيسان, on distingue le groupe مر, début du titre *murtaḍâ amîr al-muʾminîn*, que les nºs 22 et 24 attribuent à ʿAlî. La fin de ce titre doit être sculptée

[1] Voir le nº 21 et la généalogie des Nisanides, p. 55.

[2] Voir les nºs 19 et 20. Dans le nº 22, le titre *isfahsalâr* est restitué, mais il figure dans le nº 24.

[3] Voir les auteurs cités p. 55, n. 1, notamment Ibn al-Azraq, Br. Mus. Or. 5803, fº 181 rº et *passim*; Ibn al-Athîr, dans *Hist. or. des crois.*, II b, p. 323. Les manuscrits donnent parfois la leçon Djamâl al-dîn, erreur qui s'explique soit par une confusion entre les surnoms Djamâl al-daula et Kamâl al-dîn, soit par le fait que l'Inalide Maḥmûd s'appelait Djamâl al-dîn.

[4] Voir von Karabacek, dans *Kuṣejr ʿAmra*, I, p. 216, citant quelques exemples; cf. plus haut, p. 61, n. 3.

[5] Je considère ici ces mots comme un titre et non comme un surnom personnel en *malik*; cf. Lehmann-Haupt, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 12, et le recueil d'Oppenheim, p. 79, n. 1, 97, n. 4.

[6] Voir plus haut, p. 58, 60 et 62, et plus loin, p. 67.

[7] Sur une photographie où la face latérale du dé est vue en raccourci, on y devine des caractères.

sur la face latérale gauche du dé, qui est invisible sur les photographies. La symétrie exige alors que la face latérale droite du dé 5 porte aussi quelques caractères; on peut y restituer le titre *al-amîr al-adjall*, ou *al-isfahsalâr*. Sur la face latérale gauche de ce dé, l'on peut restituer le *bismillâh*, qui n'est pas visible au début du compartiment 5, et, sur la face latérale droite du dé 6, la suite du verset.

En examinant à la loupe la partie gauche du compartiment 5, on verra que les mots ٱلْآخِرِ وَأَقَامَ ٱلصَّلَوٰةَ وَآتَى ٱلزَّكَوٰةَ du verset sont écrits الاحر | وه ولى ا | واقام الصا | لركوه. A première vue, ce groupement n'offre aucun sens. En le regardant de très près, on voit que les joints des pierres passent aux points marqués ici par des traits verticaux. Dès lors, ce rébus s'éclaircit: les blocs 2 et 3 ont été intervertis après coup. Ce détail prouve qu'on a remanié le bandeau, peut-être le haut de la façade, où les arcades murées du rez-de-chaussée, la menuiserie vitrée des baies du premier étage et certains défauts dans l'appareillage des pierres de taille trahissent des reprises dont il m'est impossible de fixer l'époque.

En aucun cas, le n° 23 ne renferme le nom de l'Inalide Maḥmûd; mais cette omission n'a pas le même sens qu'au n° 24, où j'y reviendrai. En effet, le texte du n° 23, très court et non daté, n'est qu'une sorte d'écho du n° 22. Il est donc probable qu'à l'encontre de la façade ouest, bâtie en deux étapes successives, la façade est a été élevée d'un seul coup et achevée dès 559 ou peu après. De fait, elle est bien moins riche que l'autre et trahit un travail plus hâtif, surtout dans l'entablement du premier étage, dont le décor est plus pauvre et d'une exécution plus sèche et plus plate. Ici encore, je laisse à M. STRZYGOWSKI le soin de dégager les parties antiques des imitations du XIIe siècle; je me borne à signaler, parmi les morceaux du moyen âge, les arcades du rez-de-chaussée, qui ont le même profil que celles de la façade ouest, mais sans leurs moulures et sans les motifs sculptés de leurs clefs, et les quatre têtes de taureau, sculptées en haut relief, sur les dés 5 et 6 des deux étages.[1]

24. Le même. — J'ai dit (p. 46) qu'une des entrées de la Mosquée est formée par un passage voûté, débouchant dans la cour par la baie centrale du rez-de-chaussée de la façade est. A son autre extrémité, ce passage s'ouvre dans une rue, par une vaste arche surbaissée et légèrement brisée au sommet, percée dans une façade en pierre de taille qui limite, du côté de la ville, ce que j'appellerai provisoirement l'aile est du palais inalide. Au-dessus de cette arche règne un cordon dont le profil est fait d'un simple chanfrein, surmonté d'un filet. Le chanfrein est décoré d'une série de motifs de palmettes et d'étoiles.[2] Entre le cordon et le sommet de l'arche court un bandeau portant une inscription, sculptée dans les pierres du parement; elle se prolonge dans deux petits compartiments A et B, placés sous le bandeau, à droite et à gauche du sommet de l'arche. Même style; mêmes caractères (pl. XVI et fig. 24).[3] Inédite.

[1] Autant qu'on peut le voir sur les photographies, ces têtes sont pareilles à celles du premier étage de la façade ouest, c'est-à-dire sans anneau dans la gueule. Celle qui décore le dé 5 du rez-de-chaussée paraît mordre un objet, peut-être un petit mammifère; cf. plus haut, p. 14.

[2] Ce profil est fréquent en Europe à la même époque. On le retrouve, avec un décor analogue à celui d'Amid, sur la façade de la „Manécanterie" à Lyon; voir C. MARTIN, *L'art roman en France*, pl. XIX. Le caractère oriental de cette façade romane est indéniable; pour s'en convaincre, il suffit d'en comparer les éléments avec ceux de la décoration de Santa Maria in Valle, à Cividale; voir STRZYGOWSKI, *Das orientalische Italien*, dans *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, I.

[3] La fig. 24 reproduit une photographie que j'ai reçue de M. GUYS au dernier moment et sur laquelle on voit la partie gauche de l'inscription; cette partie est masquée par un auvent sur la planche XVI, faite d'après une photographie du général DE BEYLIÉ.

بسمله . . . ممّا تطوّع بعمله والإنفاق عليه من ماله مولانا الأمير الإسفهسلار الأجلّ كمال الدين شرف (ornement) الإسلام جمال الدولة بهاء الملّة زين الأمّة مقدّم الجيوش تاج الأمراء فخر المعالى أبى (*sic*) القسم علىّ بن (A) الحسن بن نيسان (B) مرتضى أمير المؤمنين .

Parmi ce qu'a librement entrepris de faire et de payer sur sa fortune notre maître l'émir, le maréchal très majestueux, Kamâl al-dîn, la noblesse de l'Islam, Djamâl al-daula, l'éclat de la religion, l'ornement de la nation, le préposé aux armées, la couronne des émirs, la gloire des hautes qualités, Abu l-Qâsim ʿAlî, fils d'al-Ḥasan ibn Nîsân, l'agréé de l'émir des croyants.



Fig. 24. Inscription nº 24 à l'entrée de la grande Mosquée

Le protocole du fondateur, Abu l-Qâsim ʿAlî, est à peu près le même que dans le nº 22. Mais ici, le vizir figure seul, n'affectant même plus de nommer après lui son vieux maître; c'est la dernière étape de ce que j'ai appelé le renversement hiérarchique.[1] L'inscription n'est pas datée, mais ʿAlî étant mort vers 575, elle doit être antérieure à cette date; il est probable qu'elle est à peu près contemporaine des précédentes.

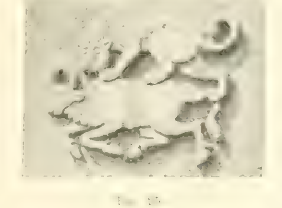


Fig. 25.

A droite du fragment A, le parement de la façade renferme une pierre plus grande que les autres, sur laquelle est sculpté en relief le sujet suivant: un ruminant, passant à gauche, plie les jambes sous le poids d'un félin cramponné à son dos et qui s'apprête à lui déchirer la nuque (fig. 25). Ce vieux motif oriental est traité ici dans un style très remarquable, qui trahit, à travers le caractère conventionnel du dessin, une rare habileté de main. Le même motif, avec les animaux passant à droite, fait pendant à celui-ci, à gauche du fragment B (fig. 24). Quant à l'ornement qui partage le bandeau en deux moitiés, au-dessus

[1] Voir plus haut, p. 58, 60, 62 et 65.

de la clef de l'arc, il est très fruste et méconnaissable sur les photographies. Peut-être était-ce une de ces têtes de taureau qu'on voit sur les deux façades intérieures, dans la cour, et sur lesquelles je reviendrai plus loin, à propos du n° 27.

Résumons ce que les inscriptions de la grande Mosquée apprennent à l'histoire. A part le n° 18, elles appartiennent toutes aux Inalides et à leurs vizirs, les Nisanides. Elles ne se bornent pas à donner des noms et des dates précises, qui confirment et complètent les rares indications des auteurs sur ces personnages peu connus. Par la rédaction de leurs protocoles, elles nous éclairent encore sur la situation politique de ces princes. En 484, sur la façade nord de la mosquée propre (n° 18), le sultan Malik-shâh figure en premier rang, avant son gouverneur au Diyar-Bekr, dont le protocole est introduit par la formule „sous le gouvernement de", comme dans les n°s 16 et 17. Au début du siècle suivant, les gouverneurs ont fait place à des dynastes. Vers 510 et en 518, sur la façade ouest (n°s 19 et 20), l'Inalide Ilaldi, bien que simple feudataire des Seldjoukides, figure en premier rang, avant les sultans Muḥammad et Maḥmûd, dont le protocole est introduit par la formule „sous le règne de". En 550, sur la façade nord de la mosquée propre (n° 21), il n'est plus question du sultan et, par un retour qui n'est pas sans ironie, c'est le vizir al-Ḥasan qui figure en premier rang, avant son maître Maḥmûd, dont le protocole est introduit par la formule „sous le règne de". C'est que la tyrannie des Nisanides a commencé depuis quelques années, ainsi que va nous l'apprendre un auteur contemporain.[1] En 559, sur la façade est (n° 22), c'est encore le vizir ʿAlî qui figure en premier rang, avant son maître Maḥmûd, dont le protocole n'est plus introduit que par la formule „sous le gouvernement de". Enfin, dans les n°s 23 et 24, le sans-gêne est complet: le vizir ʿAlî figure seul, ignorant et les derniers Seldjoukides, et son maître Maḥmûd, qu'il tient en tutèle dans son palais.

Résumons enfin ce que les relevés du général DE BEYLIÉ nous apprennent sur la grande Mosquée. Cet édifice est une ancienne église, peut-être un ancien temple, doublée d'un ancien palais. L'église est représentée par la mosquée propre, qui s'étend au sud de la cour et se compose essentiellement d'un sanctuaire à pignons et de deux ailes latérales à trois nefs. Le palais est représenté par les constructions dont les deux splendides façades bordent les côtés est et ouest de la cour. L'origine antique de cet ensemble ressort de son plan général, comparé à celui de plusieurs Mosquées syriennes, qui furent aussi des temples, puis des églises, avant de devenir des mosquées; elle est confirmée par une tradition locale persistante, signalée par quelques auteurs. Faute de documents, l'histoire du monument reste obscure jusqu'à l'époque où l'épigraphie commence à fournir des témoignages précis sur la construction ou la restauration de plusieurs parties de ce vaste ensemble. Il est vrai que les deux inscriptions sculptées sur la face nord de la mosquée propre (n°s 18 et 21) ne constituent que des épisodes épigraphiques. Elles se rapportent à des restaurations de cette façade, peut-être aussi de l'intérieur de la mosquée, qui renferment l'une et l'autre des témoins d'une époque plus ancienne et des traces de restaurations encore plus récentes. Ces inscriptions ne fournissent donc aucun témoignage précis sur l'origine de la mosquée propre, ni sur l'étendue et la portée des réparations faites à leur époque.

En revanche, les inscriptions sculptées sur la façade ouest font corps avec elle et prouvent qu'elle a été entièrement refaite vers 510 et en 518, quels que soit le nombre et l'origine des morceaux antiques remployés dans ce travail. De même, les inscriptions sculptées sur la façade est prouvent qu'elle a été refaite en 559, plus complètement encore que la façade ouest, parce qu'elle renferme un moins grand nombre de morceaux anciens. Il semble que la mine des matériaux antiques exploités par les architectes du XIIe siècle commençât alors à s'épuiser et que ceux-ci fussent obligés de les remplacer par des morceaux d'imitation de plus en plus nombreux.

[1] Voir plus loin, p. 71.

Si l'architecte de la façade ouest reste inconnu[1], nous savons que la façade est est l'œuvre d'un artiste persan, ou du moins d'origine persane. Enfin, les inscriptions nous apprennent que la direction des travaux était confiée à des magistrats issus d'anciennes familles indigènes (nos 18 à 20), que des fonctionnaires d'origine turque tendent à supplanter (no 21).

La belle colonnade qui borde le côté nord de la cour, depuis le milieu jusqu'à l'angle nord-est, n'est datée par aucun texte.[2] En la comparant aux deux façades latérales de la cour, on verra qu'elle réunit, elle aussi, des morceaux antiques à des parties du moyen âge. Aux premiers appartiennent les colonnes et leurs chapiteaux; aux secondes, l'arcature qui les surmonte. En effet, ces dix arcs sont brisés au sommet et encadrés d'une riche moulure semblable à celle des arcs du rez-de-chaussée de la façade ouest, dont l'origine médiévale, on l'a vu, est attestée par leur style et par les motifs sculptés sur une partie de leurs clefs. Ainsi, la colonnade paraît être, elle aussi, une œuvre hybride du XIIe siècle.

Enfin, l'autre moitié du côté nord de la cour, jusqu'à l'angle nord-ouest, est bordée par une façade offrant quelque analogie avec la façade nord de la mosquée propre. Comme cette dernière, elle est percée de vastes baies à arc brisé, coupées par un linteau droit formant meneau. Comme elle encore, elle porte un long bandeau qui passe au-dessus des arcs de ces baies. L'inscription de ce bandeau donne à l'édifice le nom de *masdjid* „mosquée“, et en attribue la construction à un gouverneur du sultan Salîm Ier, en 935 (1528—29).[3] Ici, comme sur la façade nord de la mosquée propre, l'inscription paraît n'être qu'un épisode épigraphique; elle ne signale que l'aménagement, dans un édifice sans doute plus ancien, d'une petite mosquée ou d'une école, et ne nous apprend rien sur l'origine de la façade qui la porte.

Aussi bien, les inscriptions de la grande Mosquée postérieures à l'époque inalide ne s'adressent plus à l'archéologie, mais à l'histoire seule. L'ordre chronologique des textes suivants nous conduira tantôt à l'enceinte, tantôt à la grande Mosquée; mais ce va-et-vient ne jettera aucun trouble dans mon exposition. En effet, ces textes ne sont désormais plus que des épisodes dans l'histoire de ces deux monuments, alors qu'ils restent des documents de premier ordre pour l'histoire politique et générale d'Amid.

[1] Voir plus haut, p. 59 en haut.
[2] Voir plus haut, p. 46 et plus loin, les nos 28 et 32.
[3] Voir plus loin le no 37.

CHAPITRE TROISIÈME.

INSCRIPTIONS DIVERSES.

INALIDES.

25. Fragment inalide(?). XIIe (?) siècle. — Sur la face d'un saillant (ou près d'un angle de la courtine), dans le front est ou sud de l'enceinte, règne un bandeau formé de pierres



Fig. 26. Inscription nº 25.

blanches, encastrées dans le parement en pierres noires. Une ligne du même type; mêmes caractères (fig. 26). Inédite.

بسم ا[لله ا]لرحا[من] الرحيم هذا ما أمر بعمله مولانا الأمير الإسفهسلار الأجلّ السيّد الكبير

الم[ؤيّد ?] ا[لمنصو]ر المظفّر المجاهد العالم العادل [la fin a disparu].

Voici ce qu'a ordonné de faire notre maître l'émir, le maréchal très majestueux, le seigneur, le grand, l'assisté, le victorieux, le vainqueur, le combattant, le savant, le juste . . .

Les derniers mots visibles sont frustes et l'extrémité du bandeau a disparu dans une large brèche du parement. En l'absence de tout indice historique, le style des caractères trahit l'époque merwanide, seldjoukide ou inalide. D'autre part, la titulature est inalide ou ortokide; mais les inscriptions ortokides d'Amid sont toutes en arrondi, comme on va le voir. Dès lors, il est permis d'attribuer ce fragment à un Inalide, soit à Maḥmûd ibn Ilaldi, dont le protocole, dans le n° 21, répond mot pour mot à ce fragment, soit au Nisanide ʿAlî, bien que son protocole, dans le n° 24, n'offre pas des rapprochements aussi décisifs. Le style des caractères paraissant un peu plus ancien que dans le n° 21, je suis tenté d'attribuer ce texte à Maḥmûd au début de son règne, peut-être à son père Ilaldi, dont le protocole, dans les n[os] 19 et 20, bien que moins concluant que celui du n° 21, offre aussi des analogies avec ce fragment; l'inscription daterait alors du début du XII[e] siècle.

La photographie montre dans le parement deux appareils bien distincts: au-dessous du bandeau règne un grand appareil régulier qui paraît fort ancien, malgré des traces de réparation; au-dessus du bandeau se voit un appareil moyen, plus irrégulier. Ici encore, l'inscription semble marquer à peu près le niveau de la réfection qu'elle est destinée à faire connaître.[1]

C'est vers cette époque, en 534 (1139—40), soit un siècle après Nâṣiri Khusrau, qu'un voyageur anonyme visita la capitale du Diyar-Bekr. En ce temps, écrit-il près d'un demi-siècle plus tard, Amid était tombée dans une profonde décadence, grâce au régime d'exactions et de terrorisme inauguré par la tyrannie et la rapacité des Nisanides. Tous les hommes distingués par leur science, leur fortune ou leur caractère avaient quitté la ville ou s'y tenaient cachés. Les maisons étaient inhabitées, les marchés déserts, au point que les voyageurs obligés de s'arrêter ici cachaient leur nom et leur origine, pour protéger leur vie et leur honneur. Mais au début de l'année 579 (1183), Allâh délivra les habitants qui s'y trouvaient encore. Amid fut prise par l'Ortokide Nûr al-dîn Muḥammad et ce nouveau maître, dont Allâh daigne prolonger le règne, en a rouvert les portes toutes grandes; il a remis les taxes et il s'efforce, par une administration juste et sage, de lui rendre son ancienne prospérité.[2]

Ce morceau littéraire est rédigé en prosé rimée, dans le style prétentieux à la mode chez les écrivains du temps de Saladin. De plus, les louanges de l'auteur à l'adresse de Muḥammad, qui régnait alors, ne sont peut-être pas désintéressées. Malgré tout, c'est un document de grande valeur pour l'histoire d'Amid à cette époque. D'abord, il prouve que la tyrannie des Nisanides avait commencé dès l'année 534 et cette observation concorde exactement avec le témoignage des inscriptions. Alors qu'avant 534, l'Inalide Ilaldi signe encore en premier rang la façade ouest de la grande Mosquée (n[os] 19 et 20), après 534, c'est le Nisanide Ḥasan qui

[1] Voir plus haut, p. 26 s.

[2] Ce curieux document, que je me borne à résumer, se trouve dans le ms. Paris 2214. Cet ouvrage a été attribué tantôt à un continuateur d'Iṣṭakhri (DE SLANE, *Catalogue*, p. 390) ou d'Ibn Ḥauqal (LE STRANGE, *The lands of the Eastern caliphate*, p. 110), tantôt au Hamdanide Saif al-daula (QUATREMÈRE, dans Rashîd al-dîn, p. 332, note). Mais il n'est que dédié à ce prince et c'est l'œuvre d'un continuateur d'Ibn Ḥauqal, retouchée plusieurs fois, jusqu'au XII[e] siècle de l'hégire. QUATREMÈRE cite à ce propos le manuscrit de Paris sous la cote anc. fonds 580; mais le ms. 2214 est classé anc. fonds 582 dans le catalogue DE SLANE, où il est dit, p. 809, que le ms. anc. fonds 580 fait défaut. Le texte complet de ce passage a été publié par DE GOEJE, dans les gloses de son édition d'Ibn Ḥauqal, *Bibl. geogr. arab.*, II, p. 151, n. *b*; DE GOEJE a rétabli la ponctuation correcte du nom de Nisân, omise par le copiste.

signe en premier rang la face nord de la mosquée propre (nº 21), puis son fils ʿAlî qui signe en premier rang la façade est (nºs 22 et 23) et, tout seul, l'entrée de l'aile est (nº 24). Or, aucun des travaux d'art signés par ces vizirs n'égale en richesse la façade signée par Ilaldi. C'est qu'avec la tyrannie des Nisanides a commencé ce régime d'avarice dont les récits sur la conquête d'Amid par Muḥammad et Saladin vont nous fournir de nouvelles preuves, en montrant les Amidiens heureux de se rendre, après une résistance honorable, et de secouer le joug d'un tyran qui cachait ses trésors dans les tours de l'enceinte, au lieu de les employer à les défendre. Ces récits expliquent un fait significatif révélé par l'épigraphie: tandis qu'Abbassides, Merwanides, Seldjoukides, Ortokides et Ayyoubides réparent à l'envi les murailles d'Amid, celles-ci n'ont livré jusqu'ici qu'un seul fragment (le nº 25) attribuable aux Inalides ou aux Nisanides; encore cette attribution n'est-elle pas certaine. En négligeant de fortifier leur capitale, ces dynastes semblent avoir signé leur propre ruine, consommée par la conquête de Saladin. De cette conquête enfin, le voyageur anonyme, contemporain des événements qu'il raconte, donne la même date que les chroniqueurs dont nous allons maintenant résumer le récit.

Depuis longtemps, les Ortokides de Ḥisn-Kaifa avaient des vues sur Amid et à plusieurs reprises, Qarâ-arslân avait tenté vainement de s'en emparer[1]; cette conquête était réservée à son fils et successeur Muḥammad, le vassal et l'allié de Saladin. En 576, au cours d'une campagne contre le sultan seldjoukide d'Asie Mineure, il avait été convenu que Saladin prendrait Amid avec l'aide de Muḥammad et la lui remettrait en fief. En 578, après un siège infructueux de Mossoul, les alliés marchèrent sur Amid, avec l'autorisation du calife, et parurent devant la ville à la fin de la même année (avril 1183). Le Nisanide Masʿûd, qui tenait en tutelle son vieux maître Maḥmûd, prit la direction de la défense; mais il indisposa les assiégés en leur refusant les munitions qu'il tenait en réserve dans l'enceinte. Les mangonneaux et les sapeurs de Saladin menaçant déjà la muraille, les Amidiens, dégoûtés d'un régime dont ils souffraient depuis longtemps, obligèrent Masʿûd à demander l'amân, que Saladin s'empressa de lui accorder, avec l'autorisation d'emporter ce qu'il pourrait recueillir de ses trésors en trois jours. La bannière de Saladin fut hissée sur la muraille en muḥarram 579 (mai 1183) et trois jours après, Masʿûd emportait en Asie Mineure une partie de ses richesses. Saladin livra le reste à Muḥammad, avec Amid, et témoigna des égards au vieux Maḥmûd, en le recommandant aux soins de son vassal, auprès duquel il demeura jusqu'à sa mort. Puis il poursuivit sa campagne, après avoir envoyé au calife un rapport détaillé sur la prise d'Amid.[2]

Tel est, en résumé, le récit des chroniques; on y trouvera, avec quelques variantes peu importantes, des détails curieux que j'omets à dessein, parce qu'ils ne sont pas indispensables au commentaire épigraphique. Leur témoignage unanime est confirmé de la manière la plus imprévue par l'inscription suivante, qui nous reporte à la veille de ce siège mémorable.

26. Nisanide Masʿûd. 578 H. — Sur une grande pierre encastrée dans le parement extérieur de l'enceinte, en un point de la courtine voisin de la tour I du plan (fig. 1). La pierre s'appuie sur le linteau d'une petite porte percée dans le mur et murée elle-même après coup.[3] Trois lignes en naskhi ancien; grands caractères, munis de points diacritiques et rehaussés de rinceaux épanouis dans les champs, d'un style nouveau, beaucoup plus sobre que celui des rinceaux coufiques (pl. XVI). Inédite.

[1] Voir Usâma, éd. DERENBOURG, p. 62; trad. dans *ROL (Revue de l'Orient latin)*, II, p. 411 s.; Michel le Syrien, trad. CHABOT, III, p. 320, 329, et dans *Hist. arm. des crois.*, I, p. 357; Abû Shâma, éd. Boulaq, II, p. 40, l. 4; Sibṭ ibn al-Djauzi, Br. Mus. add. 23 279, fº 9 vº (d'après AMEDROZ; ce passage manque dans l'édition JEWETT, p. 239); Abu l-faradj, trad. BRUNS, p. 359, 365; DERENBOURG, *Vie d'Ousâma*, p. 320 s.

[2] Voir les sources citées dans le recueil d'OPPENHEIM, au nº 124, et Ibn Shaddâd, fº 78 rº, qui donne à Masʿûd le nom d'Ibrahim. La lettre au calife, rédigée par le Qâḍî Fâḍil, le secrétaire de Saladin, se trouve dans Abû Shâma, II, p. 40, et à Munich, ms. ar. 402, fºs 123 s.; voir le catalogue AUMER, p. 157; HELBIG, *Al-Qâḍî al-Fâḍil*, p. 68.

[3] C'est sans doute une de ces poternes signalées plus haut, p. 7, 9 s. et 22.

(1) توكّلتُ على الله[1] فتح باب السعادة ما [1 ou 2 mots] (2) مولانا العادل بهاء الدين مسعود [2 mots] على (3) رحمة الله فى سنة ثمان وسبعين وخمسمائة .

J'ai mis ma confiance en Allâh. A ouvert la porte du bonheur . . . notre maître, le juste, Bahâ' al-dîn Masʿûd . . . . sur la miséricorde d'Allâh. En l'année 578 (1182—83).

Ce texte est au nom du dernier Nisanide Bahâ' al-dîn Masʿûd, le vaincu de Saladin; la triple coïncidence du surnom, du nom propre et de la date ne laisse aucun doute à cet égard. Bien plus, cette date nous reporte à la veille même de la prise d'Amid, puisque Saladin, on l'a vu, vint l'assiéger le dernier mois de l'année 578 et s'en rendit maître le premier mois de l'année suivante. Dès lors, chaque mot de ce petit texte prend une valeur inattendue: „J'ai mis ma confiance en Allâh", c'est le cri d'angoisse, peut-être de remords, d'un malheureux menacé d'un péril imminent, qui semble invoquer encore, un peu plus loin, dans une phrase obscure, la miséricorde d'Allâh.[2] Que fait Masʿûd en cet instant critique où, peut-être enfermé déjà dans Amid, il pressent l'issue fatale du siège? Il fait percer dans le mur de l'enceinte une porte dérobée, soit en vue d'une sortie de la garnison, soit pour fuir lui-même au dernier moment, en laissant le vieux Maḥmûd aux prises avec les assiégeants. Tel est le sens des mots *fataḥa bâb al-saʿâda*[3], qui trahissent, en outre, l'état d'âme du Nisanide. En effet, les mots *fataḥa bâban* signifient non seulement „ouvrir une porte" au sens propre, mais encore, dans un sens figuré général, „donner accès, faciliter, exaucer, procurer la solution" d'une difficulté, etc. Or, le terme *bâb al-saʿâda*, si fréquent dans l'onomastique des enceintes musulmanes[4], a ici un sens nettement précatif: c'est la porte „qui doit procurer" le bonheur, c'est-à-dire la victoire ou la délivrance.[5] Cet état d'âme ressort enfin de la sobriété du protocole de Masʿûd et de la brièveté de l'inscription, qui trahissent, avec la hâte du travail, une discrétion peu conforme aux prétentions ambitieuses des Nisanides au temps de leur fortune. En vérité, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, du hasard auquel nous devons ce souvenir poignant d'une fin de règne, ou du prestige étrange qu'exerçait alors l'épigraphie. Aujourd'hui que le livre a tué la pierre[6]

[1] Fragment de *Coran*, XI, 59 (et paraphrase d'autres passages).

[2] Après un examen minutieux de la photographie, je ne vois aucune leçon sensée à proposer pour ce passage (fig. 27) et les confrères auxquels j'ai soumis ce petit problème n'ont pas été plus heureux. Je renonce à une interprétation forcée, à laquelle j'avais cru pouvoir m'arrêter, et je me borne à observer qu'on ne peut pas lire *ibn . . . ʿAlî* (on sait que Masʿûd était fils de ʿAlî) *raḥimahu allâh*, parce que le mot رحمة porte clairement ses deux points, qui imposent la leçon *ʿalâ raḥmat*. D'ailleurs, la leçon *ibnʿ Alî* forcerait à chercher, dans le reste du groupe énigmatique, le surnom Kamâl al-dîn de ʿAlî, qu'il est impossible d'y lire, même en faisant violence à la paléographie.


Fig. 27.

[3] Sur la photographie, ces mots sont très distincts. Puis viennent les lettres با ou ما, la fin de la ligne ayant disparu dans une réparation. On pourrait lire بباب, c'est-à-dire que la poterne a été percée „près de la porte de . . ."; mais elle ne paraît pas se trouver dans le voisinage immédiat d'une des portes de l'enceinte.

[4] L'enceinte du Caire avait une porte appelée Bâb Saʿâda. Bien que Maqrîzi, *Khiṭaṭ*, éd. Boulaq, I, p. 383, donne ce nom pour celui d'un homme appelé Saʿâda et que cette étymologie soit confirmée par l'absence de l'article, ne serait-ce pas „la porte du bonheur", comme ce Bâb al-saʿâda qui existait autrefois dans l'enceinte d'Alep? Voir Ibn Shaddâd, *Aʿlâq*, ms. Académie Pétersbourg, Rosen, *Notices sommaires*, n° 162, f° 10 v°; Ibn Shiḥna, *Durr*, Gotha, Pertsch, n° 1724, f° 17 r°; trad. Blochet, dans *ROL*, VI, p. 35; cf. le Dâr al-saʿâda, à Damas et ailleurs.

[5] D'autres noms de porte, tels que *bâb al-naṣr, al-faradj, al-futûḥ*, ont la même nuance précative, car ces mots dérivent de verbes servant à former des eulogies très connues.

[6] Voir V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, livre V, chap. 2. J'étudierai ailleurs l'origine magique de l'épigraphie, en montrant le caractère incantatoire d'un grand nombre de ses formules, eulogies, souhaits, imprécations, jeux de mots, etc., ainsi que le rôle talismanique d'une partie de ses représentations figurées; voir mon commentaire de l'inscription de la porte du Talisman à Bagdad, dans le recueil Sarre, n° 39 (sous presse); cf. plus loin, p. 82.

quel capitaine, assiégé dans son dernier refuge, songerait à faire sculpter sur une porte dérobée, hâtivement construite, ces vingt-cinq mots, décorés de rinceaux, qui trahissent un dernier espoir et résument l'histoire d'un siège?

Ce testament des Nisanides offre un intérêt de plus: au point de vue paléographique, il inaugure une ère nouvelle. C'est la plus ancienne inscription d'Amid sculptée dans ce caractère arrondi, appelé naskhi, qui remplace le coufique fleuri, dans les textes historiques, vers le milieu du XIIe siècle.

En recherchant la date précise de cette évolution, dans une série de villes qui ont fourni des documents paléographiques de cette époque, j'ai montré qu'il est permis de la rattacher souvent à des changements politiques et sociaux: en Syrie et en Égypte, aux conquêtes de Nûr al-dîn et de Saladin sur l'empire et les traditions fatimides; en Algérie, à l'invasion almohade.[1] Il faut avouer que cette théorie s'applique mal à la Mésopotamie et à l'Asie Mineure, où le nouveau caractère apparaît à Amid à la veille de la conquête de Saladin, à Mifarqin et à Diwrigi un peu plus tard, indépendamment de toute révolution dynastique.[2] Mais si les Ayyoubides n'ont pas introduit eux-mêmes le nouveau caractère en Mésopotamie, il est permis de croire qu'ils ont contribué à l'y répandre.

ORTOKIDES DE KAIFA.

Saladin donnait Amid à Muḥammad et désormais, les Ortokides de Hisn-Kaifa en feront leur capitale; mais ils garderont la place forte qui avait été le berceau de leur dynastie. Abritée dans les flancs et au pied d'un rocher qui plonge dans le Tigre en aval d'Amid, au milieu d'un paysage grandiose et romantique, Hisn-Kaifa paraît avoir conservé des ruines importantes du moyen âge, qu'aucun explorateur n'a pris encore la peine de relever.[3] En revanche, on doit au général DE BEYLIÉ quelques photographies de grande valeur pour l'histoire et l'archéologie d'Amid sous les Ortokides. C'est d'accord avec les chroniqueurs que l'épigraphie vient de nous découvrir le dernier Nisanide sortant d'Amid par une poterne dérobée; c'est encore avec eux qu'elle va nous montrer le nouveau maître de la ville y entrant en triomphe par la porte d'Alep.

[1] Voir *CIA*, I, p. 75, 85, 639, 726 et *passim*; *Inscr. arabes de Syrie*, p. 34 à 42; *JA*, 8e série, XVIII, p. 74; 9e série, VI, p. 499; IX, p. 466; *ZDPV*, XVI, p. 86, et *MuN*, 1903, p. 53; *Revue africaine*, 1905, p. 185; *Journal des Savants*, 1906, p. 424, etc.

[2] Voir LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 11 (Mifarqin); *CIA*, III, p. 69 (Diwrigi).

[3] Sans remonter aux relations de Barbaro (1437), du marchand vénitien de 1507 et de Tenreiro (1529), je me borne à citer TAYLOR, *Travels in Kurdistan* (1861), dans *JRGS*, Londres 1868, XXXV, p. 32 s., qui décrit le château et la ville, assise sur un rocher sur lequel est sculpté un grand bas-relief, et au-dessous, sur la rive du fleuve, les ruines de mosquées et de mausolées, enfin le pont de pierre, dont les piles portent des figures humaines antiques. Voir aussi DE MOLTKE, *Lettres sur l'Orient*, trad. française, p. 220; GREY, *Italian travels in Persia*, p. 151, n. 2; les sources citées par QUATREMÈRE, dans Rashîd al-dîn, p. 334, note; DERENBOURG, *Vie d'Ousâma*, p. 314, n. 5; SAINT-MARTIN, *Arménie*, I, p. 174; CHARMOY, dans Sharaf al-dîn, I a, p. 144, 450; RITTER, *Erdkunde*, XI, p. 87 s. Vers 1890, DE CHOLET vit encore les ruines du pont et de deux grandes mosquées; *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, p. 270. M. POGNON me dit qu'il a vu les ruines du pont et deux ou trois minarets portant des inscriptions arabes. D'après l'anonyme Paris 2214, ce pont, dont les auteurs parlent en des termes peu concordants, aurait été bâti en 510 par l'Ortokide Qarâ-arslân; voir Ibn Ḥauqal, éd. DE GOEJE, p. 152, note; QUATREMÈRE, *loc. cit.* Or, c'était son père qui régnait en 510; DERENBOURG, *loc. cit.*, a déjà signalé cette erreur. Ibn Shaddâd, f° 80 r°, décrit le pont sans en nommer l'auteur, mais il signale à Kaifa des monuments merwanides et ortokides: il est donc probable que le pont a été bâti par un Ortokide. Dès lors, je suppose que les bas-reliefs „antiques“ observés par TAYLOR sont de ces représentations figurées si fréquentes sur les monuments seldjoukides et post-seldjoukides, peut-être des thèmes astrologiques pareils à ceux qui sont sculptés sur les piles du pont de Djazira, bâti vers 550 H., par un vizir des Zenguides de Mossoul; voir le commentaire de l'inscription du pont du Khabur à ʿArban, dans le recueil SARRE, n° 6 (sous presse).

Porte d'Alep. — H. de Hell, II, p. 442: „La porte grecque (d'Alep), quadrangulaire, à moulures orientales, possède sur son fronton une tête de bœuf ayant un anneau à la lèvre inférieure, surmontée d'un oiseau aux ailes déployées. Au-dessus de ces ornements règnent plusieurs lignes d'inscriptions coufiques *(sic)*, paraissant avoir été rajoutées après coup, à en juger par la différence de l'appareil des matériaux qui les entourent. Dans le mur, à gauche, sont encastrés deux fragments d'inscriptions coufiques, et plus bas, deux lignes de caractères arabes. A droite de cette porte s'en trouve une autre murée, également quadrangulaire, dont les moulures sont de style grec."

Garden, p. 184: „The towers and walls at the Rum gate, leading to Aleppo, facing the westward, are very high, of great strength, and worthy of a visit . . . Each tower is well furnished with long narrow loopholes. The gateway is rectangular, with a straight lintel. Immediately above this is a scroll, shaped like the segment of a circle, and, still higher, is an eagle, or hawk, standing upon the horns of the skull of a cow or buffalo, through the nasal extremity of which latter hangs a ring or wreath. This, which is carved in stone, may be emblematical. Above, but extending the whole length of the lintel, is another scroll of Arabic or Cufic. One of these inscriptions bears the date 559 (579!) of the Hegira. On the inner side of each gate-post, high up, is carved a band supporting a wreath or ring. The outer gate is made entirely of iron, without any woodwork, and is formed of horizontal and perpendicular bars rivetted to thick plates with large-headed bolts. The intervals between the bars are ornamented with various devices in the same metal, similarly fastened to the plates. The bars, as well as the padlocks for securing the gate when shut, are massive, but very primitive in their construction. Side chambers, or recesses inside the gateway, exist for the accommodation of the gate-keepers. The roof of the gateway is arched, and built of narrow red tiles, and is much higher than those of the others. The inner gate is of wood, strengthened with iron bars. Above the gateway are the remains of some dome-shaped chambers built of red tiles, arranged in an ornamental style, but now in a ruinous state. The battlements on the top of the wall are only 2 feet thick; the walls are about 14 feet, although at some points they are less . . . Height of the towers of the Rum gate, 65 feet 6 inches; height of the wall between the towers, 52 feet; height of the wall adjoining the towers, 44 feet; breadth of the terre-plein, 19 feet. The towers are large and roomy, and have three stages or stories, the loopholes of which, generally 5 in number, are arched over on the inside with red tiles, and resemble small casemates. The defence of the walls of the town was effected on the land side by two or more loopholes, passages, or stories, built within the thickness of the walls, and extending from tower to tower. Access to these, as well as to the upper battlements, was maintained by flights of stone steps. The banquette running round the summit of the walls was, like that in the citadel of Erzerum, totally devoid of parapets towards the interior of the place, an extraordinary and unaccountable omission."[1]

A l'extérieur (en V du plan, fig. 1), seul côté visible sur les photographies (pl. XVII), la porte d'Alep ressemble assez à celle de Kharput.[2] Elle est aussi flanquée de deux gros saillants arrondis, bâtis sur le même plan et percés des mêmes meurtrières allongées, dont le petit arc est taillé dans un seul bloc. Elle offre les mêmes caractères constructifs, le même appareil en petits blocs de basalte, le même crénelage au sommet de la courtine et des saillants. Mais ici, ces derniers sont plus écartés l'un de l'autre et dans le front de courtine plus large qu'ils encadrent sont percées trois entrées au lieu d'une seule, soit une grande porte centrale, flanquée de deux portes plus étroites et plus basses. La première est murée et ses profils sont arasés au nu du mur. La porte latérale droite (sud) est aussi murée, mais elle a conservé son cadre

[1] L'absence d'un parapet sur le chemin de ronde, vers l'intérieur de la place, est plutôt la règle dans les enceintes à cette époque.

[2] Voir plus haut, p. 16 et 29.

mouluré. Le seul passage ouvert est celui de la porte latérale gauche (nord). Elle est carrée et encadrée par une forte moulure dont le profil est formé d'un gros boudin doublé de gorges et de filets. Le linteau, fait de blocs appareillés, s'amortit aux angles sur deux corbeaux; il est soulagé par un arc de décharge à grands claveaux, dont la clef porte le bas-relief signalé par H. DE HELL et GARDEN et qu'on étudiera plus loin (p. 78 s.).

27. Ortokide Muḥammad. 579 H. — Au-dessus de cet arc règne une forte moulure horizontale, composée d'une doucine, que borde un filet; au centre, elle fait un décrochement vers le haut et aux deux bouts, elle s'amortit en retour d'équerre vers le bas. Elle protège une inscription de deux lignes qui se décroche aussi au-dessus de la clef sculptée, sous la moulure; la fin de la deuxième ligne est divisée à son tour en deux petites lignes superposées (a et b) renfermant des caractères plus petits. Sous la clef sculptée, une troisième ligne occupe le segment de cercle compris entre l'arc de décharge et le linteau. Naskhi ancien; grands caractères, rehaussés de rinceaux, avec quelques points et signes (pl. XVII). Publiée en partie dans le recueil D'OPPENHEIM, n° 121.

(1) بسمله . . . نصرٌ من الله وفتح قريب[1] لمولانا الملك العالم العادل المؤيّد المظفّر المنصور نور الدنيا والدين ظهير الإسلام نصير الإمام مجير(?) الأنام بهاء (?) الدولة أمين (?) الملّة (2) جلال الأمّة افتخار الملوك والسلاطين قامع الكفرة والمشركين قاهر الإلحاد والمتمرّدين زعيم (?) جيوش المسلمين ناصر المجاهدين فلك المعالى ذخر الخلافة پهلوان جهان خسرو ايران (a) ملك الأمراء اينانج بيغو قتلغ بك أبي الفتح محمّد بن قرا (b) ارسلان بن داود بن سكمان بن ارتق نصير أمير المؤمنين (3) وذالك فى سنة تسع وسبعين وخمسمائة .

Une victoire de la part d'Allâh et une conquête prochaine à notre maître le roi, le savant, le juste, l'assisté, le victorieux, le vainqueur, Nûr al-dunyâ wal-dîn, l'auxiliaire de l'Islam, l'aide de l'imâm, le protecteur des hommes, l'éclat du gouvernement, la personne de confiance de la religion, la splendeur de la nation, la gloire des rois et des sultans, le dompteur des infidèles et des polythéistes, qui subjugue l'hérésie et les rebelles le chef des armées des musulmans, l'aide des guerriers, la sphère des hautes qualités, la réserve du califat, le héros du monde, le Chosroès de l'Iran, le roi des émirs, l'homme de confiance, le faucon, l'heureux prince, Abu l-fatḥ Muḥammad, fils de Qarâ-arslân, fils de Dâwud, fils de Sukmân, fils d'Urtuq, l'aide de l'émir des croyants. Et cela (a eu lieu) en l'année 579 (1183—84).

L'attribution de ce texte à Muḥammad, que j'ai déjà proposée sur un document incomplet, est désormais certaine, grâce à la photographie du général DE BEYLIÉ, qui permet de le lire entièrement, à part quelques mots douteux sans importance. Le protocole de Muḥammad se compose du titre *malik* suivi d'épithètes[2], du surnom en *al-dunyâ wal-dîn*[3], d'une série de titres composés[4], de titres persans et turcs[5], puis de la *kunya* et du nom propre, suivis d'une

[1] Fragment de *Coran*, LXI, 13.

[2] Cf. plus haut, p. 65, n. 5, et plus loin, p. 79, n. 3, et 87, n. 5.

[3] Il est très indistinct sur la photographie, mais la leçon *nûr al-dunyâ wal-dîn* doit être exacte, car ce surnom ne peut se trouver qu'en ce point de l'inscription et toutes les sources connues, monnaies et chroniques, s'accordent à appeler Muḥammad Nûr al-dîn.

[4] A la ligne 2, les lettres وا du mot والمتمردين et le mot فلك, qui se trouvent aux deux points où cette ligne se décroche au-dessus de la clef sculptée, sont couchés horizontalement et doivent être lus, les deux premières de bas en haut, le second de haut en bas.

[5] Celui que je lis *baighu* ou *bighu* „faucon" paraît écrit بيغو et l'on pourrait le lire *yabghu* = *jabghu*. Sur

généalogie complète et du titre en *amîr al-mu'minîn.* Ce protocole est parfaitement régulier et conforme à la titulature des dynastes de la fin du XIIe siècle. Enfin la date, tout à fait certaine, prouve que ce texte, ainsi que je l'ai déjà supposé, remonte à la première année du règne de Muḥammad à Amid et qu'il a pour but de rappeler la prise de la ville par les deux alliés et la restauration de la porte à la suite de ce fait d'armes.[1] Tel est le sens très clair du passage du Coran placé en tête de l'inscription.[2]

A quelle partie de la porte celle-ci s'applique-t-elle? Il est difficile de le dire, car elle ne renferme pas de terme d'architecture; de plus, l'entrée qu'elle décore n'est qu'un hors d'œuvre dans la construction et celle-ci trahit plusieurs reprises. En tout cas, l'inscription ne prouve nullement que l'ensemble de la porte, c'est-à-dire les trois entrées, la courtine et les deux saillants, soit l'œuvre exclusive de Muḥammad. La triple entrée est un dispositif assez fréquent en Orient, où il remonte à l'antiquité, soit dans les ruines d'enceintes antiques[3], soit dans les enceintes médiévales dont l'origine est antique.[4] On peut en dire autant du flanquement par des saillants arrondis. D'autre part, l'appareil et les détails de la construction offrent des analogies avec ceux de la porte de Kharput, où ils sont datés, semble-t-il, par les inscriptions de Muqtadir.[5] En résumé, je pense que le plan général de la porte, triple entrée, courtine et saillants, remonte à l'antiquité; que l'ensemble de la construction actuelle peut être attribué à Muqtadir, avec des réfections plus récentes, décelées par le désordre de la maçonnerie et les fragments sculptés remployés dans son parement[6]; enfin, que Muḥammad a refait l'entrée latérale gauche, peut-être aussi l'entrée latérale droite, aujourd'hui murée, dont

ce vieux titre turc, voir Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon,* p. 59, 102, 146 et *passim*; Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei,* p. 118; *Neue Folge,* p. 172; *Zweite Folge,* p. 96, et *passim*; *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialekte,* III, p. 267, 286; Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk,* p. 45 s.; Chavannes, *Documents sur les Turcs occidentaux,* index à Che-hou et Jabgou, et *Les pays d'occident d'après le Heou Han chou* (tir. à part du *T'oung pao*), p. 43, n. 3; Julien, *Documents sur les Tou-Kioue,* tir. à part du *JA,* p. 203 et *passim*; Marquardt, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften,* p. 25, 35 et *passim,* et dans *WZKM,* XII, p. 183; *Ērānšahr,* index. Mais la leçon بيغو paraît assurée par la réplique du n° 30; voir plus loin, p. 81, n. 2, 6 et 7, et 92, n. 5; cf. le texte du n° 32. D'ailleurs, le titre *jabghu,* bien qu'il ait passé dans la littérature arabe, y figure en général sous la forme جَغويه ou ses variantes. On le retrouve ailleurs sous la forme جفغا, et en épigraphie, sous la forme جبوغا, dans une inscription contemporaine de celle d'Amid; voir *CIA,* III, n° 38 (Diwrigi), et les sources citées là-bas, p. 67, n. 3, et 68, n. 2.

[1] Voir le recueil d'Oppenheim, p. 79. L'alternative entre „sept“ et „neuf“ dans le chiffre des unités est supprimée par la nouvelle photographie. D'ailleurs, 579 est la seule combinaison de ces chiffres qui corresponde à une année durant laquelle Muḥammad régnait à Amid.

[2] Littéralement „un secours d'Allâh et une *ouverture* prochaine“ à notre maître, etc., c'est-à-dire tout à la fois l'*ouverture* de la porte, la *conquête* de la ville, et la *faveur* d'Allâh; cf. plus haut, p. 73. Il est piquant de voir ici le vainqueur et le vaincu faire usage du même double sens, où se reflète peut-être une formule incantatoire.

[3] Ainsi, à Constantinople, la Porte dorée (voir Strzygowski, *Das goldene Tor,* dans *Jahrbuch des K. deutschen archäolog. Instituts,* VIII), et d'autres à Hiérapolis, à Patara, à Adalia, à Krétopolis, à Jérusalem, etc.; voir Beaufort, *Karamania,* p. 1; de Laborde, *Voyage de l'Asie Mineure,* pl. XXXIII; Texier, *Description de l'Asie Mineure,* pl. 190; Benndorf et Niemann, *Reise in Lykien und Karien,* p. 116, pl. XXXVI; Lanckoronski, *Pamphylie,* p. 22, fig. 8; *Pisidie,* p. 128, pl. XXII; de Vogüé, *Le temple de Jérusalem, passim,* etc.

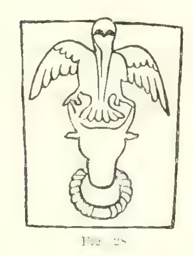
[4] Ainsi le Bâb sharqi ou Porte orientale de l'enceinte de Damas; voir von Kremer, *Topographie von Damascus,* I, p. 10; Porter, *Five years in Damascus,* p. 9, 15 s.

[5] Voir plus haut, p. 21.

[6] On en voit deux sur les photographies: 1° Un bloc encastré au-dessus de la porte centrale, sous les créneaux de la courtine, dans lequel est sculptée une petite niche semi-circulaire, couronnée d'une coquille à cinq côtes, que surmonte une courte inscription en coufique simple (?), de l'époque de Muqtadir apparemment; 2° Deux moellons encastrés à gauche de l'inscription n° 27, portant des fragments d'inscription en coufique décoratif, l'un avec le mot اربعمائة „400“, l'autre avec les lettres ولة, peut-être la fin du mot *daula,* tous deux provenant probablement d'une inscription merwanide.

le cadre paraît être pareil à l'autre. Quant à la grande entrée centrale, on n'en distingue plus que la trace dans les réparations subséquentes de la maçonnerie.

Si l'on compare l'entrée latérale gauche de la porte d'Alep avec l'entrée de la porte de Mardin (fig. 3), on verra que les deux cadres, sans être absolument pareils, offrent une grande analogie dans les éléments qui composent leur profil: boudins, gorges et filets, disposés dans un autre ordre, mais produisant le même effet. Comme le cadre de la porte de Mardin est plus récent que l'appareil environnant, il est permis de l'attribuer également à Muḥammad, en supposant que cette porte eut aussi à souffrir du siège de Saladin. Il est vrai que les récits de ce siège ne donnent aucun détail topographique; mais Saladin, arrivant de Mossoul, a dû passer le pont du Tigre au sud de la ville; dès lors, les portes de Mardin et d'Alep étaient les plus immédiatement exposées à son attaque.


Fig. 28.

Le motif sculpté sur la clef de l'arc de décharge (fig. 28) représente un oiseau de proie, vu de face, la tête en avant, les ailes éployées, la queue en éventail et les pattes posées sur l'extrémité des cornes d'une tête de taureau qui tient dans sa gueule un gros anneau torse ou une guirlande.[1] Il s'agit évidemment d'un emblème; mais quel en est le sens? Malgré quelques travaux estimables[2], l'héraldique musulmane est encore plongée dans une telle obscurité qu'il est impossible de donner à cette question une réponse immédiate et certaine. Comme il faut cependant commencer par un bout, on me permettra de proposer une interprétation que je prie de considérer comme un simple essai destiné à provoquer de nouvelles recherches dans un domaine mystérieux où je ne m'aventure qu'en hésitant.

Ce motif est composé de trois éléments qu'on retrouve tous les trois ailleurs, à l'état isolé. L'anneau seul est sculpté dans l'entrée gauche de la porte d'Alep, sur les faces latérales des deux corbeaux qui porte les extrémités du linteau, sous l'inscription nº 27.[3] La tête de taureau figure seule au premier étage de la façade ouest et aux deux étages de la façade est de la grande Mosquée.[4] L'oiseau figure seul, à ce qu'il semble, sur une des tours de l'enceinte.[5] Enfin, la tête de taureau figure, avec l'anneau dans la gueule, au rez-de-chaussée de la façade ouest de la grande Mosquée.[6] Ici, les trois éléments sont réunis, non simplement superposés, mais associés dans une action commune: la gueule du taureau tient l'anneau et l'oiseau saisit les cornes du taureau. Il est évident que cet emblème composé renferme un sens symbolique; sa composition même va nous aider à chercher le sens de chacun de ses éléments.

Le motif est sculpté droit au-dessous d'une inscription qui commémore la prise d'Amid, par l'Ortokide Muḥammad, sur l'Inalide Maḥmûd et le Nisanide Mas'ûd. Supposons un instant que l'oiseau soit l'emblème de Muḥammad et la tête de taureau, celui des Inalides, ou des Nisanides, ou encore de la ville d'Amid: est-il possible d'imaginer un symbole plus saisissant de cette conquête et un commentaire plus pittoresque de l'inscription que l'oiseau de Muḥammad, les ailes éployées et l'air triomphant, tenant dans ses serres les cornes du taureau vaincu? L'archéologie musulmane connaît plusieurs exemples de ces emblèmes symboliques de victoire; ainsi, celles du calife Nâṣir sur ses rivaux spirituels, symbolisées par un bas-relief dont il sera question tout à l'heure, et celles du sultan Baibars sur les Francs de Syrie, symbolisées par

[1] GARDEN, cité plus haut, p. 75, qui parle *de visu*, dit „a ring or wreath"; cf. une note suivante.

[2] Voir *JA*, 10e série, III, p. 74 s.

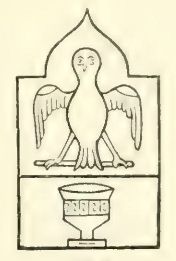
[3] On distingue ces deux anneaux sur la photographie (pl. XVII en bas), mais de profil et cachés dans l'ombre de la porte. GARDEN, cité plus haut, p. 75, les décrit ainsi: „On the inner side of each gate-post, high up, is carved a band supporting a wreath or ring".

[4] Voir plus haut, p. 60 et 66.

[5] Voir plus haut, p. 40.

[6] Voir plus haut, p. 60.

l'emblème du sultan, le félin *bars*, tenant entre ses pattes un petit mammifère.[1] Pour justifier cette interprétation de l'emblème amidien, interrogeons d'abord l'oiseau, à l'aide de quelques documents et d'un peu d'imagination.



Dans un travail récent[2], plein d'observations curieuses touchant l'héraldique musulmane, mais dont les conclusions hâtives ne sont pas à l'abri de la critique, M. de Karabacek a publié, d'après un manuscrit de la collection F. R. Martin à Constantinople, le dessin reproduit ici (fig. 29), qu'accompagne la légende suivante:

عزّ لمولانا السلطان الملك العالم العادل المؤيّد نور الدين أبو(sic) الفتح محمّد بن قرا ارسلان .

Gloire à notre maître le sultan, le roi, le savant, le juste, l'assisté, Nûr al-dîn Abu l-fath Muhammad, fils de Qarâ-arslân!

L'auteur conclut du rapprochement de la légende et du dessin que Muhammad portait pour armoiries une chouette (p. 22: Muhammed führte die Eule als Wappenfigur).

On remarquera que ce protocole reproduit en abrégé celui de l'inscription n° 27, dont il renferme tous les éléments essentiels. Il possède en plus le titre *sultân*, qui ne figure pas dans le n° 27; en effet, le titre composé *iftikhâr al-mulûk wal-salâtîn* n'est nullement l'équivalent diplomatique du titre de sultan. Il est évident qu'en 579, Muhammad ne portait pas encore ce dernier; car le protocole si détaillé du n° 27 n'eût pas manqué d'en faire mention. On peut en conclure que la légende du dessin du manuscrit Martin, à supposer qu'elle soit contemporaine de Muhammad et qu'elle ait un caractère officiel, ce qui n'est pas vraisemblable, est plus récente que le n° 27, et que dans l'intervalle, Muhammad avait pris le titre de sultan. A quelle époque et à quelle occasion? Précisément à la suite de la prise d'Amid et voici pourquoi. Le père de Muhammad, Qârâ-arslân, qui possédait Kharput et Hisn-Kaifa, ne portait pas le titre de sultan[3]; en revanche, ce titre est attribué par l'épigraphie aux successeurs de Muhammad, à ses fils Sukmân II en 595 et Mahmûd en 605, et à son petit-fils Maudûd en 625.[4] Il est donc probable que c'est avec Muhammad que ce titre est devenu dynastique chez les Ortokides de Hisn-Kaifa. Dès lors, il serait tentant de rattacher ce coup diplomatique à l'événement le plus marquant de son règne, à cette conquête du Diyar-Bekr, qui arrondissait ses domaines et le plaçait de pair avec les grands dynastes de son époque, tous à l'affût d'un titre longtemps exceptionnel[5], mais que la décadence des Seldjoukides mettait alors à la portée de leurs vassaux. Cette conclusion ne serait pas infirmée par le fait que Muhammad est mort en 581. En effet, il est probable que la porte d'Alep a été restaurée immédiatement après le siège, dès l'année 579, et que le titre de sultan, si Muhammad l'a réellement porté, ne fut pris par lui qu'un peu plus tard, vers 580. Sans m'arrêter à cette hypothèse, que je rappellerai plus loin, en étudiant l'oiseau double de l'Ortokide Mahmûd, je reviens à notre oiseau.

M. de Karabacek considère l'oiseau du manuscrit Martin comme l'emblème personnel de Muhammad et sur ce point, l'oiseau de la porte d'Alep vient lui donner raison, car il est pro-

[1] Voir Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, I, p. 266 s.

[2] J. von Karabacek, *Zur orientalischen Altertumskunde*, dans *Sitzungsber. der K. Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Klasse, 1907, CLVII., tir. à part.

[3] Ni sur ses monnaies, ni même en épigraphie; voir Lehmann-Haupt, *Materialien, Arab. Inschriften*, n° 9.

[4] Voir plus loin les nos 28 à 32. Je dis „par l'épigraphie", parce qu'en numismatique, aucun de ces princes ne porte le titre de sultan, qui figurerait sans doute sur leurs monnaies s'il leur avait été conféré par le calife.

[5] Voir plus haut, p. 37.

bable que ces deux oiseaux représentent le même emblème. Il suffit de les comparer pour être frappé de leur ressemblance. Les variantes d'exécution s'expliquent par le fait que le dessin du manuscrit n'est pas un document de première main et que le croquis reproduit ici n'est à son tour, de l'aveu de l'auteur lui-même, qu'une esquisse rapide (p. 22, n. 1: eine flüchtige Skizze) de ce dessin. C'est sans doute l'air bonasse de ce volatile qui l'a fait prendre pour une chouette, avec sa tête ronde, ses yeux à fleur de tête, ronds et étonnés, son corps ovoïde, ses pattes raidies, ses ailes et sa queue pendantes. Mais l'oiseau sculpté sur la porte d'Alep, par un artiste contemporain de Muḥammad et travaillant avec soin sous les yeux du maître et de sa chancellerie, car Muḥammad résida dès lors à Amid, cet oiseau est un document d'une bien plus grande valeur, dont la photographie du général DE BEYLIÉ donne une image très nette, quoique réduite. Or, cet oiseau (fig. 28 et pl. XVII) a une tout autre allure de style: sa tête aplatie, ses yeux profondément enfouis dans l'ombre des arcades sourcilières, son corps épais, ses ailes et sa queue largement ouvertes, ses pattes souples et nerveuses, armées de griffes et de puissants ergots, tout trahit le rapace, un de ces oiseaux de proie, de chasse ou de combat qui jouent un rôle important dans la vie des Orientaux en général et des peuples turcs en particulier.

On sait que les dialectes turcs possèdent un grand nombre de mots pour désigner ces oiseaux.[1] On sait aussi que les noms d'animaux, notamment d'oiseaux, y sont souvent employés soit comme noms propres, soit comme titres.[2] On a vu dans cet usage le reflet d'un totémisme primitif et de fait, quelle qu'en soit l'origine exacte, il est probable qu'il se rattache à une idée symbolique.[3] D'autre part, les emblèmes héraldiques, si fréquents chez les dynastes turcs et qui ont certainement un sens ou du moins une origine symbolique, sont souvent des figures d'animaux, notamment d'oiseaux. Dès lors, il est naturel de chercher un rapport entre l'emblème et le nom propre et de fait, ce rapport existe assez souvent, bien qu'il ne soit pas toujours facile d'en fournir la preuve certaine.[4] Mais on n'a pas encore cherché de rapport entre les emblèmes et les titres portés par ces dynastes, sans doute parce que leur protocole n'a pas été suffisamment étudié, faute de documents précis. En effet, la titulature des dynastes d'origine turque est presque entièrement arabisée; elle ne renferme guère que des titres arabes (ou persans), soit que ces nouveaux musulmans voulussent effacer le souvenir de leur origine païenne[5], soit que les secrétaires de leur chancellerie, qui conservaient la tradition des bonnes

[1] Ainsi *balaban*, *baighu*, *ladjin*, *qush*, *sunqur*, *tshaqir*, *ṭoghrul*, *ṭughan*, etc.; voir les sources citées dans HAMMER, *Falknerklee*, Pest 1840, *passim*.

[2] Ainsi *arslan* (lion), *bars* (panthère), *buri* (loup), *bugha* (taureau), *ṭay* (poulain), et la plupart des noms d'oiseaux cités dans la note précédente; voir HOUTSMA, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 28 s.

[3] Pour les Oghuz, voir Rashîd al-dîn, éd. et trad. BEREZINE, dans les Mémoires *(Zapiski)* de la section orientale de la Société russe archéologique, part. VII, p. 32; cf. Abu l-ghâzî, éd. et trad. DESMAISONS, p. 26; ERDMANN, *Temudschin*, p. 505; VAMBÉRY, *Das Türkenvolk*, p. 4 s.; HOUTSMA, *op. cit.*, p. 25 s., et dans *WZKM*, II, p. 231. M. BLOCHET, qui a bien voulu m'envoyer la traduction de ce passage de Rashîd, d'après le ms. de Paris, voit dans le mot désignant ces animaux totémiques le mongol *ongghon* „génie tutélaire“ (cf. KOWALEWSKI, *Dictionnaire*, I, p. 353). La liste de Rashîd figure aussi dans l'*Oghuz-nâme*, ms. de Paris, suppl. turc, nº 737.

Pour les Turcs occidentaux, voir CHAVANNES, *Documents*, p. 220; pour les Qarluq, GRENARD, dans *JA*, 9ᵉ série, XV, p. 39 et *passim*; pour les Mongols, FRAEHN, *De origine vocabuli rossici dengi*, Kazan 1815, p. 5 s.; *Opuscula postuma*, II, p. 113; *Mines de l'Orient*, V, p. 212; DE LONGPÉRIER, *Oeuvres*, I, p. 100; NÜTZEL, *Embleme und Wappen*, p. 8. Sur le faucon d'Attila, voir DE GUBERNATIS, *Mythologie zoologique*, trad. française REGNAUD, II, p. 203 (d'après G. KUUN). Sur le rôle talismanique des oiseaux de proie chez les Turcs de l'Asie centrale, voir VAMBÉRY, *op. cit.*, p. 214. Dans *Le cycle turc des douze animaux* (extrait du *T'oung-pao*), p. 15, n. 2, CHAVANNES a suggéré une explication totémique de ce cycle. Pour le Maroc, voir DOUTTÉ, *Merrâkech*, p. 274 s. et les sources citées.

[4] Je me borne à rappeler ici l'exemple le plus connu et le plus certain, celui du sultan Baibars, dont le nom renferme le mot *bars* „panthère“, illustré par l'emblème de ce prince, que les auteurs arabes décrivent et qu'on a retrouvé sur un grand nombre de monuments bâtis par lui; voir CLERMONT-GANNEAU, *Recueil*, I, p. 268 s.; *CIA*, I, p. 523, n. 1; cf. plus haut, p. 79, n. 1, et plus loin, p. 100, n. 2.

[5] C'est à ce désir qu'il faut rattacher l'adoption, chez ces dynastes, d'un nom musulman arabe, qu'ils portent

lettres arabes, rougissent d'employer ces titres barbares, qu'ils ne comprenaient guère et qu'ils jugeaient sans doute indignes de la majesté souveraine. Mais au XIIe siècle, les dynastes turcs, vassaux des Seldjoukides, n'avaient pas encore entièrement rompu avec les traditions nationales. L'épigraphie a fourni récemment une série de protocoles officiels de cette époque, sortis de la chancellerie des Bourides de Damas, des Zenguides d'Alep et de Mossoul, des Ortokides de Kaifa et de Mardin, des Mengoutshékides d'Asie Mineure, qui renferment non seulement des noms turcs, mais des titres purement turcs, parmi lesquels figurent plusieurs noms d'oiseaux de proie ou de chasse.[1]

Si l'on examine à ce point de vue le protocole du n° 27, on y trouvera précisément un de ces titres, *baighu* „faucon", dont la lecture est assurée par une réplique dans l'inscription n° 30, au nom de Maḥmûd, le fils et successeur de Muḥammad.[2] L'oiseau de la porte d'Alep et du manuscrit Martin ne serait-il pas le faucon *baighu*, emblème de Muḥammad, qui porte ce titre dans son protocole?

On a vu qu'un oiseau analogue à celui de la porte d'Alep paraît être sculpté sur un saillant de l'enceinte, au-dessus d'une inscription du sultan Malik-shâh.[3] Cet oiseau ne peut être l'emblème de Muḥammad, puisque l'inscription qu'il décore est antérieure d'un siècle au règne de ce prince. Est-il permis, maintenant, d'y voir un emblème seldjoukide et ici encore, de suggérer un point de comparaison? On sait que les Seldjoukides appartenaient au clan turc des Oghuz, que leur tradition nationale divise en 24 tribus possédant toutes, pour totem, un oiseau de proie. Celle des Qinaq, dont les Seldjoukides faisaient partie, aurait eu pour totem l'épervier appelé *tshaqir*.[4] Or le sultan Dâwud, le grand-père de Malik-shâh, s'appelait en turc *Tshaqir*-bek[5]; son frère se nommait *Toghrul*-bek; son autre frère s'appelait *Baighu*[6]; son oncle Isrâ'îl, l'ancêtre des Seldjoukides d'Asie Mineure, portait le nom d'Arslân-*baighu*.[7] L'oiseau de l'inscription de Malik-shâh, s'il existe réellement, ne serait-il pas l'emblème de l'un de ces noms ou de ces titres? Encore une fois, je n'affirme rien sur un sujet qui ne m'est pas

conjointement avec leur nom turc et qui tend à le supplanter; voir Houtsma, *Glossar*, p. 26, et dans *Revue orientale*, 1904, p. 278; *CIA*, I, p. 393, n. 1.

[1] Voir quelques exemples plus loin, p. 97 s.

[2] La transcription de ce mot varie (Houtsma *pigu*, Barthold *peigu*, Lane-Poole *payghū*, etc.). J'adopte ici *baighu*, qui semble répondre à l'orthographe la plus usitée chez les auteurs musulmans; voir plus haut, p. 76, n. 5, et plus loin, p. 95, n. 2.

[3] Voir plus haut, p. 40 et n. 2.

[4] Voir Houtsma, dans *WZKM*, II, p. 231; Vambéry, *op. cit.*, p. 6 (lire چاقر).

[5] Voir Houtsma, *loc. cit.*; cf. Hammer, *Falknerklee*, p. xix. Il est vrai que plusieurs sources donnent la leçon *tshaghri* au lieu de *tshaqir*; en me rappelant ce fait, M. Houtsma m'écrit qu'il se rallierait aujourd'hui à la première. Dans sa traduction russe des *Dynasties* de Lane-Poole, p. 124, n. 3, M. Barthold signale la leçon *tshaghri* sur des monnaies qu'il ne désigne pas. A ce qu'il m'écrit, il songeait alors au mot حغريتكين = *tshaghri-tekin*, qui figure sur quelques monnaies des Ilik-khân. Depuis lors, M. Wesselowski a découvert une monnaie inédite de Dâwud, sur laquelle on lit distinctement حغرى بك. Si cette lecture est exacte, la leçon *tshagri* semble définitivement acquise pour le nom turc de Dâwud. Mais ce mot désignant aussi un faucon, d'après un vieil ouvrage turc de fauconnerie (voir Hammer, *Falknerklee*, p. 14 et texte turc, f° 10 v°, l. 8), il est permis d'y voir une autre forme du mot *tshaqir*, de même que جغر dans Ibn al-Athîr, XI, p. 116, l. 7, et d'autres variantes; cf. le nom propre *Alpi*, dans les sources arabes, qui semble une autre forme du mot *alp* „vaillant, héros".

[6] Voir Ibn al-Athîr, index à بيغو; cf. Mirkhond, trad. Vullers, *Geschichte der Seldschuken*, p. 7, n. 10, et 79.

[7] Voir Ḥamdallâh, éd. Gantin, I, p. 195; Mirkhond, *op. cit.*, p. 6, n. 8; Lane-Poole, *Dynasties* (et trad. Barthold), généalogie des Seldjoukides; cf. Bundârî, éd. Houtsma, p. 6, l. 5. Le nom de Baighu est donné tantôt à l'un, tantôt à l'autre des fils de Saldjuq. Dans Mirkhond, *op. cit.*, p. 2, n. 3, Vullers semble confondre *baighu* et *jabghu*; cf. plus haut, p. 76, n. 5, et plus loin, p. 92, n. 5.

familier. Je me borne à poser les questions que soulève l'étrange iconographie d'Amid et à m'orienter, provisoirement, dans le dédale de cette héraldique inédite.[1]

Si l'oiseau de la porte d'Alep est le faucon victorieux de Muḥammad, la tête de taureau qu'il tient dans ses griffes doit être l'emblème de l'une de ses victimes. On a vu que plusieurs têtes de taureau, avec ou sans anneau dans la gueule, sont sculptées sur les façades ouest et est de la grande Mosquée.[2] Toutes ces têtes se trouvant dans le voisinage immédiat d'inscriptions inalides ou nisanides, il est permis d'y voir un emblème inalide ou nisanide, peut-être les armoiries de la ville ou du pays d'Amid. Cette dernière interprétation paraît peu plausible, quand on sait le rôle effacé que joue, dans l'Orient musulman, la personne civile des peuples, la nation, la cité, la commune en général. L'héraldique musulmane, à peine étudiée jusqu'ici, a déjà révélé un grand nombre d'emblèmes fonctionnels et quelques emblèmes personnels ou dynastiques[3]; je n'y connais aucun exemple certain d'armoiries de ville ou de pays.[4] Si l'on veut faire intervenir ici les armoiries d'Amid, j'aimerais mieux les chercher dans l'anneau ou la guirlande qui figure, à l'état isolé, sur les corbeaux de la porte d'Alep.[5] Le taureau tenant l'anneau dans sa gueule représenterait alors les Inalides maîtres d'Amid.[6] Dans ce cas, le taureau ou le buffle assailli par un félin, sous l'inscription nº 24, pourrait être un symbole de la tyrannie que les Nisanides exerçaient sur les Inalides, à l'époque où cette inscription a été gravée à l'entrée de la grande Mosquée.[7] Je pourrais suggérer d'autres hypothèses, tout aussi gratuites; il est plus sage d'attendre de nouveaux documents.

Mais nous n'en avons pas fini avec l'iconographie de la porte d'Alep. Aux deux extrémités du segment qui renferme la ligne 3 du nº 27 sont sculptés deux dragons affrontés, ouvrant une gueule énorme d'où sort une langue affilée, avec une oreille pointue au sommet de la tête, au-dessus de l'œil (fig. 30).[8] Appuyés sur une de leurs pattes antérieures, ils relèvent l'autre en avant; sur leur dos se dresse une aile en aigrette et leur longue queue de serpent se tord en un double nœud, suivi de deux anneaux.



Fig. 30.

Ce motif est figuré sur plusieurs monuments musulmans du moyen âge. L'exemple le plus connu est celui d'une porte de l'enceinte de Bagdad qui lui doit son nom: le Bâb al-Ṭalism ou porte du Talisman.[9] Par leur position et les détails de leur corps, les dragons de Bagdad (fig. 31) offrent, sur une grande échelle et dans un style admirable, une frappante analogie avec ceux d'Amid: ils sont affrontés; de leur gueule béante armée de crocs sort une langue affilée; mêmes oreilles pointues, mêmes pattes antérieures, même aile en aigrette, même

[1] Voir plus loin, p. 97 à 99, n. 3, et au chapitre de la coupe d'Innsbruck, un rapprochement analogue entre des emblèmes de rapaces et les titres *ṭoghrul* et *sunqur*.

[2] Voir plus haut, p. 60, 66 et 78.

[3] Voir mes *Notes d'archéologie arabe*, III, dans *JA*, 10e série, III, p. 74 s.

[4] Voir plus loin, p. 86 et 94.

[5] Voir plus haut, p. 75 et 78.

[6] On a vu, p. 80, n. 2, que le mot *bugha* „taureau“ entre dans la composition de plusieurs noms et titres turcs; mais le protocole des Inalides ne fournit aucun rapprochement ici. Sans chercher une relation entre l'emblème amidien et les armoiries européennes meublées de même, je me borne à rappeler le rôle tutélaire des talismans tauriformes, dans le voisinage des portes, notamment dans l'antique Mésopotamie.

[7] Voir plus haut, p. 67 et 71.

[8] Ce dessin reproduit le dragon de droite; celui de gauche est défiguré par un joint entre deux pierres et paraît être moins finement sculpté.

[9] Voir NIEBUHR, *op. cit.*, II, p. 240; BUCKINGHAM, *Travels in Mesopotamia*, II, p. 179; JONES, dans *Records of the Bombay Government*, 1857, XLIII, p. 309; DE RIVOYRE, *Les vrais Arabes*, p. 70; HARRIS, *From Batum to Baghdad*, p. 316; LE STRANGE, *Baghdad during the Abbasid caliphate*, p. 291; HUART, *Histoire de Bagdad*, p. VII, etc.

queue de serpent tordue en nœuds et en anneaux. Mais ici, entre les deux gueules, est assis un personnage nimbé, portant un diadème et richement vêtu, qui saisit dans ses deux mains les deux langues menaçantes. Au-dessus court une inscription au nom du calife abbasside



Fig. 31. Bas-relief de la porte du Talisman, à Bagdad.

Nâṣir, datée de 618 (1221). M. Sarre pense que ce personnage représente le calife, terrassant ses deux ennemis les plus redoutables, le Khwârizm-shâh Muḥammad, mort en 1220, et les Mongols.[1] Malgré les objections qu'elle a soulevées[2], cette interprétation me paraît très plausible.[3] Mais je ne m'attarderai pas à la discuter ici, parce que je ne vois aucun rapport historique précis entre les dragons de Bagdad et ceux d'Amid. Je n'en vois pas non plus, pour le moment, entre ces derniers et d'autres représentations analogues qu'on a signalées sur divers monuments musulmans du moyen âge, tels que le portail de la mosquée Tschifte minâre à Erzerum[4], une porte de la citadelle d'Alep (fig. 32)[5], une étoffe du trésor de Siegburg[6], le grand plat de cuivre de la Bibliothèque de Munich[7], d'autres objets de cuivre et des monnaies

[1] Voir Sarre, *Islamische Tongefäße*, dans *Jahrbuch der K. preußischen Kunstsammlungen*, tir. à part, p. 6 s. et fig. 1, 7 et 8. Je dois à son obligeance la photographie reproduite ci-dessus.

[2] Voir Hartmann et Sarre, dans *Oriental. Litt.-Zeitung*, 1905, p. 277 s., 541 s.; 1906, p. 173 s.

[3] En remplaçant toutefois les Mongols par la secte des Assassins, que le calife avait domptée quelques années auparavant, en 608; voir mon *Épigraphie des Assassins*, dans *JA*, 9e série, IX, p. 474 s. Cette supposition repose sur la coïncidence chronologique et sur deux mots de l'inscription de Bagdad qui ont passé inaperçus. L'orthodoxie abbasside y est désignée par le terme *al-daʿwa al-hâdiya*, précisément celui que les Assassins employaient en parlant de leur secte; voir le mémoire cité, p. 456, 461 s. Ce terme, repris au profit de l'orthodoxie, me paraît renfermer une allusion très claire à la soumission des Assassins; voir le recueil des inscriptions Sarre, no 39 (sous presse), où j'étudie ce bas-relief à la lumière des sources historiques.

[4] Voir Texier, *Description de l'Arménie*, I, pl. 7; Hamilton, *Researches in Asia Minor*, I, p. 180; Lynch, *Armenia*, II, p. 211. Ces dragons, traités dans un style assez différent, se voient sur une photographie de ma collection.

[5] Ce motif, relevé par moi en 1895, a été photographié depuis par le général de Beylié et, tout récemment, par M. Sobernheim, qui a bien voulu m'autoriser à reproduire ici sa photographie.

[6] Voir von Karabacek, *op. cit.*, p. 12.

[7] Voir Sarre et van Berchem, dans *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst*, I, p. 27 s.



Fig. 32. Bas-relief de la porte de la citadelle d'Alep

du XIIIe siècle.[1] Je me borne à signaler en passant un problème dont l'étude ne pourra être entreprise avec fruit que sur un grand nombre de documents et je ne retiens ici que les suivants, parce qu'ils sont en rapport avec les Ortokides de Kaifa.



Fig. 33.

Une variante au motif de la porte d'Amid figure sur quelques monnaies de Qarâ-arslân, le père de Muḥammad (fig. 33). Ici, les deux dragons sont liés l'un à l'autre; ils montrent leur corps sous un autre angle et le dressent en l'air au lieu de le projeter en avant. Mais on y retrouve, bien qu'assez vaguement, à cause du petit module et de l'usure des monnaies, les gueules et les langues, les yeux, les oreilles pointues, les ailes en aigrette, soudées entre les gueules, les pattes antérieures, enfin les queues enlacées, formant plusieurs nœuds.[2]



Fig. 34. Musée arabe du Caire.

Le même motif apparaît, beaucoup plus détaillé, sur un bas-relief trouvé dans le tombeau du sultan Mamlouk Malik Mu'ayyad Shaikh, au Caire, et conservé au Musée

[1] Sur ces objets et ces monnaies, où figurent souvent les signes zodiacaux, celui du Sagittaire a pour queue un corps de serpent terminé par une gueule de dragon ouverte; cf. Sarre, *loc. cit.* Le Musée de Konia conserve un dragon, sculpté sur pierre, qui offre de frappantes analogies avec ceux d'Amid et dont la queue se termine aussi par une gueule de dragon: voir Sarre, *Erzeugnisse islamischer Kunst*, fig. 16.

[2] Voir Lane-Poole, *CBM*, III, nº 329 et pl. VII; Sarre, *Islamische Tongefäße*, p. 12 et fig. 14, d'après une monnaie de Berlin; von Karabacek, *op. cit.*, p. 3.

arabe de cette ville (fig. 34). Ici, les gueules sont munies de crocs énormes et laissent passer deux langues fourchues dont les extrémités se joignent en losange. Les oreilles se dressent en arrière des yeux et l'on voit très distinctement les ailes en aigrette, formées de plusieurs plumes, les pattes antérieures, munies de griffes, et les queues entrelacées.[1]

D'où provient ce curieux morceau? L'hypothèse de YACOUB ARTIN PASHA, qui croit y reconnaître un emblème du sultan Shaikh, imité du dragon chinois, ne repose sur aucun fait précis.[2] J'ai montré que l'iconographie de ce bas-relief et le style de la courte inscription qui l'accompagne trahissent une origine étrangère à l'Égypte, où il a dû être apporté tout fait, peut-être comme dépouille de guerre, en suggérant que Shaikh pouvait l'avoir enlevé à un monument caramanide, à la suite de ses victoires sur le sultan Muḥammad ibn Qaramân, et pour des motifs politiques dont l'histoire de ces deux princes fournit une explication très plausible.[3] M. SARRE, plus tard, l'a rapproché des monnaies de Qarâ-arslân et a proposé d'y voir une dépouille provenant d'un monument ortokide.[4] Enfin M. DE KARABACEK, reprenant le problème à l'aide de sources nouvelles, a supposé que le bas-relief du Caire provient du tombeau de Malik Muʿaẓẓam Tûran-shâh, dernier Ayyoubide d'Égypte. Ainsi qu'on le verra plus loin, le dernier Ortokide d'Amid et de Kaifa, Malik Masʿûd Maudûd, fut dépouillé de ses États, en 629, par l'Ayyoubide Malik Kâmil Muḥammad d'Égypte, qui en confia le gouvernement à son fils Malik Ṣâliḥ Ayyûb. Quand celui-ci monta sur le trône d'Égypte en 637, il remit la Mésopotamie à son fils Tûrân-shâh, qui, dépouillé à son tour par ses voisins, fut réduit à la seule possession de Kaifa. En s'appuyant sur les monnaies de Qarâ-arslân, à l'effigie des deux dragons et frappées vraisemblablement dans cette ville, M. DE KARABACEK pense qu'ils en sont l'emblème, que Tûrân-shâh aurait gardé avec elle, puis apporté en Égypte, quand il fut appelé à son tour sur le trône du Caire, en 647. Quelques mois plus tard, il fut assassiné au camp de Mansura, dans des circonstances qu'il est inutile de rappeler. Toujours d'après M. DE KARABACEK, son cadavre aurait été transporté sans bruit au Caire et enseveli dans le voisinage de la madrasa du sultan Shaikh, avec ce bas-relief portant ses armoiries, lequel, découvert deux siècles plus tard, aurait été muré dans le tombeau de ce sultan, où il a été retrouvé récemment, au cours de la restauration de cet édifice.[5]

Cette ingénieuse théorie eût gagné à être présentée pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire pour une simple hypothèse où l'imagination se donne libre cours, et non pour une certitude historique basée sur le témoignage précis des sources. Elle repose en premier lieu sur un malentendu: le rapprochement du surnom al-Malik al-Muʿaẓẓam, porté par Tûrân-shâh, et du titre *al-sulṭân al-muʿaẓẓam*, sculpté au-dessus des deux dragons (p. 4). Le premier est un surnom personnel en *malik;* il n'a rien à voir avec le second, qui est un titre générique porté par un grand nombre de sultans, depuis les Bouyides et les Seldjoukides, mais seulement dans certaines conditions politiques et diplomatiques précises. Or, il n'est pas vraisemblable que Tûrân-shâh ait prétendu à ce titre élevé.[6] L'eût-il réellement porté, resterait à expliquer pourquoi l'on aurait choisi précisément ce titre et cet emblème pour décorer la stèle d'une sépulture improvisée en cachette, dont aucune source d'ailleurs ne fait mention, alors qu'aucune des innombrables stèles funéraires égyptiennes, à ma connaissance, n'offre le moindre rapport de style,

[1] Voir HERZ BEY, *Catalogue du Musée de l'art arabe*, 1re éd., p. 186; 2e éd., p. 48.

[2] Voir ses *Contributions à l'étude du blason*, p. 75 et fig. 21.

[3] Voir *CIA*, I, no 510 et pl. XLIII.

[4] Voir SARRE, *Islamische Tongefäße*, p. 12 et fig. 15.

[5] Voir VON KARABACEK, *op. cit.*, p. 4 s.

[6] Le titre sultanien le plus fréquent des Ayyoubides est *sulṭân* tout court ou *sulṭân al-islâm wal-muslimîn*: voir *CIA*, I, p. 299, n. 4, et plus loin les nos 33 et 34. Plus rare est la forme supérieure *al-sulṭân al-aʿẓam*, par exemple dans *CIA*, I, no 64, et mes *Inscr. arabes de Syrie*, p. 44 du tir. à part; cf. plus loin le commentaire du no 35. Je n'ai encore relevé chez aucun d'eux, pas même en épigraphie, la forme *al-sulṭân al-muʿaẓẓam*.

de sujet ni de rédaction épigraphique avec ce bas-relief. Car, dans l'hypothèse de M. DE KARABACEK, cette stèle aurait été sculptée en Égypte; or, encore une fois, si quelque chose paraît certain dans ce monument énigmatique, c'est qu'il n'est pas égyptien.

La théorie repose ensuite sur la triple hypothèse que les dragons étaient l'emblème de Qarâ-arslân (p. 3, 10), que par lui, ils sont devenus les armoiries de la ville de Kaifa[1], puis l'emblème de Tûrân-shâh quand celui-ci devint prince de Kaifa. J'ai déjà dit que nous ne connaissons à ce jour aucun exemple certain d'armoiries musulmanes de cité et je le répéterai tout à l'heure à propos de l'aigle double.[2] M. DE KARABACEK, qui tient l'aigle double pour l'emblème d'Amid, a signalé lui-même une monnaie de l'Ortokide Maḥmûd à l'effigie de l'aigle double, *frappée à Kaifa*[3]; inversement, l'inscription de la porte d'Alep nous montre aujourd'hui l'emblème prétendu de Kaifa, celui des dragons, sculpté *sur les murs d'Amid*. Comment concilier ces deux observations précises avec l'hypothèse d'armoiries de cité? Ne prouvent-elles pas plutôt que l'aigle double et les dragons sont des emblèmes, personnels ou dynastiques, des Ortokides?

La théorie repose encore sur les suppositions suivantes. Le cadavre de Tûrân-shâh, abandonné sur la rive du Nil, après l'horrible attentat de Fareskur, et relevé plusieurs jours après, à la requête de l'ambassadeur du calife, puis enseveli au Caire[4], aurait été déposé dans les caveaux d'une prison célèbre qui s'élevait alors sur l'emplacement de la future madrasa du sultan Shaikh. Des amis inconnus auraient fait sculpter et placer sur sa tombe ce bizarre monument funéraire. Enfin, deux siècles plus tard, le sultan Shaikh, qui suivait avec intérêt les travaux de fondation de sa madrasa, aurait fait maçonner dans son propre tombeau, à titre de talisman ou de monument expiatoire (p. 9 s.), la stèle retrouvée dans le sous-sol de la prison.

Sans pousser plus loin l'analyse de ce roman[5], concluons que la stèle du Caire pourrait être un monument ortokide, dont la provenance et le transport au tombeau du sultan Shaikh soulèvent un problème attachant, mais encore obscur.[6] Les dragons sont peut-être un emblème

[1] Tandis que l'aigle double, d'après M. DE KARABACEK, est l'emblème de la ville d'Amid; voir plus loin, p. 94, n. 1.

[2] Voir plus haut, p. 82 et plus loin, p. 94.

[3] Voir *op. cit.*, p. 14, n. 3, où il faut lire „Maḥmûd" au lieu de „Muḥammad".

[4] C'est tout ce que les chroniques racontent à ce sujet. Dans le récit détaillé de Maqrîzi, dont la traduction BLOCHET, dans *ROL*, XI, p. 231 s., a paru depuis le travail de M. DE KARABACEK, l'auteur arabe se borne à dire: „A la fin, l'ambassadeur du calife demanda la permission de lui donner la sépulture; on ramena le corps au Caire et on l'ensevelit (p. 232)."

[5] Voici d'autres erreurs matérielles qui trahissent une certaine hâte dans la rédaction de ce mémoire:

P. 14: Le sultan ayyoubide Malik Kâmil Muḥammad qui s'empara d'Amid en 629 n'est pas celui de Mifarqin, qui ne monta sur le trône qu'en 642 ou 645 (voir LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 17), mais celui d'Égypte, qui était son oncle et portait les mêmes noms que lui. — P. 14, n. 1: Le dernier Ortokide d'Amid s'appelait Malik Mas'ûd Rukn al-dîn Maudûd et il était le fils de Maḥmûd, ainsi qu'il résulte du passage très clair d'Ibn Khallikân, trad. DE SLANE, III, p. 242, confirmé par plusieurs chroniques, par les monnaies de ce prince et, mieux encore, par une inscription d'Amid: voir plus loin, n° 32 et p. 104. C'est donc à tort que l'auteur critique, sur ce point particulier, les *Mohammadan dynasties* de LANE-POOLE, en supposant que Malik Mas'ûd était un *frère* de Maudûd, alors que c'est Maudûd lui-même qui porte le titre Malik Mas'ûd. Son erreur provient du fait qu'il ne cite qu'Abu l-fidâ' et Nasawi; or ces auteurs, ainsi qu'Ibn al-Athîr et Ibn Khaldûn, ne connaissent Maudûd que sous son surnom de Malik Mas'ûd. Il y a assez d'inexactitudes dans l'excellent ouvrage de LANE-POOLE pour ne pas lui en prêter de gratuites. Ajoutons qu'Abu l-fidâ' n'est pas cité correctement: la page 109 est celle de la traduction française dans *Hist. or. des crois.*, I; dans le texte de Constantinople, ce passage est dans III, p. 160. — P. 15: Malik Ṣâliḥ Ayyûb reçut de son père le gouvernement du Diyar-bekr dès l'année 630 et non en 634 seulement, ainsi qu'il résulte de la plupart des sources, et d'Abu l-fidâ' lui-même, dans un passage antérieur à celui que cite l'auteur: éd. Constantinople, III, p. 159 s.; cf. plus loin, p. 105. — P. 15: L'auteur confond Malik Mu'azzam Tûrân-shâh avec le fils du sultan d'Alep Malik Nâṣir Ṣalâḥ al-dîn Yûsuf, qui était son homonyme et son neveu au quatrième degré. C'est ce dernier qui commandait les troupes d'Alep et qui fut fait prisonnier par les Kharizmiens; voir les sources citées plus loin, p. 107, n. 2. Ainsi tombe l'hypothèse de l'auteur touchant la réunion des armes d'Amid et de Kaifa sur l'étoffe de Siegburg, puisqu'elle n'a d'autre base que la confusion de ces deux homonymes.

[6] Je persiste à croire que l'hypothèse d'une dépouille rapportée en Égypte par le sultan Shaikh est le moyen

personnel ou dynastique des Ortokides, comme l'oiseau simple de Muḥammad, étudié plus haut, et l'oiseau double de Maḥmûd, qu'on étudiera tout à l'heure[1]; mais leur rôle ne se borne pas là, puisqu'on les retrouve sur un grand nombre de monuments musulmans. En tout cas, ils ne peuvent être les armoiries de Kaifa, puisqu'ils figurent sur les murs d'Amid. Enfin, les seuls Ortokides dont on puisse supposer qu'ils ont porté cet emblème sont Qarâ-arslân, sur ses monnaies, et son fils Muḥammad, sur la porte d'Alep. Si l'on demande pourquoi Muḥammad y porte deux emblèmes, l'oiseau de proie et les dragons, je répondrai qu'aucun fait ne prouve que les dynastes d'alors aient été tenus de ne porter qu'un seul emblème. On peut supposer, par exemple, que l'oiseau était l'emblème personnel de Muḥammad, alors que les dragons, emblème personnel de Qarâ-arslân, figurent ici à titre d'armoiries dynastiques. On peut faire d'autres suppositions tout aussi gratuites; encore une fois, attendons de nouveaux documents.

28. Ortokide Sukmân II. 595 H. — Dans la cour d'une madrasa qui s'élève à l'angle nord-est de la grande Mosquée, en arrière de la colonnade en ruine.[2] Copie fournie par S. E. Fakhri Pasha et contrôlée par M. Güys.[3] Inédite.

بسمله . . . *Coran*, II, 263 — (أمر ?) بعمل هذه المدرسة مولانا السلطان الملك المسعود قطب الدين أبو المظفّر سكمان بن محمّد بن قرا ارسلان بن داود (بن سكمان) بن ارتق نصير أمير المؤمنين أعزّ الله أنصاره وذلك فى سنة خمسمائة وخمس وتسعين *

A ordonné (?) de faire cette madrasa notre maître le sultan al-Malik al-Mas'ûd Quṭb al-dîn Abu l-muẓaffar Sukmân, fils de Muḥammad, fils de Qarâ-arslân, fils de Dâwud, fils de Sukmân, fils d'Urtuq, l'aide de l'émir des croyants, qu'Allâh fortifie ses victoires! Et cela (a eu lieu) en l'année 595 (1198—99).

Les relevés sont muets sur cet édifice, dont l'emplacement exact n'est même pas indiqué; ce texte n'a donc, pour le moment, aucune valeur archéologique. En revanche, c'est un important document d'histoire. Pour les surnoms et la généalogie de Sukmân, il confirme exactement les monnaies et les chroniques[4] et renferme aussi ce titre de sultan qui paraît avoir été pris par son père Muḥammad à la suite de la conquête d'Amid.[5] Toutefois, si la copie est exacte, la rédaction du protocole n'est pas tout à fait conforme aux règles diplomatiques[6] et

le plus naturel d'expliquer pourquoi la stèle a été murée dans son tombeau. Je rappelle à ce propos que son successeur Barsbây a rapporté d'Amid, précisément, et fait suspendre dans sa madrasa du Caire le casque du prince turcoman d'Amid; voir Isḥâqi, *Akhbâr al-uwal*, éd. Caire 1304, p. 137 en bas, cité dans *CIA*, I, p. 379, n. 2. On pourrait rapprocher de ces faits la vieille coutume turque du *balbal*, c'est-à-dire de la statue du vaincu dressée sur le tombeau du vainqueur, dans les inscriptions de l'Orkhon; voir Bang, dans *T'oung-pao*, VII, tir. à part, p. 30, et *WZKM*, XI, p. 200; Marquardt, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, p. 31; Barthold, *Die historische Bedeutung der alttürkischen Inschriften*, p. 19, etc. Quel que soit le prince auquel ait appartenu la stèle du Caire, ce ne peut être Qarâ-arslân, qui ne portait pas le titre de sultan, et il est peu probable que ce soit un Ortokide, dont aucun, semble-t-il, n'a porté le titre de la stèle; voir plus haut, p. 79, n. 3, et plus loin, le commentaire du nº 35.

[1] Voir plus loin, p. 93 s.

[2] Voir plus haut, p. 46 et 69.

[3] Je restitue entre parenthèses quelques mots indispensables qui manquent dans ces copies.

[4] Ses monnaies l'appellent Quṭb al-dîn et Malik Mas'ûd; voir Lane-Poole, *CBM*, III, nº 343; G. Edhem, *CMO*, I, nº 13. Il est vrai que d'autres monnaies publiées par ces auteurs, aux nºs précédents, l'appellent *al-malik al-'âdil*, mais on sait qu'à cette époque, ce dernier titre n'est pas encore un surnom personnel en *malik*; voir plus haut, p. 65, n. 5.

[5] Voir plus haut, p. 79. En 561, Qarâ-arslân n'est qu'émir et maréchal *(isfahsalâr)*; en 579, Muḥammad est roi *(malik)*, puis il devient sultan (?) et dès lors, ce titre est dynastique; voir plus loin les nºs 28 à 31. On observe la même progression chez les Inalides, qui toutefois ne parvinrent pas au sultanat; voir plus haut, les nºs 19 à 22.

[6] Notamment la forme vulgaire du surnom en *al-dîn*, que toutes les inscriptions souveraines de cette époque

l'inscription pourrait bien n'être que la copie moderne d'un texte original détruit.[1] La date correspond bien au règne de Sukmân, qui succéda à son père en 581 et mourut en 597.[2]

29. Ortokide Maḥmûd. 605 H. — Sur le front antérieur d'une grosse tour ronde (fig. 35) appelée Evli badan[3] et située à l'un des angles sud-ouest de l'enceinte, en A du plan (fig. 1), à mi-hauteur, règne un long bandeau, encadré d'une forte moulure dont le profil comprend un bou-



Fig. 35. Evli badan ou tour A de l'enceinte

din, une gorge et des filets. Vers le centre, la moulure se décroche en haut et en bas, en forme de tableau, pour encadrer les deux courtes lignes 1 et 3, au-dessus et au-dessous de la longue ligne 2; plus bas, une courte ligne 4 est sculptée hors cadre, au-dessus d'une meurtrière. Beau naskhi ayyoubide; grands caractères, points et signes (fig. 36 et pl. XVIII). Publiée.[4]

(1) بسمله . . . المُلْكُ لِلهِ ٱلْوَاحِدِ ٱلْقَهَّارِ[5] (2) هذا ما أمر بعمله مولانا السلطان الملك

donnent sous la forme en *al-dunyâ wal-dîn* (voir *CIA*, I, p. 763 et *passim*), et l'omission du nom de Sukmân I[er] dans la généalogie.

[1] Comme dans *CIA*, I, nº 160, p. 237, n. 1, ou dans le recueil D'OPPENHEIM, nº 100.

[2] Voir Ibn al-Athîr, XI, p. 339; XII, p. 112; Ibn Shaddâd, fº 78 vº, et les autres chroniques. La succession inusitée des chiffres de la date est un indice de plus que l'inscription n'est pas originale ou que la copie est un peu libre.

[3] Ce nom paraît indiquer qu'une maison s'élève auprès de la tour ou que celle-ci est bâtie à la façon d'une maison; en effet, elle renferme des chambres intérieures pour la défense. Peut-être faut-il lire *ulu badan* „la grosse tour"; le nom figure dans les notes du baron D'OPPENHEIM et sa forme exacte n'est pas certaine.

[4] Voir NIEBUHR, *op. cit.*, II, p. 327; DERENBOURG, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1907, p. 292 s., et le recueil D'OPPENHEIM, nº 122.

[5] Fragment de *Coran*, XL, 16.



Fig. 36. Inscription n° 29.

الصالح العالم العادل المؤيّد المظفّر المنصور محيي العدل ناصر الدنيا والدين سلطان الإسلام والمسلمين
فخر الملوك والسلاطين ملك الأمراء نصير الإمام مجير الأنام ذخر الخلافة المعظّمة فلك المعالى أبو
الفتح محمود ابن محمّد ابن قرا رسلان *(sic)* ابن داوود ابن سكمان ابن ارتق نصير أمير المؤمنين
أعزّ الله أنصاره وضاعف اقتداره اللهمّ أدم عليه نعماته واجعل السعادات الإلهيّة قادمة عليه من
كلّ أنحائه من يمينه وشماله وأمامه وورائه برحمتك (3) فى سنة خمس وستّمائة ولواهب العقل المنّة
أبدًا (4) بناه(؟) إبراهيم بن جعفر (؟) خلّده(؟) الله تعالى .

La royauté est à Allâh, l'unique, le puissant. Voici ce qu'a ordonné de faire notre maître le sultan al-Malik al-Ṣâliḥ, le savant, le juste, l'assisté, le victorieux, le vainqueur, le vivificateur de la justice, Nâṣir al-dunyâ wal-dîn, le sultan de l'Islam et des musulmans, la gloire des rois et des sultans, le roi des émirs, l'aide de l'imâm, le protecteur des hommes, la réserve du califat magnifié, la sphère des hautes qualités, Abu l-fatḥ Maḥmûd, fils de Muḥammad, fils de Qarâ-arslân, fils de Dâwûd, fils de Sukmân, fils d'Urtuq, l'aide de l'émir des croyants, qu'Allâh fortifie ses victoires et redouble sa puissance[1] . . . En l'année 605 (1208—09) . . . L'a bâti Ibrâhîm, fils de Dja'far (?), etc.

Ce texte est établi sur une série de documents tous incomplets, mais qui se complètent l'un par l'autre.[2] La ligne 1 figure dans E, F et N et se lit sur B 2 et T. Le début de la ligne 2, jusqu'au mot *al-'âdil* inclusivement, figure aussi dans E, F et N et se lit sur O. Les trois mots suivants, invisibles sur toutes les photographies, sont empruntés à N et confirmés par E (qui saute *al-mu'ayyad*) et par F. Ces épithètes sont fréquentes dans la titulature de cette époque et l'on peut les considérer comme certaines, bien qu'elles ne soient garanties par aucun

[1] Le texte de la fin de la ligne 2 ne reposant que sur des copies, j'omets ici ce passage peu important.

[2] Dans ce qui suit, B 1 et B 2 désignent deux photographies du général de Beylié (fig. 36 et pl. XVIII en haut) montrant une partie du centre de l'inscription; D, l'édition Derenbourg; E, une copie fournie par Halil Edhem à Constantinople; F, une copie fournie par S. E. Fakhri Pasha à Amid; G, la mauvaise traduction de Garden, *tom. cit.*, p. 186; H, la traduction plus mauvaise encore de H. de Hell, II, p. 467; N, l'édition Niebuhr; O, une photographie du baron d'Oppenheim (pl. XVIII en bas), montrant le début de la ligne 2; enfin T, une photographie de ma collection, donnant une vue générale de la tour et sur laquelle on peut lire quelques mots vers le centre de l'inscription.

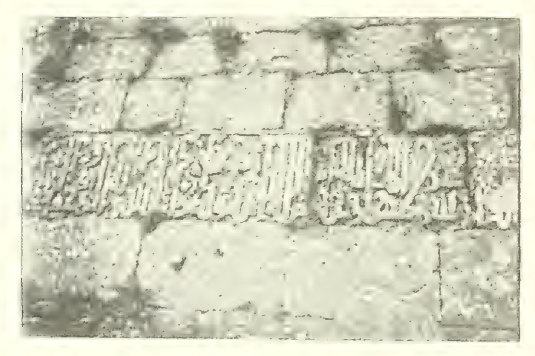
fac-similé.[1] La suite, du mot *muḥyî* au mot *al-saʿâdât*, se lit sur B 1, B 2 et P, les derniers mots non sans peine.[2] La fin de la ligne 2, invisible sur toutes les photographies, est empruntée à N, avec deux corrections fournies par F.[3] La ligne 3 se lit sur B 2.[4] Enfin la ligne 4 n'est visible que sur B 2, où plusieurs mots paraissent frustes; la leçon proposée est une combinaison de B 2 et de F, dont le texte, bien que fautif, est celui qui se rapproche le plus de l'original.[5] En résumé, l'édition ci-dessus peut être considérée comme définitive, à part le nom du constructeur.


Fig. 37.


Fig. 38.

Autour de l'inscription (pl. XVIII), cinq animaux sont sculptés en relief dans le parement: au-dessus du centre, un oiseau double (fig. 37)[6]; aux quatre angles du tableau central encadrant les lignes 1 et 3, quatre félins passants et affrontés deux par deux, d'un style très remarquable (fig. 38).[7]

Le pied de la tour est renforcé par un puissant talus en pierre de taille (fig. 35 et pl. XVIII), incliné à environ 45°. Autant qu'on peut le voir, ce talus a été ajouté après coup, soit pour étayer la tour ébranlée, soit à la veille d'un siège, pour en éloigner les sapeurs; en effet, il s'appuie assez gauchement contre la base de la tour, sans souci de sa belle architecture. Plusieurs blocs encastrés dans son parement portent de grands caractères en coufique fleuri, les uns isolés, les autres disposés en bandeau. Sur deux photographies du général DE BEYLIÉ, qui montrent trois blocs rapprochés après coup (fig. 39), on lit, non sans peine:


Fig. 39. Fragments coufiques.

[1] La leçon de D, qui met ces trois épithètes à la forme relative, est contraire à toutes les règles de la titulature; voir *CIA*, I, p. 443 s. et *passim*.

[2] Les corrections que ces fac-similé fournissent à N ont été signalées dans le recueil D'OPPENHEIM, p. 83, n. 1 et suiv. Dans D, il faut lire سلطان الإسلام والمسلمين, au lieu de عز المّلة والإسلام, et مجير, au lieu de محي.

[3] Voir le recueil D'OPPENHEIM, *loc. cit.* Dans D, il faut lire عليه نعماته, au lieu de على نعماته, et قادمة, au lieu de فاتحة.

[4] N donne la date exacte, mais sans le proverbe, qui figure dans F, avec une erreur.

[5] F donne بناه إبرهيم بن محمّد بن خالد لله تعالى, mais les mots محمّد بن خالد sont certainement erronés, quand on étudie B 2. G donne: „This building was constructed by the skilful Ibrahim el-Halebi, whom may the Most High guard to all eternity!" Ces mots traduisent probablement بناه إبرهيم الحلبي خلّده الله تعالى, mais d'après B 2, le mot *al-ḥalabi* ne peut être exact. La leçon de D, هذا ممّا أمر محمود خلّد الله تعالى, est contraire à la paléographie et aux règles de la composition épigraphique, l'ordre de bâtir ne figurant jamais à la fin d'une inscription. Comme ailleurs, H n'est ici d'aucun secours.

[6] C'est l'oiseau qu'on voit dans H. DE HELL, *op. cit*, pl. XLI, à gauche en haut. Le dessin de la fig. 37, faite à la loupe sur une photographie, est plus exact; la tête gauche est fruste. Sur cet emblème, voir plus loin, p. 93 s.

[7] Les deux supérieurs sont dessinés, peu fidèlement, dans H. DE HELL, *op. cit.*, pl. XLI, à droite et à gauche en bas. Tous les quatre sont mutilés et frustes; le mieux conservé est celui de gauche en haut, qui est reproduit ci-dessus, fig. 38. Sur cet emblème, voir plus loin, p. 99.

Sur le bloc de droite . . . [ال]مشركين ظهير الإمام مجير (?) الأنام

Sur le bloc du milieu . . . . الملّة (?) . . . الأمّة (?) ونصر

Sur le bloc de gauche . . . . بسم الله الرحمن

L'incohérence de ces fragments prouve que les blocs sont remployés dans le talus et proviennent d'une inscription détruite, dont on ne peut déterminer ni l'emplacement primitif, ni le titulaire. Ces titres mutilés semblent appartenir à un protocole ortokide (cf. les n°s 27 et 29); d'autre part, le style des caractères rappelle celui des inscriptions merwanides et inalides. Bien que sans valeur immédiate, ces beaux fragments montrent avec quel soin il convient d'explorer une enceinte qui paraît remplie de débris analogues.[1]

Voici comment la tour est décrite par H. de Hell, *op. cit.*, II, p. 444: „La douzième tour (à partir de la porte d'Alep), placée à un angle, est de forme circulaire et son diamètre est énorme; son appareil surtout est admirable. Elle porte à sa partie supérieure de petites avances (échauguettes) dont les extrémités sont enrichies de sculptures de style oriental. Une grande inscription arabe la ceint entièrement. On voit à sa partie inférieure un soubassement conique, sur lequel courent deux lignes d'ornementation coufique."



Fig. 40. Yedi qardash ou tour B de l'enceinte

30. Le même. — Sur le front antérieur d'une grosse tour ronde (fig. 40) appelée Yedi qardash (les sept frères) et située à l'autre angle sud-ouest de l'enceinte, au sud-est de la précédente et en B du plan (fig. 1), à mi-hauteur, ne règne long bandeau surmonté d'une moulure, plus simple que celle de la tour A et qui ne retourne pas sous le bandeau. Vers le centre, elle se décroche en forme de tableau, pour encadrer une courte ligne 1, au-dessus de la longue ligne 2; sous celle-ci court

[1] Cf. plus haut, p. 77, n. 6, et *passim*, et plus loin, le n° 31 et p. 106, n. 4.

une courte ligne 3, comme dans le n° 29. Le pied de la tour, qui est très bien conservé, ne montre aucune trace d'une quatrième ligne, ni d'un talus incliné. Même type; mêmes caractères, très bien conservés (pl. XIX). Publiée.[1]

(1) بسمله . . . وَلَذِكْرُ ٱللّٰهِ أَكْبَرُ[2] (2) برز الأمر المُطاع المولوى السلطانى المالكى *(sic)* الصالحى العالمى العادا(ى) المؤيّدى المظفّرى المنصورى محيى العدل ناصر الدنيا والدين ركن الإسلام والمسلمين جلال الدولة افتخار الملوك والسلاطين ملك الأمراء سلطان ديار بكر والروم والأرمن فلك المعالى پهلوان جهان خسروا *(sic)* ايران الب اينانج بيغوا *(sic)* قتلغ بك أبو الفتح محمود ابن محمّد ابن قرا ارسلان ابن داوود ابن سكمان ابن ارتق نصير أمير المؤمنين عزّ نصره (3) بناه يحيا ابن إبرهيم الصرفى برسم الملك الصالح .

A été promulgué l'ordre, auquel il faut obéir, de notre maître le sultan al-Malik al-Ṣâliḥ, le savant, le juste, l'assisté, le victorieux, le vainqueur, le vivificateur de la justice, Nâṣir al-dunyâ wal-dîn, le pilier de l'Islam et des musulmans, la beauté du gouvernement, la gloire des rois et des sultans le roi des émirs, le sultan du Diyar-Bekr, du Rum et de l'Arménie, la sphère des hautes qualités, le héros du monde, le Chosroès de l'Iran, le héros, l'homme de confiance, le faucon, l'heureux prince, Abu l-fatḥ Maḥmûd, fils de Muḥammad, fils de Qarâ-arslân, fils de Dâwûd, fils de Sukmân, fils d'Urtuq, l'aide de l'émir des croyants, que sa victoire soit puissante! L'a bâti Yaḥyâ, fils d'Ibrahîm al-Ṣarafî, pour al-Malik al-Ṣâliḥ.

Comme pour l'inscription précédente, ce texte est établi sur une suite de documents fragmentaires qui se complètent l'un par l'autre.[3] La ligne 1 se lit sur B 1, B 3 et L. Les premiers mots de la ligne 2, qui ne sont pas tout à fait corrects dans O et dans F, se lisent sur P.[4] La suite se lit sur B 1 et T, mieux encore sur L à partir de *muḥyî* et sur B 3 à partir de *wal-dîn*. B 3 s'arrête au mot *al-maʿâlî* et B 1, à la généalogie, mais la fin de la ligne se lit sur B 2. Enfin, la ligne 3 se lit sur B 1, B 3 et L. En résumé, le texte ci-dessus peut être considéré tout entier comme définitif.

Le protocole de Maḥmûd renferme plusieurs titres persans et turcs, notamment *baighu* „faucon"[5], que j'ai déjà rapproché de l'oiseau de proie sculpté au milieu de l'inscription n° 27;

[1] Voir LEHMANN-HAUPT, *op. cit.*, n° 10, p. 22 s. et pl. XIII; recueil D'OPPENHEIM, n° 123; DERENBOURG, *loc. cit.*

[2] Fragment de *Coran*, XXIX, 44: „Certes, célébrer Allâh est le plus important."

[3] Dans ce qui suit, B 1, B 2 et B 3 désignent trois photographies du général DE BEYLIÉ, montrant diverses parties de l'inscription (B 3 est reproduit pl. XIX); D, l'édition DERENBOURG; F, une copie fournie par S. E. FAKHRI PASHA; G, la mauvaise traduction de GARDEN, *tom. cit.*, p. 187; H, un fragment sans valeur traduit dans H. DE HELL, II, p. 466; L, la planche XIII de LEHMANN-HAUPT; O, le fragment copié par D'OPPENHEIM; P, une photographie très distincte de la première moitié de la ligne 2, due à l'obligeance de M. POGNON, qui a bien voulu me prêter aussi la photographie reproduite ci-dessus, fig. 40; enfin T, une photographie de ma collection, donnant une vue générale de la tour et sur laquelle on peut lire quelques mots vers le centre de l'inscription.

[4] Dans D, le début de l'inscription est à corriger d'après l'édition ci-dessus; G et H sont sans valeur ici.

[5] Sur les photographies, on lit distinctement بيغوا , avec les points diacritiques (sur بيغوا pour بيغو et خسروا pour خسرو , voir le recueil D'OPPENHEIM, p. 28, n. 1, et 85, n. 1). La leçon *bighu* ou *baighu* „faucon" (et non يبغو , *yabghu* = *jabghu* „prince"; voir plus haut, p. 76, n. 5) est donc assurée, ici et dans les n°s 27 et 30. Elle est confirmée par l'onomastique des Seldjoukides; voir les sources citées plus haut, p. 81, n. 6 et 7; DERENBOURG, *op. cit.*, p. 298, n. 1. Sur ce mot, voir P. DE COURTEILLE, *Dictionnaire turk-oriental*, p. 187; Sulaimân BUKHÂRI, *Lughat djaghatay we-turki*, p. 92; HOUTSMA, *Glossar*, p. 28; HAMMER, *Falknerklee*, p. 108.

Les autres titres turcs de ce groupe, ici et dans les n°s 27 et 30, appartiennent aussi au vieux fonds turc. Les mots *alp* „vaillant", *qutlugh* „heureux", *beg* „prince", figurent déjà dans les inscriptions de l'Orkhon, ainsi que *bilgä*

je vais tenter ici le même rapprochement avec l'oiseau double sculpté sur les deux tours A et B. La date absente peut être rétablie approximativement d'après le n° 29 (605 = 1208—09) car il est évident que les deux tours sont de la même époque. Enfin, touchant la signature du constructeur, je n'ai rien à ajouter au commentaire de mes éditions précédentes.[1]


Fig. 41.


Fig. 42.

Voici tout ce que H. de Hell, *loc. cit.*, dit de cette tour: „La treizième (à partir de la porte d'Alep) est semblable à la précédente et porte une grande inscription avec diverses sculptures représentant des animaux.“ En effet, autour de l'inscription, trois animaux sont sculptés en relief dans le parement: au-dessus du centre, un oiseau double (fig. 41), semblable à celui de la tour A[2]; aux angles supérieurs du tableau central, deux félins passants et affrontés (fig. 42) semblables à ceux de la tour A, d'un style plus simple, mais mieux conservés.[3] Tous ces animaux sont-ils des emblèmes et quel en est le sens? Ici encore, il ne s'agit que de poser quelques jalons; commençons par les deux oiseaux doubles, dont l'étude s'offre à nous sur un terrain déjà préparé.

Un marchand vénitien, qui visita la ville d'Amid en 1507, décrit ainsi son enceinte: „La gran città di Caramit . . . è murata di grosse mura di pietra viva lavorate, di maniera ch'elle paiono dipinte, e attorne sono fra torri e torrioni trecento sessanta. Io per mio piacere cavalcai due volte tutt'il circuito, considerando quelle torri e torrioni fatti diversamente, che non è geometra, che non desiderasse di vederle, tanto sono maravigliose fabriche; e in molti luoghi di quelle si vede l'arma imperiale scolpita con un' aquila di due teste e due corone.“[4]

Dès lors, plusieurs explorateurs ont signalé ces aigles doubles et quelques savants, en adoptant l'opinion du voyageur italien sur l'origine de cet emblème, en ont tiré des conclusions hâtives sur les relations politiques et féodales entre l'Orient et l'Occident à l'époque des croisades. Je me garderai de les suivre sur un terrain si peu solide.[5] Avec des vues plus modestes, mais aussi plus judicieuses, on a rapproché les oiseaux doubles des murs d'Amid de ceux qui figurent sur quelques monnaies des Ortokides et des Zenguides, pour en tirer toutefois des con-

„sage“, qu'on retrouve aussi dans une inscription arabe du XIIe siècle (atabek Önör à Bosra); voir les travaux sur l'épigraphie turque et Lehmann-Haupt, *op. cit.*, p. 26, avec les sources citées n. 2; cf. *Épigraphie des Atabeks de Damas*, dans *Mélanges de Vogüé*, p. 103; Sobernheim, dans *Mélanges H. Derenbourg*, p. 384 s.

[1] J'ai déjà dit que l'ethnique du constructeur doit être lu الصرفى et non الصيرفى, comme dans D, car on ne voit sur l'original aucune trace de la dent et des deux points d'un *yâ*, ni même de la dent terminale du *ṣâd*; il est donc impossible, même en forçant la paléographie, de lire الصيرفى. En revanche, on voit distinctement le point du *fâ* et les deux points du *yâ* final; peut-être doit-on vocaliser *ṣarfi*. Quant au nom propre, on peut aussi le lire يحنّا, *Yuḥannâ*; dans ce cas, l'architecte était un chrétien.

[2] Avec des variantes dans l'exécution. Cet oiseau est dessiné, peu fidèlement, dans H. de Hell, *op. cit.*, pl. XLI, à gauche au milieu.

[3] Celui de gauche se voit aussi dans H. de Hell, *loc. cit.*, à droite en haut. Tous ces félins sont d'un style bien plus remarquable que ceux du sultan Baibars et témoignent de la supériorité de la Mésopotamie sur l'Égypte, dans l'iconographie du XIIIe siècle; cf. plus loin, p. 99.

[4] Voir Ramusio, *Delle navigazioni e viaggi*, Venise 1606, II, p. 79, et la traduction de Grey, *Italian travels in Persia*, p. 145 s.; cf. Lehmann-Haupt, *op. cit.*, p. 27, n. 1. Dans l'analyse de Zurla, *Di Marco Polo e dei altri viaggiatori veneziani*, II, p. 236, il n'est pas question de ce passage; il a été cité par de Longpérier, *Oeuvres*, éd. Schlumberger, I, p. 100, et signalé par Castiglioni, Ritter, Fraehn, Nützel, Sarre, etc.

[5] Je laisse entièrement de côté la question tant débattue des rapports entre les aigles bicéphales cappadociens, l'aigle impériale et l'oiseau double d'Amid. Depuis l'étude de de Longpérier, on a tant écrit sur les bas-reliefs d'Euyuk et de Yasili-kaya et sur la double aigle impériale qu'un problème aussi vaste ne saurait être abordé ici.

clusions presque aussi fragiles sur le sens de cet emblème, qu'on a pris tantôt pour celui de la ville d'Amid, tantôt pour celui de ces deux dynasties.[1]

La première hypothèse était déjà contestable alors qu'on n'avait signalé, sur les murs d'Amid, que ces deux oiseaux doubles, puisqu'ils figurent aussi sur des monuments étrangers à cette ville.[2] Aujourd'hui que les relevés du général DE BEYLIÉ nous montrent tout un bestiaire sculpté sur les monuments d'Amid, il ne suffirait plus de prouver qu'Amid possédait des armoiries; il faudrait encore, parmi ces nombreux emblèmes, faire un choix qu'aucun fait précis ne nous permet de guider. L'autre hypothèse n'est guère plus satisfaisante, puisque l'oiseau double figure sur des monuments étrangers aux Zenguides et aux Ortokides[3] et que ceux de ces dynasties portent aussi d'autres emblèmes.[4] En ce qui concerne les Ortokides d'Amid,

[1] La première hypothèse a été défendue par LANE-POOLE, *Coins of the Urtuḳīs* (*Num. Chronicle*, 1873), p. 91; la deuxième, par NÜTZEL, *Embleme und Wappen auf muhammedanischen Münzen*, p. 7; cf. LEHMANN-HAUPT, *op. cit.*, p. 27, n. 1; SARRE, *Erzeugnisse islamischer Kunst*, p. 7; *Sammlung Sarre*, I, nº 20, p. 14; recueil D'OPPENHEIM, nº 123, p. 86, n. 1. M. DE KARABACEK, *op. cit.*, p. 13 s., les concilie en disant „das Wappen der Sultane von Amid“ (p. 14; cf. FRAEHN, *Opuscula postuma*, II, p. 114) et „der Doppeladler von Amid“ (p. 13 et 17); cf. les notes suivantes.

[2] J'ai déjà signalé, p. 86, une monnaie ortokide à l'oiseau double frappée à Kaifa. On le trouve aussi sur des monnaies frappées à Sindjar par les Zenguides (voir plus loin, p. 97, n. 2), sur une monnaie frappée à Irbil par les Houlagouïdes (voir une note suivante), sur divers monuments d'Asie Mineure (voir p. 93, n. 5, et 97 s.), etc.

[3] Voir la note précédente.

[4] Les plus connus sont ceux des monnaies à figures de ces deux dynasties. En dehors d'Amid, il en existe beaucoup d'autres, sur les monuments de la Mésopotamie; les relevés tout récents de M. SARRE en feront connaître quelques-uns. Il ne saurait être question de les étudier ici; mais je ne puis m'empêcher d'en signaler un, pour appuyer mes réserves sur l'attribution hâtive d'un emblème à une *ville* ou à toute une *dynastie*; je veux parler de „l'homme au croissant“. En publiant quelques inscriptions de l'atabek Luʾluʾ de Mossoul, j'ai signalé, d'après SIOUFFI, sur une porte de cette ville bâtie par ce prince, ou du moins restaurée par lui, le Bāb Sindjar, un bas-relief, représentant un homme assis, tenant un croissant de lune sur ses genoux; voir *Orientalische Studien* (Festschrift für TH. NÖLDEKE), p. 201, n. 1. Je puis ajouter aujourd'hui que ce relief existe encore; on le voit distinctement sur une photographie rapportée par M. SARRE. Il est en tout pareil aux répliques gravées sur quelques monnaies de Luʾluʾ (voir LANE-POOLE, *CBM*, III, nºs 589 s.). En signalant ces monnaies, *loc. cit.*, j'ai supposé que cet emblème est un exemple d'armes parlantes, le croissant de „lune“ faisant allusion au surnom personnel de Luʾluʾ, Badr al-dīn (pleine „lune“ de la religion). Si cette hypothèse est exacte, et d'autres faits analogues semblent la confirmer, il faut considérer ici l'homme au croissant comme un emblème *personnel* de Luʾluʾ. Je dis „ici“, car ailleurs, cet emblème joue d'autres rôles. Ainsi, c'est aussi la représentation zodiacale de la planète Lune, et s'il figure, comme telle, sur le grand plat de Munich au nom de Luʾluʾ, on le retrouve sur un grand nombre d'objets en cuivre et en bronze, décorés des signes du zodiaque. D'autre part, on le voit sur plusieurs monnaies zenguides frappées à Mossoul; voir LANE-POOLE, *CBM*, III, nºs 529 s., 567 s.; G. EDHEM, *CMO*, I, nºs 130 s., 138 s., etc. Faut-il en conclure que c'est un emblème de la dynastie zenguide? Alors, pourquoi figure-t-il sur des monnaies houlagouïdes (LANE-POOLE, *CBM*, VI, nºs 52 s., 59, 84; M. MUBÂRAK, *CMO*, III, nºs 26, etc.) frappées à Mossoul? Dira-t-on que les Houlagouïdes ont repris les armoiries des Zenguides? Mais leurs monnaies nous offrent tant d'emblèmes, copiés sur des types plus anciens, qu'il ne paraît plus permis de parler d'armoiries.

Toutes les monnaies dont je viens de parler ont été frappées à Mossoul. Faut-il en conclure que l'homme au croissant est un emblème de cette ville? Alors, pourquoi figure-t-il sur des monnaies zenguides (LANE-POOLE, *CBM*, III, nºs 645 s.; G. EDHEM, *CMO*, I, nºs 174 s.) frappées à Djazira? Dira-t-on que cet emblème était en même temps dynastique et que les Zenguides de Djazira le conservèrent, après s'être séparés de la branche de Mossoul? C'est possible, mais cela n'explique pas pourquoi d'autres monnaies frappées à Mossoul sous les Zenguides et peut-être sous les Houlagouïdes (LANE-POOLE, *CBM*, VI, nº 55) portent d'autres emblèmes que l'homme au croissant. Dira-t-on que la ville de Mossoul possédait plusieurs armoiries? Voilà l'impasse où nous a conduit la recherche des armoiries d'Amid et de Kaifa (voir plus haut, p. 86), où conduit forcément, dans l'état actuel de nos connaissances, toute recherche analogue; en voici un autre exemple.

M. DE KARABACEK, qui tient le croissant pour l'emblème de Mossoul (*op. cit.*, p. 16), croit le retrouver sur des monnaies, frappées à Irbil en 661 par Hulagu, sur lesquelles figure un lièvre au-dessus d'un croissant (LANE-POOLE, *CBM*, VI, nº 32; M. MUBÂRAK, *CMO*, III, nº 14). Il suppose qu'Irbil adopta les armes de Mossoul, après avoir été réunie à cette ville par Luʾluʾ, sous Hulagu. Mais alors, pourquoi une monnaie, frappée à Irbil en 678 par Abaqa (LANE-POOLE, *CBM*, VI, nº 56; NÜTZEL, *Embleme*, p. 7), porte-t-elle un oiseau double? Dira-t-on que la ville d'Irbil avait adopté, elle aussi, les armoiries d'Amid, ou celles des Ortokides, comme le pense M. NÜTZEL (*Embleme*, p. 7 et 9).

l'oiseau double n'a été signalé jusqu'ici que sur les deux tours A et B, bâties par Maḥmûd, et sur des monnaies de Maḥmûd et de son fils et successeur Maudûd.[1] Sans parler encore d'un emblème dynastique, il est permis de supposer que c'est un emblème personnel de Maḥmûd, hérité par Maudûd. Maintenant, examinons-le d'un peu plus près.

L'oiseau double figure à la place d'honneur sur les deux tours, au-dessus du centre des inscriptions, alors que les quadrupèdes sont relégués plus bas, dans les angles du tableau. Cette distinction semble bien trahir un emblème personnel, quand on se rappelle que l'oiseau *tshaqir* de Malik-shâh et l'oiseau *baighu* de Muḥammad figurent à la même place, au milieu des inscriptions nos 16 et 27.[2] Ensuite, en étudiant les oiseaux doubles de Maḥmûd (fig. 37 et 41), on y reconnaîtra moins un aigle qu'un rapace du genre vautour ou faucon.[3] Or, le protocole du no 30 renferme ce titre *baighu* que j'ai rapproché, dans le no 27, de l'oiseau sculpté sur la porte d'Alep.[4] N'est-il pas tentant de supposer que l'oiseau de Maḥmûd est un *baighu* double, de même que l'oiseau de son père Muḥammad était un *baighu* simple?

Mais pourquoi le *baighu* de Muḥammad se serait-il dédoublé pour ses successeurs? Puisque nous nageons dans l'hypothèse, on me permettra d'en hasarder encore une, bien qu'elle ne repose sur aucun fait précis. On a vu que le titre de sultan paraît avoir été pris par Muḥammad à la suite de la prise d'Amid[5]; est-il permis de rattacher à la prise de ce titre le dédoublement du *baighu?* Les recherches que j'ai faites sur l'origine et la valeur politique du sultanat, recherches que j'espère publier un jour, montrent que le titre sultanien n'est pas sans analogie avec le titre impérial, dont l'aigle double passe pour être l'emblème. Sans rouvrir le débat sur un rapport historique entre l'oiseau d'Amid et l'aigle impériale, on admettra que ce rapport est possible au début du XIIIe siècle, depuis que l'aigle impériale a été signalée dès la fin du XIIe.[6] Il est vrai que dans le manuscrit MARTIN, Muḥammad porte pour emblème l'oiseau simple, avec le titre de sultan; mais on sait que ce document n'est pas de première main; d'ailleurs, la prise du titre peut avoir précédé d'un peu le dédoublement de l'emblème. Il est vrai encore que sur la tour qui porte le no 16, l'oiseau du sultan Malik-shâh est simple[7]; mais alors, nous sommes au XIe siècle. Même au XIIIe siècle, on va le voir, le titre sultanien n'est pas toujours associé à l'oiseau double. Malgré tout, je suis tenté de croire que l'oiseau double de Maḥmûd est en rapport avec son titre sultanien, ou du moins avec la prise d'Amid, soit

Et sur quel indice enfin se base M. DE KARABACEK (*op. cit.*, p. 17) pour voir les armoiries d'Amid sur une monnaie de la collection PROKESCH-OSTEN, frappée la même année et par le même prince? A moins qu'elle ne porte le nom d'Amid, ce que l'auteur ne nous dit pas, pourquoi n'aurait-elle pas été frappée à Irbil, comme la précédente?

On le voit, de quelque côté qu'on aborde le problème, il oppose aux solutions simplistes d'insurmontables difficultés. Que faut-il en conclure, sinon qu'on doit se garder ici de généralisations hâtives? Sans nier l'existence d'armoiries, ou du moins d'emblèmes dynastiques et d'emblèmes de cité, par exemple en Arabie (voir mes *Notes d'archéologie arabe*, III, tir. à part du *JA*, p. 75 et *passim*; NÜTZEL, *Embleme*, p. 17 s.), il convient de rassembler encore des matériaux et de ne tenter, provisoirement, que l'interprétation de cas isolés, en commençant par les emblèmes que peuvent illustrer des textes positifs, fournis par l'épigraphie et la numismatique.

[1] Voir les sources citées dans LEHMANN-HAUPT, *Materialien*, *Arab. Inschriften*, p. 27, n. 1. L'oiseau des deux tours ressemble surtout à la variante monétaire publiée dans *CBM*, III, no 349 et pl. VII: *Coins of the Urtukí*, dans MARSDEN, *Num. orientalia*, pl. V, no 4; G. EDHEM, no 16 et pl. I, et NÜTZEL, fig. 4, avec des ailes sans figure humaine, et une queue en faucille.

[2] Voir plus haut, p. 40 et 78. Il ne faut voir, dans ces termes d'oiseaux *tshaqir* et *baighu*, qu'une désignation provisoire pour ces deux emblèmes particuliers.

[3] Les quatre têtes portent des oreilles pointues et des appendices que je suppose être des chaperons (voir plus loin, p. 98) plutôt que des colliers de vautour; ce sont eux, apparemment, que le voyageur vénitien cité plus haut, p. 93, a pris pour les couronnes de l'aigle impériale (l'arma imperiale . . . un'aquila di due teste e due corone).

[4] Voir plus haut, p. 81.

[5] Voir plus haut, p. 79.

[6] Voir ANTHONY VON SIEGENFELD, *Das Landeswappen der Steiermark*, Graz 1900, p. 388.

[7] Si ce bas-relief représente bien un oiseau; voir plus haut, p. 40, n. 2.

que les deux têtes représentent les deux villes de Kaifa et d'Amid, soit qu'elles expriment la vieille idée orientale de la dualité du pouvoir souverain[1], soit qu'elles marquent une alliance politique ou matrimoniale. Toutes ces hypothèses s'accordent avec l'existence d'un oiseau double sur les monnaies de Maudûd, qui hérita des États et des titres de son père.[2] Voici en revanche un cas plus épineux.

On sait qu'un frère de Muḥammad, nommé Abû Bakr, fonda en 581 la petite dynastie des Ortokides de Kharput.[3] Un miroir talismanique en bronze, qui fit partie des collections DE TERSAN et DE BLACAS, décoré de sujets représentant les planètes et les signes du zodiaque, porte en exergue une inscription au nom de „*maulânâ al-sulṭân* al-Malik al-Muʿizz Nûr al-dunyâ wal-dîn Abu l-faḍl Urtuq-shâh ibn al-Khiḍr ibn Ibrahîm ibn Abî Bakr ibn Qarâ-arslân ibn Dâwud ibn Sukmân ibn Urtuq, *naṣîr amîr al-muʾminîn.*"[4] Ce prince était donc un arrière petit-neveu de Muḥammad de Kaifa et Amid, qui paraît avoir régné à Kharput au XIII[e] siècle.[5] Or, au centre de cet objet est gravé en relief un oiseau (fig. 43) que M. DE KARABACEK tient pour une chouette ortokide (*op. cit.*, p. 22). Sur les dessins qu'on en a publiés[6], ce rapace ressemble, il est vrai, à un nocturne; mais nous n'en possédons aucun fac-similé et après ce qui a été dit plus haut, il est permis d'y retrouver le *baighu* de Muḥammad.


Fig. 43.

Mais alors, pourquoi le *sultan* Urtuq-shâh portait-il pour emblème l'oiseau *simple?* On peut répondre qu'à cette époque, le titre sultanien était devenu banal et qu'un sultan de Kharput,

[1] Voir les notes citées dans *CIA*, I, p. 243, n. 3; 338, n. 1; 504, n. 3, et 551, n. 2, notamment GOLDZIHER, dans *WZKM*, XIII, p. 321 s.

[2] Voir plus loin le protocole du n° 32, où le titre de sultan doit se trouver dans la lacune au début.

[3] Sur cette dynastie, voir LEHMANN-HAUPT, *op. cit.*, p. 20, n. 1. Aux sources citées, ajouter deux passages importants: Ibn al-Athîr, XII, p. 279, et Ibn Khaldûn, V, p. 219; cf. la deuxième note suivante.

[4] Voir DE HAMMER, dans *Mines de l'Orient*, II, p. 100; LANCI, *Trattato delle simboliche rappresentanze*, I, p. 83 et pl. VII; REINAUD, *Monuments . . . de Blacas*, II, p. 405 et pl. 10; LEHMANN-HAUPT, *loc. cit.*; VON KARABACEK, *op. cit.*, p. 22 s. Une partie de la collection DE BLACAS a été acquise par le British Museum, mais je n'y ai pas retrouvé ce bronze et j'ignore ce qu'il est devenu.

[5] L'inscription n'est pas datée et j'ignore où M. DE KARABACEK a pris la date 660, qu'il assigne au miroir (peut-être dans DE HAMMER, que je n'ai pas sous la main). Cette date est contredite par un passage d'Ibn al-Athîr, XII, p. 279, qui place en 622 (1225) la mort de ʿIzz al-dîn al-Khiḍr, fils d'Ibrahîm, fils d'Abû Bakr, fils de Qarâ-arslân, fils de Dâwud, fils de Sukmân, et maître de Kharput, et l'avènement de son fils Nûr al-dîn Urtuq-shâh. Ce passage important, qui m'a été signalé par M. HOUTSMA, donne lieu à deux remarques:

1° Il concorde avec la généalogie que j'ai établie dans LEHMANN-HAUPT, *loc. cit.*, d'après l'inscription du miroir DE BLACAS et la suscription du manuscrit *Tanqîḥât*, et confirme que le Niẓâm al-dîn Abû Bakr des auteurs ne figure en aucun cas dans cette ligne. Je crois de plus en plus que ce prétendu personnage est né d'une confusion entre ʿImâd al-dîn Abû Bakr et Niẓâm al-dîn (?) Ibrahîm, car les générations de ces Ortokides sont déjà si rapprochées qu'il paraît impossible d'intercaler, entre Abû Bakr et Ibrahîm, un Abû Bakr II dont aucune source officielle ne fait mention.

2° Si Urtuq-shâh a hérité Kharput dès 622, c'est lui que le sultan Kaiqubâd en a chassé en 631, suivant les source que j'ai citées. Il aurait donc régné de 622 à 631 et le miroir DE BLACAS daterait de cette époque. On sait que Kharput est au milieu de cette région métallifère qui a fourni la matière d'un très grand nombre de cuivres musulmans, notamment des célèbres monnaies ortokides; voir à ce sujet un curieux passage d'Ibn al-Azraq, dans AMEDROZ, *JRAS*, 1902, p. 787.

Il est vrai qu'Abû Bakr étant devenu maître de Kharput en 581 et son fils le prétendu Abû Bakr (probablement Ibrahîm) y étant signalé en 601, on doit admettre que ce dernier et son fils al-Khiḍr ont régné bien peu de temps, enfin qu'Urtuq-shâh ne pouvait être qu'un tout jeune enfant en 622; mais cette conclusion concorde bien avec le traitement que Kaiqubâd lui fait subir en 631. D'autre part, dans le manuscrit *Tanqîḥât*, daté de 685, son oncle Aḥmad semble figurer comme prince régnant; mais cette date peut être celle d'une copie plus récente que l'ouvrage original.

[6] Je le reproduis ici d'après le dessin publié dans VON KARABACEK, *op. cit.*, fig. 8.

petit prince d'une sous-dynastie ortokide, n'était probablement pas, en diplomatique, l'égal du sultan du Diyar-Bekr; ou bien, que l'oiseau double n'est pas l'indice du seul titre de sultan, mais celui d'un double pouvoir ou d'un double domaine. Encore une fois, je ne conclus pas; je me borne à poser des questions. Je me garderai donc d'étudier ici tous les emblèmes, ou seulement tous les oiseaux, simples et doubles, que l'archéologie musulmane a révélés jusqu'ici. Encore insuffisants pour une étude définitive, ces documents sont déjà trop nombreux pour de simples notes.[1] Voici toutefois deux exemples qui me paraissent offrir un intérêt particulier: il en existe des fac-similé, leur attribution est certaine et l'on peut les rapprocher, eux aussi, d'un titre de rapace.

L'oiseau double figure sur les monnaies de deux Zenguides de Sindjar: ʿImâd al-dîn Zengi et Quṭb al-dîn Muḥammad.[2] Il est vrai que leur protocole monétaire ne renferme pas de titre de rapace; mais le titre *toghrul-tekin* „faucon prince" figure dans celui de deux Zenguides de Mossoul, Quṭb al-dîn Maudûd et Saif al-dîn Ghâzî II.[3] On le retrouve dans le protocole épigraphique d'autres Zenguides, notamment de Zengi lui-même, le fondateur de la dynastie, de Luʾluʾ de Mossoul et de Maḥmûd de Djazira, qui ne le portent pas, à ma connaissance, dans leur protocole monétaire.[4] On sait, en effet, que ce dernier, toujours plus simple que le protocole épigraphique, ne saurait nullement passer pour un document complet au point de vue de la titulature.[5] Si l'on retrouve un jour des inscriptions des Zenguides de Sindjar[6], on y relèvera peut-être le titre *toghrul-tekin*, comme dans les inscriptions et sur les monnaies de leurs cousins de Mossoul et de Djazira.

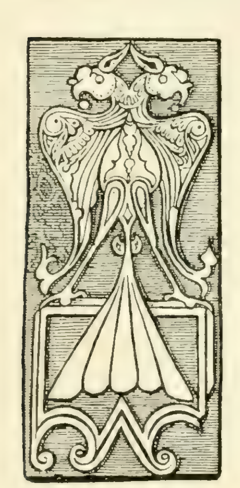


Fig. 44. A Diwrigi.

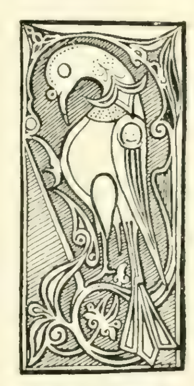


Fig. 45. A Diwrigi.

L'autre exemple, entièrement inédit, est plus curieux encore. Voici (fig. 44 et 45) deux emblèmes sculptés sur l'un des portails de la grande Mosquée de Diwrigi.[7] Cet édifice a été bâti en 626,

[1] La liste que j'en ai donnée dans LEHMANN-HAUPT, *op. cit.*, p. 27, n. 1, est loin d'être complète; sur l'oiseau bicéphale de Qara-hisar, voir aussi CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 299. Parmi les exemples que j'ai notés dès lors, j'en signale encore un, parce qu'il montre ce motif employé dans la céramique: je veux parler de l'oiseau double peint sur un admirable vase en faïence de la collection de M. DOUCET à Paris.

[2] Voir LANE-POOLE, *CBM*, III, nos 615 s., 633 s. et pl. XI; G. EDHEM, *CMO*, I, no 165; MARKOFF, *IME (Inventarniy katalog musulmanskikh monet Ermitaja)*, p. 425; NÜTZEL, *Embleme*, p. 5.

[3] Voir LANE-POOLE, *CBM*, III, p. XVIII s., nos 498 s.; G. EDHEM, *CMO*, I, nos 117 s. Sur le titre *tekin*, *tegin* dans l'épigraphie turque (cf. plus haut, p. 81, n. 5), voir THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 73, n. 1, et *passim*; RADLOFF, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, p. 126; *Neue Folge*, p. 175; *Versuch eines Wörterbuches*, II, p. 1034; CHAVANNES, *Documents sur les Turcs occidentaux*, index, p. 367, etc.

[4] Voir *Oriental. Studien*, p. 200 et notes; SOBERNHEIM, dans *ZDPV*, XXVIII, p. 194 s., et dans *Mélanges H. Derenbourg*, p. 384; LEHMANN-HAUPT, *op. cit.*, p. 26; SARRE, *Sammlung Sarre*, I, p. 13.

[5] Voir *CIA*, I, p. 763.

[6] La seule inscription connue de cette dynastie, sur un curieux minaret en ruine à Sindjar, est au nom de Quṭb al-dîn Muḥammad, précisément, et date de 598 (1201), mais elle est incomplète; voir SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 329. MM. SARRE et HERZFELD en ont fait une nouvelle copie qui ne renferme aucun titre turc.

[7] Signalés par YORKE, dans *Geogr. Journal*, 1896, VIII, p. 454, ces emblèmes ont été photographiés par Halil EDHEM et vont paraître dans *CIA*, III, p. 75 s. et pl. V (Diwrigi). Le faucon double est à droite du portail et le faucon simple, à gauche. A côté de ce dernier est sculpté un autre faucon double, semblable au premier: je ne puis le reproduire ici, faute d'un fac-similé suffisant.

par le Mengoutshékide Aḥmad-shâh, vassal du sultan seldjoukide Kaiqubâd Ier. Les inscriptions qu'on y lit ne donnent à son fondateur aucun titre turc à rapprocher de ces emblèmes. En revanche, un autre monument de Diwrigi, bâti en 592, le mausolée du grand-père d'Aḥmad, appelé Shâhanshâh, porte une longue inscription qui donne au fondateur une série de titres turcs et persans. On y trouve deux noms d'oiseau: *toghrul-tekin*, précisément, et *humâyûn*, titre dérivé du persan *humây*, nom d'un oiseau d'heureux augure, parent du phénix gréco-égyptien; or, ce dernier paraît avoir pour modèle l'épervier d'Égypte, c'est-à-dire un rapace.[1] Avec l'un ou l'autre titre, nous voici conduits, semble-t-il, à un nom de rapace. De fait, si l'on regarde attentivement les emblèmes de Diwrigi, on verra qu'ils offrent les caractères des oiseaux de chasse ou de proie: têtes et yeux arrondis, becs crochus, colerettes de plumes et puissants ergots. Bien qu'admirablement stylisé, l'oiseau double trahit encore son origine à d'autres indices très significatifs: il est posé sur un objet bizarre qui ne peut être qu'un perchoir et les deux têtes portent un renflement ou un bourrelet qui a tout l'air d'un chaperon; enfin, les deux becs tiennent une petite boule qui me paraît être un de ces grelots d'or dont les grands seigneurs persans ornaient, encore au XVIIIe siècle, les chaperons de leurs faucons.[2] Dès lors, il est permis de chercher un rapport entre cet emblème et ces titres, bien qu'ils ne figurent pas sur le même monument, car il se peut qu'emblème et titres aient été dynastiques. Il est vrai qu'Aḥmad ne portait pas le titre de sultan et l'oiseau double, après ce qui a été dit plus haut, paraîtra un emblème trop important pour un simple vassal des Seldjoukides. On peut répondre à cette objection par une autre hypothèse: l'oiseau simple serait ici l'emblème d'Aḥmad et l'oiseau double, celui de son suzerain, le Seldjoukide Kaiqubâd Ier, dont le nom et les titres figurent sur la Mosquée, à côté de ceux d'Aḥmad. L'attribution de cet emblème à Kaiqubâd n'a rien d'invraisemblable, puisque les Seldjoukides tiraient leur origine d'un clan dont le totem était un rapace.[3] Ici encore, le dédoublement de l'oiseau serait en rapport avec le rang élevé des Seldjoukides, ou avec leurs domaines étendus, ou plus spécialement avec leurs titres sultaniens très élevés.[4] Cette hypothèse me paraît confirmée par un très beau monument du musée de Konia (fig. 47). Ce bas-relief décorait autrefois la vieille porte (Eski kapu) de l'enceinte de cette ville, dont les portes, les tours et les courtines, aujourd'hui détruites, étaient ornées d'un grand nombre de sculptures antiques et médiévales.[5] Or, on sait que cette enceinte a été bâtie par Kaiqubâd Ier; sur ce point, le témoignage des chroniques[6] est positivement con-



Fig. 46. Phénix arabe

[1] Voir de Hammer, *Empire ottoman*, I, p. 69 et 373; *Mines de l'Orient*, III, p. 69; Bouillet, *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, art. Phénix; Huart, dans *JA*, 10e série, XIII, p. 131. Voici encore, à titre de comparaison, un ancien dessin (fig. 46) du phénix (?) arabe, le *'anqâ'*, tiré d'un manuscrit de Qazwînî appartenant à M. Sarre; cf. la description du *'anqâ'* dans cet auteur, éd. Wüstenfeld, I, p. 419 s. Cet oiseau double est un rapace et il n'est pas sans analogie avec ceux d'Amid.

[2] Voir Chardin, *Voyages en Perse*, éd. Langlès 1811, III, p. 394.

[3] Voir plus haut, p. 81.

[4] Voir plus haut, p. 38 et 85.

[5] Voir Löytved, *Konia*, p. 38; Sarre, *Erzeugnisse islamischer Kunst*, fig. 5. Un autre oiseau, mais monocéphale, décorait la porte de Constantinople; je n'en ai pas retrouvé la trace au Musée de Konia. De Laborde, qui en donne un bon dessin, y reconnaît „le faucon héraldique des Seldjoucides"; *Voyage de l'Asie Mineure*, p. 117 et pl. LXIV; cf. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 144; *Asie Mineure*, pl. 57; Hammer, *Falknerklee*, frontispice; Sarre, *Ein orientalisches Metallbecken*, dans *Jahrbuch der K. preußischen Kunstsammlungen*, 1904, tir. à part., p. 20 et fig. 20. Si l'oiseau double du Musée peut être pris, comme on va le voir, pour l'emblème de Kaiqubâd, cet oiseau simple pourrait être celui d'un des émirs du sultan qui prirent part, d'après Ibn Bîbî, à la construction de l'enceinte. En effet, le Musée renferme les bas-reliefs de deux petits oiseaux simples qui paraissent provenir aussi de l'enceinte; voir Löytved, *Konia*, p. 17; Sarre, *Erzeugnisse*, fig. 6.

[6] Voir Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil*, III, p. 258; IV, p. 104 s.; Ḥâdji Khalfa, dans V. de Saint-Martin, *Asie Mineure*, II, p. 669; Sarre, *Reise in Kleinasien*, p. 88.

firmé par l'épigraphie.[1] Un autre bas relief (fig. 48), provenant du palais des Seldjoukides à Konia et faisant actuellement partie de la collection de M. MARTIN à Constantinople, représente un oiseau double d'un style différent, rappelant l'oiseau double signalé plus haut (p. 97, n. 1) sur un vase en faïence émaillée de la collection de M. DOUCET à Paris. Or, la construction du palais de Konia est attribuée à Kaiqubâd; bien qu'il ait été fondé peut-être avant lui, il est probable qu'il y a fait exécuter des travaux.[2]

Si l'oiseau double fut l'emblème des Seldjoukides de Rum, ou du moins de Kaiqubâd, le plus puissant d'entre eux et celui qui a le plus bâti, on comprend qu'il ait été signalé sur

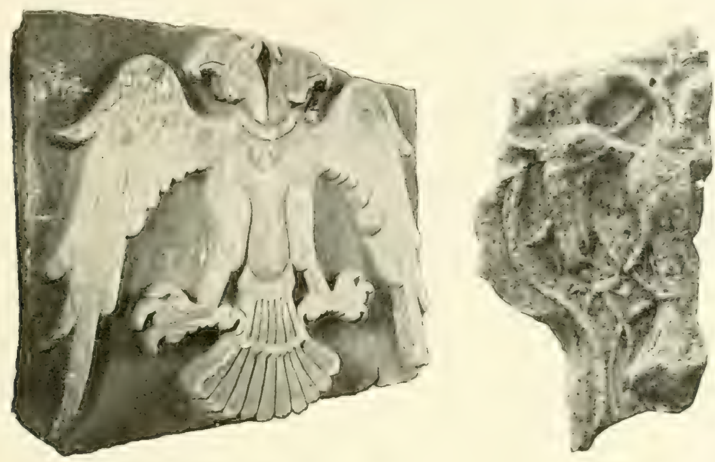


Fig. 47. Musée de Konia. Fig. 48.

un grand nombre de monuments de l'Asie Mineure. Peut-être pourra-t-on reprendre un jour, à l'aide de nouveaux documents, l'hypothèse d'un rapport entre cet emblème et les aigles doubles cappadociens; mais il faudra chercher dans le totémisme turc un des éléments du problème.[3]

Quant aux six félins sculptés sous les deux aigles doubles, je pense qu'ils représentent, non des lions, mais des panthères ou des léopards. S'agit-il encore d'un emblème et quel en

[1] Voir HUART, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, nº 48 et p. 75; LÖYTVED, *Konia*, nº 23 et p. 38. Cette courte inscription, datée de 618, c'est-à-dire du règne de Kaiqubâd, décorait la porte de Larenda et se trouve aujourd'hui au Musée; c'est tout ce qui reste de la riche épigraphie de l'enceinte de Konia. En publiant dans le *Corpus* les inscriptions de cette ville, je donnerai plus complètement les sources sur son enceinte.

[2] Voir les sources citées dans le recueil D'OPPENHEIM, au nº 183, p. 141, n. 2.

[3] On a déjà supposé que les anciens peuples de l'Asie Mineure étaient d'origine touranienne. Dans ce cas, les aigles cappadociens pourraient être eux-mêmes d'origine turque et totémique et le problème serait simplifié. D'autre part, l'oiseau double se trouve aussi dans l'iconographie chrétienne de la haute Mésopotamie, s'il est vrai que les bas-reliefs reproduits plus loin (fig. Strz.) proviennent d'une église de Mifarqin, ainsi qu'on l'a dit au général DE BEYLIÉ. Signalons encore deux monuments à Nigda, Asie Mineure. Le premier est une mosquée qui porte le nom de Sunqur beg et dont la porte nord est décorée d'un oiseau. Ici encore, on peut rapprocher cet emblème du mot *sunqur* „gerfaut"; mais je n'insiste pas, parce que le nom du fondateur de la mosquée n'est pas attesté par l'épigraphie. Le deuxième est un mausolée octogone bâti, au début du XIV[e] siècle, par une princesse seldjoukide appelée Khudâwend. Sur les faces extérieures de ce beau monument (et sur le mur de la citadelle de Nigda) sont sculptés de très curieux oiseaux à tête de femme coiffée d'une tiare ou d'un bonnet, qui rappellent, d'une part, certains motifs de l'iconographie persane et font songer, d'autre part, aux harpyes du célèbre mausolée lycien du British Museum; voir TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 116 et pl. 95; SARRE, *Erzeugnisse*, fig. 19. Des photographies de ce monument seront publiées dans le *Corpus*, avec les inscriptions de Nigda.

est le sens? Il est difficile de le dire, car on voit des félins, à Amid, sur des monuments abbassides, merwanides et seldjoukides[1] et je ne trouve, dans le protocole de Maḥmûd, aucun titre de félin. Peut-être s'agit-il d'un emblème dynastique, provenant du grand-père de Maḥmûd, Qarâ-arslân, dont le nom signifie „lion noir"; dans ce cas, les félins de l'inscription n° 16, au nom de Malik-shâh, pourraient être un emblème de son père Alp-arslân, „vaillant lion". Mais ces hypothèses sont bien mal assurées et je préfère ne pas m'y arrêter.[2]



Fig. 49. Enceinte et tour A.

Ainsi, les tours A et B ont été bâties par Maḥmûd, la première en 605, la seconde vers la même année. Il s'agit bien de deux constructions nouvelles, non de simples réparations, et il suffit d'y jeter un coup d'œil pour être frappé du contraste qu'elles offrent avec le reste de l'enceinte (fig. 49). Celle-ci est défendue par un grand nombre de contreforts et de saillants carrés ou polygonaux, rappelant ceux des vieilles enceintes mésopotamiennes, sur les bas-reliefs assyriens. Les uns sont probablement antiques[3]; les autres ont été bâtis ou rebâtis sous les premières dynasties musulmanes d'Amid, car toutes les inscriptions merwanides sont sculptées sur des saillants carrés ou polygonaux. Ils alternent avec des tours arrondies, notamment sur le front nord de l'enceinte (pl. II). Quelques-unes de ces dernières sont antérieures à Maḥmûd, ainsi celles qui défendent les portes d'Alep et de Kharput, et cette grosse tour qui porte une inscription de Malik-shâh, n° 17. D'autres ont été bâties ou rebâties plus tard, sous les Ayyoubides, comme on le verra plus loin. Mais aucune n'est comparable, pour les dimensions, l'importance des défenses, la richesse et la beauté des profils, aux deux tours de Maḥmûd, dont la masse puissante a frappé tous les voyageurs. Elles se distinguent par leur diamètre inusité, par l'épaisseur de leurs murs, par le nombre de leurs meurtrières encadrées de moulures, par leur beau décor architectural, épigraphique et iconographique, enfin par la ligne d'échauguettes en pierre qui règne sous leur crénelage.[4] Quand on les compare aux monuments militaires de la Syrie,

[1] Voir plus haut, p. 14, 19, 34, 36 et 40.

[2] En effet, on vient de voir que tous ces félins ne sont probablement pas des lions. Toutefois, le mot *arslan* désigne peut-être d'autres félins que le lion, car les noms d'animaux, dans les langues orientales, ne répondent pas toujours à notre classification par espèces; il en résulte parfois des confusions. Ainsi, les armes parlantes du sultan Baibars (cf. plus haut, p. 80, n. 4) représentent un *bars*, c'est-à-dire un félin de chasse, panthère ou guépard. Il suffit d'examiner les exemplaires conservés de cet emblème pour s'assurer que ce n'est pas un lion. Cependant, il est généralement admis que l'animal de Baibars est un lion. Pourquoi? Parce que Maqrîzî dit que son emblème *(rank)* était un *sab'*, mot qui peut s'appliquer à un lion, mais qui désigne une bête féroce en général. Maqrîzî avait vu les armoiries de Baibars; s'il les avait prises pour un lion, il eût sans doute employé le terme propre arabe *asad*. En revanche, il semble avoir ignoré que c'étaient des armes parlantes; car il eût probablement traduit *bars* par *fahd* „panthère" ou „guépard de chasse" (voir Dozy, *Supplément*), comme l'a fait l'auteur du lexique publié par M. Houtsma, *Glossar*, p. 11 du texte arabe.

[3] Voir plus haut, p. 8, 13, 21, 26s. et *passim*.

[4] Les belles échauguettes de la tour A sont originales. Celles de la tour B, mesquines et d'un style plus grossier, sont évidemment des réfections, car toute la partie supérieure de cette tour montre un appareil moins soigné et des profils plus maigres. Il n'existe aucun relevé de l'intérieur des deux tours. Une photographie du baron d'Oppenheim, prise sur le flanc de la tour A (pl. XVIII), montre qu'elle est ouverte à la gorge, du moins dans la partie qui commande la courtine. On distingue, à l'intérieur, de larges baies ménagées dans l'épaisseur du mur, pour le

où les enceintes et les forteresses musulmanes, bâties suivant les traditions orientales, contrastent avec les châteaux des croisés, qui s'inspirent de principes occidentaux[1], les tours de Mahmûd trahissent, elles aussi, une influence étrangère aux traditions locales. Or, au début des croisades, les Francs d'Édesse poussèrent leurs incursions jusqu'à Amid.[2] Plus tard, Qarâ-arslân et Muhammad guerroyèrent contre les croisés en Syrie, aux côtés de Nûr al-dîn et de Saladin, et Mahmûd lui-même est resté en relations constantes avec les Ayyoubides. Si l'on ajoute que les ingénieurs de Saladin, dans la construction de l'enceinte et de la citadelle du Caire, se sont inspirés de traditions franco-syriennes empruntées aux croisés[3], il est permis de croire que les ingénieurs de Mahmûd ont subi, eux aussi, l'influence des méthodes supérieures que les Francs avaient introduites en Syrie, en les adaptant aux conditions de ce pays.

Les ingénieurs de Mahmûd ont signé leur travail. La signature de la tour A est incertaine et ne fournit aucun indice sur l'origine du constructeur; celui de la tour B, qui s'appelait Yahyâ (ou Yuhannâ), était peut-être chrétien. Rappelons à ce propos qu'aux yeux des chroniqueurs musulmans, Mahmûd était un mécréant dont la morale était suspecte et la religion entachée de philosophie.[4] Sous cette accusation, faite au nom d'une étroite orthodoxie, se cache peut-être le simple fait que Mahmûd, à l'égal de plusieurs souverains musulmans de son époque, professait une large tolérance confessionnelle.[5] S'il paraît téméraire d'en tirer une conclusion sur le caractère franco-syrien des tours de Mahmûd, il reste qu'un siècle de frottements avait rapproché musulmans et croisés, dont les idées, les mœurs et la culture étaient en train de subir une pénétration réciproque. Pour juger exactement, à ce point de vue, la valeur des tours de Mahmûd, il faut attendre de connaître les travaux militaires des croisés à Édesse, dont aucun explorateur n'a songé jusqu'ici à relever les ruines importantes.

30 bis. Le même. — Parmi les copies fournies par le général Fakhri Pasha se trouve celle d'une inscription qu'il place „sur la forteresse, entre les grandes tours et la porte de Mardin". Cette copie est identique à celle, fournie par lui, de l'inscription n° 30, à part de légères variantes sans intérêt, parce qu'elles portent sur des mots dont la lecture est assurée par les photographies et sur de simples détails de forme; or, les répliques d'une même inscription se distinguent en général par quelques variantes dans la rédaction. Ce fait et l'indication peu précise donnée sur l'emplacement de cette inscription donnent à penser qu'il s'agit d'une autre copie du n° 30 et que les variantes doivent être mises à la charge du copiste.

31. Le même. — Dans la partie de l'enceinte de la citadelle tournée vers la ville, en O du plan (fig. 1), s'ouvrait dans la courtine, entre deux gros saillants arrondis, une porte actuellement murée (fig. 50). Privée de tout décor, elle est carrée et surmontée par un linteau droit que soulage un arc de décharge. L'appareil de la courtine et des tours est fait de blocs irréguliers; les uns sont à parements lisses, les autres sont taillés en bossages, et des fûts de colonne sont placés en boutisse dans la maçonnerie, dont l'irrégularité trahit les réfections successives. Au-dessus de l'arc de décharge, trois assises de pierres blanches, de formes et de dimensions variées, ont été replacées en désordre dans le parement. Ces pierres portent des fragments de deux inscriptions du même type et de mêmes caractères. Inédites.

service de la défense, et correspondant sans doute aux meurtrières et aux échauguettes extérieures. Voir aussi le dessin de Laurens dans H. de Hell, *op. cit.*, pl. XL, reproduit dans Saladin, *Manuel d'architecture musulmane*, p. 481.

[1] Voir Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie, passim*, et mon travail dans le *Bulletin de l'Union des architectes français*, IV, p. 263.

[2] Ainsi vers 1120, Josselin envahit le Diyar-Bekr et le pilla jusqu'aux portes d'Amid; voir Michel le Syrien, trad. Chabot, III, p. 225.

[3] Voir *JA*, 8e série, XVII, p. 460 s.; 9e série, XIX, p. 424, et le recueil d'Oppenheim, p. 86.

[4] Voir Lehmann-Haupt, *Materialien*, *Arab. Inschriften*, p. 28; Ibn Shaddâd, f° 78 v°.

[5] Voir les sources citées dans *JA*, 9e série, XIX, p. 439, et 10e série, III, p. 31, n. 5.



Fig. 50. Inscriptions n° 31.

La première assise est séparée des deux autres par une corniche, également rapportée, faite d'un filet et d'une doucine. Des treize pierres qui la composent, placées sans suite et sans liaison de l'une à l'autre, les quatre premières sont anépigraphes et les deux suivantes sont presque entièrement frustes. Les sept dernières, numérotées ici de 7 à 13, portent les caractères que voici, avec les points tels qu'on les voit sur l'original:

(7) هد نا[ص]ر الدنـ (8) ا والدس سـ (9) الملك الصـ (10) العاد[ل] المجا (11) مولانا ا (12) الح
العالم (13) امر بعمله .

A la loupe[1], on voit que les pierres ne sont pas seulement placées en désordre; la zone supérieure de l'inscription manque entièrement. En effet, les lettres à hampe sont coupées à mi-hauteur et plusieurs autres lettres ont disparu, qui devaient se trouver dans cette zone. Ainsi, le bandeau se composait de deux assises de pierres dont l'une est endommagée et l'autre détruite. Toutefois, en lisant les blocs dans l'ordre 13, 11, 9, 12, 10, 7 et 8, et en restituant quelques lettres, on peut rétablir à coup sûr le texte suivant:

. . . أمر بعمله مولانا [السلطان] الملك الصالح العالم العادل المجاهد ناصر الدنيا والدين
سلطان الإسلام والمسلمين[2] . . .

A ordonné de faire ceci notre maître le sultan al-Malik al-Ṣâliḥ, le savant, le juste, le guerrier, Nâṣir al-dunyâ wal-dîn, le sultan de l'Islam et des musulmans, etc.

Les deux assises placées sous la corniche forment ensemble un second bandeau, mais les blocs de l'assise supérieure sont remontés dans le plus grand désordre et n'offrent aucune liaison

[1] La photographie sur laquelle j'ai fait ces observations et déchiffré ces fragments montre les trois assises de pierres blanches à une plus grande échelle que sur la figure 50. Je n'ai pas cru devoir la reproduire ici, parce que les caractères, lisibles à la loupe sur l'épreuve, ne l'eussent pas été sur une gravure. La figure 50 suffit à montrer la disposition générale de la porte et des inscriptions; pour les détails du déchiffrement, je prie qu'on veuille bien me croire sur parole.

[2] Ce titre est complété sur la réplique du fragment suivant.

avec ceux de l'assise inférieure. En revanche, les quatorze pierres qui composent celle-ci sont restées ou ont été remises en place et reposent sur une deuxième corniche, plus étroite que la première. On y déchiffre sans peine les mots suivants:

أمر بعمله مولانا السلطان الملك الصالح العالم العادل المجاهد المؤيّد المظفّر المنصور ناصر
الدنيا والدين سلطان الإسلام والمسلمين ذخر [الخلافة المعظّمة][1] . . .

A ordonné de faire ceci notre maître le sultan al-Malik al-Ṣâliḥ, le savant, le juste, le guerrier, l'assisté le victorieux, le vainqueur, Nâṣir al-dunyâ wal-dîn, le sultan de l'Islam et des musulmans, la réserve du califat magnifié, etc.

Ces deux fragments presque identiques appartiennent à deux inscriptions différentes. Leur valeur archéologique est à peu près nulle, puisqu'ils sont rapportés dans un mur qui a été réparé lui-même à plusieurs reprises. Si les blocs inférieurs du second fragment sont bien en place, comme leur bon ordre et la propreté de leurs joints semblent le prouver, il est permis de croire que cette inscription commémorait la construction de la courtine et de la porte; mais on ne peut affirmer qu'elle désignât précisément la porte actuelle, encore moins la courtine et les tours actuelles, puisque toutes ces constructions portent les traces de retouches nombreuses, peut-être assez récentes.

32. Ortokide Maudûd. 625 H. — On a vu qu'à l'angle nord-est de la grande Mosquée s'élève une madrasa attribuée à l'Ortokide Sukmân II[2] et que le côté nord de la cour est bordé par une magnifique colonnade dont les colonnes et les chapiteaux antiques portent des arcs brisés, richement moulurés.[3] Le mur qui s'élevait au-dessus de ces arcs est arasé au niveau de leur sommet, laissant voir, à 8 ou 10 mètres en arrière, un mur plus haut, parallèle à la colonnade, qui paraît être le mitoyen de la madrasa de Sukmân II du côté de la Mosquée, autant que je puis en juger sur les photographies (pl. XX). Sur ce mur, à environ trois mètres du sol, court un long bandeau encadré d'une moulure, contenant une ligne en beau naskhi ayyoubide, à grands caractères. Sur les photographies, le bandeau n'est visible qu'à travers le rideau formé par la colonnade et par plusieurs arbres plantés entre elle et le mur. En outre, le début et la fin de l'inscription sont cachés par deux maisons adossées contre le mur et dont la face antérieure, donnant sur la cour de la Mosquée, s'appuie sur la colonnade. J'ai publié un fragment de ce texte d'après une copie et une photographie du baron d'Oppenheim.[4] Les belles photographies du général de Beylié montrent le bandeau plus distinctement; mais le rideau des colonnes et des arbres y cache les mêmes parties que sur la photographie d'Oppenheim. Ces lacunes sont comblées par une copie fournie par le général Fakhri Pasha, que M. Güys a bien voulu faire revoir à ma demande, par un lettré d'Amid. Le texte suivant repose sur ce document, collationné, pour quelques parties, sur les photographies.

. . الملك المسعود العالم العادل المؤيّد المظفّر المنصور المجاهد المرابط محيي العدل فى العالمين
ركن الدنيا والدين عماد الإسلام والمسلمين افتخار الملوك والسلاطين قاتل الكفرة والمشركين قاهر
الخوارج والمتمرّدين شرف جيوش المسلمين ناصر الغزاة والمجاهدين ظهير الإمام مجير الأنام پهلوان

[1] Ce titre est complété sur la réplique du nº 29.
[2] Voir plus haut, le nº 28.
[3] Voir plus haut, p. 46 et 69.
[4] Voir le recueil d'Oppenheim, nº 125.

جهان خسرو ايران شهريار توران الب اينانج بيغو قتلغ بك أبو الفتح مودود ابن محمود ابن محمّد
ابن قرا ارسلان ابن داوود ابن سكمان ابن ارتق نصير أمير المؤمنين أعزّ الله أنصاره رَسْم الأستاذ
جعفر بن محمود الحلبى وذلك فى سنة خمس وعشرين وستّمائة .

... al-Malik al-Mas'ûd, le savant, le juste, l'assisté, le victorieux, le vainqueur, le guerrier, le combattant, le vivificateur de la justice dans les mondes, Rukn al-dunyâ wal-dîn, le soutien de l'Islam et des musulmans, la gloire des rois et des sultans, le tueur des infidèles et des polythéistes, le dompteur des révoltés et des rebelles, la noblesse des armées des musulmans, l'aide des guerriers et des combattants, l'appui de l'imâm, le protecteur des hommes, le héros du monde, le Chosroès de l'Iran, le souverain du Turan, le héros, l'homme de confiance, le faucon, l'heureux prince, Abu l-fatḥ Maudûd, fils de Muḥammad, fils de Qarâ-arslân, fils de Dâwûd, fils de Sukmân, fils d'Urtuq, l'aide de l'émir des croyants, qu'Allâh rende ses victoires puissantes! Gravé par le maître Dja'far, fils de Maḥmûd, d'Alep, et cela, en l'année 625 (1228).

A défaut de toute indication précise sur l'édifice qui le porte, ce texte n'a pas, pour le moment, une grande valeur archéologique. En revanche, c'est un important document d'histoire et la première inscription connue au nom de Maudûd. Le début, qui manque aussi dans les copies, est sans doute caché derrière la maison dont j'ai parlé plus haut; mais le protocole de Maudûd est à peu près complet. Il renferme ses surnoms personnels Malik Mas'ûd, Rukn al-dîn et Abu l-fatḥ, dont les deux premiers sont confirmés par les monnaies et les chroniques.[1] La titulature est déjà connue par les inscriptions précédentes; elle renferme les titres persans et turcs des n[os] 27 et 30, avec un titre nouveau, *shahriyâr-i-tûrân*.[2] Les noms de l'architecte, ou plutôt du lapicide, sont ceux d'un musulman d'Alep.[3] Enfin la date correspond au règne de Maudûd, qui s'étend de 619 à 629.[4]

C'est de ce règne, précisément, que date la description d'Amid chez Yâqût. Le célèbre géographe ne donne aucun détail qui mérite d'être discuté. Il décrit sommairement la position astronomique de la ville, sa situation sur le Tigre, „qui l'entoure comme un croissant de nouvelle lune", son importance géographique et politique, ses murailles noires, ses jardins et ses eaux. Il rappelle la conquête d'Amid par 'Iyâḍ et ses Arabes, puis il nomme quelques Amidiens connus. Son récit, qu'agrémente la description[5] d'un curieux rocher magnétique, aux environs de la ville, s'achève par ces mots: „De nos jours, Amid forme le territoire de Malik Mas'ûd (Maudûd), fils de Maḥmûd, (fils de Muḥammad,) fils de Qarâ-arslân ibn Urtuq."[6]

[1] Voir les sources citées plus haut, p. 86, n. 5, et plus loin, p. 105, n. 4; Ibn Shaddâd, f° 78 v°.

[2] Ces titres (sur *baighu*, voir plus haut, p. 76, n. 5, et 92, n. 5) sont invisibles sur les photographies; pour d'autres titres en *shahriyâr*, voir SOBERNHEIM, dans *Mél. H. Derenbourg*, p. 384 s., et recueil SARRE (sous presse), n° 13.

[3] A cette époque, le nord de la Syrie était un centre important pour l'architecture et les métiers d'art. Cette région, notamment la ville d'Alep, a conservé un grand nombre de monuments et d'inscriptions de la première moitié du XIII[e] siècle et l'école syrienne a rayonné en Égypte (voir *CIA*, I, *passim*), en Mésopotamie (voir plus haut, p. 101) et jusqu'en Asie Mineure, où tout un groupe de monuments seldjoukides trahissent une influence syrienne, comme la Mosquée 'Alâ' al-dîn à Konia, bâtie vers 1220 par un architecte damasquin: voir le recueil D'OPPENHEIM, n° 172; HUART, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, n° 24; LÖYTVED, *Konia*, n° 17; SARRE, *Reise in Kleinasien*, p. 64; SALADIN, *Manuel*, p. 449; cf. la deuxième partie de ce livre.

[4] Les photographies montrent, vers la fin de la partie visible de l'inscription, quelques mots indistincts: شمس (?) الدين ابو الف . . . . Je ne les retrouve pas dans les copies, où la signature de l'artisan et la date ne me paraissent pas entièrement sûres. Il se peut donc qu'il y ait ici *deux* inscriptions, celle des photographies, dont l'emplacement est certain, mais la lecture très fragmentaire, et celle des copies, dont la lecture est plus complète, mais l'emplacement mal défini. Je n'ai pas encore réussi à élucider ce petit problème.

[5] D'après Ibn al-Faqîh; voir cet auteur, éd. DE GOEJE, p. 67, 134.

[6] Voir Yâqût, *Mu'djam*, éd. WÜSTENFELD, I, p. 66 s.; cf. *Marâṣid*, éd. JUYNBOLL, I, p. 8. Son contemporain Qazwînî n'a qu'un article insignifiant au nom de Diyar-Bekr; pour les géographes suivants, voir plus loin, p. 112, n. 2.

Mais à son tour, l'heure des Ortokides avait sonné à Amid et après dix années de règne, Maudûd était dépouillé de ses États dans les circonstances que je vais rappeler brièvement.

AYYOUBIDES.

Après la chute des grands Seldjoukides, les dynastes qu'ils avaient installés dans les provinces de leur empire songèrent à saisir l'indépendance à laquelle ils aspiraient depuis longtemps; mais la plupart d'entre eux étaient trop faibles pour se passer d'un suzerain. Deux dynasties, dans l'Asie antérieure, pouvaient alors prétendre à la succession des sultans de Perse: les Seldjoukides d'Asie Mineure et les Ayyoubides d'Égypte et de Syrie. Dès l'époque de Saladin, ces deux empires se disputent la suzeraineté sur les dynastes établis en Syrie, en Arménie et en Mésopotamie, notamment sur les Ortokides, qui se soumettront tour à tour à l'un ou à l'autre, suivant les besoins de leur politique. On a vu Qarâ-arslân allié à Nûr al-dîn et son fils Muḥammad allié et vassal de Saladin. Sukmân II reconnaît aussi la suzeraineté de Saladin.[1] Après lui, Maḥmûd se soumet au Seldjoukide Kaikâwus Ier, puis aux Ayyoubides Malik 'Âdil Abû Bakr et Malik Kâmil Muḥammad et à leurs successeurs en Mésopotamie[2]. Enfin Maudûd reconnaît tour à tour le Seldjoukide Kaiqubâd Ier et les Ayyoubides Malik Kâmil Muḥammad et Malik Ashraf Mûsâ.[3] Mais sa conduite indigne hâta la fin de sa dynastie. En 629, Malik Kâmil, décidé à en finir avec lui, sortit du Caire avec une armée, accompagné par son fils Malik Ṣâliḥ Ayyûb. Précédant son père, qui s'était arrêté en Syrie, Ayyûb reçut la reddition d'Amid en dhu l-ḥidjdja 629; le lendemain, il entrait dans la ville et quelques jours après, le Ier muḥarram 630, Muḥammad venait l'y rejoindre, expédiait Maudûd en Égypte et confiait à Ayyûb le gouvernement du Diyar-Bekr, sous sa propre suzeraineté.[4] Ayyûb devait l'exercer jusqu'à la mort de son père, qui le rappela en Égypte en 637.

33. Sultan Ayyûb. 634 H. — Sur la partie antérieure d'une tour arrondie située dans le front nord de l'enceinte, sur des pierres encastrées à mi-hauteur dans le parement.[5] Trois lignes d'inégale longueur, en naskhi ayyoubide; caractères moyens, d'un style cursif, points et signes (pl. XIX). Signalée par GARDEN[6], mais inédite.

(1) بسمله ... (2) عزّ لمولانا السلطان الملك الصالح نجم الدنيا والدين سلطان الإسلام والمسلمين
أبو *(sic)* الفتح أيّوب بن السلطان الملك الكامل أبو *(sic)* المعالى محمّد بن أبى بكر ابن أيّوب ظهير(?) أمير

[1] Voir Ibn Shaddâd, ms. cité, fo 78 vo: „A son avènement, Sukmân II alla rendre hommage à Saladin, qui se trouvait alors devant Mifarqin.“ En effet, cette ville fut occupée par Saladin à la fin de djumâdâ Ier 581; voir Ibn Shaddâd, éd. SCHULTENS, p. 61; trad. anglaise, p. 101; Ibn al-Athîr, XI, p. 340: Abû Shâma, II, p. 64 en haut; Abu l-fidâ', III, p. 73; *Hist. or. des crois.*, I, p. 54; III, p. 85; LANE-POOLE, *Saladin*, p. 192, etc.

[2] Voir les monnaies de ces souverains; cf. les sources citées dans LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, no 10, p. 152, n. 1; recueil D'OPPENHEIM, p. 83.

[3] Voir les monnaies de ces princes. Sur l'attaque d'Amid par Kaiqubâd en 623, voir Ibn al-Athîr, XII, p. 299 s.; Kamâl al-dîn et Ibn Wâṣil, trad. BLOCHET, dans *ROL*, V, p. 69; IX, p. 507; Ibn Bîbî, dans HOUTSMA, *Recueil*, III, p. 280 s.; IV, p. 118 s.; Sempad, dans *Hist. arm. des crois.*, I, p. 646.

[4] Outre les sources citées dans le recueil D'OPPENHEIM, p. 87, n. 2, voir Sibṭ ibn al-Djauzi, éd. JEWETT, p. 446, l. 3, et 447, l. 10; Ibn Shaddâd, Oxford, ms. cité (d'après AMEDROZ) et Berlin, ms. cité, fo 79 ro; cf. plus haut, p. 86, n. 5. Dès lors, le Diyar-Bekr forme une dépendance de l'Égypte, sous le nom de Provinces orientales, à distinguer du royaume ayyoubide de Mésopotamie, dont la capitale était Mifarqin et qu'on ferait mieux d'appeler royaume d'Arménie.

[5] D'après le général DE BEYLIÉ, cette tour est à l'ouest de la tour T du plan (fig. 1). D'après GARDEN, cité dans la note suivante, elle se trouve près de l'aqueduc, en U du plan, entre les portes d'Alep et de Kharput. Ces deux observations sont concordantes; il s'agit donc d'une des tours qu'on voit sur la planche II.

[6] Avec une traduction médiocre; voir *tom. cit.*, p. 186.

المؤمنين (3) [fragments coufiques] ترسيم شجاع الدين المقدّم جعفر ابن محمود الحلبى فى سنة أربعة وثلثين وستّمائة .

Gloire à notre maître le sultan al-Malik al-Ṣâliḥ Nadjm al-dunyâ wal-dîn, le sultan de l'Islam et des musulmans, Abu l-fatḥ Ayyûb, fils du sultan al-Malik al-Kâmil Abu l-ma'âlî Muḥammad, fils d'Abû Bakr, fils d'Ayyûb, l'auxiliaire de l'émir des croyants . . . Dessin (ou plan) de Shudjâ' al-dîn, le patron (?), Dja'far, fils de Maḥmûd, d'Alep. En l'année 634 (1236—37).

Les seules inscriptions d'Ayyûb publiées jusqu'ici étaient celles du Caire, datées de l'époque où il était sultan d'Égypte.[1] Celle-ci prouve que dès 634 et comme simple gouverneur du Diyar-Bekr, il portait le titre de sultan; c'était donc un titre de famille, du moins dans la branche égyptienne.[2] Le constructeur de la tour est ce même Dja'far d'Alep qui figure dans l'inscription précédente, au service du dernier Ortokide Maudûd.[3] La tour est bâtie en petit appareil de pierres volcaniques et se compose de blocs de dimensions inégales, évidemment remployés[4]; elle est renforcée par un grand nombre de fûts de colonne, placés en boutisse dans la maçonnerie. Une large fissure la traverse de haut en bas et le crénelage a disparu.

34. Le même. — Sur la partie antérieure d'une autre tour arrondie, située apparemment dans le voisinage de la première. Trois lignes d'inégale longueur, disposées comme au n° 33; même type, mêmes caractères. Inédite.

(1) بسمله . . . (2) [عزّ لمولانا السلطان الملك الصالح] نجم الدنيا والدين سلطان الإسلام والمسلمين أبو (sic) الفتح أيّوب بن السلطان الملك الكامل أبو (sic) المعالى محمّد بن أبى بكر ابن ايّوب ظهير (?) أمير المؤمنين (3) [2 à 3 mots . . . ترسيم شجا]ع الدين جعفر ابن محمود [الحلبى . . . 2 mots] فى سنة [2 mots] وستّمائة .

La photographie de cette tour est indistincte et l'inscription ne peut y être lue qu'avec le secours du n° 33.[5] Il est inutile de la traduire, ces deux textes étant identiques, à part, ici, l'absence du mot *al-muqaddam*, qui paraît remplacé par un ou deux mots devant la date. Dans celle-ci, le chiffre des centaines est le seul que j'aie pu déchiffrer sur la photographie; il est plus prudent de ne pas la rétablir sur le n° 33, bien que les deux tours soient très probablement de la même époque. En effet, celle-ci resemble beaucoup à la première; son inscription est disposée de la même manière et l'on retrouve ici le même appareil en pierres volcaniques, petit et irrégulier, renforcé par des fûts en boutisse; ici aussi, le crénelage a disparu.

D'accord avec tous les auteurs, ces deux textes nous montrent Ayyûb en possession d'Amid en 634. L'année suivante, cette ville subit le siège d'une armée seldjoukide, qui fut repoussée,

[1] Voir *CIA*, I, p. 103 s. Le titre en *amîr al-mu'minîn*, qui paraît être ici en *ẓahîr*, est en *khalîl* au Caire.

[2] Sur les titres sultaniens des Ayyoubides, voir plus haut, p. 85, n. 6, et plus loin, p. 109, n. 12.

[3] Voir plus haut, p. 104, n. 3. Le mot *al-muqaddam*, placé entre le surnom en *al-dîn* et le nom propre, contre la règle, paraît être ici un titre de fonction, quelque chose comme „chef de chantier“ ou „patron“, plutôt qu'un surnom personnel. Ce mot figure dans la traduction GARDEN, où il est mal rendu par „and before him“; comme on ne le retrouve pas dans l'inscription suivante, il est évident que cette traduction vise bien le n° 33, et non le n° 34.

[4] A droite de la ligne 3 se voient deux blocs, portant des caractères coufiques de l'époque merwanide ou inalide, qui ont été remployés dans la maçonnerie; cf. plus haut, p. 91, n. 1.

[5] Les mots entre crochets sont ceux que je n'ai pas pu lire directement sur la photographie (mais il se peut qu'ils soient conservés dans l'original); ce document est trop défectueux pour être reproduit ici.

grâce à l'appui des Kharizmiens.[1] En 637, devenu maître de l'Égypte par la mort de son père, Ayyûb remit le Diyar-Bekr à son fils Malik Muʿazzam Tûrân-shâh. L'année suivante, ce pays fut ravagé par les Kharizmiens, puis Amid fut assiégée par l'armée ayyoubide d'Alep, renforcée d'une armée seldjoukide. Les alliés s'en emparèrent et reléguèrent Tûrân-shâh à Hisn-Kaifa.[2]

SELDJOUKIDES D'ASIE MINEURE.

Que devint alors Amid? L'histoire de l'Asie antérieure à cette époque est compliquée de mille incidents diplomatiques et militaires, qui se succèdent dans la plus grande incohérence. Au milieu de ces luttes entre Égyptiens, Damasquins, Alépins, Anataliotes, Arméniens, Mésopotamiens et Kharizmiens, pour ne citer que les principaux acteurs de ce perpétuel imbroglio, il n'est pas facile de répondre à cette question. Il semble bien qu'Amid resta aux mains des Seldjoukides[3] et de fait, c'est à l'armée de Kaikhusrau II, soutenue par un corps alépin, que trois ans plus tard, en 641 ou 642, les Mongols enlèveront Amid.[4] Ainsi, depuis 638, cette ville appartint à Kaikhusrau; maintenant, retournons à l'épigraphie.

35. Décret au nom du sultan Kaikhusrau II. 639 (?) H. — Dans la cour de la grande Mosquée, côté sud, à droite de la porte qui donne accès dans la nef latérale nord de l'aile est de la mosquée propre.[5] Neuf lignes gravées dans le parement, près du sol. Naskhi ayyoubide; petits caractères, points et signes (pl. XVI en bas, à droite). Inédite.

(1) بسم الله الحمد لله الّذى أذهب عنّا الحزن رُسم بالأمر (2) العالى الأعظمى السلطانى
الغياثى خلّد الله سلطانه (3) بإسقاط خراج اسل (?) وباب التلّ وباب الروم وباب الماء صدقةً
(4) مبرورة مؤبّدة وإنعام (sic) على رعيّة آمد المحروسة فمن بدّله بعد (5) ما سمعه فإنّما إثمه على
الّذين يبدّلونه إنّ الله (6) سميع عليم تقبّل الله الأدعية الصالحة فى (7) [3 à 4 mots] عمره أدامها الله
ما (8) [دامت السموات و]الأرض وذالك (9) [2 à 3 mots] ثلثين وستّمائة وصلّى الله على محمّد .

„Gloire à Allâh, qui a écarté de nous le chagrin!"[6] Il a été décrété, par l'ordre haut du très grand sultan Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn, qu'Allâh perpétue son sultanat, d'abolir l'impôt de . . . . de la porte de la Colline, de la porte des Grecs et de la porte du Fleuve, à titre d'aumône pieuse, éternelle, et de faveur à l'égard des sujets d'Amid, qu'elle soit gardée! „Et si quelqu'un change ces dispositions après en avoir eu connaissance, alors son crime retombera sur ceux qui l'imiteront; car Allâh entend et sait tout."[7] Qu'Allâh accueille les pieuses prières . . . . . Et cela (a eu lieu en l'année) 63*, etc.

[1] Voir Kamâl al-dîn et Maqrizi, trad. Blochet, dans *ROL*, V, p. 104; X, p. 300; Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil*, IV, p. 201 s. Suivant Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 511, Kaiqubâd tenta d'assiéger Amid en 632—33; on a vu, p. 105, n. 3, qu'il l'avait déjà menacée en 623.

[2] Voir Sibṭ ibn al-Djauzi, éd. Jewett, p. 486, l. 6, et Br. Mus. add. 23279, f° 199 v° (d'après Amedroz); Ibn Shaddâd, Oxford et Berlin, *loc. cit.*; Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil*, IV, p. 223 s.; Kamâl al-dîn et Maqrizi, trad. Blochet, dans *ROL*, VI, p. 13 s.; X, p. 348; Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 518 s.; Abu l-fidâ', III, p. 174 s., et dans *Hist. or. des crois.*, I, p. 118 s.; Ibn Khaldûn, V, p. 357; von Karabacek, *op. cit.*, p. 15 (cf. plus haut, p. 86, n. 5).

[3] Voir les passage cités d'Ibn Shaddâd, d'Ibn Bîbî, de Kamâl al-dîn, d'Abu l-fidâ' et d'Abu l-faradj; Ibn Khaldûn ne parle que des Alépins, mais ici, son témoignage ne vaut pas celui des auteurs précédents.

[4] Voir Abu l-fidâ', III, p. 180, et dans *Hist. or. des crois.*, I, p. 121; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 87; Hammer, *Ilchane*, I, p. 112; Howorth, *Mongols*, III, p. 48; cf. Ibn Shaddâd, cité plus loin, p. 111, n. 1.

[5] Voir plus haut, p. 45, fig. 23 et pl. VIII. Cette porte se trouve exactement au-dessous du début du bandeau n° 21.

[6] *Coran*, XXXV, 31 (fragment); ces mots font allusion à la remise d'impôts ordonnée par le décret.

[7] *Coran*, II, 177, citation classique à la fin des décrets de remise d'impôts; cf. le n° 36.

Ainsi, l'usage, si fréquent en Syrie, de graver des décrets, notamment des remises d'impôts, sur les murs des monuments publics, cet usage était répandu aussi en Mésopotamie. Des deux seuls édits de ce genre signalés jusqu'ici dans cette région, l'un est mutilé et l'autre incomplet.[1] La grande Mosquée d'Amid en fournit deux nouveaux, tous les deux complets; nul doute qu'on n'en trouve encore d'autres.

Celui-ci prescrit la suppression[2] d'un impôt appelé *kharâdj*. En général, ce terme s'applique à l'impôt foncier; mais il désigne aussi d'autres espèces d'impôts et ces désignations ont varié d'une époque et d'un pays à l'autre.[3] Pour en fixer le sens ici, il faudrait déterminer d'abord celui du mot douteux qui le suit. Ce mot est écrit اسل ou اٮسل, mais je ne puis l'interpréter, faute d'une leçon satisfaisante. Ou bien c'est un nom propre, le premier de la série; alors, le *wâw* est une copule et il faut traduire . . . . . „le kharâdj de (nom de lieu ou de quartier) *et* de la porte de la Colline, etc.“ Ou bien c'est un nom commun désignant une matière imposable, par exemple des immeubles; alors, le *wâw* fait partie du mot, qui régit les noms suivants, et il faut traduire . . . „le kharâdj des immeubles (?) de la porte de la Colline, etc.“ Dans le premier cas, *kharâdj* désigne un impôt indirect, quelque chose comme un droit d'octroi perçu d'une part, dans une localité ou dans une partie de la ville désignée par le mot obscur, d'autre part, à trois des portes d'Amid. Dans le second cas, il s'agit d'un impôt foncier prélevé sur des immeubles (?) sis près de ces trois portes.[4] Celles-ci sont déjà connues: la première est la porte de Mardin; la deuxième, la porte d'Alep; la troisième, la porte Neuve actuelle.[5]

Le décret se termine par les formules d'usage et par une date. La lacune au début des trois dernières lignes provient d'une base de colonne posée sur le dallage de la cour, contre le mur de la mosquée[6], et qui masque cette partie de l'inscription sur la photographie. Cette lacune n'est donc qu'apparente et les mots cachés derrière ce débris sont probablement lisibles sur l'original, qui est bien conservé dans toutes les parties visibles.[7] Les mots cachés au début des lignes 7 et 8 n'ont pas grand intérêt, car ils font partie de formules banales. Il n'en est pas de même de la ligne 9, où la base de colonne masque le chiffre des unités de la date. Or, il serait particulièrement important de fixer ce chiffre, parce que c'est lui seul qui permettrait d'identifier le souverain régnant.

Le nom propre de ce prince est passé sous silence, peut-être à dessein, comme on le verra tout à l'heure; il n'est désigné qu'indirectement, par trois relatifs dépendant des mots *al-amr al-'âlî* „l'ordre élevé“.[8] Les deux premiers paraissent indiquer que ce personnage portait le haut

[1] Voir Lehmann-Haupt, *Materialien, Arab. Inschriften*, nº 6, et le recueil d'Oppenheim, nº 104.

[2] L'inscription dit *isqâṭ* et ce mot semble avoir été employé volontiers, dans ce sens, en Mésopotamie; cf. Ibn al-Azraq, cité par Amedroz, dans *JRAS*, 1903, p. 152, n. 1; Ibn Shaddâd, Berlin, ms. cité, fºˢ 63rº et 78rº, et plus loin, le texte du nº 36. En Syrie, on disait plutôt *ibṭâl*: voir *CIA*, I, p. 561, n. 4; II (Tripoli), nºˢ 23, 26, 58 et *passim*.

[3] Je me borne à renvoyer à mon étude sur *L'impôt foncier sous les premiers califes* et surtout à Becker, *Papyri Schott-Reinhardt I*, et *Beiträge zur Geschichte Ägyptens*, p. 81 s.

[4] J'opinerais plutôt pour la première alternative. La remise de l'impôt foncier, base de tout le système fiscal des pays musulmans, ne pouvait être qu'un fait exceptionnel et passager; or, la remise ordonnée par ce décret a la prétention d'être définitive (*mu'abbada*, mieux que *mu'ayyada*; cf. Ibn Djubair, 2ᵉ éd. Wright-de Goeje, p. 125, l. 7, 126, l. 16, 285, l. 1, etc.). De fait, presque tous les décrets de remise d'impôts en Syrie visent des taxes indirectes: droits prélevés sur les marchandises à l'entrée des villes, sur les denrée vendues aux marchés, sur le courtage des ventes, sur diverses fermes et concessions, etc.

[5] Voir plus haut, p. 7, 22 et 27.

[6] Voir plus haut, p. 45, et pl. XVI, à droite en bas.

[7] Sur ma demande, M. Guys a bien voulu faire revoir l'inscription par un lettré d'Amid; mais sa lecture des mots douteux ne me paraît pas assez sûre pour trouver place ici; cf. plus loin, p. 109, n. 9.

[8] Sur les relatifs de titre, voir *CIA*, I, index à ce mot.

titre *al-sulṭân al-aʿẓam* „le très grand sultan“.[1] Quant au troisième, il ne peut être formé que sur le surnom Ghiyâth al-dîn; voilà tout ce qu'on peut tirer du protocole ambigu de l'instigateur du décret. Comme il s'agit évidemment du souverain d'Amid, reste à en chercher un, entre les années 630 et 640, qui réponde à ce signalement un peu vague.

On a vu que de 630 à 637, Amid appartint à l'Ayyoubide Malik Ṣâliḥ Ayyûb, qui s'appelait Nadjm al-dîn, sous la suzeraineté de son père Malik Kâmil Muḥammad, qui se nommait Nâṣir al-dîn.[2] Donc, ni l'un ni l'autre ne convient ici et l'on peut déjà conclure que le décret a été rédigé ou à la fin de l'année 637, ou en 638, ou en 639. En partant pour l'Égypte, Ayyûb remit le Diyar-Bekr à son fils Malik Muʿaẓẓam Tûrân-shâh[3], qui s'appelait précisément Ghiyâth al-dîn.[4] Il semble que le problème soit déjà résolu; mais il n'en est rien. On sait que dès l'année suivante, Tûrân-shâh fut chassé d'Amid par les armées alliées du sultan ayyoubide d'Alep et du sultan seldjoukide de Rum, et qu'Amid resta dès lors aux mains de ce dernier jusqu'à l'invasion mongole en 641[5]; or, Kaikhusrau II s'appelait aussi Ghiyâth al-dîn.[6] Ainsi, par un fatal concours de circonstances, on ne peut déterminer ni le nom du souverain par la date, ni la date par le nom du souverain. Ou bien le décret est daté de l'année 637 et il est au nom de Tûrân-shâh[7]; ou il est daté de 639 et il est au nom de Kaikhusrau[8]; ou enfin, il est daté de 638 et il peut être au nom de l'un ou l'autre de ces deux princes, puisque le changement de règne a eu lieu cette année-là.[9] A première vue, les chances paraissent en faveur de Kaikhusrau, parce que le titre *al-sulṭân al-aʿẓam* ne convient guère à Tûrân-shâh, simple gouverneur du Diyar-Bekr au nom de son père Ayyûb. Ce titre a été porté parfois par les Ayyoubides, et précisément par Ayyûb, dans deux inscriptions du Caire, datées de 647.[10] Mais il le porte là comme sultan d'Égypte, peut-être comme suzerain des autres princes ayyoubides.[11] Comme gouverneur du Diyar-Bekr au nom de son père, Ayyûb, on l'a vu, porte les titres *sulṭân* et *s. al-islâm wal-muslimîn*, communs à la plupart des Ayyoubides.[12] Il est donc peu probable que dans les mêmes circonstances, Tûrân-shâh ait porté le titre plus élevé *al-sulṭân al-aʿẓam*. En revanche, ce titre figure dans le protocole des Seldjoukides de Rum et Kaikhusrau le porte dans tous ses documents officiels.[13]

[1] L'original porte *al-aʿẓami al-sulṭâni*, mais il faut renverser l'ordre de ces deux termes, car en titulature, l'adjectif *al-aʿẓam* ne s'emploie jamais seul et sert toujours d'épithète à un titre tel que *sulṭân* ou *malik*. D'ailleurs, il se peut que cette inversion soit intentionnelle; voir plus loin, p. 110 en haut.

[2] Voir plus haut, p. 105.

[3] Voir plus haut, p. 107 en haut.

[4] Voir Maqrîzi, *Khiṭaṭ*, éd. Boulaq, II, p. 236; *Sulûk*, trad. Quatremère, *Sultans Mamlouks*, Ia, p. 32; trad. Blochet, dans *ROL*, XI, p. 220.

[5] Voir plus haut, p. 107.

[6] Voir les sources sur Kaikhusrau II, notamment ses inscriptions et ses monnaies.

[7] Bien qu'Ayyûb eût quitté Amid avant 637, pour guerroyer en Syrie et préparer son avénement au trône d'Égypte, il est peu probable qu'un décret ait été promulgué au nom de Tûrân-shâh avant sa nomination officielle au gouvernement du Diyar-Bekr. L'inscription nº 33, datée de 634, est au nom d'Ayyûb seul, de même qu'une monnaie frappée à Amid en 636: voir Lavoix, *CBN (Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale)*, III, nº 664.

[8] En aucun cas, il ne peut être au nom de son allié le sultan ayyoubide d'Alep, Malik Nâṣir Yûsuf, qui s'appelait Ṣalâḥ al-dîn, ni de son fils Malik Muʿaẓẓam Tûrân-shâh, le commandant du contingent alépin contre Amid, qui se nommait Fakhr al-dîn; cf. plus haut, p. 86, n. 5.

[9] Le lettré consulté par M. Guys a cru lire, pour les unités, le chiffre „neuf“, ou plutôt „sept“, mais je ne puis donner un grand poids à son opinion; cf. plus haut, p. 108, n. 7, et plus loin, p. 112, n. 3. Si le décret est au nom de Kaikhusrau, il faut lire „neuf“, plutôt que „sept“.

[10] Voir *CIA*, I, nºˢ 64 et 65 *bis* : cf. mes *Inscriptions arabes de Syrie*, p. 44 du tirage à part.

[11] En effet, la branche égyptienne des Ayyoubides semble avoir gardé, en théorie du moins, la prééminence sur les autres: voir Blochet, dans *ROL*, IX, p. 123, n. 1.

[12] Voir plus haut, p. 85, n. 6, 106, n. 2, et les nºˢ 33 et 34; cf. Casanova, dans *CBN*, III, p. 560.

[13] Voir ses inscriptions et ses monnaies; cf. plus haut, p. 38 et n. 4; Casanova, *loc. cit.*

D'autre part, le relatif correctement formé sur ce titre serait *al-sulṭâni al-aʿẓami*, et non *al-aʿẓami al-sulṭâni*. Dès lors, je me demande si le rédacteur de l'inscription ne s'est pas trouvé dans la même perplexité que nous et si la formule ambiguë qu'il emploie n'est pas intentionnelle. Supposons, et c'est très possible, que le décret ait été rédigé soit durant les derniers jours du règne de Tûrân-shâh, soit au début du nouveau régime, encore bien incertain, car demain, Tûrân-shâh peut reprendre Amid à la faveur d'une nouvelle combinaison politique. Que fait le rédacteur, pour mettre à couvert sa responsabilité, quoi qu'il advienne? Il commence par supprimer le nom propre du souverain, ce qui n'avait rien de particulièrement insolite.[1] Puis il se sert d'une formule équivoque, applicable, soit au *sulṭân* Tûrân-shâh, soit au *sulṭân aʿẓam* Kaikhusrau.[2] Enfin, il lui reste un atout inespéré: les deux compétiteurs portent le même surnom Ghiyâth al-dîn. Je n'affirme pas que cette explication soit conforme à la réalité; je me borne à suggérer qu'un secrétaire adroit, avec un peu d'esprit, pouvait se tirer ainsi d'un mauvais pas.

ORTOKIDES DE MARDIN.

Que devint Amid après le passage des Mongols? Sans doute, ils ne s'y fixèrent pas encore, puisqu'ils reprendront cette place, on va le voir, environ quinze ans plus tard. Les premières invasions mongoles dans l'Asie occidentale furent de vastes courses, des explorations d'avant-gardes, lancées à la poursuite des armées défaites du Khwârizm-shâh et précédant, comme une menace d'orage, la conquête d'Hulagu. D'autre part, il est certain qu'Amid était perdue pour les Ayyoubides. Lorsque Tûrân-shâh, relégué à Kaifa par les armées alliées d'Alep et de Konia, quitte à son tour la Mésopotamie en 647, pour inaugurer en Égypte la courte royauté qu'il va payer de sa vie[3], il laisse à Kaifa son fils Malik Muwaḥḥid ʿAbdallâh.[4] Mais ce dynaste obscur, que le meurtre de son père va laisser isolé dans son étroit domaine, n'est jamais rentré en possession d'Amid.[5] En effet, un auteur contemporain, qui fut mêlé à la résistance tragique

[1] Dans les décrets promulgués par un gouverneur de province, le nom propre est souvent supprimé, sans doute parce que l'ordre émane du fonctionnaire et non de la personne du gouverneur; voir *CIA*, I, p. 691, n. 1. Dans les décrets promulgués par un souverain, cette omission est plus rare, peut-être parce que les changements de règne sont moins fréquents que les mutations de fonctionnaires; voir *CIA*, I, p. 690, et un cas analogue cité dans mes *Titres califiens d'Occident*, tir. à part du *JA*, p. 71, n. 1.

[2] En effet, l'inversion de ces deux termes permet de reconnaître ici le titre *sulṭân aʿẓam*, ou de ne pas le reconnaître, à volonté; voir plus haut, p. 109, n. 1. On remarquera aussi l'absence du surnom en *malik*, dont le relatif, pour Tûrân-shâh, eût été *al-malaki al-muʿaẓẓami*; les Seldjoukides ne portaient pas de surnom en *malik* et il y a là un indice de plus en faveur de Kaikhusrau. Dans l'hypothèse que je suggère, le rédacteur eût pu se tirer d'affaire en écrivant *al-sulṭâni al-muʿaẓẓami*. Appliquée à Tûrân-shâh, cette formule eût signifié „le sultan (Malik) Muʿaẓẓam“; appliquée à Kaikhusrau, elle eût voulu dire „le sultan magnifié“, titre qui alterne avec *sulṭân aʿẓam*, dans les protocoles seldjoukides; voir plus haut, p. 38, n. 4.

[3] Voir Ibn Khallikân, trad. de Slane, III, p. 246; Sibṭ ibn al-Djauzi, éd. Jewett, p. 514 en bas et suiv.; Abu l-fidâʾ, III, p. 188 s., et dans *Hist. or. des crois.*, I, p. 127 s.; Maqrîzi, *Khiṭaṭ*, II, p. 236; *Sulûk*, trad. Blochet, dans *ROL*, XI, p. 214 s.; Weil, *Chalifen*, III, p. 483; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 287; von Karabacek, *loc. cit.*; cf. plus haut, p. 85 s.

[4] Voir Ibn Wâṣil, trad. Blochet, dans *ROL*, XI, p. 215, n. 2; Ibn Khaldûn, V, p. 357. D'après Hammer, *Ilchane*, I, p. 74, 170, 189 et 192, et Charmoy, dans Sharaf al-dîn, I a, p. 604 s. (cf. Weil, *Chalifen*, IV, p. 10 n. 1), Malik Muwaḥḥid fut victime de sa résistance aux Mongols, mais ses successeurs continuèrent à posséder Kaifa sous la suzeraineté mongole. Les renseignements très vagues fournis sur eux par ces auteurs semblent empruntés surtout à Sharaf al-dîn, éd. Veliaminof, I, p. 150 s., trad. Charmoy, I b, p. 179 s. Cet écrivain, qui mérite à peine le nom d'historien, signale l'existence des Ayyoubides de Kaifa depuis le milieu du XIVe siècle jusqu'au XVIIe. Après avoir été mêlés à l'histoire des Timourides, des Turcomans du Mouton blanc, des Mamlouks d'Égypte, des Séféwides et des Ottomans, ils finirent par occuper de simples charges dans l'administration ottomane, ou par se retirer dans la vie privée; voir aussi Yazdi, trad. Petis, II, p. 266; III, p. 355; Ramusio, *loc. cit.*, et Grey, *Italian travels in Persia*, p. 151 s., 194 s; Price, *Mahommedan history*, III a, p. 169, 356, d'après Mirkhond; Weil, *Chalifen*, V, p. 192, 297, n. 2; de Hammer, *Empire ottoman*, II, p. 36; IV, p. 222, 241; Ritter, *Erdkunde*, XI, p. 39, 41.

[5] Voir plus loin, p. 114.

de la Mésopotamie contre l'invasion mongole, donne, sur le sort d'Amid à cette époque, des détails trop courts, mais précis. D'après lui, les Seldjoukides conservèrent cette ville jusqu'en 655. En radjab de cette année, elle leur fut enlevée par l'Ayyoubide Malik Kâmil Muḥammad de Mifarqin. C'est au lieutenant de ce dernier qu'en l'année 657 (1259), après la prise de Bagdad, les Mongols enlevèrent Amid pour la deuxième fois. Hulagu la remit alors aux deux frères Kaikâwus II et Qilidj-arslân IV. Ce dernier la garda jusqu'à sa mort, en 666, *et ses lieutenants y résidaient conjointement avec ceux des Mongols.* Elle échut alors à son fils Kaikhusrau III, qui la possédait encore en 679, à la date où l'auteur que je cite a écrit son livre.[1]

Ainsi, suivant un usage fréquent des souverains de sa race, Hulagu soumettait un dynaste local au contrôle d'un résident mongol. Ce régime persista sous ses successeurs, car d'autres textes signalent, jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, des gouverneurs et des inspecteurs généraux mongols du Diyar-Bekr.[2]

Vers cette époque, les Seldjoukides expirants furent remplacés par les Ortokides de Mardin, dont la dynastie prolongeait alors son existence, sous la suzeraineté mongole.[3] En effet, un texte nous montre, en 1297 (696), Amid surprise et saccagée par une bande d'Arabes de Syrie, appelés par Malik Ṣâliḥ, l'Ortokide de Mardin, *parce que les habitants d'Amid lui avaient fait défection;* les portes de la ville leur avaient été ouvertes, semble-t-il, sur l'ordre, ou du moins avec l'autorisation tacite de ce prince.[4]

Un peu plus tard, vers 702 (1302—03), en traversant la Mésopotamie pour entreprendre sa troisième campagne de Syrie, l'Houlagouïde Ghazan confia le Diyar-Bekr tout entier à son vassal Malik Manṣûr Nadjm al-dîn Ghâzî II, l'Ortokide de Mardin.[5] Ghâzî mourut en 712 et après lui régnèrent ses deux fils: Alpi, durant quelques jours seulement, puis Malik Ṣâliḥ Shams al-dîn Ṣâliḥ, jusqu'en 765.[6] En 717 (1317—18), Amid subit une nouvelle razzia, cette fois de

[1] Voir Ibn Shaddâd, Oxford (d'après Amedroz) et Berlin, f° 79 v° s. Une partie de ces faits sont confirmés par Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 527 et 543; sur Malik Kâmil de Mifarqin, voir plus haut, p. 86, n. 5. C'est le fils de l'atabek Lu'lu' qui fut chargé par Hulagu de la prise d'Amid, dont le récit, vague et bref chez les auteurs qui racontent en détail les sièges de Mifarqin et de Mardin, semble bien indiquer qu'Amid se rendit sans résistance; voir Rashîd al-dîn, trad. Quatremère, p. 22 s.; Djuzdjâni, *Tabaqât-i-Nâṣiri*, trad. Raverty, p. 1263 s.; Hammer, *Ilchane*, I, p. 174; Weil, *Chalifen*, IV, p. 9; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 308; Howorth, *Mongols*, III, p. 144.

[2] Voir, par exemple, Howorth, *Mongols*, III, p. 220 (en 1265); Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 618 (en 1290).

[3] Voir Ibn Khallikân, I, p. 171; Abu l-faradj, p. 557; Rashîd al-dîn, p. 378 s.; Waṣṣâf, éd. Hammer, p. 96; trad., p. 92; Ibn Khaldûn, V, p. 545 en bas; Maqrîzi, trad. Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II b, p. 133; Hammer, *Ilchane*, I, p. 192; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 357 s.; IV, p. 66, 229, 288; Howorth, *Mongols*, III, p. 162; Raverty, dans Djuzdjâni, p. 1278, note en bas. La suzeraineté mongole à Mardin à cette époque est confirmée par les monnaies de l'Ortokide Ghâzî II, faisant hommage à Ghazan, et par des monnaies frappées à Mardin aux seuls noms d'Houlagouïdes; voir Fraehn, *De Ilchanorum numis*, n° 82; Lane-Poole, *CBM*, VI, p. 271; X, p. clxxxviii; G. Edhem, *CMO*, I, n° 112; M. Mubârak, *CMO*, III, p. 259; Markoff, *JME*, p. 581, n° 287; Casanova, *Inventaire de la collection de la princesse Ismaïl*, p. xv, 105, 161 s.

[4] Voir Abu l-faradj, éd. Bedjan, p. 598; trad. Bruns, p. 647. Ce Malik Ṣâliḥ paraît être le Shams al-dîn Dâwud de Lane-Poole, *Dynasties*, p. 168, qui monta sur le trône vers 691, suivant cet auteur, ou en 695, d'après Rashîd al-dîn, p. 379. D'autres auteurs signalent à cette époque une razzia de Syriens dans le Diyar-Bekr et à Mardin; voir Maqrîzi, *loc. cit.*; Rashîd al-dîn, cité par d'Ohsson, *Mongols*, IV, p. 207; Howorth, *Mongols*, III, p. 434.

[5] Voir Rashîd al-dîn, *loc. cit.*; d'Ohsson, *Mongols*, IV, p. 328; Hammer, *Ilchane*, II, p. 126; Price, *op. cit.*, II, p. 621; Howorth, *Mongols*, III, p. 467. C'est lui peut-être auquel Mar Djabala fait allusion en ces termes en 1304: „le grand émir auquel était confié le gouvernement du Diarbékir"; trad. Chabot, dans *ROL*, II, p. 264. D'après Lane-Poole, *loc. cit.* (trad. Barthold, p. 142), qui suit sans doute Abu l-fidâ', IV, p. 69, Ghâzi II était le frère de Dâwud et monta sur le trône en 693. Rashîd al-dîn, *loc. cit.*, paraît en faire un fils de Dâwud (son texte est ambigu) et ne donne pas la date de son avénement, qui doit avoir eu lieu plus tard, s'il est vrai que Dâwud ne monta sur le trône qu'en 695; voir la note précédente.

[6] Voir Abu l-fidâ', *loc. cit.*; Ibn Baṭûṭa, II, p. 144; Lane-Poole, *Dynasties*, p. 168. Les trois noms de Ṣâliḥ, qu'on trouve dans ces auteurs, sont confirmés par Shihâb al-dîn 'Umari, qui s'exprime ainsi dans son *Ta'rîf*, éd. Caire, p. 32: „Le maître actuel de Mardin est Malik Ṣâliḥ Shams al-dîn Ṣâliḥ, fils de Malik Manṣûr, un Ortokide, etc." Cet ouvrage a été écrit vers l'année 741; voir mes *Titres califiens d'Occident*, tir. à part du *JA*, p. 71, n. 1.

la part des Égyptiens.[1] A cette époque, son histoire est si effacée que je n'ai trouvé aucun autre fait à signaler sur elle, à part ce détail important qu'elle payait alors un tribut aux Houlagouïdes.[2] Ṣâliḥ garda-t-il le Diyar-Bekr? L'épigraphie va nous l'apprendre.

36. Décret au nom de l'Ortokide Malik Ṣâliḥ. 731 H. — A côté de l'inscription précédente, à gauche de la porte, un peu plus haut au-dessus du sol. Onze lignes[3] en naskhi mamlouk; petits caractères, quelques points et signes (pl. XVI en bas, à gauche). Inédite.

(1) بسمله ... المرسوم بالأمر الشريف العالى المولوى (2) السلطانى الأعظمى الملكى الصالحى الشمسى خلّد الله سلطانه وأعلى (3) [إلى نجو]م السماك قدره ومكانه ولا زالت مكارمه مشهورة فى الآفاق (4) وصدقاته الشريفة قلائدَ وأطواقًا فى الأعناق أن يُسقط عن (5) تجّار ? آمد المحروسة ما كان يُؤخَذ منهم من الأوزان والمقرارات (6) [والوظائ]ف والطارئات وأن يُطلَق لهم ويزال عنهم ضمان الكرى وأن يستمرّ الكيل (7) [عندهـ]م على عادته المستمرّة وقاعد(ت)ه المستقرّة وذلك إنعامًا عليهم (8) [وإحسا]نًا إليهم وطلبًا لعمارتهم واستجلابًا للأدعية الصالحة بخلود (9) [الدو]لة القاهرة فسبيل كافّة الولاة والنوّاب والمتصرّفين الكتّاب بالولاية (10) [المذ]كورة حمل الأمر على ما رسمنا والعمل بموجبه ومقتضاه فمَن بدّله بعدما سمعه (11) فإنّما إثمه على الّذين يبدّلونه إنّ الله سميع عليم وذلك فى شهر رجب سنة أحد وثلثين وسبعمائة .

Par l'ordre royal, élevé, de notre maître le très grand sultan al-Malik al-Ṣâliḥ Shams al-dîn, qu'Allâh perpétue son sultanat, qu'il élève jusqu'aux étoiles de Simâk[4] son pouvoir et sa situation, que ses nobles actions ne cessent d'être célébrées dans les mondes et que ses aumônes royales ne cessent d'être des colliers et des chaines (de joyaux) autour des cous (de ses sujets), il a été décrété qu'on remette aux marchands[5] d'Amid, qu'elle soit gardée, les taxes qu'on prélevait d'eux sur les poids, ainsi que les impôts[6], les redevances[7]

[1] Voir Abu l-fidâ', IV, p. 84; Ibn Iyâs, I, p. 174, l. 8 d'en bas; QUATREMÈRE, dans Rashîd al-dîn, p. 331.

[2] Voir Ḥamdallâh Mustaufi, cité par LE STRANGE, dans *JRAS*, 1902, p. 264, et *The lands of the Eastern caliphate*, p. 110. Bien que la géographie de Ḥamdallâh n'ait été achevée que vers 740, elle se rapporte, d'après LE STRANGE, *prim. op. cit.*, p. 54, aux règnes de Ghazan et de ses deux successeurs, sous lesquels il est aussi question, en passant, du gouverneur du Diyar-Bekr; voir D'OHSSON, *Mongols*, IV, p. 580, 605; HAMMER, *Ilchane*, II, p. 315. Les géographes Dimashqi et Abu l-fidâ' ne donnent aucun détail nouveau sur Amid et Ibn Baṭûṭa n'en parle même pas.

[3] Sur la photographie, les premières lettres de chaque ligne sont cachées derrière le support d'un auvent de bois qui abrite la porte. A ma prière, M. GÜYS a bien voulu faire contrôler, par un lettré d'Amid, les leçons que je donne ici entre crochets; mais ce contrôle n'ayant donné lieu à aucune correction, je soupçonne ce brave homme d'avoir opiné du bonnet, car j'ai peine à croire que toutes mes restitutions soient correctes; cf. plus haut, p. 109, n. 9.

[4] Sur les étoiles de ce nom, voir LANE, *Dictionary*.

[5] Ce mot est entièrement caché, sauf l'extrémité de la queue de la dernière lettre, qui paraît être un ة ou un ر. Le plus simple serait de lire ولاية „province", puisqu'aux lignes 9—10, le texte dit „la province susdite". Mais le suffixe *minhum* et les suivants supposent ici le pluriel d'un substantif désignant des êtres animés, peut-être رعيّة „sujets". Je choisis la leçon تجّار „marchands", qui paraît avoir l'approbation du lettré d'Amid.

[6] L'original porte المقرارات, avec le *kesra*; cette forme ne paraissant pas usitée, on peut lire, en supprimant un *alif*, المقرّرات, comme pluriel féminin de *muqarrar* „taxe, impôt", d'après DOZY, *Supplément*.

[7] La dernière lettre de ce mot paraît certaine; on peut lire aussi التكاليف ou الكُلَف „les charges, les rede-

et les contributions extraordinaires[1], qu'on leur enlève et qu'on leur supprime la caution (ou la ferme) du loyer[2], et que le mesurage (des grains)[3] persiste à être fait chez eux suivant l'usage immémorial et la règle[4] préétablie, le tout à titre de don gratuit en leur faveur, par bienveillance[5] à leur égard, par souci de leur bien-être, et pour se concilier leurs prières pures en faveur de la durée de ce règne puissant.[6] En conséquence, tous les préfets, les gouverneurs et les employés du fisc attachés à l'administration de ladite province (d'Amid) ont été invités à mettre à exécution notre décret et à agir y conformément.[7] „Et si quelqu'un change ces dispositions après en avoir eu connaissance, alors son crime retombera sur ceux qui l'imiteront; car Allâh entend et sait tout.“[8] Et ce décret a été gravé[9] dans le mois de radjab de l'année 731 (avril-mai 1331).

Ce décret me paraît assez clair pour se passer de commentaire, hormis sur un point: au nom de qui a-t-il été promulgué? On vient de voir que dès la fin du XIIIe siècle, Amid appartenait aux Ortokides de Mardin, sous la suzeraineté des Mongols, et qu'un prince de cette dynastie, nommé Malik Ṣâliḥ Shams al-dîn Ṣâliḥ, occupa le trône de 712 à 765.[10] Les auteurs qui nous donnent ces noms sont dignes de toute créance, car Ibn Baṭûṭa visita Mardin sous le règne de ce prince et Shihâb al-dîn ʿUmari, secrétaire à la chancellerie du Caire, connaissait à fond le protocole de son temps. Or, le décret est au nom d'un Malik Ṣâliḥ Shams al-dîn[11] et il est daté de 731. Bien qu'aucun auteur ne dise expressément que Ṣâliḥ ait régné aussi à Amid, après son père Ghâzî II, il n'est guère possible d'en douter, car Shihâb al-dîn, passant en revue tous les souverains musulmans en relation avec la cour du Caire, ne fait aucune mention d'Amid et cette ville ne figure même plus, comme lieu de frappe, dans les séries monétaires de cette époque.

vances.“ Ce dernier mot figure dans Ibn al-Azraq, trad. AMEDROZ, dans *JRAS*, 1903, p. 152, n. 1, et dans Ibn Shaddâd, Berlin, fos 63 ro et 78 ro, précisément à propos de remises d'impôts dans le Diyar-Bekr; mais il est un peu trop court pour remplir ici la lacune, et je préfère un des deux autres.

[1] L'original porte والطاربات. Je suppose un pluriel طارئات au mot طارئ „extraordinaire“ (dépense), „illicite“ (emploi), d'après DOZY, *s. r.* طرو; cf. طارئة „accident“, dans LANE, *s. r.* طرأ.

[2] L'original porte ضمان الكرى, c'est-à-dire, évidemment, ضمان الكرى. Le mot *ḍamân* „responsabilité, caution“, désigne souvent, dans les décrets, la „ferme“ d'un impôt, d'un service public, etc., suivant un usage fréquent en Orient. Le mot كرى, pour كراء, signifie „location“ et „loyer“, soit la rente d'un immeuble, soit le prix de la main d'œuvre. Il s'agit peut-être de la ferme d'un impôt sur les loyers.

[3] L'original porte الكيل; il s'agit sans doute de réprimer un abus dans le mesurage de substances sèches.

[4] L'original porte وقاعده. Comme le suffixe est indispensable, il faut lire plutôt وقاعدته, *qâʿid* au masculin ne s'employant pas dans le sens de „règle“ et l'assonnance exigeant ici *qâʿida* au féminin.

[5] Les deux dernières lettres de ce mot sont certaines. Au lieu de إحسانا, on pourrait lire منّا, mais ce nom d'action se construit avec la préposition *ʿalâ* et il est un peu court pour la lacune; d'autre part, il me paraît impossible, au point de vue du sens, de lire قربانا.

[6] Tel est le sens de cette phrase, que je n'ai pas traduite exactement dans *CIA*, I, no 525; voir SOBERNHEIM, inscriptions de Baalbek (sous presse); *CIA*, III (Tripoli), nos 27 s. et *passim*, p. 70, n. 6. Les décrets touchant la remise d'impôts ou la suppression d'abus insistent volontiers sur le fait que ces mesures sont des actes de grâce, qui méritent la reconnaissance des intéressés. Le but de cette déclaration est évident: le gouvernement ne veut pas reconnaître qu'elles sont strictement équitables, pour se réserver le droit de rétablir plus tard ce qu'il a supprimé provisoirement.

[7] Pour la traduction de ces mots, voir DOZY, *Supplément*, aux mots *amr*, *ḥamala* et *mûdjib*.

[8] *Coran*, II, 177; cf. le no 35.

[9] Sur ce sens de *wa-dhâlika*, voir *CIA*, I, p. 252.

[10] Voir plus haut, p. 111.

[11] Ces deux surnoms sont compris dans les relatifs *al-malaki al-ṣâliḥi al-shamsi*; sur l'absence du nom propre, voir plus haut, p. 110, n. 1.

Mais voici un fait nouveau. On sait qu'en partant pour l'Égypte en 647, l'Ayyoubide Tûrân-shâh avait laissé à Kaifa son fils ʿAbdallâh, dont les descendants conservèrent cette ville jusqu'à la conquête ottomane.[1] Or, à l'époque où le décret d'Amid a été promulgué, le représentant de cette obscure dynastie s'appelait, lui aussi, Malik Ṣâliḥ. Voici comment en parle Shihâb al-dîn, dont le témoignage, ici encore, est absolument sûr: „Le maître de Hisn-Kaifa est un descendant des rois ayyoubides, auquel les rois du Caire témoignent du respect, en souvenir des anciennes relations qu'ils entretenaient avec ceux-là, et parce que cette affection réciproque a persisté jusqu'à nos jours. L'un d'eux, Malik Ṣâliḥ, a voulu, tout récemment, se rendre à la cour du Caire. Parvenu à Damas, il y fut rejoint par la nouvelle que son frère s'était jeté sur son trône et voulait s'emparer de son sultanat; il se hâta de rebrousser chemin. On ne tarda pas à apprendre que rentré dans son château, il avait été assailli et tué par son frère. Ensuite, celui-ci témoigna du repentir et il écrivit au sultan (d'Égypte); mais on lui répondit de manière à lui faire comprendre qu'on n'acceptait pas ses excuses, etc."[2]

Ce Malik Ṣâliḥ, assassiné vers 740[3], peut-il être l'auteur d'un décret promulgué à Amid en 731, par un Malik Ṣâliḥ Shams al-dîn? Je ne le pense pas et voici pourquoi. D'abord, il n'y a aucun indice que les Ortokides de Mardin aient été chassés d'Amid, ni que les Ayyoubides de Kaifa en soient jamais rentrés en possession.[4] Puis, il ressort du récit de Shihâb al-dîn qu'à son époque, ces derniers ne jouaient aucun rôle politique. Les sultans Mamlouks leur témoignaient une bienveillante amitié, non par intérêt, mais par souvenir, comme à ces autres familles ayyoubides, issues d'anciennes dynasties, auxquelles l'Égypte accordait des fiefs en Syrie et un palais pour leurs séjours au Caire. Le rang qu'ils occupent dans le protocole officiel de la chancellerie du Caire est sensiblement inférieur à celui des Ortokides de Mardin.[5] Peut-être que les Ayyoubides de Kaifa avaient conservé le titre de sultan; il est vrai que ce protocole n'en fait pas mention, mais la chancellerie du Caire, pour des motifs diplomatiques faciles à comprendre, ne prodiguait pas ce titre aux souverains étrangers.[6] En tout cas, ils ne portaient probablement pas le haut titre *sulṭân aʿẓam*, qui figure, sous la forme relative, dans le décret de 731; or ce titre, les Ortokides de Mardin le portaient certainement, puisqu'on le lit sur leurs monnaies.[7] Il est donc permis de conclure que le décret a été promulgué par Malik Ṣâliḥ Shams al-dîn Ṣâliḥ et qu'en 731, Amid appartenait encore aux Ortokides de Mardin.

Puis l'histoire d'Amid se perd de nouveau dans l'ombre et le silence des sources nous permet de passer d'autant plus rapidement sur les deux siècles suivants qu'on ne possède aucune inscription de cette époque.

En 766, le Djélaïride Shaikh Uwais traversa le Diyar-Bekr et s'empara de Mossoul et de Mardin; on ne sait rien de précis sur cette campagne, qui paraît avoir été une razzia plutôt

[1] Voir plus haut, p. 110, n. 4.

[2] Voir *Taʿrîf*, éd. Caire, p. 33.

[3] Le *Taʿrîf* a été écrit vers 741; voir plus haut, p. 111, n. 6.

[4] Voir plus haut. p. 110.

[5] Voir les formulaires officiels dans *Taʿrîf*, *loc. cit.*

[6] Voir mes *Titres califiens*, p. 51 s. et 72. Peut-être faut-il attribuer à cet Ayyoubide une monnaie d'argent publiée par G. Edhem, *CMO*, I, nº 114, frappée à Kaifa, au nom d'*al-sulṭân* . . . al-Malik al-Ṣâliḥ, et que ce savant attribue à l'Ortokide Malik Ṣâliḥ Ṣâliḥ de Mardin; mais il se peut aussi que Kaifa reconnût alors la suzeraineté de Mardin. La lacune qui suit le mot *sulṭân* est un indice en faveur de l'attribution d'Edhem, car elle renfermait peut-être l'épithète *al-aʿẓam*, qui convient mieux à l'Ortokide qu'à l'Ayyoubide; voir la note suivante.

[7] Sinon sur celles de Ṣâliḥ lui-même, du moins sur une pièce de son père Ghâzî II, frappée en 698 au nom d'*al-sulṭân al-aʿẓam ẓill Allâh fi l-ʿâlam* al-Malik al-Manṣûr Nadjm al-dîn Abu l-fatḥ Ghâzî; voir Edhem, *tom. cit.*, nº 112. Il est vrai que les deux premiers titres de ce protocole, qui sont très fréquents chez les Seldjoukides de Rum, pourraient désigner ici, à titre d'hommage, le sultan Kaiqubâd II, qui régnait en 698. D'autre part, l'attribution aux Ortokides de Mardin, simples vassaux des Mongols, de titres autrefois très élevés (cf. plus haut, p. 109) n'a rien d'invraisemblable au XIVe siècle, d'autant que la décadence des Houlagouïdes semble avoir donné un regain d'indépendance aux Ortokides de Mardin; voir Casanova, *Inventaire de la collection princesse Ismaïl*, p. xv.

qu'une conquête.[1] En effet, c'est encore à un Ortokide, Malik Ẓâhir ʿÎsâ, l'allié du sultan Barqûq d'Égypte[2], qu'en 796, Timur demanda la soumission de Mardin, puis qu'il arracha cette ville dès la même année, après un siège acharné, pour la remettre à Ṣâliḥ, le frère de ʿÎsâ, et conduire ce dernier captif à Sultania.[3] La même année encore, Amid fut emportée d'assaut par le conquérant mongol.[4] A qui la prit-il? Les auteurs qui racontent ce siège ne faisant pas la moindre allusion au souverain d'Amid, on peut croire que cette ville était restée, jusqu'à ce jour, un chef-lieu de province des Ortokides et qu'elle fut défendue contre Timur par un simple gouverneur. Voici comment un témoin oculaire décrit l'enceinte d'Amid au moment de l'attaque de Timur:

„La force de cette place est telle qu'aucune autre au monde ne peut rivaliser avec elle. Ses hautes murailles sont bâties en pierres de taille, reliées par du ciment; l'épaisseur du rempart est telle que deux cavaliers peuvent y cheminer de front. Sur le haut de ce mur, à l'extérieur et à l'intérieur, on a bâti un double mur en pierre de taille, de la hauteur d'un homme; on a relié les deux parties par une voûte (de manière à créer un chemin de ronde couvert) et au-dessus, on a construit, du côté extérieur, un parapet en pierre, crénelé. La courtine comprend ainsi deux étages, afin qu'en temps de pluie, par un grand froid ou par une chaleur excessive, les hommes puissent se tenir dans l'étage inférieur. La courtine est renforcée par de hautes tours, distantes les unes des autres de dix à quinze coudées *(gez)*. A l'intérieur de la place, il y a deux fontaines d'eau de roche, avec plusieurs beaux jardins, et cette description est faite *de visu* (par l'auteur) . . . Les soldats pénétrèrent à l'intérieur de la place et pillèrent la ville . . . Ils montèrent sur les murailles avec des haches et des outils et se mirent à les détruire; mais elles étaient si solides qu'ils eurent beaucoup de peine à en arracher une petite partie. Et comme il eût fallu un siècle pour en venir à bout, ils se contentèrent de démolir une partie de leur couronnement."[5]

En 798 (1396), Timur délivra ʿÎsâ et lui rendit Mardin, parce que Ṣâliḥ avait fait hommage au sultan Barqûq. Mais en 800, ʿÎsâ rendit à son tour hommage à Barqûq.[6] Pour le punir, Timur passa par Mardin au retour de sa campagne de Syrie, à la fin de l'année 803; après avoir ravagé la ville, il remit à son vassal Qarâ-Yuluq, alors gouverneur de Malatia, le soin de bloquer la citadelle.[7] En 805, en rentrant de Géorgie après la bataille d'Angora, Timur délégua à son petit-fils Mirza Abû Bakr le gouvernement général de l'Iraq et de la Mésopotamie,

[1] Voir d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, Paris 1781, I, p. 482; Deguignes, *Histoire des Huns*, III, p. 289; Weil, *Chalifen*, IV, p. 527; Lane-Poole, *Dynasties*, p. 246; Howorth, *Mongols*, III, p. 655, d'après la *Shadjarat al-atrâk*. En racontant cette campagne d'après Khondemir, Price, *op. cit.*, II, p. 700, ne parle que de Mossoul; dans son *Histoire de la Perse*, Malcolm n'en dit rien. Tout au plus Uwais se contenta-t-il d'une vague suzeraineté sur le Diyar-Bekr, car Mardin ne figure pas comme lieu de frappe dans la série des monnaies djélaïrides connues à ce jour; voir les sources monétaires, notamment Markoff, *Katalog djelairidskikh monet*, 1897.

[2] Voir Weil, *Chalifen*, IV, p. 550.

[3] Voir Yazdi, éd. Calcutta, I, p. 663 à 681; trad. Petis, II, p. 263 à 285; Ibn ʿArabshâh, éd. Manger, I, p. 314 s. (éd. Calcutta, p. 98; éd. Caire, p. 48). C'est Yazdi qui l'appelle Ṣâliḥ tout court; cf. Lane-Poole, *Dynasties*, p. 168. Suivant Ibn ʿArabshâh, ʿÎsâ avait un frère (variante du Caire: un neveu) appelé Malik Ṣâliḥ Shihâb al-din Aḥmad, qui pourrait être le même personnage; cf. plus loin, p. 116, n. 4. Price, *op. cit.*, III a, p. 168 s., suit ici Mirkhond, qui suit Yazdi, et de Hammer, *Empire ottoman*, II, p. 37, et *Ilchane*, I, p. 192, suit Yazdi, que cite aussi Quatremère, dans Rashîd al-din, p. 331, note; cf. Weil, *Chalifen*, V, p. 45.

[4] Voir Yazdi, I, p. 682 suiv. (Petis, II, p. 286 s.); Ibn ʿArabshâh, I, p. 331 s. (Calcutta, p. 102; Caire, p. 50); Price, *op. cit.*, III a, p. 178 s.; de Hammer et Weil, *loc. cit.*; Ritter, *Erdkunde*, XI, p. 36. D'après Ibn ʿArabshâh, les assiégeants pénétrèrent dans la ville par le Bâb al-tall, la porte de Mardin.

[5] Voir Yazdi, *loc. cit.* (la traduction de Petis laissant un peu à désirer, je traduis en résumé le texte de Calcutta); cf. Price, *loc. cit.*

[6] Voir Yazdi, I, p. 787 (Petis, II, p. 396); Price, III a, p. 208; Weil, V, p. 56 s. D'après les sources arabes citées par Weil, Ṣâliḥ était le neveu de ʿÎsâ; cf. ci-dessus, n. 3.

[7] Voir Yazdi, II, p. 352 s. (Petis, III, p. 355 s.); Ibn ʿArabshâh, II, p. 157; Price, III a, p. 356 s.; Hammer, *Ilchane*, I, p. 193.

avec Mardin et le Diyar-Bekr, dont les princes furent placés sous ses ordres.[1] ʿÎsâ venait d'obtenir une nouvelle amnistie, scellée par le mariage de sa fille avec le Mirza Abû Bakr. En 806, ʿÎsâ la conduisit à la cour à Qarabagh, puis il rentra à Mardin, dans la suite du Mirza ʿUmar, le frère d'Abû Bakr, que Timur venait de nommer souverain de toute l'Asie occidentale.[2]

TURCOMANS.

Cependant Qarâ-Yuluq, dont la puissance grandissait dans le haut bassin de l'Euphrate et du Tigre, s'empara d'Amid vers 807. Pour le combattre, ʿÎsâ s'allia avec Djakam, le sultan éphémère d'Alep et le rival du sultan Mamlouk Faradj; mais les deux alliés furent tués en 809, dans une rencontre entre Amid et Mardin.[3] En 811, Qarâ-Yuluq marcha sur Mardin, où régnait l'Ortokide Malik Ṣâliḥ Aḥmad. Celui-ci, cédant Mardin à Qarâ-Yûsuf, de la dynastie turcomane du Mouton noir, s'enfuit à Mossoul, où il mourut peu après. Ses fils moururent à Sindjar en 814; ainsi s'éteignit la dynastie des Ortokides de Mardin.[4] Sur ses ruines, Qarâ-Yuluq avait déjà fondé la dynastie turcomane du Mouton blanc, dont la capitale sera désormais Amid. En 814, Qarâ-Yuluq ravagea Mardin et finit par la reprendre au Mouton noir en 835[5]; nous n'aurons plus l'occasion de parler de cette ville.

En 836, le sultan Mamlouk Barsbây, hanté par le souvenir de ses grands prédécesseurs et jaloux de rendre à l'Égypte son influence en Mésopotamie, déclara la guerre à Qarâ-Yuluq. Mais il n'avait pas l'étoffe d'un conquérant et les chroniqueurs égyptiens eux-mêmes, en racontant ce malheureux siège d'Amid, avouent qu'il n'aboutit qu'à un vague hommage du Turcoman à l'Égypte.[6] En 856, Uzun Ḥasan arrache Amid à son frère Djahângir et offre son hommage au sultan Mamlouk Khushqadam.[7] Vers 908 (1502), le Séféwide Shâh Ismaʿîl enlève Amid et Mardin aux derniers princes de la dynastie du Mouton blanc et remet le Diyar-Bekr à un gouverneur. En 920 (1514), l'Ottoman Salîm Ier s'en empare après la bataille de Tshaldiran. Ismaʿîl tente en vain de reprendre Amid; après un long siège soutenu par les Kurdes dévoués à Salîm, elle est délivrée par une armée ottomane et reste définitivement aux mains des Ottomans, avec le Diyar-Bekr.[8]

Ainsi, durant tout le XVe siècle, Amid fut une des capitales des princes du Mouton blanc; mais aucune inscription n'illustre cette époque peu glorieuse.[9] Il faut descendre jusqu'au successeur de Salîm Ier pour trouver une nouvelle inscription souveraine à Amid.

[1] Voir Yazdi, II, p. 515 s. (PETIS, IV, p. 92 s.); PRICE, III a, p. 435.

[2] Voir Yazdi, II, p. 564 s., 570 (PETIS, IV, p. 142. 147); PRICE, III a, p. 450.

[3] Voir WEIL, *Chalifen*, V, p. 112.

[4] Voir WEIL, V, p. 112, n. 2. Ce Malik Ṣâliḥ Aḥmad des auteurs arabes est sans doute le même que celui d'Ibn ʿArabshâh et que le Ṣâliḥ des auteurs persans, suivis par LANE-POOLE, *Dynasties, loc. cit.*: cf. plus haut, p. 115, n. 3.

[5] Voir WEIL, V, p. 143, 189.

[6] Voir WEIL, V, p. 189 s.; cf. *CIA*, I, p. 377, 379; QUATREMÈRE, dans Rashîd al-dîn, p. 331, note. Qarâ-Yuluq ne mourut ni en 848, suivant DEGUIGNES, *Huns*, I a, p. 264, ni en 809, d'après DE HAMMER, *Empire ottoman*, II, p. 445 (Djanâbi), suivi par LANE-POOLE, *Dynasties*, p. 254 (trad. BARTHOLD, p. 215), mais en 839, suivant WEIL, V, p. 199, n. 2 (source égyptienne), ou dès 838, d'après A. TEWHID, *CMO*, IV, p. 472, chez qui la généalogie des Aq-quyunlu est bien plus complète et plus précise que chez les auteurs précédents.

[7] Voir WEIL, V, p. 307, n. 1.

[8] Voir WEIL, V, p. 407; DE HAMMER, *Empire ottoman*, IV, p. 87 s., 222 s.; Sharaf al-dîn, éd. VÉLIAMINOF, I, p. 159; trad. CHARMOY, I b, p. 190; CUINET, *Turquie d'Asie*, II, p. 453; RITTER, *Erdkunde*, XI, p. 37 s.; voir aussi les voyageurs vénitiens publiés par RAMUSIO, et les chroniques ottomanes, qu'il me paraît inutile de citer en détail.

[9] Les deux seules inscriptions de cette dynastie, connues à ce jour, proviennent de Mardin: celle du sultan Djahângir, que j'ai publiée dans le recueil D'OPPENHEIM, nº 104, et celle, encore inédite, du sultan Ḥamza, gravée sur une serrure en bronze du Musée de Constantinople. En revanche, Amid est un lieu de frappe des Aq-quyunlu; voir A. TEWHID, *CMO*, IV, p. 475 s.

OTTOMANS.

37. Sultan Sulaimân Ier. 935 H. — On a vu que le côté nord de la cour de la grande Mosquée est divisé, par une ruelle, en deux parties à peu près égales.[1] Depuis cette ruelle jusqu'à l'angle nord-ouest de la cour s'élève un bâtiment dont la façade est percée de baies semblables à celles de la façade nord de la mosquée propre, au sud de la cour. Au-dessus du sommet des arcs de ces baies règne un long bandeau renfermant une ligne en naskhi ottoman; grands caractères, points et signes (pl. XXI en bas).[2] Inédite.

بسمله . . . فى عدل السلطان الأعظم والشاهنشاه المكرّم مولى ملوك العرب والعجم صاحب
السيف والقلم الغازى فى دين الله المجاهد فى سبيل الله رافع أعلام العدل والإنصاف خافض
آثار الكفر والاعتساف ظلّ الله فى الأرضين وقهرمان الماء والطين السلطان ابن السلطان ابن
السلطان السلطان سليمان ابن السلطان سليم ابن السلطان بايزيد بهادر خان خلّد الله ملكه وأجرى
فى بحار السلطنة فلكه عمر وجدّد هذا المسجد المبارك فخر الأمراء الكرام الأمير أحمد ابن
الأمير محمّد الرزّيقى الحُسَينى الأمير بقلعة اتاق من كرة (?) ديار بكر ضاعف الله أجره وزاد فى
الدارين قدره فى سنة خمس وثلثين وتسعمائة .

Sous la justice du très grand sultan et du roi des rois honoré, du maître des rois des Arabes et des Persans, du maître de l'épée et de la plume, du conquérant dans la religion d'Allâh, du combattant dans la voie d'Allâh, qui tient haut les marques de la justice et de l'impartialité, qui abaisse les signes de l'irreligion et de l'injustice, l'ombre d'Allâh sur les pays et le maître tout puissant de l'eau et de l'argile[3], le sultan, fils du sultan, fils du sultan, le sultan Sulaimân, fils du sultan Salîm, fils du sultan Bâyazîd-bahâdur-khân, qu'Allâh éternise sa royauté et qu'il fasse évoluer sa flotte dans les mers du sultanat! a rendu prospère et restauré cette mosquée bénie la gloire des émirs nobles, l'émir Aḥmad, fils de l'émir Muḥammad al-Ruzzîqi (?) al-Ḥusaini, émir de la place forte d'Ataq, de la province (?) du Diyar-Bekr, qu'Allâh redouble sa récompense et augmente sa puissance dans ce monde et dans l'autre! En l'année 935 (1528—29).

La lecture de ce texte est assurée par une série de photographies du général de Beylié. Le protocole de Sulaimân, rédigé dans le style prétentieux de cette époque, renferme quelques titres nouveaux. L'inscription commémore la restauration d'un *masdjid*. Ce mot désigne-t-il la grande Mosquée tout entière, ou seulement l'édifice qui porte l'inscription et que les Amidiens, si je suis bien renseigné, appellent une *madrasa?* Les relevés ne fournissent aucun détail sur l'aménagement de ce dernier.[4] Le restaurateur porte deux patronymiques; le premier se prête à plusieurs leçons, suivant l'attribution des points diacritiques[5]; le second est écrit clai-

[1] Voir plus haut, p. 46.

[2] La planche ne montre qu'une petite partie du bandeau, de فخر الامراء à سليم بن السلطان.

[3] Ce titre est aussi dans l'inscription de la porte du vieux Seraï, à Constantinople; voir de Hammer, *Constantinopolis und der Bosporos,* I, appendice, p. xvii. Il implique l'idée de domination universelle, l'eau et l'argile étant les deux éléments du corps humain; cf. *Coran,* XXXII, 6 et 7, et *passim*; Goldziher, dans *ZDMG*, LXII, p. 13 en bas; *Z. für Assyriologie,* XXII, p. 324 en bas.

[4] A cette époque, les grandes Mosquées comme celle d'Amid sont généralement appelées *djâmi'*, le terme de *masdjid* étant réservé aux sanctuaires de second ordre; voir *CIA*, I, p. 533, n. 1, et l'index à ces mots. Il se peut que l'édifice appelé aujourd'hui *madrasa* fût alors un masdjid, aménagé dans le djâmi'.

[5] La leçon *ruzziqi,* que la distribution de ces points semble appuyer, rappelle un nom connu dans l'histoire de l'Égypte, celui du vizir fatimide Ṭalâ'i' ibn Ruzziq, fondateur d'une mosquée au Caire.

rement *al-ḥusaini*, et non *al-ḥasani*. Cet Aḥmad était émir de la forteresse d'Ataq, dans la province[1] du Diyar-Bekr. Dans la division administrative que les Ottomans venaient d'introduire, Ataq était le chef-lieu d'un sandjaq kurde du vilayet d'Amid.[2]

38. Fondation en faveur de la fontaine de la grande Mosquée. — Dans la cour, sur l'aile ouest de la face nord de la mosquée propre, entre la 5e et la 6e fenêtre à partir de l'angle sud-ouest. Cinq lignes en naskhi ottoman, sculptées dans le parement, la première à grands caractères, les suivantes à caractères moyens; quelques points et signes. Les lettres, peintes en noir, ressortent nettement sur le fond gris du mur (pl. VIII, à droite en haut). Inédite.[3]

(1) بسم الله والحمد لله والصلوة والسلام على رسول الله (2) وقف الأعزّ الأكرم السيّد
إبرهيم بن السيّد شمس الدين الآمدى جميع حانوته الواقع بلسوق (ا)لطويل من مدينة آمد ومبلغ
اثنى عشر (أ)لف قطعة مضروبة من (3) الفضّة معبَّرة عنها بپاره يُصرَف أجرة الحانوت ورِبح
المبلغ إلى عقار يُشتَرَى به يصلح للوقف فى مصالح السقاية الّتى وضعها فى هذا الجامع ليُشرب
منها (4) الماء المبرَّد بالجليد والثلج فى أيّام الصيف من أوّل حزيران إلى تسعين يومًا بعده والمتولّى
إمام الجامع ومقدار ثمن الجليد و(ا)لثلج ووظيفة المتولّى (5) والسقّاء معيّن فى الوقفيّة فرحم الله مَن
شرب من هذا الماء *(sic)* الجامع و(شرط أن) لا يُخرَج منه (و)أن يكون المتولّى مجدًّا فى خدمته
وساعيًا ولا يقصر فإن . . .

. . . A constitué waqf le très puissant, très noble seigneur Ibrahîm, fils du seigneur Shams al-dîn d'Amid: la totalité de sa boutique, sise dans le Marché long de la ville d'Amid, et la somme de douze mille pièces de monnaie frappées en argent, de celles appelées *para*, pour que le loyer de la boutique et le produit de la somme[4] soient employés à l'achat d'un bien-fonds convenable au waqf (qu'il a constitué) en faveur de la fontaine qu'il a fait placer dans cette Mosquée, afin qu'on y boive de l'eau raffraichie de glace et de neige durant les jours de l'été, depuis le Ier ḥazîrân (juin) jusqu'à 90 jours plus tard (fin août). Et l'intendant (de ce waqf) sera l'imâm de la Mosquée; et le montant du prix de la glace et de la neige, ainsi que le salaire de l'intendant et du porteur d'eau, sont fixés dans l'acte de fondation. Ainsi, qu'Allâh aie pitié de qui boira de cette eau de la Mosquée. Et (il a stipulé que) l'on n'en emportera pas (hors de la Mosquée), et que l'intendant sera zélé dans son service, qu'il s'y appliquera avec soin et qu'il ne sera pas au-dessous de sa tâche. Mais si . . . . .

[1] L'original, un peu fruste ici, paraît écrit من كره. On peut lire من كرة pour من كورة „de la province de", ou مركزه „dont la capitale est"; mais ni l'une ni l'autre de ces leçons n'est très satisfaisante.

[2] Voir Ḥâdji Khalfa, *Djihân-numâ*, éd. Constantinople, p. 436; SAINT-MARTIN, *Arménie*, I, p. 165; CHARMOY, dans Sharaf al-dîn, I a, p. 141; DE HAMMER, *Empire ottoman*, IV, p. 223, 444; RITTER, *Erdkunde*, XI, p. 39, 43 (Atak et Asak); cf. R. KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, Blatt C, VI. L'orthographe de ce nom dans l'inscription est la même que dans Ḥâdji Khalfa; voir SAINT-MARTIN, *tom. cit.*, p. 94, avec des détails sur cette ville, située dans la montagne, au nord-ouest de Mifarqin. L'orthographe arabe plus ancienne est الهتّاخ; voir Yâqût, *Mu'djam*, IV, p. 952; Abu l-fidâ', éd. REINAUD, p. 280; trad., II b, p. 57. — Amid ne joue qu'un rôle effacé dans les guerres de Sulaimân avec la Perse; voir les chroniques ottomanes et HORN, *Die Denkwürdigkeiten Shâh Tahmâsp's*, index à „Diârbekr".

[3] Je dois à M. 'ALÎ BEY BAHGAT au Caire la lecture d'une partie de ce texte bien conservé, mais peu correct et difficile à déchiffrer sur la photographie très réduite de l'original.

[4] Les mots *ribḥ al-mablagh* „le bénéfice réalisé sur la somme" indiquent peut-être qu'il s'agit, non de monnaies ayant cours, auquel cas le rédacteur se fût, semble-t-il, exprimé plus simplement, mais de pièces dépréciées qu'il s'agissait de vendre au prix de l'argent ou de négocier à un change favorable.

Le texte s'arrête court, sans doute sur une menace à l'adresse de l'intendant négligent. Comme on ne voit aucune trace de martelage, il faut croire que le graveur a été arrêté dans son travail et qu'il n'a pas eu l'occasion de l'achever.

La photographie assure la lecture intégrale de cette inscription, dont le but est de faire connaître aux intéressés, par un résumé ou un extrait de l'acte original, la fondation faite en leur faveur. Il s'agit de fournir aux fidèles, durant les journées brûlantes de l'été, de l'eau glacée et de la neige. De tout temps, cette jouissance a été recherchée des Orientaux, auxquels nous devons le mot „sorbet". Au Caire, sous les sultans Mamlouks et sans doute auparavant, il existait un service spécial pour approvisionner de neige les celliers des palais royaux.[1] En Égypte, le prix élevé de ce produit en faisait alors un article de luxe. Mais dans le centre et le nord de la Syrie et dans la haute Mésopotamie, à proximité de montagnes couvertes de neige en hiver et souvent fort avant dans le printemps, un marchand à son aise (tel paraît être la condition du fondateur) pouvait faire le Mécène à moins de frais.[2]

A défaut d'une date précise, le style des caractères, maigres et allongés, paraît indiquer la fin du XV[e], ou plutôt la première moitié du XVI[e] siècle, c'est-à-dire l'époque de la conquête ottomane, autant que j'en puis juger, par analogie, d'après la paléographie des inscriptions syro-égyptiennes.

39. Sultan Muhammad IV. 1094 H. — Les photographies du général DE BEYLIÉ montrent encore, sur l'aile est de la face nord de la mosquée propre, entre la 4[e] et la 6[e] fenêtre à partir de l'angle sud-est, une longue inscription de quatre lignes, en langue turque et en naskhi ottoman, à caractères moyens, munis de points et de signes (pl. XII en haut). Ce texte, au nom du sultan Muhammad IV et daté de l'année 1094 (1683), n'est pas assez distinct pour que j'en puisse donner une lecture définitive. D'ailleurs, sa place n'est pas ici, mais dans l'édition complète des inscriptions d'Amid, qui paraîtra peut-être un jour dans le *Corpus*. Autour de cette inscription s'en trouvent plusieurs autres, beaucoup plus courtes, qui ne renferment que des invocations ou des formules sans intérêt.

Avant de quitter Amid, étudions encore un monument très curieux, jusqu'ici peu connu, qui se rattache aux Ortokides de Kaifa.

[1] La neige du Liban était apportée par mer, des côtes de Syrie jusqu'à Damiette, puis transportée de nuit au port de Boulaq et de là, sur des mulets royaux, dans le cellier du château de la Citadelle, où elle était recueillie dans une glacière construite à cet effet. Le sultan Mamlouk Malik Nâṣir Muhammad organisa, pour apporter la neige de l'Anti-Liban au Caire, dans des récipients chargés sur des dromadaires, un service de terre par Damas, Baisan, Gazza, el-Arish et Bilbeïs. Ce service fonctionnait de ḥazîrân (juin) à la fin de tishrîn II (novembre). Ces curieux détails et d'autres encore sont fournis par ʿUmari, *Taʿrîf*, éd. Caire, p. 197 s. D'après Khalil, éd. RAVAISSE, p. 117 s., qui résume ce passage, le service par terre aurait été organisé par le sultan Barqûq; si cette assertion est exacte, il s'agit d'une réorganisation, puisqu'il fonctionnait déjà sous le sultan Muhammad. Sur les glacières actuelles d'Amid, voir GARDEN, p. 186, cité plus haut, p. 12.

[2] Ainsi à Alep, les cafés débitent en été des sorbets à la neige.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA COUPE D'INNSBRUCK.

Le Musée du Ferdinandeum à Innsbruck possède une coupe en cuivre émaillé, semblable à un bassin de balance et montée sur un simple anneau en guise de pied. Cet objet a été acquis d'un Innsbruckois dans la famille duquel il se trouvait depuis longtemps et qui n'a pu fournir aucune indication sur sa provenance.[1] Est-il arrivé d'Orient par le Brenner, cette grande route des pèlerins au moyen âge? Est-ce un débris du butin turc en Hongrie, comme le beau plat de la Bibliothèque de Munich? Il paraît désormais inutile de poser la question.

Les deux faces de la coupe (pl. XXI en haut et fig. Strz.) sont couvertes d'un riche décor de rinceaux, de végétaux et de médaillons à figures, en émail cloisonné, dont l'examen soulève bien des problèmes. Je laisse à M. Strzygowski le soin d'en décrire et d'en analyser les éléments, pour me borner à un commentaire épigraphique.

40. Ortokide Dâwud. — Deux inscriptions, bordées par deux filets, courent en exergue sur le bord des deux faces: à l'extérieur, une inscription persane, en caractères rouges sur fond bleu clair; à l'intérieur, une inscription arabe, en caractères blancs sur fond bleu foncé. Toutes les deux sont en naskhi ancien, à petits caractères, sans points ni signes. Je néglige la première, que je n'ai pas eu le temps d'étudier à loisir et dont la lecture m'a paru très difficile, pour aborder immédiatement la seconde, la seule des deux, si je ne me trompe, qui fournisse une indication précise sur l'origine de ce monument unique en son genre. Elle commence en un point de la circonférence placé au nord-ouest du personnage inscrit dans le médaillon central (fig. 51 à 53). Inédite.

الأمير الإسفهسلار الكبير المؤيّد المنصور ناصر الدين ركن الدولة وصمصام الملّة وبهاء
الأمّة زعيم الجيوش تاج الملوك والسلاطين قاتل الكفرة والمشركين الب ساوغن (??) سنقر بك
اتا (?) سكمان [بن] داود (sic) بن ارتق سيف أمير المؤمنين .

L'émir, le grand maréchal, l'assisté, le vainqueur, Nâṣir al-dîn, Rukn al-daula, le glaive de la religion, l'éclat de la nation, le chef des armées, la couronne des rois et des sultans, le tueur des infidèles et des polythéistes, le vaillant coursier (??), le faucon prince, le père (?), Dâwud, fils de Sukmân, fils d'Urtuq, l'épée de l'émir des croyants.

[1] Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. von Wieser, l'aimable directeur du Ferdinandeum. La coupe d'Innsbruck a été signalée par Karabacek, *Geschichte der Mazjaditen*, p. 36, décrite par Migeon, *Notes d'archéologie musulmane*, tir. à part de la *Gazette des Beaux-Arts*, Paris, 1906, p. 6 s., et *Manuel d'art musulman*, p. 156, et étudiée par von Falke, dans *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, 1909, p. 234 s. Elle devait trouver place dans le tome II de Riegl, *Spätrömische Kunstindustrie in Österreich-Ungarn*, publication arrêtée par la mort de l'auteur.



Fig. 51

Fig. 52.

Fig. 53.

Coupe d'Innsbruck, face intérieure, avec l'inscription n° 10.

La lecture est assez malaisée. L'émail blanc des caractères a sauté dans un grand nombre d'endroits, où l'on ne voit plus que les filets de cuivre qui le sertissaient. De plus, le champ du bandeau est décoré de rinceaux en émail bleu foncé, de deux tons différents, et le tout est fortement patiné. Il en résulte que plusieurs traits de ce triple dessin peuvent être pris pour un fragment de rinceau, sans valeur graphique, ou pour une lettre dont l'émail a disparu. Néanmoins, la lecture est certaine, à part quelques mots dont je parlerai tout à l'heure.

Le protocole annonce un dynaste du XII[e] siècle; il rappelle, notamment, celui de l'Ortokide Qarâ-arslân, dans son inscription de Kharput, datée de l'année 561.[1] Tous deux renferment les titres *amîr* et *isfahsalâr kabîr*, suivis des mêmes épithètes et d'une série de titres composés analogues. Le seul passage douteux est celui qui renferme les titres turcs, le nom et la généalogie du titulaire. Les difficultés de la lecture proviennent en partie, comme on va le voir, du fait que ces mots sont rares ou écrits d'une manière insolite, et en partie de ce qu'ici, l'inscription est plus fruste qu'ailleurs. Il est donc permis de se demander s'ils n'ont pas été mutilés intentionnellement, pour faire disparaître un titre de propriété. En voici la reproduction, aussi fidèle que possible (fig. 54), d'après les dessins et les photographies que j'ai faits moi-même à Innsbruck, en 1906 et en 1907.

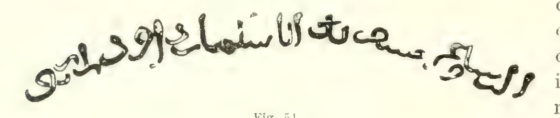


Fig. 54

Ce passage comprend deux parties distinctes: un groupe de titres turcs, analogues à ceux des n[os] 27, 30 et 32, et la généalogie du titulaire. Le premier mot du premier groupe doit être *alp* „vaillant“, une des composantes les plus fréquentes des noms et des titres turcs.[2] Le mot suivant est très indistinct, parce que l'émail a disparu en plusieurs endroits et que les vides qu'il a laissés et que la patine a noircis se confondent avec les rinceaux du champ. La leçon ساوغن, que je propose en hésitant, n'est qu'un expédient provisoire.[3] Le mot suivant me paraît être سنقر, *sunqur* „gerfaut“; ce mot, fréquent dans l'onomastique turque, s'accorde avec la paléographie et trouve, on va le voir, un appui dans l'iconographie de la coupe.[4]

[1] Voir LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, nº 9.

[2] Voir les sources citées plus haut, p. 92, n. 5 à la fin, et les nos 30 et 32.

[3] Les trois premières lettres, un peu frustes, paraissent être ساو. Dans le dernier groupe, le *'ain* est distinct, mais s'il était seul, sa queue se prolongerait à droite en bas, alors qu'elle semble retourner à gauche, pour former un *nûn* (ou un *râ*) final dont l'extrémité, séparée du corps, a l'air d'un point; il est donc possible de lire ساوغن, pour ساوغون. D'après P. DE COURTEILLE, *Dictionnaire turk-oriental*, p. 344, ce mot désigne „un cheval débarrassé du frein“. Cette explication paraît empruntée au *Sengilâkh*, que ZENKER, *Dictionnaire turc-arabe-persan*, cite ainsi: اسبی که از خامی بر آورده جنك کرده باشد; cf. RADLOFF, *Versuch*, IV, p. 234 s. D'autre part, ce mot serait un verbe, d'après Sulaimân BUKHÂRI, *Lughat djaghatay we-turki*, p. 183, qui l'explique ainsi: آتی یوکدن خلاص ایدوب دیکلندرمك cf. RADLOFF, *loc. cit.* Tout cela n'est pas bien clair. Si *sawghun* est un verbe, il faut y renoncer définitivement; si c'est un substantif, l'association de ce mot avec *alp* est assez satisfaisante; cf. *alp-shaltshi*, nom du cheval de Kultegin, dans les inscriptions de l'Orkhon. M. HERZFELD me suggère la leçon اغ, tirée de quelques inscriptions de cette époque à Alep, dans le titre *agh arslan* „cheval blanc“; voir SOBERNHEIM, dans *Mélanges H. Derenbourg*, p. 384. Mais on aurait ici, devant le *sîn* de *sunqur*, la forme dure *aq*. comme dans le titre *alp aq sunqur* de quelques autres inscriptions d'Alep. D'ailleurs, ni l'une ni l'autre forme ne s'accorde avec la paléographie, non plus que le titre الوغ, *ulugh*: cf. *CIA*, III (Diwrigi), p. 67, n. 2.

[4] Voir HOUTSMA, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 28, et plus loin, p. 128; cf. la note précédente et plus haut, p. 99, n. 3. Sur le sens de *sunqur* et les variantes de ce mot, voir QUATREMÈRE, dans *Sultans Mamlouks*, I a, p. 90, n. 126; HAMMER, *Falknerklee, passim*; MUNKÁCSI, dans *Revue Orientale*, VIII, p. 342. L'étymologie latine de ce mot (*sacer*, dans HEHN, *Culturpflanzen*, p. 537) paraît peu vraisemblable.

Le mot suivant ne peut être que بك, *beg*, car le *kâf* est assuré par sa forme très particulière, qu'on voit dans le dessin et qu'on retrouve dans tous les *kâf* de l'inscription: la queue supérieure, au lieu de prolonger la hampe en retour d'équerre, est tracée en surcharge, à travers la hampe, à peu près comme la barre d'un *t* manuscrit. Enfin le mot suivant peut se lire *ata* „père". On sait que le titre *atabeg* se compose des deux mots *ata* et *beg*, placés en rapport d'apposition, et non d'annexion; il signifie „père prince" et non „père du prince".[1] Il semble donc permis, logiquement du moins, de renverser l'ordre des deux termes et de lire *beg ata* „prince père". On peut lire aussi „le faucon prince, le père", en prenant ce dernier mot, à lui seul, pour un titre. Je me borne à proposer ces diverses solutions, sans oser me prononcer encore.

Le premier mot du second groupe est un peu fruste. A première vue, la deuxième lettre est un *lâm* et semble appeler plutôt la leçon *Salmân*. Mais cette lettre peut être un *kâf*, si la queue supérieure en coup de sabre est fruste à gauche, ce qui est très possible, car la hampe, elle aussi, est fruste vers son sommet; il suffit, pour s'en assurer, de comparer cette lettre au *kâf* du mot *al-kafara*, lequel, réduit au même état, serait pareil à la lettre en question. La leçon *Sukmân* paraît d'autant plus sûre que les noms suivants, Dâwud ibn Urtuq, dont la lecture est certaine, sont, avec Sukmân, ceux des trois premiers Ortokides. Il faut lire sans doute „Sukmân ibn Dâwud ibn Urtuq" et de fait, je crois bien distinguer la trace d'un premier *ibn* dont l'émail a disparu.[2] Mais voici la plus grosse difficulté.

On sait qu'Urtuq, l'ancêtre des Ortokides, eut un fils appelé Sukmân et que ce dernier en eut un nommé Dâwud; mais on ne connaît ni un Dâwud, fils d'Urtuq, ni un Sukmân, fils de Dâwud. Outre que la coïncidence des noms propres, dans l'ordre généalogique inverse, est bien suspecte, si ces personnages avaient réellement existé, pourquoi l'histoire les eût-elle oubliés? D'ailleurs, parmi les titres de l'inscription figure le surnom Rukn al-daula, que les auteurs donnent à Dâwud, fils de Sukmân.[3] Il paraît évident que c'est bien lui qui est le titulaire de l'inscription, où il faut alors renverser l'ordre des deux premiers noms et lire „Dâwud ibn Sukmân ibn Urtuq", en supposant une erreur d'exécution. Ainsi, même avant d'être mutilé, ce passage était incorrect; il semble qu'il ait été mal interprété par un graveur ou un émailleur peu familier avec l'écriture arabe. Les négligences de ce genre sont rares dans l'épigraphie monumentale, parce que les lapicides travaillaient sous l'œil du maître, ou du moins sous le contrôle de ses secrétaires. Elles sont plus fréquentes sur les objets d'art, commandés souvent à des artistes étrangers, qui les exécutaient fort loin de leur lieu de destination. A regarder de près son inscription, il semble bien, en effet, que la coupe d'Innsbruck n'a pas été fabriquée dans les États de Dâwud. Il n'y a là qu'un indice un peu vague, mais il est assez important pour que j'y revienne plus loin, à propos de la paléographie insolite de l'inscription.[4] Cherchons d'abord à en fixer la date.

Sukmân, qui possédait Mardin et Hisn-Kaifa, mourut en 498, laissant deux fils, Ibrahîm et Dâwud. Ibrahîm lui succéda à Kaifa, mais on ignore la date de sa mort et, par induction, de l'avénement de son frère Dâwud.[5] On sait seulement qu'en 501, Mardin passa à leur oncle Ilghâzî, le chef de la branche ortokide de Mardin.[6] En rapprochant ces deux indications,

[1] Voir DEFRÉMERY, *Mémoires d'histoire orientale*, I, p. 117 s.: FRAEHN, *Opuscula postuma*, II, p. 73, et les sources citées dans *CIA*, I, p. 290, n. 3 et *passim*, et *Inscriptions arabes de Syrie*, p. 27.

[2] Je le devine au-dessus de *Sukmân*, mais il ne figure pas dans mon dessin, fig. 51.

[3] Voir les auteurs cités plus loin, notamment Ibn al-Athîr, qui l'appelle toujours Rukn al-daula; la variante Rukn al-dîn, dans Michel le Syrien, est donc fautive, ainsi que l'a déjà remarqué M. CHABOT dans son édition, III, p. 216, n. 23. L'inscription d'Innsbruck l'appelle Nâṣir al-dîn, surnom qui paraît inconnu aux auteurs, parce que les surnoms personnels employés couramment alors sont ceux en *al-daula*; voir plus haut, p. 37, n. 7, et 39, n. 4.

[4] Voir plus loin, p. 125.

[5] Voir Ibn al-Athîr, X, p. 268 s.; Ibn Khallikân, trad. DE SLANE, I. p. 172; Abu l-fidâ', éd. Constantinople, II, p. 229 en bas, 230 en bas; Ibn al-Azraq, dans Ibn al-Qalânisi, éd. AMEDROZ, p. 137, n. 1.

[6] Voir Ibn Khallikân, *tom. cit.*, p. 171.

M. Lane-Poole a supposé qu'Ibrahîm hérita aussi de Mardin en 498 et que l'année 501, qui marque l'avénement d'Ilghâzî à Mardin, est aussi celle de la mort d'Ibrahîm et, par conséquent, de l'avénement de Dâwud à Kaifa.[1] Ce raisonnement spécieux me paraît peu convaincant, car l'événement qui mit Ilghâzî en possession de Mardin, à cette époque agitée où les dynastes changeaient de fief à tout moment, peut n'avoir aucun rapport avec la mort d'Ibrahîm. D'ailleurs une autre source, il est vrai moins sûre, nous montre Ibrahîm encore en vie en 519.[2] La première mention certaine de Dâwud comme seigneur de Kaifa remonte à l'année 508 et la dernière est de l'année 535.[3] Il semble aussi que vers 1436 de l'ère grecque (519—20), il devint maître de Kharput.[4]

La date de la mort de Dâwud a prêté aussi à quelques controverses. Les historiens arabes les plus connus ne donnent aucune indication précise à ce sujet.[5] Les chroniqueurs syriaques le font mourir en 1455 de l'ère grecque (538—39) et cette date a été adoptée par quelques auteurs modernes.[6] Elle paraît contredite par Ibn al-Athîr, qui nomme encore Dâwud en 541; en 542, il mentionne le seigneur de Kaifa, sans le nommer, et il ne nomme pour la première fois son fils et successeur Qarâ-arslân qu'en 544.[7] M. Lane-Poole, qui semble avoir ignoré la date donnée par les chroniqueurs syriaques, a conclu d'Ibn al-Athîr que Dâwud a régné jusque vers 543, en supposant que la mention anonyme de l'année 542 se rapporte à Dâwud, déjà connu par les lecteurs de la chronique arabe comme seigneur de Kaifa, plutôt qu'à Qarâ-arslân.[8] Ce motif supposé du silence d'Ibn al-Athîr touchant le nom du maître de Kaifa en 542 est bien peu vraisemblable. Il arrive souvent que les chroniqueurs arabes mentionnent le seigneur d'une ville ou d'un pays sans le nommer, non pas, comme le suppose M. Lane-Poole, parce que ce personnage est déjà connu des lecteurs, car je ne trouve chez eux aucun souci d'une telle recherche de forme, mais simplement, sans doute, parce que son nom n'est pas présent à leur mémoire ou qu'ils ignorent la date précise d'un changement de règne. Tel paraît être ici le cas chez Ibn al-Athîr, dans l'œuvre duquel on pourrait relever d'autres exemples d'un fait aussi simple. Quant au passage où le même auteur nomme Dâwud en 541, il est rétrospectif, ainsi qu'il résulte clairement du contexte, et ne prouve nullement que Dâwud vécût encore en cette année. Ainsi l'auteur arabe, qui nomme Dâwud pour la dernière fois en 535, dans l'ordre chronologique réel, n'est pas en contradiction avec les chroniqueurs syriaques, qui le font mourir en 538—39.

D'autre part, un autre chroniqueur nomme Qarâ-arslân à propos du siège de Shaizar en 532 (1138).[9] H. Derenbourg en a conclu qu'il régnait dès cette époque, à moins, ajoute-t-il avec une prudente réserve, qu'il fût encore le lieutenant de son père. Et plus loin, il se borne à reproduire les dates que l'on connaît déjà: 538—39 pour la mort de Dâwud, chez les chroni-

[1] Voir Lane-Poole, *Coins of the Urtuḳīs*, dans *Num. Chronicle*, 1873, p. 8, et dans Marsden, *Num. orientalia*, II, p. 3. Dans le Catalogue de Londres et dans ses *Dynasties*, l'auteur a remplacé la date 501 par la date approximative 502, reproduite dans la traduction Barthold et dans G. Edhem, *CMO*, I, p. 2.

[2] Voir Matthieu d'Édesse, trad. Dulaurier, p. 318.

[3] Voir Ibn al-Athîr, X, p. 352, 455, 467; XI, p. 6, 52; *Hist. or. des crois.*, I, p. 293, 390, 438; II b, p. 67, 70; Michel, III, p. 216, 225, 237, 240, 249 s.; cf. la fin du paragraphe suivant.

[4] Voir Michel, III, p. 220.

[5] Du moins Ibn al-Athîr et Abu l-fidâ'. Ibn Khaldûn, V, p. 218, l. 17, se borne à dire: „Dâwud prit possession de Hisn-Kaifa après son père Sukmân et son frère Ibrahîm, mais je n'ai pas trouvé d'indication sur (la date de) sa mort.“ On va voir, p. 125, n. 2, qu'il est mort en 539.

[6] Voir Michel, III, p. 254, 258; *Hist. arm. des crois.*, I, p. 339 (cf. p. 155, n. 1); Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 332; de Slane, dans *Hist. or. des crois.*, I, p. xxxii; Karabacek, *Mazjaditen*, p. 36.

[7] Voir Ibn al-Athîr, XI, p. 73, 81, 92; *Hist. or. des crois.*, I, p. 473 (ce passage manque dans l'index); II b, p. 172.

[8] Voir Lane-Poole, *Coins of the Urtuḳí*, dans Marsden, II, p. 6. Dans ses *Dynasties*, l'auteur dit *circa* 543, ce que Barthold traduit par *okolo*, sans commentaire; dans *CMO*, I, p. 2, G. Edhem donne 543 tout court.

[9] Voir Kamâl al-dîn, dans *Hist. or. des crois.*, III, p. 678; Röhricht, *Beiträge*, I, p. 307.

queurs syriaques, 535 pour la dernière mention certaine de Dâwud et 544 pour la première mention de Qarâ-arslân, chez Ibn al-Athîr.[1] Ces trois indications étant parfaitement conciliables, je ne vois aucun motif de mettre en doute la première. Ainsi, en l'absence de tout document précis fourni par la numismatique ou l'épigraphie, on peut admettre que Dâwud a pris possession de Kaifa avant l'année 508, sans en conclure que son frère Ibrahîm est mort à la même époque, puisqu'un texte le signale encore en 519; que vers cette dernière année, Dâwud a occupé Kharput et qu'il est mort en 539.[2] L'inscription, qui lui donne des titres réservés alors aux grands dynastes, a donc été rédigée entre les années 1114 et 1144. A moins qu'elle n'ait été ajoutée après coup[3], la coupe elle-même remonte à cette époque.

En analysant l'inscription, j'ai montré que la principale objection qu'elle soulève contre son attribution à Dâwud peut être atténuée, si l'on suppose que la coupe n'a pas été fabriquée dans les États de ce prince.[4] La paléographie de ce texte et de l'inscription persane, qui, elle aussi, est en caractères naskhi, soulève une objection tout aussi grave, mais qu'on pourrait atténuer peut-être par la même supposition; voici comment.

A l'époque où régnait Dâwud, le caractère épigraphique employé dans toute l'Asie antérieure était le coufique. Sans aller chercher des analogies jusque chez les Fatimides d'Égypte, les Bourides de Damas ou les Mengoutshékides de Diwrigi, je me borne à rappeler, en restant dans le voisinage immédiat des États de Dâwud, que toutes les inscriptions inalides et nisanides d'Amid, jusqu'en 555, sont en coufique fleuri; qu'une inscription de Qarâ-arslân à Kharput, en 561, montre un coufique encore très archaïque; enfin, qu'à Mifarqin, le coufique fleuri persiste jusqu'en 599.[5] Le caractère arrondi ou naskhi n'apparaît à Amid qu'en 579 et à Mifarqin, qu'en 599.[6] Sur les monnaies de cette région, le nouveau caractère n'apparaît pas avant la fin du XII[e] siècle.[7] Or, les deux inscriptions de la coupe d'Innsbruck sont en naskhi; bien plus, ce caractère, par son allure cursive, semble trahir un usage ancien. En bonne méthode, il faut le comparer, non pas à celui des inscriptions monumentales taillées au ciseau, mais à celui des inscriptions mobilières gravées au burin, sur des objets analogues à la coupe d'Innsbruck, par exemple, sur les cuivres damasquinés de l'école dite de Mossoul. Or, ici encore, la transition du coufique au naskhi, dans les textes historiques, se fait dans la deuxième moitié du XII[e] siècle. Ainsi, le Cabinet des médailles à Paris conserve un cadran de poche en bronze dont l'inscription, au nom de Nûr al-dîn Maḥmûd ibn Zengi et datée de 554, est en coufique fleuri. En revanche, celle d'une petite buire en cuivre de la collection PIET-LATAUDRIE à Paris, qui vient d'entrer au Musée du Louvre, au nom d'un propriétaire de Nakhtshiwân, sur l'Araxe, et datée de 586, est en naskhi, probablement aussi celle d'un encrier de la collection SIOUFFI, signée d'un artiste d'Ispahan et datée de 569.[8]

Ces indications, bien qu'assez vagues, nous conduiraient à chercher l'origine de la coupe d'Innsbruck en dehors de la Mésopotamie et vers l'est ou le nord, plutôt que vers l'ouest ou le sud, c'est-à-dire vers la Perse ou l'Asie centrale. La paléographie de cette dernière région, pour autant qu'on peut en parler à cette heure, paraît être en avance sur celle des bassins de l'Euphrate et de la Méditerranée. M. HARTMANN a signalé, au Musée de Tashkent,

[1] Voir DERENBOURG, *Vie d'Ousâma*, p. 162, 308, n. 4, 324 s.

[2] Cette dernière date est confirmée par un témoignage que j'ai connu trop tard pour l'introduire dans la trame de mon commentaire, celui d'Ibn al-Azraq, dans Ibn al-Qalânisi, éd. AMEDROZ, p. 137, n. 1, 267, n. 1.

[3] Bien que cette hypothèse soit peu vraisemblable, il serait prudent de faire examiner l'original par un expert.

[4] Voir plus haut, p. 123.

[5] Voir plus haut, nos 18 à 24; LEHMANN-HAUPT, *Materialien, Arab. Inschriften*, nos 4 et 9.

[6] Voir plus haut, no 26 et p. 74; LEHMANN-HAUPT, *loc. cit.*

[7] Ainsi, une belle monnaie frappée par Muḥammad à Kaifa en 578 est encore en coufique fleuri, et même quelques monnaies de Sukmân II et de Maḥmûd; voir LANE-POOLE, *CBM*, III, pl. VII; G. EDHEM, *CMO*, I, pl. I et II.

[8] Voir mes *Notes d'archéologie arabe*, III, tir. à part du *JA*, p. 27 et 31, n. 1.

une épitaphe arabe en coufique fleuri, datée de l'année 230, c'est-à-dire plus d'un siècle avant le plus ancien exemple de ce caractère dans le bassin de la Méditerranée.[1] En ce qui concerne le naskhi, les monuments lapidaires ne prouvent pas que l'Asie centrale soit en avance sur l'Asie occidentale, puisqu'une autre épitaphe du Musée de Tashkent, datée de 541, est encore en coufique fleuri, alors que le naskhi n'apparaît que sur une troisième épitaphe du même Musée, datée de 608.[2] Mais sur les monnaies samanides, le naskhi se montre dès le début du IVe (X^e^) siècle, ce qui fait dire à M. Hartmann, peut-être un peu hâtivement, que sur le métal, ce caractère a pris naissance en Transoxane.



Fig. 55.

Fig. 56.
Miroir chinois du Musée Cernuschi, à Paris.

[1] Voir *Oriental. Litt.-Zeitung,* 1906, p. 28 s., 70 s., 117 s. J'ai déjà fait, p. 24, n. 1, sur cette date, une réserve que semble confirmer, on va le voir, la date de deux autres épitaphes du Musée de Tashkent.

[2] Voir *ibid.*, p. 233 s., 297 s., 421 s.; cf. le recueil Sarre (sous presse), inscriptions n°s 37 et 38. En revanche, le naskhi lapidaire figure dès 483 à Alep (texte inédit) et dès 530 à Tlemcen; voir *J. des Savants,* 1906, p. 423 s.

Voici l'occasion de signaler un monument inédit qui offre une certaine analogie de forme avec la coupe d'Innsbruck: je veux parler d'un miroir de bronze (fig. 55) conservé au Musée Cernuschi à Paris.[1] Sa face postérieure est décorée de rinceaux et de dragons chinois en relief.[2] Comme sur la coupe d'Innsbruck, cette face porte en exergue une inscription arabe, mais en caractères moitié anguleux, moitié arrondis, d'un style extrêmement curieux; voici ce texte inédit (fig. 56), sans les points diacritiques:

بسمله . . . — *Coran,* XXXIII, 46, et LXI, 13 (fragment, comme au début du n° 27)

وهد(ه) المراب الهدوانه مرقوبه فى سه احد عسر ومابه .

. . . Et ce miroir d'acier (?) a été gravé de caractères en l'année 111 (729—30).

Le *bismillâh*, suivi de deux versets du Coran, prouve qu'il s'agit de l'ère hégirienne. Voilà donc, *s'il n'y a pas d'erreur dans la date*, une inscription dont les caractères, plus voisins du naskhi que du coufique, seraient bien en avance sur tous les textes épigraphiques connus de cette époque, où règne encore le coufique simple, antérieur au coufique fleuri. Pour tirer de ce fait un indice sur le berceau du naskhi en épigraphie, il faudrait savoir où l'inscription a été gravée. J'ai cru d'abord que le mot *hinduwâniyya*, dont la lecture est certaine, fournirait cet indice.[3] Mais M. Inostrantseff, à qui j'ai communiqué le texte de l'inscription, veut bien attirer mon attention sur le sens véritable de ce mot, qui paraît n'avoir ici aucune valeur géographique.[4] Reste le style du décor aux dragons, qui accuse une origine franchement chinoise. Mais ici surgit une autre difficulté: le mot *marqûma* „gravé, inscrit", dont la lecture, elle aussi, paraît certaine, semble indiquer que l'inscription a été gravée *en surcharge*, dans un pays musulman, sur un miroir importé de Chine.[5] Dans ce cas, la date ne peut viser que cette gravure, et

[1] Il m'a été signalé par M. Laufer, à l'obligeance duquel j'en dois une photographie (fig. 55). La figure 56 reproduit un calque de l'inscription, fait par moi en 1908.

[2] M. Chavannes, qui a bien voulu l'examiner à ma requête, m'écrit qu'il mesure 19,6 centimètres de diamètre et qu'il ne lui est pas possible d'en fixer le date par le style du décor. Sur les miroirs chinois, voir les sources citées par Chavannes, *Le cycle turc des douze animaux*, dans *T'oung-pao*, 2e série, VII, et Hirth, *Chinese metallic mirrors*, dans *Boas memorial*. Sur les miroirs à inscriptions arabes, voir les travaux cités dans Tiesenhausen, *Materiali dlia bibliografiy musulmanskoy arkheologiy*, p. 309 s.

[3] Comme relatif de *Hinduwân* „les Hindous", nom donné à plusieurs localités, notamment au château et à un quartier de la ville de Balkh, à un district et à une petite ville du Fars, au pont de la ville d'Ahwaz, sur le Karun; voir les sources citées dans Le Strange, *The lands of the Eastern caliphate*, index à *Hindiyân* et *Hinduwân*.

[4] Le mot *hind* signifie „fer, acier", parce qu'à l'origine on tirait ce métal de l'Inde. De là *hindi* „de fer, d'acier", en parlant d'armes et de miroirs, et l'espagnol *alinde* et variantes (vieux français *olindé*); voir Yâqût, *Mu'djam*, II, p. 489, l. 4; Dozy et Engelmann, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, 2e éd. 1869, p. 142 s.; Schwarzlose, *Die Waffen der alten Araber*, p. 128; Dozy, *Supplément*, *s. v.* هند, avec *hunduwân* „épée"; le relatif *hinduwâni* „tranchant comme une épée de l'Inde", est dans Kazimirski, *Dictionnaire*. M. Goldziher me signale à ce sujet plusieurs passages dans la littérature talmudique. Je rappelle toutefois que le miroir est en bronze.

[5] Voici d'autres indices conduisant à la même conclusion. Les lettres sont en creux, alors que sur la plupart des miroirs portant des inscriptions arabes originales, celles-ci sont gravées en relief. En outre, le style du décor étant purement chinois, il n'est pas probable que le miroir ait été fabriqué hors de Chine. Or, bien que l'ère hégirienne ait été employée plus tard en Chine, dans l'épigraphie musulmane (voir, par exemple, Himly, dans *ZDMG*, XLI, p. 142, et Huart, dans *T'oung-pao*, 2e série, VI, n° 3), cet emploi paraît invraisemblable en l'année 729 de notre ère, puisque l'expansion de l'islamisme en Chine ne semble guère remonter au delà du début du IXe siècle ou de la deuxième moitié du VIIIe; voir Dabry de Thiersant, *Le mahométisme en Chine*, I, p. 16 à 37; Chavannes, dans *JA*, 9e série, IX, p. 77 s.; Himly, *loc. cit.*; Cordier, *Aperçu sur l'histoire de l'Asie*, p. 16, et dans *Mélanges H. Derenbourg*, p. 433 s.; Reinaud, *Relation*, *passim*. J'ai reçu récemment du P. Lagrange à Jérusalem, qui le tenait du P. Arnaiz à Amoy, l'estampage d'une épitaphe conservée dans une mosquée de Tsiuan-Tshou (Zeitun) et datée de ramaḍân 623 (septembre 1226), par conséquent, antérieure à Marco Polo; sauf erreur, c'est la plus ancienne date hégirienne relevée jusqu'ici dans l'épigraphie musulmane de la Chine.

L'hypothèse d'un miroir chinois surchargé d'une inscription arabe gravée en pays musulman paraît confirmée par l'observation suivante. Sur la surface polie du miroir est gravé un zodiaque accompagné d'une légende en

non le miroir lui-même, dont le style n'est plus d'aucun secours pour fixer la provenance de l'inscription. Toutefois, il semble qu'elle a été gravée dans l'est plutôt que dans l'ouest de l'empire musulman, parce que l'ouest de cet empire, dont l'épigraphie est mieux connue, n'a livré jusqu'ici aucune inscription comparable, pour le style, à celle du miroir Cernuschi.

On le voit, la paléographie des monnaies et des objets d'art en métal conduirait à chercher vers la Perse ou l'Asie centrale le lieu d'origine de la coupe d'Innsbruck, dont l'inscription, je le répète, paraît bien être contemporaine de l'objet lui-même. A vrai dire, cet indice est trop vague pour faire pencher, à lui seul, la balance de ce côté, s'il est vrai que le décor accuse plutôt une origine byzantine; je préfère donc ne pas conclure et je me borne à signaler, dans ce décor, ce qui peut avoir une valeur immédiate pour le commentaire de l'inscription.

Autour du médaillon central, dans lequel figure un souverain couronné, assis sur un trône et flanqué de deux griffons, sont disposés six médaillons plus petits (pl. XXI et fig. 53). L'un d'entre eux renferme l'image d'un rapace debout, la tête de profil et inscrite dans une auréole, les ailes éployées[1], les griffes tenant un serpent terrassé. Ce rapace ressemble à un oiseau de chasse plutôt qu'à un aigle. Or, on a vu que parmi les titres turcs de l'inscription figure le mot *sunqur* „gerfaut".[2] Après ce qui a été dit des emblèmes ortokides, est-il permis de voir dans cet oiseau un emblème personnel de Dâwud, figurant le *sunqur* de l'inscription, comme le *baighu* de Muḥammad, ou le *tshaqir* de Malik-shâh, ou l'oiseau double de Maḥmûd?[3]

Des trois médaillons qui alternent avec les trois premiers, deux renferment une sorte de cheval ailé, piétinant un mammifère, et dans le dernier, à droite du souverain, figure un félin, piétinant une gazelle. L'inscription ne révèle aucun titre à rapprocher du félin sur la gazelle, ni des deux griffons du médaillon central. En revanche, on a vu qu'un des titres turcs pourrait, à la rigueur, être lu *saughun* „cheval". Cette leçon, je le répète, est très douteuse; j'ignore le sens précis de ce mot et s'il joue un rôle dans la titulature turque. Je me borne à suggérer, avec une grande réserve, un rapprochement possible entre ce titre et le cheval ailé qui piétine un mammifère, figuré dans deux des petits médaillons.[4]

L'envers de la coupe (fig. Strz.) est décoré de six autres médaillons dont deux renferment encore un rapace, tenant dans ses griffes un mammifère, et deux autres, encore un cheval ailé, piétinant un mammifère. Les deux derniers inscrivent des scènes à deux personnages.

En résumé, la coupe d'Innsbruck peut être attribuée à l'Ortokide Dâwud de Kaifa; elle date donc de la première moitié du XII[e] siècle, si l'on admet, ce qui paraît probable, que son inscription est contemporaine de l'objet lui-même. La rédaction de ce texte et sa paléographie très avancée semblent indiquer que la coupe a été fabriquée hors des États de Dâwud et plutôt à l'est, du côté de la Perse ou de l'Asie centrale, en un mot, sur la route de la Chine, qui fut plus tard le pays classique de l'émail cloisonné; mais jusqu'ici, cet indice ne repose que sur de vagues rapprochements. Enfin, deux titres de cette inscription pourraient être en rapport avec les curieux emblèmes figurés dans les médaillons.[5]

coufique astronomique et d'une inscription donnant le nom et la généalogie du chérif Idrîs II, qui a régné au Maroc de 177 à 213 (793 à 828). Dans ses *Chinese metallic mirrors, op. cit.*, p. 220 s., M. Hirth a expliqué la cause de ces migrations lointaines des miroirs chinois. M. Herzfeld, auquel j'ai soumis le problème, croit que cette inscription n'est que la suite de la première, dont la date est inexacte, les caractères des deux textes accusant plutôt le V[e] siècle de l'hégire. Jusqu'à nouvelle étude de cet étrange document, son hypothèse me paraît vraisemblable.

[1] L'oiseau aux ailes reployées qui figure dans deux autres médaillons est un paon faisant la roue.

[2] Voir plus haut, p. 122. [3] Voir plus haut, p. 78 s. et 93 s.

[4] Sur d'autres emblèmes chevalins, voir plus haut, p. 40 et fig. 21 et 22.

[5] En achevant ce travail, il me reste à remercier M. Goldziher, qui a bien voulu en parcourir une épreuve et l'enrichir de ses observations, ainsi que la Direction de la Bibliothèque royale de Berlin, qui a mis le plus grand empressement à m'envoyer, à la dernière heure, le manuscrit d'Ibn Shaddâd que j'ai souvent cité dans ces notes. Pour la bibliographie de cet important ouvrage, je renvoie à l'édition qu'en prépare M. Willy Sarasin, à Bâle.

BEITRÄGE

ZUR

KUNSTGESCHICHTE DES MITTELALTERS VON NORDMESOPOTAMIEN HELLAS UND DEM ABENDLANDE

VON

JOSEF STRZYGOWSKI

VORWORT.

Die nachfolgende kunsthistorische Bearbeitung geht wie die voraufgehende historisch-epigraphische Untersuchung Max van Berchems aus von den Aufnahmen des Generals de Beylié in Dijarbekr-Amida. Es werden vorerst die beiden Fassaden und die Inschriften, die sie datieren, behandelt. Ähnlich wie gelegentlich Mschatta suche ich auch hier unter Aufwand eines dem heutigen Stande meiner Denkmälerkenntnis entsprechenden Vergleichsmateriales in die Fragen nach Zeit, Kunstkreis und Bestimmung der alten Teile beider Fassaden von Amida einzudringen. Es zeigt sich, daß auch im nördlichen Mesopotamien, wie ich an der Hand der Sarkophage vom Sidamaratypus für das südliche Kleinasien nachwies[1], die Theaterfassade Ausgangspunkt der Entwicklung und der spezifisch orientalische Einschlag vor allem in den Netzornamenten der Säulenschäfte zu suchen ist. Schon in diesem ersten Hauptabschnitte bietet die Bearbeitung der mir bekannt gewordenen christlichen Kirchen von Amida Gelegenheit, die überraschende Tatsache des Übergreifens persischer Kunstformen auf Hellas zu berühren.

Der zweite Abschnitt behandelt den gebirgigen Teil von Mesopotamien und das von Miß Bell südöstlich von Dijarbekr aufgenommene Tur Abdin-Gebiet im besonderen. Er gestattet, den spärlichen Denkmälern christlicher Kunst im alten Amida einen Hintergrund zu geben, der meine auf sie gegründeten Annahmen bezüglich der Bedeutung Nordmesopotamiens in der Entwicklung der christlichen Kunst zur erwünschten Gewißheit erhebt. An dieser Stelle drängt sich dann auch die Gelegenheit auf, der Fäden zu gedenken, die sich allmählich immer dichter vom Oriente nach dem „romanischen" Abendlande spinnen lassen.

Der dritte Abschnitt über die Mauern von Dijarbekr ist rein beschreibend, der vierte über die Tore der Stadt dagegen gibt wieder reichlich Anlaß zu vergleichenden Studien.

Die zweite Hälfte des Buches, beginnend mit dem fünften Abschnitte, geht im Anschluß an die große Moschee von Dijarbekr Problemen der islamischen Kunstforschung nach und bietet Anlaß zu einer kritischen Auseinandersetzung mit dem kürzlich von Hermann Thiersch veröffentlichten Bande über den Pharos von Alexandria, wozu auch mein Aufsatz „Antike, Islam und Okzident" in den Neuen Jahrbüchern für das klassische Altertum, XXIII (1909), S. 354 f., zu vergleichen ist. Der sechste Abschnitt über das Ornament bringt wieder Beiträge zu den Fragen Hellas und Orient einer-, Byzanz und Orient andererseits. Es wird daher nicht überraschen, am Schluß ein siebentes Kapitel über Hellas und Mesopotamien angegliedert zu finden.

Überblicke ich die Arbeit, die seinerzeit rein beschreibend und vergleichend im Hinblick auf einzelne Denkmäler begann, so ergibt sich als unbeabsichtigter Ertrag ein neuer Vorstoß in der Geltendmachung des Anteils, den ich dem Orient in der Kunstentwicklung beim Übergange vom Altertum zum Mittelalter zuschreibe. Diese Tatsache kommt mir doppelt stark zum Bewußtsein, wenn ich August Heisenbergs kürzlich erschienenen Vortrag „Die Grundlagen der byzantinischen Kultur" lese.[2] Er schließt mit dem Bekenntnis: „Auch uns wenige, die wir dem Studium dieser

[1] Journal of hell. studies, XXVII, p. 99 f.

[2] Neue Jahrbücher f. d. klass. Altertum, XXIII, 196 f.

(der byzantinischen) Kultur unsere Kräfte widmen, beseelt im Grunde der frohe Glaube, daß wir das Land der Griechen mit der Seele suchen, wenn wir die Arbeit unseres Tages tun". Heisenberg hat wirklich diesen Glauben. „Aller Reichtum an Formen und Gedanken, den wir bewundernd (an der altbyzantinischen Kunst) wahrnehmen, ist entsprossen aus der einen hellenistischen Wurzel und hat sein besonderes Leben und seine Schicksale erhalten in Konstantinopel, in der Hauptstadt des byzantinischen Reiches." Ich kann diesen Glauben leider nicht teilen, muß vielmehr unter der Voraussetzung, daß man zwischen Hellenismus und Orient überhaupt noch vernünftig trennt, gegen diese Glaubenseligkeit Stellung nehmen.

Schon in meiner Arbeit über den serbischen Psalter suchte ich nachzuweisen, daß nicht alles, was wir gewohnheitsmäßig in der slavischen Kunst dem byzantinischen Vorbilde zuschreiben, auf Konstantinopel zurückgeht, vielmehr in manchen Zügen direkte orientalische Quellen vorliegen. Auch in Byzanz selbst mache sich dieser Strom noch in der Spätzeit geltend. Darauf antwortet jetzt Heisenberg: „Auch vom Orient her empfängt die byzantinische Kunst seit dem Ende des 5. Jahrhs. keine tiefgreifenden Anregungen mehr. Das Problem „Orient oder Byzanz" ist zwar vor kurzem mit kühner Energie aufgestellt, und wie früher eine unmittelbare Einwirkung orientalischer Kunst nach dem Abendlande, so ist zuletzt auch eine Byzanz umgehende unmittelbare Beeinflussung mittelalterlicher byzantinischer Kunst durch den Osten angenommen worden. Allein es stehen dieser Annahme schwere Bedenken entgegen. Die Kunst des byzantinischen Mittelalters ist eine unlösbare Einheit von durchaus geschlossenem Charakter, es finden sich alle Elemente darin wieder, die wir auf dem Höhepunkte, im Justinianischen Zeitalter, bereits ausgebildet sehen, und kein fremder Zug stört diese vollkommene Einheit, die einer Starrheit in der Tat verwandt scheinen könnte. In der Baukunst lassen sich im Mittelalter trotz deutlich fortschreitender Entwicklung keine prinzipiell neuen Formen erkennen; die Kreuzkuppelkirche, die vorherrschende Stilart, ist nur die Weiterbildung der Apostelkirche Justinians[1], von der wir in S. Marco eine Nachahmung gerettet haben. Die Hagia Sophia steht heute noch aufrecht, und dieser glückliche Umstand hat an der Einheit der byzantinischen Architektur nicht zweifeln lassen."

Soweit Heisenberg. Ich kann ihm nicht beistimmen.[2] Im vorliegenden Bande wird man Beweise dafür finden, daß die byzantinische Kunst keine starre hellenistische Einheit ist. Nicht nur hat der nähere Orient vor dem 5. Jahrh. und zur Zeit der Bilderstürme[3] mächtig auf Byzanz eingewirkt und später, wie ich im serbischen Psalter zeigte, mit Umgehung von Byzanz von Syrien aus die Südslaven beeinflußt — das zentrale Gebiet, von dem aus der Vorstoß des Orients gegen Byzanz und das Abendland erfolgte, waren Zentralasien, Persien und Mesopotamien. Der Südstrom ging über Persien, im engeren Sinne gerade über das Grenzgebiet, in dessen Zentrum Amida liegt, d. h. Armenien und das Städtedreieck Edessa—Nisibis—Amida. Von dort aus wird ein guter Teil der Schicksale der byzantinischen Kunst bestimmt. Doch auch der Nordstrom bleibt im vorliegenden Buche nicht ganz unberücksichtigt. Ich greife nur eines der vielgestaltigen Probleme dieser Art heraus, die überraschenden Belege dafür, daß Hellas im frühen Mittelalter Bauten und Ornamente im persisch-islamischen Stil ausführt. Es genüge vorläufig die Feststellung der Tatsache, daß dies ohne Vermittlung von Byzanz geschehen zu sein scheint. Im persischen Bautypus freilich könnte die Apostelkirche den griechischen Kirchen Vorläufer gewesen sein. Es ist zu beachten, daß der Baumeister der Heiligtümer Konstantins d. Gr. am Grabe Christi nach Theophanes I, 33, 11 (de Boor) Zenobios hieß, ein Name, der auf das syrische Mesopotamien weist. Ich bin ferner überzeugt, daß bereits in altbyzantinischer Zeit ein Großteil der „byzantinischen" Bildtypen von neutestamentlichen Vorgängen und vor allem der

[1] Heisenberg läßt hier die Funde in Kleinasien und die Beschreibung der Sergioskirche in Gaza von Chorikios außer acht.

[2] Vgl. auch E. Gerland, Berliner philol. Wochenschrift, 1910, Sp. 531 f.

[3] Vgl. meinen Aufsatz über Amra, Zeitschr. f. bild. Kunst, N. F. XVIII, S. 214 f.

bärtige „byzantinische“ Christuskopf aus Mesopotamien, genauer gesagt, von Edessa (wahrscheinlich über Jerusalem) nach dem Bosporus gelangten — aber das alles hat nichts zu tun mit der persischen Oktogonalkuppel auf Trompen, wie wir sie nach 1000 ca. in Hellas heimisch finden und den mesopotamischen Tierornamenten mit kufischen Schriftbordüren, wie ich sie selbst auf der Akropolis von Athen nachweisen konnte. Überzeugen meine Ausführungen, dann wäre es doch vielleicht an der Zeit, daß die Gegner der Annahme einer Großmachtsstellung Persiens auf dem Gebiete der bildenden Kunst des Mittelalters in sich gehen und mit dem Vorwurfe, daß ich übertreibe, vorsichtiger würden. (Vgl. dazu Roman. Forschungen XXIX, 321 f.)

Zum Schluß sei der Wunsch ausgesprochen, daß der praktische Erfolg dieser Arbeit die Ausrüstung von Expeditionen nach Mesopotamien, Armenien und Persien sein möchte. Wenn es Berchem und mir gelingt, für wen immer die nötigen Mittel flüssig zu machen, so daß zum mindesten endlich Edessa aufgenommen wird, so ist ein Hauptteil unserer Absicht erfüllt. Der Lohn dieser zukünftigen Mühen dürfte zunächst ein überraschend neuer Einblick in die Ursprungsfragen der christlichen Kunst des Mittelalters sein — die Osrhoëne und Armenien waren die ersten christlichen Staaten — und darüber hinaus im Wege des spätantiken, germanischen und islamischen Ornaments ein Einblick in Gebiete der Kunst des Altertums, die bisher kaum im Gesichtskreis der Kunsthistoriker lagen.

Man gestatte einen Rückblick auf meine seit 1885 getane Arbeit. Ich ging einst nach dem Süden, um dem Ursprunge der italienischen Kunst nachzuforschen. Jahrelange Studien überzeugten mich, daß der Schlüssel im Osten liegen müsse, nach damaliger Auffassung in Byzanz. So kam ich nach Konstantinopel. Und wieder nach einigen Jahren erkannte ich, daß auch dort nicht der eigentliche Keimboden der christlichen Kunst zu suchen sei. So ging ich nach Ägypten, Kleinasien, Syrien und bin nun in Mesopotamien gelandet. Nebenbei trat ich seit zwanzig Jahren auch der islamischen Kunst näher. Der Weg wird also weiter gehen nach Persien und dem fernen Osten und Süden. Inzwischen aber ist für die christliche Kunst immerhin eine entscheidende Grenze erreicht. Sie brandet in Mesopotamien nicht aus, sondern hat vielmehr gerade dort einen ihrer Ausgangspunkte. Es freut mich, nachdem ich das Buch mit Freunden zusammen geschrieben, am Schlusse auch noch von befreundeter Seite die Erklärung dafür zu bekommen, warum gerade Nordmesopotamien für die Aufnahme des Christentums so auffallend vorbereitet war und dort so früh eine bedeutende Welle christlicher Kunst zusammen mit der Klosterbewegung entstehen konnte.

Ich habe nach vielen Seiten zu danken, das wird an seiner Stelle geschehen. Hier sei nur ausgesprochen, daß Max van Berchem die Korrekturen mitgelesen hat und die Schreibung der arabischen Namen im Einklang mit dem ersten Teile zu halten suchte. Der Verleger hat einsichtig und gern alle meine Wünsche erfüllt.

Graz-Wien 1909/10.

Josef Strzygowski.

I. DIE CHRISTLICHEN DENKMÄLER VON AMIDA.

EINLEITUNG: DIE GRENZEN DER BEWEISKRAFT VON INSCHRIFTEN.

Durch die vorausgehende Arbeit VAN BERCHEMS ist das in Amida für die Wissenschaft bereitliegende Material, soweit es bis jetzt, namentlich durch die Aufnahme des Generals DE BEYLIÉ bekannt geworden ist, chronologisch gesichtet und nach allen Seiten, auch vom archäologischen Standpunkt aus, geprüft worden. Es erübrigt nun noch die rein kunsthistorische Betrachtung. Ich möchte auch diese chronologisch aufbauen, so daß sich mit der Vorführung zwanglos genetische Fragen verknüpfen lassen. Aber freilich liegt die Sache hier nicht so einfach. Denn wenn ich die Dinge in ihrer zeitlichen Aufeinanderfolge geben will, muß ich mich zunächst einmal mit den allen Gelehrten bekannten Wahrzeichen von Amida-Dijarbekr auseinandersetzen, den beiden Fassaden, die im Vorhofe der großen Moschee einander gegenüberstehen. Stammen diese wirklich aus der Zeit, in welche sie die von BERCHEM mitgeteilten Inschriften verweisen?

Es handelt sich hier um eine für die islamische wie für alle Kunstgeschichte grundlegende Prinzipienfrage: sind Inschriften bindende Beweise auch in kunstgeschichtlichen Fragen? Ich will hier gar nicht von tatsächlichen Irrtümern oder Fehlschlüssen auf seiten der gelehrten Epigraphiker reden. Der Streit um die Datierung der kleinasiatischen Kirchenbauten hat gezeigt, wie sehr es am Platze war, für die Kunstwissenschaft das Recht des selbständigen Urteils unabhängig von dem Befund des Epigraphikers zu verlangen.[1] Hier handelt es sich vielmehr um Irreführungen von seiten der einstigen Verfasser der Inschriften selbst. Es ist bekannt, daß nicht nur im alten Ägypten politische Rivalität zu Fälschungen geführt hat. BERCHEM hat die Beweise zusammengestellt[2] für das Vorgehen der Abbasiden gegen die Omayaden, wie der Khalife von Bagdad Ma'mun im Jahre 216 H. (831) im Felsendom zu Jerusalem seinen Namen anstelle des Khalifen von Damaskus ʿAbd al-Malik 72 H. (691/2) und in der großen Moschee von Damaskus anstelle des Khalifen Walid 86 H. (705) setzte. Solche Fälschungen lassen sich immerhin noch im Rahmen der Epigraphik selbst aufweisen. Anders in Amida. An den Inschriften kann da nicht gerüttelt werden; was sie sagen, ist wahr. Und doch muß der Kunsthistoriker der subjektiven Auffassung der Verfasser jener Inschriften objektive Tatsachen gegenüberstellen, die diese Dokumente als in entscheidenden kunsthistorischen Dingen unwahr hinstellen.

Überblickt man den Vorhof der großen Moschee von Dijarbekr (Taf. VIII u. XIII, S. 298), so ergibt sich die Tatsache, daß die Front der eigentlichen Moschee in der Wirkung geschlagen wird durch die beiden Flügel zur Seite. Den Inschriften nach stammen die einzelnen Teile dieses mehr malerischen als einheitlich architektonisch wirksamen Ganzen aus sehr verschie-

[1] Byz. Zeitschr. XVI (1907), S. 716 und XVII (1908), S. 632. Dazu jetzt RAMSAY and BELL, The thousand and one churches, London 1909.

[2] Inscriptions arabes de Syrie, p. 84 (SA. p. 10).

dener Zeit. Zuerst entsteht — Inschrift 18 — 484 H. (1091/2) mit der Angabe „befohlen hat dies zu machen . . . . . Malik-shah“, die rechte, d. h. die Westhälfte der eigentlichen Moscheenwand. Dann folgt — Inschrift 19 — ca. 510 H. (1116/7) das Erdgeschoß der daran anstoßenden Fassade der Schmalseite. Erbauer ist Ilaldi, der Bau heißt die westliche Maksura und das — Inschrift 20 — 518 H. (1124/5) hinzugefügte Obergeschoß die unbedeckte Maksura. Sie ist in der Tat trotz der neun großen Öffnungen heute noch unbedeckt; nur die letzten Bogen im Süden sind modern verbaut. Nachdem der Bau im Westen fertig war, dürfte — Inschrift 21 — 550 H. (1155/6) Mahmud ibn Ilaldi die linke Hälfte der Moschee selbst begonnen haben und fügt dann — Inschrift 22 — 559 H. (1163/4) die Ostfassade hinzu. In der Inschrift heißt dieser Bau an der linken Schmalseite, der westlichen Maksura gegenüber, „die östliche Suffa“. Mahmud erbaut sie „von ihrem Fundament aus bis auf ihre Krönung und die ganze obere Maksura“.

Der Leser mag nun einmal die nachfolgenden Abbildungen (Taf. IX—XI und XIII—XV) der beiden Fassaden an den Schmalseiten des Hofes betrachten: sind diese so genau, im Westen sogar nach Stockwerken datierten Bauten wirklich islamischer Herkunft? Wofür wurden sie bisher ohne Kenntnis der Inschriften nicht ausgegeben! Texier, der den Bau jedenfalls am genauesten von allen denen, die bisher darüber geurteilt haben, kannte, sagt, die Kapitelle seien römisch-byzantinisch und die Skulpturen deuteten auf eine Arbeit des 3. oder 4. Jahrhs. Indessen seien alle Bogen der Tore im Erdgeschoß spitzbogig, was darauf hinweise, daß diese Art Konstruktion viel älter sei, als man glaube. — Ritter[1] hat 1844 die älteren Angaben zusammengestellt. Niebuhr, der die Moschee nicht betreten durfte, nennt sie ein prächtiges Gebäude, das einst die christliche Hauptkirche gewesen. Dafür erklärt sie auch Southgate trotz der Inschriften, die er als kufisch bezeichnet. Dupré schreibt die Erbauung den Khalifen zu. Ritter selbst meint, es könne sich vielleicht um die vom Kaiser Heraklius gebaute und im 8. Jahrh. hergestellte große Kirche handeln. Ihm schloß sich noch 1902 General de Beylié an[2] unter Bezugnahme auf Schlumberger.[3] Andere Ansichten vertraten englische Architekten; sie hielten den „Palast“ für sasanidisch oder parthisch. Fergusson[4] reiht ihn der sasanidischen Kunst ein und meint, er sei, nach dem Stil zu urteilen, in der Zeit des Tiridates (286—342) entstanden. Er kannte nur Texiers Zeichnungen, von denen noch die Rede sein wird, und sieht die Moschee für eine Kirche an. Rawlison[5] datiert den Bau nicht vor 359 n. Chr. Der neueste Bearbeiter, Phené Spiers[6], sagt wörtlich: „They seem to me to have been built up of materials taken from some more ancient palace, possibly that of Tigranes, an Armenian monarch, who, in B. C. 74, drove the Parthians temporarily out of Mesopotamia; and, though interesting for the exuberant richness of the carved shafts, capitals and friezes, and the various peculiar forms of arched openings, they do not add much to the history of the Sassanian style. Cufic inscriptions run across the fronts, under the entablature. Here again the ornament which has been applied resembles that which Mr. Loftus found at Warka and which is peculiar to the Parthian style, shown in Ill. 26.“ Seine Abbildung 26 zeigt den Aufriß der Westfassade; diese wird also gleich Warka für parthisch angesehen.

Wie steht die Frage nun heute, wo wir, dank den Bemühungen des Generals de Beylié, die Inschriften kennen[7]: muß man da nicht endgültig anerkennen, daß diese Fassaden islamisch sind? Zur Beantwortung dieser Frage ist eine eingehende Betrachtung der beiden Fassaden in allen Details notwendig.

[1] Erdkunde, XI, S. 55. Dort auch die oben nicht gegebenen Zitate.

[2] L'habitation byzantin, p. 55.

[3] Un empereur byzantin au Xe siècle.

[4] A history of architecture, II, p. 425. — [5] The sixth great oriental monarchy.

[6] Architecture East and West 1905, p. 66 f.

[7] Eine Kopie hatte schon Konsul Taylor mitgebracht. Vgl. Fergusson a. a. O.

I. DIE BEIDEN PRUNKFASSADEN VON DIJARBEKR.

(Tafel XIII.)

Die Ostfassade, Taf. XIV—XV. Ich gehe, obwohl sie nach den Inschriften die jüngere ist, aus von der Ostfassade, weil diese bereits weiteren Kreisen bekannt wurde durch die photographische Aufnahme des Legationsrates Dr. Max Freiherrn von Oppenheim, die ich für meine Mschattaarbeit verwenden konnte.[1] Die Angabe, die Photographie gebe die Westfassade wieder, war falsch. Es handelt sich vielmehr um ein Detail der einfacheren Ostfassade, das ich hier nochmals reproduziere, weil es die neuen Aufnahmen de Beyliés in einem nicht unwichtigen Punkte ergänzt.



Abb. 57. Dijarbekr, Große Moschee: Ostfassade des Hofes.

Abb. 57 nach v. Oppenheim. Wir sehen zwischen zwei vermauerten Spitzbogen und einem offenen Durchgange, der von einem in der Mitte stufenförmig auseinandergeschobenen Rundbogen abgeschlossen wird, zwei Säulen aufragen. Sie haben keine Basen, stehen vielmehr ganz

[1] Jahrbuch d. Kgl. preuß. Kunstsammlungen, 1904, S. 338 f.

unvermittelt zwischen einer Fußbank auf oder stecken an anderen Stellen (Tafel XIII unten) im Pflaster des Hofes. In zweidrittel Schafthöhe enden diese Säulen mit einem flachen Bande, darüber ist ein Stumpf aufgesetzt, der den unteren vollständigen Schaft zu einer dem antiken Empfinden nicht mehr ganz entsprechenden Höhe ergänzt. Die Aufnahme Oppenheims endet links unten mit einem weißen Schirmdach. Damit beginnt Abb. 58, eine Aufnahme Beyliés. Man beachte, daß die Säulenzusammenfügung hier nicht über, sondern unter diesem Schirmdach erfolgt, und zwar gleichmäßig bei allen drei Säulen bis zur Hofecke, wo das Quaderwerk der Nordarkade sichtbar wird. Die Schaftanfänge unten sind hier durch allerhand Stein- und Mauerwerk verlegt.



Abb. 58. Dijarbekr, Große Moschee: Ostfassade des Hofes

Den Wechsel in der Zusammenfügung der Schäfte im Erdgeschoß beobachtet man gut auch in den neuen, prächtigen Aufnahmen der Oberwände von Beylié Tafel XIV und XV. Die Überhöhung der unteren Säulen durch Anstückelung geht durch, doch liegt eine Regel vor: die mittleren vier Schäfte setzen in gleicher Höhe ab, die seitlichen sechs etwas tiefer. Jedenfalls sind alle zehn Säulen aus altem vorislamischem Material zusammengeflickt, ein Brauch, der in Baalbek und Kairo ebensogut wie in Kairuan, Cordoba und sonst beobachtet werden kann. Das gleiche gilt von den Kapitellen. Ich konnte das schon an Abb. 57 feststellen[1]; das Exemplar links mit dem schönen, durchbrochen gearbeiteten Mäander (vergrößert Taf. XIV, 2) ist ein selten feines korinthisches Kapitell von antikem Schnitt mit jenen stark überfallenden Blattspitzen, wie sie um 400 üblich wurden.[2] Die übrigen neun Kapitelle dieser unteren Säulenstellung wecken kein besonderes Interesse; es sind Vertreter der fabriksmäßig hergestellten Massenware und haben verschiedene Höhe; ihr Akanthus ist zumeist nur im Umriß angedeutet.

Über den Säulen läuft (Taf. XIV und XV) in drei Streifen ein Architrav hin, der durch eine nach oben wachsende Verkröpfung auf das zweite Geschoß überleitet. Wir sehen unten zunächst einen Inschriftfries, dessen Ornamente wertvolle Handhaben bieten zur Bestimmung und Datierung von Ornamenten, denen solche Inschriftbeigaben fehlen. Die Vertikalhasten sind mannigfach glatt verknotet und die oben zwischen ihnen leer bleibenden Flächen von Rankenwerk gefüllt, das sich in schön ausschwingenden Wellen und Einrollungen gefällig in alle Lücken der Schrift einnistet, Krabben[3] und an den Enden mancherlei Arten von Palmettenteilen ansetzt. Die Würfel über den Kapitellen sind, soweit man nach den Photographien urteilen kann, nur einmal frei von Schrift, über dem Kapitell vom Mitteleingang links (Abb. 57 und Taf. XIV, 2), auf dem man oben in einem dreieckigen Ansatz einen Stierkopf gebildet sieht. Die Ranken breiten sich da symmetrisch von einer darunter erscheinenden Scheibe aus. Dieselbe Schmuckart ist auf dem Würfel rechts zu erwarten, den man Tafel XV schlecht sieht.

Der zweite Streifen des Frieses[4] zeigt zwischen drei horizontalen Stegen oben eine Weinranke, unten die Folge von Dreiblatt und Lotos, dann einen Perlstab. Dieser untere Teil ist

[1] Mschatta, ebenda, S. 339—340.

[2] Jahrbuch d. deutschen arch. Instituts, VIII (1893), S. 10.

[3] Vgl. meine „Kleinarmenische Miniaturenmalerei". Veröffentlichungen der k. Universitätsbibliothek zu Tübingen, 1907, S. 19 f.

[4] Vgl. die Vergrößerung Mschatta, S. 340. Besser Tafel XIV u. XV unten.

abgeschrägt, wie man an den Verkröpfungen sehen kann. Inmitten der Weinranke sitzt sowohl an den Kröpfen wie dazwischen eine rundbauchige Vase, aus der die dünnen Wellenstiele entspringen. In den Einrollungen liegt immer ein siebenzackiges Blatt und eine Traube.

Der oberste Streifen ist am reichsten in Licht und Schatten abgestuft; man beurteile das wieder an den Ecken der Kröpfe. Zu oberst eine flache Viertelkehle mit Rankenwellen, die verdickte Palmettenlappen und kleine Bogen in den Gabelungen zeigen. Dann folgt eine starke Einziehung, aus deren Dunkel, fast frei herausgearbeitet, siebenzackige Blätter vortreten — ein eigenartiges Motiv, ergänzt durch Rankenteile zwischen und eine Wellenranke unter diesen Blättern. Man präge sich hier besonders die einseitigen Lappen der Flügelpalmette ein. Darunter noch ein Perlstab und ein Zahnschnitt. Dann eine glatte Hohlkehle.

Das erste Geschoß dieser Fassade, das im Gegensatz zur „unbedeckten" Maksūra gegenüber bewohnt, daher mit verglasten Fenstern versehen ist, zeigt das gleiche System der vor die Wand gestellten Säulen mit hohen Verkröpfungen wie im Erdgeschoß. Doch haben die Säulen hier Basen, und zwar antike, aber mit flachem Bande statt des Wulstes oben. Die kurzen Säulchen scheinen ebenfalls spätantik, die meisten von ihnen weisen farbige Äderung auf. Die Kapitelle sind sehr verschieden. Von links nach rechts gezählt, zeigen 2, 4 und 7 Girlanden unter den oberen Ecken, 3 und 10 eine in anderer Art reichere korinthische Form. Die verkröpften Friese sind höher und anders angeordnet als unten. Über einem Würfel folgt ein heller Streifen mit einer Inschrift im mittleren Intercolumnium, darüber als Abschluß ein derber Weinrankenfries zwischen profilierten Leisten oben und unten. Auf den beiden Kröpfen zuseiten der Mitte sitzen Stierköpfe; ich schließe daraus, daß auch unten ein zweiter Kopf an dem Kapitell rechts vom Eingang anzunehmen ist.

Man werfe nun noch einen Blick auf die je vier glatten Spitzbogen unten zuseiten der profilierten breiten Mittelöffnung, dann auf die Bildung der oberen Öffnungen mit den von profilierten Konsolen getragenen Querbalken, über denen sich ein runder Entlastungsbogen wölbt, während die höhere Öffnung der Mitte über dem Balken eine horizontale Entlastung aus Keilsteinen zeigt, und springe dann mit dem Blick unmittelbar über auf

Die Westfassade, Taf. IX—XI. Die Grundeinteilung ist hier fast die gleiche: zehn Säulen in zwei Geschoßen einer Wand vorgekröpft, die aber in anderer Art geöffnet ist. Oben laufen neun untereinander ganz gleiche Ausschnitte hin, alle entsprechen der einen mittleren Öffnung der Ostfassade, d. h. sie sind ohne Rundbogen durch gerade Balken geschlossen.[1] Unten entsprechen der einen mittleren Öffnung mit dem auseinandergezogenen Rundbogen zwei gleiche an den Enden, so daß nur drei Spitzbogen jederseits übrig bleiben. Also ist die eine Fassade nicht einfach ein Spiegelbild der andern, beide sind vielmehr Variationen desselben Typus. Sieht man sich nun die Westfassade genauer im Detail an, so ergeben sich recht merkwürdige Unterschiede.

Im Jahre 1904 habe ich aus den Aufnahmen Oppenheims genauer nur die Ostfassade gekannt. Damals lautete mein Urteil: „Ich kann nicht sagen, ob Abb. 1 den Stil des Ganzen oder nur eines von den Seldjuken ergänzten Teiles wiedergibt. In jedem Falle scheint dieses verkröpfte Gebälk mit den überreichen Ornamenten auf ein Original aus dem 4. bis 7. Jahrh. zurückzugehen." Nun, dem General de Beylié gebührt das Verdienst, uns dieses Original in Detailansichten beschert zu haben.[2] Auf Grund seiner Photographien der Westfassade läßt sich nachweisen, daß nicht nur, wie an der Ostwand, Säulenschäfte und Kapitelle, sondern auch die Hauptteile des Gebälkes vorislamischen Ursprungs sind. Es wird gut sein, diese Behauptung gleich von vornherein bei der nachfolgenden Beschreibung im Auge zu behalten.

[1] Verschieden ist nur die Konstruktion der Entlastung. An der Ostfassade sind es scheitrecht verzahnte Keilsteine, hier seitlich Balken, die unten etwas ausgeschnitten sind und einen Keilstein in die Mitte nehmen, der auf einem Stäbchen liegt.

[2] Taf. IX, 2 und XI, 3 nach Aufnahmen, die mir freundlich ein Mitglied der deutschen Assur-Expedition, Herr Ing. C. Preusser, zur Verfügung gestellt hat.

Der Aufbau der Westfassade beginnt von unten her nicht anders als gegenüber (Taf. XIII oben). Die Quaderpfeiler mit den drei gestreckten Rund- und den sechs Spitzbogen sind islamischen Ursprunges. Man beachte, daß die Spitzbogen Taf. IX—XI entgegen der Ostfassade ebenso wie die Rundbogen profiliert sind und die meisten dieser Bogen in der Mitte ein Zeichen ausgespart zeigen, über dem Mittelportal einen Ring(?), rechts davon sechsteilige Sterne verschiedener Art, links u. a. einen Krug. Die Schäfte sind wieder zusammengestückelt, die Kapitelle zeigen alle gute korinthische Bildung und vorzüglichen Akanthusschnitt. Das Kapitell rechts neben dem Mittelportal (X, 2) hat besonders feine Eckvoluten mit durchbrochen gearbeiteten Wirbelblättern. Dasselbe Kapitell findet sich auch einmal in der oberen Reihe (von links das dritte, IX, 3). Dort sind daran auch noch die eigenartig überfallenden Blattspitzen erhalten.

Man beachte nun: der Inschriftfries sitzt entgegen der Ostfassade nicht als erster Streifen über den Kapitellen, sondern läuft zwischen diesen verbindend hin.[1] Das verkröpfte Gebälk löst sich nicht in mehrere Streifen auf, sondern bildet eine organische Einheit, bestehend aus den von der Spätantike her bekannten Elementen. Ich gebe hier in Abb. 59 für die Details eine Zeichnung Hommaire de Hells (Voyage, pl. XLIII). Über dem Kapitell, zunächst über Plättchen und Perlschnur ein Kyma mit aufrecht stehenden Blättern. Dann folgt der Fries. Er zeigt an den Kröpfen wechselnde Motive, dazwischen Weinranken, aus Vasen entspringend wie drüben an der Ostfassade, nur mit dem richtigen, fünfteiligen Blatt. Darauf folgt das weit vorspringende Kranzgesims, mit einem Miniaturzahnschnitt beginnend, dann, durch eine kleine Hohlkehle mit tief umrissenen Rillenenden vermittelt, Konsolen, über denen das Ganze abgeschlossen wird durch eine Sima von Palmetten, die in ganz linearer Auflösung wechseln mit Blattbildungen aller Art. Fast genau das gleiche Gesims krönt auch das obere Geschoß; es erhält nur dadurch Eigenart, daß ihm der auffallend breite arabische Schriftfries nicht zwischen, sondern über den Kapitellen, also wie an der Ostfassade, untergeschoben ist. Die Würfel über den Säulen zeigen rein islamische Ornamente und zuseiten der Mittelachse wieder die Stierköpfe (X, 1), jedoch nicht auf dreieckigen, sondern auf T-förmigen Ansätzen.

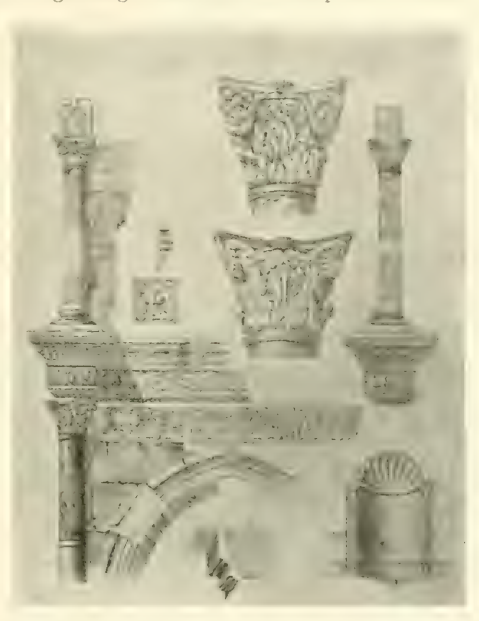


Abb. 59. Dijarbekr, Große Moschee: Details nach H. de Hell.

Das Interessanteste an diesem Obergeschoß sind die Säulenschäfte. Sie erscheinen wie von Ornamentnetzen übersponnen, die nur beim zweiten Säulenpaar von der Mitte aus ganz gleich sind: einfache Fäden, diagonal gekreuzt. Links von diesen Säulen stehen andere mit einem Netz, das Kreuze übrig läßt, bzw. mit Kreisen, die sich bis auf die Weite eines kleinen Quadrates schneiden. Es handelt sich um Muster ohne Ende, wofür die zweite Säule von rechts her mit Achtecken, die Kreuze zwischen sich lassen, besonders bezeichnend ist. Dann kommen

[1] Nebenbei bemerkt stecken in der Inschrift weniger Knotenornamente, und die Ranken sind derber als an der Ostfassade.

vor drei verschiedene Mäandermuster und an den beiden äußersten Säulen Schrägriefelungen, die links Gräten, rechts Rauten bilden.

Überblicken wir nun den Tatbestand. Die zuletzt beschriebene westliche Fassade macht durch das Überwiegen des alten Materials zweifellos einen viel altertümlicheren Eindruck als die zuerst beschriebene östliche. Die Inschriften belegen denn auch, daß die westliche Maksura mit dem unbedeckten Obergeschoß 510 bzw. 518 (1116—1125) entstanden ist, die östliche Suffa dagegen mit der geschlossenen Maksura erst 1160. Also ist wahrscheinlich die zuerst beschriebene geschlossene Ostfassade nichts anderes als eine Kopie der offenen westlichen. Blicken wir unter diesem Gesichtspunkte vergleichend zurück auf die beiden Fassaden, so ergibt sich kunstkritisch als Schlußresultat, daß die Westfassade nicht nur unter ausgiebiger Benutzung alter Säulen, sondern auch der Hauptteile eines verkröpften Gebälkes 1116—1125 neugebaut und die zuerst beschriebene Fassade im Jahre 1160 nach diesem Vorbilde kopiert wurde. Alt sind daran nur die Säulen und Kapitelle; das Gebälk ist 1160 nach dem Muster gegenüber vollständig neu gearbeitet worden.

2. WIEDERVERWENDUNG UND NACHAHMUNG ÄLTERER BAUGLIEDER DURCH DIE MUSLIME.

Die Feststellung, daß die Herren von Amida ihre Bautätigkeit u. a. damit begannen, eine ältere Schmuckfassade bei einem Neubau wieder zu verwenden und daß sie an diesem Stückwerk überdies derart Gefallen fanden, diese Schöpfung als Ganzes nochmals zu wiederholen, hat für den Kunsthistoriker manches Überraschende. Im allgemeinen ist ihm nur bekannt, daß die Muslime bei Erbauung ihrer Moscheen altes Säulenmaterial verwendeten. Wenn man erst einmal systematisch nach den altchristlichen Denkmälern des Orients forschen wird, dürfte sich bald herausstellen, daß sie der großen Mehrzahl nach zerstört wurden, um das nötige Säulenmaterial für die Neubauten des Islam zu liefern. Die Tulun-Moschee in Kairo war der erste Bau in Ägypten, der dieser Kirchenzerstörung durch Einführung des Samarratypus der Moschee mit Pfeilern steuerte. Das Menasheiligtum in der Mareotis weiß von solchen Raubzügen zu erzählen[1], und S. Marco in Venedig ist ja nur auf diesem Wege zu einem Museum christlich-orientalischer Säulen geworden. Diese Art von Wiederverwendung älteren Baumaterials war also den Muslimen völlig geläufig; aber für das Vorgehen des Inaliden Ilaldi und seines Sohnes Mahmud 1116—1125 und 1160 sind die Parallelen doch erst zusammenzustellen. Ich will hier nur zwei anführen.

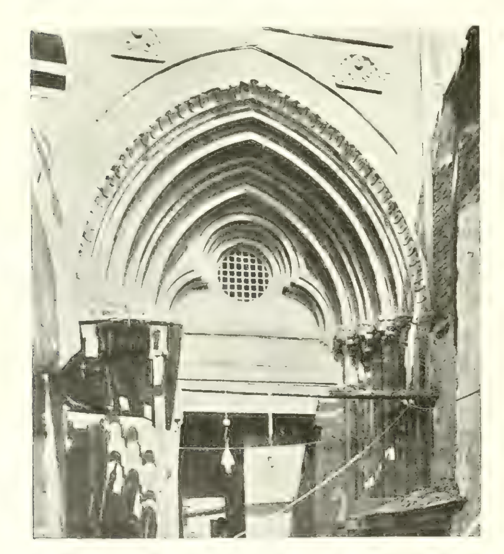


Abb. 60
Kairo, Madrasa des Muhammad ibn Kalaun: Gotisches Portal aus Akka.

Jedem Besucher Kairos, der die Denkmäler etwas genauer anzusehen pflegt, wird das gotische Portal der Madrasa (Hochschule) des Muhammad ibn Kalaun aufgefallen sein[2] (Abb. 60).

[1] Kaufmann, Die Ausgrabung der Menas-Heiligtümer, S. 56 f. — [2] Vgl. Franz-Pascha, Kairo, S. 55.

Das schräge Türgewände mit seinen Säulchen und dem reich profilierten Spitzbogen umschließt eine Dreipaß-Lunette, in welche die islamische Tür eingefügt ist. Makrizi[1] berichtet über dieses versprengte Stück abendländischer Architektur:

„Diese Madrasa ist in der Nähe der Grabkuppel des Kalaun östlich von ihr. Der Platz, auf dem sie steht, war früher ein Bad, und es befahl der Sultan Katbugha an seiner Stelle eine Madrasa zu beginnen. Es wurde mit dem Bau angefangen, die Fundamente gelegt, und der Bau stieg auch über die Erde hinaus etwa bis in die Höhe des vergoldeten Randes (tiraz eigentlich Stickerei) außen. Dann wurde er abgesetzt (d. h. der Sultan). Als dann Muhammad ibn Kalaun im Jahre 698 (1298/9) wieder an die Herrschaft kam, verordnete er die Vollendung der Madrasa. Sie wurde fertig 703 (1303/4). Sie gehört zu den hervorragendsten Bauwerken Kairos und ihr Tor zu den wunderbarsten, das Menschenhände gemacht haben. Es ist aus weißem Marmor von prachtvoller Form und herrlicher Arbeit und wurde von Akka nach Kairo transportiert. Dies kam so: Der Sultan Khalil ibn Kalaun hatte nach der Eroberung Akkas am 17. Djumada I, 690 (18. Mai 1291) den Emir Sandjar al-Shudjaʿi mit der Schleifung ihrer Mauern und Zerstörung ihrer Kirchen betraut. Dabei fand dieser dies Portal an dem Tor einer der Kirchen Akkas, und es war von Marmor, seine Fundamente und seine Pfosten und seine Säulen hingen fest zusammen. Da schaffte er das Ganze nach Kairo und stellte es bei sich auf bis zum Tode des Sultans Khalil. Und so blieb es unter der ersten Regierung der Muhammad. Katbugha brachte es dann an die Madrasa. (Der letzte Satz gekürzt.)

Hier also liegt der Fall so, daß ein aus Akka (offenbar von einer vor 1291 entstandenen Kreuzfahrerkirche) herübergebrachtes Portal als Siegestrophäe aufgestellt wurde. Ähnlich hatten die Venetianer wenige Jahre früher, 1258, ebenfalls von Akka die Pietra del bando und die beiden Pfeiler mit Ornamenten herübergebracht, die jetzt neben der Markuskirche stehen.[2] Sollte auch die Westfassade von Amida als Erinnerung eines Sieges aus alten Bestandteilen aufaufgebaut worden sein? Das scheint aus zwei Gründen nicht gut möglich. Erstens würden dann die Inschriften irgendeinen Hinweis enthalten und zweitens ist ja der Inalidenstaat, dem Amida angehörte, friedlich durch Auflösung des Großseldjukenreiches entstanden. Endlich kann man nicht gut annehmen, daß diese umfangreichen Architekturstücke auf eine Entfernung wie von Akka nach Kairo oder Venedig als Siegesbeute von auswärts herstammen. Sie könnten dann nur den Tigris abwärts gekommen sein. Wahrscheinlicher ist von vornherein, daß sie einem Denkmale des alten Amida selbst angehört haben. Auf diesen Fall würde dann besser die zweite Analogie passen, die ich noch beibringen möchte.

Zur selben Zeit, als die beiden Fassaden von Amida entstanden, wurde das seldjukische Reich in Kleinasien gegründet und Ikonium zu seiner Residenz gemacht. Damals wurde dort ein Palast gebaut, dessen letzter Rest, der Kiosk von Konia, am 5. April 1907 teilweise einstürzte.[3] Er stammte wahrscheinlich aus der Zeit des Kilidj Arslan II. (1156—88). Etwas jüngeren Datums ist die angrenzende Moschee. Sie steht mit ihrem Vorhofe und den Mausoleen noch aufrecht. Näher bekannt ist bis jetzt leider nur die dem Kiosk zugewendete Nordfassade. Sie gibt in ihrer Gesamterscheinung ein so charakteristisches Beispiel seldjukischer Kunstbetätigung, daß sie gut als Untergrund für die Beurteilung des Wesens dieser Geschmacksrichtung überhaupt verwendet werden kann. Sehe ich von dem Vorbau ab, der ganz rechts in Abb. 61 erscheint und das Eingangstor enthält, dann ist die Flucht links ziemlich symmetrisch aufgeteilt durch eine spitzbogige Nische zwischen zwei im Dreieck vortretenden Strebepfeilern unten und einer Reihe von 10 bzw. 11 fensterartigen Öffnungen oben. Unter diesen Fenstern sitzen in der Mitte jeder Wand die Inschrifttafeln, von denen sich die eine links auf

[1] Khitat II, 382. Ich danke die Übersetzung C. H. Becker. Vgl. van Berchem CIA I, p. 153.

[2] Vgl. Oriens christianus II. (1902), S. 429.

[3] Zeitschrift für Geschichte der Architektur I, S. 3f. Vgl. La revue de l'art anc. et moderne, Nr. 130 (1908), p. 13.

den einen Gründer des Baues Kaikawus und das Jahr 616 (1219/20), die andere rechts auf einen Bruder des Ebengenannten, Kaikubad und dasselbe Jahr bezieht. Die Inschrift der Mittelnische meldet die Vollendung und nennt Kaikubad und das Jahr 617 H. (1220/21). Derselbe Kaikubad wird nochmals in der Inschrift ganz links an der Ecke als derjenige ge-

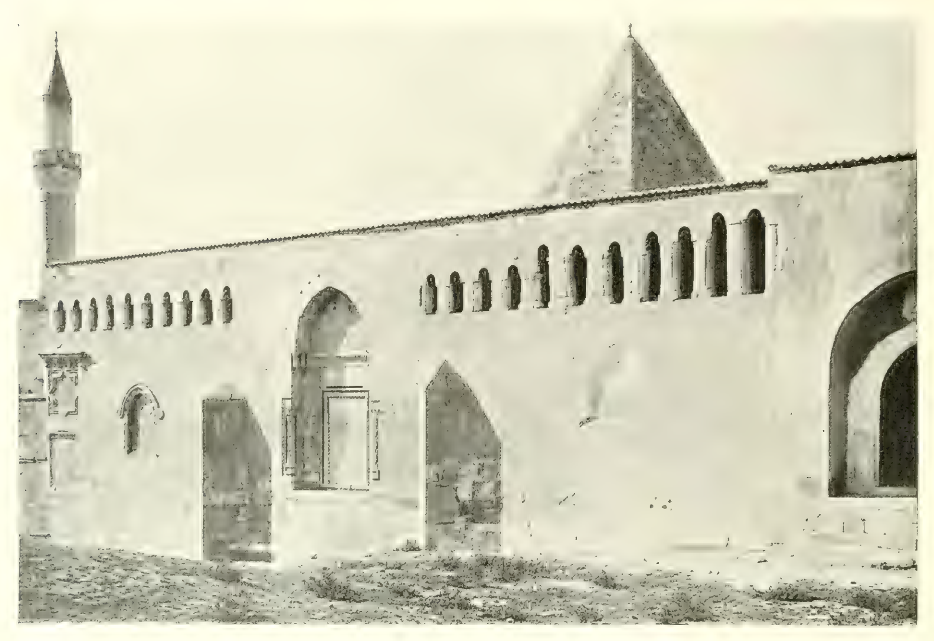


Abb. 61. Konia, Palastmoschee: Fassade von 1219—1221.

nannt, in dessen Auftrag die Vollendung vorgenommen wurde. Es ist also kein Zweifel, diese Fassade ist innerhalb der Jahre 1219—1221 entstanden. Bauleiter war Ayaz al-Atabaki, und auch der Architekt wird genannt: Muhammad, Sohn des Khaulan(?) von Damaskus.[1]

Eine Parallele für die unmittelbar unter dem Dach hinlaufende Fensterreihe kenne ich nur in der 876—879 n. Chr., also dreieinhalb Jahrhunderte früher erbauten Moschee des Ahmad ibn Tulun in Kairo. Abb. 6 zeigt eine ihrer inneren Mauern. Sie ist im oberen Teil nahezu vollständig noch aus der Bauzeit erhalten. Wir sehen spitzbogige Fenster, durch kleine Nischen mit Muschelabschluß ergänzt, eine fast endlose Reihe bilden. Darüber folgt ein Fries mit Löchern in Quadraten und darüber die Zinnen. Diese Fassade ist, das steht jetzt allmählich fest, von einem Baumeister aus Samarra erbaut, jenem Orte, der das Versailles von Bagdad genannt werden kann.[2] Es sind persisch-mesopotamische Baugewohnheiten, die hier zum ersten Male auf ägyptischem Boden in Erscheinung treten. Die Zinnenkrönung, die spitzbogigen Fenster, die Nischen dazwischen und vor allem die Voraussetzung für den Ursprung aller dieser Motive, die aus Ziegeln aufgerichtete und dann verputzte Mauer gehen auf uralte Überliefe-

[1] Vgl. van Berchem, Arab. Inschriften von Oppenheim, S. 132f. Vgl. inzwischen auch Löytved, Konia, S. 29.
[2] Strzygowski, Koptische Kunst, S. XXIII. C. H. Becker, Zeitschrift für Assyriologie XIX, S. 430.

rungen des Zweiströmelandes zurück. Diese Annahme ist jetzt glänzend durch die Aufnahmen Beyliés in Samarra und Abu Dolaf bestätigt worden.[1]

Dieselbe Tradition nun ist auch an dem Seldjukenbau in Konia wirksam. Zwar ist der obere Abschluß verschwunden, aber die spitzbogige Fensterflucht nahe dem Dache ist geblieben und ebenso die Nische. Beide Motive haben freilich der alten mesopotamischen gegenüber andersartige Gestalt angenommen. Aber gerade diese Wandlung erschließt eine Fülle von Erkenntnissen über Ursprung und Entwicklung der frühesten islamischen, besser prototürkischen Kunst auf kleinasiatischem Boden.



Abb. 62. Kairo, Moschee des Ibn Tulun: Außenmauer von 876—879.

Da sind also zuerst die kleinen hohen Fenster. Sie nehmen sich aus wie eine romanische Zwerggalerie. Tatsache ist, daß sie aus „romanischen", d. h. christlich orientalischen Baustücken zusammengefügt sind.[2] Man sehe genauer zu. Diese Fenster werden gebildet durch monolithe Pfeiler mit angearbeiteten Halbsäulen. Sie wenden ihre Breitseiten nach außen. Ursprünglich — in den christlichen Kirchen, aus denen sie geraubt sind — standen sie als Fensterscheiden so da, daß man außen die Halbsäulen sah und die Breitseite die üblichen Doppelfenster teilte. Man durchblättere mein „Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte", und jetzt am besten Ramsay and Bell, „The thousand and one churches", auf die Denkmäler von Binbirkilise hin und wird dort sehen, wie die gleichen Details in den Fenstern sowohl wie auch als

[1] Revue archéol. 1907: „L'architecture des Abbassides".
[2] Vgl. dazu Zeitschrift für bildende Kunst, NF. XIV, S. 295 f.

Stützen der Arkaden und Gewölbe in den drei Schiffen verwendet erscheinen. Sie sind nach dieser doppelten Verwendung bald höher, bald niedriger, ähnlich wie an unserer Moschee, wo links elf ziemlich gleich große Fensterscheiden, rechts nur fünf von derselben Dimension, dann aber sieben immer höher werdende genommen sind, von denen die letzten ganz gut als Gewölbestützen gedient haben könnten. In diesen Pfeilern haben wir also wahrscheinlich ein Stück des alten, berühmten Ikonium vor uns, jener christlichen Metropole, die früher als Rom bestimmend für die Entwicklung unseres Glaubens war und von den Muslimen fast völlig rasiert und neugebaut wurde. Von diesem christlichen Ikonium rühren auch die beiden Pfosten her, die zu seiten der jetzigen Eingangstür stehen.[1] Das Muster ihrer Flächenprofilierung ist in Binbirkilise nicht selten.

Der vorliegende Fall beweist, daß die Seldjuken in Kleinasien ursprünglich nicht anders vorgingen, als ich es von ihren turkmenischen Stammesgenossen, den Inaliden von Amida und ihren Vezieren, den Nisaniden, annehme. Nach den angeführten Parallelen dürfte, was ich für die Westfassade annahm, glaublicher erscheinen. Das Vorbild für den Gesamtaufbau der Fassaden wird auch da persisch-mesopotamisch sein, nur die Schmuckteile sind älteren Bauten entnommen. Ich bleibe zunächst ausschließlich bei den alten Teilen dieser Fassade.

3. DIE VORISLAMISCHEN TEILE DER WESTFASSADE.

Die Westfassade fordert den Kunsthistoriker zu Nachforschungen nach zweierlei Richtung heraus. Er fragt: aus welcher Zeit stammt das von ihr wiederverwendete alte Material? und



Abb. 63. Dijarbekr, Westfassade von der Nordecke aus gesehen (Aufnahme von Ing. Preusser).

dann: welchem Zweck hat es ursprünglich gedient? Zunächst einige negative Feststellungen. Bisher ist außer Dupré niemandem eingefallen, diese Fassade für islamisch zu halten. Seit wir Amra kennen und es Leute gibt, die auch Mschatta für omajjadisch ansehen, dürften sich gewiß auch Stimmen melden, die unsere Westfassade von Amida für frühislamisch auszugeben ge-

[1] In Abb. 61 einer ganz rechts.

neigt sein werden (Abb. 63). Es dürfte daher angezeigt sein, festzustellen, daß es andere Moscheenhöfe mit derartigen Fassaden nicht gibt. Das gewöhnliche ist, daß auf allen vier Seiten Stützenreihen, zumeist Säulen, herumlaufen, wie in Amida an der Nordseite des Hofes (Taf. XX); ein Obergeschoß ist nur in der großen Moschee von Damaskus nachweisbar[1], Spuren vielleicht noch in dem ältesten Teile der Umfassungsmauer der Amr-Moschee in Altkairo[2] und in der Fassade der Moscheeruine in Bosra.[3] Von einem verkröpft vorgeblendeten System von Säulen wie in Amida hat sich anderswo an einer Moschee auch nicht die Spur erhalten. Aber auch die bereits vorliegenden Deutungen der Fassade von Amida auf sasanidischen oder parthischen Ursprung müssen abgelehnt werden. Bezüglich des Zusammenhanges mit Sasanidendenkmälern könnte man vielleicht auf den Ausweg verfallen, sasanidische Nischenfassaden als Parallelen zu nehmen, so den Tak i-Kesra in Ktesiphon und seine islamischen Ausläufer, die Nischen-



Abb. 64. Rakka, Fassade



Abb. 65. Rakka, Rückseite der Fassade.

[1] Thiersch, Pharos, S. 106/7. — [2] Franz-Pascha, Baukunst des Islam², S. 10.
[3] Thiersch, Pharos, S. 101.

reihen von el-Ashik bei Samarra[1] oder die Fassade von Rakka.[2] Ich gebe umstehend (Abb. 64) eine Aufnahme Chapots von diesem Bauwerk. Das entscheidende ist nicht die Säule, sondern die Nische. Ganz abgesehen von dem Tor und der Fensternische im Untergeschoß, die ohne jede Säulenbegleitung sind, kann auch im Obergeschoß nicht eigentlich von einem auf die Säule als Grundmotiv gelegten Nachdruck die Rede sein. Zwischen den konkav halbrunden Nischen sind dort zwar konvexe Vorlagen zu sehen; sie entbehren aber des Kapitells, und über ihnen sitzen Nischenschlitze zwischen Muschelnischen, die auf die Außenfassade der Tulun-Moschee in Kairo (Abb. 62) überleiten. Abb. 65 gibt die Innenansicht dieser Ruine, die ich schon deshalb bringe, weil sie bisher nicht bekannt ist und Miß Bell mir freundlich eine Photographie zur Verfügung gestellt hat. Mit allen diesen rein orientalischen Ziegelbauten aber haben die Steinfassaden von Amida nichts zu tun.

Und auch das Parthische, Tigranes und Armenien müssen aus dem Spiele bleiben. Sobald man erkannt hat, daß die Eigenart der Fassade in der Mischung des islamischen Neubaues mit älteren Bauresten besteht und diese Bauteile nun rein für sich betrachtet, ergibt sich,



Abb. 66. Konstantinopel, Goldenes Tor: Vorbau Theodosios' II.

daß sie zweifellos nur der ausgehenden Antike ihren Ursprung verdanken können. Damit ist dann auch ein Gedanke Friedrich Sarres unmöglich: „Vielleicht gehen die Säulenfassaden in der Moschee von Dijarbekr auf eine (Hatra) gleichzeitige Palastanlage zurück“.[3] Das parthische Hatra ist rund bald nach Christi Geburt entstanden und wurde schon durch Sapor I. (242—272 n. Chr.) zerstört. Die Architektur dagegen, die sich in den Fassaden von Dijarbekr wiederverbaut findet, ist gewiß kaum vorkonstantinisch. Als ein Hauptmerkmal dafür kann gerade die sehr zierlich dekorative Ausstattung der in zwei Geschoßen verkröpften Säulenstellung gelten, wovon sich in Hatra nicht die Spur findet. Eher könnte jemand auf den Gedanken kommen, den Ausgangspunkt dafür in Rom zu suchen. Das verkröpfte Gebälk ist dort von einer großen Zahl von Beispielen her bekannt. Es ist nicht nötig, diese hier aufzuzählen, weil Rom keinesfalls die Heimat dieses Motivs ist, sondern der Hellenismus. Daraus und nicht etwa aus einem Einflusse Roms erklärt sich auch das Vorkommen der Verkröpfung in Amida wie in Baalbek. Man durchschaut die Sachlage, wie so oft, vorläufig noch besser, indem man von den Tatsachen

[1] Herzfeld, Samarra, S. 40 und Taf. 4.
[2] Saladin, Manuel, p. 323. Viollet, Description du palais de al-Moutasim, pl. II.
[3] Deutsche Literaturzeitung 1908, Sp. 2797.

aus spätantiker Zeit aus zurückschließt auf die vorausliegende Entwicklung, als genetisch. Solange wir für Alexandria, Antiochia und Seleukia nicht irgendwie Ersatz schaffen können, ist solchen Ursprungsfragen auf normalem Wege nicht beizukommen.

Ich bin auf die Frage der Fassadenbildung schon einmal gelegentlich von Mschatta eingegangen[1], als nach Analogien für dieses heute in Berlin befindliche Denkmal vom Rande des Moab zu suchen war. Die Fassade von Mschatta selbst hat mit den Fassaden von Amida im



Abb. 67. Konstantinopel, Goldenes Tor: Oberzeschoß des Vorbaues

Aufbau nichts zu tun; wohl aber ein Schmucktor, das Theodosios II. in der ersten Hälfte des 5. Jahrh. dem Goldenen Tore von Konstantinopel in der äußeren Umfassungsmauer vorlegte und das ich schon zum Vergleich für Mschatta heranzog. Dort sieht man (Abb. 66) zuseiten des mittleren Torbogens verkröpfte Gebälke in zwei Geschoßen auf je vier Säulen übereinander



Abb. 68. Konstantinopel, Goldenes Tor: Untergeschoß des Vorbaues

hingeführt — oder sah sie wenigstens einst so, denn heute sind nur noch wenige Spuren dieser Marmorverkleidung erhalten. Unten erscheinen (Abb. 68) in die Wand Pfosten eingelassen, an deren Vorderseite Pilaster angedeutet sind. Auf ihnen ruhen aus der Wand vorkragende Konsolen, vorn mit einem Akanthusblatt, seitlich mit zwei Streifen, einer Welle oben, Blättern unten geschmückt. Darüber läuft das verkröpfte Gesims hin, dessen Profil zwischen Stegen eine Sima

[1] Jahrbuch d. preuß. Kunstsamml. 1904, S. 258.

bildet, die unantik wirkt durch die sackartige Ausrundung, in welche die Hohlkehle unten übergeht — ein typisch syrisches Motiv, über das man Vogüé nachsehen möge oder Butler. Auf diesen Verkröpfungen standen Säulen; sie sind leider alle verschwunden. Mit ihnen die hellenistischen Reliefbilder, die wir noch aus Beschreibungen kennen.[1] Aber das obere Kranzgesims ist erhalten (Abb. 67). Zunächst die quadratische Deckplatte in eigenartig straffer Profilierung: über Rundstab und Hohlkehle ein Steg mit dem syropersischen Zickzack. Darüber das verkröpfte Gesims, bestehend aus dem Zahnschnitt und einem in fünflappig nebeneinanderstehende Blätter aufgelösten Viertelwulst, dieser auch ein Motiv, das man kaum wo anders so häufig als in Syrien angewendet finden wird. Am Kranzgesims des hinter dem Schmucktor Theodosios' II. liegenden Goldenen Tores ist das Motiv, ungemein derb, erst später eingeführt worden. Man vergleiche dazu den Fries, der schmucklos um Wand und Türen des Kharputtores in Dijarbekr gezogen ist (Taf. II, Fig. 2f.). Trotzdem darf, scheint mir, gerade das eigentliche Goldene Tor von Konstantinopel schon in seiner ursprünglichen Anlage als nachdrücklicher Beleg dafür genannt werden, daß in der Zeit Theodosios' d. Gr. nordmesopotamische Einflüsse in Konstantinopel maßgebend waren. Davon wird später ausführlich zu reden sein.



Abb. 69. Spalato, Sog. Jupitertempel: Inneres n. Adam.

So weisen also allerhand Details an dem aus dem Ende des 4. und dem Anfang des 5. Jahrh. stammenden Goldenen Tore von Konstantinopel auf Syrien und Mesopotamien. Tatsächlich finden wir in dem von Antiochia abhängigen Kreise die nächsten Verwandten der Fassaden von Amida. Zunächst am Diokletianspalaste zu Spalato, einer großzügigen Schöpfung, die sich ausnimmt wie eine Übertragung des Kaiserpalastes auf der Orontesinsel von Antiochia nach Dalmatien.[2] Im Innern des Mausoleums, des sogenannten Jupitertempels, sind die Wände nicht mehr in der Art des römischen Pantheons geschmückt, obwohl der Grundriß ja verkleinert diesem nahe kommt, vielmehr ist dem inneren Rund der außen oktagonalen Mauern wie in Amida eine verkröpfte Ordnung vorgeblendet (Abb. 69). Sie ist heute leider total verrestauriert. Zwischen die rundbogigen Öffnungen sind, wie dort, Säulen vor die Wand gestellt, die Verkröpfungen von einer Höhe tragen, gegen die nur die islamische Kopie der Ostfassade von Amida aufkommt, nicht das Original der Westfassade selbst. Zunächst ein Epistyl (Abb. 71),

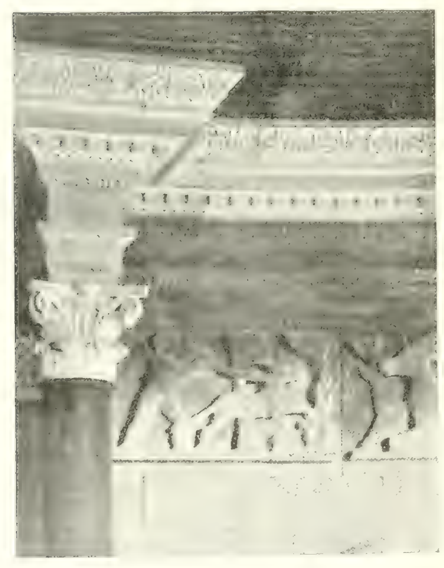


Abb. 70. Spalato, Sog. Jupitertempel: Obergeschoß.

[1] Jahrbuch des k. deutschen arch. Instituts, VIII (1893), S. 29f..

[2] Studien aus Kunst und Geschichte, Friedr. Schneider gewidmet, S. 352 f.

bestehend aus zwei Plättchen und einer Schräge mit flachem Eierstab; dann statt des Frieses ein Lorbeerwulst mit aufsetzender Schräge: auf dieser, unglaublich aber wahr, ein zweistreifiges (mesopotamisches) Bandgeflecht. Endlich das Kranzgesims, geschmückt mit alternierenden Palmetten und getragen von Konsolen, wieder mit umlaufendem Zickzack, darunter ein Zahnschnitt. Auf diesen Verkröpfungen steht eine zweite Säulenreihe, die ein zweites verkröpftes



Abb. 71. Spalato, Sog. Jupitertempel: Untergeschoß

Gesims einfacherer Art trägt (Abb. 70). Es ist leider ebenfalls zum größten Teile „antikisierend" nach den jetzt nicht mehr erhaltenen Resten und der 1764 erschienenen Monographie von Adam, pl. XXXVI, ergänzt. Über dem Epistyl aus zwei Plättchen, die durch einen Spiralstab getrennt sind — ein Motiv, das auch an dem Kranzgesims der Grabeskirche in Jerusalem vorkommt — folgt, durch einen Perlstab vermittelt, das lesbische Kymation, dann wieder das Bandgeflecht und der Zahnschnitt, darüber die Sima mit alternierenden Palmetten. — Man tut gut, bei allen diesen Beispielen zurückzublicken nicht nur auf die West-, sondern auch auf die Ostfassade, und wird immer bestimmter erkennen, daß das westliche Gebälk Original ist, das östliche islamische Kopie.

Zwischen diesen Beispielen aus den Zeiten des Diokletian und Theodosios II. steht ein drittes, das auf Konstantin d. Gr. zurückgeht. Es handelt sich dabei um ein Denkmal ersten Ranges, das leider nur in elenden Resten erhalten ist, um die Grabeskirche in Jerusalem. Ich habe vor Jahren darauf aufmerksam gemacht, daß in der heutigen Südfassade noch ein freilich wiederholt umgebauter Teil der Gründung des großen Kaisers erhalten ist.[1] Die Sache trägt jetzt endlich ihre Früchte.[2] Konstantinisch ist u. a. ein prachtvolles Gesims, das die rechts an

[1] Orient oder Rom. S. 127 f. — [2] Heisenberg, Die Grabeskirche in Jerusalem 1908.

die Fassade stoßende Schmerzenskapelle schmückt. Ich gebe hier meine Aufnahme (Abb. 72), sie zeigt das Gebälk in der Untensicht. Der Spitzbogen darunter wird wohl wie in Amida später eingezogen sein. Darüber sieht man heute die Sima von Konsolen getragen. Der Fries und das Epistyl fehlen; daß beide oder ersterer allein einst da waren, macht ein Vergleich mit dem Kranzgesims der Grabeskirche (Orient oder Rom, Taf. IX) wahrscheinlich und wohl auch der in der Photographie rechts unten sitzende Kämpfer, auf dem eine Tierdarstellung erkennbar ist. Oder sollte das schon das Kapitell der unteren Ordnung sein?

Mit dieser Frage komme ich zurück auf die Fassaden von Amida. Auch dort finden wir an der Westfassade ein ähnliches Stück, und zwar im Zuge des Weinlaubfrieses. Es sind die Vorderseiten der Kröpfe, auf denen wie in Jerusalem Tierpaare u. dgl. erscheinen. Sind es an der Grabeskirche zwei Löwen zuseiten eines zerstörten Lebensbaumes zwischen Eckblättern, so unterscheidet man an den zweimal zehn Säulen von Amida, soweit die Kröpfe (Taf. IX bis XI) erhalten sind, von links an folgendes.[1] 1. Oben: eine breite Vase zwischen Eckblättern, auf der Vase nippende Vögel; unten: unsymmetrisches Blattwerk, rechts ein Herzblatt. 2. Oben: ein Adler, nach links stehend, mit ausgebreiteten Flügeln (?)[2] auf Blattfolie zwischen Akroterienblatt-



Abb. 72. Jerusalem, Grabeskirche: Gesims der Schmerzenskapelle

werk; unten: eine Muschel zwischen Blättern. 3. Oben: Hirsche (?) zuseiten des Lebensbaumes oder einer Vase; unten: Pfauen (?) zuseiten der Vase zwischen den Eckblättern. 4. Oben: zerstört (Muschel zwischen Blattwerk?); unten: Palmette mit Krabbenansätzen symmetrisch aufgebaut. 5. Oben: Blätter; unten: Vögel neben Vase. 6. Oben: Kranz mit Füllung (?) zwischen Blättern unten. 7. Oben: Blattwerk (Ranke?); unten: Tiere und Lebensbaum, am meisten an Jerusalem erinnernd. 8. Oben: Reihe Palmetten zwischen Akanthusecken; unten? 9. Oben: zwei Rankenkreise? unten? 10. Oben?; unten: Lebensbaum und Tiere?

Das verkröpfte Gebälk der Schmerzenskapelle trägt heute noch eine obere Säulenordnung, über deren Ursprung ich freilich nach meiner Aufnahme keine Angaben machen kann; ich halte sie für jünger. Daß aber auch ursprünglich hier eine obere Ordnung gestanden hat, scheint mir sehr wahrscheinlich. Wir bekommen also auf dem Umweg über Amida einen Behelf,

[1] Ich urteile lediglich nach den Beylié'schen Aufnahmen. Eigentlich sollte man über solche Details ohne Kenntnis des Originals kein Wort verlieren. Vgl. die Abb. 59 nach Hommaire de Hell oben S. 139.

[2] Oder eine Taube mit dem Stabkreuz hinter sich.

wie die Fassaden der Grabeskirche ursprünglich ausgestattet gewesen sein könnten. Es fragt sich nur, sind Säulen und Gebälk der Westfassade von Amida jünger als Konstantin, d. h. als die Gründung der Grabeskirche und das theodosianische Prunktor in Konstantinopel, oder wie ist das Verhältnis der Zeit nach sonst?

Auf Grund der datierten Analogien und vor allem wegen der Darstellungen auf den Verkröpfungen ist es wahrscheinlich, daß die alten Teile der Westfassade von Amida nicht antiken, sondern christlichen Ursprunges sind. Bezeichnend dafür ist auch, daß anstelle des antiken Frieses, der in Spalato durch Lorbeerwulst und Schräge mit Bandgeflecht ersetzt war, hier die einer Vase entspringende Weinranke getreten ist. Alle diese Motive finden sich freilich auch an Mschatta. Davon später. Ihre Deutung im christlichen Sinne wäre nur außer Zweifel, wenn sich unmittelbar christliche Symbole nachweisen ließen. Das kann nur eine genaue Untersuchung des Originals ergeben, die ich leider nicht durchführen konnte. Vielleicht kommen wir inzwischen in dem Bemühen, die alten Teile zu datieren, weiter, wenn jetzt die Frage aufgeworfen wird, wie waren diese Teile der Westfassade von Amida ursprünglich angeordnet? Da muß nun zunächst gesagt werden, daß die oberen Säulen von Amida heute weiter auseinanderstehen, als das ursprünglich der Fall gewesen sein dürfte. Sieht man genauer hin (Taf. IX bis XI), so ergibt sich, daß mit Ausnahme des neuen seldjukischen Inschriftfrieses alle an-



Abb. 73. Rom, Lateran: Altchristlicher Sarkophag.

dern Gebälkstücke, also sowohl der Weinlaubfries, wie das Kranzgesims mit den Konsolen, von den islamischen Steinmetzen angestückt sind. Am Weinlaubfries erkennt man dies gut daran, daß die Vase nur selten in der Mitte sitzt. Man zähle von ihr nach beiden Seiten drei Einrollungen: wo die aufhören, beginnt unfehlbar die Ergänzung aus neuem oder die Anstückelung aus altem Material. Dementsprechend ist dann auch das Oberstück mit den Konsolen zwischen den einzelnen Verkröpfungen verlängert. Nimmt man dazu, daß die Quaderwand an sich, der das alte Material vorgeblendet oder eingefügt ist, ganz aus dem Jahre 1116—25 stammt, ebenso die Bogen im Erdgeschoß, und daß hier die Säulen der Höhe nach angestückt sind — dann muß sich die Erkenntnis durchsetzen, daß wir am besten tun, bei der Frage nach dem ursprünglichen Bestande nicht zu pedantisch an der jetzigen Erscheinung festzuhalten.

Um sich die alten Teile der Westfassade von Amida in ihrem ursprünglichen Bestande denken zu können, muß ein Umweg gemacht werden. Ich glaube nämlich, das Säulensystem dieser Westfassade, d. h. ein Werk der Baukunst, lasse sich durch Analogien aus dem Gebiete der Bildhauerei in seiner ursprünglichen Verwendung vorführen. Man betrachte obenstehende Abb. 73 eines Sarkophages, der sich heute im Lateran befindet. Acht, statt wie in Amida zehn, vor einer Wand stehende Säulen tragen das gerade, verkröpfte Gebälk. Die Interkolumnien sind mit Ausnahme des mittleren sehr schmal, die Säulen zeigen wie in Amida Reliefschmuck, nur statt der orientalischen Gittermotive hellenistische Weinranken, die aus

Vasen entspringen, oder aus Akanthusblättern hervorwachsende Kandelaberornamente. Das Gebälk erscheint heute sehr schmal, jedenfalls hatte es auf dem Deckel eine Fortsetzung.

Dieses Umranken der Säulen ist ebenso im Orient zu Hause wie das Überspinnen mit Gitter- und Netzwerk. Es ist zusammen mit dem kleinasiatischen Typus Christi und der in Syrien heimischen traditio legis der deutliche Beweis dafür, daß der in Rom befindliche Sarkophag auf einen hellenistischen Kunstkreis des Ostens zurückzuführen ist.[1] Dasselbe gilt von einem der berühmtesten christlichen Sarkophage Roms, dem des Junius Bassus in den vatikanischen Grotten. Ich bilde auch ihn ab, weil er mehr noch als der Sarkophag des Lateran neben die Fassade von Amida gestellt zu werden verdient (Abb. 74).

Hier haben wir — überdies wie an dem Propylaion von Konstantinopel in Verbindung mit Feldern in figürlicher Plastik — die zweigeschoßige Säulenstellung und das verkröpfte Gebälk wenigstens in der oberen Ordnung. Man würde die Zusammenstellung eher umgekehrt erwarten, unten den geraden Architrav, oben die Rund- und Spitzgiebel. Ein zweiter doppelgeschoßiger

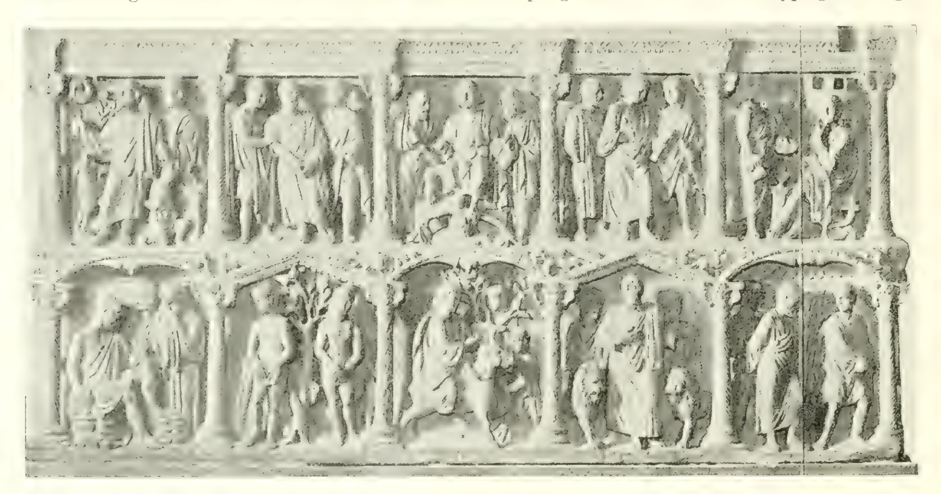


Abb. 74. Rom, Grotten von St. Peter: Sarkophag des Junius Bassus.

Säulensarkophag in Arles[2] zeigt die dekorativ sehr wirksamen Giebel und Bogen in beiden Geschoßen. Zweimal aber der verkröpfte Architrav wie in Amida, das ist an den rein dekorativ geschmückten Sarkophagen nicht nachweisbar. Und wenn ich nun übergehe auf die Säulen, die am Bassus-Sarkophage seitlich paarweise quergerillt, in der Mitte aber von Weinlaub umschlungen sind und einander oben und unten entsprechen, so fällt an der Westfassade von Amida auf, daß sich Schmucksäulen nur oben finden und z. T. wenigstens entsprechen, die unteren Schäfte dagegen glatt und bunt zusammengestückelt sind. Soll man sich also den ursprünglichen Bestand der alten Teile der Westfassade von Amida nach dem Beispiel des Sarkophages, d. h. unten mit denselben Säulen wie oben und die Säulen untereinander paarweise gleich geschmückt ergänzen?

Der Junius Bassus-Sarkophag bietet noch einen anderen wertvollen Vergleichspunkt für die Fassade von Amida. In den Zwickeln zwischen den Bogen und Giebeln unten sieht man

[1] Die eigenartigen Schmalseiten, die man heute im Lateran an die besprochene Vorderseite gefügt sieht, gehören nicht zu ihr.

[2] Garrucci, Storia Taf. 317, 4.

aus Schafen zusammengestellt Szenen der Bibel: die Jünglinge im Feuerofen, das Quellwunder Mosis, die Brotvermehrung, Moses auf dem Sinai, die Taufe Christi und die Auferweckung des Lazarus.[1] An ungefähr entsprechender Stelle sind über den Kapitellen von Amida an den Verkröpfungen die S. 150 genannten symbolischen Motive ausgeführt. Ich möchte glauben, daß für die hier zu erwartenden Typen die nächste Analogie in den Stukkaturen von S. Giovanni in Fonte zu Ravenna[2] vorliegt, einem Werke, das schon durch seine Technik und das bandartige Durchlaufen des wie in falscher Perspektive gebrochenen Architravs auf den Osten weist. Danach scheint es nicht unmöglich, daß auch über den oberen Verkröpfungen in Amida im ursprünglichen Bestand immer noch Rund- und Spitzgiebel ergänzt werden könnten.[3]

Von solchen reich mit Netzwerk, Weinlaub und Tiersymbolen ornamentierten in zwei verkröpften Säulenreihen mit Giebeln aufsteigenden Wänden ist vorläufig in Vorderasien kein in seinem ursprünglichen Bestande erhaltener monumentaler Beleg nachzuweisen. Und doch muß es dort dergleichen gegeben haben, vielleicht noch geben, freilich nicht gerade in Ländergebieten wie Kleinasien und Syrien, wo der architektonische Charakter des griechischen Schmuckstiles mehr herrschend in den Vordergrund trat. Wohl aber in den Persien näher liegenden Gebieten, vor allem in Mesopotamien, über dessen hellenistische und christliche Zeit wir so gut wie nichts wußten, bis Mschatta zusammen mit den altislamischen Denkmälern jene Rückschlüsse gestatteten, die ein Denkmal wie die Fassaden von Amida in ihrer kleinornamentalen Tendenz durchaus nicht unerwartet erscheinen lassen.

Gibt es auch vorläufig keine Parallelen für die alten Teile der Westfassade von Amida in Vorderasien, so finden sich solche dafür um so reichlicher in einem Lande, das von Syrien und Persien aus zu einer völligen Umwälzung auf ornamentalem Gebiete geführt worden ist: in Ägypten.

4. DIE PARALLELEN IN ÄGYPTEN.

Ich möchte hier einleitend einen Aufsatz abdrucken, den ich vor acht Jahren schrieb, als ich noch die Absicht hatte, den Ort, an dem die interessantesten Analogien für die Dekoration von Amida zu finden sind, monographisch zu bearbeiten. Es wird sich zeigen, daß Amida eine Art von Schlußstein in Überzeugungen bringt, die sich schon vor einem Jahrzehnt in mir ausbildeten. Der Ort, um den es sich hier handelt, ist das Apollokloster von Bawit in



Abb. 75. Daschlut, Djami Ali: Lünette der Hoftüre

[1] Näheres bei de Waal, Der Sarkophag des Junius Bassus.
[2] Garrucci, Storia, Taf. 406.
[3] Solche auch über verkröpften Gebälken, vgl. Journal of hell. studies XXVII (1908), 99 f.

Oberägypten, das ich wiederholt behandelt habe[1] und gern ausgegraben hätte. Die Ornamentart, auf die es beim Vergleich mit Amida ankommt, ist das „Muster ohne Ende", wie ich es nenne, der unendliche Rapport nach der Terminologie Alois Riegls. Ich erkläre das Wesen dieser Gattung am besten an den beiden Hauptbeispielen in Bawit, d. i. den beiden Torlünetten der Djami Ali von Daschlut, die aus den Ruinen des alten Apolloklosters stammen. Das Mittelfeld der Hoftüre (Abb. 75) stellt den hl. Apollo zu Pferd, von Engeln in einem Medaillon getragen, dar. Ich habe darüber an anderer Stelle gehandelt.[2] Heute interessieren lediglich die umschließenden Ornamente. Das Reiterbild erscheint umzogen von einem breiten Ornamentfelde, besser gesagt, die Figurendarstellung ist aus diesem Felde ausgespart; denn der Schmuck dehnt sich über die Lünette aus wie ein Netz, dessen erste Masche in der Ecke links unten geschlungen und dann, unbekümmert um ein volles Ausklingen der einzelnen Motive, die Grundlinie entlang nach oben fortgesetzt wurde. Die Einheiten, aus denen sich dieses Netz zusammensetzt, sind das Achteck und das Kreuz, dazu ein zwischen beiden übrig bleibender Rest in Form eines in die Länge gezogenen Sechseckes, alle mit doppeltem Rande. Das Achteck ist mit einer Rosette gefüllt: ein Mittelknopf und acht lotosartige Ausschnitte mit oben durchlochtem Mittellappen bilden ihre Form. Im Sechseck wachsen zwei Dreiblätter in die Rautenenden, in der Mitte verbunden von durchlochten Schlingen zuseiten eines Knopfes. Diese flächenartig wirkenden Teile durchsetzen tief ausgehoben die Umrisse und die Achsen des Kreuzes. Aus diesem Gegensatz von belichtetem Flächenschmuck und Tiefendunkellinien entsteht die trefflichste Wirkung.



Abb. 76.
Kairo, Ägyptisches Museum: Holzkonsole aus Bawit.

Das Motiv kehrt in Streifenform wieder an der Steinfassade der Moschee, vor allem aber an einer der Holzkonsolen im Museum zu Kairo (Abb. 76). Verändert ist da nur die Füllung des Kreuzes, in dem man Knopfreihen sieht und das Weglassen der Durchlochungen in den hier mehr willkürlich mit Blättern gefüllten Rosetten und Sechsecken. Beachtenswert ist die Füllung der halben Rosetten an der Vorderkante durch ein T-förmiges Rankenmotiv. Die Fugen sind etwas breiter gemacht, so daß, trotzdem das Kreuz als Flächenteil wirkt, der Kontrast mit den tiefendunkeln Fugen doch hinreichend kräftig zur Geltung kommt.

Einen anderen, weniger kontrastreichen Flächenschmuck findet man im Türbogen der Moscheenfassade selbst (Abb. 77). Er überrascht um so mehr, als das Netz nicht lediglich als Umrahmung eines Figurenfeldes, sondern völlig eigenberechtigt auftritt. Hier bilden das Grundmotiv Kreise, die sich in allen vier Achsenrichtungen so kreuzen, daß ihre Peripherien sich im Abstand eines kleinen Quadrates gegenüberstehen und um dieses herum in Kreuzform vier Sechsecke bilden, zwischen denen als Rest ein spitzer Vierpaß mit einer kleinen Raute im Zentrum übrigbleibt. Die Fugen zwischen diesen Formen sind weniger tief und breit ausgehoben, die Füllungen gleichartiger. Die zentralen Quadrate haben spitze Vierpässe in der

[1] Catalogue gén. du Musée du Caire. „Koptische Kunst", S. 117 f. Zeitschrift für ägypt. Sprache XL, S. 49.
[2] Zeitschrift f. ägyptische Sprache XL, S. 50.

Diagonale mit gebohrten Ansätzen in den Achsen, die Rauten kleine Blattkreuze und in den anschließenden Zwickeln kleine Blattmotive. Reicher ausgestattet sind nur die Sechsecke. Hier wechseln ziemlich regellos Rosetten mit zahlreichen gerillten Lappen, die bald rund, bald spitz, bald glatt, bald durchlocht endigen. Öfter sind auch diese Rosetten klein gebildet und dann umzogen von einem breiteren Rande mit Knopfreihen. Das Ornament ist offenbar erst nach dem Versetzen der vier Steine ausgeführt; der Steinmetz zog dann die Unterkante entlang die erste Kreisreihe und setzte diese nach oben ohne Rücksicht auf ein volles Ausbilden der Einzelmotive an den Rändern fort.

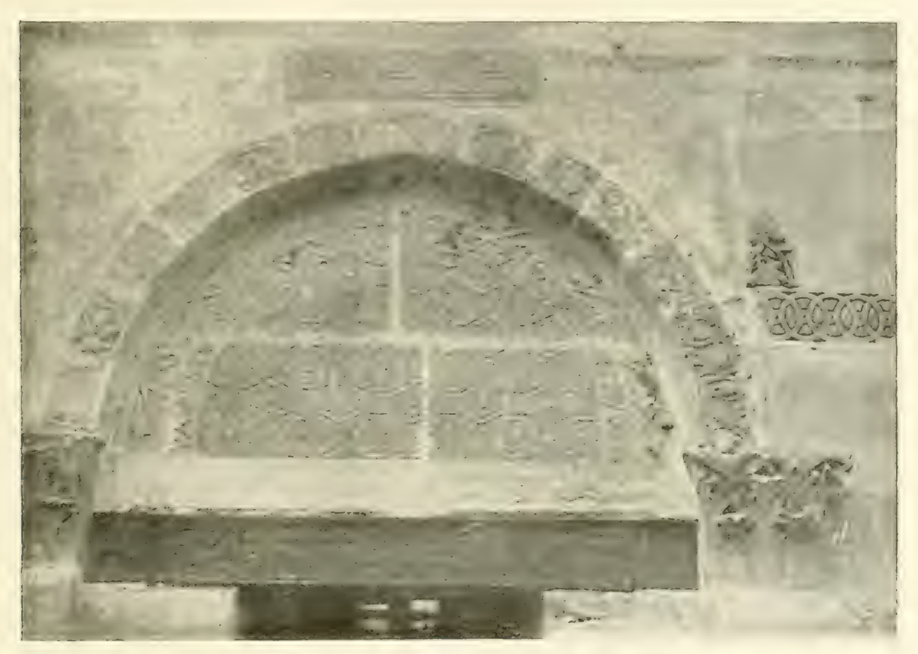


Abb. 77. Daschlut, Djami Ali: Lünette der eigentlichen Moscheetür.

Wenn ich mich nach Analogien für diesen Flächenschmuck umsehe, so finde ich ihn, soweit meine Denkmälerkenntnis jetzt (1901) reicht, vollkommen identisch nur in Rom. Für die erste Art, Kreuz und Achteck, gibt die genaue Parallele eines der Mosaikfelder im Umgange von S. Costanza.[1] Das Kreuz ist da mit Knopfreihen wie an dem Holzkonsol in Kairo, die Achtecke und Sechsecke mit zierlicheren, farbig mehrgliedrigen Formen geschmückt. Für die zweite Art: Kreise, die sich so schneiden, daß Quadrate und Sechsecke entstehen, gibt die genaue Analogie die bekannte Holztür von S. Sabina. Das erste Feld der zweiten Reihe[2] und die ganze vierte Reihe der ornamentalen Felder an der Rückseite der Tür sind in dieser Art ausgestattet. Die Rauten sind wie an den Steinen in Bawit gefüllt, die anschließenden Vierpaßzwickel dagegen in Kerbschnitt ausgehoben, wodurch eine lebhafte Licht- und Schattenwirkung entsteht. Die Quadrate sind ähnlich gefüllt, die Sechsecke mit einer Art vierblättrigem Klee auf fassetiertem Grunde. An ihnen mag die Fiederung beachtet werden.

[1] Venturi, Storia I, S. 107, Fig. 92.

[2] Abb. bei Wiegand, Das altchristl. Hauptportal an der Kirche der hl. Sabina, Taf. III.

Wie erklärt man dieses Vorkommen derselben Ornamente in Rom und Oberägypten? Die einen werden die „Römische Reichskunst" dafür verantwortlich machen; von Rom aus seien diese Dinge nach den Provinzen ausgestrahlt. Ich brauche das wohl nicht mehr zu widerlegen.[1] Die anderen werden einen autokratischen Kunstwillen der spätrömischen Zeit proklamieren[2], der sich aus innerem Drange heraus überall im Reiche seine Wege gebahnt habe. Ich halte auch das für verfehlt. Diese Art des Flächenschmuckes ist vielmehr altorientalischen Ursprunges, die ägyptischen Ornamente gehen auf asiatische Anregungen zurück, und ebenso ist ihr Auftreten in Rom ein Anzeichen des den neuen Stil der spätrömischen Zeit erklärenden Orientalismus. Dafür etwa folgende Beweise.

Ist ornamentaler Flächenschmuck etwas, das die Antike, d. h. die griechische oder römische Architektur überhaupt kennt?[3] Soweit dabei die lotrechte Wand des Monumentalbaues in Betracht kommt, gewiß: nein. Das ist eben eine der größten, ästhetisch vielleicht die größte Errungenschaft der entwickelten griechischen Kunst, daß sie die vornehme Wirkung der leeren Wand entdeckt. Es ist das eines der ersten Anzeichen des sich im Rahmen der Massenarchitektur entwickelnden Raumsinnes. Ich will bei diesem bisher unbeachtet gebliebenen wichtigen Punkt der Kunstentwicklung nicht verweilen. Hier kommt es mir vielmehr auf dessen Kehrseite an: die altorientalische Kunst, und zwar sowohl die ägyptische wie die des Zweistromlandes kennt die Wand nicht anders als überzogen mit Gestalten irgendwelcher Art. Das ist nun nicht etwa ein spezifisch orientalischer Zug, sondern eine Erscheinung, die dem primitiven Kunstschaffen überhaupt eigentümlich ist. Beweis die entwicklungsgeschichtlich bedeutendste Vorstufe der ägyptischen Kunst, die zentralamerikanische. Das zeigt auch die ästhetisch am tiefsten stehende Strömung, die indische. China kommt hier nur in zweiter Linie in Betracht (Bronzen des Pokutulu), weil es niemals recht den zur Entwicklung der hohen Kunst wichtigsten Schritt vom Holz- zum Steinbau gemacht hat.

Die Wände des ägyptischen Tempels sind mit einer für uns unbegreiflichen Ausdauer bis auf das letzte Plätzchen, nicht nur an den dem Lichte zugänglichen, sondern auch an den fast vollständig im Dunkeln liegenden Teilen mit figürlichen Reliefs in übereinanderliegenden Streifen überzogen. Was wir von altägyptischer Kultur kennen, stammt zum größten Teil aus dieser in Hieroglyphen oder wirklichen Bildern ausgeführten Schrift. Der Fall, daß eine vertikale Wand oder ein Teil derselben mit geometrischen Ornamenten überzogen wäre, findet sich in Ägypten nicht. Dagegen ist diese Art des Schmuckes in Ägypten zu Hause an den Decken. Owen-Jones hat davon ganze Serien zusammengestellt.[4]

In Mesopotamien fehlt solcher geometrische Flächenschmuck auch an den Wänden nicht. Es hängt das jedenfalls zum Teil mit der Technik der dortigen Wandausstattung zusammen. Da die Wände aus Luftziegeln aufgeführt wurden, war eine Verkleidung notwendig. Neben dem kostbaren, gewöhnlich nur für besonders hervorragende Stellen angewendeten Alabaster, traten Surrogate, unter andern Stuck und glasierte Tonfließen, deren Anordnung zur Anwendung von geometrischen Mustern, die man ins Unendliche fortsetzen konnte, einladen mochte.[5] In diesen Ländern und in Kleinasien begegnet man auch zuerst solchem Flächenschmuck, plastisch ausgeführt, an Werken der Monumentalkunst, so an einem Türsturz aus Khorsabad[6] und am sogenannten Midasgrab[7] und seinen Verwandten.

[1] Vgl. mein „Orient oder Rom", Einleitung. Dazu Poppelreuter, Kritik der Wiener Genesis. Köln 1908.

[2] A. Riegl, Spätrömische Kunstindustrie in Österreich-Ungarn, Bd. I.

[3] Ich möchte ausdrücklich bemerken, daß ich von Textilien u. ä. absehe. Da finden sich solche Muster schon auf schwarzfigurigen Vasen.

[4] The grammar of ornament, IX ff. Vgl. Semper, Der Stil I, Taf. XI.

[5] Vgl. die Wandbekleidung aus Warka (in allen Handbüchern, z. B. Lübke-Semrau I, 48).

[6] Abb. z. B. bei Perrot u. Chipiez, Histoire II, S. 251, vgl. die Bronzeschüssel, S. 736. Owen-Jones XIII.

[7] Lübke-Semrau, I. S. 82.

Das Netzmuster ohne Ende ist also in der Monumentalkunst wohl im Orient, nicht aber in der griechisch-römischen Kunst zu Hause. Es ist auch nach Alexander d. Gr. nicht in letztere eingedrungen, wenigstens nicht, soweit dabei die Wände in Betracht kommen; nur die Decke macht eine Ausnahme; sie wird mit Kasetten in unendlicher Folge gefüllt, doch tritt auch auf diesem Gebiete kein freier Wechsel der Motive ein. Ein solcher läßt sich nicht in der späthellenistischen Kunst römischer Zeit auf orientalischem Boden nachweisen. Überaus mannigfache Beispiele bieten die Decken der Gebäude in Palmyra.[1] Ronczewski[2] hat das Material zusammengestellt. Die volle Freiheit im Ausspinnen solcher Netze und Gitter gewinnt der Deckenschmuck im Gebiet der Farbe. Die Prachtbeispiele in Mosaik, die man in den Kirchen von Salonik und der Sophia von Konstantinopel sieht, gehen zum guten Teil auf Anregungen vonseiten persisch-syrischer Seidenstoffe zurück.[3]

In Syrien ist es auch, wo solche geometrische Muster ohne Ende in gleicher Art wie in Bawit im Rahmen der Architektur auftreten, als Lünettenschmuck nämlich über Wandöffnungen. Die Moschee von Daschlut zeigt diese Dekorationen heute (Abb. 75/7) über Türen, wahrscheinlich war auch die ursprüngliche Anwendung die gleiche. In Syrien dagegen ist sie gebräuchlich über Fenstern. Vogüé hat fünf solche Füllungen zusammengestellt.[4] Ich sehe an dieser Stelle zunächst von einem mit Ranken gefüllten Felde ab; zwei andere zeigen als Mittelfüllung ein Kreuzmedaillon, doch hebt sich dieses wie am Hoftor von Daschlut von einem aus Kreisen gebildeten Netzornament ab. Zwei andere sind, wie an unserer Moscheentür, ausschließlich mit Netzornamenten geschmückt; das eine Mal mit großen, rosettengefüllten Achtecken und Quadraten, das andere Mal mit Kreisen, die sich auf einem Grunde von in Quadraten gekreuzten Stäben schneiden. Die Kreise folgen sich in den Achsen so, daß zwischen ihnen sphärische Quadrate übrig bleiben.

Dasselbe Kreisornament fand Naville auch unter den Schmuckstücken der Kirche von Ahnas; es befindet sich jetzt im Museum in Kairo (Cat. gén. 7318).[5] Wir sehen also auch an diesem Beispiel, wie nahe sich der syrische und ägyptische Kunstkreis stehen. Die sphärischen Quadrate sind in Ahnas mit Trauben, Vierblättern und Vögeln gefüllt. Es handelt sich um eine Steinfläche, die als Teil eines Frieses oder einer Wandfüllung gelten kann.

Wie gewohnt man diese Art der Flächenfüllung in Ägypten war, zeigt eine in der christlichen Nekropole von el-Bagawat in der Oase el-Kharge erhaltene Kirchenapsis, die ganz mit einem Netzornament überzogen ist.[6]

Soweit der vor Jahren verfaßte Aufsatz. Man kann sich denken, wie freudig überrascht der Verfasser von den Beylié'schen Photographien der Westfassade von Amida war: sie brachten die Bestätigung für die aus dem Verkehr mit den ägyptischen Denkmälern gewonnenen, aber schwer positiv beweisbaren Überzeugungen. Die Säulen der oberen Reihe zeigen die Schäfte, überzogen mit jenen Mustern ohne Ende, von denen oben die Rede war. Ich will die zehn Säulen (Abb. 78), von links nach rechts nummeriert, in drei Gruppen vorführen und gleich auch die Parallelen dazu anführen. Man halte sich immer Tafel IX—XI vor Augen. Der Zeichner von Abb. 78 hat zu sehr Licht und Schatten, nicht das bezeichnende Tiefendunkel gegeben.

I. Gruppe: 1 und 10. Bei 1 ist der Schaft quergeriefelt wie an den Ecksäulen des Junius-Bassus-Sarkophages oder am Clitumnustempel.[7] Klassisch ist das gewiß nicht, sondern ein charakteristisch ungriechisches Motiv, das in der späten Antike beliebt wird.[8] Seltener ist die

[1] Nach Wood wiederholt bei Oppenheim, Vom Mittelmeer zum pers. Golf I, S. 311 und Tafeln.
[2] Gewölbeschmuck im Römischen Altertum. Berlin 1903.
[3] Vgl. Jahrb. d. preuß. Kunstsamml. 1903, S. 147 f.
[4] La Syrie centrale, pl. 50. — [5] Meine „Koptische Kunst", S. 56, Abb. 70. — [6] de Bock, Matériaux, pl. VII.
[7] Zeitschrift f. bild. Kunst XVI, 317; Nuovo Bulletino di arch. crist. I, S. 11 des SA.
[8] Vgl. für den Ursprung Charot, La colonne torse 1907.

Ausstattung der anderen Endsäule 10, wo Rautenspiralen fünffach ineinandergelegt, d. h. Riefelungen in beiden Diagonalen kombiniert sind. Das Motiv findet sich ähnlich, aber isoliert, an der Decke der Porte double am Haram in Jerusalem.[1]

II. Gruppe: 2, 5, 6 und 8. Das Grundmotiv ist das Hakenkreuz, die Svastica. Die einfachste Art gibt 6, und hier tritt auch gleich deutlich hervor, worauf es bei diesen Netzornamenten eigentlich ankommt: nicht auf die hell hervortretenden Positivmuster, sondern auf die Reste des im Tiefendunkel liegenden Grundes. Was man sieht, sind die dunklen gleicharmigen Kreuze, nicht die Hakenkreuze dazwischen. Und doch ist der Ausgangspunkt der Komposition

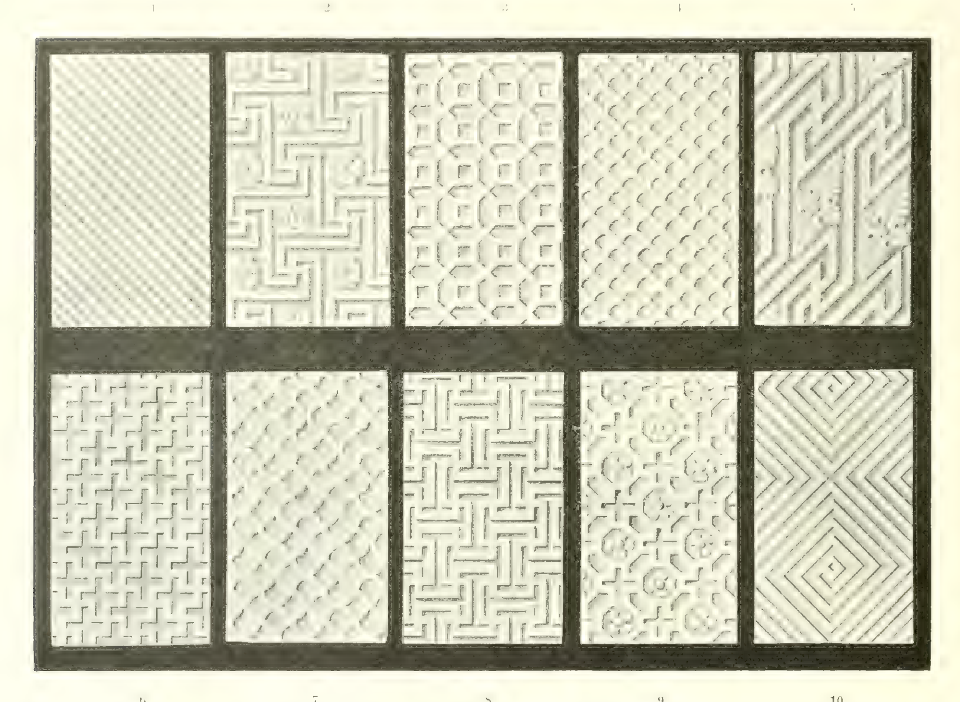


Abb. 78. Dijarbekr, Westfassade: Muster der zehn oberen Säulenschäfte.

die Svastica, wie die andern Beispiele zeigen. Es handelt sich immer um ein Fortspinnen des Hakenkreuzes in der Fläche, nicht, wie beim griechischen Mäander, um ein Streifenornament. Eher könnte man den chinesischen Mäander zum Vergleich heranziehen. Er baut sich in Streifen zum Füllmotiv aus, verwendet aber nicht das Hakenkreuz.[2] Für die Komposition aus letzterem heraus finde ich einen weiteren einfachen Beleg an den beiden Säulchen, die heute das Mihrab der Ali-Moschee von Daschlut schmücken (Abb. 79).[3] Sie haben ca. 12 cm Radius, also ungefähr die Dimensionen derjenigen von Amida. Die Hakenkreuze breiten sich hier ohne Unterbrechung wie ein Netz mit engen, kleinen Maschen um den Umfang des Schaftes

[1] Vogüé, Le temple, pl. VI.
[2] Vgl. den Pokutulu und Jahrb. d. preuß. Kunstsamml. 1903, S. 175 f.
[3] Andere Beispiele aus Ägypten bei Wulff, Altchristl. Bildwerke, Nr. 1652, S. 314.

aus. An Säule 2 in Amida ist ein weitaus klarer wirkendes Motiv genommen, wo zwischen die in der Diagonale fortlaufenden Hakenkreuze ebenso angeordnete Rosetten von wechselndem Schema gefügt sind. Dasselbe Grundmotiv kehrt wieder an Säule 5, nur sind da sämtliche Linien schräg gestellt, von links unten nach rechts oben. Ganz eigenartig ist Säule 8. Hier baut sich die Figur wieder auf lot- und wagrechten Parallelen auf. Es sind Klammerpaare — das von den Franzosen „fer à T" genannte Motiv — angewendet, wobei immer ein lotrechtes Paar ein wagrechtes in die Mitte nimmt und umgekehrt. Die Verbindung erfolgt durch das Hakenkreuz. Es ist nun recht bezeichnend, daß ich genau dasselbe Muster auch an einer im Hofe der Ali-Moschee von Daschlut im Boden steckenden Halbsäule gefunden habe (Abb. 80). Dazu möchte ich bemerken, daß die beiden Halbsäulen des Mihrab genau die gleichen Dimensionen haben wie dieses Bruchstück im Hofe, wir uns also eine ähnliche Folge von Säulen mit Netzwerk im Apollokloster von Oberägypten denken können wie in Amida. Der Unterschied ist nur der, daß die Säulen in Amida frei vor die Wand treten, während sie im Apollokloster als Halbsäulen monolith mit der Wand verbunden waren.



Abb. 79. Daschlut, Djami Ali: Schaft einer Mihrabsäule.

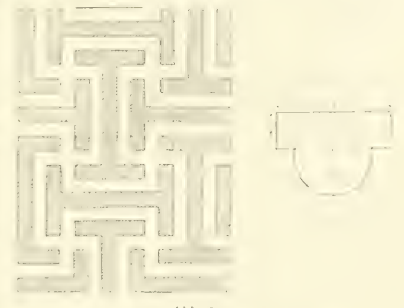


Abb. 80. Daschlut, Djami Ali: Säulenfragment im Hof.

Das hier in Rede stehende Muster hat sich lange noch in islamischer Zeit in der Gegend von Amida im Gebrauch erhalten. Es ist zur Füllung des Grundes auf dem Metallbecken des Atabeks Lulu von Mosul (1233—59) in der Kgl. Bibliothek zu München verwendet[1] und dürfte dahin kaum aus der hellenistischen Kunst, bzw. von den Säulen des alten Amida gelangt sein; vielmehr weist gerade dieser Umstand recht drastisch auf die gemeinsame altorientalische Unterlage des Motivs. Die Mosulbronzen zeigen auch sonst ganz prachtvolle Muster ohne Ende. So gleich die Metallschüssel im Nationalmuseum zu München, für die gute Detailabbildungen vorliegen.[2]

Eine weitere Bestätigung für die Beliebtheit des orientalischen Musters ohne Ende bis in die Zeiten des entwickelten persisch-türkischen Islam liefert das sogenannte „coufique carré", eine Anordnung von Koransprüchen, besonders gern der Glaubensformel, dann der Namen des Propheten und der ersten Khalifen, und zwar nicht in der für die Schrift üblichen Streifenanordnung, sondern in einer viereckigen, meist quadratischen Fläche.[3] Dabei wird die Schrift vollständig der dekorativen Wirkung preisgegeben. Amida bietet ein gutes Beispiel für die ursprüngliche Anregung zu solcher Anordnung der Schriftzeichen. Wir sehen (Taf. III. Fig. 1) den Schlußstein über der Tiernische des Kharputtores, durch die Inschrift datiert 909/10, mit dem Klammermuster (fer à T) gefüllt. Es könnte mit dem kufischen Quadrat verwechselt werden.

III. Gruppe: 3, 4, 7 und 9, die eigentlichen Netzornamente. 4 und 7 sind untereinander sehr verwandt. In 4 liegt das alte Transenna-Motiv vor, in 7 sieht man schmale Stege in Windungen vertikal geführt und durch horizontale gekreuzt, so daß ein reiches Wellengewirre

[1] Münchener Jahrb. d. bild. Kunst 1907. I. S. 19f.
[2] A. a. O., S. 39.
[3] Literatur bei Berchem, Corpus I, p. 139, Anm. 1.

entsteht. Das Ornament ist nicht zu verwechseln mit dem Schuppenmuster, wie es z. B. an den beiden mittleren Säulen des Clitumnus-Tempels vorkommt. Säule 3 zeigt Achtecke so ineinandergesteckt, daß ein kleines Quadrat als Zwischenraum bleibt. Dieses erscheint dunkel, umgeben von vier kleinen, in die Länge gezogenenen Sechsecken. Dieses Ornament findet sich nicht wieder. An der Decke des Doppeltores am Haram zu Jerusalem und an Decken von Palmyra lassen sich freilich verwandte Muster nachweisen, doch sind sie nach antiker Art als Kassetten ausgetieft. — Es bleibt noch Säule 9, bei der die negativen Reste völlig zur Hauptsache geworden sind. Man sieht nicht mehr die Stege, sondern lediglich die durch vierteilige Herzrosetten gefüllten Achtecke, die von vier langgestreckten Sechsecken umgeben und durch Kreuze zum Muster ohne Ende verbunden sind. Das ist nun genau das gleiche Muster, von dem S. 153 an der Spitze des einleitenden Aufsatzes als am Hoftor der Ali-Moschee von Daschlut befindlich gesprochen wurde. Es umzieht dort (Abb. 75) in einem breiten Bande das Reiterrelief und unterscheidet sich von der 9. Säule von Amida nur dadurch, daß die verbindenden Stege ganz fallen gelassen, bzw. nicht mehr erhaben, sondern im Tiefendunkel wirksam sind. Die einzelnen Elemente Achteck, Kreuz und langes Sechseck treten als Individuen auf; das Muster ist nicht mehr ausgestochen, sondern mosaikartig zusammengesetzt. Alle Figuren zeigen Randprofile, Achteck und Sechseck sind mit Rosetten gefüllt, nur das Kreuz noch in der Art von Amida gefurcht. Um es kurz zu sagen: Bawit bringt das Muster wie die Steinnachbildung eines islamischen Holzmosaiks — freilich mit Hinweglassung des Gerippes fester Stege, in die das Schnitzwerk eingefügt wird —, Amida dagegen bietet gerade diese Stege und fügt immer in das Achteck eine Rosette. Mit anderen Worten: Amida gibt das Netz, Bawit die Einlagen.

Weitere Beweisstücke für die Existenz eines Bauwerkes im Apollokloster von Bawit, das denjenigen ähnlich war, dessen Reste in die Westfassade von Amida verbaut sind, befinden sich im Pavillon de la Trémouille des Louvre. Sie stammen aus den französischen Ausgrabungen in Bawit. Es sind, wie in der Ali-Moschee von Daschlut, hohe Steinplatten, an die Halbsäulen angearbeitet sind, und zwar mit der Basis und dem Wulst, über dem das Kapitell saß. Zwei völlige identische Stücke, von denen ich eines in Abb. 81 gebe[1], zeigen diesen Schaft sehr reich ornamentiert. Oben laufen horizontal vier an den Rändern mit Blättern gefüllte dreistreifige Zickzack herum; um die Mitte liegt ein Ring von Spitzovalen, ebenfalls in Zickzackstellung, und die untere Hälfte wird durch eine Vertikalrippe geteilt, von der nach beiden Seiten gegenständig schräge Stege ansteigen, zwischen denen schuppenartig Zellen ausgearbeitet sind. Ich sah noch andere Stücke ähnlicher Art, aber leider stark fragmentiert. Unter ihnen scheint mir eines besondere Beachtung zu verdienen, das auf den ersten Blick ebenfalls wie eine Halbsäule aussieht, aber bei näherem Zusehen sich doch als ein horizontal anzuordnendes Gebälkstück darstellt (Abb. 82): es ist ein Wulst, der mit Weinlaub vom Schnitt der antiochenischen Maximianskathedra geschmückt ist, in dessen Mitte aber wie an den Architravstücken von Amida eine Vase eingefügt ist. Wir hätten also nicht nur die Analogie der Schmucksäulen, sondern auch ein ähnlich ornamentisches Gebälkstück wie am Fries zu Amida. Die halbrunde Profilierung ist in Syrien nicht selten. Dafür und für die Rankenführung vergleiche man Mschatta.

Die Pfeiler von Bawit im Louvre sind nicht der einzige Beleg dieser Art in Ägypten. Quibell hat in Sakkara eine christliche Kirche mit sehr reichem Tür- und Säulenschmuck freigelegt, die mit denen des Louvre geradezu verwechselt werden könnten. Wir sehen Abb. 83/4[2] dieselbe Grundeinteilung, d. h. den Pfeiler mit angearbeiteter Halbsäule und das gleiche Ornament, unten die wie für Zellenschmelz vorbereiteten symmetrischen Querrippen, oben das dreistreifige Zickzack mit den Blattfüllungen am Rande. Verändert ist nur der Gürtel um die

[1] Ich danke die Aufnahmen für Abb. 81/2 dem freundlichen Entgegenkommen der Herren Chassinat und Bénédite, sowie der Vermittlung Max van Berchems.

[2] Nach Aufnahmen von Miß Bell mit Erlaubnis von Mr. Quibell veröffentlicht.

Mitte. Wir sehen da das Mäanderband mit dazwischengelegten Rosetten wie an den Säulen 2 und 5 von Amida. Auch die Füllung der Flankenstreifen ist da: wie in Bawit entsteigt auch

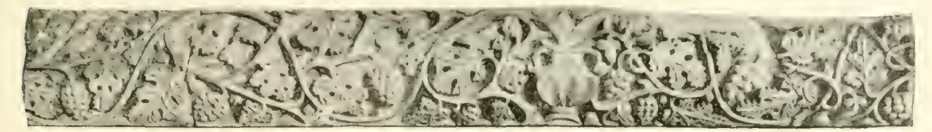


Abb. 82. Paris, Louvre: Architrav aus Bawit



Abb. 83. Sakara, Pfeiler einer Kirche.



Abb. 84. Sakara, Pfeiler einer Kirche.

Abb. 81. Paris, Louvre: Pfeiler aus Bawit

hier das Laubwerk einer Vase, doch ist es als Weinlaub mit seltsam dreistreifigem Hauptstiel gebildet.[1]

[1] Dafür wären die Pfeiler von Acre bei S. Marco in Venedig zu vergleichen. Oriens christ., II, S. 423 f.

Quibell wird uns Näheres über die Verwendung dieser Pfeiler sagen. Es scheint, daß ihre ursprüngliche Bestimmung nicht die als Türpfeiler war, auch ist einmal die Schmal-, einmal die Breitseite als Versatzfläche behandelt.

Ich habe den Eindruck, daß sich aus den Resten von Bawit der alte Bau mit einigem Eifer wieder zusammenstellen ließe, leichter jedenfalls, als dies angesichts der islamischen Wiederverwendung in Amida möglich ist. Die Stücke aus Bawit und Sakkara scheinen mir dabei eines außer Zweifel zu stellen, daß nämlich die Anordnung von fensterartigen Öffnungen zwischen den Säulen an der „unbedeckten Mansura", d. h. dem Obergeschoß der Westfassade von Amida, von dem Erbauer, dem Inaliden Ilaldi im Jahre 518 H. (1124/5), nicht völlig als Neuschöpfung aus der Luft gegriffen sein könne. Die beiden Stücke im Louvre, Abb. 81, zeigen, wie gesagt, an den flachen Innenleibungen ein Ornament, das auch an den aus dem Hause des Omda von Beled Bawit in den Louvre gekommenen Steinpfeilern mit stehenden Heiligen vorkommt.[1] Dieses Ornament muß, wie die Weinranke in Sakkara, sichtbar gewesen sein. Also standen die Platten mit den angearbeiteten Halbsäulen nebeneinander, durch Zwischenräume getrennt, die nach der Länge des weinlaubgeschmückten Wulstarchitravs im Louvre ungefähr zu bestimmen wären. Man könnte an die Fassade der Moschee Ala al-din in Konia und die Verwendung solcher Pfeiler in Kleinasien zu Gewölbestützen und Fensterscheiden erinnern, wenn es darauf ankäme, sich in die Verwendung solcher Bauglieder hineinzudenken. Sakkara wird wohl, sobald Quibell seine Publikation bringt, neue Aufschlüsse geben.

Die Fragmente aus Bawit gehören sicher der christlichen Zeit an. Sie stammen aus einem Kloster, dessen Gründer, der heilige Apollo, im 4. Jahrh. gelebt hat. Das Kloster selbst bestand jedenfalls schon vor der Mitte des 5. Jahrh.[2], die angeführten Pfeiler mit Halbsäulen können also bis in diese frühe Zeit zurückgehen. Es frägt sich nur, welchem Zweck sie gedient haben. Leider ist darüber, solange der Bericht des Institut français d'archéologie orientale du Caire aussteht, welches die Ausgrabungen von Bawit veranstaltet hat, nichts auf die Fundumstände Gestütztes zu sagen.

Bezüglich Amidas möchte man glauben, daß die Seldjuken die Bauform dieser Fassaden nicht neu erfunden haben, sondern, veranlaßt durch die Art der früheren Aufstellung ihrer Schmuckteile, zu dem eigenartigen Bautypus gelangt sind. Ich möchte daher, bevor von der ursprünglichen Bestimmung der alten Bauteile die Rede ist, doch zuerst auch danach fragen, wofür sie im Islam selbst angesehen wurden und gehe dabei aus von den zitierten Inschriften.

Nach Berchem heißt Maksura ein abgeschnittener (durch Mauern und Gräben) abgegrenzter Ort, also ein Schloß, ein Pavillon usw.[3] Ob aus dieser Bezeichnung die bei den Reisenden immer wiederkehrende Angabe herrührt, daß es sich bei den beiden Fassaden von Amida um Paläste handle? Suffa — wie die östliche Fassade von Amida in ihrer Inschrift genannt wird — heißt nach Berchem Reihe, Ordnung, namentlich Arkaden-, Bogenreihe; die Bezeichnung ist also lediglich von dem Hauptschmuck der Fassade hergenommen, und es verwundert nicht, neben der Bezeichnung der Gesamtfassade als Suffa für das Obergeschoß die Benennung Maksura wiederkehren zu sehen. Es frägt sich, waren die beiden Gebäude mit den Suffa-Fassaden ursprünglich wirklich Paläste?

Diese Frage bezieht sich zunächst natürlich nur auf die heute aufrechtstehenden, d. h. die islamischen Fassaden. Nach dem, was wir von der Moschee Ala el-din und dem einst unmittelbar danebenstehenden Palaste oder von der großen Moschee des Shaikh Safi in Ardebil mit dem zum Palaste Abbas I. gehörigen Tshini-Khane[4] wissen, wäre eine solche Vereinigung von Palast und Moschee durchaus möglich. Eine andere Deutung freilich gibt den Fassaden

[1] Vgl. meine „Hell. und koptische Kunst in Alexandria", S. 39, und Monatshefte für Kunstwiss. I, S. 17 d. SA.

[2] Zeitschrift für aeg. Sprache XL, S. 60 f.

[3] Auch die Maksura im Innern der Moschee bedeutet einen abgegrenzten Raum.

[4] Vgl. Sarre, Denkmäler persischer Baukunst.

R. J. Garden, der Dijarbekr im Jahre 1856/7 besuchte: „On each side of the centre building is a wing, thus forming three separate mosques for three of the four sects of Mohammedans."[1] Danach hätten wir es mit einem Vorläufer des Bautypus zu tun, dem später die Madrasa zu dienen hatte.

Für uns freilich handelt es sich zunächst nicht so sehr um die Bedeutung der Fassaden in islamischer Zeit, als darum, ihre ursprüngliche, d. h. die vorislamische Verwendung festzustellen. Von einem Palaste des Tiridates oder Tigranes wird nach dem Bekanntwerden der Inschriften wohl niemand mehr sprechen. Für uns kommt nur in Betracht die Alternative: antik oder christlich? Die Lösung bietet vielleicht ein Blick auf die Stadtgeschichte und die in Amida überhaupt erhaltenen christlichen Denkmäler.

5. DIE ALTCHRISTLICHEN KIRCHEN VON AMIDA.

Der Eintritt der Blüte Amidas fällt zusammen mit dem Siege des Christentums als Reichsreligion. Ammianus Marcellinus XVIII, 9, 1 berichtet, wie Konstantius die an sich geringe Stadt mit weiten Mauern und Türmen umgab und dahin das Zeughaus für die großen Belagerungsmaschinen verlegte. Das soll im Jahre 349 geschehen sein. Schon vorher hatte Amida neben Edessa und Nisibis Bedeutung, auf dem Konzil von Nicäa 325 war es selbständig vertreten. Im Jahre 359 und zum zweiten Male 502/3 wurde es von den Persern genommen. Damals war die Stadt sehr volkreich, die Perser zerstörten ihre Kirchen und deren Weinkeller. Anastasius und Justinian stellten den Ort wieder her. Auch das Mönchsleben hatte in und um Amida mancherlei Ansiedelungen gewonnen. Über die Bedeutung der Stadt in den folgenden Jahrhunderten und über seine Kirchen hat eine lesenswerte Zusammenstellung schon Ritter, Erdkunde VII, 2 (XI, 3), S. 32 f. gegeben.[2]

Zu diesen aus dem Jahre 1844 stammenden Angaben verdanke ich wertvolle Nachträge der Güte Nöldekes und Pognons sowie einem der besten Kenner der syrischen Archäologie, Anton Baumstark, von dem auch die abschließende Redaktion der folgenden Bemerkungen herrührt.

„Die Stadt muß schon bald nach ihrer durch Konstantius erfolgten Erhebung zum wichtigsten Waffenplatz der römisch-persischen Grenze auch ein bedeutendes kirchliches Zentrum geworden sein. Seit dem 6. Jahrhundert ist sie in der syrisch-monophysitischen Kirche Sitz eines Metropoliten. Dagegen ist der Bischofssitz Amida bei den Nestorianern mit demjenigen von Maipherkat-Martyropolis vereinigt (wie heute z. B. Gnesen-Posen oder München-Freising). Ein eigenes Gedächtnisfest aller heiligen Bischöfe dieses Doppelbistums sieht das nestorianische Evangeliar Sachau 304 der Kgl. Bibliothek zu Berlin (fol. 187 v°) für einen Freitag des Spätherbstes vor.

Seit dem Auftreten des syrischen Dichters Isaak, genannt von Antiochia, im 5. Jahrh. (seine Geburt fällt wohl entschieden noch in das 4.), ist die Stadt Heimat einer ganzen Reihe hervorragender Persönlichkeiten der syrischen Literaturgeschichte gewesen, was auf eine dauernde Blüte des geistigen Lebens in ihr schließen läßt.

Was die Quellen zur Geschichte derselben anlangt, so gibt es etwas dem Chronicon Edessenum oder der von Mingana[3] veröffentlichten Kirchengeschichte der Adiabene (bis zum Jahre 511) von Meschicha Zekha Analoges für Amida allerdings nicht. Aus der Zeit, in welcher die Stadt vielumstrittener befestigter Platz in den Kämpfen zwischen Römern und Persern war,

[1] The Journal of the R. Geographical Society, XXXVII (1867), p. 188.

[2] Vgl. auch Harnack, Mission und Ausbreitung d. Christentums, S. 443. Pauly-Wissowa, Realenzyklopädie I, Sp. 1833.

[3] Sources syriaques. Vol. I. Leipzig (ohne Jahr).

besitzen wir dagegen die beiden Geschichtswerke des (Ps.-)Josua Stylites[1] und des Unbekannten, dessen Kompilation vom Jahre 568/69 die griechische Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor, Bischofs von Mitylene, zur Hauptquelle hat,[2] und namentlich der letztere, der in der Stadt oder ihrer Umgebung zu Hause gewesen zu sein scheint, bietet über deren Schicksale die wertvollsten Aufschlüsse. Über die Blüte ihres Mönchtums geben die Biographien orientalischer Gottesmänner des Johannes von Ephesus[3] Kunde, der um 506 gleichfalls in ihrer Nähe das Licht der Welt erblickt zu haben scheint. Weiterhin gedenkt ihrer vielfach der vom Jahre 586/87 bis zum Jahre 774/75 reichende vierte Teil der Chronik des (Ps.-)Dionysius von Tell-Machrê, in Wirklichkeit wohl eines Mönches aus dem benachbarten Kloster Zuqnîn.[4]

Für das beginnende zweite Jahrtausend sind es weiter besonders zerstreute Notizen in der Weltgeschichte des Patriarchen Michael d. Gr. (1166—1199)[5], welche über die Stellung Amidas im Rahmen der syrisch-monophysitischen Kirchengeschichte einiges Licht verbreiten. Im 11. Jahrhundert diente nach dieser Quelle die Stadt gelegentlich als Residenz der jakobitischen Patriarchen. Die Veranlassung dazu, von dem neuerdings unter byzantinischer Herrschaft stehenden Melitene nach dem unter mohammedanischer verbliebenen Amida überzusiedeln, gaben den Patriarchen Erfahrungen religiöser Intoleranz, die man mit den byzantinischen Siegern zu Anfang des 11. Jahrh. gemacht hatte. Patriarch Dionysius IV. (1031—1042 n. Chr.) hat als erster bald in einem Kloster bei Mardîn, bald dort residiert (XIII, 7, S. 566; Übers. III, S. 147 f.). Sein Nachfolger Johannes IX. (1048—1057) hatte die Stadt zur ausschließlichen Residenz und starb auch in derselben (XV, 1, S. 574; Übers. III, S. 162). Nach seinem Tode wurde bei zwiespältiger Wahl einer der neuen Kandidaten des Partriarchats dort ordiniert (loco citato). Später, allgemein anerkannt, hat dieser ursprünglich schismatische Patriarch Johannes X. die Stadt als Residenz wieder mit anderen — Harran-Karrhai und Maipherkat-Martyropolis — abwechseln lassen, starb aber im Jahre 1072 in ihr (XV, 3, S. 579; Übers. III, S. 171). Im Beginn des Zeitalters der Kreuzzüge wurde der Schwerpunkt des Patriarchats wieder in die Nähe von Antiochia verlegt. Doch wurde Patriarch Athanasius VII. (gest. 1129) durch den fränkischen Gouverneur der Stadt in Amida, als seinem eigentlichen Sitze, gewaltsam während seiner letzten Lebensjahre zurückgehalten. Athanasius VIII. wurde alsdann im Jahre 1138 wieder in Amida ordiniert, nachdem zur Besetzung des Patriarchenstuhls die jakobitischen Bischöfe hierher, offenbar als an den zum Wahlakt gewohnheitsrechtlich zuständigen Ort, durch die fränkische Obrigkeit zusammenberufen worden waren (XVII, S. 623; Übers. III, S. 251). Dieser erneuerte ausdrücklich die Stellung Amidas als Patriarchenresidenz, anscheinend so, daß künftig der Patriarch auch hätte Metropolit von Amida sein sollen (a. a. O., S. 624; Übers. S. 252). Indessen hat schon sein Nachfolger, der Geschichtschreiber Michael d. Gr. selbst, einen anderen bekannten syrischen Schriftsteller Dionysius (Ja'qûbh) bar Salîbhî wiederum im Jahre 1166 zum selbständigen Metropoliten von Amida ernannt.[6] Doch erfahren wir gelegentlich noch aus dem

[1] Herausgegeben von Martin, Leipzig 1876 (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlands VI, 1) bezw. mit englischer Übersetzung von Wright, Cambridge 1882.

[2] Herausgegeben von Land in den Anecdota Syriaca II, deutsch mit ausgezeichneten Erläuterungen bei Ahrens-Krüger, Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor, Leipzig 1899.

[3] Herausgegeben von Land in den Anecdota Syriaca III und in der lateinischen Übersetzung van Douwens in den Verhandelingen der Konklijke Akademie van Wetenschappen, XVIII (Amsterdam 1889).

[4] Herausgegeben mit französischer Übersetzung von Chabot (Bibliothèque de l'école des Hautes Études, Sciences philologiques et historiques (XII, Paris 1895). Über den wirklichen Verfasser vgl. Nöldeke, Wiener Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes X (1896), S. 110—170, und Nau, Bulletin Critique, 1896, Nr. 17.

[5] Herausgegeben von Chabot, Chronique de Michel le Syrien. Paris 1899 ff. Die Übersetzung in 3 Bänden. (Die röm. Zahlen vorn = Buch, die arab. = Kapitel des Werkes.) Nur einen sekundären Wert haben die entsprechenden Angaben der aus dem Geschichtswerke Michaels schöpfenden Kirchengeschichte des Bar Hebraeus (ed. Abbeloos-Lamy, Louvain 1872—1877).

[6] Vgl. R. Duval, La littérature syriaque. Paris 1889, S. 399.

späteren 16. Jahrhundert von dem Bestehen einer Patriarchenresidenz in seinen Mauern.[1] Über die im Februar des Jahres 1213 erfolgte Zerstörung mehrerer Kirchen Amidas redet beiläufig die Subskription eines illustrierten Vierevangelienbuches im Besitz des jakobitischen Markusklosters in Jerusalem.[2]

Daß an einem Orte von solcher kirchlicher Bedeutung auf dem Gebiete des Sakralbaues eine hervorragende Tätigkeit entwickelt wurde, muß von vornherein als selbstverständlich gelten. Auch positiv weist es zunächst auf das Bestehen einer größeren Zahl von Kirchen in der Stadt schon zur Zeit Justinians hin, daß damals in derselben während der vierzigtägigen Fastenzeit eine der römischen ähnliche Stationsordnung in Geltung war, von der Michael d. Gr. IX, 26 (S. 298; Übers. II, S. 223) redet. Die Zahl der Klöster, welche zu Anfang des 6. Jahrhunderts in ihr bestanden, wird durch die syrische Bearbeitung der Kirchengeschichte des Zacharias VIII, 4 und XII, 7 (S. 246, 326, Ahrens-Krüger, S. 156, 251) auf fünf angegeben. Im einzelnen ist, was wir über die kirchliche Baugeschichte Amidas erfahren, freilich leider nicht allzu viel und nicht immer vollständig klar.

Die älteste Kathedrale wird als „die große Kirche“ mithin bereits im Gegensatz zu weiteren Gotteshäusern erstmals durch die aus dem Jahre 463/64 stammende Subscriptio der syrischen Pentateuch-Handschrift Brit. Mus. Add. 1425 erwähnt.[3] Man muß sich indessen hüten, vorschnell immer an diese Kirche, sei es auch nur in irgendeinem späteren Neubau, zu denken, wo anderwärts die für sie gebrauchte Bezeichnung wiederkehrt, da die fragliche Bezeichnung eben der jeweils als Kathedrale des Metropoliten benützten Kirche zukam, hier aber ein mannigfacher Wechsel im Laufe langer und sehr stürmischer Jahrhunderte nicht ausgeschlossen ist.

Ein Bischof Johannes erbaute einer Klosterlegende zufolge, welche seinen Regierungsantritt erheblich zu spät auf das Jahr 512 ansetzt, noch vor der Pererseroberung des Jahres 502/3 eine Kirche der vierzig Märtyrer.[4] Die Art, wie diese, zugleich als „die große“ bezeichnet, von dem Bearbeiter des Zacharias VII, 4 (S. 208, Ahrens-Krüger, S. 109) in dem ausführlichen Bericht über jene Eroberung eingeführt wird, legt den Gedanken nahe, daß sie damals als Kathedrale diente. Die Subscriptio der Bilderhandschrift in Jerusalem nennt sie unter den im Februar 1213 zerstörten Heiligtümern.

Bereits im Jahre 488/89 war durch einen Johannes, genannt „der Urtäer“, ein späterhin dessen Namen tragendes Kloster gegründet worden, über dessen Geschichte bis zum Jahre 566/67 ein Kapitel der Heiligenbiographien des Johannes von Ephesus handelt.[5] Es scheint in der Nähe der Stadtmauer gelegen zu haben, da nach dem Bearbeiter des Zacharias, a. a O. (S. 206, Ahrens-Krüger, S. 107) Mönche desselben während der Belagerung durch die Perser in einem der Stadttürme (Tripyrgia) die Wache hatten und von den stürmenden Feinden nach einem Zechgelage überrumpelt wurden. Die Zahl der Mönche betrug nach Johannes von Ephesus damals 400, und man hatte gerade mit einem großartigen Erweiterungsbaue, dessen Hausteinfassade besonders hervorgehoben wird, begonnen, als der Perserssturm hereinbrach. Ein späterer, legendarisch ausgeschmückter Bericht über die persische Eroberung[6] nennt das Kloster ein solches Johannes des Täufers. Liegt hier kein Mißverständnis vor, so wäre seine Kirche mit

[1] Nämlich durch die unten näher zu berührende Notiz der syrischen Handschrift Brit. Mus. Or. 1017.

[2] Vgl. über dasselbe Baumstark, Drei illustrierte syrische Evangeliare, Oriens christianus IV. (1904). S. 409—412 und Palaestinensia. Ein vorläufiger Bericht. Röm. Quartalschrift XX. (1906). S. 123—149, 157—188, speziell S. 179 f.

[3] Vgl. Wright, Catalogues of the syriac manuscripts in the British Museum acquired since the year 1838, S. 5.

[4] Der dem 8. oder 9. Jahrhundert entstammende Text liegt vor in der Berliner syrischen Handschrift Sachau 221 fol. 74 ro — 114 vo. Die fragliche Notiz steht fol. 79 ro. Vgl. Sachau, Verzeichnis der syrischen Handschriften der Königl. Bibliothek zu Berlin, S. 585.

[5] Kap. 58 (Anecd. Syriaca II, S. 276—288; v. Douwen, S. 181—189). Die Angaben über die Zahl der Insassen und dem Erweiterungsbau steht S. 284 (v. Douwen, S. 186 f.).

[6] In der Berliner syrischen Handschrift Sachau 315 fol. 67 ro — 68 vo (Fragment einer Kirchengeschichte oder Weltchronik). Vgl. Sachau, a. a. O., S. 525.

derjenigen des Täufers identisch, in welcher nach (Ps.-) Dionysius, S. 8 (Übers., S. 7) im Jahre 649/50 ein Johannes, Bischof der Araberstämme, beigesetzt wurde. Wohl sicher ist jedenfalls der letzteren die Johanneskirche gleichzusetzen, deren Zerstörung nach der Subscriptio der Bilderhandschrift in Jerusalem schon einige Zeit vor dem Februar 1213 erfolgte.

Einen Neubau der „großen Kirche", welche durch die von den Persern angerichtete Verwüstung notwendig geworden wäre, läßt eine legendarische Überlieferung unter Wunderzeichen von dem berühmten Apostel des syrischen Monophysitismus, Jakob Bûrdeʿânâ (gest. 578), eingeweiht werden.[1] Sicher ist, daß ein solcher Neubau auf Befehl des Kaisers Heraklius unternommen wurde, wofür (Ps.-)Dionysius, S. 5 (Übers., S. 5) das Datum 628/29 angibt. Nach der nämlichen Quelle, S. 114 (Übers., S. 96) wurde dieser Herakliusbau, nachdem er schadhaft geworden war, in der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts auf Kosten des Bischofs Abh(j), eines Periodeuten Georg und des Archidiakons Thomas einer glänzenden Renovation unterzogen. Eine vollständige Zerstörung hatte nach einem bei Michael d. Gr. fehlenden Bericht der Kirchengeschichte des Bar Hebraeus[2] im Juli 848 ein durch Fahrlässigkeit entstandener Brand zur Folge. Ein Neubau, welchen vorzugsweise die Freigebigkeit eines christlichen Vornehmen, Paqrat mit Namen, ermöglichte, blieb, wie hier ausdrücklich gesagt wird, hinter dem Zerstörten weit zurück. Patriarch Dionysius fand im nördlichen Seitenschiff der „großen Kirche" seine letzte Ruhestätte[3], und unter den im Februar 1213 zerstörten Gotteshäusern wird sie an ersten Stelle genannt.

Von einem und demselben „Martyrium" der Gottesmutter, das auf den Ruinen einer von ihnen zerstörten jüdischen Synagoge durch zwei Mönche Simeon und Sergius einige Zeit nach der Perserkatastrophe zu Anfang des 6. Jahrhunderts errichtet worden wäre, scheinen zwei Stellen bei Johannes von Ephesus zu handeln.[4] Wir haben es hier möglicherweise mit den Anfängen der späteren Gottesmutterkirche zu tun. Diese erscheint seit der Mitte des 11. Jahrhunderts als die Hauptkirche der Stadt. Die Patriarchen Johannes IX. und X. wurden nach dem Zeugnis Michaels d. Gr. in ihr begraben[5], ebenso, wie die Kirchengeschichte des Bar Hebraeus hinzufügt[6], im 12. Jahrh. Dionysius bar Salîbhî. Die „große" heißt sie im Anhang der Profangeschichte desselben Autors[7] an einer Stelle, die von ihrer am 20. Juni 1297 erfolgten Zerstörung bei Eroberung der Stadt durch Ala el-din berichtet. Über den Wiederaufbau im Jahre 1306/7 gibt es einen selbständig überlieferten kurzen Bericht.[8] Daß eine Wohnung für den Patriarchen neben der Kirche lag, gibt eine Notiz in der syrischen Handschrift Brit. Mus. Or. 1017 zu verstehen, laut welcher beide am 26. Dezember 1579 aufs neue durch mohammedanischen Fanatismus geplündert und verwüstet wurden.[9]

In der Kirche eines hl. Zeʿôrâ wurden um die Mitte des 7. Jahrhunderts der Patriarch Johannes I. und ein Bischof Simeon von Edessa begraben, die beide in Amida gestorben waren.[10]

[1] Die Überlieferung ist niedergelegt in der Johannes von Ephesus zugeschriebenen Biographie des Jakob Bûrdeʿânâ (Anecd. Syriaca II, S. 378—380; v. Douwen, S. 212 f.). Über die Unechtheit dieser Biographie vgl. Kleyn, Jacobus Baradaeus, de Stichter der syrische Monophysietische Kerk. Leyden 1882, S. 105—109.

[2] Ed. Abbeloos-Lamy I, S. 383f.

[3] Vgl. Michael d. Gr. XIII, 7 (S. 566; Übers. III, S. 148) und darnach Bar Hebraeus in der Kirchengeschichte I, S. 433.

[4] Die Stellen finden sich in Kap. 5 und Kap. 58 (Anecd. Syriaca II, 49 f., 284; v. Douwen, S. 33, 187). An der ersteren die Angabe über Simeon und Sergius, an der anderen die ungefähre Datierung.

[5] Vgl. Michael d. Gr. XV, 1 und 3 (S. 574, 579; Übers. III, S. 162, 171) bezw. Bar Hebraeus in der Kirchengeschichte I, S. 435f., 447 f.

[6] I, S. 559f. — [7] Chronicon syriacum, ed. Bedjan. Paris 1890, S. 598.

[8] Erhalten in der syrischen Handschrift Dd. 3, 8[1] der Universitätsbibliothek zu Cambridge fol. 78 ro. Vgl. Wright-Cook, A catalogue of the syriac manuscripts preserved in the library of the University of Cambridge, S. 980 und auch schon Assemani, Bibl. Orientalis III 2, S. CXXXII f.

[9] Vgl. Wright, Catalogues usw., S. 901.

[10] Dies bezeugen bezüglich des ersteren (Ps.-)Dionysius, S. 8 (Übers., S. 7, und Michael d. Gr. XI, 10 (S. 428, Übers. II, S. 443), wobei jener 649/50, dieser 648/49 als Todesjahr angibt. Für Simeon liegt dagegen unter gleicher Datierung nur das Zeugnis des (Ps.-)Dionysius, a. a. O. vor.

In einem Eliaskloster ist laut Subscriptio im Jahre 1202/03 das Vierevangelienbuch Nr. 55 der Bibl. Nationale in Paris geschrieben worden.[1]

Eine dem hl. Kosmas geweihte war die dritte der im Februar 1213 zerstörten Kirchen.

Eine Kirche des von den Nestorianern hochverehrten heiligen Pethion befand sich nach einer Notiz in der Handschrift Rich. 7197 des Brit. Mus. mindestens seit dem Jahre 1621/22 und bis zum Jahre 1706/07 im Besitze der sogenannten Chaldäer, d. h. der unierten ehemaligen Nestorianer[2].

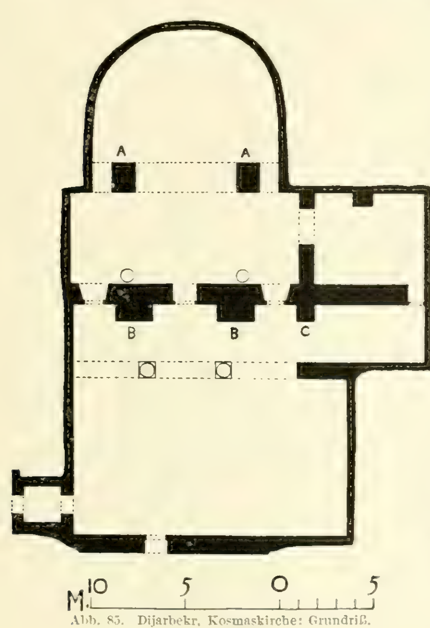


Abb. 85. Dijarbekr, Kosmaskirche: Grundriß.

Läßt man alle diese Nachrichten auf sich wirken, so stellt sich der Eindruck ein, daß bei der immer dringender notwendigen Expedition zur Aufnahme der alten Denkmäler von Edessa und Nisibis[3] doch auch Amida, schon um der zu erwartenden Ausbeute an christlichen Denkmälern willen, nicht vergessen werden sollte. Einen Vorgeschmack dessen, was den Kunsthistoriker dort erwartet, mögen die nachfolgenden Mitteilungen bieten, die ursprünglich mehr als Hintergrund für die Beurteilung der Westfassade der großen Moschee, als um ihrer selbst willen eingeflochten wurden.

Ein Blick auf den vom General de Beylié entworfenen Stadtplan (oben S. 7) lehrt, daß von den Kirchen Dijarbekrs drei nach den vorliegenden Angaben ein hohes Alter haben, während die übrigen aus dem 16. und 17. Jahrh. stammen. Zwei von ihnen liegen im Westen nahe beim Tor von Aleppo. Es ist die „griechisch-orthodoxe“ Melkitenkirche der heiligen Kosmas und Damianos (c) und die jakobitische Marienkirche (b). Der dritte, und zwar der in der Geschichte von Amida bedeutungsvollste Bau liegt am Fuße der Zitadelle im äußeren Mauerkranz, also am Nordostende der Stadt, die Kirche des nestorianischen Klosters. Die melkitische und jakobitische Kirche sind noch im Gebrauch, die nestorianische wird heute als Waffenhaus verwendet. Als Grundlage der Einzelbeschreibung dienten mir ursprünglich lediglich die vom General de Beylié mitgebrachten Photographien, Skizzen und Notizen; nachträglich kamen dann noch die genaueren Aufnahmen von Gertrude Lowthian-Bell hinzu.

1. Die melkitische Kosmaskirche (Mar Kosmo). In dem oben S. 7 mitgeteilten Plane der Stadt heißt die Kirche orthodox. Nun teilt uns Herr Pognon mit, daß es gar keine „Griechen“ in Dijarbekr gäbe, sie vielmehr nichts anderes als die alten Melkiten seien. „Il n'y a pas de Grecs à Diarbékir, pas plus qu'à Damas, à Jerusalem et dans toute la Syrie et ceux qu'on apelle Grecs catholiques ou Grecs orthodoxes sont en réalité des Melkites catholiques ou orthodoxes.“[4] — Miß Bell's Plan (Abb. 85) ist von folgender Beschreibung begleitet: „Of the church of Mar Cosmo (Greek Orthodox) little remains, but that little is enough to show that it belongs to the early group of ecclesiastical buildings which are so plentifully

[1] Vgl. Zotenberg, Catalogues des manuscripts syriaques et sabéens (mandaites) de la bibliothèque nationale. S. 20.

[2] Vgl. Rosen-Forshall, Catalogus codicum manuscriptorum orientalium qui in Museo britannico asservantur. S. 89.

[3] Vgl. Baumstark, Hoffnungen der christl. Archäologie im Gebiete der Bagdadbahn. Der Frühling I. 157 f.

[4] Vgl. auch Pognon, Inscriptions sémitique, p. 57, Anm. 3.


Abb. 86. Dijarbekr, Kosmaskirche: Westansicht


Abb. 87. Dijarbekr, Kosmaskirche: Alte Architekturreste im Innern.

distributed through the Djebel Tur Abdin (davon später). The parts of the older structure still to be seen in Mar Cosmo (Abb. 85) include the apse and the rectangular chamber which lies before it, possibly also the small chambers to the South. The West side of the present narthex is later work, though the piers on the East side and parts of the wall belong to the original building. I take it therefore that the West side of the narthex of the original church has disappeared and been replaced by the present make-shift piers and wall. The present west wall of the church, which has evidently been much patched and pulled about, bears out this view (Fig. 86). The church is built of stone and mortar, but the semidome of the apse is of fine brickwork. The chamber west of the apse is laid so that its greatest length runs from North to South; this is not unusual in the churches

of the district, but I cannot feel certain whether, in the case of Mar Cosmo, we have the original disposition or no. The piers AA and BB look as if they had been intended to support a dome, which would give an entirely different character to the whole building. I think it quite possible that the original form of Mar Cosmo may have resembled closely the church of El Adra which still stands at Khakh. (Siehe unten.) At the northern end of this lengthways nave there is an altar resting on a mediaeval tomb. The most significant fragments in the building are to be found on and near the southernmost engaged pier of the east wall of the narthex, marked C in the plan. On the north side of this pier there is a bit of moulding which indicates the existence of an arch that ran from east to west. It must have separated the southern end of the narthex from the central portion, forming a small chamber to the South of the narthex, such as that which still exists. (Fig. 87.) Above it, built into the east main wall, is a fine Corinthian

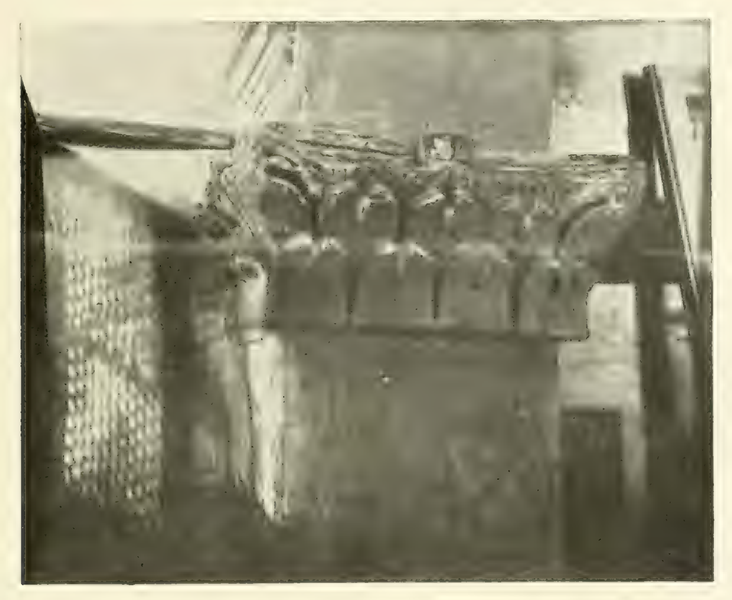


Abb. 88. Dijarbekr, Kosmaskirche: Architekturreste bei C, unter denen von Abb. 87.

engaged capital, with garlands hanging over the corners among the acanthus leaves. At a lower level, on the west face of the pier, is another fine capital of uncut acanthus leaves (Fig. 88). These capitals and mouldings belong to the same period as the work in other churches of the Djebel Tur Abdin and the old parts in the Court of the big Mosque in Diarbekr; the profile of the arch moulding resembles many that are to be found on the lintels and string-courses of those buildings.

The court to the west of the church and the bishop's house still further to the west are modern. I was unable to approach from the east owing to the houses which are built up against the apse and therefore do not know the appearance of the church from that side."

Beylié's Aufnahmen gewähren uns genaueren Einblick ins Innere. Abb. 89 zeigt die Bilderwand. Vor ihr stehen zwei Betpulte und zwei hohe Metalleuchter; dazwischen hängt ein Kronleuchter mit angehängten Bildern (zwölf), Lanzen, Straußeneiern usw. In der Mitte wird die Haupttüre sichtbar. Sie ist in Quadern aufgebaut und von zwei Reihen Spitzbogen in

Stalaktitenart umrahmt; an dem Segmentbogen hängt ein als Lamberquin profilierter Vorsatz, hinter dem der Vorhang erscheint, der unten durch eine reich mit Malereien geschmückte Tür abgelöst wird. Man erkennt daran oben die für diese Stelle typische Verkündigung. Über der Tür eine Rautenmusterung in Fayenceart.

Zu beiden Seiten der Tür gewahrt man unten Marmorplatten, die durch je eine große Raute geschmückt sind. Darüber die eigentliche Bilderwand, und zwar zunächst nach den ebenfalls verhängten Seitentüren vermittelnd je zwei große Bilder mit metallenen Nimben, links zunächst der Tür die Muttergottes, rechts Christus. Darüber ein Fries kleiner Bilder, dann eine obere Reihe größerer im Kielbogen geschlossen, endlich auf dem Gesims noch eine ganze Reihe einzelner Tafeln aufgestellt.



Abb. 89. Dijarbekr, Kosmaskirche: Bilderwand.

Betritt man das Sanktuarium, dann bietet sich der Anblick Abb. 90 mit dem Kreuzaltar in der Mitte der breiten halbrunden Apsis. Leider ist ihre Wand mit einer dicken Kruste von Tünche überschmiert. Man erkennt jedoch deutlich, daß es sich um die typische, von Konstantinopel, Ravenna, Parenzo usw. her bekannte Inkrustation mit kostbaren Marmorsorten handelt, die hoffentlich eines Tages noch eine prächtige Auferstehung feiern wird. Gut erhalten sind jedenfalls die trennenden Stege. Sie bilden unten hohe rechteckige Felder, wie man über den zu beiden Seiten des Altars unten sichtbaren Bildern sehen kann: da kommen die spitzen, langgezogenen Rauten zum Vorschein, die in breiten Rahmen durch einen schmalen Streifen mit aufgelegtem Vierpaß vom nächsten Felde getrennt sind. Darüber liegt ein schmaler Zwischenstreifen und dann folgt eine Reihe quadratischer, durch Streifen getrennter Tafeln, in denen man kleine Medaillons angebracht sieht. Ein völlig verschmiertes Kranzgesims schließt diese Dekoration ab. Nach de Beyliés Notizen müßte hier ein Ziegelfries von dieser Art

XXXXXXXXXX sitzen: „La demi-coupole à trompes n'a pas d'ornement alvéolé, mais une bordure de briques entrecroisées, system byzantin.“ Ich weiß mir diese Bemerkung nicht nach Bevliés Photographie, wohl aber nach den Parallelen im Djebel Tur Abdin zu erklären, ebenso die Angabe, am Ansatz der Apsis seien trompes angebracht, was auch Beyliés Grundrißskizze bestätigt. Über dem Kranzgesimse folgt die in Quadern aufgerichtete Wölbung, in deren Mitte mehrere moderne Inschriften sichtbar werden, deren Lösung ich im Verein mit A. Baumstark versucht habe.

Die Inschrift ist in barbarischem Griechisch abgefaßt und in ihren oberen Zeilen anscheinend mehrfach recht schlecht erhalten. Paläographisch fallen die durchgängige Form И für N, das Nebeneinander von Σ, C und S, sowie die okzidentalische Zahlenschreibung 1689 auf. Inhaltlich sind zwei Schichten zu unterscheiden. Eine obere gibt von einer Restauration der Kirche Kunde, eine untere besteht aus einem Gewirre von Namen, die durch Linien voneinander getrennt werden. Die erstere Hälfte lautet, soweit leserlich:



Abb. 90. Dijarbekr, Kosmaskirche: Inneres der alten Apsis.

ЄΤωC ΑΛ
Ρȣ Β $\overline{\text{Ι}}$ $\overline{\text{ΧΡ}}$
1689 ΑИΑΚΑ

ИΗCΤΥ ωΝΑω
CΤȣΑȣΡΚωCΜ
ΑΚΑΙΔΑΜΗИ ΑИȣ
ωΔЄЄΒΑΛΘΙωΘΗ

CΑΒΡωCΤΟ ИΑ
ΤΟИ --------

d. h. zunächst einmal gewiß: Ἔτος Ἀλ<εξάνδ>ρου βι' Χρ<ιστοῦ> 1689 ἀνακα<ι>νίσθη ὁ ναὸς τοῦ ἀ<...?>ρ<...?>ου Κόσμα καὶ Δαμινανοῦ (sic!) ὅδε. Die in ihrer Bedeutung zweifelhaft gelassene Abbreviatur APȣ dürfte, falls nicht ein Schreibfehler statt ἁγίου angenommen werden soll, ἀναργύρου aufzulösen sein. Denn ἀνάργυροι heißen die heiligen Kosmas und Damianos in griechischer Liturgiesprache ständig und offiziell. Ratlos stehen wir dagegen dem letzten Buchstabenkomplexe gegenüber. Vorzuliegen scheint eine erste Person eines aktiven sigmatischen Aorists ἐπαλθιώθησα oder ähnlich und ein daran anschließendes: πρὸς τὸν αὐτόν, das sich auf ὁ ναὸς ὅδε zurückbezieht. Ein Verbum, wie es gefordert wird, ist uns aber nicht nachweislich. Der Sinn muß indessen der sein, daß der Redende an dem ναός, bzw. seiner Restauration irgendwie tätig war, und es müssen die nun folgenden Namen als Unterschriften zu dieser Aussage verstanden werden, die also richtiger im Plural zu machen gewesen wäre. Es sind teilweise echte „nomina barbara", denen weder vom Griechischen noch vom Syrischen her beizukommen ist. Zuerst kommt, durch zwei Kreuze eingeleitet, ein ΧΑΤΣΗ ΤΟȣ ΚΑΙΡȣ ΙЄΡЄΑC ΥΩC, was wohl sein soll: Χάτση τοῦ Κύρου ἱερέως υἱός. „Qâjûrâ" steht für Κῦρος in syrischen Handschriften. Darunter nach rechts zu folgt ein ΗΦΜЄΙΜΡΗS (Ephraim?) Ω ΙЄΡЄΜΙΑS, Name und Vatername durch den Artikel ὁ, aber ohne τοῦ, getrennt. Der Vatername Jeremias allein ist klar. Links entspricht: ΧΡΙCΤΔȣΛΩC Ꚍ ΠЄCΚΗΤΣΑИΗ ΦΙΛΙ, worin nur der Name Χριστόδουλος und ein τοῦ sicher zu verstehen ist, das denselben von demjenigen eines Vaters trennt. Ganz unklar ist vollends eine letzte Namensangabe, in der Mitte bzw. etwas nach links zu unterst, etwas höher: Ω ΧΑИ und etwas tiefer: ΑΠΩΠΩΛΗ.



Abb. 91.
Dijarbekr, Kosmaskirche: Grabaltar des hl. Kosmas.

Nach den Angaben der Priester ist die Apsis allein alt, aus dem 10. (oder 7.) Jahrh. Durch Schriftquellen wird lediglich eine Zerstörung der Kosmaskirche im Februar des Jahres 1213 gemeldet (vgl. oben S. 167). Die beiden Angaben ließen sich also vereinigen, und es käme nur darauf an, ob auch eine Datierung auf rein kunsthistorischer Grundlage sich damit in Einklang bringen läßt. Die Apsis gehört wohl zweifellos der Zeit vor 1213 an, mehr läßt sich vorläufig nicht sagen. Die Ikonostasis ist verhältnismäßig modern, nur die Marmorplatten unten sind alt und gehen zusammen mit dem Altarvorsatz am Grabe des heiligen Kosmas, den Abb. 91 zeigt. Wir sehen hier die Rauten vollständig, als Mittelfüllung ist ein gleicharmiges Kreuz genommen. Die überhöhte, bzw. in die Breite gezogene Raute wird gebildet durch eine Hohlkehle, der sich innen Steg und Wulst, nach außen ein flaches Band und ein Steg anschließen. Die leeren Eckdreiecke wiederholen sich in allen in den Photographien 89 u. 91 sichtbaren Tafeln. Ich möchte glauben, daß auch die Tafel des Thomasaltars einst zur Ikonostasis gehörte; denn dieser Altar ist ganz modern zusammengeflickt, die Ornamentstreifen oben und unten, gewiß auch von anderer Stelle herübergenommen. Frägt man nach dem Alter der drei Reliefplatten mit dem Rautenmuster, so läßt sich mit Rücksicht darauf, daß die Hohlkehle noch in sehr später Zeit zum Formenschatze der persisch-islamischen Kunst zählte, nur sagen, daß sie wohl noch der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends angehören dürften. Über dieses Motiv wird unten in dem Abschnitte über die Profilierung zu sprechen sein. An dieser Stelle wäre noch

zu handeln über die Architekturreste, die Miß Bell am Pfeiler C aufgenommen hat, im besonderen über ein Pilasterkapitel, daß de Beylié in der Kosmaskirche photographiert hat. Wegen seines hohen kunsthistorischen Wertes wird es jedoch in einem eigenen Abschnitte mit anderen gleichalterigen Stücken zusammen vorzuführen sein.

Die Kirche des nestorianischen Klosters[1] dient heute zur Hälfte als Waffendepot. Sie liegt in der Zitadelle an der Stadtmauer von Dijarbekr, so zwar, daß das Apsisfenster sich in der Stadtmauer befindet. Hier sollen die Perser im 6. Jahrh., als sie Amida einnahmen, durch Verrat der Nestorianer eingelassen worden sein. Ist diese Legende richtig, so haben wir es mit einem der ältesten Kirchenbauten von Amida zu tun. Es ist daher doppelt zu bedauern, daß die Behörden dem General de Beylié keine photographische Aufnahme des Innern gestatteten. Immerhin genügt das Wenige, das unser Gewährsmann notieren konnte, um zu zeigen, daß wir es mit einem Denkmal von durchschlagender Bedeutung für die Kunstgeschichte zu tun haben. Nach der Lokaltradition ist die Kirche im 4. Jahrh. entstanden, 518 unter Anastasios erneut und im 14. oder 15. Jahrh. in eine Moschee, später wohl erst in ein Waffenmagazin verwandelt worden. Dazu ist zu vergleichen, was oben S. 165 über die Johanneskirche gesagt worden ist.

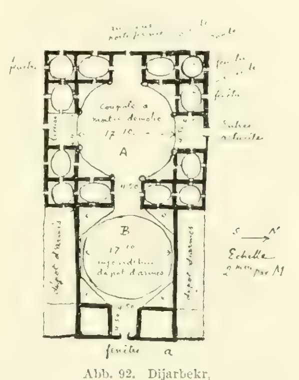


Abb. 92. Dijarbekr, Nestorianische Doppelkirche: Grundrißskizze.

Nach der Grundrißskizze (Abb. 92) handelt es sich um eine Doppelkirche. Beylié gibt an, sie sei ganz in Ziegeln ausgeführt. Das bestätigt auch Buckingham, Travels in Mesopotamia, London 1827, I, 375 (in der Beschreibung der Zitadelle): „One of the places used as a stable presents the ruins of a handsome and noble edifice, with finely-constructed domes of brick work, and a beautiful door with columns and pilasters, most probably the remains of an old Christian building.“ Ganz anders urteilt H. de Hell, der übrigens auch in der Beurteilung der berühmten Fassaden im Hofe der Moschee, so genau er auch sah und beschrieb, geirrt hat. Da sein Bericht zusammen mit den Notizen Beyliés den ganzen Schatz unseres Wissens über die wertvolle Doppelkirche des nestorianischen Klosters bildet, drucke ich den Absatz hier vollständig ab: H. de Hell, Voyage en Turquie et en Perse 1847, II, p. 441: „Une vieille mosquée située à côté du palais du pacha dans l'enceinte de la citadelle, était, dit-on, une ancienne église grecque. Je crois au contraire que c'est une mosquée construite du temps des califes . . . on en a fait un magasin pour l'artillerie.“ Und weiter p. 450: „La mosquée située tout à côté du palais (dans la citadelle) et qui passe pour avoir appartenu au culte chrétien, ne me paraît nullement, à un examen sérieux, avoir eu cette primitive destination. En voici la description, qui se rapproche beaucoup de celle des anciennes mosquées de Brousse: Précédé d'un vestibule quadrangulaire, aujourd'hui en ruines, l'édifice se compose de deux parties distinctes: 1° de la nef en croix, décorée de huit colonnes angulaires, au-dessus desquelles s'élève le même nombre de pendentifs formant le cercle qui supporte la voûte sphérique, construite en briques; 2° du sanctuaire, seconde nef ornée de chaque côté de quatre colonnes soutenant des arceaux en plein cintre, dominés par des murs droits qui supportent une voûte elliptique également en briques. Derrière les colonnes règnent des galeries latérales, de façon à prendre en totalité la largeur de la grande nef. Les moulures des dites colonnes appartiennent au style grec de la décadence.

[1] Dieser Abschnitt ist zuerst in der Zeitschrift für Architekturgeschichte III, S. 1—15 erschienen. Die mir zur Verfügung stehenden Aufnahmen der nestorianischen Doppelkirche sind so unsicher und der Bau doch so wichtig, daß ich möglichst rasch einen Architekten veranlassen wollte, sich an die Aufnahme zu machen. Bisher ist mir keine solche zugegangen.

A l'extrémité du sanctuaire s'élève un mur droit; de belles sculptures orientales décorent la porte du vestibule extérieur, mais on ne voit aucune trace de minaret à côté de la mosquée."

H. de Hell sah also noch, wenn auch in Ruinen, ein viereckiges Vestibül, dessen Portal offenbar das dekorative Hauptstück des Baues darstellte. Er spricht von „belles sculptures orientales", und Buckingham nennt es „a beautiful door with columns and pilasters." Es sei darauf hingewiesen, daß nach Johann von Ephesos die Johanneskirche eine Steinfassade hatte, die zur Zeit des Persersturmes im Bau war. Davon unten mehr. Dieses Vestibül ging der eigentlichen Kirche voraus, lag also wohl, da sich die Kuppelräume von West nach Ost folgen, im Westen. Heute ist auch die Westkuppel, die H. de Hell „nef en croix" nennt, zur Hälfte eingestürzt, die Ostkuppel, das „sanctuaire", beherbergt die Waffensammlung. Beide Kuppeln haben den gleichen Durchmesser von 17,10 m. Sie ragen über quadratischem Unterbau auf; die Art der Überleitung aus dem Quadrat ins Achteck ist verschieden, aber in jedem einzelnen Falle sehr beachtenswert. Das Westquadrat wird durchsetzt von vier durch Tonnen überwölbten Kreuzarmen von je 4,50 m Breite und Tiefe; das Ostquadrat übernimmt den östlichen Kreuzarm und führt ihn im Osten als Apsis weiter, läßt aber die Querung im Norden und Süden fort. Wenn die acht Säulen, die im Westraum die acht Spitzbogen tragen, auf denen die Kuppel ruht, in den Ecken eines gleichseitigen Oktogons stehen, was doch zu erwarten ist, so müßten sie eine Achsenweite von 6,60 m haben, könnten also nicht unmittelbar in den Ecken der Kreuzarme aufragen, wie das Bevliés Skizze zeigt, sondern ihre Achse würde dann jederseits 1,10 m neben die Ecke geschoben sein. Über den runden Säulen sind in den Zwickeln zwischen den Spitzbogen Stalaktitenornamente angebracht. Sie weisen zum mindesten auf eine Restauration in islamischer Zeit, vorausgesetzt, daß es wirkliche Stalaktiten und nicht einzelne Nischen, drei oder fünf übereinander sind, eine Kombination, die auch schon in frühchristlicher Zeit möglich wäre. H. de Hell spricht ebenfalls von den acht Säulen, die er „angulaires" nennt, und erwähnt die acht Zwickel — pendentifs — darüber, welche die sphärische Ziegelkuppel tragen. Als Parallele für diese Art der Lagerung einer Kuppel über acht Säulen, die unmittelbar vor der Wand in den Ecken des Achsenkreuzes stehen, ist von altchristlichen Beispielen etwa S. Giovanni in fronte in Ravenna um ca. 450, von islamischen z. B. die Selimije in Andrianopel um 1550[1] zu nennen. Als Beispiel einer solchen Ziegelkuppel bilde ich Abb. 93 meine leider recht schlechte Aufnahme der 1501 entstandenen Moschee in Milet ab, die ebenfalls quadratischen Grundriß hat und durch acht Spitzbogen ohne Säulen in das Kuppelrund übergeleitet wird. Die Zwickel werden wie in Amida durch Stalaktiten gefüllt. Die Kuppel von Milet ist so durchlöchert, daß sie nächstens wohl einstürzen wird.



Abb. 93. Milet, Moschee: Kuppelkonstruktion.

Im Ostraum ist die Konstruktion in einer Art durchgeführt, wie sie für den Osten als die typische neben der byzantinischen mit dem Pendentif gelten kann: die Ecken sind durch große Nischen, Trompen, übersetzt. So habe ich sie in den Schenuteklöstern in Sohag schon für das 5. Jahrh. nachgewiesen und so kommen sie im Kloster von Kodja Kalessi in Kilikien wahrscheinlich schon im 4. Jahrh. vor.[2] Sie sind dann vom Islam übernommen, in ihrer Zahl vermehrt

[1] Edhem-Pascha, L'architecture ottomane, pl. I der Monographie über diese Moschee.

[2] Strzygowski, Kleinasien, ein Neuland, S. 113.

und endlich zur Stalaktite ausgebildet worden. Hier im nestorianischen Kloster von Amida hätten wir also in der Ostkuppel die Urform, in der Westkuppel ein späteres Resultat der Entwicklung vor uns. Auch für die Ostkuppel gilt, daß die Ecktrompen nicht in den Ecken der von West nach Ost durchgehende Arme von 4,50 m Durchmesser einsetzen, sondern gegen deren Ecken etwas zurückspringen dürften. H. de Hell konstatiert eine elliptische Kuppel, auf seine Beschreibung wird später näher einzugehen sein.

Über den Eindruck des Äußeren dieser Kirche von der Mauerseite her orientiert eine Aufnahme (Abb.94), die ich Dr. Hugo Grothe verdanke. Sie zeigt links ein weißes Gebäude mit Eckquadern und einem Giebelvorbau, dem über der Stadtmauer selbst ein kleiner Pavillon entspricht. Dieser hebt sich ab von einem Kuppelbau, der die in Rede stehende Ostkuppel (das Waffendepot) der nestorianischen Doppelkirche darstellt. Man sieht die rechteckige, die Mauer überragende Apsis mit dem großen, tiefen Bogen, der dem Licht Zutritt zum Fenster gewährt, dahinter die helle Kuppel, die rund aus viereckigem Unterbau hervorwächst, dann folgt das zuerst beschriebene Gebäude, der weiße Serail des Divisionsgenerals von Dijarbekr. Über dem Giebel



Abb. 94
Dijarbekr, Nestorianische Doppelkirche: Die Ostkuppel



Abb. 95. Dijarbekr, Nestorianische Doppelkirche: Die Westkuppel

des Vorbaues sieht man die dunkle, oben horizontal abschneidende Masse der halb eingestürzten Westkuppel hervorkommen. Eine weiter unten abzubildende zweite Aufnahme derselben Stelle der Stadtmauer wird diesen Befund bestätigen, aber die Kuppel nicht breit und massiv, sondern schmal und spitz zeigen, was auf die elliptische Grundform zurückzuführen sein mag.

Wir können dem Leser eine Detailaufnahme der Westkuppel bieten (Abb.95), nach einer Photographie, die de Beylié in Dijarbekr gekauft hat und die das Hôtel du général de division auf der Zitadelle rechts im Vordergrunde, und zwar von der Rückseite gesehen, zeigt.[1] Uns interessiert lediglich die dahinter auftauchende Kuppel und die Mauern der nestorianischen Kirche. Wenn de Hell recht hat und eine oder beide Kuppeln elliptisch sind, dann sehen wir hier wohl eine Breitseite, und zwar die südliche. Sie ist außen polygonal in Quadern ummantelt. Der Einzelseite in der NS.-Achse entsprechen paarweise jedenfalls vier Seitenflächen; es könnte sich also um ein langgezogenes Zwanzigeck oder dgl. handeln. Darüber kommt die eigentliche Kuppel — wohl in Ziegeln — hervor; man sieht noch einzelne Ziegelrippen der Bedachung. Die Quaderum-

[1] Vergrößert nach einer ganz kleinen Aufnahme; daher etwas verschwommen.

mantelung ist durch das in jede einzelne Seite gebrochene Rundfenster als Tambour gekennzeichnet. Diese Fenster sind, soweit sichtbar, heute vermauert. Die Mauern darunter scheinen ebenfalls aus Quadern errichtet. Sie zeigen flache Dächer, das mittlere höher, mit einem Strebepfeiler an der Ecke, wie er auch für die Mauern von Amida charakteristisch ist. Die Galerien an der Nord- und Südseite der elliptischen Kuppel müssen also in der Achse Räume haben, die höher sind als die Eckräume. Das leitet über auf die Bildung der Nebenräume überhaupt (Abb. 92). Die Apsis der Ostkirche ist viereckig, wie de Hell bestätigt; ihr zur Seite liegen die beiden für den Kult erforderlichen Kammern. In der Skizze sind die Zugänge nicht ange-

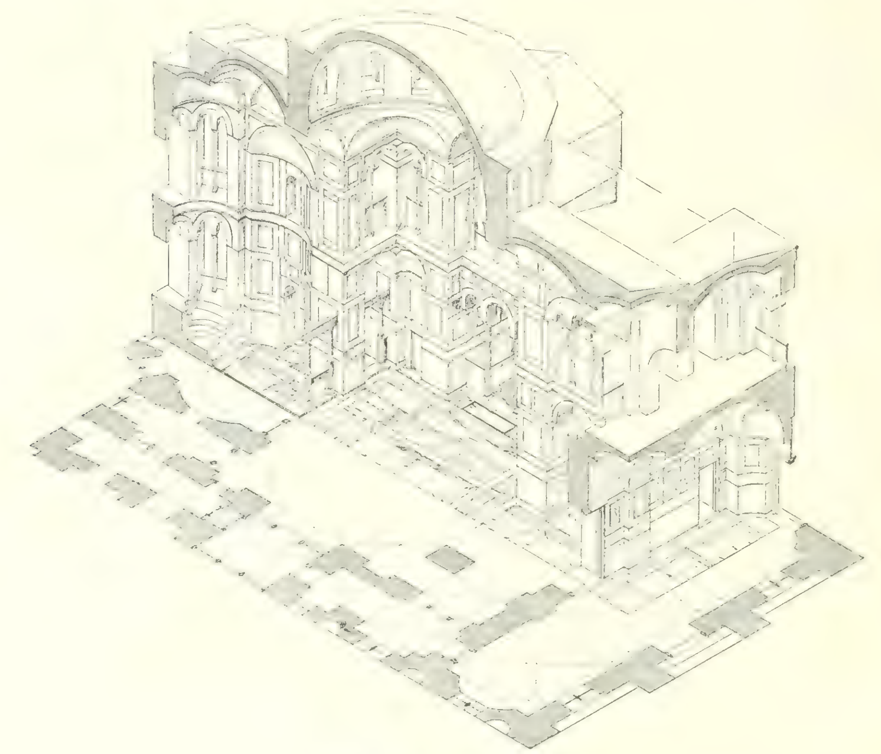


Abb. 96. Hosios Lukas: Das Katholikon.

deutet. Die Westkirche ist ganz umschlossen von Räumen, die überall von gleicher Breite, 4,50 m, aber nur in den Ecken quadratisch sind. Zwischen diesen Ecken und den Kreuzarmen bleiben ca. 6,30 m lange Rechtecke übrig, über denen Beylié ovale Kuppeln zeichnet. Daß solche in Mesopotamien auch für die großen Zentralkuppeln verwendet werden, hat das ovale Oktogon von Wiranschehr gezeigt, das 34,50 auf 32 m Durchmesser hat.[1]

An dieser Doppelkirche ist mit Rücksicht auf die kunstgeschichtliche Stellung von Amida zweierlei im allgemeinen hervorzuheben, erstens die Tatsache des Vorhandenseins eines solchen Doppelbaues an sich und dann die Anwendung des kreuzdurchsetzten Kuppelquadrates oder

[1] Kleinasien, S. 97.

Oktogons als Grundtypus. In ersterer Hinsicht wird dieses Buch noch weitere Überraschungen bringen, in letzterer sei gleich hier auf die große Bedeutung dieses in Amida nachgewiesenen Beispiels eingegangen.

DIE PERSISCHE KREUZDURCHSETZTE TROMPENKUPPEL.

Im Jahre 1896 habe ich die Aufmerksamkeit auf eine Gruppe von Kirchen in Hellas und auf Chios gelenkt[1], die alle entgegen dem jüngeren Typus der byzantinischen Kuppelkirche eine eigenartige Raumverteilung und Konstruktion zeigen. Während die byzantinische Kreuzkuppelkirche in die Flucht der Hauptapsis vier Stützen stellt und das so gebildete Quadrat durch Pendentifs in das Kuppelrund überleitet, spannt die ältere Kreuzkuppelkirche die Kuppel vor allen drei Apsiden aus, verwendet auch nicht vier, sondern acht Stützen als deren Träger und ordnet sie paarweise zuseiten der Achsen an. Die zwischen diesen Stützenpaaren übrigbleibenden Ecken des Kuppelquadrates werden nicht durch Pendentifs, sondern durch Trompen in das Kuppelrund übersetzt.

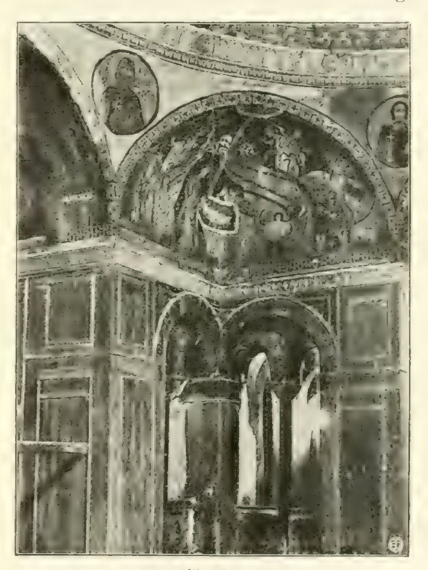


Abb. 97.
Persische Ecktrompe im Kuppeloktogon des Katholikons von Hosios Lukas

Hauptbeispiele dieser Bauart sind die beiden besterhaltenen und architektonisch reichsten Klosterkirchen von Hellas, Daphni bei Athen und das Katholikon von Hosios Lukas, beide der Zeit um das Jahr 1000 angehörig. Ich gebe hier (Abb. 96) den Grundriß und die Innenansicht dieser letzteren Kirche nach den Aufnahmen von Schultz und Barnsley.[2] Man gehe aus von dem Rund der Kuppel. Es wird umschlossen von einem Achteck, dessen Seiten genau zwischen den paarweis angeordneten Pfeilern und dem diagonalen Abstand ihrer inneren Ecken liegen. Die Räume zwischen den Pfeilern bilden das in den Achsen liegende Kreuz, Nebenräume in den vier Ecken ergänzen dieses Mittelkreuz zu einem nach außen rechteckigen Baukristall. Im Aufriß sieht man über dem Erdgeschoß Emporen angeordnet; über ihrem Kranzgesims beginnen die Gewölbe. Die Pfeilerpaare werden in den Achsen durch breite Gurtbogen verbunden. Das für den Bautypus entscheidende Motiv aber sitzt über den diagonalen Achteckseiten: jene über die Quadratecken gespannten Nischen, die man gern als Trompen bezeichnet. Es sind in den Oktogonseiten Bogen, die sich dann trompetenartig nach den einspringenden Kanten und der Ecke des Quadrates einziehen. Die Trompe bildet im Grundriß ein rechtwinkliges Dreieck.

Um das Motiv dieser Ecktrompe in seiner Eigenart recht deutlich zu machen, gebe ich hier noch (Abb. 97) die Photographie einer solchen einspringenden Ecknische des Katholikons von Hosios Lukas mit der Darstellung der Geburt Christi. Man sieht von unten herauf die mit Marmor inkrustierten Wände der Emporen aufsteigen, in der Ecke stoßen zwei rundbogige Öffnungen mit eingestellter Mittelsäule und Balustraden zusammen. Darüber die Bogen des Oktogons, dann das Kranzgesims der runden Kuppel. In den Zwickeln die Medaillons einzelner

[1] Byz. Zeitschrift V (1896), S. 140f.
[2] The monastery of Saint Luke, pl. 4.

Heiligen. Von den Bogen ist der am linken Rande offen; er liegt in der Achse des Quadrates, ist daher als Kreuzarm nicht geschlossen. Der Bogen in der Mitte der Aufnahme aber ist in einem halben Trichter oder Kegel nach der Quadratecke zu abgemauert. Am Rande umzieht ihn ein Ornament, die Trichterfläche ist geschmückt mit dem Mosaik der Geburt Christi. Das ist die typische Ecktrompe.

Ich blicke von diesem Beispiel unmittelbar zurück auf die Kirche des nestorianischen Klosters in Amida. Die Ostkuppel ruht dort nach de Hell auf den gleichen Ecktrompen in der Diagonale des durch sie über dem Grundquadrat errichteten Oktogons, während der eine Kreuzarm mit dem Stützenpaar hinüberleitet nach der Westkirche, die im Grundriß den reinen Typus der kreuzdurchsetzten Trompenkuppel vertritt, nur haben die Kreuzarme zwischen den Stützenpaaren in den Achsen nicht die volle Breite der Seite des in das Quadrat eingeschriebenen regelmäßigen Achteckes. Die Säulen halte ich noch für alt, die Spitzbogen aber mit den zum Kuppelrund überleitenden Stalaktiten für eine jüngere Restauration, entstanden vielleicht nach einem Kuppeleinsturz. Dagegen könnte m. E. alt sein die Ergänzung des Kuppelkreuzes durch Eckräume zum kubischen Baukristall.

Es unterliegt kaum einem Zweifel, daß das System der Raumverteilung und Konstruktion hier im nördlichen Mesopotamien im Prinzip genau das gleiche ist wie drüben in Hellas. Wie ist diese Tatsache zu erklären? Ist dieser Typus in beiden Gebieten unabhängig entstanden, liegt eine direkte Abhängigkeit vor oder vermittelt zwischen beiden Gebieten ein drittes?

Als ich vor vierzehn Jahren die Glieder dieses Typus in Hellas zusammenstellte, ging ich aus von einem neuen Beispiel, der Nea Moni auf Chios. Für dieses Kloster aber meldet die Überlieferung, daß seine Kirche auf Befehl des Kaisers Konstantin Monomachos im Jahre 1042 von einem byzantinischen Hofarchitekten begonnen und unter Zuführung kostbaren Materials aus der Hauptstadt ca. 1056 vollendet wurde. Es lag der Schluß nahe, daß diese Klosterkirche wie die beiden etwas älteren in Hellas — auch für Hosios Lukas meldet die Legende den Zusammenhang mit Byzanz — „den am Schluß der makedonischen Periode in Konstantinopel gültigen Typus des Kirchenbaues lieferte". Diese Annahme erhielt scheinbar ihre Bestätigung dadurch, daß ich nachträglich[1] nach der Beschreibung bei Clavijo[2] wenigstens eine Kirche am Bosporus nachweisen zu können glaubte, die des heiligen Johannes „de la piedra", die möglicherweise diesen Typus gezeigt hat.

Inzwischen ist vor kurzem eine ohne mein Zutun entstandene Arbeit erschienen[3], die, freilich ausgehend von der Annahme, daß in Konstantinopel kein Vertreter dieses Typus nachzuweisen sei, zu dem Resultat gelangt, es sei die Möglichkeit einer Beziehung zur Reichshauptstadt überhaupt auszuschließen. Dieser eigenartige Typus, und zwar im besonderen die Verwendung von Ecknischen mit Säulen, sei vielmehr entweder direkt von Ägypten nach Kleinasien übertragen worden, wo er schon in früher Zeit konstruktiv durchgebildet erscheine, oder die Entwicklung gehe in beiden Fällen wenigstens auf denselben Ausgangspunkt zurück, der vielleicht in Syrien zu suchen sei. Damit ist ein neuer Angriffspunkt in dem von mir vor fünf Jahren aufgestellten Problem „Orient oder Byzanz"[4] geschaffen. Es wird sich nun zunächst darum handeln, festzustellen, auf welchem Wege man zu der neuen Auffassung über die Provenienz des Typus gelangt ist. Ausgangspunkt muß die Frage nach dem kreuzförmigen Grundriß überhaupt sein.

Im 4. Jahrhundert sprechen literarische Quellen öfter vom kreuzförmigen Typus. Gregor von Nyssa beschreibt ihn zwischen 379—394 in einem Briefe an den Bischof Amphilochios

[1] Byzantinische Zeitschrift, X (1901), S. 224.
[2] Historia del gran Tamerlan (Unger-Richter, Quellen, S. 247, No. 660).
[3] Friedenthal, Das kreuzförmige Oktogon, Karlsruhe 1908, S. 16 und 27.
[4] Die Miniaturen des serbischen Psalters. Denkschriften der Wiener Akademie, LII, S. 87.

von Ikonium.[1] „Ein Kreuz ist der Grundriß der Kapelle", die Mitte wird gebildet von acht im Kreise angeordneten Stützen, zwischen denen sich in den Diagonalen Nischen ausbuchten, während die Kreuzarme in den Achsen liegen. Von dieser Art sagt Gregor: „Die Verbindung der Räume ist so hergestellt, wie man es durchgehends bei dem kreuzförmigen Typus (ἐν τῷ σταυροειδεῖ τύπῳ) findet." Diese Art von Bauten müssen also damals in Kleinasien bereits allgemein in Anwendung gewesen sein. Es überrascht daher nicht, diesen Typus auch bei der 382 in Mailand erbauten Apostelkirche angewendet zu sehen; Ambrosius, der in der Gründungsinschrift ausdrücklich von der „forma crucis" spricht[2], stand mit den kleinasiatischen Bischöfen in naher Verbindung. Die Anregung für Ambrosius, der kurz vorher in Konstantinopel gewesen war, wie für die Verbreitung dieses Typus im allgemeinen, dürfte, nahm ich an[3], das Mausoleum gegeben haben, das Konstantin für sich und die Apostel in Konstantinopel erbaute. Gregor von Nazianz sagt von diesem, daß es sich kreuzförmig nach vier Seiten ausdehne (πλευραῖς σταυροτύποις τέτραρχα τεμνόμενον). Neuerdings ist eine andere Beschreibung gefunden worden[4], die um 1200 von Nikolaos Mesarites, also mehr als 800 Jahre später, verfaßt ist und in der das Gebäude genannt wird: kugelförmig und kreisrund, wegen des beträchtlichen Umfanges durch eine dichte Reihe von ringsum laufenden Pfeilern der Halle gegliedert (σφαιροειδὴς καὶ κυκλικὸς ὁ σύμπας οὗτος ναός, διὰ τὸ πολυχωρητότερον ὡς οἶμαι τοῦ σχήματος πυκναῖς περικύκλῳ στωϊκαῖς γωνίαις κατατεμνόμενος). Daraufhin wird der Vers des Gregor von Nazianz als Interpolation und das Mausoleum als Rundbau ohne Kreuzdurchsetzung hingestellt.[5] Nach dem Material, das mir in dieser Frage jetzt vorliegt, möchte ich doch zur Vorsicht mahnen und zunächst noch bei meinem Standpunkte beharren.[6] Es ist durchaus möglich, daß ein Bau gleichzeitig Rundbau und kreuzförmig ist.

Der kreuzförmige Kirchenbau ist dem 4. Jahrhundert vollkommen geläufig. Er wird daher wohl älter sein als diese Zeit. In der Tat stellt er sich dar als die oberirdische Parallele zu einer uralten, im hellenistischen Oriente heimischen Form des Grabbaues. Ausgangspunkt nämlich ist, wie ich schon „Orient oder Rom", S. 20 annahm, die entgegen Rom im ganzen übrigen Reichsgebiete übliche Form der Katakombe.[7] Diese war, in den Fels gearbeitet, eine kreuzförmige in der Art, daß sich an ein Mittelquadrat in den Achsen Kammern anschlossen. Sobald man anfing, die Grabstätten über der Erde zu errichten, zugleich aber an dem traditionellen Typus der Raumverteilung festhielt, war in die Entwicklung der Architektur ein neues Problem getreten. Vor allem handelte es sich um die Art der Eindeckung des Mittelraumes, von dem die Kreuzarme in den Achsen ausgingen. Die Masse der kleinasiatischen Bauten[8] zeigt, wie das Mausoleum der Galla Placidia in Ravenna[9] und die Kirche in Casaranello[10], das in der Katakombe herkömmliche Mittelquadrat überwölbt durch eine einfache Hängekuppel. Gregor von Nyssa stellt in die Kreuzung der Arme ein Oktogon, in Persien dagegen — und das ist für uns das Entscheidende — wird man von vornherein die Trompenkuppel über das Quadrat gesetzt haben. Das war landesüblich, wie hier kurz gezeigt werden soll.

[1] Kleinasien, ein Neuland, S. 71 f.

[2] Ebenda, S. 137.

[3] Ebenda, S. 138.

[4] A. Heisenberg, Die Apostelkirche in Konstantinopel, S. 107.

[5] Vgl. das Mausoleum Diokletians in Spalato oder das des Theodorich in Ravenna.

[6] Vgl. auch meine Anzeige des Heisenberg'schen Buches in der Beilage der Münchener Neuesten Nachrichten vom 3. März 1909, No. 51.

[7] Vgl. darüber jetzt Schultze-Führer, Die altchristlichen Grabstätten Siziliens. Dazu meine Besprechung Byzantinische Zeitschrift, XVII (1908), S. 278.

[8] Kleinasien, ein Neuland, S. 135 f. und Miß Lowthian Bell, Revue arch. 1906. Dazu jetzt Ramsay-Bell, The thousand and one churches, p. 340 f.

[9] Das von der Apostelkirche in Mailand gewiß unabhängig ist. Vgl. Friedenthal, S. 56.

[10] Haseloff, Boll. d'arte, I (1907). Vgl. Byzant. Zeitschrift, XVIII (1908), S. 640.

Schon in den Palästen des Fars findet sich die Trompenkuppel über dem Quadrat. Ich gebe (Abb. 98) den Grundriß und (Abb. 99) die Trompenansicht eines Saales im Palast von Serbistan.[1] Man sieht, wie da eine tonnengewölbte Vorhalle nach dem kuppelgewölbten Hauptsaale führt, dessen Wände bereits von kreuzförmig in den Achsen liegenden Nischen mit Durchgängen nach den übrigen Räumen hin durchsetzt sind. Über dem Grundquadrat in Stein liegt eine Ziegelkuppel, die zur Basis eine Übergangssphäre hat, in der als Hauptmotiv die Trompe auftritt. Diese Region bildet zugleich den Tambour insofern, als neben der Trompe rechts ein Fenster (heute geschlossen) sichtbar wird. Die Trompe selbst besteht aus Steinen, die sich nicht sehr regelmäßig zu immer größeren Spitzbogen über Eckstellen. Über diese Details gibt näheres Dieulafoy, a. a. O.

Abb. 98. Serbistan, Palast: Grundriß.



Abb. 99. Serbistan, Palast: Ecktrompe.

Eine ähnliche Raumverteilung und Konstruktion findet sich an dem frühislamischen Khalifenpalaste von Samarra im südlichen Mesopotamien. Ich gebe (Abb. 100) den Grundriß nach der Aufnahme von Herzfeld.[2] Wir sehen wieder den großen Saal mit der hier mehr in die Tiefe gezogenen und dreiteiligen Vorhalle. Der Saal ist quadratisch, aber leider ganz zusammengestürzt. Herzfeld nimmt wegen der geringen Mauerstärke und der Raumweite von fast 17 m an, daß er wohl nur von einer flachen Decke auf Stützen überspannt gewesen sein könne. Die beiden Kuppeln des nestorianischen Klosters in Amida dürften den Gegenbeweis erbringen. Davon später. Hier sei zunächst eingegangen nicht auf den Saal selbst, sondern auf die Einwölbung der beiden Nischen, die sich hinter die seitlichen Bogenöffnungen der Fassade legen. Ich darf dafür hier zwei Neuaufnahmen von Miß Bell vorbringen. Abb. 101 zeigt die Gesamtfassade[3]. Im Hintergrunde der seitlichen Bogen erscheinen die Ecktrompen, die Abb. 102 in einer Detailaufnahme wiedergibt. Diese Seitenvorhallen sind im Grundriß halbe Quadrate; die Trompen befinden sich in der Kämpferzone entsprechend der Stelzung der Fas-

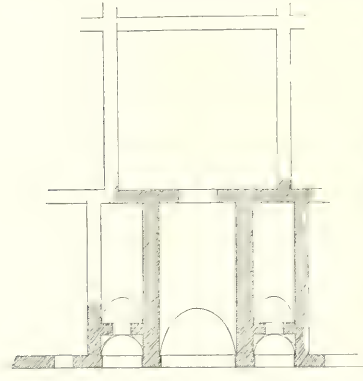


Abb. 100. Samarra, Dar al-Kalifa: Grundriß.

[1] Nach den Aufnahmen von Flandin et Coste, Perse ancienne, pl. XXVIII. Vgl. Dieulafoy, L'art antique de la Perse, vol. IV, pl. III. Danach pl. V ist Abb. 6 angefertigt.

[2] Samarra, Berlin 1907, S. 5 u. 13.

[3] Nach einer Aufnahme von Miß Bell.



Abb. 101. Samarra, Dar al-Khalifa: Frontansicht.

sadenbogen in den hinteren Ecken. Sie sind hier in horizontalen Schichten als richtige spitzbogige Nischen gebildet. Es scheint also, daß die Trompe sehr verschieden ausgeführt wurde.

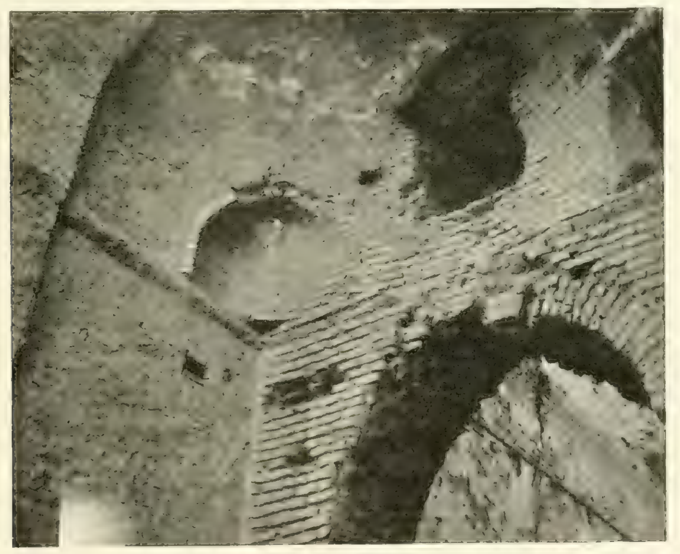


Abb. 102. Samarra, Dar al-Khalifa: Ecktrompe

Mir ist noch ein Beispiel am Torbaue auf der Zitadelle von Rabat Amman im Moab zur Hand, einem Baue, der ebenfalls zweifellos persischen bzw. frühislamischen Ursprunges ist.[1] Abb. 103 ist nach einer Aufnahme von Bruno Schulz hergestellt. Wir sehen die Ecke eines der Kreuz-

[1] Mschatta, Jahrbuch der preuß. Kunstsamml. 1904, S. 350.

arme, die das Mittelquadrat durchsetzen. Die horizontalen Steinschichten laufen die Ecke überkragend durch, die Nische ist rein atavistisch durch eine umlaufende Kante angedeutet. — Ich verzichte darauf, an dieser Stelle die Weiterentwicklung der Trompe durch Vervielfältigung zu dem von uns „Stalaktiten" benannten Gebilde zu verfolgen — Abb. 104 mag den Weg andeuten, den das Motiv genommen hat (davon später) — wende mich vielmehr ihrem Auftreten in der altchristlichen Kunst zu.

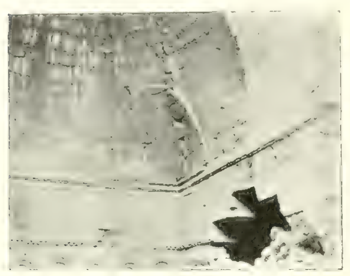


Abb. 103. Ammau, Torbau: Scheintrompe.

Es ist keineswegs ausgeschlossen[1], daß Trompen schon in den kreuzdurchsetzten Kuppeln des 4. Jahrh. vorkamen, waren sie doch nachweislich um diese Zeit im Gebrauche, sobald es sich um Überführung eines Quadrates in das Kuppelrund handelte. Beweis dafür sind in Kleinasien der Kuppelturm von Khodja Kalesi, in Ägypten die Kuppeln des Roten und (in der Restauration) die des Weißen Klosters bei Sohag. Trotzdem ich die Beispiele bereits „Kleinasien, ein Neuland, S. 113 f." zusammengestellt habe, sei hier eines der Klischees nochmals wiederholt. Es geschieht das deshalb, weil in diesen Beispielen das Trompenschema von einem für Amida be-



Abb. 104. Eskisehehr, Ulu Djami: Stalaktitenbildung

deutungsvollen Motive, der Säule, begleitet ist. Wir sehen (Abb. 105) in Deir el ahmar über den Schildbogen des quadratischen Kuppelraumes einen Tambour, dessen Ausstattung im kleinen einen Begriff geben kann von dem mit Säulen geschmückten Westraum des nestorianischen Klosters, dessen Kuppel eingestürzt ist. Wie dort spannt sich über die Ecke der auf den Säulen ruhende Spitzbogen, wie dort sind in den Achsen leicht statt der Rund- vielmehr Spitzbogen zu denken, die hier das Fenster, wie dort die Kreuzarme übersetzen.

[1] Wie Friedenthal, a. a. O., annimmt.

In beiden Fällen entspricht die Breite nicht der Achteckseite, Kreuzarm und Fenster sind schmäler. In Amida ist das Säulenschema vereinfacht, 8 Säulen statt 24. Ein Mittelding mit 12 Säulen im Tambour von Kodja Kalessi. Eine Parallele mit 8 Säulen wie im nestorianischen Kloster von Amida wird unten aus dem nahe dem Euphrat gelegenen Resapha vorgeführt werden.



Abb. 105. Trompenkuppel im Roten Kloster bei Sohag. (Mit Genehmigung der J. C. Hinrichs'schen Buchhandlung wiederholt aus Strzygowski, Kleinasien.)

Es gibt auch im Mittelmeergebiete ein Gebäude, das dem Kloster von Amida in der Säulenverteilung sehr nahe kommt, die am jonischen Gestade stehende Nea Moni auf Chios, jenes Kloster, von dem seinerzeit meine Untersuchung der ganzen Baugruppe ausging. Inzwischen ist das Innere so entstellt worden, daß ich mich dafür nur auf meine eigenen Aufnahmen berufen kann. Der Grundriß (Abb. 106)[1] zeigt einen quadratischen Saal, den nur im Osten und Westen Nebenräume umgeben, während die Kuppel im Norden und Süden lediglich auf den Umfassungsmauern ruht — wie in der Ostkirche von Amida. Trotzdem ist der kreuzförmige Grundriß angedeutet durch Nischen, die in die Oberwände gelegt sind[2], und vor allem — wie in der Westkirche des nestorianischen Klosters von Amida — durch Säulen, die in den acht Ecken der Kreuzarme stehen. In der Nea Moni kommt dabei überdies ein Motiv zur Anwendung, das als spezifisch persich bezeichnet werden muß, die Anordnung der Säulen in Paaren. Man blicke zurück auf Abb. 98, den Grundriß des Palastes von Serbistan[3] und wird die Längssäle zu beiden Seiten der zentralen Kuppel mit demselben System von Doppelsäulen und Nischen ausgestattet finden wie in dem Kloster von Chios. Dabei kann kein Zweifel sein, daß hierin Persien der gebende Teil ist, besonders seit durch das nestorianische Kloster von Amida und ein genaueres Verfolgen der Konstruktionsart deutlich geworden ist, daß dieser Kirchentypus als der wahrscheinlich spezifisch persische angesprochen werden darf. Es spielt dabei gar keine Rolle, daß für Hosios Lukas und die Nea Moni Bauleute aus Konstantinopel als Schöpfer genannt werden; der Typus wäre dann eben, was ohne weiteres anzunehmen ist, auch durch die Reichshauptstadt hindurchgegangen. Es ist aber auch möglich, daß nur die kostbare Innenausstattung der beiden Klosterkirchen auf Kosten des Hofes zu setzen ist, während der

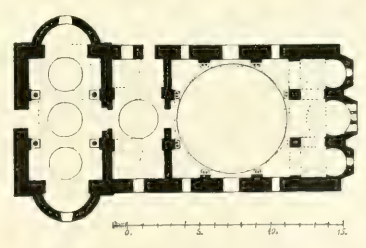


Abb. 106. Nea Moni, Kirche: Grundriß

[1] Nach Wulff, Das Katholikon von Hosios Lukas, S. 20.

[2] Dabei wird die Wand im Norden und Süden so dünn und ähnlich durch ein Fenster durchbrochen wie in der Kuppel von Kasr ibn Wardan. Vgl. Butlers Monographie in der Princeton Expedition.

[3] Details bei Dieulafoy, a. a. O., IV, p. 24 f. u. pl. VII.

Bautypus im Gefolge einer auf Mesopotamien zurückzuführenden Klostertradition zu erklären wäre[1], ähnlich wie der trichore Typus dem ägyptischen Klosterbrauch zuzukommen scheint und die mesopotamische Tradition in Chios und Hellas durchsetzt wird von der Herrschaft der ägyptischen auf dem Athos.

Amida kann der Nea Moni in Chios unter Umständen noch näher stehen, als bisher zutage getreten ist. Man nehme die Beschreibung des Ostraumes, wie sie H. de Hell liefert. Er sagt, in diesem zweiten Schiff sei jede Seite mit vier Säulen geschmückt gewesen, die Rundbogen getragen hätten (dominés par des murs droits), als Stützen der Ziegelkuppel. Ich verstehe das so, daß die Säulen mehr dekorativ vorgelegt waren, die Mauern die eigentliche Arbeit verrichteten. Man betrachte Abb. 107, eine Aufnahme der Nea Moni, die ich bisher nicht publiziert habe, weil unglücklicherweise eine zweite Aufnahme, ein Mosaik darüber photographiert ist. Heute, wo die Säulenpaare in dem chiotischen Kloster wegrestauriert sind, bilde ich sie trotzdem ab.[2] Man sieht rechts noch das Säulenpaar intakt von den hochgestreckten Basen mit ihrer Kuppelung bis herauf zur oberen Stellung. Links waren sie schon 1889 durch das Erdbeben zerstört. Und doch steht die Kuppel, die Mauern leisten die ganze Arbeit. H. de Hell spricht in der nestorianischen Kirche von Amida von vier Säulen auf jeder Seite. Wie sind die in Abb. 92 unterzubringen? Ich denke doch auch vielleicht zu zwei Paaren auf jeder Seite, wie in der Nea Moni. Das Motiv ist ja an sich persisch, also von vornherein in Amida zu erwarten. Dort dürfte sich die Ausführung von der Nea Moni nur dadurch unterscheiden, daß sich zwischen den Mauerpfeilern mit den Säulenpaaren seitliche Galerien öffnen. Auch sind die Säulen selbst noch nicht so fremdartig orientalisch wie in der Nea Moni — man findet eine Analogie in St. Elias in Brussa[3] —, sondern, wie H. de Hell sagt: „Les moulures des dites colonnes appartiennent au style grec de la décadence“, d. h. sie entsprachen gerade der Zeit, in die ich den ganzen Kirchenbau des nestorianischen Johannesklosters datiere, der ausgehenden hellenistischen bzw. frühchristlichen Kunst.



Abb. 107. Nea Moni, Kirche: Innenansicht. (Darüber leider eine Mosaikaufnahme.)

In Persien muß eine Neigung für den kreuzförmigen Grundriß mit zentralem Quadrat latent gewesen sein. Wenigstens kommt er etwa gleichzeitig oder 1—200 Jahre später als die im Norden auftretende Trompenkuppel der Christen im Süden auf mit der Madrasa. Diese islamische Bauform wird von türkischen Stämmen aus Persien gebracht und stellt sich dann

[1] Vgl. dazu Friedenthal, a. a. O., der auf Ägypten oder Syrien rät.

[2] Man beachte die kleine Ecktrompe links in der Ecke beim Übergange zur oberen Nischenreihe.

[3] Texier and Popplewell Pullan, Byzantine architecture, pl. LVI.

ebenso neben die ältere Moschee wie im Norden das verwandte Gebilde neben die hellenistisch-byzantinische Kirche. Der älteste Vertreter dieser Bauart ist das kreuzdurchsetzte Quadrat in dem monumentalen Tor auf dem Burgberge von Rabbat Amman.[1] Diese islamische Form unterscheidet sich von der christlichen sehr wesentlich dadurch, daß über dem Quadrat keine Kuppel sitzt, die Mitte vielmehr unter freiem Himmel liegt.

Wenn daher die Madrasa hier überhaupt in die Ursprungsfrage der kreuzförmigen Trompenkuppel hereingezogen wird, so geschieht dies lediglich um der Raumverteilung willen; das Quadrat mit den Liwanen scheint die persische Grundform, die hellenistische dagegen ursprünglich der Kreis und das Oktogon. Das gilt auch für die Kuppelkonstruktion. In Persien sind in vorislamischer Zeit vorwiegend Kuppeln über dem Quadrat nachzuweisen, im hellenistischen Kunstkreise — von einer Ausnahme, der Hängekuppel, abgesehen, die weder des Pendentifs, noch der Trompe bedarf — vorwiegend solche über dem Kreise bzw. dem Oktogon. Und selbst da scheinen sich im Westen doch noch persische Züge anzukündigen. Gregor von Nyssa gibt seinem Oktogon eine orientalische Spitzkuppel, wie sie in Mesopotamien und Südpersien von alters her üblich war. Danach möchte man geneigt sein, einen Zusammenhang Kleinasiens mit diesen Ländern auf dem Gebiete des kreuzdurchsetzten Kuppelbaues anzunehmen, so daß schon für das 4. Jahrh. gelten würde, was oben auf Grund der Anwendung der Trompe für das 11. Jahrh. geltend gemacht worden ist. Nach den Erfahrungen, die ich auf dekorativem Gebiete gemacht habe[2], nimmt mich diese Tatsache nicht wunder; es sind auch da gerade die Zeiten vom 4. bis zum 11. Jahrh., in welchen Persien die an sich schon dem Orient ausgelieferte hellenistische Formenwelt von Grund auf durchsetzt und verändert. Die Architektur mag dieser großen Bewegung noch am meisten widerstanden haben. Das Auftreten der kreuzdurchsetzten Trompenküppel aber ist jedenfalls ein deutliches Anzeichen ihres Vorhandenseins. Siegreich blieb schließlich doch die Kreuzkuppel mit Pendentifs über vier Stützen in den Ecken des der Mittelapsis entsprechenden Quadrates.

Für den persischen Ursprung der kreuzdurchsetzten Trompenkuppel kann endlich noch ein Merkmal geltend gemacht werden, das für manchen vielleicht den Ausschlag geben dürfte. Die Dimensionen der hellenischen Kuppeln sind verhältnismäßig geringe. Die Kuppel der Nea Moni hat 7,80 m, die von Daphni 7,85 m, die von Hosios Lukas 8,10 m.[3] Man möchte, wenn die Entwicklung von West nach Ost gegangen oder Konstantinopel in beiden Gegenden der gebende Teil gewesen wäre, in Amida ähnliche Dimensionen erwarten, besonders da es sich doch auch hier um einen Klosterbau handelt. Auf diesem Punkte tritt einmal die Bedeutung der Denkmäler von Amida klar ins Licht: die beiden Kuppeln des nestorianischen Klosters sind mehr denn doppelt so groß als die hellenischen. Dazu kommt eine sehr merkwürdige Tatsache, die kaum durch einen Zufall zu erklären sein dürfte: die Spannung der beiden Kuppeln von 17,10 m entspricht fast genau derjenigen des großen Zentralsaales im Khalifenschlosse von Samarra mit „fast 17 m". Wir haben es also vielleicht mit einer in Mesopotamien üblichen Dimension zu tun. Darauf weist auch der eine Durchmesser des ovalen Oktogons von Wiranschehr mit 34,50 m Länge. Diese Maße werden unter dem neuen Gesichtspunkte nachzuprüfen sein.

Für die Aufnahme des persischen Kirchentypus im Westen könnte geltend gemacht werden, daß er sich besonders für solche Bauten eignete, die über einer ausgedehnten Krypta zu errichten waren. Musterbeispiel ist Hosios Lukas, wo die Krypta den Gesamtraum der Kuppel des Trompenquadrates einnimmt. Hier in der Unterkirche, wo es sich nicht um ein Freihalten der Mitte handelt, ist denn auch das Vierstützensystem angewendet.[4]

H. de Hell hat nicht mit Unrecht erwähnt, daß die Moscheen von Brussa in ihrer Grundrißbildung und Konstruktion an die Doppelkirche des nestorianischen Klosters in Amida er-

[1] Mschatta, S. 351 f. — [2] In dem Buche über Mschatta und unten.

[3] Im serbischen Kloster Studenitza hat die ebenfalls allen drei Apsiden vorgelegte Kuppel ca. 9 m Durchmesser.

[4] Vgl. Wulff, Das Katholikon von Hosios Lukas, S. 3.

innern. In Brussa steht auf dem Hügel im Osten der Stadt die Ruine der um 1400 erbauten Moschee Bayazid Yilderim, des Vorbildes der in aller Pracht erhaltenen Yeshil Djami von 1420 ca.[1] und der Muradjye. Aber dieses Verbinden zweier Kuppelräume auf quadratischer Grundlage liegt auch schon in der Ruine aus Justinians Zeit in Philippi[2], in der kleinasiatischen Doppelkirche von Ütshayak und der Irenenkirche von Konstantinopel vor.[3] Besondere Beachtung wird in diesem Zusammenhang die Sergius- und Bakchos-Kirche ebenfalls in Konstantinopel verdienen. Klarzustellen, wie da die Zusammenhänge liegen, muß ich späteren Studien anheimgeben. Die Osmanen können leicht zum zweiten Male einen ursprünglichen persischen Typus nach dem Westen gebracht haben.

Hier sei noch auf eine Erscheinung aufmerksam gemacht, die mir das hohe Alter der Trompenkuppel zu beweisen scheint. Ich meine die Einteilung der gemalten Decken in den römischen Katakomben. Schon in den allerfrühesten der Domitillakatakombe, die Wilpert[4] in die zweite Hälfte des 1. Jahrhunderts setzt, ist bezeichnend für den Deckenschmuck, daß die Ecken von Bogen übersetzt werden, auf denen sich dann der weitere Schmuck aufbaut, oder denen in der Gegenbewegung ein mittlerer Kreis entspricht. In den aus der Puzzolanerde ausgehöhlten Gewölben der römischen Katakomben ist dieser Schmuck gewiß nicht aufgekommen. Ich nehme an, daß seine Beliebtheit auf die persischen Ecktrompen zurückzuführen ist, wofür als architektonisches Hauptbeispiel die Wölbung von S. Giovanni in fonte in Neapel zu betrachten ist. Die Mauern stehen im Quadrat und werden durch Ecktrompen in das Oktogon als Unterlage der Wölbung übergeleitet.[5]

Zum Schlusse möchte ich hier noch einen Gedanken aussprechen, der sich vielleicht in Zukunft fruchtbringend erweisen wird. Ich gehe dabei aus von der durch de Beylié und de Hell bezeugten Tatsache, daß der Chorschluß der Kirche des nestorianischen Klosters von Amida geradlinig ist, und zwar nicht etwa nur im Äußern, entsprechend dem syrischen Brauche, wo trotzdem innen runde Apsiden angebracht sind, sondern auch im Innern. Der Fall steht nicht vereinzelt in Mesopotamien. General de Beylié hat in seinem Buche „Prome et Samarra" Seite 61 den Grundriß der chaldäischen Kirche zu Mardin skizziert. Sie soll dem 5. und 11. Jahrhundert angehören. Auch da bildet das Zentrum eine große, allen drei Apsiden in der typischen Weise vorgelagerte Kuppel. Sie ist leicht konisch und wird von Spitzbogen getragen. Es ist nun bezeichnend, daß die Apsiden alle geradlinig abschließen. Bei der armenischen Kirche desselben Ortes, deren Grundriß Beylié a. a. O. ebenfalls skizziert, sind die Seitenapsiden geradlinig geschlossen, die Mittelapsis durch einen sehr flachen Segmentbogen. Es fällt mir nun auf, daß nach der jetzt allgemein herrschenden Annahme der geradlinige Chorschluß auch bezeichnend war für die Apostelkirche Justinians in Konstantinopel.[6] Dieser mächtigste Kirchenbau von Byzanz nach der von kleinasiatischen Baumeistern errichteten Sophia ist auch sonst bemerkenswert durch seine allem Byzantinischen gegenüber stark ausgeprägte Eigenart. Man macht sich gut eine Vorstellung von ihm durch S. Marco in Venedig, das als eine Kopie gelten kann. Fünf Kuppeln nicht nach der Art der byzantinischen Kreuzkuppelkirche, d. h. mit einer Hauptkuppel über der Mitte eines tonnengewölbten Kreuzes, sondern auch diese Kreuzarme durch Kuppeln eingewölbt. Ob die Kuppeln der Apostelkirche mit byzantinischen Pendentifs oder persischen Ecktrompen konstruiert waren, geht leider aus den Beschreibungen nicht hervor. Wenn wirklich, wie Konstantinos Rhodios v. 550 f. angibt, Anthemios von Tralles und

[1] Edhem Pascha, a. a. O.; Saladin, Manuel, p. 487, und sonst. Vgl. auch Wilde, Brussa 1909.

[2] Vgl. meine Aufnahme Byzant. Zeitschrift, XI (1902), S. 473 f.

[3] Salzenberg, Die altchristlichen Baudenkmale, Taf. XXXIII. Gurlitt, Die Baukunst von Konstantinopel, S. 17.

[4] Die Malereien der Katakomben Roms, Taf. 27.

[5] Garrucci, Tav. 270; Muñoz, L'arte XI.

[6] Vgl. zuletzt Heisenberg, Grabeskirche und Apostelkirche, II, 113 u. 134.

der jüngere Isidoros, zwei Baumeister der Sophienkirche, auch das Apostoleion erbaut haben, dann wird zu erinnern sein an deren Beziehungen zu Nordmesopotamien.[1]

3. Die Marienkirchen von Amida. Der Kult der Gottesmutter führte seit dem Jahre 431 im ganzen Gebiete des Christentums zu bedeutenden Kirchenbauten. Es besteht daher von vornherein die Möglichkeit, daß Amida mehrere Kirchen auf den Namen Maria besaß, und das bestätigt auch Pognon, indem er meint, jede Sekte würde wohl über ihre eigene Kirche dieser Art verfügt haben. Vor allem müßte man mit einer melkitischen Marienkirche rechnen, ja sie dürfte die älteste und größte gewesen sein, weil die Melkiten „en communion avec Rome et Constantinople, détenaient, dans les villes importantes comme Amida, toutes les grandes et anciennes églises au moment de l'invasion arabe; les Jacobites n'avaient guère que de petites églises récentes, plus ou moins tolérées par l'autorité. Les Arabes ont mis toutes les communautés chrétiennes sur le même pied et les Melkites ont cessé de tenir le haut du pavé. Beaucoup d'églises sont devenues mosquées, mais les églises qui sont restées églises n'ont pas cessé d'appartenir à la communauté à qui elles appartenaient lors de la conquête“. Soweit Pognon. Bezüglich der Jakobiten schreibt mir A. Baumstark, daß Maria auch bei dieser im 6. Jahrh. gegen die Orthodoxen und Nestorianer begründeten syrisch-monophysitischen Sekte in starker Verehrung stand. Ihnen gehört u. a. das Gottesmutterkloster der sketischen Wüste, Deir es-Suryani.[2]

Ich stelle nun zunächst die oben S. 166 gesammelten christlichen Notizen über Marienkirchen neben die arabischen. Nach Johannes von Ephesos bauten zwei Eremiten, Simeon und Sergios, auf den Trümmern der von ihnen zerstörten Synagogen ein kleines Martyrium der Muttergottes. Nach Wakidi (trad. Niebuhr 94) baute eine Prinzessin Maria, die von den Arabern um die Mitte des 7. Jahrh. aus Amida vertrieben wurde, eine schöne große Kirche. Es ist anzunehmen, daß es eine Marienkirche war. Im 11. und 12. Jahrh. wurden in der Muttergotteskirche allerhand Persönlichkeiten beigesetzt; die Kirche muß nach den Berichten ganz angefüllt mit Gräbern gewesen sein. Nach Abul Faradj (trad. Bruns 647) brannte eine magna ecclesia Deiparae von Amida im Jahre 1297 n. Chr. ab. Im Jahre 1306/7 wurde, worauf auch Baumstark weist, eine Muttergotteskirche neu, d. h. doch wohl nur wiederaufgebaut. 1579 erfolgt eine Plünderung.

Die wichtigste Quelle findet sich bei Gio. Batt. Ramusio, Secondo volume delle navigationi et viaggi (Venetia 1583). Er druckt (fol. 79) den Bericht eines Kaufmanns ab, der über acht Jahre in Persien verbrachte und seit 1507 unter dem Sefewiden Ismail I. gedient hatte:

„Da questo castello a tre giornate si truoua la gran città di Caramit, la quale, come nelle lor chroniche vien detto, fu fabricata da Cōstantino Imperatore, & volge di circuito da dieci in dodici miglia. È murata di grosse mura di pietra viua lauorate, di maniera, ch'elle paiono dipinte, & attorno attorno sono fra torri, & torrioni trecento sessanta. Io per mio piacere caualcai due volte tutt'il circuito, considerādo q̃lle torri, & torrioni fatti diuersamente, que non è geometra, che non desiderasse di vederle tanto sono marauigliose fabriche: & in molti luoghi di quelle si uede l'arma imperiale scolpita cō vn'aquila di due teste, & due corone. In questa città ui si vedono molte marauigliose (B) chiese, palagi, quadri di marmi, scritti a lettere greche. Le chiese posson'essere di grādezza, come è quella di san Giouanni, & Paulo ò de'frati minori di Vinegia. Et in molte di loro sono molte reliquie di santi, & particolarmente quelle di san Quirino, che nel tempo, che li christiani dominauano, si posero in luce: & in una chiesa di san Giorgio io vidi vn braccio d'un santo in vna cassa d'argento, che si dice essere un braccio di san Pietro, & è tenuto con gran riuerenza. In questa chiesa v'è anche la sepoltura di Despinacaton, che

[1] Kleinasien, ein Neuland, S. 130; Byzant. Zeitschrift, XVIII (1909), S. 278 f. Darüber unten mehr.
[2] Oriens Christianus, II, S. 356 f.

fu figliuola del Re di Trabisonda nominato Caloianni, & è poueramente sepolta appresso la porta della chiesa sott'vn portico, in terra, & di sopra v'è vna cosa fatta a guisa d'una cassa vn braccio alta, & un braccio larga, & circa tre di longhezza, murata di mattoni, & di terra. V'è anche vna chiesa di san Giouanni benissimo fabricata, cō assaissime altre di molta bellezza, & dignità: fra lequali non uoglio gia lasciare a dietro, poi che mi viene alla memoria, una chiesa detta santa Maria, che a giudicio mio per le dignissime qualità sue, non fastidirà i lettori. Questa è una gran chiesa & ui sono dentro sessanta altari, come si vedono anche attorno attorno i luoghi delle capelle: & è tutta edificata in volte dalla parte di dentro, & le volte sono sostentate da piu di trecento colonne. Vi sono anche uolte sopra volte, che parimente son sostenute dalle colonne. Et per quel ch'io posso giudicare, questa chiesa non fu mai coperta nel mezo, però che cōsiderando il modo della fabrica; & massimamente il sacro fonte, doue si battezzaua, io vedeua essere al discoperto, come intenderete. Questo fonte del battesimo (C) è posto nel mezo della chiesa, ch'è d'vn fino alabastro, fatto come un gran mastebè grossissimo d'intorno intagliato di diuersi fogliami, tanto sottilmente lauorati, che non potria esprimerli. Egli è coperto d'vna bellissima cuba di marmo finissimo, laqual è sostenuta da sei colōne di marmo fino come cristallo, & anche queste colonne sono intagliate di belli, & sottili lauori, & tutta la chiesa è lastricata di marmo. Di qsta chiesa hora tutta la parte verso Ostro è fatta moschea, & l'altra parte è nel medesimo essere, che fu sempre, essendoui il conuēto, doue stantiauano li sacerdoti, nelqual è una mirabil fonte d'un'acqua chiara, com'un cristallo. Questa chiesa è tanto degnamente fabricata, che propriamente pare vn paradiso, tāti vi sono di belli, & splendenti marmi, hauendo colonne sopra colonne, come il palagio di san Marco in Vinegia. V'è anchora il campanile, doue stauano le campane, & in molte altre chiese ui sono li campanili senza le cāpane. Questa città è molto abbondante d'acque, che in molti luoghi sorgono fonti: & è parte in piano, & parte in monte, cioè in un uiaggio, nel mezo d'vna grā pianura: intorno dellaqual nascono infinite acque dolci. Ell'ha sei porte ben guardate co'suoi caporali, & soldati, tenendo ogni caporal per porta dieci, dodici, & venti compagni: & per ogni porta v'è vna bella, & grā fontana. Vi sono anche molti christiani, & piu numero che Macomettani, cioè, Christiani, Greci, Armeni, Jacobiti: & de'quali ogn'vn tiene la sua chiesa separatamente, officiādola come vogliano, senz'esser stimolati da Macomettani. Tra gli altri fiumi in questa città ve n'è vno dalla banda di Leuante, il quale è nominato (D) il Set. & al tempo del verno cresce marauigliosamente, & corre gagliardamente venendo ad Asanchif & a Gizire in Bagadet, & entra nel fiume Eufrate, & ambidue poi entrano nel mar Persico. Custaglialu Mahumetbec, signoreggia questa città con tutta la prouincia del Diarbec, però che Sciech Ismael gliela donò per esser suo cognato marito d'vna sua sorella, & a lui fedelissimo".

Ich wiederhole hier zunächst die Beschreibung der Marienkirche in deutscher Übersetzung:

„Dieses ist eine große Kirche, und darin sind 60 Altäre, wie man auch ringsum die Plätze der Kapellen sieht: und sie ist im Innern ganz erbaut in Bogen (in volte), und die Bogen sind getragen von mehr als 300 Säulen. Es sind da auch Bogen über Bogen, die ebenfalls von Säulen getragen sind. Und soweit ich urteilen kann, war diese Kirche niemals in der Mitte bedeckt, wenn man die Bauart bedenkt: und besonders den heiligen Brunnen, in dem getauft wurde, sah ich im Freien, wie ihr verstehen werdet. Dieser Taufbrunnen ist in die Mitte der Kirche gestellt, er ist von einem feinen Alabaster, gearbeitet wie eine sehr große „Mastebe"[1], ringsum eingeschnitten mit verschiedenem Blattwerk, so zart gearbeitet, daß ich es nicht ausdrücken kann. Er ist bedeckt von einer sehr schönen Kuppel vom feinsten Marmor, die von sechs Marmorsäulen so fein wie Kristall getragen wird, und auch diese Säulen sind geschnitten mit schönen und zarten Arbeiten, und die ganze Kirche ist gepflastert mit Marmor. Von dieser Kirche ist jetzt der ganze Teil gegen Mittag (ostro) zur Moschee gemacht, und der andere Teil

[1] Das Wort ist von den Italienern dem Arabisch-Ägyptischen entnommen und bedeutet Bank, erhöhter, massiver Sitz.

ist in dem Zustande, in dem er immer war, da dort das Kloster ist, wo die Priester alt wurden (?stantiavano), in welchem eine wunderbare Quelle eines Wassers so klar wie Kristall ist. Diese Kirche ist so würdig gebaut, daß sie eigentlich ein Paradies scheint, so viel schöne und glänzende Marmore gibt es dort, habend Säulen über Säulen wie der Palast von S. Marco in Venedig. Es gibt da auch den Glockenturm, wo die Glocken standen, und in vielen andern Kirchen sind dort die Campanili ohne Glocken."

Nach diesen Angaben muß also die Marienkirche aus zwei Teilen bestanden haben, einem südlichen, der zur Moschee umgebildet worden war und einem andern, der in Verbindung mit einem Quellkloster den Christen verblieb. Für die Verwendung als Moschee wird wohl der Hoftypus Voraussetzung sein; dazu stimmt, daß der Berichterstatter ausdrücklich sagt, die Kirche sei „im Innern" in Bogen erbaut. In die Moschee wird er kaum Eingang gefunden haben, also bezieht sich seine Beschreibung ganz auf die Kirche selbst, die zugleich Baptisterium war. Gehe ich aus von dieser Bestimmung und dem sechseckigen Tempelchen, das den Taufbrunnen überschattete — etwa wie im Baptisterium zu Aquileja —, so komme ich auf einen Zentralbau und möchte fast auch für das Innere des Kirchenbaues selbst hexagonale Grundform erwarten. So seltsam das im Abendlande wäre, im Orient gibt es dafür dennoch Beispiele. In Mesopotamien selbst beschreibt Maundrell 1699 einen sechseckigen Bau zu Corus[1]: „a noble old monument, sixsquare, which opens at six windows above, and is covered with a pyramidical cupola. In each angle within is a pillar of the Corinthian order of one stone, and there is a fine architrav all round just under the cupola, having had heads of oxen[2] carved on it, and it ends at top with a large capital of the Corinthian order." Ich erinnere ferner an den sechseckigen Vorhof in Baalbek und den hexagonalen Grundriß der Klosterkirche von Dau-Mendeli in Attika[3], wo zwischen die vier typischen Pfeiler noch zwei vor die Wände im Norden und Süden treten, die dann zusammen die Kuppel tragen. Da eine solche an der Marienkirche von Amida nicht oder um 1507 nicht mehr vorhanden war, der Taufraum vielmehr unter freiem Himmel lag, so kommt für uns eher Baalbek in Betracht. Wenn ich mir vergegenwärtigen will, wie diese Kirche mit 300 Säulen und 60 Altären zu denken ist, dann gehe ich am besten aus von S. Stefano rotondo in Rom. Diese „Sphinx des Coelius" ist rund, nicht sechseckig. Die Mitte kann dort gut unter freiem Himmel gedacht werden, umschlossen von 22 Säulen. Für sie wären in Amida 6 Pfeiler mit je etwa 4 Säulen, im ganzen also 24 Zwischensäulen vorzustellen. Dann ein zweiter Kranz, der in Rom 8 Pfeiler mit abwechselnd 4 oder 5, im ganzen 32 Säulen dazwischen zeigt, würde in Amida leicht auf jene 60 Altäre zu bringen sein, die, zwischen entsprechend zahlreichen, etwa $9 \times 6 = 54$ Säulen angebracht, den in S. Stefano an die Wände gemalten Märtyrerszenen entsprächen. Das Baptisterium von Amida müßte dann den an sich schon in den Dimensionen imposant wirkenden römischen Bau noch übertroffen haben. Ergänze ich mir zu den $24 + 54 = 78$ Säulen und 12 Pfeilern noch eine weitere radiale Expansion des Innenraumes, ähnlich S. Stefano, so komme ich leicht auf 150 Säulen im Erdgeschoß, denen, wie der Berichterstatter angibt, Emporen entsprachen, ganz abgesehen davon, daß auch das Äußere wahrscheinlich in der Art des Dogenpalastes und der Fassaden der großen Moschee in Amida selbst Säulen über Säulen zeigte. Mir schweben die Pisaner Bauten mit ihrem Reichtum an übereinandergeordneten Säulenreihen oder das Baptisterium in Parma vor, wenn meine Phantasie daran arbeitet, sich ein Bild der alten Marienkirche von Amida zu bilden.

Abgesehen von den bisher allein herangezogenen literarischen Nachrichten besteht heute noch eine jakobitische Marienkirche, an deren Nordseite nach Angaben von Pognon, der sie

[1] Vgl. Lethaby, Mediaeval art, p. 14.

[2] Vgl. den bekannten Stierfries im Innern der Fassadenwand von S. Apollinare nuovo in Ravenna.

[3] Annual of the British school of Athens, IX (1902/3), pl. XV.

l'église actuelle de Yoldat-Alloho (Gottesgebärerin) nennt, eine kleinere Jakobskirche stößt. Über die Marienkirche selbst ist den Aufnahmen und Notizen des Generals de Beylié folgendes zu entnehmen. Sie ist der Außenansicht nach (Abb. 108) so gut wie vollständig modern. Ein Portikus von drei, auf vier dicken Säulen ruhenden Rundbogen hat Kapitelle von ganz schematisch kelchartiger Werkform ohne jeden Schmuck. Dem mittleren Bogen entspricht ein anderer in der Fassadenwand, der, von Säulen getragen, eine Flachnische bildet, die ein Eingangsportal und zwei Fenster umschließt. Die Basen der Säulen könnten zum Teil alt sein. Über den Portikus ragt eine Fassade empor, die keinen Bezug zu der dahinterliegenden viereckig um-



Abb. 108. Dijarbekr, Marienkirche: Westansicht

mauerten Kuppel hat, auf deren rechter Seite ein zierlicher moderner Glockenstuhl sitzt. Die Fassade davor hat drei spitzbogige Fenster, von denen sich jedoch nur die beiden unteren nach dem Tiefendunkel des Innern öffnen. Ein Fensteransatz links wie das spitzbogige Fenster oben erzählen vom Wandel der Zeiten.

Die Grundrißskizze des Generals de Beylié zeigt vor der Kirche einen Hof, der nach Pognon heute als Friedhof dient, und dann hinter der Portikus einen Zentralbau, dessen Dach auf acht, durch Spitzbogen verbundenen Pfeilern ruht, eine Raumgliederung und wahrscheinlich auch eine Konstruktion ähnlich der in der Westkirche des nestorianischen Klosters. An einigen Kuppelpfeilern sah de Beylié Stalaktitenkapitelle, ein Beweis, daß von vornherein mit Restaurationen in spätislamischer Zeit zu rechnen ist. Abb. 109 versetzt den Beschauer in diesen Raum und läßt ihn durch einen der Kuppelbogen in das Sanktuarium blicken, das im Vordergrunde durch ein modernes Gitter abgeschlossen ist. Hinter dem Bogen stehen zunächst zwei

mächtige, oben übermauerte Säulen. Zwischen ihnen öffnet sich das von einem Stalaktitenornamente umrahmte, durch einen flachen Bogen abgeschlossene Portal. Davor hängt ein Kandelaber; ein Vorhang ist zurückgezogen, die Ikonostasis fehlt. Über zwei Stufen gelangt man zum Altar, vor dem ein Betpult steht. Nach dem Grundriß endet der Altarraum mit einer halbrunden Apsis.

Es entsteht nun die Frage, läßt sich die Marienkirche des Anonymus bei Ramusio irgendwie in Zusammenhang bringen mit dieser jakobitischen Marienkirche von heute? M. Pognon meint, das ginge schon deshalb nicht, weil die Marienkirche des Anonymus nicht jakobitisch, sondern wegen ihrer Größe und Schönheit melkitisch gewesen sein dürfte. Auch bleibt die Identifizierung

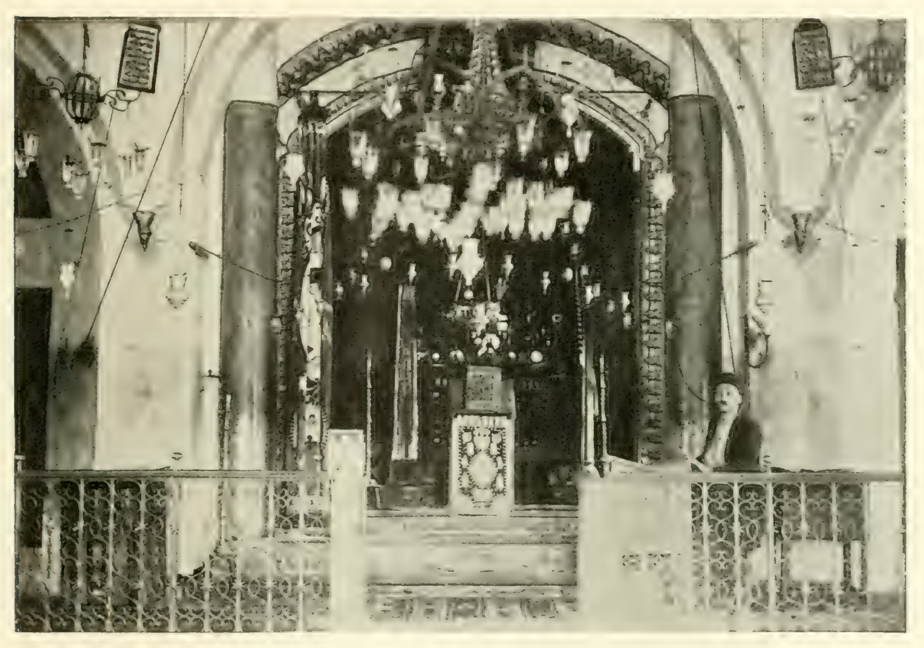
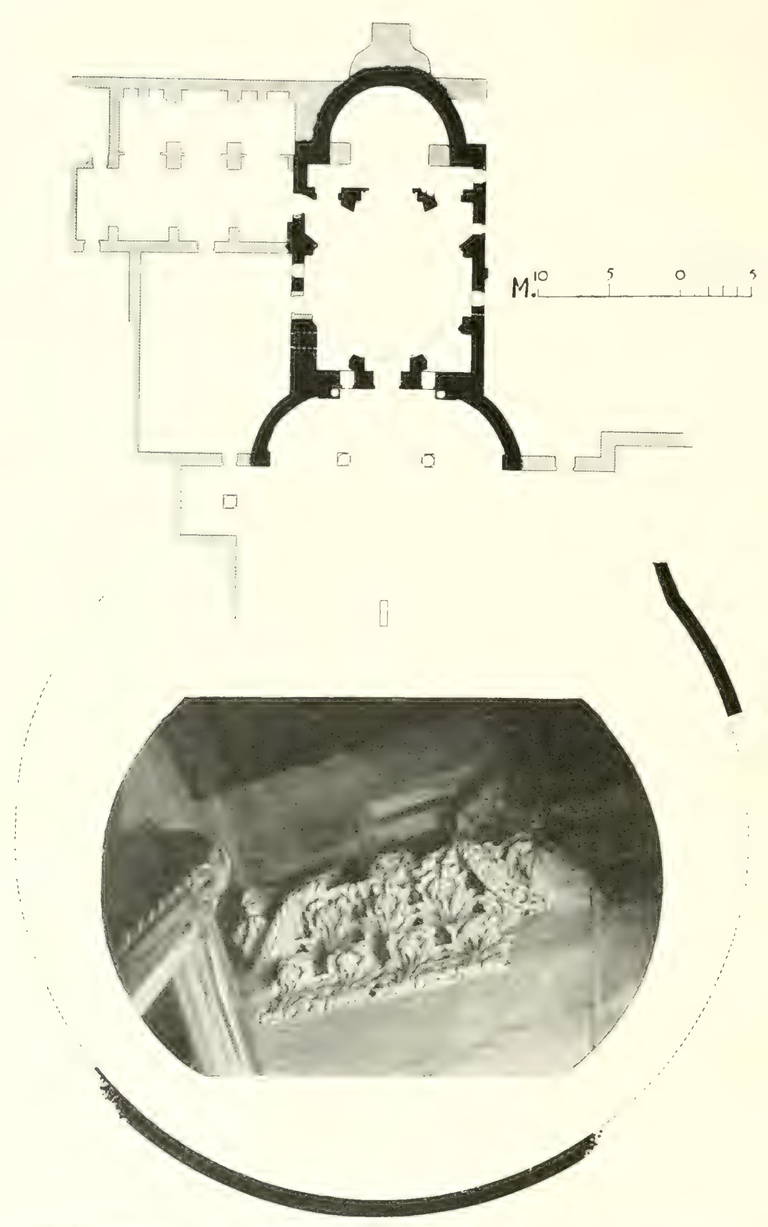


Abb. 109. Dijarbekr, Marienkirche: Innenansicht

deshalb schwierig (trotzdem beide Kirchen gleicherweise Doppelkirchen sind); weil in der jakobitischen Kirche die Jakobskapelle nördlich, die Marienkirche südlich liegt, während bei Ramusio die Südkirche Moschee und der Nordteil die Marienkirche ist. Wie diese Dinge sich bei näherer Untersuchung auch immer klären mögen, die heutige Marienkirche weist doch Reste auf, die beweisen, daß sie ganz alten Ursprunges ist.

Ich habe die beiden mir ursprünglich vorliegenden Grundrißskizzen de Bevliés und des französischen Konsuls Güys weggelassen, weil nachträglich die Aufnahme von Miß Bell einlief (Abb. 110). Sie führt sehr entschieden in das Problem ein und läßt Ausgrabungen als vielversprechend erscheinen. Es scheint mir sehr wahrscheinlich, daß der kolossale kreisrunde Vorhof von über 50 m Durchmesser in der Mitte offen war. Wenn man heute ein Grab als dessen Zentrum an falscher Stelle zeigt, so mag den Anlaß dazu leicht das ursprünglich vorhandene Taufbecken, wie es der Anonymus des Ramusio beschreibt, gegeben haben. Wir haben eine Kolossalanlage vor uns, von der die durch Beylié beschriebene heutige Marienkircke nur ein kleiner Teil, der



[illegible] Marienkirche: Grundriß. Darin Abb. 110a: ein altes Kapitell im Innern der Kirche

Chor ist. Man halte sich bei den nachfolgenden Angaben von Miß Bell immer die Beschreibung des Venetianers von 1510 vor Augen.

„El-Hadra, Diarbekr. By far the most important church which I saw in Diarbekr was that of El-Hadra (Jacobite). I had the good fortune to find the bishop at home — his house lies on the south side of the inner south court — and he gave me a short history of the building. The church, said he, was once part of a very large monastic foundation, the precincts of which stretched as far as the Aleppo Gate.[1] The part that stands at present had originally been no more than the choir of a large circular church in the centre of which was the tomb of the patriarch Yuhanna ibn Shurban who died, so the bishop said, about 1000 years ago. The site of the tomb is marked by a wire grille, but on measuring the ruins, I found



Abb. 111. Dijarbekr, Marienkirche: Nordtür und Profil des Türsturzes

that the bishop had used the word Centre very loosely, for the tomb lies 15 metres from the east side of the circular church and 41 metres from the west side. The bishop then pointed out to me the remains of the original building. The foundations of the circular church can be traced at intervals, parts of them being hidden by the school and other modern structures which have been erected over them. The school occupies almost the whole of the north side. On the south east side the curve of the foundations took an outer spring which I have indicated in the plan. With a little excavation the outer line of the walls could be recovered with complete accuracy.

Turning to the existing church, the bishop observed that the curious curved narthex had formed the east end of the round church. The four columns on the west side of the narthex,

[1] See Parry, Six Months in a Syrian Monastery, p. 49. He mentions, but with incredulity, the fact that the present church is but the sanctuary of a far larger building, p. 44. His opinion in matters architectural is not, however, to be trusted.

together with the roof they support, are clearly modern additions. I think it possible that the west door of the existing church, with its two flanking windows, are not part of the first plan. The opening into the ancient choir was probably as wide as the full extent of the arch resting on short columns, that covers door and windows. There are no mouldings round the door, such as one would certainly expect to find if it were early work. Above the narthex roof there was a gaunt fragment of old wall, pierced with pointed windows of different periods, some of which have been filled up.[1] The bishop was positive that this wall had formed the east wall of the circular church. How the original choir was roofed I am unable to say. The present dome is modern and the engaged piers supporting it seemed to me to be all later additions. They are irregular in shape and are placed without any regard for the older structure. They block the western opening of the choir, whether it were originally single or triple; they impinge on the width of the original apse and are set quite irregularly in respect of the two old doors, the one in the north and the other in the south wall. Of these doors, the



Abb. 112. Dijarbekr, Marienkirche: Außenansicht der Apsis

northern alone remains. Its age is proved by the fine bold mouldings of lintel and jambs (Fig. 111 and section). The south door has been filled up, but a trace of it remains in the brick relieving arch visible on the outer wall. It corresponds to the relieving arch over the north door. All the existing windows are modern. The apse has been buttressed and built round on the outside, but its line can easily be made out (Fig. 112). Inside, the opening of the apse has been narrowed by two bits of wall, hatched in the plan. The interior of the church being thickly plastered with whitewash, it might have been difficult to discover that the present arch of the apse is narrower than it once was, but fortunately there remain, high up on the wall on either side, the original engaged capitals that supported the apse arch, together with fragments of the moulding that ran round the arch and was extended on either side to the

[1] Ich lasse hier zwei Photographien von Miß Bell weg, weil sie Abb. 108 gegenüber nichts Neues bringen.

outer walls of the church (Fig. 113). I was obliged to photograph these capitals from below, but the picture gives a sufficient indication of their character. They are the same garlanded acanthus capitals that appear in Mar Cosmo, Diarbekr, in the churches of the Tur Abdin and in the courtyard of the big Mosque of Diarbekr. On the moulding above the capitals I could make out the egg and dart motive and a band of palmettes.

To the north of the church lies a chapel dedicated to Mar Yakub, all of which is modern. Modern, too, are the north and west walls of the small court that lies to the west of this chapel. In the south west corner the court is blocked by the curve of the north east wall of



Abb. 113. Dijarbekr, Marienkirche: Südwestecke des Narthex von außen.

the present narthex (Fig. 114) which, if I am correct, is a part of the old building. In it can be seen the traces of a window, now blocked up, covered by a brick arch or relieving arch. The original structure of the choir, so far as I can judge on a brief study, consisted therefore of a small rectangular building, the greatest length being from east to west, terminating to the east in a wide apse and to the west in a wide opening into the circular church beyond. I should conjecture that it was barrel vaulted."

Nach den von Beylié notierten Angaben der Einheimischen ist die Kirche im 5. oder 7. Jahrh. erbaut und nach einem Brande am Anfang des 12. Jahrh. (1105/6) restauriert. Wir verdanken M. Pognon die Mitteilung einer Reihe von Inschriften, die er an dieser Kirche kopiert hat.

ÉGLISE DE LA MÈRE DE DIEU.

I. und II. Dans le mur du portique à l'extérieur, sur le cimetière, les deux inscriptions arabes suivantes:

(1) لعما حل في سنة (2) الفين يونانية ومن (3) الهاجرية اربع ومايه (4) والف تجددت

هذه الكنيسة (5) [illisible].

En l'année 2000 des Grecs et 1104 de l'hégire[1] fut restaurée cette église.

En l'anné 1844 des Grecs, sous le patriarche 'Abdallâh et l'archevêque Jean, fut restaurée cette église.

III. Dans l'église, dans le mur qui sépare le chœur de la nef, du côté de la nef, fort haut, l'inscription syriaque suivante:

(1) A été réstaurée
(2) cette église
(3) sainte
(4) de la Mère de Dieu
(5) Marie en l'an
(6) 2030 des Grecs.

(sic)

(sic)

IV. Dans la nef, dans le mur de séparation entre la nef et le chœur, en avant de l'autel de droite et à l'angle de l'église, l'inscription syriaque suivante:

Tombeau de St. Bar Wahboun(?) et de St. Jacques

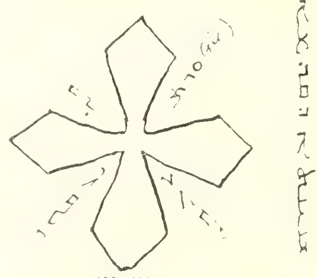


Abb. 111

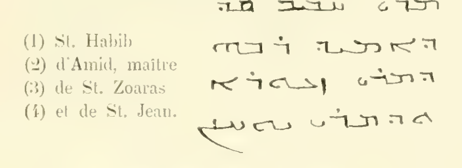
V. A gauche de l'autel de gauche, dans le chœur, dans la partie nord, sur une pierre, l'inscription suivante:

[1] Falsche Konkordanz, da 2000 der Griechen = 1688—89, während 1104 der Hidjra = 1692—93 (Berchem).

(1) Tombeau des saints
(2) Bar 'Abdaun
(3) et des deux au-
(4) tres saints ci-dessus.

On ne voit aucune inscription au-dessus de celle-ci: un texte contenant le nom de deux saints a donc disparu.

VI. Tout près de là, l'inscription syriaque suivante:



(1) St. Habib
(2) d'Amid, maître
(3) de St. Zoaras
(4) et de St. Jean.

ÉGLISE ST. JACQUES.

Au nord de l'église de la Mère de Dieu et attenant à elle se trouve l'église de St Jacques, qui contiendrait, dit-on, les reliques de Jacques, de Saroug, avec une inscription peu ancienne que je n'ai pas copiée.

Au-dessus de la porte d'entrée de l'église, l'inscription suivante en vers exécrables:

(1) Selon le mètre de St. Ephrem:
(2) Cette église a été restaurée
(3) en l'an des Grecs 2004.
(4) qui est l'an du Messie 1695[1].
(5) par la grâce divine.

6. DEKORATIVER REICHTUM DER CHRISTLICHEN ARCHITEKTUR IN AMIDA, SYRIEN UND ÄGYPTEN.

Außer den bisher in Aufnahmen von Miß Bell vorgeführten Resten alter dekorativer Architektur in der Hadra- und Kosmaskirche von Dijarbekr besitze ich noch zwei Detailphotographien des Generals de Beylié. Von ihnen will ich in diesem Abschnitte ausgehen.

Das Kapitell der Marienkirche mit dem Architrav (Taf. XXII, Fig. 1/2; vgl. Abb. 110a) ist korinthisch und gehört zu einem Pfeiler. Zwei Reihen Akanthus, unten vier, oben fünf Blatt stehen aufrecht hintereinander. Die Rippen sind noch ganz nach antiker Art ausgehoben, die Pfeifen schneiden dazwischen tief ein. Die Lappen stehen einander von Blatt zu Blatt so gegenüber, daß immer ein kleiner und ein großer Ausschnitt wechseln. Charakteristisch gebildet erscheinen die obersten Spitzen; sie sind aus der Blattebene vorgezogen und hängen ganz freiräumig auf das Blatt herunter. Die Mittelbosse der Deckplatte schmückt ein Stern, umschlungen von einem

[1] Wiederum falsche Konkordanz, da 2004 der Griechen = 1692—93. Herr Pognon meint, er hätte vielleicht einen Buchstaben mißdeutet; bei den zahlreichen Ungenauigkeiten dieser Art in der syrischen Litteratur scheint mir diese Vermutung kaum nötig (Berchem).

Bande, das darunter einen Knoten bildet und dann übergeht in Girlanden, die unter die Eckvoluten herabhängen. Diese Girlanden zeigen die typische Lorbeerfügung mit dem Edelstein in der Mitte wie an der Corona triumphalis. An der Deckplatte bemerkt man trotz der Tünche eine Ranke mit langgezogenen, zackigen Blättern. Der Architrav darüber kommt von rechts her gerade an, scheint sich aber ganz eigentümlich in einen auf den Beschauer zugehenden Bogenansatz umzubilden, der dann vorn mit der Anstoßfläche zum nächsten Keilstein des Bogens endet. Der runde, mit einer Art Weinranke geschmückte Fries wird zur Füllung der in der Photographie von unten gesehenen Archivolte. Darüber läuft das Gesims zunächst mit Zahnschnitt und Eierstab weiter, an dem Bogen kommt noch dazu eine Art vertikal stehender Konsolen, über denen ein Pfeifenfries mit abschließendem Perlstab ausladet. Unter dem Weinlaubwulst wird am horizontalen Architrav noch ein Blattfries sichtbar, der in der Archivolte wegfällt. Diese endet nach vorn mit einem Vorsprung zum Eingreifen in den nächsten Keilstein.

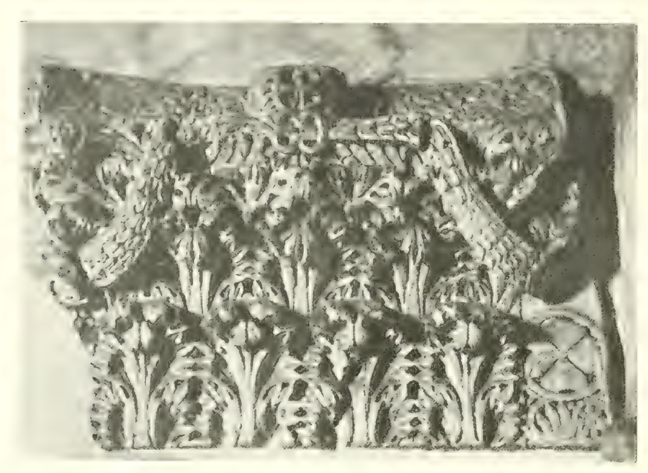


Abb. 115. Dijarbekr, Kosmaskirche: Altes Kapitell

Man könnte geneigt sein, diesen Architekturrest für antik zu halten. Es liegt derselbe Fall vor wie bei den alten Teilen der Westfassade. Um zunächst einmal diese Frage zur Entscheidung zu bringen, bleibe ich bei dem durch die Corona triumphalis-Gehänge vielleicht am meisten des Heidnischen verdächtigen Motiv, dem Kapitell selbst. Es hat sich noch ein zweites derartiges Kapitell vom alten Amida erhalten, in der Kosmaskirche. Mir liegt davon eine ebenfalls für den General de Beylié gemachte Photographie (Abb. 115) vor, die auf der Rückseite bezeichnet ist: „Chapiteau dans l'église Mar Cosmas." Das stimmt zu den Angaben von Miß Bell, deren Aufnahme des Kapitells mit den zugehörigen Architekturteilen ich oben Abb. 87 gegeben habe.

Wir sehen wieder ein Pilasterkapitell der korinthischen Ordnung. Unten stehen abermals vier, oben fünf Blatt aufrecht nebeneinander, Rippenbildung und Lappenschnitt ist im wesentlichen der gleiche. Auch die Girlanden aus Lorbeer mit dem Edelstein unten sind da, also wieder die richtige Corona triumphalis. Sie laufen oben in einem ähnlichen Knoten zusammen wie in der jakobitischen Kirche, nur die Bosse darüber ist anders geschmückt. Hier nun halten wir den Beweis in der Hand, daß zum mindesten dieses Kapitell sicher christlich ist: in einem von Akanthus umrankten Medaillon erscheint das gleicharmige Kreuz — wie ich gleich bemerken möchte, in dieser Rahmung das typische Siegeskreuz Konstantins im Oriente. — Es sei hier gleich auch aufmerksam gemacht auf die Ornamente, die rechts neben dem Kapitell erscheinen: vier Herzblätter in Kleeform zusammengestellt mit einem Rankenstiel, der, von der Mitte ausgehend, sie umrahmt. Darunter eine Wellenranke mit einem aus dem Stiel mit drei Lappen gebildeten Blatt und einer Rosette. Daß diese rohen Motive alt und nicht erst später dazu gekommen sind, kann man an der Deckplatte des Kapitells beurteilen, wo derselbe „vierblättrige

Klee" verwendet ist,[1] diesmal von zweistreifigen Kreisen umrahmt, die untereinander verknotet sind. Die Veröffentlichung des Nymphaeums von Milet durch den Architekten Dr. Hülsen wird zeigen, daß solch rohe Ranken schon in der Zeit des Kaisers Titus möglich sind.

Der Nachweis, daß Girlanden-Kapitelle noch in christlicher Zeit gearbeitet wurden, ist für die Beurteilung der alten Reste an den beiden Fassaden und der Nordarkade der Ulu Djami von Bedeutung. Dort kommen mehrere solche Girlandenkapitelle vor.[2] Sie wurden oben bereits einzeln besprochen. Mir liegt an dieser Stelle mehr daran, Vergleichsmaterial von christlichen Bauten des Orients herbeizuschaffen, das geeignet ist, den in Amida nachgewiesenen



Abb. 116. Aleppo, Madrasa el-Halawiya: Innenansicht

Resten zum Zwecke ihrer Datierung etwas Hintergrund und weiter einen Begriff zu geben, wie reich die früheste christliche Architektur gedacht werden muß. Man darf dabei nie von der römischen Art ausgehen, sondern immer von der Neigung des Orients zu reicher dekorativer Ausstattung. Was zunächst das Kapitell anbelangt, so veröffentliche ich nachstehend eine Apsis in dem Nordmesopotamien benachbarten Aleppo.

Die in Abb. 116 wiedergegebene Aufnahme verdanke ich dem Legationsrate Dr. Max Freiherrn von Oppenheim. Wir sehen das Ende eines Saales, der rechts und links wahrscheinlich dieselben auf Säulen ruhenden Hufeisenbogen zeigt, wie an der Seite vor uns, wo zwischen diese Säulen vier andere im Halbkreise herumgestellt erscheinen. Es handelt sich um die Madrasa el-Halawiya, die der großen Moschee von Aleppo gegenüberliegt. Die Mauern sind heute weiß getüncht. Man muß sie sich reich mit Farben und Ornamenten ausgestattet denken,

[1] Vgl. über dieses persische Motiv Mschatta passim.

[2] Die „Girlandomanie" scheint also nicht nur für Alexandrien bezeichnend, wie Breccia auf dem Archäologenkongreß 1909 in Kairo behauptete. Vgl. Kunstchronik 1909, Maiheft.

die vielleicht eines Tages unter der Tünche noch eine Auferstehung feiern. In den beiden Ecken links und rechts erscheint in Kapitellhöhe ein Akanthusfries, wovon ich in Abb. 117 eine Detailansicht gebe.[1] Wir sehen über einem Wandablauf knollige Blattspitzen ähnlich vor die Blattebene vorkragend wie an den Kapitellen von Amida. Die hohen Akanthusblätter über ihnen stehen zwischen Stielen, die entlang die Blattlappen tiefendunkle Ausschnittgruppen bilden.[2] Links liegt auf dem Akanthus ein Medaillon mit einem Kreuz, das von einem Quadrat durchsetzt wird. Die Ecke zeigt ein Blatt mit gegenständigen Spiralen. Die an diesem Akanthusfries beobachteten Motive wiederholen sich teilweise an dem Eckkapitell: hier finden wir auch nochmals den strikten Beweis des christlichen Ursprunges dieser Dekoration, das Kreuz im Kranze, das an der oberen Ecke unter der Deckplatte sitzt. Die beiden angrenzenden Kapitelle sind von gleicher Art, die beiden mittleren dagegen, Abb. 118, zeigen jene eigenartig wie vom Wind bewegten Blätter, die in der Blütezeit der altbyzantinischen Kunst Mode geworden sind. Daß sie hier in Aleppo schon in früherer Zeit möglich waren, beweist ihr Vorkommen am Südportal von Kalʿat Simʿan und an dem Pyramidengrabe von Dana, beide aus dem 5. Jahrh.[3]; hier in der Halawiya sieht das Motiv so aus, als wenn zwischen die gekrümmten Akanthusblätter Straußenfedern gelegt wären. Oben an der Ecke wieder das Kreuz im Kreise. Über den Kapitellen liegt ein Kämpfer, mit einer steilen Hohlkehle, die unten in eine Nase übergeht, beiläufig gesagt, die syrische Parallele für die Kämpferaufsätze am Prunktore Theodosios' II. bei der Porta aurea von Konstantinopel.[4]



Abb. 117. Aleppo, Madrasa el-Halawiya: Linkes Eckkapitell der Apsis.



118. Aleppo, Madrasa el-Halawiya: Mittelkapitell der Apsis.

[1] Diese und die folgende Aufnahme verdanke dem Architekten Ernest Hébrard, Stipendiaten der Académie de France in Rom, der ein Werk über Spalato vorbereitet.

[2] Vgl. ein ähnliches Kapitell bei Miß Lowthian Bell, The desert and the sown, p. 229 (Moschee in Hama).

[3] Vogüé, La Syrie centrale, pl. 77 u. 146 (p. 106 u. 151).

[4] Vgl. oben Abb. 67, S. 147.

Ich könnte mir die Madrasa el-Halawiya zu einem kleinen Kuppelbau von persischem Typus ergänzen.[1] Eigenartig ist die Apsis: es sind lediglich die Säulen, die ihr Halbrund bilden, die Wände selbst stoßen im Eck zusammen. Diese eigenartige Bildung begegnet noch einmal im Oriente, und zwar im 5. Jahrh. im Deir el-abyad in Oberägypten. Ich gehe hier auch auf dieses Ineditum näher ein, weil es nach den Berichten älterer Reisender ein ähnliches Prachtstück gewesen sein muß, wie es unsere Phantasie für Amida sucht. Es handelt sich um eine Kapelle in der Nordwestecke des der Monumentalität nach bedeutendsten Klosters von Ägypten, erbaut vielleicht noch zu Lebzeiten seines Gründers, des heiligen Schenute, in der ersten Hälfte des 5. Jahrh. Wir sehen im Grundriß (Abb. 119) einen länglichen Raum von 15,93 × 4,75 m Abmessung, vielleicht die Grabkapelle des Lokalheiligen. Abb. 120[2] zeigt die Ansicht von Süden her: die Decke ist eingestürzt. Von der alten Dekoration sind nur die Nischen in den Seitenwänden und die säulengetragene Apsis erhalten. Will man sich vergegenwärtigen, wie die Kapelle einst aussah, dann lese man Curzon[3]: „Der Haupteingang (des Klosters) war früher am Westende, wo sich ein kleines Vestibulum befindet; unmittelbar innerhalb dessen Tür zur Linken ist eine kleine Kapelle, vielleicht eine Taufkapelle, etwa 25 Fuß lang und noch ziemlich gut erhalten. Es ist ein prächtiges Beispiel der reichsten römischen Bauart aus der letzten Zeit des Kaiserreiches und ist in Wahrheit ein kaiserliches kleines Zimmer. Die gewölbte Decke ist von Stein; und an jeder Seite befinden sich drei schön verzierte Nischen. Das obere Ende ist kreisrund und ist auf verschwenderische Art mit Skulpturen in Paneelen, Karniesen (with a profusion of sculpture in panels, cornices) und jeder Art von architektonischer Bereicherung ganz und gar bedeckt. Als es noch vollständig und mit Vergoldung, Malerei oder Mosaik bedeckt war, muß es höchst prächtig gewesen sein.“ Kein Zweifel, daß Curzon trotz des falschen Maßes unsere Kapelle meint. Schon Butler hat erkannt, daß es sich nicht um ein Baptisterium, sondern um eine Kapelle handelt.

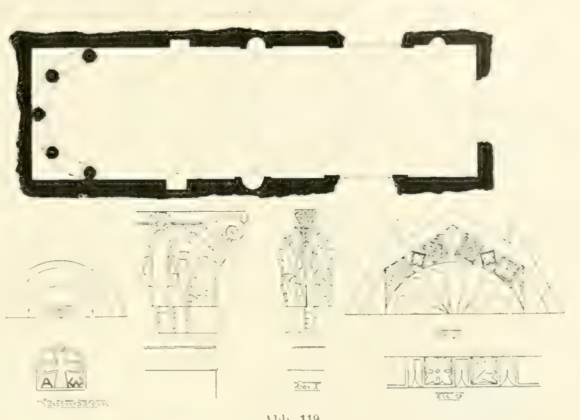


Abb. 119.
Deir el-abyad (Oberägypten). Prunkkapelle in der Nordwestecke des Klosters.



Abb. 120. Deir el-abyad, Kapelle: Innenansicht.

[1] Man beachte die (wie das Postament einer Säule aussehende) Konsole in der Ecke links über dem Architrav am Gewölbeansatz.

[2] Eigene Aufnahme. Vgl. de Bock, Matériaux, pl. XVIII.

[3] „Besuche in den Klöstern der Levante“, Deutsch v. Meissner, S. 83. Originalausgabe, p. 131 (Butler, Coptic churches I, p. 353).

Auch die Ruine fesselt noch lebhaft. Der Bau ist ganz aus Quadern aufgerichtet, einige tragen Hieroglyphen, sind also altägyptischen Denkmälern entnommen. Vor die nördliche Schmalwand ist mittelst fünf Säulen, die einen halbrunden geraden Architrav tragen, eine Viertelkugelschale aus Ziegeln aufgerichtet, deren abschließender Rundbogen noch die alte Rundung des Tonnengewölbes gibt, das einst den übrigen Raum bedeckte. Den Ansatz dieses Gewölbes erkennt man noch deutlich. Darüber hinaus werden heute die Quadern der Umfassungsmauern des ganzen Klosters sichtbar. Auch die Ostwand der Kapelle setzt sich nach oben fort, es werden also wohl über der Kapelle noch Räume, Zellen oder dergleichen gelegen haben. Die Beleuchtung haben Schächte in der Westmauer, von denen man in Abb. 120 deutliche Spuren im Gewölbeansatz sieht, besorgt.

Beginnen wir die nähere Betrachtung mit der durch Säulen gebildeten Apsis. Die Art ihrer Herstellung wird erklärlich dadurch, daß der rechteckige Raum gegeben war, es sich also lediglich um einen passenden Einbau handelte. Der Baumeister befand sich in einer ähnlichen Lage wie der von Aleppo und wie früher schon der Architekt, der an der Hauptfront des Kaiserpalastes auf dem Palatin in Rom an die Seite des großen Audienzsaales in einen oblongen Raum eine Art Kapelle einzubauen hatte. Seine Lösung ist in Rom den Dimensionen (größere Breite, geringere Länge) entsprechend etwas anders: die Säulen stehen die Längswände entlang, und die Apsis ist so aufgemauert, daß sie, wie im weißen Kloster, an die Rückwand stößt; sie läßt aber seitlich Durchgänge.[1]

Der heutige Zustand der Apsis gestattet die Struktur der Wölbung zu sehen; über dem Architrav liegen vier Ziegelschichten horizontal, dann folgt ein Band von Ziegeln, die grätenartig im Winkel nach links und rechts von der Mitte gestellt sind, etwa wie in S. Pudenziana in Rom[2], der Rest der Kugelschale zeigt die Ziegel im Zickzack schräg nach oben gestellt und in der Mitte einen Schlußstein mit einem gleichschenkligen Kreuz und den Buchstaben A und ω. Am untern Rande über der Mitte des Architravs und der mittleren Säule ist das Mauerwerk bogenförmig durchbrochen.

Der gerade Architrav besteht aus 12 Steinen, die in die dahinterliegenden Wände einbinden. Die Profilierung ist sehr einfach, eine 35 cm hohe Vertikale, dann zwei Leisten und eine niedrige Schräge, das Ganze 50 cm hoch, ohne jedes Ornament. Die fünf Säulen, welche diesen Architrav tragen, sind monolith, der untere Teil steckt im Schutte, der obere hat den breiten flachen Rand, den man seit dem 4. Jahrh. häufiger beobachten kann. An den Ecken sind die Schäfte etwas höher, die Kapitelle niedriger. Alle diese Kapitelle sind wie im Chor der Kirche korinthisch mit einer Reihe Akanthus. Neu ist nur, daß der untere Rand des Kapitells von einem halbrunden Wulst umfaßt wird, der in der Art der Corona triumphalis mit Blättern geschmückt erscheint. Dieser Wulst datiert die Kapelle. Er ist ein charakteristisches Merkmal der Zeit von Theodosius bis auf Justinian, die Anwendung der Corona triumphalis spricht noch für die frühe Zeit. Die Rippen sind stellenweise durch Querstäbe zu Kreuzen ergänzt. Sehr auffallend (wie im Hauptchor) ist die Tatsache, daß der Blattschnitt des Akanthus nicht bei allen Kapitellen der gleiche ist: einmal plumb und ungefügig mit fast gesägten Lappen, einmal viellappig fast wie Tang mit gebohrter Mittelrippe. Das sind Vorstufen jener für die Jahrhunderte des Theodosius und Justinian bezeichnenden byzantinischen Blatttypen, den fetten zackigen und den tangartigen Akanthus, die später wieder verschwinden. Bemerkenswert ist, daß die Kapitelle noch nicht von der Prokonnesos stammen, also wahrscheinlich vor dem 5. Jahrh. liegen, in welcher Zeit der Import von der bei Konstantinopel liegenden Marmorinsel alle lokale Schöpfung dieser Art unterbindet. Dagegen scheint gerade das 5. Jahrh. für Ägypten

[1] Dehio und Bezold, Die kirchl. Baukunst d. Abendlandes, Taf. 15, 3 u. 4, Holtzinger, Altchristl. und byz. Baukunst, S. 24.

[2] Ebenda Taf. 25, 5 und 38, 6. Man denkt bei dieser Ziegellagerung auch an die Kuppel des Diokletiansmausoleums in Spalato oder am Grab des heiligen Demetrios in Salonik.

die Zeit, wo der Zufluß neuer Dekorationsformen aus Asien beginnt. Lokale Züge machen sich geltend in der Krönung der Nischen, die an der Längswand der Kapelle angeordnet sind.

Die erste Nische (Abb. 119) gleich rechts vom Eintretenden bei c ist rund und schließt oben mit einer Muschel, die von einem eigentümlich gebrochenen Giebel bekrönt wird.[1] Er steigt zuerst sehr steil auf und setzt dann in einem stumpfen Winkel ab, wobei die steilen Kanten seitlich in Spitzen auslaufen. An derselben Wand folgt dann eine Tür und bei b eine zweite halbrunde Nische, deren Abbildung (Abb. 121) ich nach meiner Photographie gebe. Hier wird die kleine Apsis von einem glatten Profil umschlossen und flankiert von zwei Säulchen, die einen geraden, über ihnen verkröpften Architrav tragen. Auf diesem ruht wieder ein abgesetzter Giebel mit drei Spitzen. Die dritte Nische a (Abb. 119) bei der Apsis ist viereckig, schließt oben mit einem Halbkreis und darüber mit dem abgesetzten Giebel, dessen Mitte aber rundbogig ist. Die Nischen der Westwand entsprechen denen gegenüber, nur fehlt die Nische am Eingange links. Die an ihnen angebrachten Ornamente entsprechen denen an den Gesimsen der Apsiden des Kirchenchores. Bei c ist zwischen Muschel und Giebel eine Folge von Blättern, Quadraten und Rauten mit verschiedenen vierlappigen Füllungen, bei b am Gesims der inneren Nische auf der Schräge dasselbe einfache Mäanderornament mit den gleichen Füllungen angebracht, wie es auch sonst an dem Klosterbau des hl. Schenute vorkommt. Solche Details sprechen für die Gleichzeitigkeit der ganzen Anlage. Zu erwähnen wäre noch, daß der Sturz der Tür an der Ostseite der Kapelle von einem offenen Rundbogen entlastet wird, ein Motiv, daß schon an der Porta aurea des Diokletianpalastes in Spalato und dann am Ende des 4. Jahrh. an der Porta aurea in Konstantinopel wiederholt vorkommt.[2] Es wird unten davon noch die Rede sein.



Abb. 121. Deir el-abyad, Kapelle: Dekorative Nische

Die dekorative Nische muß auch in der christlichen Architektur Nordmesopotamiens eine große Rolle gespielt haben; ich könnte sonst nicht begreifen, wie das Arkadenmotiv sich so typisch gerade von dieser Gegend aus in den Kanonestafeln am Anfang der Evangelien festsetzte. Als ältestes Beispiel führe ich an ein Fragment im British Museum Add. 5111.[3] Es zeigt, wie die Schenutekapelle, korinthische Kapitelle mit dem Lorbeerwulst; die Lünetten sind ausgefüllt mit Mustern ohne Ende wie in Bawit und die Säulenschäfte gemustert wie an der Westfassade von Amida. Unter den Ornamenten kommen so ausgesprochen persische Motive vor, daß ich nicht an dem Ursprung der Handschrift in einer Persien naheliegenden Gegend zweifle. Sicher in Mesopotamien entstanden ist der syrische Codex der Laurentiana in Florenz. Er wurde vom Kalligraphen Rabbula im Jahre 586 im Johanneskloster zu Zagba vollendet. Ich gebe hier (Abb. 122) eine von seinen vielen Kanonestafeln. Man sieht die Säulen geschmückt mit ähnlichen Ornamenten wie an der Westfassade. Dazu korinthische Kapitelle. In der Lünette erscheint auf gemustertem Grunde das Triumphalkreuz wie an den Kapitellen von Aleppo. Tierdarstellungen, von denen später noch zu sprechen sein wird, umgeben die

[1] Vgl. für diese Giebelform meine Koptischen Denkmäler, S. 27 f. Die Anregung geht von Syrien aus.
[2] Jahrbuch des k. deutschen arch. Instituts, VIII (1893), S. 6.
[3] Abb. bei Shaw, Illuminated ornaments, pl. I—IV, Haseloff, Codex Rossanensis, S. 44/5 u. a.

Arkaden. Oben sind als Akroterien Propheten dargestellt, rechts ebenfalls in einer Arkade die Verkündigung an Zacharias. Ein zweites Evangeliar dieser Art, der Cod. syr. 33 der Bibliothèque nationale zu Paris, stammt aus dem Ananiaskloster zu Mardin.

Doch auch in Amida selbst gibt es einen Beweis von der dauernden Beliebtheit der Nische. Taf. XII zeigt Details von der Fassade der großen Moschee, und zwar von dem Teile, den Mahmud ibn Ilaldi 1155/6 erbaut hat. Man sieht oben zuseiten des spitzen Entlastungsbogens zwei Nischen mit Muschelabschluß und Ecksäulchen mit Zickzackornamenten. Diese stammen wohl aus dem 12. Jahrh., sind also islamisch. Ein paar ganz kleine Nischen sieht man unten auf dem Türsturz (XII, 2). Der Bogen der Muschellünette geht da in den Architrav über und wird von schweren Säulchen getragen, darüber sieht man als Akroterien Hakenkreuze. Die Svastika kehrt vierfach wieder in dem Quadrat neben der Nische links; gegenüber steht in quadratischem Rahmen ein dreiteiliges breites Blatt. Die Mitte nimmt ein Kranz ein, bei näherem Zusehen die Corona triumphalis, deren Füllung ausgemeißelt ist. Es unterliegt für mich keinem Zweifel, daß da ursprünglich das gleichschenklige Kreuz zu sehen war[1], wie es uns wiederholt begegnet ist. Dann aber ist der Türsturz, wenn er auch, wie Berchem oben S. 62 annimmt, aus abbasidischer Zeit stammen mag, doch christlichen Ursprunges. Das aber



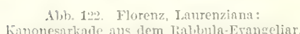


Abb. 122. Florenz, Laurenziana: Kanonesarkade aus dem Rabbula-Evangeliar.



Abb. 123. Kairo, Ägyptisches Museum: Koptisches Relief

wird bestätigt durch das merkwürdige Nebeneinander von Nische, Hakenkreuz, Blatt und Kranz mit Triumphalkreuz: Typischen Symbolen christlicher Grabsteine, wie sie von koptischen Friedhöfen aus der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends her massenhaft bekannt geworden sind.[2] Ich habe im ägyptischen Museum zu Kairo ein Kalksteinrelief zu katalogisieren gehabt (Nr. 8761)[3], das ich hier abbilde, (Abb. 123), weil es die unmittelbare Parallele für den Türsturz von Amida bildet. Darauf hat sich ein Steinmetz sämtliche für die Grabplastik in Betracht kommende Symbole zusammengestellt, so den Nilschlüssel mit A und ω, den Fisch, die Taube, das EIC ΘEOC, dann die Weintraube, deren Blätter durch einen Knoten verbunden sind, einen Krug und endlich auch zwei von den Symbolen auf unserem Türsturz, das Kreuz, hier Monogramm in der Corona triumphalis, und darunter die Nische. Sie ist mit dem Giebel eingedeckt und zeigt Blätter als Akroterien.

[1] In den Diagonalen heute Löcher. — [2] Crum, Coptic monuments. — [3] Vgl. meine Koptische Kunst, S. 108.

Solche symbolische Darstellungen — die Tiermotive auf dem in Abb. 122 wiedergegebenen Blatte des Rabbula-Codex zählen ebenfalls dazu — sind auch auf den verkröpften Kämpfern der Westfassade zu erwarten. Ich will dabei nicht länger verweilen. Mir liegt, nachdem ich bisher vom Kapitell ausgegangen war, daran, in diesem Abschnitte noch einen Vergleich durchzuführen zwischen dem Architravstück, das in der jakobitischen Kirche über dem Girlandenkapitell erscheint, und dem Gebälk der Westfassade (Taf. XXII, 1/2 und IX f.). Wahrscheinlich hat dort das der Vase entspringende Weinlaub christlich-symbolische Bedeutung. Ich gehe davon aus. In der jakobitischen Kirche liegt das Laub beim horizontalen Architrav auf einem Wulst; es überspinnt diesen gitterartig. Das Blattwerk hat Akanthuscharakter, doch sind Trauben deutlich. Dieser tangartige Akanthus tritt in Konstantinopel typisch entwickelt auf schon 463 an der Johanneskirche des Studios, dann in der Sergios- und Bakchoskirche, endlich in der Sophia und ihrer Stilschwester, der Ruine von Philippi.[1] Es scheint mir, unter Rücksichtnahme auf das Girlandenkapitell, das viel älter ist, ganz unmöglich, wegen dieses Details einen Byzantiner in Amida tätig zu denken, vielmehr wird der Fall wohl umgekehrt liegen, daß nämlich nordmesopotamische Steinmetzen diese Art nach Konstantinopel gebracht haben.

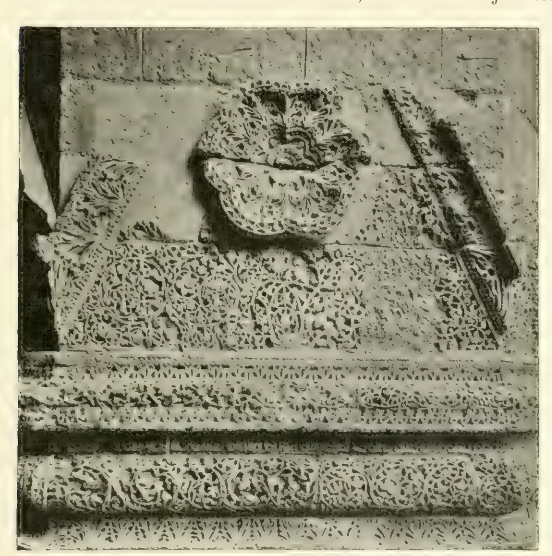


Abb. 124. Berlin, Mschattafassade: Eines der dekorativen Dreiecke.

Das Überspinnen eines Wulstfrieses mit Laubwerk ist schon für Mschatta bezeichnend. Abb. 124 gibt eines der 21 Dreiecke mit der durchlaufenden Basis der Fassade, wie sie heute in Berlin aufgestellt ist.[2] Man sieht das Rankennetzwerk nicht nur unter der Rosette des Dreieckes selbst, sondern auch auf den beiden horizontalen Wulsten. Dazwischen taucht überall im Blattwerk die Palmette und der tangartige Akanthus neben rein persischen Motiven, wie der Flügelpalmette, auf. Auch die Weinranke selbst ist die persische: der Stiel endet zumeist mit einer oder drei Kugeln auf der Blattmitte. Derselbe Typus auch an dem großen Rankenwulst am Triumphbogen des trikonchen Zentralraumes von Mschatta.[3] Eine Bestätigung für den alten Ursprung dieses Motivs jenseits des Euphrat hat neuerdings die Aufnahme der parthischen Ruinen des von Sapor I. (242—272 n. Chr.) zerstörten Hatra durch die Deutsche Orient-Gesellschaft gebracht.[4] Es wurde dort die Ornamentierung eines Türgewändes gefunden, das bereits zweifellos diese Art Weinblatt angewendet zeigt. In Amida läßt es sich bis jetzt nicht nachweisen. Ebensowenig in Kleinasien und Armenien. Es scheint also Hatra-Palmyra[5] die Nordgrenze zu bezeichnen, denn südlich ist es sehr häufig.

[1] Vgl. Salzenberg, Altchristl. Baudenkmale von Konstantinopel und Byzantinische Zeitschrift XI, (1902) Taf. III.
[2] Vgl. Jahrbuch der preuß. Kunstsamml. 1904, S. 289. Taf. XI. — [3] Mschatta, S. 291.
[4] 19. Wissenschaftliche Veröffentlichung der D. O.-G., S. 12. Abb. 20. — [5] Mschatta, S. 333.

Neben dieser spezifisch persischen Art, war in Mesopotamien immer auch die rein hellenistische im Gebrauch, d. h. das natürliche Weinblatt, wie es an dem Architekturrest der jakobitischen Kirche in der Ranke der Archivolte, dann an der Westfassade von Amida und im ganzen antiochenischen Kreise[1] vorkommt. Ich erinnere gleich auch an die Torfassade von Resapha.[2] Allen diesen Beispielen gegenüber hat die Weinranke der Westfassade etwas Eigenartiges (Taf. IX—XI). Man sieht in jeder Einrollung zwei Blätter, die eine Traube in die Mitte nehmen. Ohne irgendwelche naturalistische Tendenz sind sie ganz breit zur Füllung des flachen Feldes auf dem dunklen Reliefgrunde stehengelassen. Im Blatte sind die Rippen ganz schematisch in tiefen Strichen ausgehoben, das Weinblatt ist nur an seiner Fünflappigkeit zu erkennen. Für diese schematische Aufteilung der Blätter und Trauben konnte ich in derselben Gegend schon in meiner Mschatta-Arbeit, S. 337, ein Beispiel beibringen, einen Fries im Regierungspalast zu Edessa. Heute möchte ich ein besonderes typisches Beispiel vorführen (Abb. 125),

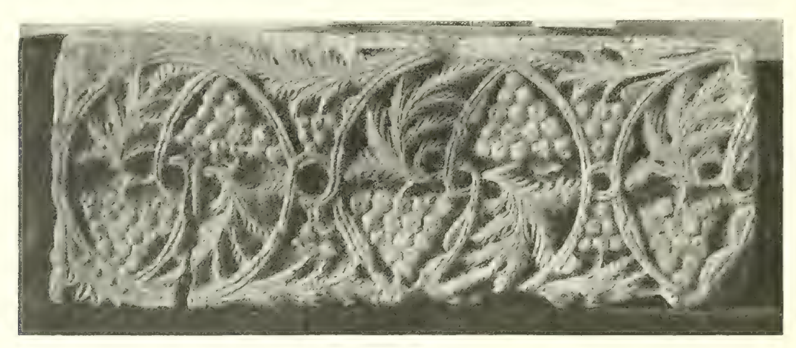


Abb. 125. Berlin, Kaiser Friedrich-Museum: Fries aus Bawit.

einen Fries aus Bawit in Ägypten.[3] Wie in Edessa sind auch hier je zwei Blätter und zwei Trauben zusammenkomponiert, nur ist das Blatt nach persischer Art gefiedert wiedergegeben. Wie in Edessa aber bilden die Kreise keine Wellenranke, sondern sie sind wie an der Deckplatte des Kapitells in der Kosmaskirche von Amida (Abb. 115) zweistreifig umrahmt und durch Knoten verbunden. Diese Tendenz ist ungriechisch[4]; da sie sich an dem Weinlaubfriese der Westfassade noch nicht ganz durchgesetzt hat, dürfte der Fries doch einer ziemlich frühen Zeit angehören

Fassaden wie die von Amida, d. h. mit hohen verkröpften und reich ornamentierten Gebälken, dürften in Mesopotamien nicht selten gewesen sein. Ich schließe das aus einem Funde, den das Comité de conservation des monuments de l'art arabe in Kairo in der Moschee el-Hakim gemacht hat. Dort wurden in einem Raume links vom Haupteingange zwei etwa um 1000 entstandene Nischen in Stein gefunden, die ganz unarabisch auf rein architektonischem Wege hergestellt sind (Abb. 126).[5] Man sieht einen schmalen Pfeiler auf einem breiteren, der den Gewölbeansatz trägt. Dazwischen liegen die Flachnischen, die oben durch Vorkragen des Steines in die spitzbogigen Rundnischen übergeleitet sind. Die überaus reichen Ornamente entsprechen zum Teil den islamischen der Ostfassade von Amida. Davon wird noch zu reden sein. Uns interessiert zunächst nur die Verteilung der Horizontalfriese; man vergleiche sie mit der Inschrift-, Fries- und Gebälkzone unserer Fassaden und wird sich vorstellen können,

[1] Mschatta, S. 297 f. — [2] Mschatta, S. 282 und unten.
[3] Jetzt in Berlin. Wulff, Altchristl. Bildwerke Nr. 215, S. 72.
[4] Chorikios von Gaza. ed. Boissonade, p. 84.
[5] Nach den Schriften des Komitees, 1907, pl. II.

daß das Hakim-Gebälk in Kairo eine Fassade nach Art derjenigen von Amida zur Voraussetzung hat. Zugleich zeigt der Vergleich, wie sehr die Friese von Dijarbekr den um 1000 datierten in Kairo gegenüber noch antik wirken. Hier die persische Art, dort die hellenistische.

Die am Schlusse des drittletzten Abschnittes gestellte Frage: sind die alten Teile der Westfassade von Amida antik oder christlich, muß mit Rücksicht auf die aus dem Gebiete der christlichen Kunst vorgeführten Analogien, dann im Hinblick auf die Stadtgeschichte und die große Bedeutung der übrigen altchristlichen Denkmäler der Stadt dahin beantwortet werden, daß der Bau, dem diese alten Teile entnommen wurden, ein christlicher gewesen sein dürfte. Es handelt sich jetzt nur noch um die Bestimmung der Zeit und des Zweckes, dem dieser Bau gedient haben kann.

7. DIE URSPRÜNGLICHE BESTIMMUNG DER ALTEN WESTFASSADE.

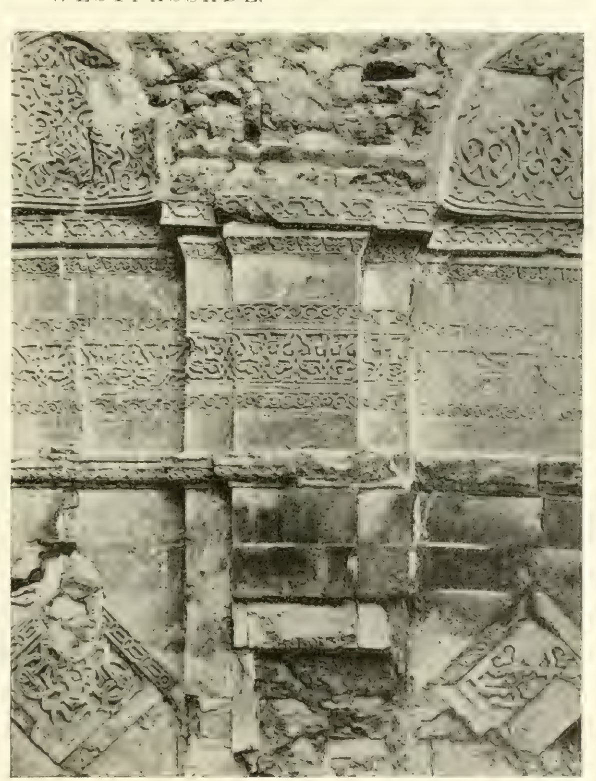


Abb. 126. Kairo, Moschee el-Hakim: Steinnischen

Fasse ich zunächst die im vorletzten Abschnitte zusammengestellten Nachrichten über die Kirchen zusammen und suche ich aus ihnen das heraus, was etwa für die Entstehungszeit der alten Teile der Westfassade von Dijarbekr in Betracht kommen könnte, so ergeben sich ganz wertvolle Schlüsse. Ich denke, was die Inaliden da im Vorhof ihrer Moschee wiederverwendet haben, gliedert sich durchaus verwandt jenen Spuren einer eigenartigen Kunst der Stadt Amida ein, wie sie die Schriftquellen zusammen mit einzelnen photographischen Aufnahmen von Beylié und Miß Bell deutlich erkennen lassen. Der Bericht bei Ramusio über die Marienkirche und die erhaltenen Spuren lassen vor uns eine großartige Anlage erstehen — in demselben Berichte heißt es, die Kirchen von Amida dürften von der Größe von S. Giovanni e Paolo und der Frarikirche in Venedig sein —, wie sie auch die Voraussetzung für die Unterbringung der verkröpften Gebälke und Ziersäulen der Moschee ist. Bogen über Bogen von Säulen getragen und Säulen über Säulen wie am Palast von S. Marco — dem an sich im Typus orientalischen Dogenpalaste —, dazu am Überbau des Taufbrunnens sechs Marmorsäulen, geschnitten mit

schönen und zarten Arbeiten: das sind Worte, die ebensogut von der Westfassade gebraucht werden könnten. Emporen einer Kirche mit entsprechenden Ziergliedern, prächtige Verkleidungen im Innern, zweigeschoßige Höfe und dergleichen schweben uns vor. Von der Marienkirche selbst dürften die Muslime ihren Fassadenschmuck nicht genommen haben, weil ja der Gewährsmann des Ramusio (gedruckt 1583) um 1510 schreibt und die Kirche damals doch wohl noch in ihrer alten Pracht vorfand. Auch ist nicht gut anzunehmen, daß diese Marienkirche des Ramusio dem Orte nach identisch ist mit unserer Ulu Djami, weil Eingriffe, wie die durch die Inschriften für das 12. Jahrh. bezeugten, unmöglich 1510 noch so viel zu bewundern übrig gelassen hätten. Vielmehr ist es nach den Resten der jetzigen jakobitischen Marienkirche (trotz Pognon) durchaus wahrscheinlich, daß diese mit der Marienkirche des Ramusio identisch ist. Darüber können nur genaue Aufnahmen, eventuell Ausgrabungen Aufschluß geben; sie würden unter allen Umständen sehr lohnen.

Die von Beylié und Miß Bell aufgenommenen Reste in den Kirchen des heutigen Dijarbekr bezeugen aber, zusammen mit dem Bericht bei Ramusio, nicht nur den in der Westfassade der Ulu Djami steckenden zweigeschoßigen Bautypus als Lieblingsmotiv von Amida, sie bestätigen gleichzeitig, daß auch in der Detailbildung des Gebälkes und der Kapitelle spezifisch lokale Eigenart zutage tritt. Zum Vergleich kommen in Betracht das reiche Gebälk in der jakobitischen Marienkirche und das Kapitell der griechischen Kosmaskirche. Diese beiden Pilasterkapitelle sind untereinander bis in alle Einzelheiten so verwandt, daß sie gut von ein und demselben Bau herrühren könnten. Wahrscheinlich aber ist, daß sie tatsächlich von vornherein für verschiedene Bauten bestimmt waren, die alte, marmorinkrustierte Apsis der melkitischen Kirche läßt das Kapitell durchaus als zugehörig erscheinen, und die Reste in der Marienkirche haben ebenfalls wohl nie ihren Platz geändert. Also ist das Kapitell mit der unter der Ecke durchgezogenen Girlande ein für alle uns bekannten alten Bauten von Amida typisches Motiv. Es kommt auch sonst vor — davon unten — bekannt war es aus Syrien (Serdjilla).[1] An der Ulu Djami wurde es wiederholt nachgewiesen, sowohl an den beiden Fassaden, wie an der Arkade der Nordseite. Ich möchte diese Kapitelle nicht später als in das 4. Jahrh. setzen. Das wird unten noch an den Kirchen des Djebel Tur Abdin und einem Bau in Harran nachzuprüfen sein.

Dem stände nun entgegen, was sich an Vermutungen vorbringen läßt, wenn man annimmt, daß die alten Reste der beiden Fassaden von einer einst an Stelle der Moschee zentral gelegenen Kirche herrühren. Entsprechend den oben S. 51 und S. 165 gemachten Zusammenstellungen würde sich etwa folgendes sagen lassen: Nach Wakidi-Niebuhr teilten die Araber nach der Eroberung die Hauptkirche, St. Thomas, zwischen Christen (1/3) und Muslime (2/3). Nach Analogie des Vorganges und des Grundrisses in Damaskus (St. Johann = Gr. Moschee) könnte die Ulu Djami Wakidis = St. Thomas sein. Nach Dionysios baute Kaiser Heraklius 628/9 n. Chr. die große Kirche von Amida; sie wurde 770 n. Chr. gründlich restauriert.

Wenn nun die Herakliuskirche = St. Thomas = Ulu Djami ist, so folgt daraus, daß 770 n. Chr. diese Kirche noch teilweise den Christen gehörte, also daß der Vorgang der gänzlichen und definitiven Islamisierung, die in Damaskus bereits unter Walid stattfand, in Amida erst später vor sich ging. Dies ist nun eine Schwierigkeit, weil Walid nicht nur in Damaskus, sondern ganz systematisch Kirchen in Moscheen umgewandelt haben soll, also zu erwarten wäre, daß dies auch in Amida geschehen sei; allerdings fehlt jeder Beweis dafür. Stammten die vorislamischen Reste der beiden Fassaden im Vorhofe der Ulu Djami von der alten Thomaskirche, dann müßten sie in die Zeit des Heraklius, bzw. um das Jahr 629 zu datieren sein. Dagegen nun sträubt sich meine Erfahrung. Ich möchte die alten Reste der Ulu Djami für älter halten. Dem kommt nun in der Tat die von Baumstark mitgeteilte Notiz zu Hilfe,

[1] Vogüé, La Syrie centrale, pl. 31, 1. Butler, I, p. 28.

wonach die „große Kirche“ von Amida schon 463/4 erwähnt wird. Also wird sie — wenn die Bezeichnung „große Kirche“ nicht überhaupt mit der Zeit und der Sektenangehörigkeit dessen, der diese Bezeichnung gebraucht, wechselt — Heraklius wohl nur, wie die Grabeskirche in Jerusalem, erneut haben unter Benützung alter Bauteile. Es macht durchaus den Eindruck, als wenn die in der großen Moschee und zwei anderen Kirchen nachgewiesenen alten Architekturstücke aus ein und derselben Zeit stammten. Dafür eignet sich meines Erachtens die Gründungszeit der Stadt, also die Zeit des Konstantius ca. 349 (oder allenfalls noch das 5. und 6. Jahrh.) besser, als die dreihundert Jahre später liegende Periode des Heraklius.

Für eine sehr frühe Datierung, etwa noch in konstantinische Zeit, sprechen nicht nur die Daten der Stadtgeschichte von Amida. Auch die selbständige Formengebung an den nachgewiesenen alten Architekturresten lenkt das Urteil in diese Richtung. Vor allem aber sind rein kunsthistorische Erwägungen für diesen Zeitansatz maßgebend. Die hier leider nur bruchstückweise vorgeführten Denkmäler von Amida scheinen mir doch schon entscheidend in der Frage, ob Mesopotamien selbständig zu seiner christlichen Kunst gekommen oder abhängig gewesen sei von Antiochia oder gar Byzanz. Manche werden womöglich an Rom als letzten Vermittler der Antike denken. Und doch ist es so natürlich anzunehmen, daß, als der Fürstenhof der Osrhoëne am Anfange des 3. Jahrh. das Christentum als offizielle Religion annahm, die bodenständige hellenistische Kunst die neuen Aufgaben mit den hergebrachten, landesüblichen Mitteln zu lösen suchte und so den Grundstein für eine eigenartige Entwickelung der christlichen Kunst im nördlichen Mesopotamien legte. Bezeichnend dafür ist der neue, von Edessa ausgehende Christustypus. Alle Welt stellte am Anfang des 3. Jahrh. Christus als bartlosen Jüngling dar, der kleinasiatische Norden mit langen Locken, der syro-ägyptische Süden mit kurzem, krausem Haar.[1] Da brachten Edessener in ihren Christusbildern in Jerusalem gegen dieses hellenische, das persische Mannesideal zur Geltung, einen bärtigen Kopf mit schlichtem, in der Mitte gescheiteltem Haar.[2] Es dauerte nicht lange, so war die hellenische Auffassung fast völlig durch diese orientalische erstickt; wir stellen uns Christus heute nur mehr bärtig vor. Darin aber haben die persisch-syrischen Städte, nicht zuletzt wahrscheinlich auch Amida (dieses wohl nach Armenien hin) Bahn gebrochen. Ähnliches läßt sich für gewisse Bildtypen von biblischen Szenen erweisen.

Die Zeit, in der sich diese Dinge abspielen, das 3. Jahrh. und das des großen Konstantin, scheint mir zugleich jene Periode der Blüte, die wir suchen müssen, um die in Amida — und Mschatta — offenbar gewordenen Tatsachen erklären zu können. Es muß in der Zeit, die für Rom den völligen Niedergang bildender Kunst auf antiker Grundlage bedeutet und als letzte Tat das Konglomerat des Konstantinsbogens fertig gebracht hat, in der Zeit kurz vor Begründung Konstantinopels einen großen Aufschwung der bildenden Kunst in Persien gegeben haben. Das mag zusammenfallen mit dem Sturz der Partherherrschaft, als durch die Sasaniden eine neue, stark mit äußeren Machtmitteln arbeitende Dynastie auf den Thron kam. Die christliche Osrhoëne hat an diesem Aufschwunge der späthellenistisch-persischen Kunst gewiß regen Anteil genommen. Beweis dafür meines Erachtens gerade die in Amida nachgewiesenen Reste altchristlicher Kunst. Ich hoffe, die nachfolgende Untersuchung wird zum mindesten den Eindruck erwecken, daß diese Zusammenhänge nicht gerade nur in meiner Phantasie bestehen, wie manche gern annehmen und dabei nicht beachten, daß erst unsere allerjüngste wissenschaftliche Flutwelle, von der ganz einseitig auf Hellas und Rom gerichteten klassischen Archäologie ausgehend, das harte Ringen heraufbeschwor, mit dem ich meine wissenschaftlichen Überzeugungen durchsetzen muß. Die großen Reisenden aus der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts waren viel einsichtiger. So vor allem H. de Hell, der 1847 über die Fassaden von Amida urteilt: „L'aspect en est très original. C'est la fantaisie orientale répandue à flots dans

[1] Beilage zur Allg. Zeitung 1903, Nr. 14 vom 19. Januar, S. 105 f. — [2] Der Türmer, IX (1907), S. 505 f.

une riche ornementation . . . et réunie au style de l'architecture grecque, ce qui les fait passer pour avoir appartenu à une église chrétienne." Er irrt freilich, wenn er annimmt, es sei doch wahrscheinlicher, daß wir es mit dem Werk griechischer Architekten zu tun hätten, die vielleicht zu einem Palastbau an den Hof der Khalifen berufen wurden. Sein Schlußurteil lautet denn auch verfehlt dahin, es handle sich um klassische Architektur mit einem Überfluß von Ornamenten, wie sie die byzantinische Schule vom 9. bis 12. Jahrh. charakterisiere. Wenn er dabei alle christlichen Anzeichen vermißt, so ist auch das nur beschränkt richtig. Das Fehlen einer byzantinischen Inschrift überrascht nicht mehr, nachdem der Einblick in die Bauzeit und die verwendeten vorislamischen Teile gewonnen ist. Endlich scheint mir sehr zweifelhaft, wenn H. de Hell behauptet: „Nulle part on ne voit la trace d'une croix, d'un symbole." Ich empfehle, in Zukunft die Ornamente der westlichen verkröpften Kämpfer genau zu untersuchen.

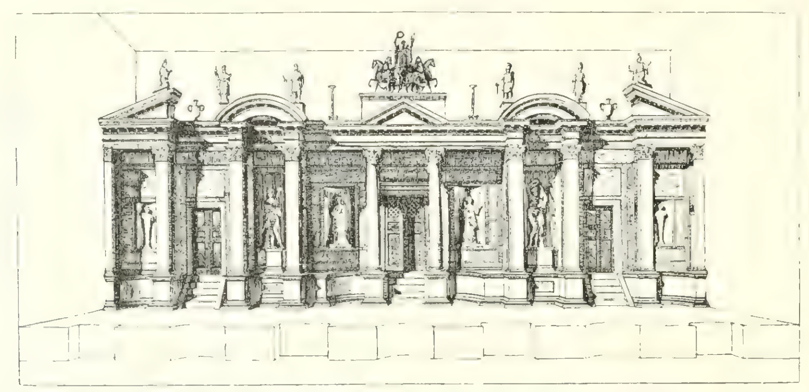


Abb. 127. Rekonstruktionsversuch einer Bühnenwand nach einem pompejanischen Wandbild.

Bei dem Versuche, die ursprüngliche Bestimmung dieser Teile zu erforschen, muß ich ausgehen von dem Modemotiv der östlichen Kunst in spätantiker und frühchristlicher Zeit, sobald es sich um reichere dekorative Ausstattung handelte: von der Theaterstirnwand. Die Städte der ausgehenden antiken Welt haben wohl alle über Theater verfügt; die Ruinen von Orange in Gallien, in Aspendos auf kleinasiatischem Boden geben die beste Vorstellung, welche dekorative Pracht dabei entfaltet wurde. Den lebendigsten Eindruck davon aber vermag sich der Reisende in Pompeji angesichts der Wandmalereien vierten Stiles zu verschaffen, der, wie vermutungsweise gesagt werden kann, sich in Antiochia entwickelt hat.[1] Dafür sind beweisend besonders eine Reihe christlicher Denkmäler, die ich kürzlich in diesem Sinne zusammengestellt habe[2]: Sarkophage aus dem südlichen Kleinasien, die Vorderwand des Maximiansthrones in Ravenna und das schöne Londoner Engelrelief in Elfenbein mit der griechischen Inschrift — alles Denkmäler, die geeignet sind, über Kleinasien und Syrien auf die Osrhoëne überzuleiten. Daß insbesondere auch in Amida das Theater eine Rolle spielte, dürfte aus gewissen Darstellungen auf der Ortokidenschüssel in Innsbruck, von der noch in einem späteren Abschnitte die Rede sein wird, deutlich werden.

Ich führe dem Leser in Abb. 127 eine architektonische Bühnenwand vor, wie sie G. von Cube[3] nach einem Wandbild des Hauses Reg. I, ins. 3, No. 25 in Pompeji zu rekonstruieren gesucht hat. Wir sehen eine Flucht von zehn Säulen und Pfeilern. Sie stehen auf Postamenten, die

[1] Göttingische gelehrte Anzeigen 1906, S. 910 f. — [2] Journal of Hellenic studies, XXVII, S. 99 f.
[3] Die römische scenae frons, Beiträge zur Bauwissenschaft, Nr. 6.

einzeln vor die dahinter liegende Wand treten. Die Kapitelle sind entweder jedes für sich oder paarweise verkröpft, nur in der Mitte läuft der Architrav durch. Man rechne damit, daß die Anordnung in Abb. 127 einen von tausend Lösungsversuchen bedeutet. Doch ist die Anordnung von zehn Stützen in der Front häufig, und zwar deshalb, weil diese Anordnung am einfachsten gewisse Voraussetzungen dieser Dekoration erfüllt. In Abb. 127 wird man zwischen den Säulenpostamenten drei Treppen angeordnet sehen, die nach drei Türen, einer in der Mitte, zweien in den Flügeln, führen. Dieses Schema weist jede Bühnenwand auf, das gehört zu ihrem festen Bestande, alles übrige kann wechseln. Die gewöhnlichste Anordnung war nun die, daß zwischen den drei Türen noch zwei Statuen, je eine auf jeder Seite, standen. Unsere Abbildung zeigt schon eine reichere Form. Aber auch in der einfachsten Fassung blieben mindestens zehn Säulen, weil es üblich gewesen zu sein scheint, sowohl jede der drei Türen für sich, wie jede der beiden Statuen dazwischen in ein eigenes Tabernakel mit zwei Säulen zu stellen.



Abb. 128. Rekonstruktionsversuch einer Bühnenwand nach dem Wandbild in der Palästra zu Pompeji.

Man werfe nun einen Blick zurück auf das Erdgeschoß der Westfassade von Amida, Taf. IX f.: wir sehen eine Reihe von zehn verkröpften Säulen. Das mag Zufall sein, jedenfalls läßt sich aus diesem Gebilde vom Jahre 1116—1125 noch nicht mit Sicherheit zurückschließen auf den ursprünglichen Verband der in der Fassade wiederverwendeten alten Teile. Aber eines ist doch merkwürdig: wir haben in der westlichen Inalidenfassade nicht nur zehn verkröpfte Säulen nach Art der Theater-Stirnwände vor uns, sondern es sind auch die drei Türen in dieser Fassade von 1116—1125 da. Sie heben sich dadurch aus den neun Arkaden heraus, daß folgender Rhythmus in der Anordnung der Bogen vorliegt: — . . . — . . . —

Man kann sich aus dieser Folge ohne weiteres eine Theaterfassade zurechtdenken: Im Bedürfnis der Zeit lag diese Anordnung nicht; die jüngere Ostfassade hat das Motiv des durch eine Stufe auseinandergeschobenen Rundbogens nur einmal, in der Mitte. Dort ist die Erinnerung an die „scenae frons“ mit Bezug auf die drei Türen bereits ganz verwischt.

Für die Herleitung von einer Theaterstirnwand, die ich im Auge habe, spricht auch noch ein Umstand, der bisher nicht erwähnt wurde, die Zweigeschossigkeit. Abb. 127 kann geradezu

als Ausnahme gelten; die Stirnwand des griechischen Theaters ist gewöhnlich zweigeschossig. Ich gebe als Beispiel eine andere Rekonstruktion von Cube's nach dem Wandbild der sogenannten Palästra in Pompeji (Abb. 128). Wir sehen die Treppen zu den drei Türen, auf jeder Seite davon je zwei, im ganzen zwölf Säulen, die paarweise verkröpft sind. Diese Einteilung bleibt auch im Obergeschoß, wo lediglich statt der Türen Statuen erscheinen. Wie an der Fassade von Amida gehen die Verkröpfungen durch, und die Rekonstruktion des pompejanischen Bildes gibt auch eine Idee, wie man sich den oberen Abschluß denken könnte, wenn es sich bei den alten Teilen der Amidafassade wirklich ursprünglich um eine Theaterstirnwand gehandelt hätte. Man müßte schon für diesen Fall mit einem engeren Säulenintervall rechnen.

In diesem Zusammenhange ist vielleicht auch jene Stelle der Inschrift heranzuziehen, wonach das Obergeschoß als unbedeckte Maksura bezeichnet wird. Ich weiß aus meiner Erfahrung heraus nicht, was das eigentlich heißen soll — ἡλιακὸν solarium? — und könnte nur denken, daß auch darin eine Erinnerung an die ursprünglich reine Kult- oder Schmuckbedeutung des Obergeschosses vorliegt. Man wartete acht bis zehn Jahre, bevor man dieses Obergeschoß aufsetzte.

Bei der Erörterung der Möglichkeiten, den Aufbau der Westfassade aus bekannten Bautypen der Antike herzuleiten, muß auch noch der Nymphäen und ähnlicher Bauten in der Art des römischen Septizoniums Erwähnung getan werden. Auch diese Art ist nicht in Rom heimisch, sondern vom Osten aus angeregt. Septimius Severus hat, als er im Jahre 203 einen Abschluß für die appische Straße schuf, nur nachgebildet, was jetzt z. B. der Architekt Dr. Hülsen in einem trefflichen Beispiele in Milet aus 338 Quadern und Brocken wiedererstehen ließ. Es handelt sich dort um ein dreigeschossiges Nymphäum als Endpunkt einer Wasserleitung. Daran standen Tabernakel über Tabernakel mit verschobenen Achsen, und zwar im Erdgeschoß einfach mit geradem Architrav, darüber mit geraden und Volutengiebeln, die Säulen glatt oder kanneliert, die Pfeiler zuseiten der Mittelachse mit Ranken. Die Publikation ist unterwegs. Es ist bezeichnend für die Zerstörung der Denkmäler im Orient, daß es zehnjähriger ausdauernder und selbstloser Arbeit bedurft hat, um das Denkmal mit voller Sicherheit aus den Trümmern auferstehen zu lassen. Dieses Nymphäum von Milet ist mehr als ein Jahrhundert älter als das Septizonium. Für die Westfassade von Amida kommt in Milet auch das zweigeschossige Eingangstor in den Südmarkt als Parallele in Betracht. Knackfuss hat es mit drei Toren und zehn Säulen in der Front rekonstruiert.[1]

Die vorgebrachte Hypothese, die alten Teile der Westfassade gehörten ursprünglich zu einer Theaterstirnwand oder dergleichen, verliert nicht an Boden, falls sich, was ich bereits oben aussprach, bestätigt, daß der ganze Bau kein antiker, sondern ein christlicher gewesen ist. Die Dekoration der scenae frons ist nämlich in mehrfacher Hinsicht übergegangen sowohl in die christliche wie in die islamische Kunst. Darüber nachfolgend einige kurze Andeutungen.

Ich gehe zunächst aus von der Innenansicht der griechischen Kosmaskirche in Amida (Abb. 89, S. 170). Wir sehen die Ikonostasis vor uns. Von ihrem ursprünglich wahrscheinlich plastischen Bestande sind nur noch die beiden Reliefplatten unten vorhanden, auf denen das Lieblingsmuster hellenistischer Säulenpostamente, die Raute, erscheint. Darüber steht heute eine Holzwand. Aber auch sie hält noch eine Grundeinteilung fest, deren Ursprung kürzlich von Karl Holl zum Gegenstande einer eingehenden Untersuchung gemacht worden ist.[2] Danach ist die hohe Bilderwand, wie sie in den Kirchen des Ostens üblich ist, zurückzuführen auf die eben von mir behandelte Stirnwand der antiken Bühne. In der Tat sehen wir auch in Abb. 89 am Rande noch die beiden Seitentüren, die zusammen mit der Mitteltür jenen durch Stufen zugänglichen Dreiverein bilden, der jeder scenae frons zugrunde liegt. Mehr noch, auch der

[1] Archäologischer Anzeiger 1906, Beilage zu S. 21.

[2] Die Entstehung der Bilderwand in der griech. Kirche, Archiv f. Religionswiss., IX, 365 f.

Aufbau der Höhe nach zeigt deutlich Zusammenhänge mit den pompejanischen Wandgemälden, bzw. dem gemeinsamen Vorbilde, der Bühnenwand. Man sieht die zweigeschossige Anordnung, das untere Stockwerk vertreten durch große Bilder, das obere durch eine fortlaufende Reihe kleinerer, dazwischen das verkröpfte Gesims, vertreten durch den schmalen Streifen von Bildern kleinsten Formats.

Ich stelle neben dieses derbe Tischlererzeugnis von Amida eine Ikonostasis (Abb. 129), die ich im Jahre 1889 in Eregli am Marmarameere aufgenommen habe.[1] Sie datiert angeblich erst aus dem Jahre 1725. Im architektonischen Aufbau läßt sie sich zwischen die scenae frons und die Fassaden von Amida, in dem Reichtum ihrer Ornamente neben Mschatta stellen. Wir sehen unten die hohen Brüstungsplatten aus Holz geschnitzt, wie die ganze Wand. Darüber treten die Säulen mit dem verkröpften Kämpfergesims vor. Es folgt ein breiter Fries von Rankenwerk, dann die zweite Säulenstellung nicht mit dem geraden Architrav, sondern mit Bogen schließend, darüber ein zweiter breiter Rankenfries, endlich noch eine Bilderreihe. Man beachte auch die Säulenschäfte mit ihrem reichen Schmuck.



Abb. 129. Eregli, Kirche: Ikonostasis.

Können nun die alten Teile der Westfassade von Amida in ihrem ursprünglichen Aufbau vielleicht als Bilderwand gedient haben? Wir müßten dann mit einer ungeheueren Kirche rechnen. Kann die Amida nicht besessen haben? Man beachte, daß schon der Anonymus des Ramusio den Vergleich mit den Frari und S. Giovanni e Paolo macht. In der jakobi-

[1] Jahreshefte des österr. archäol. Instituts, I, Beiblatt, Sp. 20 f.

tischen Marienkirche ist nach Beylié unter der Kuppel eine Holzbalustrade erhalten, vor der Marmorbasen mit angearbeiteten Halbsäulen an der Vorderseite stehen. Dieser Rest einer Ikonostasis(?) weist eine Länge von ca. 5 m auf. Unsere Fassade fordert im ursprünglichen Bestand mindestens 20 m Länge.

Ich könnte mir denken, daß die zweigeschossige Fassade, wenn ich schon bei dem Versuche bleibe, sie im Innern einer Kirche unterzubringen, die Abschlußwand eines quadratischen Raumes mit der persischen Trompenkuppel verkleidet hätte. Ist das Normalmaß einer solchen Quadratseite 17 m, wie im nestorianischen Kloster, so können leicht auch Bauten von 20 m und mehr entstanden sein, wie etwa Wiranschehr mit 32 m Durchmesser. Die „Bilderwand" würde sich dann nicht nur vor die Hauptapsis, sondern mit ihren Seitentüren zugleich auch vor Prothesis und Diakonikon mit ihren Nebenapsiden legen. Die Zweigeschossigkeit im Innern



Abb. 130. Mistra, Metropolis: Ikonostasis.

der Kirche von Amida ist bezeugt; wäre sie es nicht, so könnten wir nach den griechischen Prachtbauten persischen Stiles, wie Hosios Lukas, darauf zurückschließen. Den interessantesten Beleg dafür habe ich vor Jahren in der Nea Moni in Chios aufgenommen. Dort war der spezifisch persische Typus dieser zweigeschossigen Säulenarchitektur im Innern des Kuppelraumes — sie ist inzwischen wegrestauriert — dadurch offenkundig, daß diese Säulen stets paarweise verwendet waren. Davon war bereits oben S. 184 die Rede.

In Hosios Lukas und einzelnen Kirchen von Mistra läßt sich noch nachweisen, daß die Bilderwände erstens aus Stein waren und zweitens nicht nur auf den Abschluß der Hauptapsis beschränkt waren, sondern auch auf die trennenden Pfeiler übergriffen. Außerdem sind die Ornamente dieser Stein-Ikonostasen von so ausgesprochen persischem Charakter, daß man sie auf den ersten Blick für Schöpfungen islamischer Hände halten möchte. Über ein datiertes Beispiel vom Jahre 967 berichtete ich Wiener Studien XXIV. Ich bilde hier die

Iknostasis der Metropolitankirche in Mistra ab als Beleg des Übergreifens der Schranken von der Haupt- auf die Nebenapsiden; der beide trennende Pfeiler wird von einem Bogen mit ⊓-förmigem Abschluß übersetzt. Dieser ruht auf kleinen Kapitellen. Als Beispiel der persischen Ornamente könnte schon dieses Beispiel gelten. Ich gebe aber noch ein anderes von der Ikonostasis der Marienkirche von Hosios Lukas (Abb. 131). Das sind am unteren alten Architrav die reinen Arabesken: aus der Spitze der einen Palmette entwickelt sich die nächste.[1]

Ein Nachklang der persisch-christlichen Sitte, das Innere von Räumen durch Arkadenstellungen übereinander zu schmücken, hat sich meines Erachtens auch in dem von Bagdad abhängigen Islam erhalten, und zwar gerade an der Stelle, wo die christliche Apsis mit der Bilderwand Vorbild gewesen sein kann, am Mihrab. Ich gebe hier das Mihrab im Mau-



Abb. 131. Hosios Lukas, Marienkirche: Ornamente der Ikonostasis.

soleum des Kalaun in Kairo (Abb. 132), das bald nach 1290 entstanden sein dürfte. Wir sehen das Halbrund geschmückt mit Zwerggalerien, unten in zwei getrennten Reihen, oben mit einer zweigeschossigen Reihe, die lebhaft an den Aufbau einer Bilderwand erinnert. In der oberen Reihe sind Doppelsäulen genommen und ebenso darüber an den sonderbaren Fortsetzungen der mittleren von den drei das Mihrab flankierenden großen Säulen. Diese Art der Mihrabausstattung kann als die typisch persisch-islamische gelten. Das Kalaun-Mihrab gibt nur die für unser Motiv reichste Art der Ausbeutung.

Ich möchte bei dem Versuche, die ursprüngliche Verwendung der alten Teile der Westfassade von Amida festzustellen, doch zum Schluß auch noch mit der Möglichkeit rechnen daß sie die Schauseite am Äußern eines christlichen Baues gebildet habe. Es ist zunächst gar nicht ausgeschlossen, daß dies ein Palast gewesen sein könnte. Es ließe sich diese Annahme sogar durch den Aufbau in der Art einer Bühnenwand begründen; denn diese

[1] Noch überzeugender dürften die Gesamtaufnahmen dieser Bilderwände bei Schultz and Barnsley, The Monastery of S. Luke, pl. 23 f., wirken.

Schmuckwände bedeuten nach der festen antiken Bühnenregel nichts anderes als die Fassade eines königlichen Palastes, vor allem in der Tragödie.[1] Doch liegen Spuren vor, die daneben für die Verwendung an einem Kirchenbaue sprechen. Ich gebe hier zunächst, Abb. 133[2], die Außenansicht der Apsis der Hauptkirche des nordsyrischen Simeonsklosters, entstanden bald nach 459. Wir sehen, wie in Amida, eine Reihe verkröpfter Säulen in zwei Geschossen aufsteigen und bekommen an der Hand dieses Rundbaues eine Vorstellung, wie auch die dekorativ weit reichere Fassade am Tigris ursprünglich ausgesehen haben könnte. A. BAUMSTARK

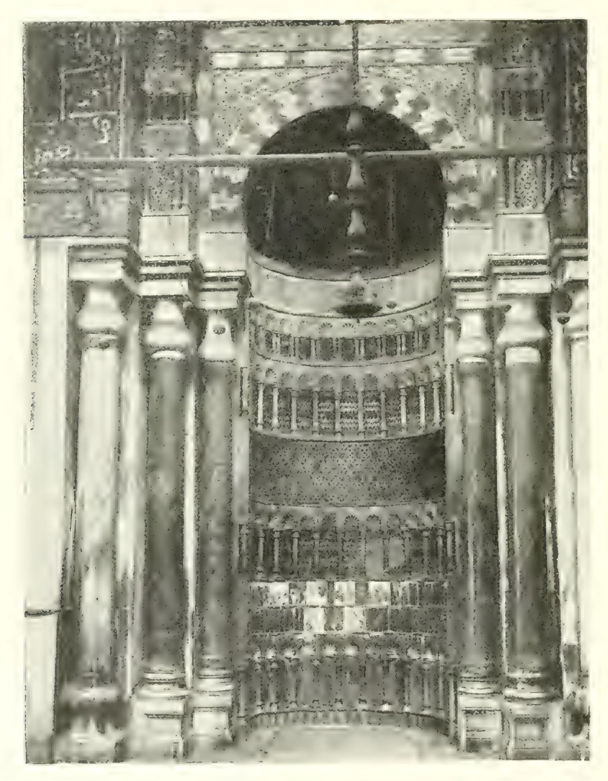


Abb. 132 Kairo. Mausoleum der Kalaun: Mibrab

macht mich auf eine Schriftstelle aufmerksam, die für Amida selbst, und zwar für das nestorianische Johanneskloster, von dem oben S. 173 die Rede war — man erinnere sich auch des dort heute noch erhaltenen Schmuckportals — den Bestand einer Fassade bezeugen würde. Die Stelle steht bei Johannes von Ephesos und bezieht sich auf die Zeit unmittelbar um 502/3.[3] „Id monasterium beati Mar Joannis (des sog. Urtäers) tam frequens erat atque adeo florebat, ut socii, quibus artius esset quam ut in eo habitarent, magnam sibi domum in oratorium

[1] Vgl. CUBE, a. a. O., S. 11 u. 15. — [2] Nach einer Aufnahme von MAX VAN BERCHEM.
[3] Commentarii de beatis orientalibus, cap. 58; LAND, Anecdota Syriaca II, S. 284 (Übersetzung von v. DOUWEN, S. 187).

(soll nicht heißen „Kirche“, sondern „Haus des Gebetes“, d. h. Kloster!) struere decernerent. Itaque urbis lapicidae animum intenderunt ad frontis partes excidendas. Igitur porta urbis vespere clausa beati, quum ipsi saxa in monasterium ferre vellent, egressi sunt, atque uno ordine a monasterio ad lapacidinas producto singula axa de manu in manum tradita transtulerunt, donec aedibus essent iniuncta; atque hunc in modum aedes illae solidae constructae sunt. Nec tamen confectae sunt prae expugnatione Persarum. Sed aliquanto, postquam Persae discesserunt, e monasterii agoga excisum est, quo strueretur, — — — — — — — Attamen monasterium structuris et numero fratrum demiuntum fuit.“

Und noch eines muß ich zum Schluß vorbringen. Es gibt fern von Syrien und Mesopotamien eine Gruppe von Kirchen, die in ihren Fassaden Spuren einer Verwandtschaft mit dem Baue zeigen, den wir als Urtypus für die Fassade von Amida suchen. Ich meine die mittelalterlichen Kirchen von Pisa, Lucca und Pistoja, d. h. an einer Flußmündung, die den engsten Verkehr mit dem Orient unterhalten hat, einen Verkehr, dem wir zweifellos auch die

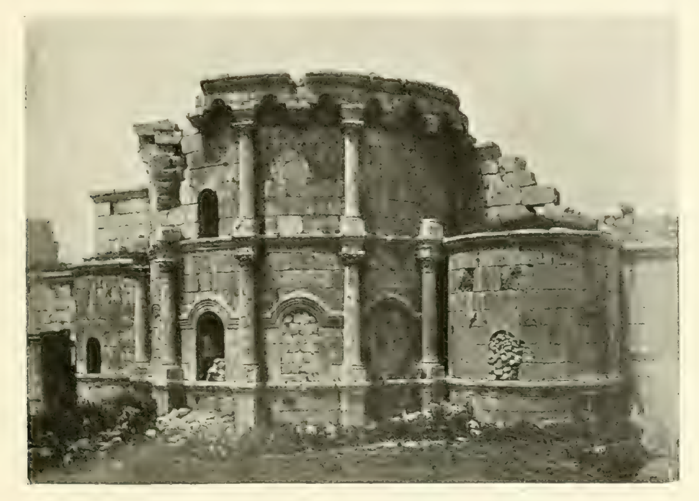


Abb. 133. Kal'at Sim'an, Kirche: Außenansicht der Apsiden

in den Stil der Gotik übersetzte, im übrigen islamische Fassade des Dogenpalastes in Venedig verdanken. Schon der Anonymus des Ramusio gedachte ja dieser Zusammenhänge. Ich bilde hier (Abb. 134) eine der Fassaden der pisanischen Bannmeile ab, S. Michele in Lucca, entstanden in den ersten Jahrzehnten des 13. Jahrh. Wir sehen unten nach typisch armenischer Art Arkaden vor die Wand mit den drei Türen geblendet — diese Arkaden weisen nicht auf die Absicht, einen Portikus davor zu legen[1] — und darüber in vier Geschossen, fast nach dem Prinzip des Kalaun-Mihrabs, Zwerggalerien in zwei Absätzen, die unteren in der Schicht der Seitenschiffdächer, die oberen vor dem Mittelschiff. Man war sich schon früher darüber klar, daß die überaus reiche Ornamentik dieses im Rahmen der romanischen Kunst Italiens auffallend neuen Systems stark vom Orient abhängig sei. Der Leser betrachte daraufhin die einzelnen Säulenschäfte und vergleiche das Zickzack und die Muster ohne Ende mit den Ornamenten am Obergeschoß von Amida. Daß ich für meine Person einen direkten Zusammenhang zwischen diesen Bauten von Pisa und Lucca — ich erinnere vor allem an Dom, Baptisterium und Cam-

[1] Vgl. Schmarsow, S. Martin von Lucca, S. 54.

panile in Pisa — mit Armenien, bzw. Mesopotamien für möglich halte, habe ich schon anläßlich eines anderen Motivs ausgesprochen, das nahelegt, an solche Beziehungen zu denken: als von der Vorliebe Toskanas für den Wechsel weißer und schwarzer Steinschichten die Rede war.[1] Man lese darüber Lehmann-Haupt, Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens, S. 74 f. Ich komme auf diese Parallele unten noch zurück. Man beachte auch, daß in der von Ibrahim ibn el-Aghlab im Jahre 184 (800 n. Chr.) erbauten Stadt Abbasiyye südlich von Kairawan eine Moschee stand, deren zylinderförmiger Turm aus Backsteinen erbaut und mit Säulen, in sieben Etagen angeordnet, geschmückt war.[2]



Abb. 134. Lucca, S. Michele: Fassade

[1] Berchem teilt mir mit, daß diese Bauart im Arabischen den besonderen Namen ablak (fi l-hadjar al-ablak) führt, d. h. „in abwechselnd schwarzem (dunklem) und weißem (hellem) Stein gebaut".

[2] Enzyklopädie des Islam. Art. ʿAbbāsīya von Basset (deutsche Ausgabe, S. 16, 2. Kol. unten).

II. DIE ALTCHRISTLICHE BAUKUNST VON NORDMESOPOTAMIEN.

Bisher haben die beiden rätselhaften Fassaden von Dijarbekr im Vordergrunde der Untersuchung gestanden. Es ist Zeit, daß sie als Leitmotiv zurücktreten. Mit ihnen soll auch Amida selbst für einige Augenblicke in den Hintergrund geschoben werden. Es handelt sich in diesem Abschnitte darum, den christlichen Denkmälern dieser Stadt einen breiteren Hintergrund zu geben, die Frage aufzuwerfen: Stehen denn die Kirchen von Amida vereinzelt da, oder lassen sie sich in eine größere Gruppe von Kirchenbauten Nordmesopotamiens einordnen? Es dürfte kühn erscheinen, heute schon, wo wir noch kaum eine Ahnung von den Denkmälern der christlichen Zentren dieses Gebietes, von Edessa und Nisibis, haben, solche Fragestellungen zu wagen. Und doch setzen uns die Aufnahmen einiger in meinem Sinne reisenden Forscher in den Stand, auch diese scheinbar noch dicht verschlossene Tür aufzustoßen.

Das nördliche Mesopotamien, bzw. die Osrhoëne, spielen in der Entwicklung der christlichen Baukunst eine hervorragende Rolle. In den gewölbten Kirchen des zentralen Kleinasiens und in den Ornamenten von Mschatta liegen direkte Anregungen des nordmesopotamischen Städtedreiecks Edessa-Nisibis-Amida vor. Die Fassade aus dem Moab wie die Tonnengewölbe von Kappadokien u. s. f. sind undenkbar ohne die Vermittelung von seiten dieses ältesten, einheitlich christlichen Gebietes. Davon war schon in meinen Arbeiten über Kleinasien und Mschatta die Rede; jetzt sei der Sache vom entgegengesetzten Ende aus nachgegangen.

1. DIE ZENTRALEN RIESENBAUTEN DER STÄDTE.

Bei dem Versuche, die ursprüngliche Bestimmung der alten Teile der Westfassade zu erkennen, wurde als Hypothese geäußert, daß sie vielleicht als Bilderwand oder Fassade einem Kirchenbau von kolossalen Dimensionen angehört haben könnte. Es muß nun, sobald es sich darum handelt, den Denkmälern von Amida eine Unterlage zu geben, vor allem die Tatsache festgestellt werden, daß die Existenz solcher Riesenbauten sich nicht nur in der Beschreibung bei Ramusio und in den Bellschen Aufnahmen der Marienkirche nachweisen läßt, wir vielmehr gut tun, in den festen Bestand unserer kunstgeschichtlichen Vorstellungen das Vorhandensein einer ganzen Gruppe von zentralen Riesenbauten in Nordmesopotamien aufzunehmen.

Der Rundbau, den Miß Bell vor der heutigen Marienkirche von Dijarbekr nachgewiesen hat, zeigt einen Durchmesser von ca. 51,5 m; die Gesamtlänge vom Westende bis zur Apsisaußenwand beträgt ca. 81 m. Das sind Dimensionen, die sich im Hinblick auf den Zentralbau durchaus mit denen der Metropolen des Reiches, mit Rom, Jerusalem und Konstantinopel, messen können. Sie stehen nicht vereinzelt da. Ich habe schon „Kleinasien, ein Neuland“, S. 96 f., einen zweiten Riesenbau im nordmesopotamischen Städtebezirk veröffentlicht, Wiranschehr, das alte Konstantina. Auch dort handelt es sich um einen Zentralbau. Die Kirche

hat mit ihren Vorbauten eine Länge von ca. 67.5 m und eine Breite von ca. 50 m. Das ovale Kuppeloktogon selbst hat 34.5×32 m Durchmesser. Der mächtige Bau liegt heute in Trümmern, es ragen nur einige von den acht aus Stein erbauten Pfeilern aus der Schuttmasse hervor. Einen dritten Bau dieser Art hat kürzlich Sarre in Resapha-Sergiopolis aufgenommen. Die dortige „Zentralkirche" ist ca. 42,5 m lang und ca. 36 m breit. Das sind gewiß nicht alltägliche Größenverhältnisse. Sie scheinen mir danach angetan, unsere Begriffe von der Bedeutung der syrischen Hinterlandkunst von Grund auf umzuwälzen. Im zentralen Syrien findet sich nichts von derartigen Bauten, und vom christlichen Antiocheia wissen wir leider, von einigen literarischen Zeugnissen abgesehen, kaum mehr, als daß noch etwas von seinen Mauern steht.

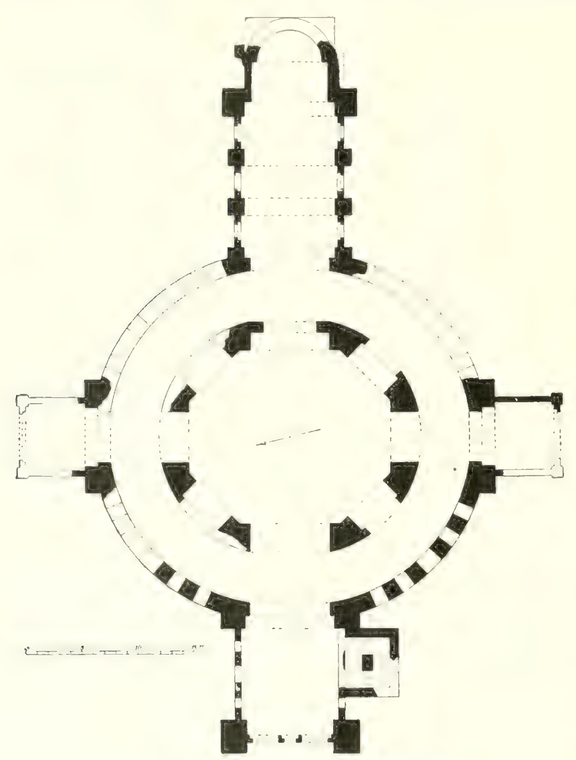


Abb. 135. Wiranschehr, Ovales Oktogon: Grundriß.

Großartig sind auch die Bauformen der genannten drei nordmesopotamischen Ruinen. Wenn wir das Rund vor der Marienkirche in Dijarbekr nach der Beschreibung bei Ramusio rekonstruieren, so kommt eine Taufkirche heraus, auf die man durchaus wie die edessenische Chronik für den dort 369/70 errichteten Bau den Namen „das große Baptisterium" anwenden kann.[1] Überraschend ist nur, daß der viergeschossige Bau in der Mitte über dem reich verzierten Taufbrunnen offen war. Wenn Sarre bzw. sein Architekt Herzfeld recht hat, so war auch die Zentralkirche von Resapha in der Mitte offen. Das gilt keinesfalls von dem ovalen Oktogon in Wiranschehr (Abb. 135).[2] Das eigentliche Kuppelachteck hat 6,35 m Seitenlänge mit einem 2,35 m eingeschobenen Mittelstück in der Apsisflucht. Die acht Pfeiler trugen zugleich eine Empore, wie das ja auch für Amida typisch ist. Die Außenmauer war von je fünf Fenstern durchbrochen; vor den Toren lagen in den Achsen Vorbauten, im Westen größere mit einer Treppenanlage. Sehr eigenartig ist der 21 m tiefe Chor. Er wird wohl nach Analogie der unten vorzuführenden Tur Abdin-Gruppe ein Tonnengewölbe mit Gurtbogen getragen haben. Der riesige Bau liegt inmitten einer großen Nekropole, dürfte also vielleicht als Martyrion eines großen Heiligen zwischen dem 4. und 5. Jahrhundert erbaut sein. Die aus dem Schutthaufen aufragenden Kuppelpfeiler (Abb. 136) sind das Wahrzeichen des Ortes. Von ihnen unten mehr.

[1] Hallier, Untersuchungen über die edessenische Chronik. Vgl. V. Schultze, Archäologie, S. 30. Baumstark, Oriens christ. 1904, S. 9.

[2] Nach meinem Kleinasien, S. 97, mit Genehmigung der J. C. Hinrichs'schen Buchhandlung.

Die „Zentralkirche“ von Resapha-Sergiopolis, nach Sarre vielleicht das Martyrion des heil. Sergios, bildet im Grundriß den eigenartigsten Längsbau neben der Sophia von Konstantinopel (Abb. 137).[1] Man erkennt noch an der Nord- und Westseite der Außenmauer flache Exedren mit je drei großen Fenstern, die durch einen Mauerzug im Winkel verbunden sind. Spuren weisen darauf, daß sich dieses Schema auch im Innern, dort aber mit halbkreisförmigen Exedren, wiederholte, zwischen den beiden Pfeilerfolgen aber ein Umgang vermittelte. An diesen großzügigen Baukörper ist im Westen ein massiver Chorbau angeschoben, in dem Treppen auf Emporen zu deuten scheinen. Der Bau zeigt den charakteristisch rei-



Abb. 136. Wiranschehr, Ovales Oktogon: Gesamtansicht der Ruine.

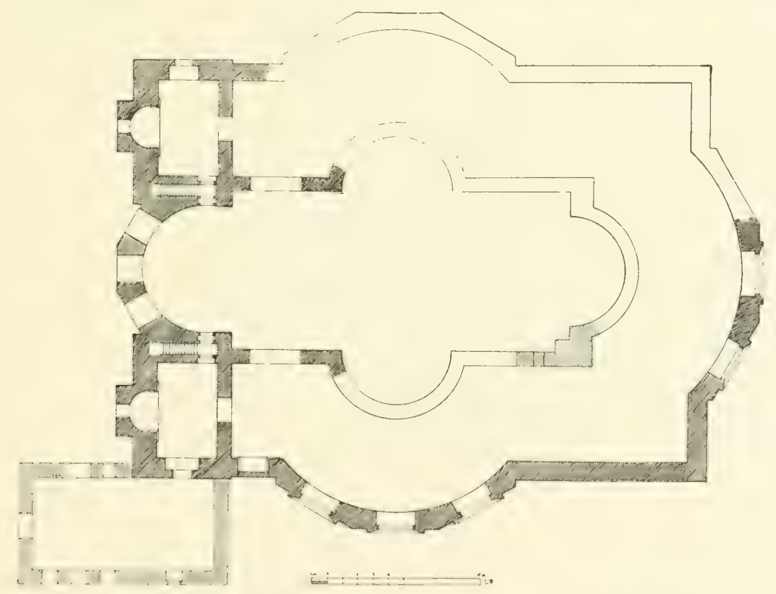


Abb. 137. Resapha, Zentralkirche: Grundriß

[1] Nach Sarre, Monatshefte für Kunstwissenschaft 1909, S. 103. Die Klischees 137 und 138 sind freundlich vom Autor und seinem Verleger zur Verfügung gestellt.

chen Ornamentschmuck, wie ich ihn (Mschatta, S. 262 u. 282) schon am Nordtore nachgewiesen habe. In Abb. 138 wird auch deutlich, daß die reiche Profilierung unten in typisch mesopotamischer Art in die Horizontale umbricht. Astragal, Kyma, Weinlaub, einer Vase entspringend,

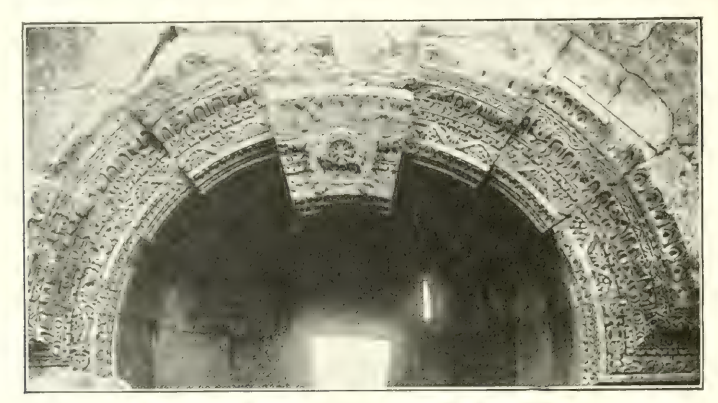


Abb. 138. Resapha, Zentralkirche: Ornamentbogen.

dann der Kettenmäander und ein Eierstab mit Blatteinlagen, ein Pfeifenmotiv, rechteckig umrahmt mit Ranke-Astragal und gebauchter Palmette: Das sind die zahlreichen, eigenartig behandelten Motive, für die sich Analogien am Tigris werden nachweisen lassen und wie sie auch in Amida vorkommen. Auf ein im Rahmen dieses Buches besonders wichtiges Detail führte mich die nebenstehende Abb. 139, die ich Alois Musil verdanke. Dargestellt ist, von unten gesehen, der obere Abschluß einer der seitlichen Chorkapellen am Ostende der „Zentralkirche“. Wir sehen Quadratmauern emporkommen und deren Ecken zunächst übersetzt von ausgerundeten Steinen. Sieht man näher zu, so erkennt man diese zweifellos als die Unterkante von Ecktrompen, die oben durch ein (jetzt fast zerstörtes) Ziegelgewölbe überleiten zu einem auf Säulen ruhenden Quaderbogen, der die Achteckseite des Tambours, bzw. eine Kuppel zu tragen bestimmt war. Vgl. über diese Konstruktionsart oben S. 180f.

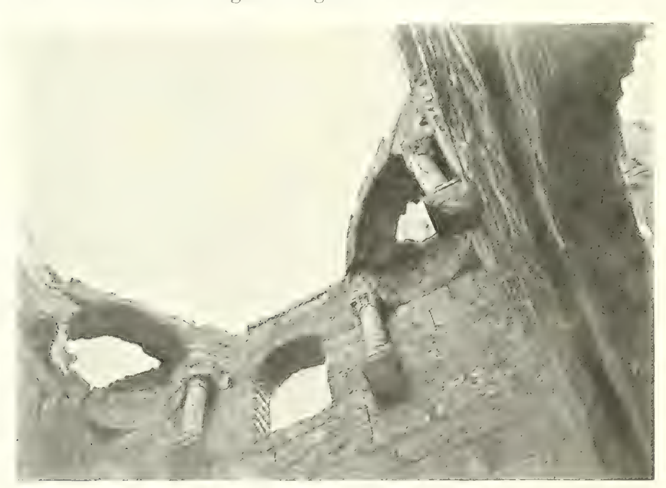


Abb. 139. Resapha, Zentralkirche: Trompen einer Kuppel des Chorbaues.

Was den Bau nun für unsere Untersuchung besonders interessant macht, ist die mir zuerst durch Alois Musil nahegelegte Deutung desselben auf einen Palast. Musil, der Resapha

genau aufgenommen hat, war sehr überrascht, als ich ihm von Sarres „Zentralkirche“ sprach. Er hatte den Bau nie für eine Kirche angesehen. Dadurch aufmerksam gemacht, fiel mir die Analogie mit Kasr ibn Wardan ein, freilich nicht mit der dortigen Kirche, an die auch Sarre dachte, sondern mit dem Palast, dessen Aufnahme uns kürzlich Butler geboten hat und den ich in Abb. 140 im Grundriß wiedergebe.[1] Da haben wir in kleinen Dimensionen und einfacherer Form den gleichen Bautypus. Statt ca. 42,5 m ist der zentrale Saalbau von Kasr ibn Wardan jedoch nur ca. 25 m lang, und statt 36 m hat er nur ca. 16 m Tiefe. Dieser Gegensatz in der Dimensionierung hat zur Folge, daß in Resapha in die Umfassungsmauern ein innerer Mauerkern gestellt wurde, der freilich an sich noch immer größer ist als der Saalbau von Kasr ibn Wardan.

Wir sehen in beiden Fällen den in Apsiden endigenden Längssaal in der Mitte durchsetzt von einem kürzeren, ebenfalls halbrund abschließenden Querbau. Der wesentliche Unterschied würde darin liegen, daß in Kasr ibn Wardan sehr geschickt neben alle Apsiden Paare von viereckigen Seitenräumen gelegt sind, in Resapha dagegen, wenn die Aufnahme Sarre-Herzfelds

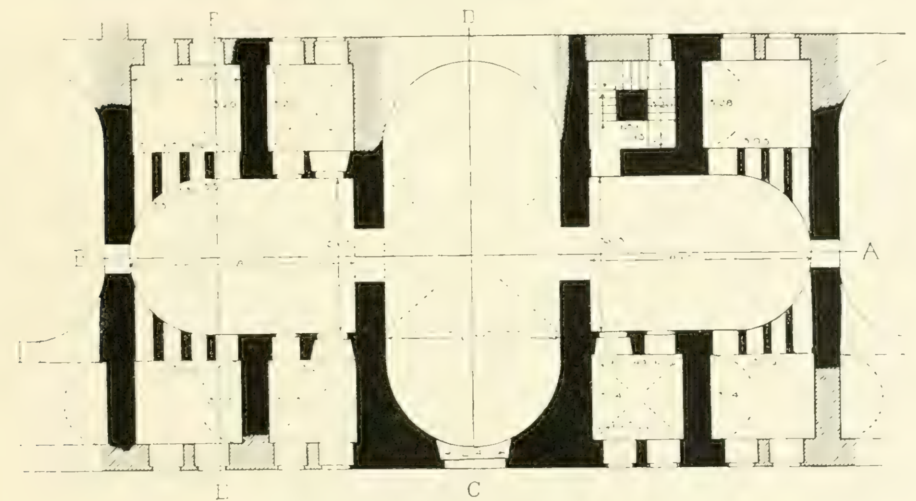


Abb. 140. Kasr ibn Wardan, Palast: Grundriß

richtig ist, nur an der Ostseite. Herzfeld leugnet auch bei diesem Baue die Wölbung und macht dagegen die geringe Mauerstärke geltend. Jedenfalls waren die Nebenräume der Apsis gewölbt, wie ich der mir von Alois Musil zur Verfügung gestellten Photographie (Abb. 139) entnehme.

Außer diesen großen städtischen Bauten sind mir von Kuppelbauten nur noch durch Miß Bell ein paar kleine Vertreter in der nachfolgend beschriebenen Tur Abdin-Gruppe bekannt geworden. Der Abstand in den Dimensionen ist ungeheuer. Die Kirche el-Hadra in Khakh mit einem überaus interessanten Kuppelquerschiff hat nicht mehr als 13,60 m Länge und ist nur 13,20 m breit, die Mittelkuppel hat nicht viel mehr als 4 m Durchmesser. Die beiden Oktogone von Mar Gabriel sind von quadratischen Baukristallen umschlossen, die 9,80 m, bzw. 16,60 m Seitenlänge haben.

[1] Nach Butler, Publications of the Princeton University Arch. Expedition to Syria in 1904/5. Div. II, Sect. B, Part I. Vgl. mein Kleinasien, S. 121 f.

Nicht viel größer sind die längs- und quergerichteten Kirchen der Tur Abdin-Gruppe. Miß Bell zweifelt bei der größten von ihnen, Mar Sovo in Khakh, die 27,40 m lang und nur 11,60 m breit ist, daß diese letztere Spannung von dem üblichen Tonnengewölbe überdeckt gewesen sein kann. Die gewöhnlichen Spannweiten der Gewölbe sind 8—9 m. Das sind also kleine Dimensionen, denen gegenüber die drei zentralen Stadtkirchen um so riesenhafter erscheinen.

2. THE CHURCHES AND MONASTERIES OF THE TUR ABDIN

by Gertrude Lowthian Bell.

It was almost by chance that I took my way from Mosul to Diarbekr through the Djebel Tur Abdin. I had intended to explore a piece of the country that lies to the north of the Tigris, between Hassan Keif and Diarbekr, thinking that while that district was comparatively unknown, the Tur Abdin had been thoroughly examined by Pognon and others and contained little of further interest. But when I set eyes upon the buildings of which I here give plans and photographs, I determined that no time must be lost in making some small record of these wonderful specimens of early Christian architecture. Nowhere in the world does there exist a group of early Christian shrines more remarkable than that which lies about Midyat, and few monastic establishments can rival in interest the great houses of Mar Augen and Mar Gabriel. I take it that Amida and Nisibis should be regarded as the sources whence emanated that culture of which the evidences are to be seen scattered through the Tur Abdin. Nisibis I have not yet visited; the church of St. James needs careful study and would no doubt throw further light on the problems presented by the buildings in the mountains. Moreover there are several other sites known to me which will furnish additional, and I hope abundant, evidence. Mean time I embrace the opportunity of publishing, under the auspices of Max van Berchem and Professor Strzygowski, the material already collected, without waiting to complete it by a second journey into northern Mesopotamia, which I have in contemplation. Half a loaf, in matters archaeological, is very much better than no bread, and more work is wasted by being stored up in note books until it can be perfected than ever finds its way into the light of day.

When I left Mosul, I turned first to the east and visited the monasteries that lie along the foot of the Kurdish mountains. The existing buildings, both in this district and in Mosul, are not very ancient, though I believe them to preserve an old and important artistic tradition, the tradition of that eastern Christian world which was included in the Sassanian empire. This view is held by the modern incumbents of church and deir. I was sitting one morning in the high-placed religious house of Rabban Hormuzd, listening to the prior as he developed for me the history of Asiatic monasticism. „Here", said he, „and all round Mosul, the monks belonged to the Persian church; but when you get into the Tur Abdin you will find that it belonged to Rum.» He had stated the problem perfectly correctly; the Tur Abdin belongs to Rum, that is to say its civilisation was a part of the wide-spread culture of the Hellenistic East. The architecture of the Mosul district, in structure and in decoration, is unadulterated Persian, but the northern limits of the Mesopotamian plain, and the mountains beyond, were ruled by those mighty influences, part Greek, part Asiatic, which were probably the most powerful and the most productive of all the forces that were brought to bear upon the ancient world. I do not care whether they be illustrated by pagan or by Christian monuments, by the temples of Comana or the churches of Khakh; both, as the prior would say, belong to Rum, both are chapters in the unbroken sequence of the history of Hellenistic Asia. It is this history, the vital importance of which is gradually being recognised, which has now to be pieced together. The architectural material for it is abundant, so abundant, and often so difficult of access, that the archaeologist may well quail before the labour that lies ahead. But the reward is commensurate with the labour; it is that which comes to every student, however

slender his equipment of learning, whose eyes are riveted on a period of great artistic development: a keen delight in the creative power of mankind, a deep appreciation of artistic achievement, of the growth of one beautiful form out of another, each bearing with it the memory of all that has been and the promise of all that is to come.



Abb. 141. Karte des „Djebel Tur Abdin“ genannten Gebietes.

MAR AUGEN.

By far the most striking monastery which I visited in the Tur Abdin is that of St. Eugenius. It clings to the south face of the mountains, but a few hundred feet from their highest point, and is approached from above by a rocky path; the whole great Mesopotamian plain lies spread out before it, with the Djebel Sindjar lifting a long crest across the wide expanse. The monastery is half hewn out of the rock itself. The face of the cliff is honeycombed with cells and the few monks who still inhabit these wild solitudes are lodged in the caves of their earliest forerunners. They claim for the fondation the title of mother house of all the Tur Abdin. Their patron saint, Mar Augen, was a disciple of St. Anthony of Egypt and transplanted the first monastic traditions from the deserts that border the Nile to the rugged heights above Nisibis.[1] (In all the ancient monasteries of the Tur Abdin there is the same traditional connection with Egypt.) The monks are persuaded that the church with the group of monastic buildings round it are the handwork of the founder and date from the third century.

[1] This is the local tradition; I give it for what it is worth.

The monastery was visited by Pognon and is mentioned by him in a short note.[1] He observes that the present occupants, the Jacobites, have probably not been in possession for more than a hundred years, while there is reason to believe that the Nestorians held it as late as 1505. He found one inscription of the early period, dated in the 12th century. He believes that the church and monastic buildings had fallen into complete ruin after the Nestorians were driven out and that the existing structure was raised by the Jacobites. It consists of a church, flanked on the S. side by a cloistered court; to the E. of the court is a large burial chamber with a crypt; still further to the S. is another court, not cloistered, with a chapel at the eastern end and behind the chapel a small cell. There are two wells within the building, one in a dark chamber to the N. of the church, and another between the two courts. The whole complex lies on a narrow platform at the foot of formidable cliffs and forms a kind of citadel in the heart of a system of monastic fortifications in which long lines of wall, now ruined, helped out the natural defences supplied by steep rock and mountain side (Abb. 142). The only entrance is through a modern porch to the W., which leads into a narrow vaulted chamber. A door in the E. wall of this chamber opens into the cloistered court. (Abb. 143.) The court has been in great part rebuilt, but it preserves traces of old work. They can best be seen on the S. side where a series of five arches (the arch at the W. end has been filled up) rest upon slender masonry piers (Abb. 144). The western arch retains an old column and another can be observed built into a pier in the N. E. corner. In both cases the column is crowned by a much battered Corinthian capital. On the N. side of of the cloister a door leads into the long vaulted nave of the church. It is very dark, being lighted only by exceedingly small windows high up in the S. wall. At the E. end lies the sanctuary, raised by a couple of steps above the nave. On either side of the great arch of the sanctuary are two capitals which are of the highest interest. They belong to a well-known type of basket capital and bear a strong resemblance to two capitals in the central mihrab of the Mosque of Ibn Tulun in Cairo. (See too Strzygowski, Catalogue du Musée du Caire, Koptische Kunst, p. 71.) It was unfortunately almost impossible to get a satisfactory photograph, but I do not doubt that we have here relics of the earliest church and I am inclined to think that they are in situ (Abb. 145). The prior informed me that the arch above them, which had been



Abb. 142. Mar Augen. Gesamtansicht.

[1] Inscriptions de la Mésopotamie, p. 109. Vgl. Moltke, Briefe aus dem Orient.

removed in recent years, had been carved with leaves and flowers; it was probably a finely moulded arch of the late 4th or early 5th century, to which date there would be no difficulty in assigning the capitals. The altar was covered by a domed brick canopy resting on two columns and two engaged columns. There where pitch dark chambers on either side which communicated both with the nave and with the sanctuary.

To return to the cloistered court: at the E. end there is a large vaulted chamber which contains the tombs of Mar Augen's disciples. A door in the N. wall leads into a tiny crypt

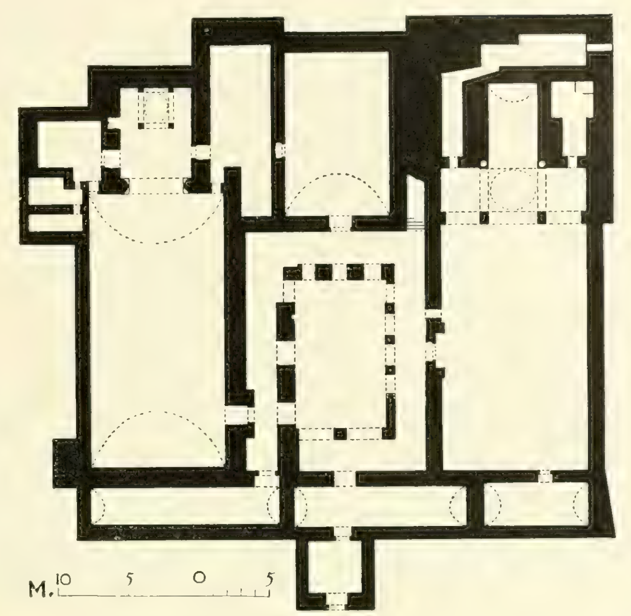


Abb. 143. Mar Augen. Grundriß.



Abb. 144. Mar Augen. Arkadenhof: Südwestecke.

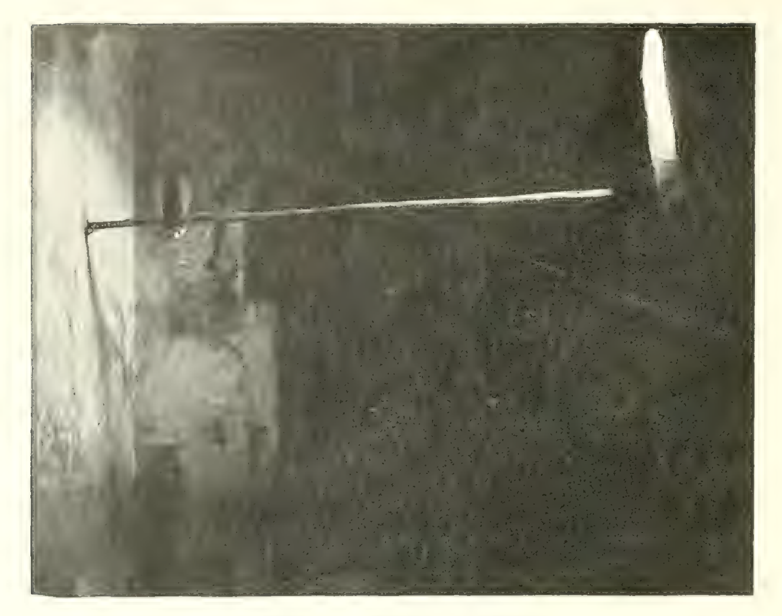


Abb. 145. Mar Augen, Kircheninneres: Triumphbogen



Abb. 146. Mar Augen: Offener Hof: Ostseite



Abb. 147. Mar Augen. Südostbau: Kuppel der Vorhalle

where Mar Augen himself is buried, together with his sister and another member of his family. On the S. side of the cloister a door leads into the open court which is bounded on the S. side by a low wall. The hill drops away steeply here so that there is no need for a high boundary wall to the S. At the E. end of the court there are three brick arches (Abb. 146). Behind the central arch lies a small square chamber covered by a brick dome set on brick pendentives (Abb. 147[1]). (The brick canopy over the altar in the big church, which I could not photograph on account of the obscurity of the apse, was of much the same character.) On the E. side this dome is carried by columns bearing capitals much broken but evidently taken from an earlier, if not from the earliest building (Abb. 148). Further to the E. is a vaulted oblong chamber containing an altar in the thickness of the wall; behind the chapel, there is a cell lighted by a window to the S.



Abb. 148. Mar Augen. Südostbau
Eingebundene Ecksäule als Kuppelträger

I believe that we have in the present structure of Mar Augen much more of the original foundation than POGNON thought possible. The reparations, which are of several different dates, seem to have been carried out mainly along the original lines and my impression is, not only that the monastery preserves in its disposition the plan of a very ancient building, but that a considerable part of the masonry may well belong to the earliest period.

[1] Ich möchte aufmerksam machen auf die Bedeutung dieser aus übereck gestellten Ziegeln hergestellten Zwickel für die Geschichte der Stalaktite. Vgl. oben S. 182.

MAR YUHANNA.

The monastery of Mar Yuhanna, founded by a disciple of Mar Augen, lies upon the steep hillside some two miles to the E. of the mother house. It is not nearly so interesting architecturally (Fig. 149). The church consists of a narthex, a very long narrow nave and a rectangular choir. The exterior is entirely unadorned (Fig. 150). The narthex is covered by a fine brick dome set on squinches (Fig. 151). The nave is vaulted with a mixture of brick and stone. The sanctuary is raised above the nave and separated from it by a screen. Mar Yuhanna and his mother are buried in niches in the N. and S. wall near the eastern end of

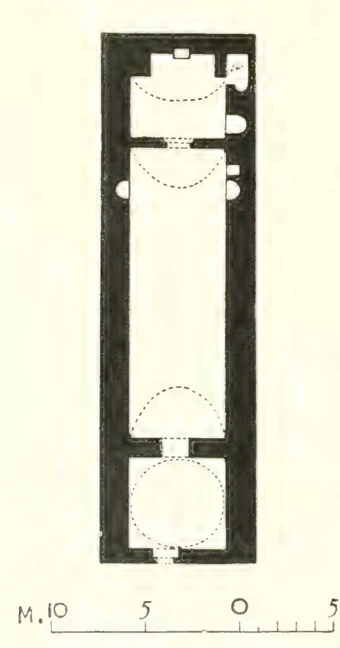



Abb. 149. Mar Yuhanna, Grundriß der Kirche.



Abb. 150. Mar Yuhanna, Kirche: Außenansicht.

the nave. The high narrow door between nave and narthex presents a curious feature (Fig. 152). It is covered by a brick arch, slightly pointed, and this arch is set back on either side of the door exactly in the manner of which Ctesiphon furnishes the best known examples. In the great palace of Kheidar, which I found in the desert W. of Kerbela and intend shortly to publish, every door is treated in this way. Kheidar was certainly built by Persian workmen, but the scheme of its doorways is older than Sassanian times; it appears in the N. door of Nebuchadnezzar's palace at Babylon.

MAR GABRIEL. (DEIR EL 'UMAR).

The monastery of St. Gabriel of Kartmin is perhaps the most famous Jacobite establishment in Asia; it almost passes belief that this exceptionally important site should never have been carefully studied. Pognon devotes a few pages to it[1] and gives a rough sketch plan

[1] Op. cit., p. 39 et seq.

made without measurements. Parry also gives a plan which is scarcely more illuminating than that of Pognon.[1] I have attempted to give some idea not only of two of the churches (there is a third small chapel on an upper floor), but also of the great complex of monastic buildings in which they lie (Fig. 154). It must, however, be borne in mind that the monastery represented in my plan is little more than half of the original building. The ground to the W. of it is covered with ruins, among which I was assured are the foundations of a fourth church dedicated to Mar Shim'un. The tomb of the Egyptian monks, of which I give a plan (Fig. 153) stands in this group of ruins, and still further to the W. there is a square tower which popular legend connects with the Egyptian princess who played a romantic part in the story of the foundation.[2] S. of the great church of Mar Gabriel there are vast substructures which extend for a considerable distance: masses of ruined walls can be seen to the E. and if I remember rightly to the N. also. Another point to be observed is that (with the exception of the two churches, the long passage that leads from one to the other, the domed octagon with the hall used as a kitchen to the W. of it, and the passage leading from the main entrance to the atrium of Mar Gabriel) all the buildings on the ground floor are merely substructures, the lodgings of the bishop and monks being upon the first floor. These substructures are entirely unlighted and were intended to be used only as stables, cattle byres and store-houses. To such purposes they are still applied. Though they are of little architectural importance, I would have tried to get some more accurate plan of them but for the horrible state of filth in which I found them. I leave it to



Abb. 1[illegible]1 Mar Yuhanna, Kirche: Kuppel der Vorhalle.



Abb. 1[illegible] Mar Yuhanna, Kirche: [illegible] Narthex und [illegible]

[1] Six Months in a Syrian Monastery, p. 334. — [2] Parry, op. cit., p. 215.

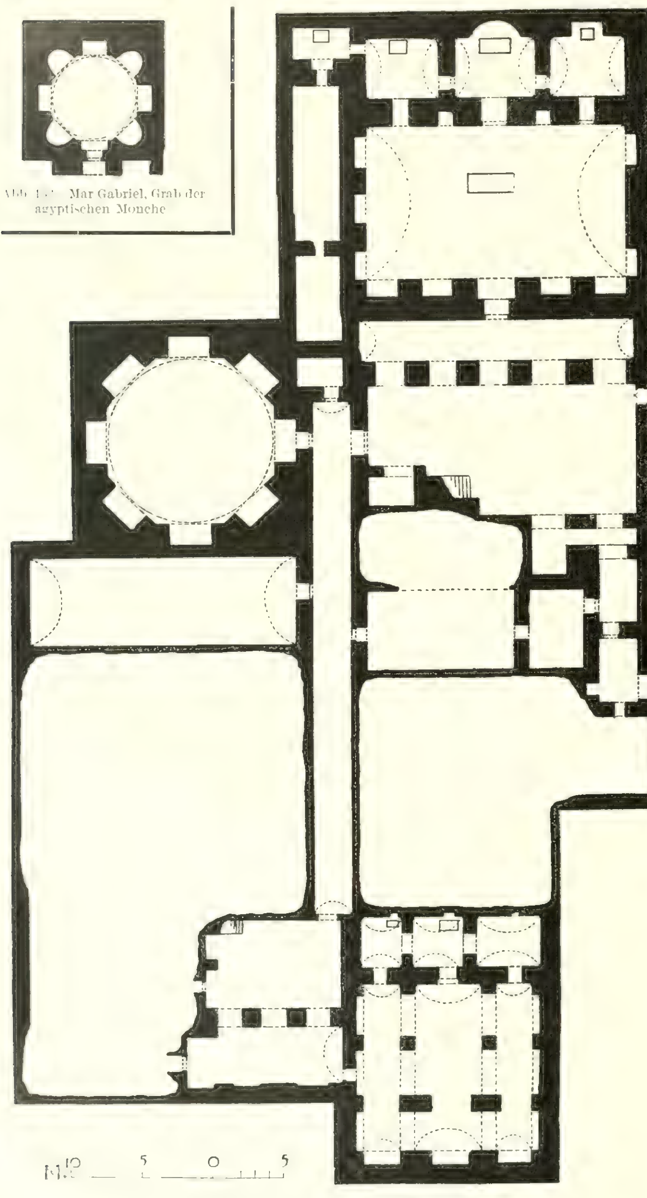


Abb. [illegible] Mar Gabriel, Grab der ägyptischen Mönche

Abb. [illegible] Mar Gabriel, Kloster Grundriß.

a braver explorer to face the legions of fleas that people them; there were certain doorways through which even the nun who escorted me would not pass.

The monastery is said to have been founded in the reign of Arcadius and rebuilt under Anastasius. As Pognon observes, there is no reason to doubt that the great church is a relic of the late 5th or early 6th century and I conjecture that it preserves the plan of a yet earlier church. It consists of a narthex and nave, three sanctuaries and three burial chambers. The narthex lies to the W. and is covered by the vast tiled gable roof that extends over the whole church (Fig. 155). In a life of St. Gabriel, quoted by Pognon, it is stated that a similar gallery once ran round the other three sides of the atrium, but of this there is now no trace. From the narthex a single door opens into the nave, which is a large barrel vaulted hall, 10,70 metres from E. to W. and 18,25 metres from N. to S. A nave lying with its greatest length from N. to S. is not found only in the church of Mar Gabriel. Mar Ya-

kub at Salah offers another example at least as early, if not earlier, than Mar Gabriel; the church in the monastery of Mar Melko, difficult to date on account of the rude character of its architecture, is a third instance, and Mar Ibrahim at Midyat, now entirely rebuilt, but upon the old plan, a fourth. We have therefore a type which was familiar in the district at an early date, and used apparently as frequently as that of the nave set with its greatest length from E. to W. which occurs in churches of the same period. It is perhaps not superfluous to observe that the two schemes, the hall lying broadways and the hall lying lengthways, are both known to ancient Mesopotamian architecture. The broadways-lying chamber is Babylonian, the lengthways Assyrian, though possibly borrowed from architectural creations outside Mesopotamia. Even the Assyrian builders retained the broadways-lying hall in their palaces.[1] The nave is very insufficiently lighted by small windows in the S. wall. A great stone slab stands near the middle



Abb. 155. Mar Gabriel, Kloster: rechts Narthex der Hauptkirche.

of the church; on it is an inscription of the 8th century.[2] Three doors lead into the three barrel vaulted sanctuaries, each of which contains an altar. The S. sanctuary has a rectangular niche to the E. built in the thickness of the wall; the central sanctuary, in which is the main altar, has a curved apse, also hollowed out of the thickness of the wall. Except in the three other churches of the type to which Mar Gabriel belongs, the main altar is not concealed from the worshippers in the nave. In all other examples in the Tur Abdin there is either a light screen of columns and architrave between nave and sanctuary, or if there is a wall it is palpably a later addition.[3] Even the screen is in one case much later than the rest of the church. On the floor of the central sanctuary there is a mosaic pavement of big stones, but the chief beauty is the mosaic on the vault. This needs careful study with proper appli-

[1] Andrae, Anu-Adad-Tempel, p. 83. — [2] Pognon, p. 42.

[3] On the differences between the two types of sanctuary see Pognon, p. 91, note 2. He suggests that the closed sanctuary may indicate a monastic church, the open a parish church.

ances, as the chamber is very dark and the mosaic much blackened by smoke. By burning a few pieces of magnesian wire, which I happened to have with me, I managed to get a partial view of it. In the centre is a large cross laid upon a gold ground, while the space on either side is covered by S-shaped vine scrolls, intertwined so as to form circles, each circle being filled with a decorative motive. Tradition says that the whole church was once adorned with mosaics but that all except this small portion in the sanctuary were destroyed by Timur Leng. The cross on the semi-dome of the apse over the altar is a familiar object in the Djebel Tur Abdin; generally, however, it is carved in relief on the stones. A small door leads from the northern sanctuary into a burial chamber, very dimly lighted and containing an altar. To the W. there are two more burial chambers, totally dark and approached by a door so small that it is only just possible to squeeze through it.



Abb. 156. Mar Gabriel: Bauten um die Hauptkirche.

The second church, dedicated to the Virgin, lies at the W. end of the monastery. It occupies the big rectangular block of buildings which appears between two courts. This church is in a bad state of repair; it is dark, damp and full of fleas. A long vaulted passage leads from the atrium of Mar Gabriel to the small court lying to the N. of El Adra. There is a vaulted arcade in the W. side of this court and from the S. end of the arcade a door leads into the church. In ground plan it has the appearance of a cross-in-square, but there is no dome over the centre of the cross. The church is roofed like a basilica with three parallel barrel vaults over the nave and aisles. (This type is frequently found in and near Mosul.) Three irregularly shaped sanctuaries lie to the E. I have no means of dating El Adra, which is entirely without decoration, but the monks do not believe it to be as old as Mar Gabriel and I should say that they were certainly right. On the N. side of the arcade a door leads into a crypt full of graves.

The third church, dedicated to forty martyrs, is also approached from the inner court. A stair at the N. E. corner of the court leads up to it. It consists of two barrel vaulted chambers, a narthex and nave, set with their greatest length from N. to S., and three sanctuaries to the E. It may belong to about the same period as the church of the Virgin.

Almost opposite the door that leads into the atrium of Mar Gabriel, there is another door in the N. wall of the passage opening into a large octagonal chamber. This very remarkable building is, I need scarcely say, full of filth and but dimly lighted. In each of the eight sides there is a large rectangular arched niche and above the arches rises a splendid shallow



Abb. 157. Mar Gabriel, Kloster: Proben der Ziegelbildung des Tur Abdin-Gebietes

brick dome. The dome is entirely invisible from the outside; the building presents on the exterior the appearance of a square block with a flat roof. Among the ruins W. of the



Abb. 158. Mar Gabriel, Grab der ägyptischen Mönche (Grundriß Abb. 153).

monastery and in other churches of the Tur Abdin I have frequently found brick used together with stone. In every case when I have been able to take measurements of the bricks they have proved to be thin square tiles, 0,41 × 0,41 × 0,3. Fig. 157 shows the

character of these bricks. The arches here represented were in a ruined chamber to the W. of the monastery; it was pointed out to me as the chapel of Mar Shim'un. I do not doubt that the bricks used in the octagonal chamber are similar to these.

Pognon, in speaking of the stone block in the centre of the church of Mar Gabriel, alludes to its having been placed originally under a great dome resting on eight arches which was situated near the kitchen. He goes on to state that this dome has now disappeared. But it has not disappeared; on the contrary it exists in an excellent state of repair, indeed the interior looks as if the builder had just put his finishing touches upon it. I have mentioned that the dome is very shallow; it reminded me forcibly of the magnificent flattened domes and vaults which I have seen in Mohammadan work of the best period, for example in the great medresseh at Baghdad which is now used as a custom house.[1] In lack of any but architectural evidence I should be inclined to date the octagon of Deir el'Umar in the 13th century.

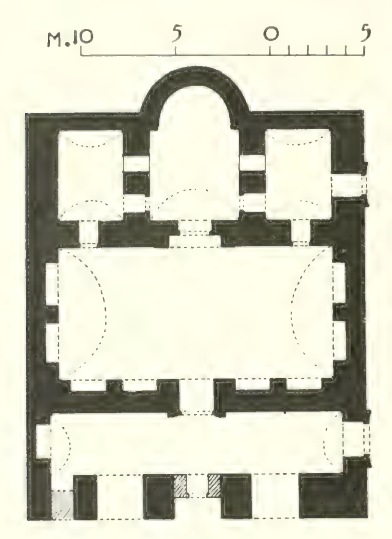


Abb. 159. Salah, Mar Yakub: Grundriß.

To the W. of it lies the kitchen, a long vaulted hall. I have not represented in the plan the arcades that are placed against the E. and W. walls. They are constructed in the same manner as the arched niches in the nave of Mar Gabriel, the object in both cases being the same, namely to increase the interior space of the apartment without increasing the span of the vault. The kitchen was inhabited by hordes of ferocious fleas and in my hurry to escape from them I forgot to measure the details and will not now put them in from memory.

Finally there remains to be noticed the tomb of the Egyptian monks to the W. of the monastery (Fig. 158). It is a small octagonal domed chamber, square on the outside. The niches in the eight sides are alternately rectangular and curved and each niche is filled with a tomb of no artistic pretensions. The dome is flattened, like the dome of the big octagon.

MAR YAKUB, SALAH.

Of the exquisite church of Mar Yakub at Salah there exist a small sketch plan by Parry.[2] Pognon visited Salah twice and has published eleven memorial inscriptions which he found in the narthex, where they still stand.[3] They are dated in the 10th and 11th centuries. He found another inscription among the ruins of the bishop's palace N. of the church, dated in the 14th century when the monastery of St. James was one of the most important in the Tur Abdin. The church lies outside the village. Of the monastic buildings little or nothing remains; there are some modern structures to the W. and S., and to the N. and E. masses of ruin. Some of these ruins are of excellent solid masonry. Pognon believed that these buildings belonged mainly to the 14th century. There are no longer any monks at Mar Yakub (1909); the church is unused and the windows are all blocked up.

[1] de Beylié, Prome et Samarra, p. 33. But he mentions only the inscription.
[2] Op. cit., p. 332. His observations on the architecture of the church are more than usually wide of the mark.
[3] Op. cit., p. 62 et seq.

The church (Fig. 159) as POGNON observes, closely resembles Mar Gabriel in plan and is at least as ancient — I should not be surprised if it were as old as the first foundation of Mar Gabriel in the reign of Arcadius. As at Mar Gabriel, the narthex was probably part of a cloister which ran all round the church. I may observe that Mar Ibrahim at Midyat had also once been provided with this open narthex; perhaps there too it was part of a cloister. Mar Augen is the only monastery where the cloister is still preserved, though even there it has evidently suffered much rebuilding. At Mar Yakub, atrium and cloister have disappeared, but the arcades of the W. side of the narthex are still visible, though three have been walled up and one has been filled with a door (Fig. 160). The narthex is barrel vaulted, the upper part of the vault being of brick. This brickwork is treated in a way very characteristic of the Tur Abdin. It is divided into three square compartments, each separated from the other by bands of nine courses of brick which give the appear-



Abb. 160. Salah, Mar Yakub: Hauptansicht von der Westseite mit dem Narthex.

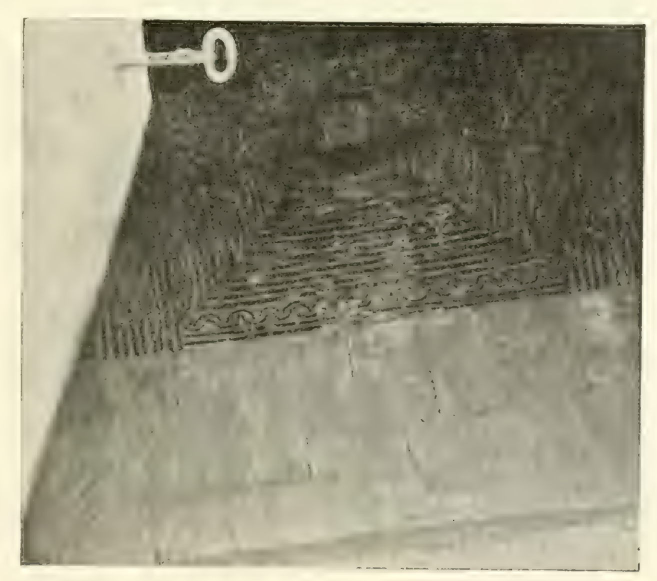


Abb. 161. Salah, Mar Yakub: Bildung des Tonnengewölbes

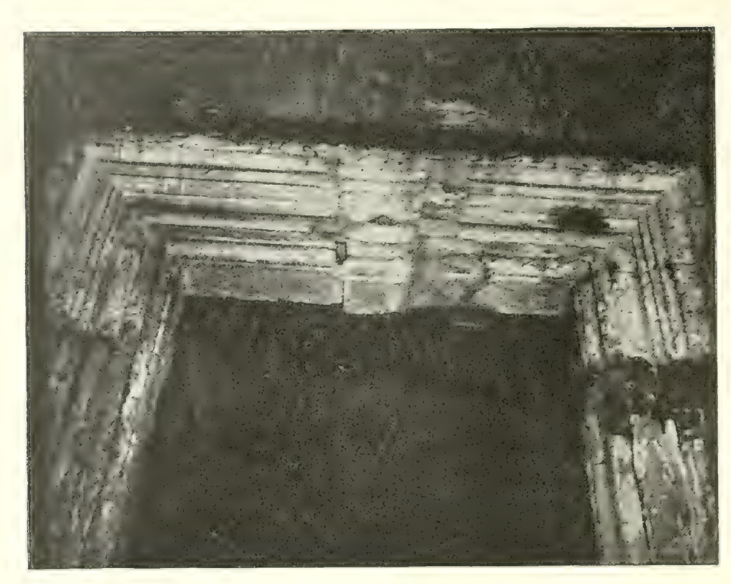


Abb. 162. Salah, Mar Yakub: Tür vom Narthex in den Nave



Abb. 163. Salah, Mar Yakub: Haupttür zum Sanktuarium.

ance of a rib. The squares are edged with an ornamental band made of semi-circular tiles. The photograph (Fig. 161) gives a better idea of the system than any description. There is a door at the S. end of the narthex, and a fine moulded door leads into the nave (Abb. 162). All the windows having been blocked up it was extremely difficult to photograph the interior of narthex and nave, for there was no light except that which came in through the W. door. The nave lies with its greatest length from N. to S. as at Mar Gabriel, and shows the same arched niches in the N., S. and W. walls. There was a splendid moulding all round the nave under the vault. The high barrel vault consisted of six courses of stone on either side while the upper part was of brick, divided into three square compartments like the narthex and even more elaborately treated. Round each

of the squares ran a broad border composed of two bands of the curved tile-work that appears in Fig. 161, and between them a band of bricks set in a herring-bone, each of these separated from the other by two courses of plain brickwork. Three doors led into the three sanctuaries. The central door was singularly beautiful (Abb. 163). The lintel and jambs were boldly moulded, the mouldings resembling those on the narthex door; on either side stood two pilasters carrying a moulded string-course, which ran at this level all round the nave. Over the lintel of the door the string-course curved up into a horse-shoed arch, and the tympanum between arch and lintel bore traces of fresco.[1] Of the pilasters I wish that I had a clearer photograph, for they are without rival

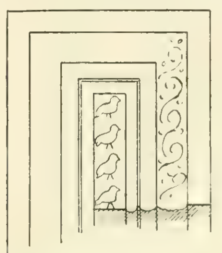


Abb. 164. Salah, Mar Yakub: Skizze der Ornamente an der Sanktuariumstür.



Abb. 165. Salah, Mar Yakub: Fenster.

in the Tur Abdin. The decoration upon them is divided into bands (Fig. 164). The outermost band is plain; the next is composed of beautiful rinceaux, deeply undercut; within the rinceaux is a band of moulding and the centre of the pilaster is occupied by an upright band of carving showing small birds in relief, set one above the other. Some notion

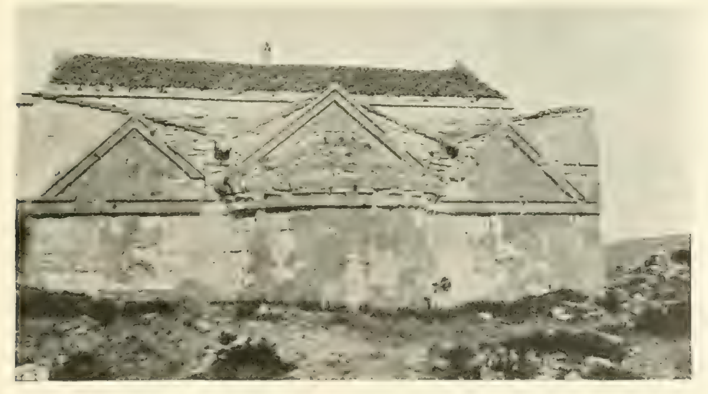


Abb. 166. Salah, Mar Yakub: Ostansicht mit den drei Apsiden.

[1] Parry states that there is an inscription over this door recording that the church was built in 1109. Pognon does not mention it, I did not see it, and it does not appear in the photograph. Moreover the church was built long before 1109.

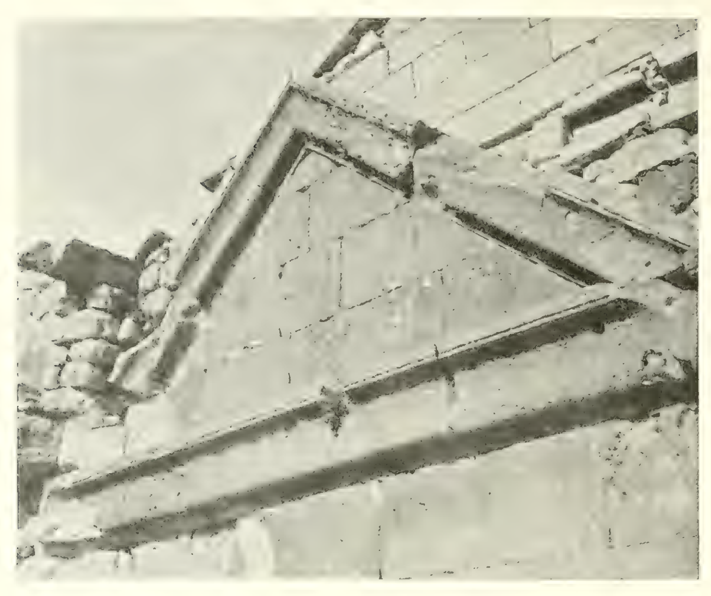


Abb. 167. Salah, Mar Yakub: Nordgiebel der Apsisseite.

of this may be gathered from the appended sketch. The carved bands were worked on an inlay of darker stone. The capitals borne by these pilasters were of uncut acanthus with a rope or garland thrown over the corners and caught up in the centre of each face of the abacus, and a band of small dentils below the acanthus leaves.

Abb. 168. Salah, Mar Yakub: Nordfassade.

The three sanctuaries communicated with one another both by a door and by a window; all three were barrel vaulted, the top of the vault being made of a square of bricks. At the E. end of the central sanctuary there was an apse covered by a semi-dome. A door was placed in the S. side of the S. sanctuary.

It was only on the outside that I could see what had been the nature of the windows. They were narrow lancets covered by a moulding which was prolonged horizontally on either side of the arch (Abb. 165). A dentil appeared on this moulding as on the other outer mouldings of the church. Fig. 166 shows the E. end with gable roofs over the barrel vaults of the sanctuaries. These roofs originally ended with the moulding; the parts above

are later additions. Fig. 169 gives the N. sanctuary gable in detail, and the great cyma moulding which is used all over the exterior of the church. Beneath the cyma there is a small dentil which can be seen in the photograph though it is somewhat in shadow. This bold cornice is found on all the churches of the Tur Abdin, but it is nowhere used so freely as at Salah, nor do I remember to have seen the dentil elsewhere; it may, however, exist, for it is difficult to distinguish when the cornice occurs only at a considerable height from the ground. The N. side of the church is comparatively plain, being broken only by the cyma below and round the gable of the nave vault, and by a big lancet in that gable (Abb. 168), the S. side is more elaborate (Abb. 169). The cyma moulding is lavishly used, there



Abb. 169. Salah, Mar Yakub: Südfassade.



Abb. 170. Salah, Mar Yakub: Narthextur in der Westfassade.

are three lancets crowned with a moulding below the gable in the wall of the nave, and the doors into the narthex and S. sanctuary have moulded lintels and jambs. Over the narthex door there is a relieving arch above the lintel (Abb. 170). It is characteristic of Mar Yakub that all the



Abb. 171. Salah, Mar Yakub: Details von der Südfassade.

lintels are in the nature of straight arches; they are all composed of three parts, a key stone and two side blocks. This can be particularly wellseen in Abb. 170. Above the lintel of the S. sanctuary door there is a straight arch of stone voussoirs. Placed on the cyma moulding imme-

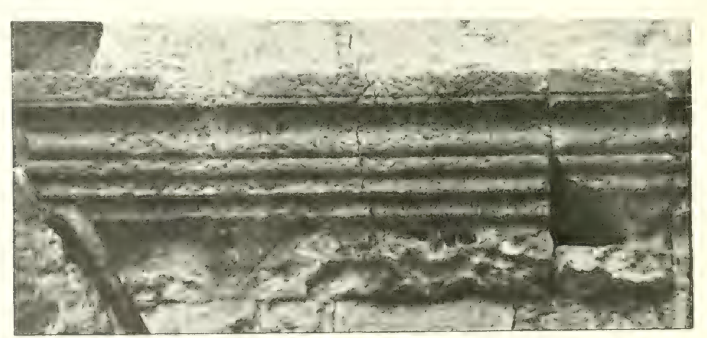


Abb. 172. Salah, Mar Yakub: Pfeilerkapitelle der Westseite

diately above the door is a tiny bit of decoration consisting of a cross in a victor's wreath (Abb. 171). On the W. façade it is to be observed that the upper part of the narthex wall above the arches is later work. The original wall was several courses lower and was crowned

by a cornice which still remains in its old place. The original disposition is clearly visible at the left hand corner of Fig. 169. The roof over the nave has also been raised. The old gable came down as far as the cornice which can be seen in the wall above the narthex roof. The piers supporting the W. arcade of the narthex have finely moulded capitals showing the usual cyma with a bead below it and two plain bands (Fig. 172).

MAR AZAZIEL AT KEFR ZEH AND MAR KYRIAKOS AT ARNAS.

The churches at Arnas and at Kefr Zeh are both of the same type. Mar Kyriakos has suffered more than Mar Azaziel at the hand of time and of the restorer and it will therefore be well to take the latter first as it illustrates the type better. Arnas and Kefr Zeh, like most of the villages of the Tur Abdin, stand upon the summit of a hill. Both villages are now miserable little collections of hovels inhabited partly by Moslems, partly by Christians; the great churches, memorials of a past civilization and prosperity, rising up over the rude dwellings of the present population give a most striking impression of splendour and decay. Especially is this the case at Kefr Zeh, where the church stands clear of the modern village and

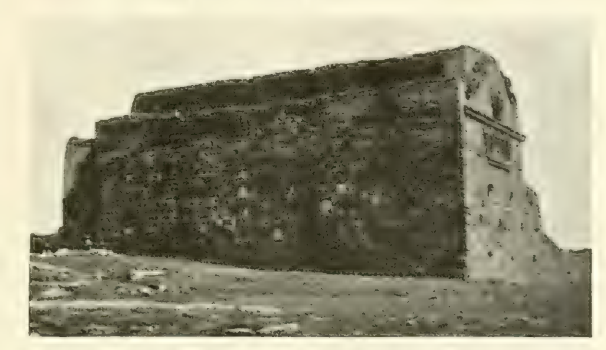


Abb. 173. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Nordwestansicht.

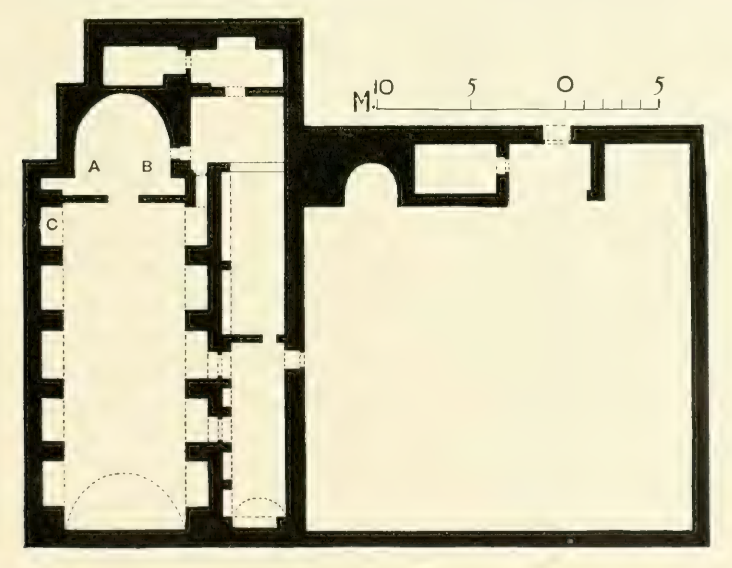


Abb. 174. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Grundriß.



Abb. 175. Kefr Zeh. Mar Azaziel. Hofapsis.



Abb. 176. Kefr Zeh. Mar Azaziel. Hauptapsis und Säulenreihe davor.

is moreover exceptionally well preserved. Fig. 173, a view taken from the N. W., shows its fine position on the mountain top. It is a landmark across many miles of rocky hills.

I do not think that Mar Azaziel (Abb. 174) was originally a monastic church, for I saw no signs of extensive monastic buildings. In the courtyard S. of the church there is one small room N. of the gate which is at present occupied by an old nun who seems to have constituted herself guardian over the church. Though the walls are modern, the disposition of this court or atrium is no doubt ancient and I think it highly probable that it may always have contained a lodging for one or more clerks who had charge of the shrine. Monasteria clericorum were well known institutions in early Christian times; I have dealt with them more fully in my book on the Kara Dagh.[1] The small exedra on the E. side of the court is a constant feature in the Tur Abdin (Abb. 175). The village priest at Khakh told me that these exedras were used for week-day prayer, only the Sunday prayers being recited in the church itself. Pognon states that they were used in summer and the churches in winter[2], and his authority for this observation is probably better than mine. The exedra at Mar Azaziel is dated in an inscription placed inside it. It was built in the year 1246 of the Greeks, i. e., about A. D. 934. In every example I judged the exedra, on architectural grounds, to be later than the church to which it belonged; perhaps the fashion of placing exedras in the atrium did not arise till to-



Abb. 177. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Eckkapitell der Apsis



Abb. 178. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Kranzgesims der Apsis

[1] Ramsay-Bell, The thousand and one churches, p. 416. — [2] Op. cit., p. 93.

wards the 10th century. They are invariably decorated with a cross cut in relief upon the interior of the semi-dome, as are many of the church apses. In Fig. 175 can be seen the stone tables that held the liturgical books and scriptures, in this case three in number, one in the centre of the exedra and one on either side.[1]

A single door leads into the narthex which lies on the S. side of the church. The division across it is modern. The eastern half is very dark and heaped up with rubbish; I cannot be certain that the arcade which is to be seen along the N. wall of the western half of the narthex is not continued to the E. more regularly than I have indicated it on the plan; probably it is. At Arnas the S. wall of the narthex is arcaded as well as the N. wall, but at Kefr Zeh it is plain. The narthex is covered with a brick vault, the bricks set in squares. Two doorways lead into a long vaulted nave, arcaded on either side. The sanctuary is raised a couple of steps above the nave and separated from it by a screen of four columns carrying an architrave (Fig. 176). This screen is not, I think, as old as the church, though it is certainly not modern. There are two columns with an acanthus capital and an uncut acanthus capital. Both have the characteristic garland hung over the corners, and the acanthus capital looks as if it had been copied from the splendid engaged capital under the apse arch on the N. side, which can be seen in Fig. 176. I give a detail of it in Fig. 177; the capital under the S. end of the apse arch was much damaged. On the semi-dome of the apse is the cross in relief of which I have spoken. A fine moulding runs round the apse under the semi-dome (Abb. 178). It is composed of a band of palmettes, a bead and reel, and a band of cross-shaped entrelac; the lowest member is a double band of dentils set alternately. The palmettes appear in every decorated moulding in the Tur Abdin. The apse arch is worked with two bands of palmettes with rinceaux between them. It is horse-shoed and so are all the arches of the arcades in nave and narthex. The nave is covered with a brick vault (Fig. 179), the bricks set in squares on the system described in the church at Salah. A door in the S. isle of the apse leads into a small chamber which communicates also with the nave by a narrow door, and communicated with the narthex by a door now walled up. Above it is an upper chamber, approached by a wooden stair and containing an altar. Another small dark chamber



Abb. 179. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Gewölbekonstruktion.

[1] See Pognon, p. 42.

with an altar lies still further to the E., and leading out of it there is yet another, quite dark, lying behind the apse.

How much of all this building is the original work? It will be observed that the apse arch starts from within the screen; the capitals that support it are worked on the angles of masonry marked A. and B. on the plan. Further, it is evident that the pier C. has no architectural relationship with the apse. This can be seen in Fig. 176, where the rudely moulded capital of pier C. obscures some of the fine mouldings of the apse arch. My impression is that the arcade on the N. side of the nave, and therefore the vault which it helps to support, are later work and this is borne out by the fact that some of the upper part of the N. wall seems to have been rebuilt (Abb. 179). The S. wall of the narthex is certainly late (Abb. 180);



Abb. 180. Kefr Zeb, Mar Azaziel: Südseite mit Narthex.

it is a patchwork of re-used blocks. But the nave wall above it, with its lancet windows and cyma cornice, is old. Fig. 181 gives the windows of the W. wall in detail. They are three in number, one in the gable and two below. The moulded arches rest on short stumpy columns. Between the two lower windows there is a curious piece of decoration, two lions' heads with a cross between. Three rows of projecting blocks of stone can be seen in the N. and W. walls. They are so regularly placed that they must have been intended to have a decorative value. The E. end of the church has been much pulled about, but all the lower parts of the walls seem to be the original work, including even the wall of the curious chamber behind the apse, while bits of the cyma of the topmost gable are still in place (Abb. 182). There is a window in the gable corresponding to the window in the W. façade.

There is fortunately epigraphic evidence with regard to the restoration of **Mar Kyriakos.** (Fig. 183.) An inscription published by Pognon[1] states that the N. wall and vault were restored

[1] Op. cit., p. 99.



Abb. 181. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Giebel der Westfassade.

and built" at the end of the 16th century. I did not know of this inscription when I worked at the church, but I had independently come to the conclusion that the S. wall and arcades of the nave were old up to the top of the arcade arches, whereas in the N. wall only the foundations were old. It is satisfactory to find that the architectural evidence agrees so completely with the epigraphic. The plan of Mar Kyriakos is almost the same as that of Mar Azaziel. There had been an atrium to the S., now partly built over by modern houses; the walls that remain are terribly ruined. Two exedras stand in the E. wall of this atrium (Abb. 184); that which lies to the N. appears to be the older of the two, but I do not think that it is as old as the church. The mouldings and decorations of the southern exedra betray a comparatively recent date. The S. wall of the narthex has been in part rebuilt; possibly, as Pognon suggests, there was here an open arcade similar to that of the narthex of Mar Gabriel and Mar Yakub. The present narthex is arcaded on either side, the arches here as elsewhere in



Abb. 182. Kefr Zeh, Mar Azaziel: Nordostansicht.

the church being horse-shoed. Two fine moulded doors lead into the nave. The sanctuary is raised and divided from the nave by a screen as at Kefr Zeh (Abb. 185). Here, however, the screen is much later work; it is dated by an inscription in the 8th century. (Pognon, p. 96). Late work betrays itself infallibly when brought into comparison with the magnificent decorations of the early period; the two are so distinct that there can never be a moment's hesitation in deciding between them, whether there be a dated inscription or no.

The apse arch (plate XXII, Fig. 3/4) is carved with palmettes, rinceaux and entrelacs. It springs from garlanded Corinthian capitals, the tops of which can be seen in Fig. 185. Again the N. E. pier of the nave arcade impinges upon the old capital, but here we know that the pier is part of the restoration. A cross decorates the semi-dome, which rests on a moulding adorned with palmettes and vine scroll (Abb. 186). An ornament is laid over the vine scroll in the centre of the apse. As at Kefr Zeh, a chamber containing an altar lies to the S. of the apse, communicating with apse, nave and narthex. There is no chamber behind the apse, but a very small room lies to the N. of it, communicating with it by a door that corresponds to the door on the S. side. High-placed windows light the nave, and a bold cyma moulding forms a cornice and runs round the gable of the nave roof

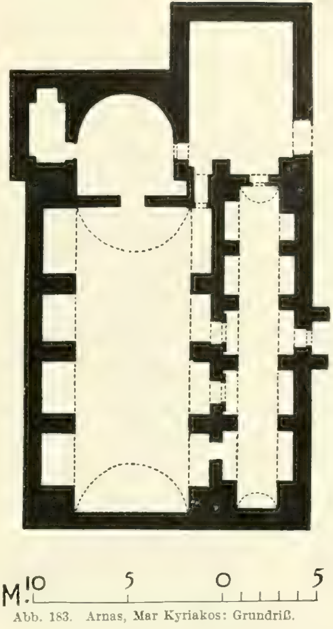


Abb. 183. Arnas, Mar Kyriakos: Grundriß.


Abb. 184. Arnas, Mar Kyriakos: Hofapsiden

MAR SOVO AT KHAKH, AND MAR PHILOXENOS AT MIDYAT.

There are two other churches of the same type as those at Arnas and Kefr Zeh. They are both ruined, but since they must both be placed among the very early buildings of the Tur Abdin, they cannot be neglected. The most important of the two is the great church of



Abb. 185. Arnas, Mar Kyriakos: Apsis und Saulenabschluß

Mar Sovo at Khakh (Fig. 187). It is by far the largest church of this type, the nave being 27,30 metres long by 11,10 metres wide. These measurements are from wall to wall, not from arcade pier to arcade pier. At Kefr Zeh the nave is 17,40 metres long by 8,97 metres wide from wall to wall, and at Arnas 13,65 metres long by 8,90 metres wide.

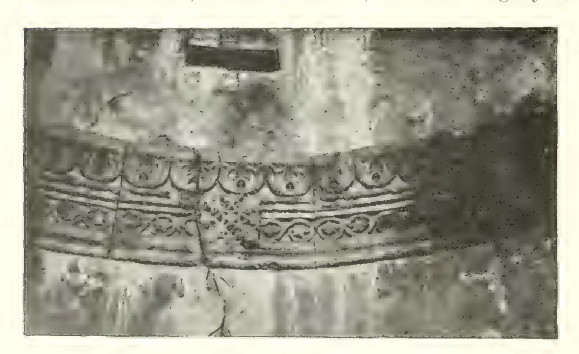


Abb. 186. Arnas, Mar Kyriakos: Kranzgesims der Apsis.

Mar Sovo was standing at the end of the 15th century, for a bishop was buried in it in 1493.[1] The ruins consist of a nave and apse and two aisles, but the N. aisle is certainly a later addition (Fig. 188). Seen from the E. the point where the later wall joins the old wall of the chamber that runs behind the apse is clearly marked by a straight joint. The two doors in the N. wall of the nave are, however, part of the original plan; they are decorated on the outside, i. e. inside the aisle, with excellent mouldings (Fig. 189). The pilasters and arches of

[1] Pognon, p. 121 et seq.

the arcade of the aisle are set so close to the jambs that they do not allow them to stand out in relief from the wall as they were intended to do. In the interior of the nave the piers of the arcade are also a later addition. In the N. arcade a pier impinges upon the easternmost of the two doors (Fig. 190); on the S. side the piers partly block the old doors which are here distributed in two groups of two. These doors also are finely moulded on the outside and above each lintel there is a shallow relieving arch (Fig. 191). The easternmost pier on either side of the nave is so placed with regard to the apse that it conceals the apse mouldings. Behind the pier, on the E. wall on either side of the apse (the narrow space between pier and wall can be seen in Fig. 192) I found a splendid moulding (Fig. 189). It formed a cornice to the wall. There are remains of Corinthian capitals under the horse-shoed apse arch, and a decorated moulding ran round the interior of the apse under the semi-dome, but it is unfortunately much weather-worn. A trace of the moulding round the apse arch can be seen; it appears to have been even more elaborately worked than the corresponding arches at Arnas and Kefr Zeh (Abb. 176, 185). There was a small door on either side of the apse. That which stands to the S. is entirely blocked with ruins; the N. door leads into a narrow vaulted chamber running round behind the apse. The vault is of brick and I believe it to be part of the original structure (Abb. 193). A door to the N. opens into another chamber lying at the E. end of the N. aisle; it belongs to the later period. A tiny wedge-shaped window lighted the chamber behind the apse.

The arcade of the S. aisle is also later than the nave. One of the few pilasters that remain upon the N. side covers the mouldings of the westernmost pair of doors. Presumably what I have called the S. aisle was originally a narthex on the S. side of the church.

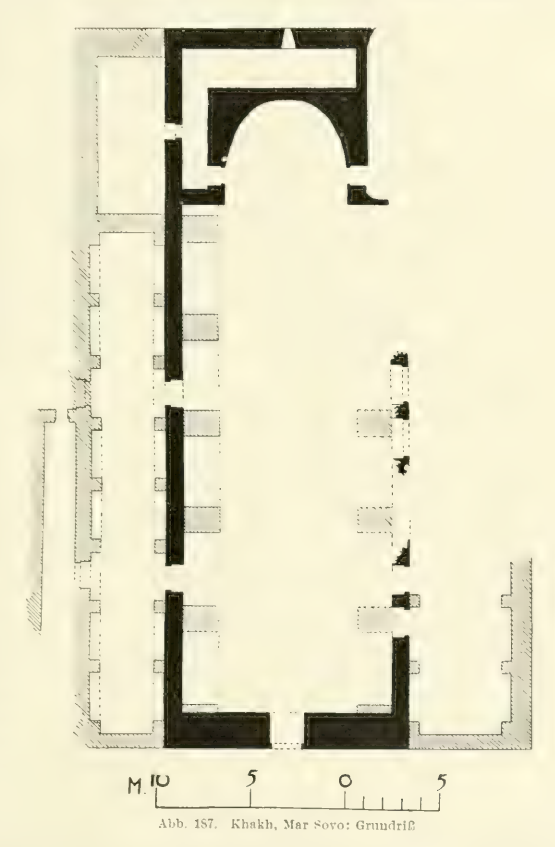


Abb. 187. Khakh, Mar Sovo: Grundriß

This narthex must have occupied exactly the same space that is now covered by the aisle, for there is some old masonry at the exterior S. W. angle. The W. door of the nave may be part of the original plan; it is perfectly plain. The nave had been lighted by windows high up in the wall; they can still be seen in the fragment of the old N. wall that rises above the N. aisle (Abb. 194). There are also some stones of the cornice.

The question that chiefly occupied my attention while working on this church was the nature of the original roof. No doubt after the restoration the nave had been covered with a brick vault, like all the other churches in the Tur Abdin; but the arcades on either side, which



Abb. 188. Khakh, Mar Sovo: Nördliches Seitenschiff.

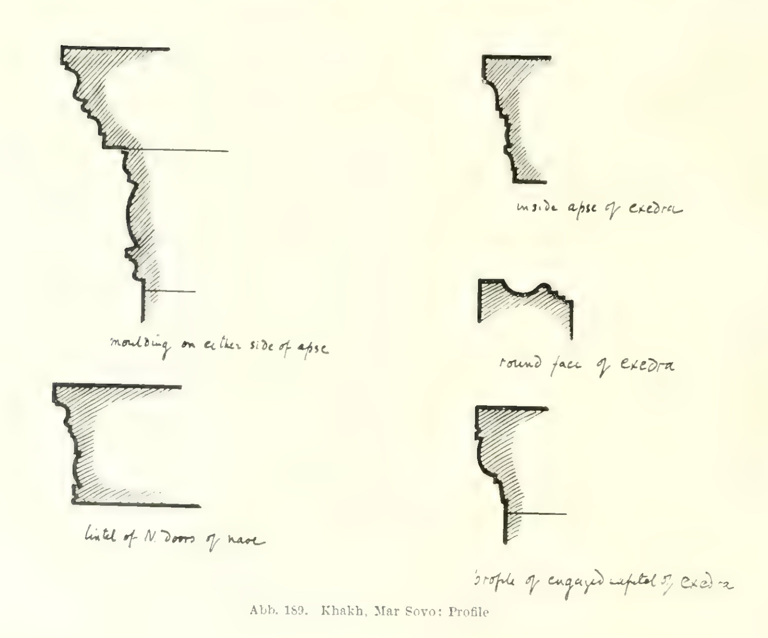


Abb. 189. Khakh, Mar Sovo: Profile



Abb. 190. Khakh, Mar Sovo: Nordwand des Hauptschiffes von Osten gesehen



Abb. 191. Khakh, Mar Sovo, Tür der Südseite (außen).



Abb. 192. Khakh, Mar Sovo: Nordecke der Apsis.



Abb. 193. Khakh, Mar Sovo: Gewolbe hinter der Apsis.



Abb. 194. Khakh, Mar Sovo: Außenansicht der alten Nordseite (im Gegensinn)

were then put in, diminish the width of the nave by 3,80 metres, leaving only a space of 7,30 metres to be spanned. There is nothing to show that an arcade on either side of the nave existed in the early plan; on the contrary, if it had once existed, why was it not restored as it stood instead of putting in piers that blocked the S. doors? But if there were no arcades, the nave was 11,10 metres wide. That implies a vault with a very large span, larger than any in the Tur Abdin where the widest vault known to me is that of Mar Gabriel, 10,70 metres. Moreovor in Mar Gabriel the walls were much thicker than in Mar Sovo. I am inclined to believe that the original church at Khakh was not vaulted.



Abb. 195. Khakh, Mar Sovo: Hofapsis.

To the S. of Mar Sovo there is an atrium now filled with ruins. It contains an exedra in the E. wall. In the interior of the exedra here are memorial inscriptions of the 12th and 13th centuries, and the usual cross in relief is cut on the semi-dome (Abb. 195). The mouldings are good, but not as good as those of the church; they look like careful copies rather than contemporary work (see sections Fig. 189).

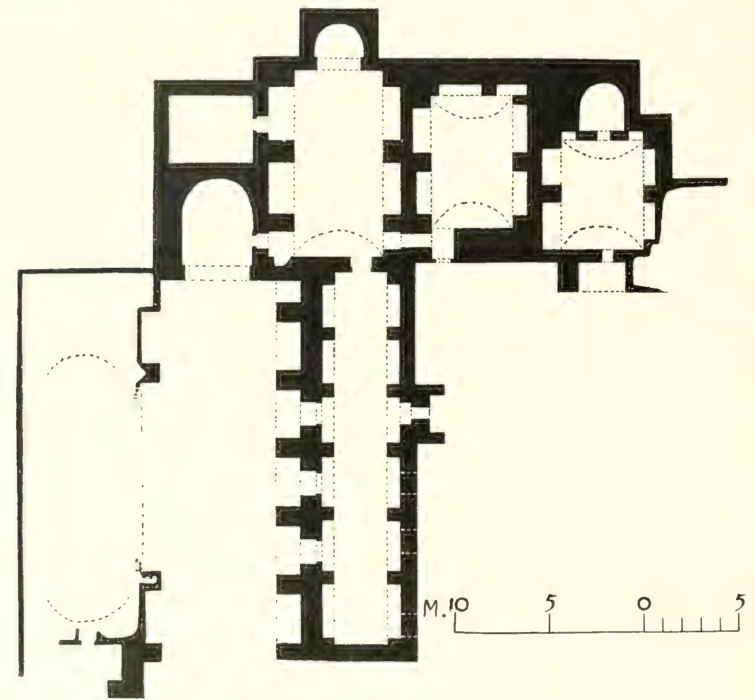


Abb. 196. Midyat, Mar Philoxenos: Grundriß.

To the E. of the apse there is a tower. High up on its W. face I saw a much worn inscription in a label and probably if it were legible it would give the date of the building, but the mouldings are decisive proof that it belongs to a later period than the church. I know of no early towers connected with churches in the Tur Abdin. There is a cusped arch over the niche in the W. wall of the tower which should be compared with the cusped arch over the S. door of Mar Philoxenos.

The plan which I give of **Mar Philoxenos** (Abb. 196) shows the whole complex of buildings on the site, but the only part which is ancient is the much ruined church to the N. The apse and the S. wall of the nave are standing (Abb. 197). I do not believe that the arcade against the S. wall belongs to the original plan for it blocks the windows in the upper part of the wall (Abb. 198). There are good cyma capitals upon the piers (Abb. 199). The N. wall has certainly been rebuilt and the arcade does not exactly correspond with the arcade of the S. wall. The N. aisle is completely ruined; without excavation it would be impossible to tell whether it is a late addition or no. The doors leading from the nave into the S. aisle have good



Abb. 197. Midyat, Mar Philoxenos: Apsis und Südwand.



Abb. 198. Midyat, Mar Philoxenos: Außenansicht der Südseite



Abb. 199. Midyat, Mar Philoxenos: Kapitell

mouldings on the S. side, but they are difficult to see because the aisle is exceedingly dark. Besides the mouldings, the central door has brackets set on either side of the lintel, a motive common in Syria but unknown to me elsewhere in the Tur Abdin. Except for the wall containing these doors, all the S. aisle is late; so are the chapel to the E. of it and the buildings S. of that chapel. Part of the old cornice still crowns the S. wall of the nave. The S. door into the aisle with the cusped arch over the porch is not part of the old work. Little can be made of this church until it is cleared out. I cannot even be sure that I have got the plan of the apse correctly; there was, however, certainly a chamber behind it.

EL ADRA AT KHAKH.

The crowning glory of the Tur Abdin is the church dedicated to the Virgin at Khakh[1] (Abb. 200). Till two years ago it had stood absolutely untouched and unaltered except for the addition of the W. porch hatched in the plan. The interior is still as the first builders left it, but a thrice accursed priest conceived the idea of replacing the original roof with a dome.



Abb. 200. Kakh, el-Hadra: Gesamtansicht.

The old roof was perfectly good and never let in a drop of rain, so the village priest, who was bitterly against the alteration, told me; the present dome leaks, and unless some further

[1] There is a sketch plan in Parry, op. cit., p. 328, where, too, the legends connected with the foundation may be found

repairs are carried out shortly the church will suffer. The new work (Abb. 201) is easily to be distinguished from the old. There had been, said the priest, a tiled pointed roof covering the interior dome; this was removed and replaced by a round stone exterior dome. It is quite clear that above the row of arched niches under the dome there was a small octagonal tower, the base of which still remains. From the tower rose the pointed roof of which the priest spoke; it was probably built with eight ridges converging towards a much flattened apex. From the foot of the niches a tiled roof had sloped down to a cornice which can still be seen, borne by pilasters with Corinthian capitals; but the wall has been raised above the cornice and the sloping roof is now of stone. The niches are flanked by small columns with Corinthian capitals which again carry horse-shoed arches. Very shallow pilasters with uncut Corinthian capitals are set along the N. and S. walls, four on either side; the W. wall is concealed by the modern porch; there are no pilasters on the E. wall except at the corners (Abb. 202). Above the pilasters is a cornice. The W. porch is a clumsy addition to the old work and the W. door into the nave is modern, though it must occupy exactly the same space as that which was occupied by the old door. The ends of



Abb. 201. Khakh, el Hadra: Außenansicht von Norden



Abb. 202. Khakh, el Hadra: Außenansicht von Osten

the narthex, when I was at Khakh, were just filled with heaps of chalk for whitewash, which had, alas, been plentifully bedaubed over the interior, blurring the exquisite mouldings. I observed a blocked door at the N. end of the narthex, but none at the S. There is a semi-dome at either end of the barrel vault. The vault itself is divided by two stone ribbing arches into three compartments composed of bricks set in squares and bordered with the usual pattern of semi-circular tiles. Three doors lead into the nave; each is surrounded by fine bold mouldings, but the central door is the most elaborately treated (Abb. 203 and 205). The mouldings of lintel and jamb are beautifully decorated with palmette, bead and reel and rinceaux. On either side of the door stand round columns carrying uncut Corinthian capitals with garlands hung over the corners. Above the columns and over the lintel of the door is laid an entablature decorated with rinceaux and dentils. A cornice decorated with two rows of dentils runs round the top of the wall under the vault; it can be seen in Fig. 203 together with the beginning of the vault.



Abb. 203. Khakh, el Hadra: Haupteingang vom Narthex in den Naos.

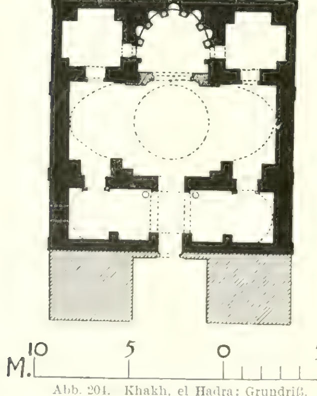


Abb. 204. Khakh, el Hadra: Grundriß.

The central part of the nave (Abb. 204) is covered with a dome, semi-domes lying to N. and S. of it and another over the apse to the E. The square inscribed by the four horse-shoed arches, to N., S., E. and W. (the W. arch is over the narthex door) is turned into an octagon by means of squinches (Taf. XXIII.)[1] No attempt was made to change this octagon into a circle, for the dome itself is octagonal not circular (Abb. 206). The angles are lost in the upper part and the top appears to the eye almost like on ordinary dome, though on close observation I came to the conclusion that the octagonal shape is in reality preserved almost to summit. Between the squinches are small oblong windows; a dentil moulding runs continuously round the horse-shoe of the squinches and the rectangle of the windows, and the same moulding is set at the base of the octagonal dome. The four arches are worked with rinceaux,

[1] It is an eight-sided Klosterkuppel.



Abb. 205 Khakh, el Hadra: Haupteingang vom Narthex in den Naos.

that over the apse having a richer decoration than the others. The arches spring from garlanded Corinthian capitals (Taf. XXIII, 2—4); below the acanthus leaves there is a band of woven entrelac. A moulding on the level of the top of these capitals passes over the W. door and under the semi-domes. It is worked with palmettes, bead and reel and a band of interslung circles with a diamond shaped motive along the centre where the circles intersect (Abb. 207). In the original plan the arch over the entrance of the apse had been left open, but it is now blocked by a stone screen filling the whole arch and pierced by a door — a vestige of it can be seen

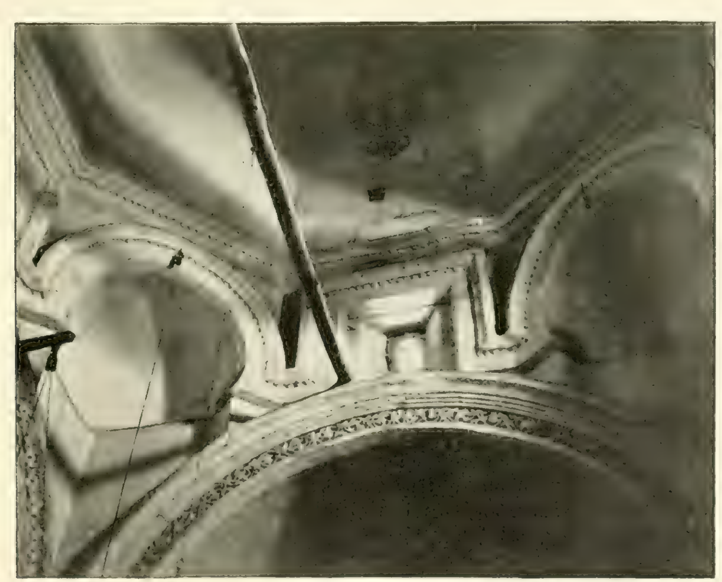


Abb. 206 Khakh el Hadra Kuppel Südseite

in the left hand bottom corner of Fig. 206. The apse is thus concealed, which is much to be regretted as it is extremely beautiful. It is set round with six columns carrying four small horse-shoe arches (Taf. XXIII, 2). Between the columns are five niches each furnished with a stone seat and covered by a tiny shell-shaped semi-dome. (I must apologise for the bad photographs of the apse. The difficulty of photographing in a space extremely exiguous and blocked by the altar was almost insurmountable.) The capitals are some of the most singular with which I am acquainted. They give the effect of an acanthus capital, but when you observe them more closely, you find that they are composed entirely of cords and tassels. The arches are decorated with dentils and an interwoven band; above them is the moulding that runs round the base of the semi-dome. The two columns standing immediately to the E. of the doors leading into the side sanctuaries bear acanthus capitals. Each of the two small sanctuaries to N. and S. of the apse contains an altar.

It would be difficult to over-estimate the importance of this church in the history of architecture. It is probably the earliest example that still exists of the type called by Strzygowski the Kuppelquerschiff, which is, as he points out, the prototype of Sta. Sophia, Constantinople.[1] Its almost perfect preservation gives it an inestimable value and the setting of the dome is of the highest interest. I may say without hesitation that the Persian system of squinches would be predicted here by every one who is acquainted with Oriental architecture. Whether the dome be ancient or mediaeval, scarcely any other method of setting it on the square is known in the Mosul and Diarbekr districts, though I have seen in the churches E. of Mosul a few mediaeval examples of small domes set on a straight corbel across the angle of the square substructure. But the arched Tromp, the squinch, is by far the most frequent device employed. Whenever and wherever it appears strong Oriental influence may be assumed.[2]



Abb. 207. Khakh, el-Hadra: Gesims unter der Nordapsis.

The church of El Adra contains a copy of the Gospels (modern) in an interesting old silver binding which represents the descent into Hades.

3. ZUSAMMENFASSUNG.

Die Funde von Miß Bell in Djebel Tur Abdin bestätigen m. E. viele von den Annahmen, die ich oben auf Grund eines völlig unzulänglichen Materials machen zu müssen glaubte, um das Interesse der Fachgenossen für ein Gebiet wachzurufen, das an der Entwickelung der christlichen Kunst von allem Anfang an tiefgreifend teilgenommen hat.

[1] Byzantinische Denkmäler III, p. XVI.

[2] I have given other examples of domes set on corbels and squinches in a book on the Thousand and one churches of the Kara Dagh, written in collaboration with Sir W. Ramsay.

Zunächst bestätigen die Gründungssagen der einzelnen Klöster die engen Beziehungen zu Ägypten, auf die ich schon vom Ornament aus geschlossen habe, und zwar müßte ein Austausch in dem Sinne stattgefunden haben, daß vom Zweistromlande das, was die ägyptischen Mönche an klösterlichen Institutionen nach Nordmesopotamien brachten, zurückgegeben wurde in Werten der bildenden Kunst. Ich schließe auf dieses Verhältnis mehr aus meinen in Ägypten gesammelten Erfahrungen, als auf Grund des neuen mesopotamischen Materials. Das gilt sowohl für die frühkoptische Kunst[1], wie für das 9. und 10. Jahrhundert, wo die Tuluniden ihre Kunst aus Samarra-Bagdad bezogen, der Vorstand des syrischen Klosters an den Natronseen aber seine Handwerker aus der Gegend von Nisibis herüberbrachte.[2]



Abb. 208. Aleppo, Kuppeldetail.

Es sei hier nebenbei darauf aufmerksam gemacht, daß der Befund des Kunsthistorikers, wonach die Klosterkunst von Mesopotamien und Syrien nach Ägypten gegangen ist, vielleicht für die ganze Entwicklung des Klosterwesens ein Fingerzeig sein kann. Wir sind gewöhnt, Ägypten als die Wiege des Mönchtums anzusehen. Er fragt sich, ob das richtig ist. Cumont hat kürzlich auf die zwischen Buddhismus und Christentum vermittelnde Rolle der Manichäer hingewiesen.[3] Wer einen Einblick in das der christlichen Bewegung vorausgehende buddhistische Wesen dieser Art bekommen will, der lese Grünwedels Bericht über die Ergebnisse der dritten Turfan-Expedition.[4] Er wird geneigt sein, mit diesen Höhlen von Chinesisch-Turkestan zu vergleichen, was bis jetzt im Höhlengebiete Kleinasiens erforscht ist.[5] Es scheint sich um eine allgemein asiatische Kulturerscheinung zu handeln, die den Anlaß zur Entwicklung des Mönchwesens gegeben hat und von Mesopotamien und Syrien aus auch nach Ägypten übergegriffen hat. Wie sehr die Kultur der Osrhoëne von Alters her für die neue Bewegung vorbereitet war, wird im Anhange anzudeuten sein.

[1] Vgl. die Einleitung zu meiner Koptischen Kunst. — [2] Oriens christ. I (1901), 356 f.

[3] La propagation du manichéisme dans l'empire romain. Revue d'hist. et de litt. religieuses 1909.

[4] Zeitschrift für Ethnologie 1909, S. 891. — [5] Rott, Kleinasiatische Denkmäler passim.

Die Frage des Verhältnisses zwischen Ägypten und Nordmesopotamien spitzt sich zu, sobald man nicht so sehr an die Dekoration als an Konstruktionen und Bautypen denkt. Die von dem erwähnten Abt des sketischen Syrerklosters, Moses von Nisibis, mit Holztüren und Stuckarbeiten geschmückte Hadra-Kirche am Rande des Nildeltas zeigt dieselbe Konstruktion des Querschiffes aus einer vollen Kuppel mit zwei angelegten Halbkuppeln[1] wie die Hadrakirche von Khakh. Aber dieser Aufbau kommt auch schon im Schenutekloster bei Sohag in Oberägypten im 5. Jahrhundert vor[2] und ähnlich im benachbarten roten Kloster. Ebenso wahrscheinlich einst auch im Deir Abu Hennis bei Antinoë. Ähnlich steht es um die Anordnung von Muschelnischen mit Säulen in der Hauptapsis. Der Typus ist von Syrien aus in Ägypten angeregt[3], es läßt sich aber heute noch nicht sagen, ob die Hadrakirche von Khakh darin einer lokalen Tradition folgt oder das Motiv auf dem Umwege über Ägypten erhält. Ich glaube, daß Asien der gebende Teil ist.


Abb. 208. Aleppo: Kuppeldetail.

Die wichtigste Bestätigung bringt die Tur Abdin-Gruppe in der Frage nach der von mir für Persien in Anspruch genommenen Einführung der Trompenkuppel. Ich habe darüber bereits gehandelt, bevor ich die Funde von Miß Bell kennen lernte.[4] Trotzdem wurde dieser Abschnitt über die nestorianische Doppelkirche oben S. 177 unverändert abgedruckt, obwohl ich ihn aus dem neuen Material hätte ergänzen können. Es freut mich, daß Miß Bell meine Erkenntnis aus der Praxis bestätigen kann. Die Trompenkuppel ist auch für sie unzweifelhaftes Kennzeichen des Persisch-Orientalischen. Die Beispiele, die ich „Kleinasien, ein Neuland“, S. 117 f. aus Ägypten und Kleinasien beibringen konnte, gehen meines Erachtens auf persische Anregungen zurück. Die neben Rom und Byzanz einzig durchschlagende Großmacht der Parther und Sasaniden macht sich eben auf dem Gebiete der Architektur und Dekoration frühzeitig bemerkbar. Die Kuppel von Mar Yuhanna (Abb. 151) gibt die einfachste in Ziegeln ausgeführte Art, die Kuppel der Marienkirche zu Khakh (Abb. 206) eine reichere dekorative Ausbildung. Ich bringe hier als Ergänzung des oben S. 182 Angedeuteten in zwei Abbildungen Beispiele aus Aleppo (208/9), die zeigen sollen, wie sich die Trompe im Islam weiter entwickelt und durch Vermehrung in Reihen von ungerader Zahl übereinander zur Stalaktite wird. Die

[1] Butler, Coptic churches, pag. 321. — [2] Vgl. meine Byz. Denkmäler, III, S. XVII; De Bock, Matériaux, p. 49.
[3] Kleinasien, ein Neuland, S. 220 und Koptische Kunst, S. 27.
[4] Zeitschrift für Gesch. d. Arch. III, S. 1 f. Vgl. Choisy, Hist. de l'architecture, I, S. 125 und II, 13.

Bauten, in denen diese Aufnahmen der Miß Bell gemacht sind, stehen leider nicht fest. Vielleicht handelt es sich um die Madrasen Malik Zahir und Kamiliya.[1]

Soweit der Kuppelbau. Nicht minder durchsichtig liegen die Dinge vielleicht auf dem Gebiete der längs- und quergerichteten Kirchen. Es fällt sehr auf, daß unter diesen Kirchen des Tur Abdin-Gebietes nicht eine einzige Basilika ist, eine Form, die noch am Euphrat auftritt, so in Resapha und Zenobia. Der dreischiffige Typus kommt nur ein einziges Mal vor, bei der Hadrakirche in Mar Gabriel (Abb. 154 unten). Die Kirche ist spät, Miß Bell hatte nicht den Eindruck der Basilika, sondern eher den einer aus durchlaufenden Tonnen gebildeten, d. h. degenerierten Kreuzkuppel. Ich glaube also, mit dieser „Basilika“ ist nicht zu rechnen; in Mosul soll es von dieser Art Kirchen mehrere geben. Es bleibt dann nur die Sergius-Basilika in Resapha[2], und die zeigt so offenbar — auch in der Breite des Mittelschiffes — den Typus der syrischen Pfeilerkirchen von Ruweha und Kalb Luze[3], daß bezüglich des Ursprungs die Frage, ob es sich nicht um einen syrischen Typus handelt, auftaucht. Ebenso in Zenobia-Halabiya.[4]

Die typische Tur Abdin-Kirche ist der einschiffige, tonnengewölbte Saal. Miß Bell hat bereits oben ihre Überzeugung vom einheimischen Ursprung dieses wichtigen Typus ausgesprochen. Ich möchte nur hinzusetzen, daß schon das Auftauchen des Tonnengewölbes in den frühchristlichen Kirchen Kleinasiens ein Hinterland erwarten ließ, von dem aus diese „romanische“ Art herübergewandert kam. Es entspricht meinen Erwartungen, wenn gerade in Mesopotamien der Schlüssel für die ganze Bewegung gefunden ist.[5] In Kleinasien wird die mesopotamische Art auf die hellenistisch dreischiffige Bauart übertragen.

Der einschiffige, tonnengewölbte Saal, ob nun längs- oder quergelegt, das scheint der mesopotamische Grundtypus. Die Sphäre der hellenistischen Basilika mag im wesentlichen mit der Euphratgrenze aufhören. Miß Bell scheint geneigt, alle Pfeilereinbauten für jüngeren Ursprunges zu halten, etwa wie in der Hauptkirche I von Binbirkilise.[6] Dort aber war schon das ursprünglich über 6 m breite Schiff[7] mit Tonnengewölben und Gurten versehen. Das möchte Miß Bell nur für den größten der Säle in Khakh, Mar Sovo, nicht annehmen, dagegen meint auch sie, daß alle übrigen Bauten, die mäßigere Spannweiten aufweisen, so schon Mar Gabriel mit nur 40 cm geringerem Mauerabstand als Mar Sovo, von vornherein gewölbt waren. Man kann ziemlich genau nach den Mauerstärken auf die Wölbung schließen. In Mar Gabriel ist die Mauer 2 m stark, doch durch Nischen im Material entlastet; in Mar Yuhanna, wo diese Nischen fehlen, 1,50 m. In Mar Yakub zu Salah ist die Ostmauer, wo die Nischen fehlen, 1,50 m, die Westmauer, wo sie vorhanden sind, 1,72 m dick. Es fällt daher sehr auf, wenn in Mar Augen die Nordmauer der Kirche bei einer Spannweite von 7,10 m nur 0,80 m dick ist; ob daher nicht doch die 1 m starken Mauern von Mar Sovo eine 11,10 m breite Tonne getragen haben können? Nach den sasanidischen Gewölbebauten ließen sich Tonnen von jeder Spannweite erwarten.

Die Apsisbildung anlangend fällt auf, daß die längsgerichteten Basiliken nur eine tiefe, halbrunde Nische haben, die außen geradlinig ummantelt ist. Die quergerichteten Kirchen Mar Gabriel, Mar Yakub und auch die Hadrakirche von Khakh haben drei Apsiden und nur die mittlere halbrund. Vorwiegend ist jedenfalls die außen viereckige Apsis, eine Eigentümlichkeit, von der bereits oben S. 186 die Rede war. Auffallend ist bei den drei zuletzt genannten Kirchen der dichte Mauerverschluß der Apsiden bis auf eine enge Tür; bei den einschiffigen Sälen besorgt diesen Verschluß meist die Säulenwand.

[1] Vgl. über die Entwicklung der Stalaktite van Berchem, Notes, p. 76 und Franz-Pascha, Baukunst des Islam[2], S. 49.

[2] Neue Jahrbücher f. d. klass. Altertum, XV (1905), S. 32. Sarre, Monatsh. f. Kunstwiss., II, S. 100.

[3] Vogüé, pl. 68, 122. Vgl. Amra, Z. f. Gesch. d. Arch.

[4] Sarre, Z. f. Erdkunde, Berlin 1909, S. 430 und Taf. 8 oben.

[5] Vgl. mein „Kleinasien“ an verschiedenen Stellen.

[6] Kleinasien, S. 10 u. 13. Ramsay and Bell, The thousand and one churches, p. 41 f.

[7] Nach Holzmann, Binbirkilise, Taf. 3. Vgl. auch Ramsay and Bell, S. 43.

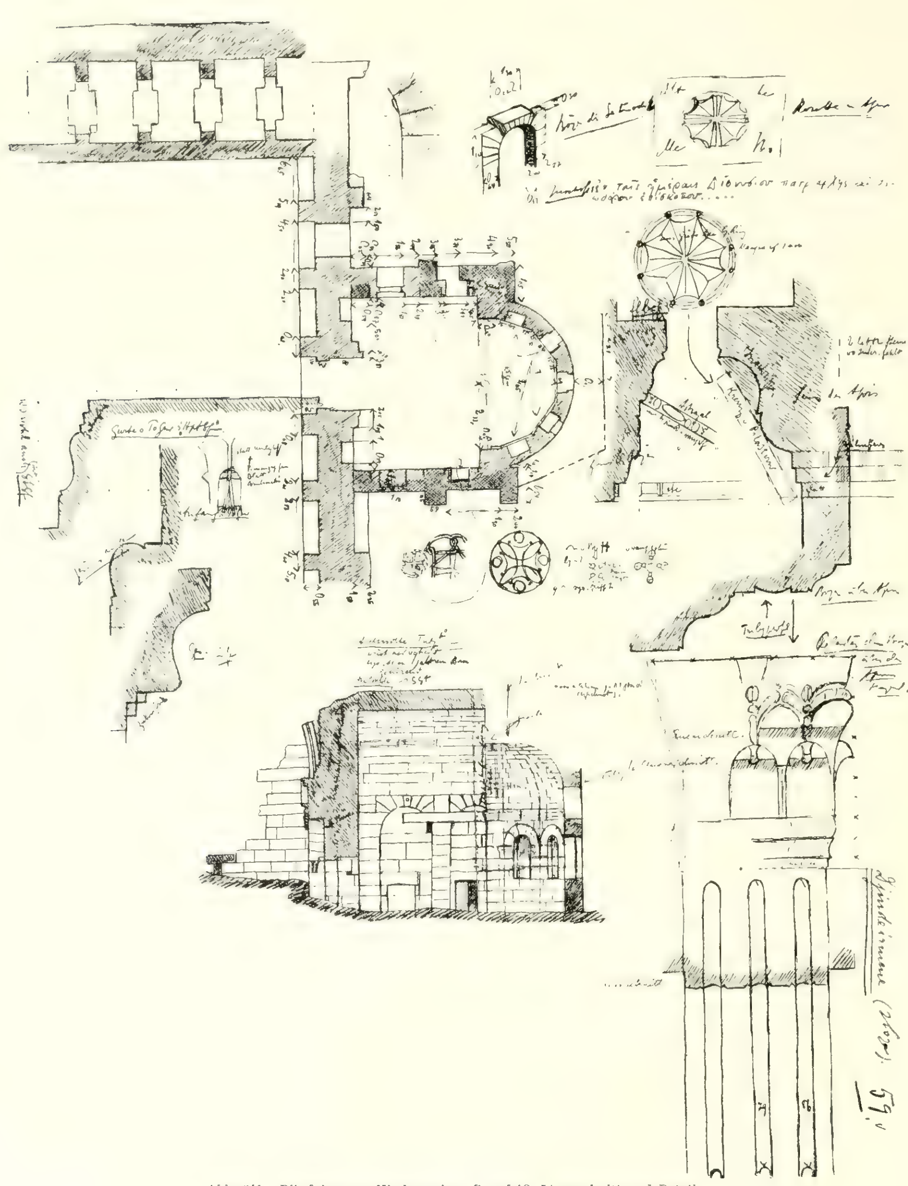


Abb. 210. Djindeirmene, Kirchenruine: Grundriß, Längsschnitt und Details.

Bemerkenswert ist ferner die Anordnung des Narthex an der Südseite bei den längsgerichteten Kirchen. Nur die breitgerichteten haben ihn normal im Westen. Ist der Narthex an der Südseite mit einem Hof verbunden, so liegt hier im nordmesopotamischen Kreise eigentlich die abendländische Klosteranordnung vor mit dem Kreuzgang an der Südseite der Kirche. Es muß nun freilich einer näheren Untersuchung überlassen bleiben, ob es sich bei der Anordnung an der Südseite wirklich immer um einen Narthex handelt. Ich nehme die Kirche Mar Kyriakos in Arnas (Abb. 183). Der Narthex hat hier wie in Mar Philoxenos in Midyat (Abb. 196) sechs Nischen auf jeder Seite. Das ist nun die älteste Art der Bildung von Refektorien, wie ich kürzlich[1] gezeigt habe. Mit diesen Nischen wird auf die Zwölfzahl der Apostel Rücksicht genommen. Dazu kommt, daß die Anordnung von Kirche, Refektorium und Nebenräumen, wie sie in Arnas und Midyat vorliegt, auffallend entspricht der Zusammenstellung derselben Räume im Weißen Kloster in Oberägypten.[2] Es muß der jetzt hoffentlich bald einsetzenden Forschung auf dem Gebiete der Klosterkunst, ihrer Bautypen und Entwicklung, überlassen bleiben, diesen Dingen nachzugehen. Vorläufig ist das Material zu wenig genau auf die vorgebrachten Gesichtspunkte hin untersucht.



Abb. 211. Djindeirmene, Kirchenruine: Ansicht des Innern, Sanktuariumswand

Als den eigenartigsten, spezifisch mesopotamischen Kirchentypus möchte ich die Bauten mit quergerichteten Tonnen bezeichnen. Man betrachte oben Abb. 160: Jeder wird aus unseren Gewohnheiten heraus für ausgemacht ansehen, hier eine Seitenansicht der Kirche vor sich zu haben. In Wirklichkeit ist es die Vorderansicht, die Arkaden sind nicht die eines südlichen Narthex, sondern die westliche Vorhalle.

Aus demselben Grunde, aus dem mit Bezug auf die schon durch Kleinasien geweckten Erwartungen die gewölbte Kirche in Mesopotamien nicht überraschte, nehmen wir auch das häufige Auftreten des Hufeisenbogens in der Tur Abdin-Gruppe als selbstverständlich hin.[3]

Die Bogen der Gewölbe sind meist rund, selten einmal etwas zugespitzt. Die Art, den Bogenansatz anfangs noch aus Quadern weiterzuführen, dann erst mit dem Ziegelverbande zu beginnen, ist schon von den kleinasiatischen Kirchen und den sasanidisch-islamischen Palästen[4] her bekannt. Von hohem Interesse sind die Muster der Ziegelschichtungen in den Tonnengewölben Abb. 161 und 179. Sie werden wohl sichtbar geblieben sein. Man beachte hier wie bei den übrigen Beispielen von Ziegelverwendung, daß die $41 \times 41 \times 3$ cm großen Platten zwischen zwei- bis dreimal dickere Mörtellagen eingebettet sind, eine Technik, von der „Kleinasien, ein Neuland", S. 39/40 und Mschatta, S. 242 die Rede war. Ich komme unten noch auf sie zurück. Es

[1] „Wörter und Sachen". Kulturhist. Zeitschrift. I (1909). S. 76 f.

[2] de Bock, Matériaux, p. 49.

[3] Vgl. „Kleinasien, ein Neuland", S. 29 f.

[4] Vgl. auch Massignon, Gaz. des beaux-arts 1909, I, p. 303.

ist das gleiche Mauerwerk wie in Kasr ibn Wardan und Anderin. Nicht Byzanz, sondern das nördliche Mesopotamien bzw. Antiocheia ist in diesen ostsyrischen Städten der gebende Teil.[1]

An dieser Stelle sei als Intermezzo eine Ruine vorgeführt, deren Aufnahme mir im Augenblick der Fahnenkorrektur durch die Güte Samuel Guyers zugeht. Sie wird Djindeirmene, d. h. Geistermühle genannt und liegt im Gebiet von Urfa-Edessa.[2] Ich reproduziere Abb. 210 die Originalskizze von Guyer, weil nicht mehr Zeit ist, sie umzuzeichnen. Der Grundriß zeigt eine Mittelapsis von gleicher Bildung wie die Kirchen vom Typus Mar Yakub in Salah (Abb. 159). Nach dem Längsschnitt ist auch hier der rechteckige Raum tonnengewölbt und öffnet sich wie



Abb. 212. Edessa (Umgebung), Jakobskloster: Grabturm mit der biiinguen Inschrift.

dort mit einer kleinen Tür nach einem breit vorgelagerten Hauptraum. Dieser endet an der Ostseite wie in jenen Kirchen mit tiefen Nischen. Sie stehen zu je dreien an den Seiten des mittleren Bogens mit der Sanktuariumstür. Man sieht sie in Abb. 211 über die massiven Gurtbogen eines Nebenraumes weg, der seitlich neben das Hauptschiff gelegt ist. Die sieben Rundnischen der Sanktuariumswand werden durch ein schweres Horizontalgesims vereinigt, das über dem Mittelbogen eine Stufe bildet. Darüber die Gurten eines mächtigen Tonnengewölbes. An dem durch die angebrachten Symbole und die griechische, einen Patriarchen Dionysios und einen Bischof Theodoros nennende Inschrift als christlich kenntlich gemachten Quaderbau fallen die einfachen großzügigen Profile auf, die sowohl die syrische Sackbildung, wie den mesopota-

[1] Vgl. Byz. Zeitschrift, XVIII (1909), 279 f.

[2] Auf der Kiepertschen Karte, Blatt Malatja, scheint sie Surp Agop bezeichnet. Lage: nördlich des Euphrat, 1½ Stunde westlich Kesun, ca. 18 Stunden westlich Samosata und ca. 24 Stunden östlich Marasch (Guyer).

mischen Wulst aufweisen. Auch die Kannelierung der Schäfte an den korinthischen Pilastern scheint den Bau sehr hoch in altchristliche Zeit hinaufzurücken.

Ich möchte nun doch gleich noch ein zweites Denkmal, dieses aus der näheren Umgebung Edessas, hier hereinziehen, weil es ein weiterer Beleg des hohen Alters der nordmesopotamischen Ruinen ist; das Jakobskloster, $1^1/_2$ Stunden vor der Stadt. Ich konnte die photographischen Aufnahmen Abb. 212 und 213 von Victor Chapot identifizieren mit der Beschreibung von Sachau, Reise in Syrien und Mesopotamien, S. 204 f. Wir sehen in Abb. 212 den „Grabturm“, an dessen Fensterbank Sachau die bilingue Inschrift (griechisch und syrisch) fand. Da er sie



Abb. 21[illegible] Edessa (Umgebung), Jakobskloster: Detailaufnahmen

„wenigstens in das 2.“ nachchristliche Jahrhundert zurückdatiert und sie gewiß erst an dem fertigen Bau selbst angebracht wurde, so haben wir es in diesem Erzeugnis hellenistischer Empirekunst, das ein rundbogiges Fenster aufweist, mit einem Denkmal edessenischer Frühkunst zu tun. Sachau läßt es zweifelhaft, ob der Grabturm vielleicht älter ist als das übrige Kloster, von dessen Bauart Abb. 213 eine Vorstellung gibt. Das Tonnengewölbe aus Quadern ist dafür bezeichnend. Man wird sich nach diesen Parallelen und unter Berücksichtigung von Baumstark, Oriens christ. 1904, S. 164 f., vielleicht eher für die Zeit gewinnen lassen, in die ich die ältesten christlichen Reste von Amida setze.

Die wichtigste Bestätigung für meine oben im Vergleichswege gewonnenen Resultate bringen die Bellschen Funde im Hinblick auf die Datierung. Die Inschriften stammen aus den Jahren 1493, aus dem 14., 13., 12., 11., 10. Jahrhundert, vom Jahre 934 ist eine Nische in Mar Azaziel von Kefr Zeh datiert. Aus dem 8. Jahrhundert stammt der Säulenverschluß der Kyriakos-Kirche in Arnas (Abb. 185). Da dessen Ornamente fast rein geometrisch sind

— wie in den gleichzeitigen syrischen Handschriften — so müssen die hellenistischen Ornamente am Bogen darüber, die den typischen Formenschatz der Tur Abdin-Bauten ausmachen, um Jahrhunderte älter sein. Damit kommen wir auf die Zeit des Arkadius und Anastasius, die in diesen Klöstern von den Mönchen genannt werden und in die Gründungszeit, als Eugenios, ein Schüler des hl. Antonius, aus Ägypten gekommen sein soll und das erste Kloster gründete. Miß Bell hatte den Eindruck, daß die Klöster und Kirchen in der Hauptsache den altchristlichen Typus dieser Frühzeit in einem unerwartet geschlossenen Bilde erhalten zeigen.

Es kann unter diesen Umständen nicht verwundern, wenn die wenigen im Tur Abdin-Gebiete erhaltenen Kapitelle noch durchaus im hellenistischen Fahrwasser gehen. Wie in Amida herrscht auch dort das korinthische Kapitell. Es ist wichtig zu konstatieren, daß nicht eine Spur des persisch-byzantinischen Kämpferkapitells am oberen Tigris zu finden ist[1], jenes Kapitells, von dem ich ein charakteristisches Beispiel aus Edessa beibringen konnte.[2] Diese Kapitelle müssen also mit Umgehung des nordmesopotamischen Städtedreiecks nach dem Nordwesten Vorderasiens und Byzanz gelangt sein.

Typisch für fast alle Tur Abdin-Kapitelle sind die unter den oberen Ecken durchgezogenen Girlanden. Wir haben es also in Amida nicht mit einer spezifisch lokalen, sondern einer am oberen Tigris — vielleicht von Amida aus — allgemein verbreiteten Form zu tun. Besondere Erwähnung verdient das Pilasterkapitell am Südende des Apsisbogens von Mar Azaziel in Kefr Zeh (Abb. 177). Dort ist unten zwischen Akanthus und Pfeilerprofil ein dicker Wulst geschoben, geschmückt mit dreistreifigem Bandornament. Ein ähnliches Kapitell beschreibt Miß Bell am Apsisbogen in Mar Augen (Abb. 145). Ich suche seit Jahren ein Ausstrahlungszentrum für diese bei den Armeniern und insbesondere bei ihrem Partriarchen Nerses III. (640—661) gern verwendete Form[3] und glaube es nun in dem südlich an Armenien grenzenden Gebiete gefunden zu haben. Es handelt sich dabei eben gerade um den mit dreistreifigen Flechtbändern verzierten Wulst oder „Korb". Ein solches Flechtband findet sich — zweistreifig — auch an den Altarkapitellen der SO-Kapelle von Mar Augen (Abb. 145), darüber stehende Eier(?). Ich glaube nicht, daß dieses Kapitell „from the earliest building" herrührt, sondern würde es nach der Härte der Arbeit frühestens ins 8./9. Jahrhundert setzen.

Es soll hier nicht unerwähnt bleiben, daß das Bandgeflecht im Tur Abdin-Gebiete nicht zum ersten Male im späthellenistischen Architekturornament auftaucht. Es ist immer auch schon am Rundtempel des Diokletianpalastes in Spalato sehr vermerkt worden. Die Belege aus Nordmesopotamien bestätigen nur aufs neue, daß der Palast die Schöpfung eines Baumeisters bzw. von Bauleuten ist, die über Antiochia herüberkamen aus Nordsyrien oder Mesopotamien. Welche Bedeutung das geometrische Flechtband in Mesopotamien behielt, dafür ist der Minbar von Kairuan, entstanden ca. 856/7 in Bagdad, der klassische Beleg, ähnlich das Ornament armenischer Kirchen.

Eine besondere Erwähnung verdient das Kapitell Abb. 172 und 199, das Miß Bell „cyma capital" nennt. Es zeigt die beliebte „syrische" Profilierung einfach auf das Kapitell übertragen und liefert damit den besten Beleg für die Beliebtheit der glatten Profilierung an sich in Nordmesopotamien. Miß Bell hat denn auch die große Bedeutung dieses Licht- und Schattenmotivs für die Kunst Vorderasiens längst erkannt und sammelt auf allen ihren Reisen das einschlägige Material. Ich werde der Sache unten ein eigenes Kapitel zu widmen haben. Hier sei nur das für die Tur Abdin-Gruppe Bemerkenswerte zusammengestellt. Das Sackkyma kommt überall als Abschluß vertikaler Wände am Äußeren vor, bildet also die genaue Parallele zur ägyptischen Hohlkehle, die man als Abschluß der Mauern des Schenuteklosters bei Sohag ange-

[1] Ich bin begierig auf das Kapitell, das Sarre in Suriya sah. Z. f. Erdkunde, Berlin 1909, S. 427.

[2] Kleinasien, S. 119, Mschatta, S. 256.

[3] Byz. Denkmäler, I. S. 10 u. Ter Movsesian, Fouilles de l'église de St. Grégoire près d'Etschmiadsine, Bull. de la comm. Imp. archéol. VII (1903). Vgl. auch Marr, Ausgrabungen und Arbeiten in Ani (russ.), St. Petersb. 1907.

bracht sieht.[1] Höchst befremdlich ist eine Ansicht wie Abb. 166—169 von Mar Yakub in Salah. Das Kyma ist hier völlig ungriechisch, dafür aber echt mesopotamisch als fortlaufendes Band behandelt. Ich möchte schon an dieser Stelle das Nachdenken über die Frage anregen, ist das die lokale Umbildung eines griechischen Motivs, oder ist die Profilierung selbst, zugleich mit dieser bandartigen Verwendung, spezifisch mesopotamisches Gut?

Es dürfte hier der Ort sein, ein wichtiges Bauwerk Nordmesopotamiens vorzuführen, von dem ich leider nicht mehr als Photographien von Baron von Oppenheim und Victor Chapot besitze. Ich gebe (Abb. 214) die Aufnahme Oppenheims, der den Bau auf der Photographie selbst einfach „Nizib, alte Kirche“ bezeichnet. Chapot nennt sie „Église arménienne de Nizib entre Killis et Biredjik“. Es handelt sich also nicht um das alte, berühmte Nisibis[2] im Tigrisgebiete südlich vom Tur Abdin, sondern um einen Ort westlich von Edessa, nahe



Abb. 214. Nizib, Alte Kirche

dem Euphrat. In seinem Reisebericht nennt Legationsrat von Oppenheim[3] die Kirche eine ausgezeichnet erhaltene Basilika.[4] Nach der Abbildung hat sie ein Querschiff und reiche Chorbildung. Ich füge sie gerade hier ein wegen der alle Dächer entlang laufenden, tiefschattenden Sackprofile, die, wie am Tigris, die Wände oben abschließen. Auch das als Fensterbank um die Apsiden laufende Profil wolle beachtet werden.

Ich kehre nun wieder zurück zur Tur Abdin-Gruppe. Die Fensterkrönung Abb. 165 an der Jakobskirche von Salah gibt ein in der Entwickelung der Tempelfassade bedeutungsvolles Motiv.[5] Es kehrt wieder an den pyramidal zusammengeordneten drei Fenstern der Westfassade von Kefr Zeh (Abb. 180/81).

In reichen Türprofilierungen wie Abb. 162 stehen die mannigfachsten Licht- und Schattenflächen nebeneinander: Sackkyma, Hohlkehle, Stab, Flachwulst, Viertelwulst u. s. f. Es ist vielleicht hervorzuheben, daß die alten Profile aus zwei horizontalen Steinschichten übereinander bestehen, die jüngeren dagegen monolith gearbeitet sind (Abb. 189). Über den wechselnden Steinschnitt der Türstürze und über die runden und scheitrechten Entlastungsbogen wird unten

[1] de Bock, Matériaux, p. 39 f.

[2] Man lese, was Sachau, Reise in Syrien und Mesopotamien, S. 391 und Oppenheim, Vom Mittelmeer zum pers. Golf, II, S. 30 über die dortige Jakobskirche sagen.

[3] Byz. Zeitschrift, XV (1905), S. 11.

[4] Er bewunderte in den beiden Nebenkapellen des Chores schöne alte Fresken.

[5] Vgl. mein Spalato, ein Markstein (Studien aus Kunst und Geschichte, Fr. Schneider gew., S. 325 f.).

noch zu reden sein. Man beachte die besonders reiche Profilierung eines solchen Bogens über der Eingangstür von Mar Yakub in Salah (Abb. 163).

Für die Datierung kommen in erster Linie in Betracht die ornamentierten Profile. In den Apsiden laufen Gesimse herum, an denen oben stereotyp eine Hohlkehle, gefüllt mit gesprengten Palmetten, darunter meist ein Perlstab, auftritt (Abb. 178, 186, 207). Es folgt auf einem flachen Wulst ein durchbrochen gearbeitetes Muster: vierarmig fortlaufende Motive oder die Weinranke, darunter in Kefr Zeh der Doppelzahnschnitt. In Mar Kyriakos zu Arnas aber (Abb. 186) sitzt in der Mitte dieses Apsisgesimses eine Rosette von so feiner Tiefendunkelarbeit, daß sie mir wie von Mschatta herübergebracht erscheint. Eine geradlinige zweistreifige Raute mit Kugel und breiter Palmette an den Enden wird durchsetzt von einer sphärischen Raute mit spitziger Palmette über den Volutenenden. In der Mitte eine Scheibe. Dieselbe Freude am freien Herausarbeiten eines zierlichen Motivs in der Jakobskirche zu Salah (Abb. 171), wo über dem Tor des Sanktuariums in der Südmauer das Siegeskreuz im zweistreifigen Kreis, freischwebend über dem Sackprofil, erscheint. Ich muß bei diesem Virtuosenstück erinnern an den Minbar von Kairuan, der, wie gesagt, 856/7 aus Bagdad bezogen wurde.[1] Die Art hat sich also lang erhalten.

Von den prachtvollen und reichen Ornamentprofilen der Triumphbogen hat die Zeit nicht viel übrig gelassen. Ich gebe auf Tafel XXII, 3 eine Detailaufnahme von Miß Bell und 4 eine danach ausgeführte Vergrößerung vom Triumphbogen aus Mar Kyriakos in Arnas (Abb. 185). Man sieht am unteren Rande wie herabhängend jene mit den Spitzen nach innen gerichteten, also außen in einem Linienzuge abschließenden Palmetten. Das Motiv ist in Mschatta nicht als unterer, sondern als oberer Abschluß, d. h. als Zinne verwendet.[2] Es folgt ein glattes Flechtband, dann eine Weinranke, beide hell im Tiefendunkel herausgearbeitet, dann nach zwei Stegen und einer Perlschnur nochmals die einwärts gerichtete Palmette, diesmal also als richtige Zinne. Im übrigen möchte ich daran erinnern, daß, wie in Mschatta, so auch im Tur Abdin-Gebiete in keinem Friese die Palmette fehlt. Sie ist das Um und Auf der persischen Ornamentik.

Am meisten erfreulich ist vom Standpunkte dieses Buches die Auffindung des Schmucktores, das in der Marienkirche zu Khakh aus dem Narthex in das Schiff führt (Abb. 203/4). Es ist leider derart mit Tünche überschmiert, daß sich kaum noch Bestimmtes von den Einzelmotiven herausbringen läßt. Darauf kommt es auch für uns nicht so sehr an; Hauptsache ist, daß der Türrahmen von jenem Grundmotiv umschlossen ist, aus dem sich in neunfacher Wiederholung und Verdoppelung der Höhe nach die Westfassade von Dijarbekr zusammensetzt. Zu beiden Seiten stehen die Säulen, gearbeitet offenbar aus einheimischem Material; darüber liegt das verkröpfte Gebälk. Es scheint, daß hier über dem hohen Ansatz, dem Plättchen- und Rundstab, ein flacher Wulst mit Bandgeflecht folgt, darüber Stäbchen, Zahnschnitt und das abschließende Kyma. Ich möchte glauben, daß dieses Beispiel in Khakh mehr ländlich-orientalisch gegenüber der hellenistisch-städtischen Fassade von Dijarbekr ist. Das zeigt sich besonders auch an den Kapitellen mit ihren Löffelblättern und den dünnen in einen Knoten verschlungenen Girlanden. Über dem verkröpften Gebälk läuft, durch eine Steinlage getrennt, auch noch das Kranzgesims mit Konsolen (?) hin, das in Amida den ganzen Aufbau einst wie heute abschloß.

Es erübrigt nun noch mit einem Worte einzugehen auf die Art, wie im Tur Abdin-Gebiete das Innere der Kirche mit Malereien geschmückt wurde. Die wichtigste Nachricht ist die über Gewölbemosaiken in der Hauptapsis von Mar Gabriel mit dem Kreuz in Weinranken auf Goldgrund. Dies ist meines Wissens das erste Zeugnis vom Vorkommen von Wandmosaiken in Mesopotamien. Über Pavimentmosaiken berichtete schon Oppenheim.[3] Es liegt ein langer Weg vor uns von diesen ersten Spuren bis zum Nachweise meiner Annahme, daß diese Inkrustationstechnik im Zweiströmelande ihren Ausgang genommen hat. Das Motiv des Kreuzes in Weinranken entspricht durchaus den Erwartungen, die ich von Syrien aus für die älteste orien-

[1] Mschatta, S. 347; Kunstchronik, XVIII (1907), S. 387.

[2] Mschatta, S. 278. — [3] Byz. Zeitschrift, XIV (1905), Taf. IV.

talisch-christliche Kunst im Anschluß an die Malereien von Amra geäußert habe.[1] Darin bestärkt das stereotyp wiederkehrende eigenartige Kreuz, das überall, und zwar in Flachrelief, groß in der Apsis erscheint. Es ist das Kreuz mit langem Unterarm und seitlich ausladenden Schlingen an den Armenden, d. h. das Kreuz, das Chosroës vom Golgathafels in Jerusalem entführte und das Heraklius wieder zurückbrachte.[2] Ein Kreuz sieht man auch gemalt inmitten der leider stark zerstörten Lünette über der Prachttür von Mar Yakub in Salah (Abb. 163). Diese Art der Türausstattung kennen wir bereits aus Bawit (oben S. 153 f.). Hier handelt es sich um Palmettenarabesken, die oben eine Außenwand bilden und sich unten nach dem Kreuzfuße zu ausbreiten. Das könnte eine Weiterbildung der ikonoklastischen Fußranke sein. Die alten Kreuze in den Apsiden entbehren dieses Zusatzes. Will man sich von der Ausstattung der eigentlich orientalischen Kirchen zu der Zeit, wo die hergebrachte dekorativ-symbolische Ausstattung (die später die Bilderstürmer wieder aufnahmen) bedrängt wurde vom historisch-figürlichen Zyklus, so lese man, was der heilige Nilus, der Mönch im Sinaikloster war, in den ersten Jahren des 5. Jahrh. an den Präfekten (? ἔπαρχος) Olympiodoros schrieb[3]:

„Im Begriffe, einen großen Tempel zu Ehren der heiligen Märtyrer zu errichten, fragst du mich, ob es angemessen und passend sei, einmal ihre eigenen Bildnisse in (durch) Darstellungen der Leidenskämpfe und Mühen, womit sie in Todesschweiß ihr Christentum bezeugten, in der Sakristei (ἱερατεῖον) anzubringen, und zweitens mit aller Art von Tierjagd die Wände zu füllen, sowohl die zur Rechten wie die zur Linken, also daß man auf dem Lande ausgespannte Fangnetze erblicke, ferner Hasen, Rehe und weitere Tiere auf der Flucht begriffen, endlich die, die sie erjagen wollen und sie atemlos mit ihren Hunden hetzen; im Meere aber Netze herabgelassen, dann voll von jeder Art von Fischen, dann aufs Trockene von Fischerhänden gezogen; ferner (ob es angemessen sei) jede Art von Stuckverzierung (γυψοπλασίας) anzubringen, um sie im Gotteshause als Augenweide erscheinen zu lassen, und mehr noch (ob es angemessen sei) in dem gemeinsamen (allen, den Laien, zugänglichen) Raume tausend Kreuze anzubringen und Schildereien von fliegenden, gehenden, kriechenden Tieren und jeglicher Art Pflanzen. Ich kann auf diese Mitteilung nur erwidern, daß nur ein Kind, nur ein Säugling mit all dem Vorgenannten das Auge der Gläubigen wird in die Irre führen wollen. Einem männlich gefestigten Denken steht es an, in der Sakristei, im Osten des Gotteshauses, einzig und allein ein Kreuz anbringen — denn in dem einen Heilskreuze wird das Menschengeschlecht gerettet und den Verzweifelten allüberall Hoffnung verkündet —, mit Schilderungen aus dem Alten und Neuen Testamente aber auf beiden Seiten den heiligen Tempel von der Hand des trefflichsten Malers schmücken zu lassen, damit die der Schrift Unkundigen, so die heiligen Schriften nicht lesen können, durch den Anblick der Malerei Kunde gewinnen von den Tugendvätern, die recht dem wahren Gott gedient, und also erweckt zum Wettkampf in den höheren, hochgepriesenen Heldentaten werden, durch welche (jene) den Himmel gegen die Erde eintauschten (es ist ἐνηλλάξαντο statt ἀπηλλ. zu lesen), da sie höher, was sie nicht sahen, denn was sie sahen, schätzten. In dem allgemeinen Raume aber, der durch viele und verschiedene Kapellen (οἰκίσκοις) gegliedert ist, werde jede Kapelle mit der Anbringung eines hehren Kreuzes abgefunden. Was darüber hinausgeht, muß man nach meiner Ansicht lassen."

Ich weiß sehr wohl, daß Serruys auf das Zeugnis des Patriarchen Nikephoros hin diese Briefstelle für eine ikonoklastische Fälschung ansieht.[4] Mir als Nichtfachmann in philologischen Dingen erscheint die Sache nicht überzeugend, vielmehr muß ich, der Kunsthistoriker, feststellen, daß der Brief des Nilus den für den Anfang des 5. Jahrh. nachweisbaren Tatsachen durchaus entspricht.

[1] Z. f. bild. Kunst, N. F. XVIII, S. 216.
[2] Vgl. Byz. Denkmäler I, 120 f. und Grüneisen nach Byz. Zeitschrift XVI, 384.
[3] Migne, Patrol. Graeca 79, p. 577, Nil. ep. V, 61. Ich verdanke die Übersetzung Bruno Keil.
[4] Vgl. Millet, Bull. de corr. hell., XXXIV, p. 98 f.

4. MESOPOTAMIEN UND DAS ABENDLAND.

Im Schlußabschnitte meines Buches „Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte" (S. 206/7) habe ich den Ursprung der romanischen Kunst des Abendlandes u. a. darauf zurückzuführen gesucht, daß ihre orientalischen Formen schon in der Zeit, in der sie im Oriente selbst lebendig waren — ich hatte damals im besonderen Ägypten, Syrien und Kleinasien im Auge —, sich auch im Abendlande einbürgerten und so in der Heimat des Romanischen Überlieferung wurde, lange bevor durch flüchtende Bilderstürmer, Kreuzfahrer und ähnliche Vermittler



Abb. 215. Resapha, Sergios-Basilika: Innenansicht

Nachschübe stattfanden. Ich suchte damals schon einige der alten Wege aufzuweisen und hatte insbesondere die Städte Ravenna, Mailand und Marseille dafür herausgehoben. In zweiter Linie betonte ich die Bedeutung der Klostertradition. In einem Aufsatze über die Schicksale des Hellenismus in der bildenden Kunst[1] habe ich dann zum erstenmal auf Grund einer Aufnahme Chapots nach der Sergios-Basilika in Resapha auch Nordmesopotamien in den Kreis dieser Untersuchungen gezogen. Der Bau ist inzwischen von Sarre genauer aufgenommen worden.[2] Ich wiederhole hier nochmals die gute Aufnahme von Chapot (Abb. 215). Wir sehen drei Bogen von ca. 6,5 m Spannweite durch Pfeiler mit stark vortretenden Pilastern getragen. In diese großen Bogen sind zwei auf drei Säulen ruhende Archivolten eingestellt. Ich nahm an, diese ganze Architektur sei einheitlich entstanden, Sarre dagegen meint, die Archivolten wären erst bei einem Umbau in die Bogen eingestellt worden. Er datiert die ursprüngliche Pfeilerkirche in die Zeit des Anastasios (491—518), den Einbau der Säulen ins 6. bis 7. Jahrh. Der Fall verliert dadurch nicht an Interesse. Ich machte seinerzeit darauf aufmerksam, daß der massive orientalische Bau mit dem bezeichnenden Stützenwechsel von Pfeiler und Säule einen Typus vertrete, der mit dem hellenistisch-römischen Kirchenbaue nichts zu tun habe, dagegen als eine nahe Parallele für die mittelalterliche Kirche des Abendlandes gelten könne. Die Untersuchung von Sarre führt etwas weiter. Sie zeigt einen der verschiedenen Wege für

[1] Jahrbücher f. d. klass. Altertum. XV. S. 31. — [2] Monatshefte f. Kunstwiss. 1909. S. 100 f.

das Aufkommen des Stützenwechsels. Dieser Weg wäre ein ähnlicher wie der des Aufkommens der doppelten Chöre. Die Kirchen, die zuerst die Apsis im Westen hatten, erhielten beim Durchgreifen der kleinasiatischen Art eine zweite Apsis im Osten.[1] Ähnlich wurden in Kirchen mit großen Bogenspannungen — ich nenne als unveränderte Beispiele die syrischen Kirchen in Ruweha und Kalb Luze[2] — Säulenwände eingebaut, wodurch sich dann der Stützenwechsel von selbst ergab. Man vergleiche mit dem angeblich durch Umbau entstandenen mesopotamischen Stützenwechsel Abb. 215, den von vornherein vorgesehenen Wechsel von Pfeiler und Säule in der kleinasiatischen Kirche von Khodja-Kalesi.[3] — Ich glaube nicht, daß Mesopotamien gerade in der Frage nach den Aufkommen des Stützenwechsels eine entscheidende Rolle spielen wird, sicher entscheidend aber ist sein Eingreifen gewesen im Gebiete der Umbildung der hellenistisch-römischen, d. h. flachgedeckten Basilika, in die gewölbte „romanische". Wie die Wege von Mesopotamien nach Gallien liefen, das ist vorläufig nicht zu sagen. Ein Weg war jedenfalls der von Stadt zu Stadt über das zentrale Kleinasien nach dem Pontos. Von dort könnten die Goten den Typus mitgenommen haben nach dem Westen. Das scheint mir eine der Hauptadern gewesen zu sein, durch die Kunstformen von Ost nach West gelangten. In meinem Buche über Kleinasien habe ich daran noch nicht gedacht. Erst der Streit um die Herkunft des Theodorichsgrabes brachte mich dazu, Vermutungen öffentlich auszusprechen[4], die zuerst im Kolleg aufgetaucht waren. Der Nachweis wird noch sehr viel Arbeit erfordern, vor allem muß die Erforschung des großen altarmenischen Kunstkreises erfolgen; ich habe gezeigt, wie nah sich das Grabmal des Theodorich mit armenischen Rundbauten berührt. Vorläufig sei hier im Anschluß an die Tur Abdin-Kirchen auf eine merkwürdige Analogie aufmerksam gemacht.[5]

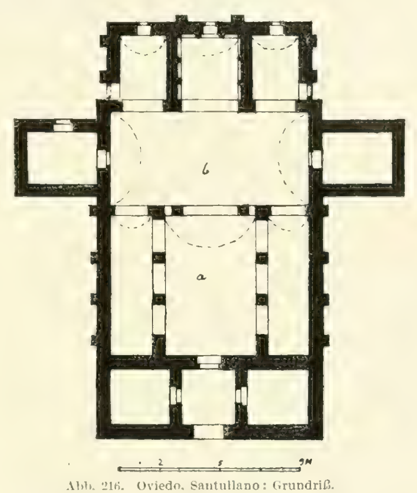


Abb. 216. Oviedo. Santullano: Grundriß.

Es war oben S. 265 die Rede von den spezifisch mesopotamischen Kirchen mit quergelegtem Hauptschiff. Als bestes Beispiel wurde Mar Yakub zu Salah, oben S. 236, Abb. 159, genannt. Diese Kirche hat wie alle vom gleichen Typus drei tiefe Apsiden, die mit Ausnahme der mittleren geradlinig abschließen. Weiter ist S. 186 gesagt worden, daß drei derart geradlinige Apsiden nebeneinander etwas wiederholt Vorkommendes sind, die Tur Abdin-Kirchen von Mar Gabriel, S. 232, bestätigten diese Konstatierung. Ich halte nun neben diese Art von Kirchen den Grundriß Abb. 216, den wahrscheinlich jeder für mesopotamisch ansehen wird, da überdies sämtliche Räume mit Tonnen eingewölbt sind. In Wirklichkeit steht diese Kirche im spanischen Oviedo und ist nur einer von mehreren ähnlich eingewölbten westgotischen Bauten, wie sie kürzlich A. Haupt in seinem Buche „Die älteste Kunst, insbesondere die Baukunst der Germanen", S. 191 f. zusammengestellt hat.[6] Damit ist ein weiteres Beispiel jener typisch orientalischen Kirchenbauten aus merowingischer und karolingischer Zeit beigebracht, wie ich sie im Dome zu

[1] Kleinasien, ein Neuland, S. 216 f.
[2] Vogüé, La Syrie centrale, pl. 68 und 122. Vgl. Zeitschrift f. Gesch. d. Arch., I, S. 57 f. — [3] Kleinasien, S. 110 f.
[4] Zeitschr. f. Gesch. d. Architektur, I, S. 247 u. Beil. zu Heft 12. — [5] Vgl. auch Monatshefte f. Kunstwiss. 1910, S. 1 f.
[6] Vgl. meine Besprechung im Zentralblatt für kunstwiss. Literatur, 1909, S. 114 f. Dieulafoy veröffentlicht eben im „Florilegium de Vogüé", Paris 1910, S. 187 ff. einen Aufsatz „Monuments asturiens de style oriental" und verspricht zugleich eine „Hist. gén. des arts de l'Espagne".

Aachen und ganz unzweideutig in Germigny-les-Prés erhalten sehe.[1] Kürzlich hat Dehio dann auch aufmerksam gemacht[2] auf die Ähnlichkeit des in Wimpfen gefundenen Zentralbaues mit der Templerkirche Vera Cruz in Segovia und beider Abhängigkeit vom Osten. Es wäre Zeit, daß jemand die ganze Gruppe eingehend studierte, freilich müßte es ein frischer Geist sein, den weder Hochmut noch Eigenwille, noch auch Trägheit oder wissenschaftliche Halbheit an hergebrachten Schulmeinungen festhält.

Das wichtigste Gebiet für den Nachweis der orientalischen Voraussetzungen der germanischen Kunst ist die Ornamentik. Davon wird unten noch zu reden sein. Man wird auch S. 288/89 eine Bemerkung finden über den orientalischen Ursprung der „romanischen" Stufenportale mit eingestellten Säulen.[3] Ich sehe bei allen diesen Hinweisen ganz ab von Entlehnungen durch die Kreuzfahrer.[4] Als Beispiel der Beziehungen, die ich für diese späte Zeit zwischen Mesopotamien und dem Abendlande annehme, lese man nach, was oben S. 217f. über die toskanischen Kirchenfassaden mit mehreren Säulenreihen übereinander oder in schwarzem und weißem Stein gesagt wurde.

[1] Vgl. mein „Der Dom zu Aachen und seine Entstellung", S. 38f.

[2] Zeitschr. f. Gesch. d. Architektur, I (1907), S. 45f. Dazu meine Anzeige, Byz. Zeitschrift, XVII (1908), S. 639.

[3] Ferner sind zu beachten die Feststellungen, die französische Forscher wie Vogüé, Courajod u. a. gemacht haben. Vgl. dazu Brehier, Les origines de l'art musulman (Revue des Idées 1910).

[4] Wie sehr man in Frankreich geneigt ist, gerade mit Übertragungen durch die an den Kreuzzügen beteiligten französischen Familien zu rechnen, das belege ein Beispiel, wobei Edessa und die Fassaden von Amida in nähere Verbindung gebracht werden mit der Fassade des Domes zu Chartres. Herr E. G. Rey hat die Güte, uns darüber zu schreiben:

„En 1096, au moment de la première croisade, presque toutes les familles des seigneurs de la région comprise entre la Seine et la Loire, c'est-à-dire la Normandie, l'Île-de-France, la Beauce, le Gâtinais, le Perche, l'Anjou etc., étaient représentées à cette entreprise par leurs chefs ou par des cadets; unis entre eux par de nombreuses alliances, ils étaient, en quelque sorte, partis en famille pour la croisade.

Le modus vivendi que je signale dans mes Colonies franques de Syrie dut bientôt s'établir à Édesse, comme dans les autres provinces de Syrie soumises aux Francs, et de fréquents rapports de toute nature, entre les conquérants et leurs voisins arabes, dont ils subirent aussitôt l'influence, en furent la conséquence.

Je ne reviendrai pas ici sur les nombreux emprunts faits par les Croisés à la civilisation musulmane, dont la trace se fit bientôt sentir dans la mère patrie et qui se retrouvent jusque dans la décoration des édifices religieux élévés en France durant la première moitié du XII[e] siècle, notamment à Bayeux.

Ainsi, on est tenté de se demander, en regardant l'ornementation des colonnettes supportant les statues du porche royal de la cathédrale de Chartres, si les artistes qui les ont exécutées, dans la période s'étendant entre les années 1135 et 1150, ne se sont pas inspirés des souvenirs de choses déjà vues en Orient?

Car ces colonnettes ont reçu une ornementation peu ordinaire de dessins en relief presque tous de disposition géométrale, présentant une étrange analogie avec celles qu'on voit sur les fûts des colonnes décorant un monument syro-arabe de Mésopotamie. Je veux parler des deux façades se voyant encore dans la cour de la grande mosquée de Diarbékir, ville assez voisine d'Édesse, et qui dut être fréquemment visitée, en temps de trève, par les Francs établis dans le Comté.

Ces deux façades semblent avoir fait partie d'un palais élévé vers le X[e] ou le XI[e] siècle par des architectes probablement chrétiens et doivent, je crois, être considérées comme un des spécimens les plus intéressants de l'art syro-arabe, qui se développa du VII[e] au XI[e] siècle dans l'Asie antérieure, dont nous trouvons des restes au Kasr d'Amman, à Maschita, à Kalaat-Beyda, etc. et qui semble bien être dérivé d'une influence persane.

Ces monuments ont été dessinés en 1847 par Mr. Jules Laurens, peintre accompagnant Hommaire de Hell dans son voyage en Asie Mineure (pl. XLIII). Ils ont été depuis photographiés en 1881 par le capitaine Barry et enfin 1908 par le général de Beylié."



Abb. 217. Dijarbekr, Zitadelle: Ostansicht. (Vgl. Tafel I rechts.)

III. DIE MAUERN VON AMIDA.

Die Geschichte der Stadt ergibt, daß Amida zu allen Zeiten ein Stützpunkt in den Kämpfen zwischen Römern und Persern war, daß es am Beginne der „byzantinischen" Zeit zu einem Hauptwaffenplatz eingerichtet und später nach der islamischen Eroberung ein fester Halt für alle die verschiedenen Dynastien wurde, die sich zu Herren von Dijarbekr zu machen wußten. Es wäre eine lockende Aufgabe, die berühmten schwarzen Mauern von Kara-Amid[1] nicht nur, wie ich es vorhabe, einfach zu beschreiben, sondern zum Ausgangspunkt einer doppelten Untersuchung zu machen, 1. nachzuforschen, ob denn außer den durch Inschriften datierten Mauerteilen nicht auch sonst der Zeit nach sicher einzuordnende Stücke, etwa aus vorislamischer, besonders konstantinischer Zeit erhalten sind; 2. durch eine vergleichende Untersuchung festzustellen, ob vielleicht die Mauern unserer Stadt Besonderheiten aufweisen, die sie anderen Typenkreisen gegenüber eigenartig erscheinen lassen. Sowohl Berchem als ich mußten auf ein solch genaues Eingehen verzichten, weil uns beiden der Augenschein und die rechte Erfahrung auf diesem Gebiete mangelt. Ich beschränke mich darauf, an der Hand der Notizen und Photographien des Generals de Beylié einen Rundgang um die Mauern zu machen. Dabei lasse ich die Tore unberücksichtigt, weil ihnen ein eigenes, das nächste Kapitel, gewidmet werden muß. Man halte sich nachfolgend immer den Grundplan der Stadt, Abb. 1, S. 7, vor Augen.

Wenn ich mich von dem nach Norden führenden Kharputtore nach Westen wende, so bietet sich, von außen gesehen, der Anblick Tafel II, 1 dar. Die zinnengekrönte Mauer wird in gleichen Abständen durch Rundtürme verstärkt, zwischen denen in der Mitte immer ein schmaler Strebepfeiler eingeschoben ist. An einer im Stadtplan ersichtlich gemachten Stelle (U) mündet schräg die in Taf. II, 1 im Mittelgrunde sichtbare, langsam aus dem Niveau des Ackerlandes in Rundbogen aufsteigende Wasserleitung ein. Dann geht die Mauer in der gleichen sauberen Art weiter bis zum Tor von Aleppo im Westen. Bald darauf ändert sich ihre Zusammensetzung, an Stelle der Rundtürme treten viereckige. Einen guten Eindruck dieses Mauerteiles vermittelt Abb. 49, die schon de Beylié, Prome et Samara, p. 62, gegeben hat. Doch wechselt dort immer ein schlanker Mauerpfeiler mit dem Turm, während der Stadtplan S. 7 Variationen zeigt. Es folgt (Fig. 35 u. Taf. XVIII), der mächtige Turm A des Ortokiden Mahmud, der nach In-

[1] Nach Naumann, Vom goldenen Horn zu den Quellen des Euphrat, S. 298, bestehen sie aus einem dunkelgrauen, kavernösen Andesit.



Abb. 218. Dijarbekr, Stadtmauer: Turm B, genannt Yedi Qardash.

schrift 29 (S. 88 f.) 1208/9 datiert ist und Evli Badan genannt wird.[1] Durch eine Winkelmauer mit dem zweiten Riesenturm B (Abb. 40 u. 218) verbunden, der nach Inschrift 30 (S. 91 f.) vom selben Erbauer im gleichen Jahre errichtet wurde und Yedi Qardash genannt wird, bilden die zu diesen Türmen gehörigen Mauern einen M-förmigen Vorsprung, der aus dem im übrigen in gleichmäßiger

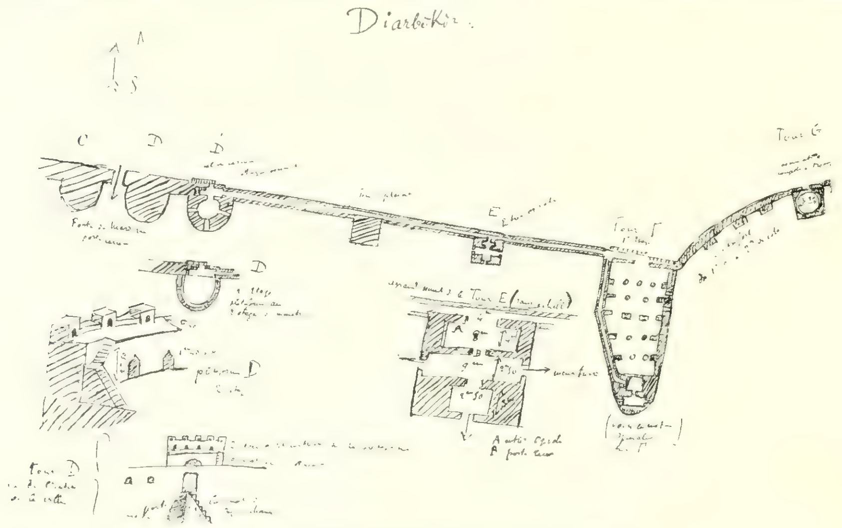


Abb. 220. Dijarbekr, Stadtmauern vom Mardintore bis zur Südostecke.

Rundung vorlaufenden Mauerzuge heraustritt. Die Türme sind fast im vollen Rund, A mit 43 m, B mit 32 m Durchmesser, vor die Mauerspitzen gesetzt und Turm A durch ein Bollwerk aus Quadern unten herum befestigt. Die Mauern neben Turm B zeigen, dem Grundplan nicht ganz entsprechend, zwei Mauerpfeiler zwischen den viereckigen Türmen, darüber gibt besonders

[1] Vgl. die Details bei Hommaire de Hell, pl. XLII (Saladin, Manuel, p. 481).



Abb. 219. Dijarbekr, Stadtmauern um den Turm B herum.

Abb. 219 gut Auskunft. Die Türme bei B′ sind polygonal. Sie treten 8,80 m vor, die Ecken sind mit 2,70, bzw. 3,20 abgeschrägt zur Vorderfläche von 6 m.

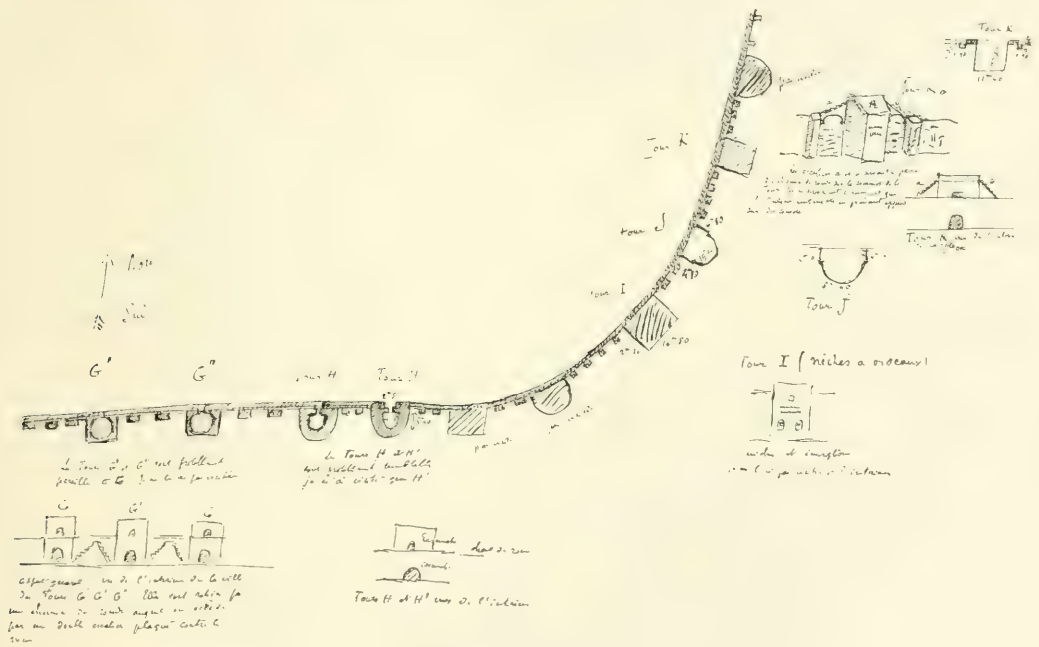


Abb. 221. Dijarbekr, Stadtmauern der Südostecke.

Es folgt dann der am stärksten geschützte Teil der Stadtmauer um das Mardintor herum. Darüber liegen genauere Aufzeichnungen de Beyliés vor, u. a. eine Skizze des Verlaufes der Mauern, die vom Mardintore um die Südostecke der Stadt herum bis gegen die sogenannte Porte neuve hinführen (Abb. 220ff.). Doch macht diese Skizze nicht Anspruch auf Richtigkeit im einzelnen. So liefert der General selbst die Photographie 222, die eine Innenansicht der Mauer zwischen dem Mardintore und der Turmzunge F darstellen soll. Auf der Skizze erscheint dieser Teil geradlinig. Beylié bemerkt dazu: „Cette saillie polygonale entre D′ et la tour F ne figure pas sur le plan; cela montre encore une fois combien le plan est insuffisant.“ In Abb. 222 sieht man links den Anfang des Turmes F, dann die aus Hakelsteinen errichtete, konvex nach dem Stadtinnern ausgebuchtete Mauer mit einem gedeckten Wehrgang und in der Ferne ganz rechts die

Türme am Mardintore. Ich gebe diese Deutung, obwohl mir nicht ausgeschlossen erscheint, daß ein Irrtum de Beyliés vorliegt und Abb. 222 vielmehr die im Haupt- wie im Detailplan sichtbare Ausbuchtung der Mauer gleich östlich neben Turm F darstellt.



Abb. 222.
Dijarbekr, Stadtmauer: Innenansicht in der Nähe der Turmzunge F.

Die Türme beim Mardintore sind nach der Skizze Abb. 220 halbrund. Der Turm links, im Plane C benannt, springt 4,50 m vor und hat eine 33 m lange Rundung. D entspricht C. Es folgt knapp daneben, vielleicht durch einen Pfeiler getrennt, D′, ein mit Kasematten in zwei Stockwerken ausgestatteter Rundbau, der von innen her durch Treppen zugänglich ist. Dann kommen viereckige Türme, zwei oder drei an der Zahl, durch Pfeiler getrennt, einer von ihnen (E), nicht massiv, sondern durch drei hintereinanderliegende Querräume von ungleicher Länge gegliedert. Am Ende dieses Mauerzuges springt die Turmzunge F vor. Man vergegenwärtigt sich ihre Lage gut in Abb. 223. Der Lavaboden, auf dem die Mauern stehen, springt hier gegen die zum Tigris abfallenden Talwände vor. Unten stehen terassenartige Häuser, über ihnen die Felszunge mit Turm F, der nur errichtet scheint, um dem Feinde einen festen Standplatz im Niveau der Mauern zu nehmen. Nach dem Grundriß bildet er in der Tat ein ganzes Gebäude mit sechs säulengetragenen Querschiffen hintereinander, denen erst der eigentliche halbrunde



Abb. 223. Dijarbekr, Stadtmauern: Turmzunge F.

Turm vorgelagert ist. Der Saal nimmt die ganze Höhe der Turmzunge ein, doch führt ein Wehrgang im ersten Stock außen um ihn herum zum Turme, der ein Obergeschoß hat. Die Detailskizzen de Beyliés geben darüber Auskunft (Abb. 224—226). Ich möchte näher eingehen

nur auf die Architektur des Saales. Man sieht in Abständen von 6,50 m Pfeiler vor die Wände gelegt, zwischen denen am Eingange drei, in den übrigen vier Fällen nur zwei Säulen stehen — mit einer Ausnahme. Die dritte Reihe vom Eingange weist statt der Säulen Pfeiler auf, aus denen ein paar Säulen vortreten: das Ganze nimmt sich aus wie romanische Pfeiler mit Halbsäulen. Beylié meint, die Pfeiler könnten später um den Kern des Säulenpaares gelegt sein. Von einem Säulenpaar zum nächsten sind Spitzbogen gespannt, in denen konzentrisch kleinere Spitzbogen von Pfeiler zu Pfeiler laufen. Alle übrigen Bogen dieser Hallen sind Rundbogen, auch die sämtliche sechs Schiffe überdeckenden Tonnengewölbe sind überhöht rundbogig. Bezüglich der verwendeten Säulen bemerkt de Beylié zur ersten Arkade am Eingang, es handle sich um eine Ableitung vom jonischen Kapitell. Nach seiner Skizze sind zwischen die quadratische Deckplatte und einen trichterförmigen, mit kleinen undeutlichen Ornamenten geschmückten Rundansatz unten runde Stäbe eingeschoben, die allerdings, falls sie durchlaufen, an die jonischen Voluten erinnern würden. — Saalbau und Turm schließen oben mit einer gemeinsamen Plattform, die durch eine Treppe vom Turm aus zugänglich ist.

Der folgende Mauerteil hat für den Kunsthistoriker Interesse, weil die quadratischen Türme G, G′, G″ (Abb. 220/1) Innenräume aufweisen, die mit Kuppeln über dem Oktogon eingewölbt sind, wobei nach der oben besprochenen persischen Art Ecktrompen zwischen Achteck und Kreis vermitteln. Die folgenden Türme H und H′ sind Rundtürme, in H′ stellte de Beylié einen halbrunden Innenraum fest. Nach ihnen kommt die Südostecke der Stadt mit einem quadratischen und einem Rundturm, die der General nicht genauer aufgenommen hat. Es scheint mir nicht ganz unmöglich, daß hierher Abb. 227 gehört, eine Aufnahme, die Beylié auf die Türme A und B bezieht, was nicht zutreffen kann. Allerdings deckt sich die Photographie auch nicht mit den im Stadtplan S. 7 und der Skizze 221 gezeichneten Mauerzügen der Südostecke. Ich weiß keinen Rat und ordne die Aufnahme nur deshalb hier ein, weil das Terrain abschüssig ist, wie überall nach dem Tigristale zu und vor der Mauer terrassenähnlich eine Zisterne angelegt ist.

Die Türme I, J und K hat de Beylié wieder genauer aufgenommen (Abb. 221). Der Turm I, an dem sich kleine Nischen mit Vogelecken finden, von denen S. 289 noch zu reden sein wird, ist durch Inschrift 11 in das Jahr 1052/53 datiert. Turm J ist vorn halbrund, Turm K wieder viereckig. Der die ganze Mauer oben entlang führende Wehrgang steigt mit Treppen, die auf Konsolen getragenen Bogen ruhen, zur Höhe des Turmes auf. Es muß nun der Mauerteil folgen, den Tafel I zeigt.[1] Diese Aufnahme stellt den erwünschten Zusammenhang zwischen der Stadt und dem an ihr vorbeiströmenden Tigris her. Wir sehen den Fluß breit im Vordergrunde. Jenseits steigen baumbepflanzte Hügel an, über denen auf einem Felsplateau die Stadt liegt. Man sieht ihr Häusermeer, ihre runden Minarets und nahe der Mitte zwei eckige Türme, der eine links zur Ulu Djami gehörig. Er wird zusammen mit dem zweiten rechts noch ausführlich zu besprechen sein. Die Stadtmauer zeigt links zwischen viereckigen und Polygonaltürmen immer mehrere Pfeiler; sie stehen viel weiter auseinander als in den Grundrißskizzen. Rechts von der Mitte schneidet vor dem Turm ein baumreiches Tal ein; an seinem linken Rande ist die Mauer teilweise eingestürzt. Diese Stelle ist auch im Stadtplane ersichtlich. Dann kommt im Tale unten die Yeni Kapu (Neutor), dann jenseits des Tales auf einer Terrasse über der Stadtmauer ein großer moderner Bau. Die Mauer scheint hier doppelt zu sein, hinter der niedrigeren Vordermauer (oder einer Stufe der Felsterrassen) sieht man Pflanzenwuchs. Folgt man dem oberen Mauerzuge — diesen Teil gibt Abb. 217 genauer wieder —, so endet er etwa da, wo im Stadtplane die „double tour“ eingetragen ist, mit einem Kuppelbau, der wie ein Kiosk oder ein Mausoleum aussieht, das uns im Unterbau eine Ecke zuwendet. Neben ihr springen im Winkel tiefe Rundbogennischen zurück. Die Kuppel selbst ist spitzbogig und fällt durch ihren weißen Anstrich stark auf. Das ist die Ostkuppel und die in der

[1] Vgl. Naumann, a. a. O. S. 297. Dort S. 295 auch die Taf. II, 1 gegebene Wasserleitung.

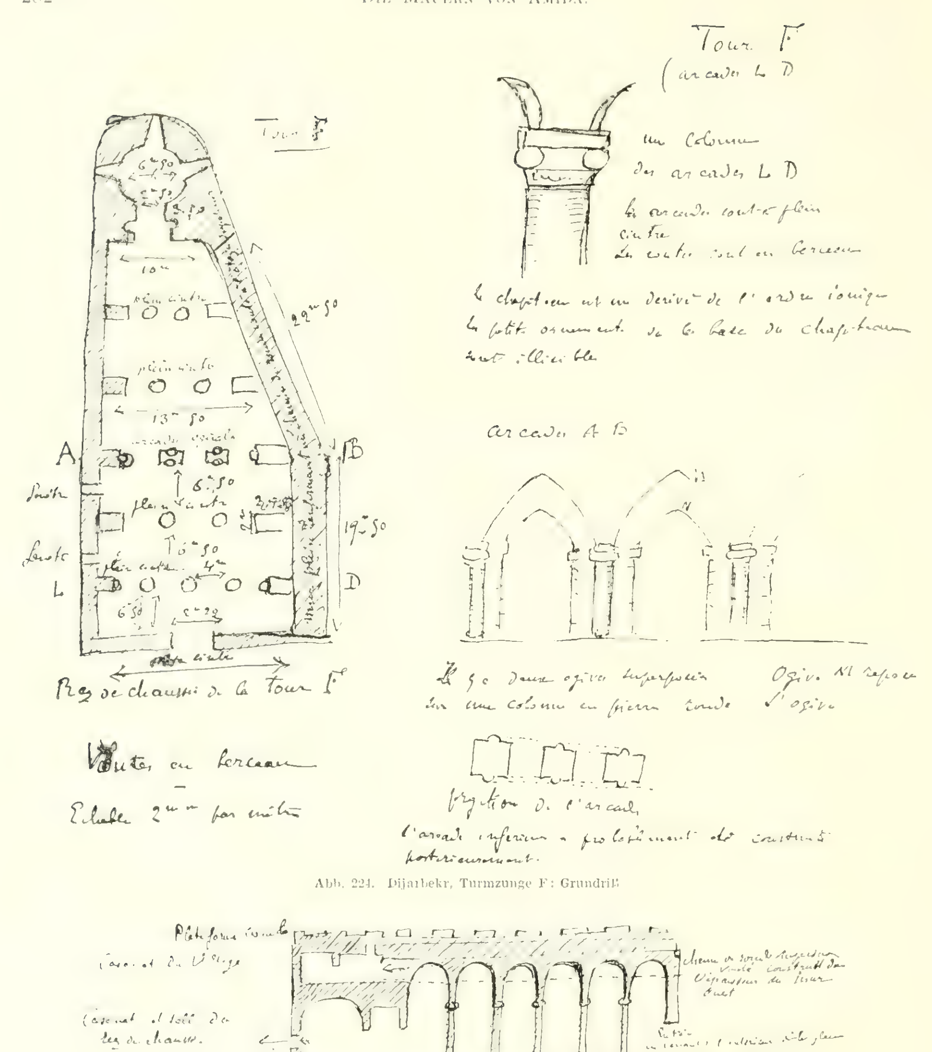


Abb. 224. Dijarbekr, Turmzunge F: Grundriß

Abb. 225. Dijarbekr, Turmzunge F: Längsschnitt

Stadtmauer liegende Apsis der Doppelkirche des nestorianischen Klosters, von der oben S. 175 die Rede war und die Abb. 94/5 und 217 im Detail wiedergegeben ist.

Rechts von dieser Kuppel werden die Umfassungsmauern der Zitadelle sichtbar. Nach Angaben de Beyliés müßte es da einen Punkt geben, von dem aus sich der Anblick Abb. 228

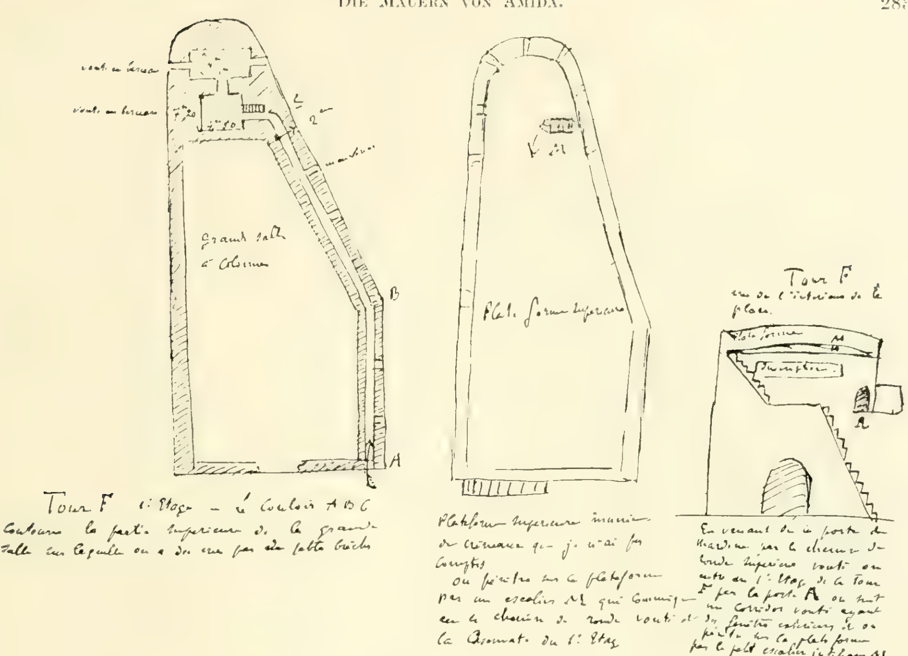


Abb. 226. Dijarbekr, Turmzunge F: Obergeschosse

bietet. Man sieht in der Ferne den Tigris, dahinter Anhöhen. Im Vordergrunde ein Tal, durch eine schwache Mauer geschlossen, gegenüber das Felsplateau, auf dem die Stadtmauer nach rechts von einem Eckturm zu einem Halbturm geht. Bei jedem Turm die Treppen, die zum



Abb. 227. Dijarbekr, Stadtmauer.

Wehrgang und ins Innere führen als Beleg, daß wir eine Innenansicht der Mauer vor uns haben. Ich weiß sie nicht unterzubringen. Auch Beylié versieht die Angabe: „angle sud-est de la citadelle" mit einem Fragezeichen.

Ich gehe nun wieder zurück auf die Gesamtansichten Taf. I. Die Zitadelle zerfällt in zwei Teile, eine Mauergruppe rechts, die links mit dem nestorianischen Kloster, dem jetzigen Waffenmagazin, endet, und einen Hügel links davon, der den Palast davor überragt. Er ist im Stadtplan S. 7 mit N bezeichnet und soll die Ruine eines „château d'eau" sein, eines großen Wasserbehälters. Man sieht ihn aus größerer Nähe in Abb. 229/30, wo zugleich die inneren Umfassungsmauern der Zitadelle gegen die Stadt zu sichtbar sind. Vor dem Hügel liegt in Abb. 230 links das auf dem Stadtplane mit MM' bezeichnete Tor, dessen polygonale Türme am Ende einer Flucht von viereckigen Türmen stehen, die um die Zitadelle herum zu dem Tore O, Abb. 50 (S. 102), führen. Es ist zwischen den letzten Turm und die Stadtmauer links eingeschoben und heute vermauert. Die Tür zeigt einen dünnen Deckbalken, der durch einen Segmentbogen entlastet wird. Aus der Basaltmauer heben sich hell die Inschriftstreifen Nr. 31 ab, die den Bau demselben Ortokiden Mahmud zuteilen, der die Türme A und B im Südwesten der Stadt gebaut hat. General de Beylié hat noch ein anderes Tor der Zitadelle skizziert, das am Ende



Abb. 228. Dijarbekr, Stadtmauern der Zitadelle.



Abb. 229. Dijarbekr, Zitadelle: Ansicht von der Stadtseite. (Aufnahme von Dr. Grothe.)

eines gebogenen und gewölbten Durchganges erscheint. Es ist spitzbogig und weckt Interesse durch zwei Löwen, die mit Kopf, Hals und Vorderfüßen 0,60 m zuseiten des Tores aus der Mauer vorspringen. Der Typus ist anders als der der ägyptischen Steinlöwen, die ich „Koptische Kunst", S. 94 f., zusammengestellt habe.

Von dem letzten Stück der Stadtmauer, das uns noch zu betrachten übrigbleibt, dem Stück im Norden zwischen Zitadelle und Kharputtor, hat de Beylié als typisches Beispiel der an den Mauern von Dijarbekr üblichen Art der Treppenführung zu Wehrgang und Türmen bei S eine Skizze angefertigt, Abb. 231. Im Erdgeschoß führen, verdeckt in der dicken Mauer selbst, zwei Treppen zuseiten einer Tür im Winkel herauf zu einer zweiten Tür, und von da geht die Doppeltreppe im Freien weiter zum ersten Absatz, dem Wehrgang, und zum zweiten, der Plattform des Turmes. Der General meint, „cette disposition a l'avantage d'interdire l'accès de la tour et du sommet du rempart à un ennemi qui aurait pénétré par surprise dans la ville. Il faudrait d'abord briser la porte A". Hinter den vorderen Türen A und B liegen kleinere Türen R und S, die zu Kasematten führen. Die gleiche Anlage auch bei dem Turme links vom Tore von Aleppo, wenn man die Stadt verläßt. Für die Bildung der Wehrgänge auf den Mauern betrachte man in Abb. 2, S. 8 den Mauerzug mit seinen Türmen ganz im Vordergrunde.

An den Schluß dieser Vorführung der Mauern von Amida möchte ich eine aus der Ferne von der Tigrisbrücke im Süden der Stadt aufgenommene Ansicht derselben setzen, Abb. 16 (S. 31), und Taf. VI, 2, die sie in ihrem ganzen Verlaufe von Turm B über das Tor von Mardin hinweg bis zur Südostecke der Stadt zeigt. Die Brücke im Vordergrunde ist nach der an ihrem Anfange links angebrachten Inschrift Nr. 13 datiert, scheint jedoch öfter, besonders im Mittelteil, restauriert. Ihre breiten Spitzbogen haben verschiedene Spannweiten.



Abb. 230. Dijarbekr, Zitadelle.

Die Mauern von Amida sind kürzlich als Beispiel dafür aufgestellt worden, wie sehr die runde Turmform nach dem Ende der Antike allerorts in der frühmittelalterlichen orientalischen Kunst die eckige, kantige Form zurückdränge.[1] Rundtürme kämen immer nur an besonders wichtigen Stellen der Befestigung vor; so seien in Amida alle Türme viereckig bis auf die Ecktürme und die prachtvollen Rundtürme an dem dreiportaligen Haupttor. Letzteres trifft wohl zu; im übrigen aber wird Amida-Dijarbekr eher als Beweis dafür genannt werden dürfen, daß selbst im reinen Steinbau der runde Mauerturm in Mesopotamien älter ist als der viereckige. Die ganze Nordseite der Stadt, Taf. II, 1, mit dem 909/10 entstandenen Kharputtor hat ausschließlich Rundtürme. Sie überwiegen auch sonst. Bei den drei Fatimidentoren von Kairo wechseln eckige und runde Türme. Für völlig verkehrt halte ich die Anschauung, daß es die Römer gewesen seien, die eine große allgemeine Verbreitung der halbrunden und dreiviertelrunden Türme gebracht hätten.[2] Der Rundturm ist vielmehr, wie das Rundminaret, eher eine orientalische Form, und zwar dürfte er ursprünglich mit der Ausbreitung des Ziegels in hellenistischer Zeit immer häufiger auch im Gebiete des Mittelmeeres zur Anwendung gekommen sein.

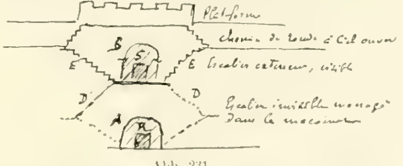


Abb. 231.
Dijarbekr, Stadtmauer: Treppenanlage an der Innenseite

[1] Thiersch, Pharos, S. 141. — [2] Ebenda, S. 143.

IV. DIE TORE VON AMIDA.

1. Dagh Kapu oder Tor von Kharput (Abb. 232)[1], das Nordtor am Ende der von Nord nach Süd an der Ulu Djami vorüberlaufenden Hauptstraße (Abb. 1), dürfte der Lage nach vorislamischen Ursprunges sein, obwohl die Inschrift über dem Rundbogen der Außenseite samt den beiden Rundtürmen daneben in die Zeit des Khalifen Muktadir und in das Jahr 297 H. (909/10) datiert ist. Wir sehen Taf. IV, 1 den Rundbogen getragen von zwei Pilastern mit Kapitellen, an denen man trotz der Tünche unterhalb der Deckplatte breite Akanthusblätter und ebenso



Abb. 232. Dijarbekr, Kharputtor

flach gearbeitet an einer Schräge darunter den Eier- und Perlstab erkennt. Zu diesen schwerlich islamischen Details gesellen sich beiderseits Nischen, die so gefügt sind, daß auf einer Fußleiste zwei Steinpfosten mit angearbeiteten Säulen stehen, zwischen denen richtige Quadern eingebettet sind. Der Sturz mit der Muschel und dem profilierten Bogen ist dann wieder monolith aufgelegt.

[1] Vgl. oben S. 16, Abb. 5, dazu den Grundriß S. 29, Abb. 13.

Es erscheint mir, wie auch van Berchem (oben S. 18), wahrscheinlich, daß diese Teile des Tores einem spätantiken Bau entnommen sind, dem Tore vielleicht, das einst an derselben Stelle im 4. Jahrhundert errichtet worden war. Wäre es neu erbaut, so könnte man irgendeinen Zusammenhang mit den drei Fatimidentoren von Kairo erwarten, die 1087—1092, nach Makrizi von drei Brüdern aus dem Amida benachbarten Edessa, erbaut wurden.[1] Zwar liegen fast zwei Jahrhunderte dazwischen; immerhin möchte man erwarten, daß sich um 900 in Amida vorbereitet, was um 1100 von dem nordmesopotamischen Städtebezirk aus nach Ägypten übergreift. Die Mauern von Amida und das Kharputtor bestätigen diese Erwartung nicht. Man flickt die Tore hier bei aller Solidität der Mauern aus alten Resten oder, wie wir gleich beim Griechentore sehen werden, sonst irgendwie zusammen.

Daß im Kharputtore das Material eines älteren Tores verbaut ist, scheint mir der Vergleich mit erhaltenen syrischen Toren der Spätantike zu belegen. Der Typus der von zwei Nischen flankierten Tür liegt völlig entwickelt bereits um 170 n. Chr. an den drei Toren von Husn Suleiman südlich von Antiocheia vor.[2] Nicht viel jünger werden die alten dreibogigen Tore der Moschee in Damaskus sein.[3] Die Porta aurea des Diokletianspalastes in Spalato ferner zeigt das Motiv in reichster Entfaltung (Abb. 233). Unten die Tür mit dem horizontalen Keilsteinsturz, entlastet durch einen Rundbogen, der breiter als die Tür ist — man behalte das Motiv im Gedächtnis —, zuseiten die beiden Nischen mit Fußbank und Pilastern. Der Nischenbogen blieb ungeschmückt, weil hier das Modemotiv der Zeit, die Bühnenwand mit ihren im Anschluß an die drei Türen ungleich breiten Interkolumnien, Platz greift, ein Motiv, das die kleinasiatischen Sarkophage zuerst und dann die christliche Ikonostasis, wie der Elfenbeinthron in Ravenna, typisch festhielten.[4] Wie stereotyp das einfache Tormotiv der Dagh-Kapu von Amida in Nordsyrien zu Hause war, mag eine Aufnahme Fatios von einem Tore der Stadt el-Bara belegen (Abb. 234). Man sieht den Rundbogen über dem horizontalen Türsturz und daneben die beiden rundbogigen Nischen, das Ganze völlig schmucklos in derber Gewöhnung ausgeführt. Die steinernen Türflügel sind geschlossen.



Abb. 233. Spalato, Porta aurea: Außenfassade.

[1] van Berchem, Notes, p. 45. Davon unten mehr. — [2] Vgl. mein Kleinasien, ein Neuland, S. 162 f.
[3] Phené Spiers, Journal of the R. Institut of Brit. Architects. Third series, vol. IV, S. 25 f. und Nachtrag, S. 168 f.
[4] Vgl. mein „A sarcophagus of the Sidamara type", Journal of hell. studies, XXVII.

Eine der Porta aurea in der Anordnung der Mitteltür mit den beiden Nischen auffallend entsprechende Analogie lerne ich auf dem Boden Mesopotamiens durch Alois Musil kennen, der in der nordarabischen Wüste südöstlich von Resapha etwa am 35° Grad ein Lager al-Her fand, dessen Tor zwischen vorspringenden Rundtürmen eine Tür mit geradem Sturz (monolith oder aus scheitrechten Keilsteinen?) zeigt. Er wird entlastet durch einen großen Rundbogen, dessen Profil nach mesopotamischer Art horizontal weiterläuft. Neben dem Bogen, etwas höher als in Spalato, sitzen die kleinen, mit eingebundenen Ecksäulen und Rundaufsätzen versehenen Nischen. Der obere Teil ist ganz anders als in Spalato mit einem balkonartigen Vorsprung versehen.[1]

An dem Kharputtore und den beiden flankierenden Türmen sind im ganzen vier Nischen angebracht, deren Nebeneinander ein gutes Beispiel der Wandlung bietet, wie die Antike durch Persien bzw. die christlich-antike Form durch die islamische abgelöst wird. Zu beiden Seiten des Tores (Taf. IV und Abb. 232) sitzen spätantike Originalnischen. Wir sahen die hellenistischen Postamente, dann attische Basen, schräg geriefelte Schäfte[2], jonische Kapitelle, dann die Muschel mit scharfen Sporen, umrahmt von einer Profilierung (zwei Plättchen und eine Viertelkehle), die zum größten Teile weggeschlagen ist. Dabei wird klar, daß Säule und Bogen nach antiker Art vor die Wand vortreten, diese Umrahmung also noch nicht eingebunden ist. Soll ich ihr die typisch persisch-islamische Art gegenüber stellen, so geschieht dies hier am besten mit Hilfe des Mihrab in der Moschee des Ahmad ibn Tulun in Kairo, die ich wegen ihrer Profilierung noch nach einer anderen Richtung hin brauchen werde (Abb. 235). Man sieht hier im Jahre 876—878 bereits die Abstufung der Wand mit jenen eingestellten Ecksäulen durchgeführt, die später an den romanischen Kirchenportalen des Abendlandes allgemein üblich geworden ist. Die Säulen treten von vornherein bei dieser Nischenbildung hinter die Vorderwand zurück.[3] Obwohl das Material einem christlichen Bau entnommen ist — man beachte die zierlichen Kämpfer- und Korbkapitelle — wurde es doch ganz in persischer Art wiederverwendet.



Abb. 234. El-Bara, Tor.

Auch die dritte Nische am Kharputtore in der Wand links vom Kommenden[4] hält noch an der antiken Art fest, obwohl es sich hier vielleicht um eine islamische Nachahmung handeln könnte (Taf. III, 2). Die Säulchen treten vor die Wand und sind aus zwei Steinlagen auf-

[1] Vgl. zur Porta aurea und dem Streit um ihre Provenienz B. Schulz, Jahrbuch d. k. deutschen arch. Instituts 1909, S. 46 f.

[2] Vgl. Chabot, La colonne torse.

[3] Vgl. über den Ursprung des Motivs mein Kleinasien, ein Neuland, S. 207.

[4] Im Grundriß Abb. 13, S. 29 die Nische rechts im Vorhofe.

gebaut. Die Kapitellchen lassen die antiken Ordnungen ganz im Stich, sind rein linear mit Ornamenten geschmückt, nachdem ihnen die kubische Gestalt durch eine gerundete Abfasung der Ecken und Unterschiebung einer Perlschnur genommen war. Man sieht eine den Rand begleitende Parallellinie und in der Mitte einen Pfeil zwischen zwei Ovalen; es mag darin noch das Eierstabmotiv nachklingen, das auch auf den kleinasiatischen Sarkophagen schon ähnlich linear, nur weiß auf dem im Tiefendunkel ausgehobenen Grunde erscheint.[1] Rein islamisch ist zweifellos die Art, wie der Rundbogen der Nische entlastet ist: Zuerst durch einen halben Schwalbenschwanz, dem eine Rolle untergeschoben ist,[2] dann durch einige verzahnte Keilsteine, wie sie auch schon der Spätantike geläufig sind. Ringsum sind von den Muslimen antike In-



Abb. 236. Dijarbekr, Mauerturm I: Nischenrelief.

schriften verkehrt verbaut[3], überdies Ornamentsteine, so einer mit Mäander.[4] Auf sie und die Tiermotive wird später einzugehen sein. Wie vorsichtig man übrigens mit dem Urteile: spätantikes Original bzw. islamische Nachahmung sein muß, zeigt eine Flachnische, die zusammen mit einer zweiten an dem inschriftlich 444 H. (1052/3) entstandenen Turme I von Dijarbekr verbaut ist (Abb. 236/7). Man könnte sie auf den ersten Blick für vorislamisch halten. Bei

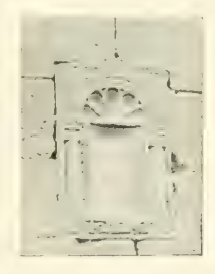


Abb. 237. Dijarbekr, Mauerturm I: Nische (Detail von Abb. 236)

Abb. 235. Kairo, Moschee des Ibn Tulun: Mihrab.

[1] Journal of hell. studies, XXVII, S. 108. — [2] Vgl. dafür die oberen Öffnungen der Westfassade.

[3] Veröffentlicht Byz. Zeitschrift, XIV (1905), S. 62 f.

[4] Der Mäander ist als Muster ohne Ende ähnlich Säule 2 und 5 der Westfassade verwendet. Vgl. oben S. 158.

näherem Zusehen findet sich an der Fußleiste eine unleserliche kufische Inschrift, die Berchem ungefähr für gleichzeitig mit den Inschriften des Muktadir an den Toren von Kharput und Mardin 909/10 hält. Die durchaus als Relief behandelte Nische wäre dann älter als der Oberbau des Turmes, an dem sie sich befindet, aber — und das ist beachtenswert — doch islamischen Ursprunges. Man beachte den Schatten, den die gerade Fläche der fünfteiligen Muschel auf die konkave Innenfläche wirft und wie die Muschel, scheint es, nach oben ausladet: ein merkwürdig unorganisches Zusammenschieben von Raummotiven, das in den sog. Stalaktiten seine weitgehendste Ausbildung erfahren hat. Muschel und Halbzylinder umrahmt zunächst ein Perlstab, dann die Säulchen mit den knollig ungebildeten korinthischen Kapitellen und ein Randstreifen, der sich um den Bogen und unten um das ganze Relief herumzieht. Die oberen Ecken füllen gegenständig Vögel. Von ihnen wird später noch zu reden sein.

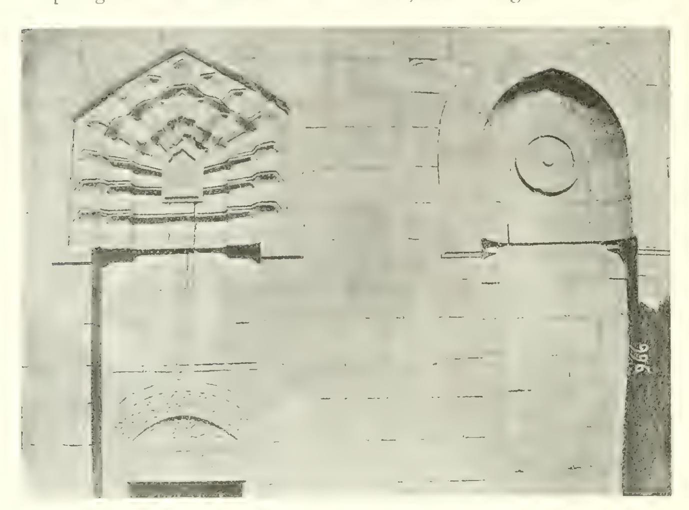


Abb. 238. Kairo, Grabmal des Imam Shafi'i: Wandnischen.

Reicher an Tiermotiven ist die interessanteste von den vier Nischen des Kharputtores von Amida, diejenige im Turme rechts (Taf. III, 1, dazu Abb. 5). Nach der darüberstehenden Inschrift aus dem Jahre 297 H. (909/10) stammend, weicht sie vollständig von den bisher besprochenen Nischenmotiven ab. Sie hat keine Säulen und auch kein Profil am Bogen. Was wir vor uns sehen, ist eine spezifisch persische Bildung. Die krönende Muschelnische ist monolith auf einen umlaufenden Kämpfer gelegt, unter dem ein Tierfries gemeißelt ist. Ich behandle in diesem Abschnitte nur die Bildung der Muschel. Man sieht, daß die mittlere Höhlung zwischen den radialen Rippen spitzbogig gebildet ist, die beiden Dreivereine zur Seite dagegen rundbogig. Weiter beobachtet man, daß die Rippen ungefähr in der Mitte durch kleinere Rundbogen zu einer halben inneren Rosette verbunden sind. Alle diese Details entspringen nicht zufälligen Launen des Steinmetzen. Was sich hier in Amida im Jahre 909/10 ankündigt, ist vielmehr eine Bewegung, deren Ausleben man heute am besten in Kairo verfolgen kann. Ich stelle Abb. 238 unmittelbar neben die Nische von Amida zwei andere vom Grabmale des Imam Shafi'i, einem Kuppelbau, der inmitten der großen Gräberstätte des ältesten Fustat-Kairo in der Ayyubidenzeit (1171—1250) errichtet worden ist.[1] Rechts ist die gewöhnliche Art gegeben, eine spitzbogige Eintiefung in die Wand, oben konkav, unten eckig; links die durch eine füllende Muschel bereicherte Art, weiterentwickelt zu einem seltsamen Neugebilde, das an Stelle der Bogenform den Umriß eines Gehäuses bekommen hat. Die Furchen sind nicht nur in der Spitze, wie in Amida, sondern durchgehends spitz gebildet, und die eine dort

[1] Die Aufnahme rührt von Fachinelli her. Ich kann freilich nicht feststellen, ob die Angabe „Imam Shafi'i" richtig ist. Franz-Pascha meint, das Detail könnte von den inzwischen zerstörten Teilen herrühren.

beobachtete Unterteilung (Rosette) ist hier verdreifacht. In der Mitte liegt eine glatte Tafel, dann folgen drei Stufen. Die nächste Etappe ist dann, daß das Grundmotiv der Muschel ganz zugunsten radial angeordneter Stalaktiten zurücktritt.

Das Kharputtor ist nicht die einzige Stelle der Mauern von Amida, woran die Vorliebe des Ostens für das Nischenmotiv beobachtet werden kann. An dem Polygonalturm der Südseite, dessen Inschrift vom Jahre 1089/90 datiert (Nr. 16 oben S. 38) und von einer ganzen Herde von Tieren begleitet ist, erscheint in der Mitte der Breitseite unten nahe dem Boden eine Muschelnische mit in Relief behandelten Ecksäulen (Taf. VII, 1). Darüber auf einem der zur Entlastung unterschnittenen Decksteine eine Inschrift. Dasselbe Nischenmotiv auch nahe den Ecken der Langseiten. Wenn H. de Hell (vgl. oben S. 11) sagt, diese „niche(s) à colonne(s)" seien „telle(s) que l'on en voit à Eregli et qui sont assez communes dans l'architecture byzantine", so muß man die Bezeichnung byzantinisch ersetzen durch späthellenistisch. In der vorderasiatischen Kunst spielt die Nische als Wanddekoration und Kultplatz tatsächlich eine hervorragende Rolle.[1]

Der kunsthistorische Wert des Kharputtores ist mit den bisherigen Beobachtungen nicht erschöpft. Wir haben noch die Innenseite, Abbildung 239[2], eine sehr der Beachtung werte Gruppierung von Spitzbogen, vorzunehmen. Der innere Torbogen (Taf. V, 2 und Abb. 14) ist breitspitzbogig, eigentlich ein Rundbogen mit leichter Zuspitzung. Das gilt schon viel weniger von dem hohen Bogen darüber, der eine Art Portalnische bildet, wie man sie später so häufig in den Seldjukenbauten von Kleinasien als Hauptdekorationsmotiv der Fassaden verwendet sieht. Man möchte erwarten, daß zuseiten dieses Portalbogens oder in seiner Leibung unten Nischen sitzen, entsprechend etwa den beiden Nischen an der Außenseite des Kharputtores. Wäre das richtig, dann würde die Innenseite des Kharputtores von Dijarbekr anknüpfen an einen alten Typus, der schon an dem nach syrischer Art erbauten Palast des Diokletian vorkommt. Ich habe dessen Porta aurea bereits oben S. 287 zum Vergleich herangezogen. Noch näher liegt es, das jetzt zu tun, denn über den spitzen Torbogen aus der Merwanidenzeit zieht sich eine Reihe von Spitzbogen hin, die an sich mit der Nischenreihe des Goldenen Tores von Spalato verglichen werden kann. Denkt man sich aber die in Abb. 239 links sichtbaren drei Bogen in derselben Zahl auch rechts und dazu ursprünglich einen siebenten Bogen über der Mitte, dann kommt die gleiche Einteilung der Fassade heraus wie am Palaste des Diokletian. Das Befremdende, ein Motiv an der Adria verglichen zu sehen mit einem Bau am Tigris, verliert sich, sobald man erfährt, daß der Palast an der Adria mehr als wahrscheinlich von denselben Bauleuten errichtet wurde, die kurz vorher den Kaiserpalast auf der Orontesinsel von Antiocheia geschaffen hatten.[3] Der Nachklang in Amida würde meine vor Jahren gemachte Beobachtung neuerdings bestätigen.



Abb. 239. Dijarbekr, Kharputtor: Innenansicht.

Man sehe Abb. 239 genauer an. Die Portalnische nimmt die Tiefe eines Vorbaues ein, der vor die alte Fassade mit ihren sieben Bogen oben vorgebaut ist. Ursprünglich kann der

[1] Vgl. außer dem in diesem Abschnitte Gesagten mein Kleinasien, ein Neuland, S. 38 und Mschatta, passim.
[2] Vgl. Naumann, S. 301. — [3] Vgl. Studien aus Kunst und Geschichte, Friedrich Schneider gewidmet, S. 325 f.

Anblick noch viel näher an die Porta aurea von Spalato herangekommen sein als seit diesem Merwanidenumbau im 11. Jahrhundert. Man erinnere sich, daß ich für die Vorderseite einen im 10. Jahrhundert umgeänderten Torbau das 4. Jahrhunderts annahm. Können nun auch die sieben (?) Spitzbogen der Rückseite etwa auf diese bzw. nahe an die Zeit Diokletians zurückreichen? Die Torfassade ist aus Quadern aufgebaut, aus solchen sind auch noch die trennenden Pfeiler zwischen den Fenstern gebildet. In Kämpferhöhe sieht man Löcher, in denen einst Holzanker gelegen haben müssen. Die breiten Spitzbogen darüber sind aus auffallend dünnen und sehr langen Ziegeln gebildet, die in überaus dicke Mörtellagen gebettet sind. In den Zwickeln erkennt man Ziegelornamente, bestehend aus kurzen Hochziegeln mit in der Länge wachsenden Horizontalschichten. Darüber haben sich links an der Ecke Quaderlagen erhalten.

Abb. 240. Kasr ibn Wardan, Kirche: Innenansicht.

Der Ziegelbau steht im Mittelpunkte des Interesses jener Kunsthistoriker, die den frühchristlichen Bauten in Kleinasien und Syrien nachgehen. Das landesübliche Baumaterial ist dort der Stein. Um so auffallender sind vereinzelte Ziegelbauten wie Ütchayak in Kleinasien, Anderin, Kasr ibn Wardan und Mschatta in Syrien. Über diese Bauten findet man in meinen Arbeiten „Kleinasien", S. 32 f. und Mschatta", S. 237 f. Ausführliches. Ich habe die drei erstgenannten der hellenistischen Strömung mit Antiocheia etwa als Zentrum zugewiesen, Mschatta aber dem persisch-sasanidischen Kreis, der in Ktesiphon und dem südlichen Mesopotamien seinen Kern hat. Für ihn ist charakteristisch, daß der Ziegel zusammen mit dem Spitzbogen herrschend ist. Im zentralen Syrien begegnet man nur Bauten in Stein mit dem Rundbogen. Wo Stein und Ziegel, Rund- und Spitzbogen nebeneinander vorkommen, wie am Kharputtore von Amida, liegt von vornherein ein Anzeichen der Mischung syrischer und persischer Elemente vor. Man vergleiche die Außen- und Innenseite unseres Tores.

Die in Rede stehende Innenseite bietet eine Handhabe zur Lösung der im Augenblick scharf umstrittenen Frage nach der Herkunft der Mauertechnik von Kasr ibn Wardan und Anderin, Bauten, die aus den Jahren 564 bzw. 558 stammen. Ich sah sie, wie gesagt, für Vertreter der späthellenisch-frühchristlichen Bauweise an, die in Syrien wohl von Antiocheia aus verbreitet worden sein dürfte. Man vergleiche nun ein Detail (Abb. 240) aus dem Innern der Kirche von Kasr ibn Wardan mit unserer Torfassade. Auch da ist im Unterbau Stein, allerdings wechselnd mit Ziegeln, verwendet, auch da kommt konstruktiv neben dem Rund- der Spitzbogen vor, und auch da liegen die dünnen Ziegel in dicken Mörtelbettungen. Man kann ruhig sagen, die Bauweise der Innenseite des Kharputtores von Amida sei eng verwandt mit derjenigen von

Kasr ibn Wardan. — So weit war ich, ohne die Tur Abdin-Gruppe zu kennen; jetzt ist über die mesopotamische Eigenart dieser Bauweise, ob sie nun ursprünglich aus den hellenistischen Großstädten wie Antiocheia oder Seleukeia kommt oder nicht, kein Wort mehr zu verlieren.

Nun ist eben die von mir gewünschte genauere Aufnahme von Kasr ibn Wardan erschienen.[1] H. C. Butler, der sie veranlaßt hat, ist geneigt, sich in dem Streite „Orient oder Byzanz“, auf die Seite von Byzanz zu stellen. Er verwirft Antiocheia und deutet an, die Ziegel könnten nach Kasr ibn Wardan, wie nach Ütchayak aus Konstantinopel gekommen sein. Wird er daran noch festhalten, wenn er jetzt die Parallelbeispiele aus Amida und dem Tur Abdin zu Gesicht bekommt? Meine ganze Mschatta-Arbeit war durchweht von der Ahnung der großen Bedeutung der persischen und im besonderen der nordmesopotamischen Kunst des Städtedreiecks Edessa-Nisibis-Amida. Ich habe diese Annahme mit Hilfe der wenigen Aufnahmen Beyliés auf dem Gebiete des Kirchenbaues nunmehr auf feste Tatsachen stützen können und denke, was Amida und der Djebel Tur Abdin von nordmesopotamischer Kunst widerspiegeln, wird nicht verfehlen, Eindruck zu machen. Glaubt man jetzt immer noch, daß die Baumeister Justinians nötig waren, um in Amida und Kasr ibn Wardan Bauten von der nachgewiesenen Eigenart auszuführen? Nein, diese Bauten sind das Ergebnis jener großen Baubewegung, die in den hellenistischen Großstädten und in Persien in frühchristlicher Zeit emporkam und von der wir bis jetzt kaum eine Ahnung haben. Es freut mich, daß Butler zugibt, der jüngere Isidoros, der, von Byzanz kommend, Kasr ibn Wardan erbaut haben soll, dürfte die unbyzantinischen Neuerungen, wie z. B. den Spitzbogen, angenommen haben von Gebäuden „that he had seen in the earliest home of arch and dome building, while engaged in the government work in Mesopotamia and on the borders of Persia“.[2] Ich glaube, daß die Byzantiner im Orient dieselbe Rolle gespielt haben wie vorher die Römer in Gallien und dem Norden überhaupt. Kunst haben sie nicht dahin gebracht, wohl aber besondere technische und militärische Anstalten. Wenn nach dem Bericht des Prokopios[3] Justinian den Chryses von Alexandria nach Dara beruft, so geschieht es, weil dieser besonders erfahren im Wasserbau war. Und wenn Justinian bei neuen Wasserschäden Anthemios und Isidoros, seine Dombaumeister, um Rat frägt, so geschieht dies nicht, um neue künstlerische Ideen und Formen nach Mesopotamien zu importieren, sondern aus rein praktisch-strategischen Rücksichten. Einzig verfänglich erscheint, wenn es von der am Euphrat gelegenen Stadt Zenobia heißt, Justinian habe nicht nur für die Sicherheit dieser Stadt gesorgt, ἀλλὰ καὶ ἱερὰ ταύτῃ ἀνέθηκε καὶ στρατιωτικῶν σημείων οἰκίας. ἔτι μέντοι καὶ λουτρῶνας καὶ στοὰς προσεποίησεν αὐτῇ δημοσίας. ἐς ταῦτα δὲ πάντα Ἰσίδωρός τε καὶ Ἰωάννης μηχανοποιοὶ τὴν ὑπουργίαν παρέσχοντο, Βυζάντιος μέν Ἰωάννης, Ἰσίδωρος δὲ Μιλήσιος γένος, Ἰσιδώρου ἀδελριδοῦς, οὗπερ ἔμπροσθεν ἐπεμνήσθην, νεανίαι μὲν ἄμφω, δύναμιν δὲ φύσεως ὑπὲρ τὴν ἡλικίαν ἐπιδειξάμενοι καὶ τῇ ἐμπειρίᾳ τῶν τοῦ βασιλέως συνακμάσαντες ἔργων.[4] Dieser Hymnus auf die beiden Jünglinge, die in Zenobia neben den militärischen Gebäuden auch Kirchen, Bäder und Hallen bauen, dürfte gerade als Ausnahme erwähnt worden sein und kaum hinreichen, darauf die Theorie vom Einfluß von Byzanz auf Mesopotamien zu begründen.

Neuerdings haben übrigens Sarre-Herzfeld die Ruinen von Halebiye, die der gewöhnlich für Zenobia angesehenen Schwesterstadt Selebiye gegenüber liegt, untersucht.[5] Ich denke, sie haben nichts Byzantinisches daselbst gefunden. Wenn die beiden Basilikaruinen auf Isidoros und Johannes zurückgehen, dann haben sie hier am Euphrat nach syrischer Art gebaut. Die späthellenistische Kunst strömt eben damals noch nach Konstantinopel ein, nicht aber von dort aus.

[1] Publications of the Princeton University Archeological Expedition of Syria in 1904/5, Division II, section B, part 1, p. 26 f.

[2] Butler, a. a. O. S. 44. — [3] De aedificiis II. 3 ed. Bonn, III. p. 217 f.

[4] A. a. O., II, 9 ed. Bonn, III, p. 234.

[5] Zeitschrift der Ges. für Erdkunde zu Berlin, 1909, S. 429 und Taf. 8 oben.

Ich lasse einen Einfluß von Byzanz auf Mesopotamien nicht einmal für die Innenseite des Kharputtores gelten. Denn wenn auch Prokopios[1] berichtet: Καὶ Ἀμίδης δὲ πόλεως τό τε τεῖχος καὶ τὸ προτείχισμα ἐν τοῖς ἄνω γεγενημένα χρόνοις καὶ ἀπ᾽ αὐτοῦ ὕποπτα ὄντα ἐξίτηλα γενήσεσθαι, οὐ πολλῷ ὕστερον νέᾳ τινὶ καταλαβὼν οἰκοδομίᾳ τῇ πόλει τὴν ἀσφάλειαν ἀνεσώσατο, so wird doch gerade diese durch ihre Eigenart und den Spitzbogen, ferner durch die Übereinstimmung mit Kasr ibn Wardan und Anderin in diesen unbyzantinischen Zügen gekennzeichnete Fassade keinesfalls der justinianischen Restauration zugeschrieben werden können — außer diese wurde von einem eingeborenen Architekten durchgeführt.

2. Das Kharputtor, von dem ich bisher ausgegangen war, vertritt den Typus des Einbogentores mit Nischen. Daneben läßt sich in Amida auch das Dreibogentor ohne Nischen

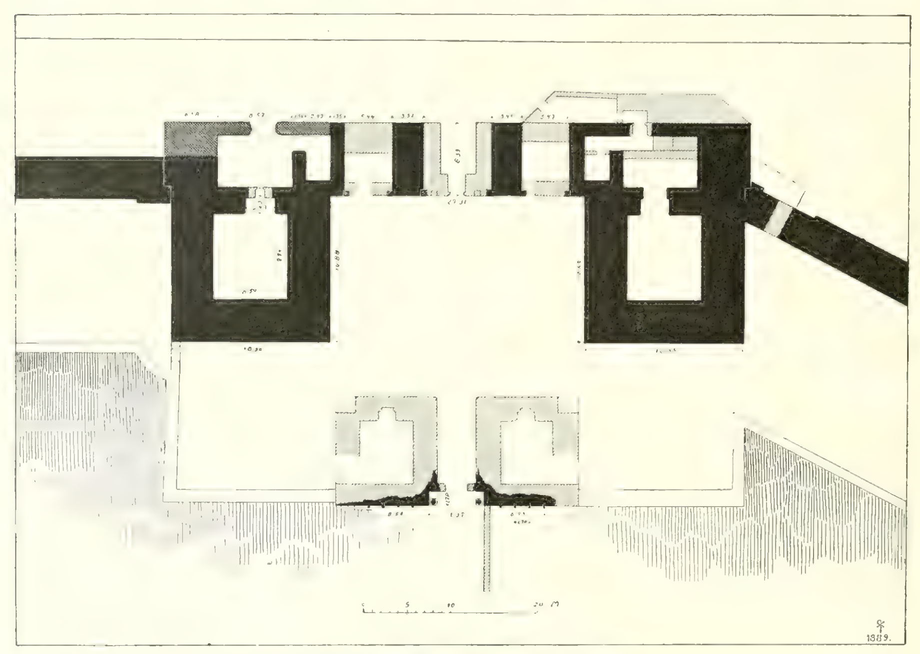


Abb. 241. Konstantinopel, Goldenes Tor: Grundriß.

nachweisen. Es ist das Tor von Aleppo, Rum Kapu. Taf. XVII, 1 zeigt zwischen den beiden Türmen links den einzigen, jetzt noch in der Basaltmauer offenen, 1183/4 in seiner heutigen Marmorrahmung (Taf. XVII, 2) hergestellten Durchgang. Daneben rechts erscheinen im Schlagschatten des Turmes zuerst ein großes mittleres Tor und dann ganz rechts ein kleineres. In das Mitteltor waren einst zwei Durchgänge eingebaut worden, die heute, wie der Bogen rechts, vermauert sind. Ich vermute, daß auch dieses Westtor der Stadt in seiner Grundanlage auf das 4. Jahrhundert zurückgeht, aber freilich seinen Oberbau vollständig gewechselt hat. Will man sich einen Begriff von der ursprünglichen Anlage machen, so kann man von zwei Denkmälern ausgehen, vom parthischen Hatra oder von Konstantinopel. Ich betrachte zunächst die Porta aurea von Konstantinopel. Schon bei Publikation des Goldenen Tores vor sechzehn Jahren[2]

[1] A. a. O., II, 3, ed. Bonn III, p. 220.
[2] Jahrbuch des k. deutschen archäol. Instituts, VIII (1893), S. 39.

kam ich zu dem Schlusse, daß an keinem andern Baue das Nebeneinander lokal syrischer und ägyptischer Motive neben rein römischen so deutlich hervortrete. Heute muß ich dieses Urteil etwas anders formulieren. Abb. 241 zeigt den Grundriß der ganzen Anlage. Man sieht die drei Bogen des eigentlichen Tores mit seinen durch ⊥-förmige Steinmauern getrennten drei Durchgängen, von denen der mittlere nach Art der Triumphbögen breiter ist. Schon dieser Mittelbau ist von kolossalen Dimensionen, 29,31 m breit. Daran schließen sich „Pylonen", die 16,89 m vorspringen und 18,35 m breit sind. Allein der Name, den ich ihnen gab, zeigt, daß ich sie um ihrer Massigkeit willen für ägyptisch angeregt hielt. Ausgehend von der gewöhnlichen Art der Triumphbogen nahm ich an, daß der Mittelteil zuerst allein dastand und die Pylonen erst später anläßlich des Mauerbaues dazu kamen. Doch erregte schon damals der überaus sorgfältige Fugenschnitt und das Einbinden der Quadern meine Bedenken.[1] In diesen Tagen ist durch die Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft über Hatra[2] der Schlüssel zur Lösung der Ursprungsfrage solcher Baugruppen geliefert worden. Abb. 242 zeigt den Grundriß des Tores II, das dort vom Vorhofe in den einen Palastteil führt. Es ist dieselbe Zusammenfügung wie am Goldenen Tore. In der Mitte die ⊥-förmige Bogentrennung, dann die schwachen End-



Abb. 242. Hatra, Tor II: Grundriß.

pfeiler, die fordern, daß die „Pylonen" gleichzeitig errichtet wurden, das Ganze nur etwa 1/3 der Größe des Tores von Konstantinopel. Handelt es sich dort um ein zwischen 388 bis 391 errichtetes kaiserliches Triumphtor, so in Hatra um eines von mehreren Palasttoren, das aber jedenfalls um Jahrhunderte älter ist. Der Typus ist so auffallend gleich, daß ich, da das Goldene Tor in Konstantinopel auch sonst durch viele Details nach dem syrischen Oriente weist — man vergleiche besonders jetzt seine schweren Kranzgesimse mit denen im Tur Abdin-Gebiete — nicht an einem Zusammenhange des byzantinischen mit dem parthischen Baue zweifle. In diese Entwickelungsreihe gehört nun meines Erachtens auch das Griechentor von Amida. Es steht, falls es konstantinischen Ursprunges ist, zeitlich zwischen Hatra, das von Sapor I. (242—272) zerstört wurde, und dem theodosianischen Tor in Konstantinopel. Die seitlichen Türme des Griechentores von Amida waren schon älteren Reisenden durch ihre Mächtigkeit aufgefallen; daß sie rund sind, tut der Sache keinen Eintrag, verstärkt nur ihren orientalischen Eindruck.

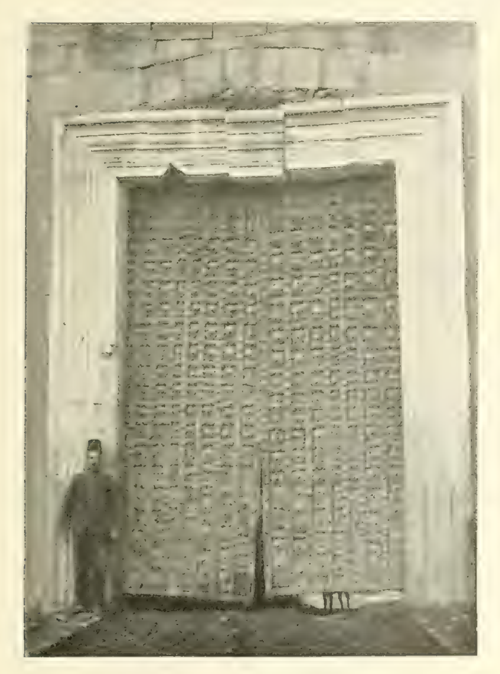


Abb. 243. Dijarbekr, Mardintor: Außenansicht.

3. Das Mardintor von Amida (Abb. 243)[3] ist ein Einzeltor aus Muktadirs Zeit (909/10). Wir besitzen leider keine Gesamtaufnahme davon. Über die Profile wird noch zu reden sein.

[1] A. a. O. S. 15. — [2] Von W. Andrae 1908, S. 27 und Taf. 15.

[3] Vgl. Abb. 3 oben S. 13, eine Aufnahme, in der die Türflügel geöffnet sind.

Sehr interessant ist der alte Eisenbeschlag der Torflügel: es kreuzen sich lot- und wagrecht Stäbe, die durch Nieten befestigt sind. In den Feldern sitzen größere Buckel, die öfter nach



Abb. 244. Dijarbekr, ein Tor nach Texier.

oben oder unten Schnäbel ansetzen. Sie sind ebenfalls durch Nieten befestigt. Der Typus ist entgegenzuhalten der islamischen Prunktür, wie man sie in langer Folge seit der Tulunidenzeit in Kairo verfolgen kann.



Abb. 245. Dijarbekr, Porte neuve?

4. Unter den Zeichnungen Texiers in der Bibliothek des R. Institute of British Architects — es wird gleich ausführlich davon die Rede sein — findet sich ein Blatt, das die Unterschrift „Diarbekir, Porte de l'ancien Galius“ trägt (Abb. 244). Man sieht die Mauer zwischen zwei Türmen geöffnet durch einen auf breiter Basis hoch aufragenden Spitzbogen aus Keilsteinen. Er ist durch Verkaufsbuden seitlich verbaut und öffnet sich nach einer Straßenflucht. Die Spitze ragt über die Mauer und den halbrunden Turm rechts hinaus. Links steigt ein Polygonalturm sehr hoch als Ruine empor. Da, wo links die regelmäßige Quaderfügung aufhört, nimmt drei

Quaderschichten eine Nische in Anspruch, die mit einem abgesetzten Rundbogen schließt. Zuseiten des Torbogens sieht man symmetrisch Inschrifttafeln angedeutet und Reliefs, auf denen zwei Tiere übereinander mit den Köpfen der Mitte zugewendet erscheinen. Nach dem über den Rücken erhobenen Schwanz und dem geneigten Kopf möchte ich das obere für einen Löwen halten und glauben, daß unter ihm ein Stier zu erwarten sei. Das ganze Arrangement und die breite Bildung des Spitzbogens erinnert sehr an den Torbogen in der östlichen Umfassungsmauer der großen Moschee (Taf. XVI, 1 und Abb. 24/5, S. 67), die nach der Inschrift ca. 1163/4 datiert ist. Daran sitzen auch zu beiden Seiten Tierkampfreliefs, Löwe und Stier.

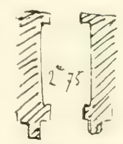


Abb. 246. Dijarbekr, Porte neuve: Grundriß.

Ich weiß nicht zu sagen, ob diese „Porte de l'ancien Galius" noch existiert. Man wäre geneigt, zu glauben, daß die jetzige Yeni Kapu an ihre Stelle getreten sein könnte. Aber das scheint nicht möglich, wenn ich Abb. 245 betrachte, eine von de Beylié gekaufte Photographie, auf deren Rückseite er schrieb „Porte neuve?". In der Tat stimmt die Aufnahme nicht mit dem Grundriß des Tores im Stadtplan (Abb. 1, S. 7); aber damit stimmt ebensowenig die von de Beylié angefertigte Grundrißskizze der Porte neuve (Abb. 246), ein Hoftor von 2,75 m Breite, das nach der Innen- wie nach der Außenseite der Stadt durch Portale abgeschlossen wird, und noch weniger stimmt damit die Texier'sche Zeichnung. Man möchte vor dem Tigristore steil abfallendes Terrain, wie in Abb. 223, 228 oder 245, erwarten. Texiers Zeichnung setzt eher eine Ebene voraus. Dazu schreibt mir Berchem: „Ich kann mir die ‚Porte de l'ancien Galius' nur als ein Tor der Zitadelle denken. Dazu paßt auch das Vorhandensein von Buden außerhalb des Tores, also in der Stadt. Auch scheint bei keinem der bekannten vier Tore das Terrain innerhalb des Tores so auffallend anzusteigen, was beim Eingang MM' in die Zitadelle wohl der Fall ist."

Es ist sehr wenig, was wir vorläufig über die Topographie von Amida-Dijarbekr vorbringen konnten. Dieses Buch soll ja, wie „Mschatta", mehr zur Forschung anregen, als feste Resultate geben. Denkt man sich das alte Amida ohne die späteren Zusätze, so stellt es sich als Ganzes von ovaler Gestalt dar mit gekreuzten, nach den Toren führenden Hauptstraßen. Ist dieses Schema hellenistisch-römischen Ursprunges? In Persien und Zentralasien gibt es so viele Städte von diesem bzw. rechteckigen Grundriß und vier in den Himmelsrichtungen senkrecht aufeinander zulaufenden, oft mit Holz gedeckten Straßen. Über der Kreuzung in der Mitte eine Kuppel. Arabisten werden diesen Dingen literarisch und auf Reisen nachzugehen haben.

Eine andere Frage ist die nach den übrigen Kirchen und Moscheen von Amida. Wir haben nur drei Kirchen besprochen; schon der Plan S. 7 zeigt ihrer viel mehr. Moscheen sieht man in den Stadtansichten S. 8 und Tafel I und II, 1 die Menge.

Nachschrift: Im letzten Moment laufen photographische Aufnahmen von Miß Bell ein, die beweisen, daß die „Porte de l'ancien Galius" tatsächlich ein Zitadellentor nach der Stadtseite zu ist. Ich gebe unten S. 376 ein Detail des Tierkampfreliefs mit der zugehörigen Inschrift vom Jahre 1207/8 (vgl. unten S. 386).

V. DIE GROSSE MOSCHEE VON DIJARBEKR.

1. DIE BEIDEN FASSADEN.

Wir besitzen seit langem genauere Maßaufnahmen des Hofes der großen Moschee von Dijarbekr, doch waren sie bisher nicht veröffentlicht. Diese wertvollen Zeichnungen liegen in London in der Bibliothek des Royal Institute of British Architects. Ich verdanke Kopien davon Miß Gertrude Lowthian-Bell, die mit R. Phené Spiers zusammen, auf meine Bitte hin, in die Blätter Einsicht nahm. Von diesen Zeichnungen spricht Fergusson in vol. II, p. 425 seiner

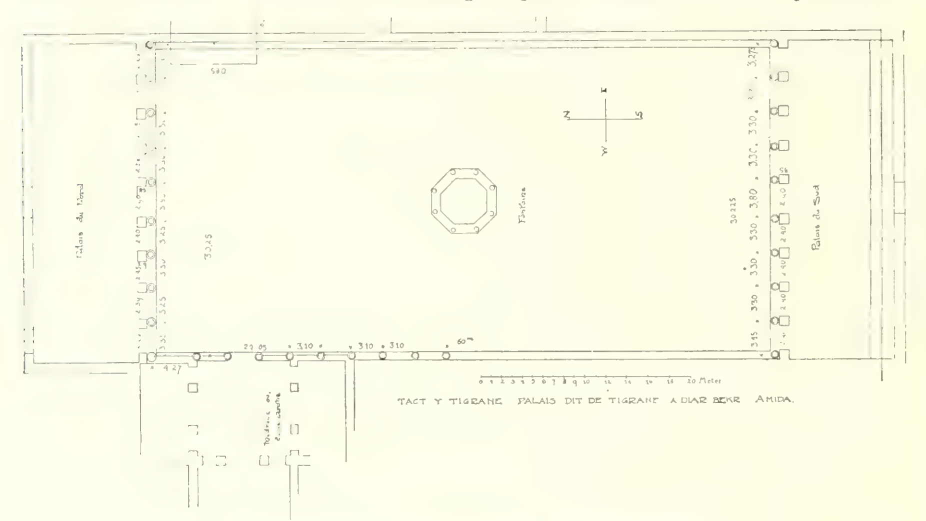


Abb. 247. Dijarbekr, Große Moschee: Grundriß des Hofes. (Die Orientierung ist falsch.)

History of architecture (London 1867), wo er von der großen Moschee von Dijarbekr handelt: „For the principal part of the information regarding this building I am indebted to M. C. Texier. He possesses detailed drawings of every part, but they have never been published.“ Phené Spiers hat sie, wie er mir schreibt, in seiner Arbeit über Sassanian Architecture[1] verwendet.

Ich gebe zunächst Texiers Grundriß des Hofes (Abb. 247). Er ist im Original im Maßstabe von 0,005 zu 100 gezeichnet. Ich hätte bei der photographischen Verkleinerung den

[1] Neudruck in „Architecture East and West“, p. 66 f.

Maßstab weglassen können, da die gemessenen Quoten ohnehin eingetragen sind. Danach handelt es sich um einen Platz von 30,25 bzw. 30,225 m an der Schmal- und wohl nur annähernd gemessen 60 m an der Breitseite.[1] Schwierigkeiten macht die Orientierung. Texier gibt die Himmelsrichtungen merkwürdigerweise so, als wenn die Kibla nach Osten gerichtet wäre. Beylié notiert sie meines Erachtens wegen der Kibla richtig im Süden. Wir sprechen daher nicht wie Texier in seinem Plane vom Palais du Nord und Sud, sondern von der West- und Ostfassade. In der Mitte des Hofes steht ein Brunnen mit einer Dachpyramide, die auf acht Säulen ruht. In der perspektivischen Ansicht (Abb. 248) sind es nur 7 Säulen, auch ist der Brunnen da rund und nicht achteckig. Es wird sich also bei Texier wohl um Zeichnungen aus dem Gedächtnisse handeln. Die Photographien Beyliés (Abb. 249) zeigen den Brunnen rechteckig mit drei Säulen an der Westseite. Jenseits derselben ist in den Hof ein offenes Waschbecken eingebaut, um das herum Holzstangen Stäbe tragen, die zum Aufhängen der Kleider dienen.

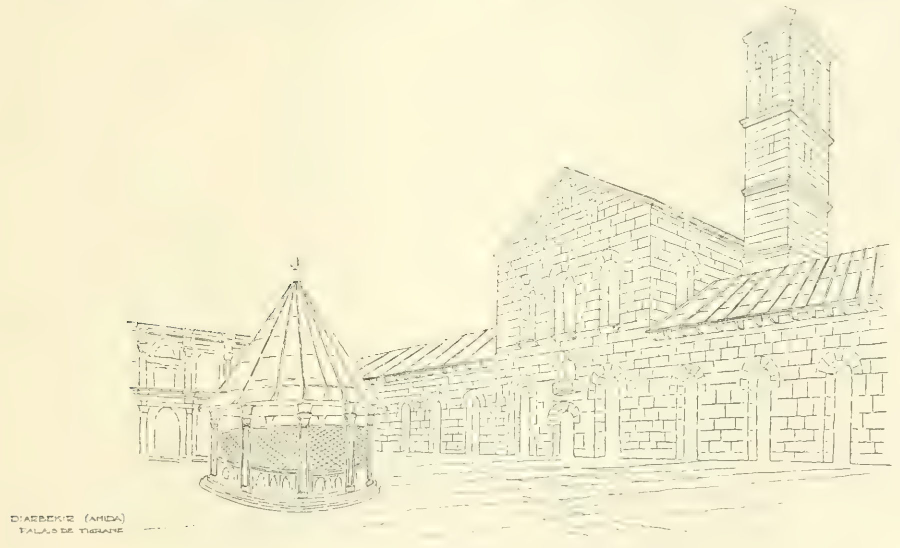


Abb. 248. Dijarbekr, Große Moschee: Hofansicht mit Brunnen und Hauptfassade.

Um den Hof läuft nach Texiers Grundriß (Abb. 247) eine Fußbank; hinter dieser stehen die Säulen und festen Wände. Im Süden (bei Texier Ost) schließen zwei Mauerzüge an, die man nach Texiers Gesamtansicht der Moschee (Abb. 249) leicht als die Mauern des über das Dach hinausragenden Mittelbaues erkennt. Texier zeigt im Erdgeschoß zwei Türen, die eine niedrige dritte mit einem Balkon darüber in die Mitte nehmen. Über den drei Fenstern des Obergeschosses mit ihren kleinen Fußbänken sind noch drei Fenster in die Giebelwand des Daches gebrochen. Auch seitlich gewahrt man noch ein Fenster, das aber vom Seitendach überschnitten wird. Hinter diesem kommt ein rechteckiger Turm hervor, der im ersten sichtbaren Geschoß keine Fenster, dann je eine kleine Öffnung im Quadrat und erst im obersten Geschoß jene hohen rundbogigen Öffnungen, je eine auf jeder Seite, zeigt, die sich an der ganzen Fassade typisch wiederholen. Über dem wie an den anderen Turmgeschossen vorspringenden Gesims erhebt sich ein pyramidales Dach. Die Seitenflügel sind ebenerdig und lassen je drei der rundbogigen

[1] Auf einer kleinen Skizze sind als Quoten 33,50 × 58 . . . m, auf einer dritten Skizze die Hälfte der Längsseite mit 29,9 (?) angegeben.

Öffnungen sehen. Hinter dem Brunnen links wird die Ost-(N.-)Fassade sichtbar. Im Grundriß zeichnet Texier in die eine Ecke der Südfassade ein vorspringendes Rechteck von 8,30 m Länge, wozu allerdings die Quote nur 0,85 lautet; ich weiß dieses Detail nicht zu erklären.



Abb. 249. Dijarbekr, Große Moschee: Nordwestecke.

Genauere Maßaufnahmen gibt Abb. 247 nur von den Säulenstellungen. Die Säulen der West- und Ost-(S.- u. N.-)Fassade haben 3,30 m Achsenabstand, in der Mitte 3,80 m; nur in den Ecken finden sich nennenswerte Abweichungen. Hinter den Säulen stehen in 2,40, in der Mitte 2,90 m Abstand voneinander Pfeiler von 0,85 m im Quadrat. Den Raum dahinter läßt Texier in einer Tiefe von ca. 10 m leer. Das „Palais du nord" im Osten zeigt in der Mitte der Abschlußwand und an deren Nordende Türen, das „Palais du sud" nur eine Mitteltür, davor aber einen zweiten Mauerzug (?).

Ich lasse nun die beiden Aufrisse der West- und Ost- (nach Texier der Süd- und Nord-) Fassade, Abb. 251 u. 252, zum Vergleich nebeneinandergestellt, folgen. Die Westfassade ist, ich



Abb. 250. Dijarbekr, Große Moschee: Westfassade.[1]

[1] Nach einer mir freundlich zur Verfügung gestellten Aufnahme von Ingenieur C. Preusser (Assur-Expedition).

wiederhole, um 1116/7 im Erdgeschoß, 1124/5 im Obergeschoß, die Ostfassade 1163/4 erbaut.[1] Sie sind sehr verwandt untereinander, trotzdem ist O nicht eine direkte Kopie von W. Während W drei Stufenbogen im Erdgeschoß zeigt, hat O nur einen solchen in der Mitte; an W sind die Öffnungen im Obergeschoß alle gleich, an O entspricht ihnen nur die Mitte. Leider sind die Auf-

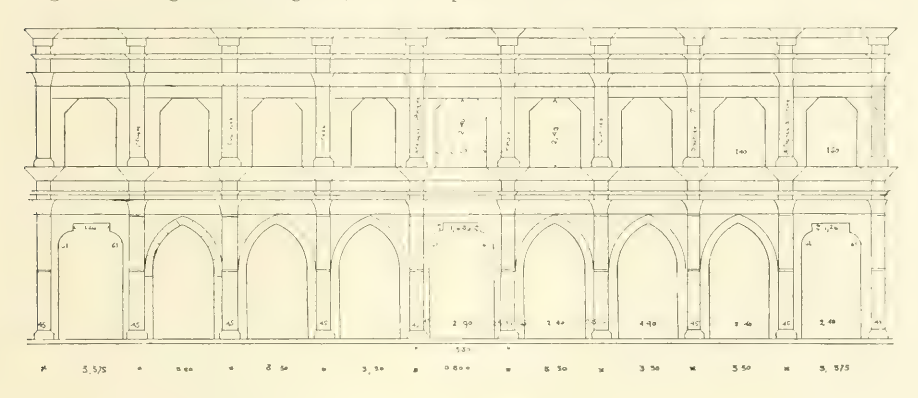


Abb. 251. Dijarbekr, Große Moschee: Westfassade.

risse Texiers nicht unbedingt verläßlich; so zeigt er die Anstücklung der Säulen gleichmäßig durchlaufend. Wir sahen schon an O, daß das nicht der Fall ist. Taf. XIII, 1, eine Aufnahme Beyliés, zeigt, daß W in dieser Beziehung noch viel unregelmäßiger ist. Und auch die Proportionen sind andere; die Bogen wirken viel breiter als bei Texier. Doch muß das auf die

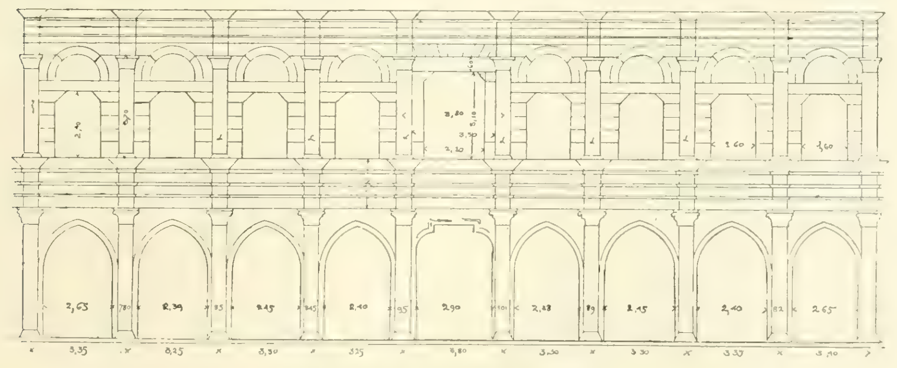


Abb. 252. Dijarbekr, Große Moschee: Ostfassade.

verschiedene Wirkung von Strichzeichnung und Photographie in Licht und Schatten zurückgeführt werden; denn Texier kannte die Einzelmaße genau, wie seine Zeichnungen je eines Joches beider Fassaden bezeugen. Ich stelle auch sie hier zum Vergleich nebeneinander, Abb. 251/2. Da es sich um die frühesten, bis jetzt bekannten seldjukischen Kunstbauten handelt, verspricht die eingehende Betrachtung weittragende Schlüsse für die Kunstentwicklung

[1] Ich muß die oben S. 140 widersprechende Datierung 1160 entschuldigen. Sie erklärt sich aus einer S. 63 während des Druckes vorgenommenen Änderung.

dieses türkischen Volkes, sowohl nach dessen Vergangenheit auf persischem Boden, wie nach dessen Zukunft in Kleinasien hin.[1]

Vor den Pfeilern stehen die unten 0,45 m dicken Säulen. Sie haben W: 2,40 + ? ,O: 2,38 + 1,90 = 4,28 m Höhe und verjüngen sich oben auf 0,383 bzw. 0,385 m. Die Pfeiler selbst sind (an W nach der Photographie) aus fünf ungleich hohen Quadern aufgebaut und zeigen an W an den vorderen Ecken Dreiviertelsäulen angedeutet, die an O fehlen. Die kleinen Kapitelle, die Texier skizziert, kann ich in den Photographien nicht feststellen. Sicher falsch ist an O die Bogenkonstruktion gezeichnet und auf einer Annahme beruht auch die Fortführung der Profile von W hinter den Säulen. Wir können uns in diesen Dingen nur an die Photographien halten. Für die Konstruktion von W ist interessant Taf. XI,2 (vgl. Abb. 250); man sieht da in dem Bogen rechts mehrere Platten ausgefallen: also liegen sie als Querplatten in inneren Falzen der Profilsteine? Die Keilsteine darunter sind jedoch zweifellos monolith, also muß eine Täuschung vorliegen. Man beachte, daß an diesem Bogen auch das Profil links abgesprungen und — was sich beim Vergleich mit dem Nachbar ergibt, auch die innere Leiste ausgefallen ist. Diese war also aus Hakelsteinen für sich errichtet, dann folgt aus Keilsteinen das 0,15—0,10 m breite Profil, darüber die ganz regelmäßig mit einer durchlaufenden Schicht oben gefüllten Zwickel.

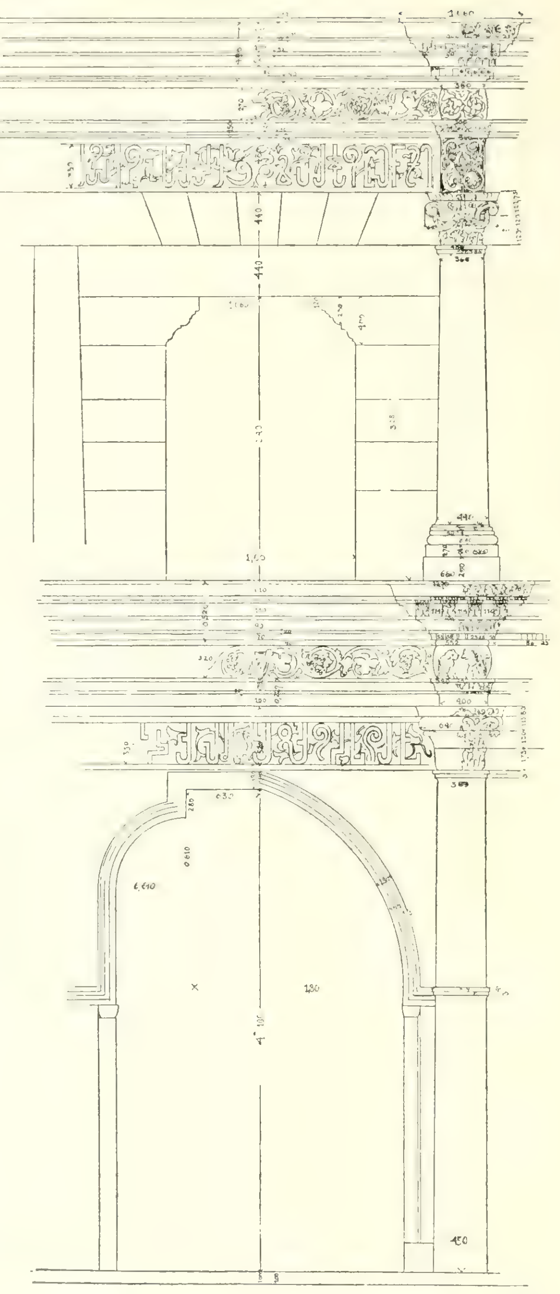


Abb. 253. Dijarbekr, Große Moschee: Detail der Westfassade.

[1] Die Inschriften des Malik-shah vom J. 1082/3 unter der Kuppel der großen Moschee von Damaskus beziehen sich auf eine Restauration. Vgl. Berchem, Inscr. arabes de Syrie. p. 12 f.

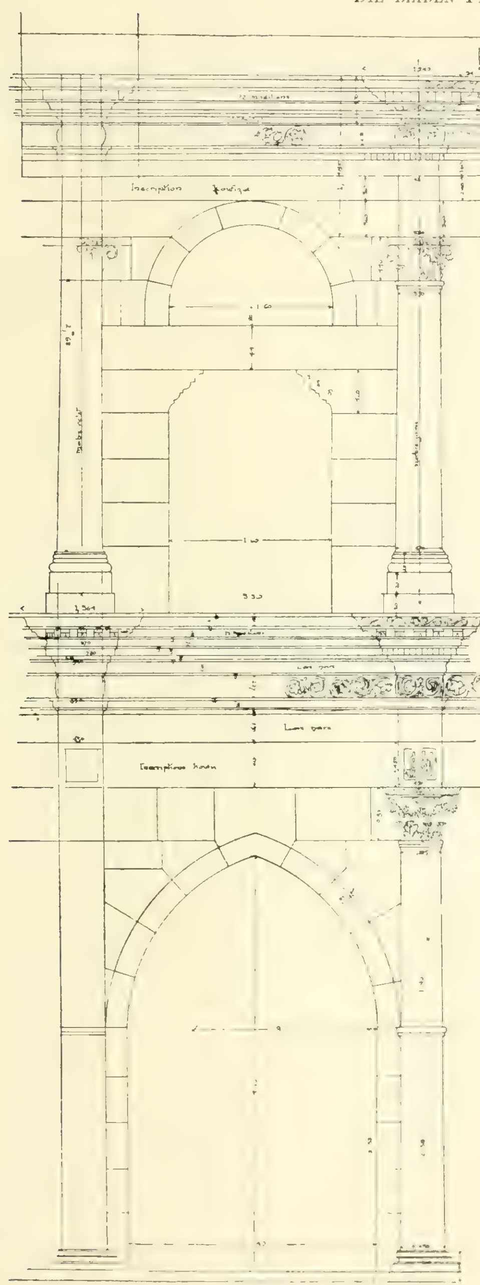


Abb. 254. Dijarbekr, Große Moschee: Detail der Ostfassade.

An O, wo die Profile fehlen, ist der Bogen glatt aus Keilsteinen errichtet und die Zwickel wieder in Horizontalschichten ausgefüllt. Texier hat einen der Stufenbogen an W gemessen. Er ist gebildet aus einem Viertelkreis von 0,61 Radius, die Stufe beträgt 0,28, die Verbindungslinie 2 $\times$ 0,63.

Das Gebälk des Untergeschosses hat Texier genau vermessen. An O ist die unterste Quaderschicht 0,52, der den Kapitellen entsprechende Inschriftfries an W 0,35 hoch. An O liegt der Fries über den Kapitellen und bildet eine 0,47 m hohe Steinschicht für sich. Er wird wie alle Inschriften in weißem Stein gearbeitet sein. Die O-Fassade zeigt darüber einen 0,25 m Streifen schwarze Lava, der an W fehlt. Dafür erscheint dort unmittelbar über der Inschrift das 0,227 breite Epistyl, das an O mit dem Fries in eine Lage zusammengezogen ist. An W bildet der Fries eine 0,32, das Kranzgesims eine 0,529 hohe Schicht. An O ist zwischen Fries und Kranzgesims ein ca. 0,107 m breiter Streifen von schwarzer Lava eingeschoben. Diesen Tatsachen gegenüber wird schon am Untergeschoß klar: an der Westfassade sind die alten Lageverhältnisse belassen, an der Ostfassade sind sie durch Erhöhung des Inschriftfrieses um eine Schicht und Einschiebung zweier Lavaschichten höher und die Gesamtwirkung zugleich farbig gemacht.

Am Obergeschoß entwickelt sich in beiden Fassaden die Mauer breiter, die Öffnungen werden kleiner. Sie sind 1,60, in der Mitte 2,20 m breit und 2,40 m hoch, die Wände haben 1,68 Breite. An W bildet nach Taf. IX—XI die 6., an O nach Taf. XIV/V die 5. Quaderschicht die Konsole des 0,44 m breiten Deckbalkens, über dem an W 0,44 m hohe scheitrechte Bogen, an O der überhöhte Entlastungsbogen von 1,60 m Durchmesser folgt. Die Schäfte der vor die Wand gestellten Säulchen sind an W 2,29, an O 2,68 hoch und wirken dadurch an O höher, daß ihnen hier zwei Plinthen, statt einer von 0,20 m Höhe, unterlegt sind. Die Säulchen von O

wechseln in der Farbe, Texier schreibt auf eine „marbre violet", auf die andern „marbre jaune". Am stärksten kommt die Steigerung in Höhe und Farbe heraus am oberen Abschluß. Schon W schiebt zwischen Kapitell und Epistyl den ca. 0,46 m breiten Inschriftfries. Das antike Gebälk gerät dadurch ganz außer Proportion. An O läßt sich der Architekt ganz gehen, die Zeichnung von Texier entspricht, obwohl Maße dabeistehen, nicht der Wirklichkeit, das Kranzgesims verläuft als flaches Band, das krönende Profil ist ganz verkümmert. Dafür wirkt der weiße Inschriftstreifen in der schwarzen Lavawand sehr auffallend. Alles in allem ist die W-Fassade, wenn ich nur die Gesamtmasse nach Texier nehme, 10.70, die O-Fassade 11.84 hoch oder 10.90 auf 12 m; es liegt also eine Höhendifferenz von ca. 1 m vor.

Der Hauptunterschied der beiden Fassaden, aus dem sich auch der Höhenunterschied zum guten Teil auf den ersten Blick erklärt, steckt darin, daß die Deckbalken der Öffnungen des Obergeschosses an W durch scheitrechte Bogen, an O durch überhöhte Rundbogen entlastet werden. Außerdem zeigt die Westfassade drei Tore im abgestuften Rundbogen im Erdgeschoß, die Ostfassade nur eines. Im übrigen herrscht überall der Spitzbogen. Von letzterem war schon oben die Rede. Dagegen ist der abgestufte Rundbogen neu.

Er besteht in Amida nach Texiers Messungen aus einem reinen Rundbogen (R. 0.61), im Scheitel auseinandergeschoben durch eine Horizontale, die ungefähr der Länge des Durchmessers (1.26) entspricht und etwas weniger als den halben Radius (0.28) gehoben erscheint. Die Fugen laufen so, daß die Horizontale in ihrer unteren Länge zwischen zwei die Stufe umfassende Ecken als Schlußstein eingefügt ist. Es handelt sich wohl um eine ähnliche Dehnung der Mitte, wie sie beim sogenannten Perser- oder Fatimidenbogen mit Bezug auf den Spitzbogen durchgeführt ist, indem dort an die seitlichen Bogenteile eine Spitze aus geraden Linien in den Tangenten angelegt ist. Der sogenannte Eselsrücken setzt diese Geraden in Konkaven um, die sich dann im vollen Schwung an die Konvexen der Seite anschließen. Diese Tendenz ist persisch. Ich kann keine älteren Beispiele für die abgestuften Rundbogen von Amida anführen und möchte nur aufmerksam machen auf das, was unten anläßlich der Profilierung von Rum Kapu gesagt werden wird.

Die durch Bogen entlasteten Deckbalken des Obergeschosses lassen sich weit zurück verfolgen. Die ältere Westfassade verwendet dafür den scheitrechten Bogen. Diese Art der Steinfügung kannte bereits die Antike[1], doch verwendet sie sie für den Architrav selbst, nicht als Entlastung eines solchen. In Amida ist das Typische der scheitrechte Bogen über dem Steinbalken, wie er an der Westfassade dominiert. Diese Konstruktion findet sich schon im Jahre 297 H. (909/10) an der Nische im Turm links vom Kharputtor (Taf. III, 2). Man sieht den Deckstein mit der kleinen Walze über dem Nischenbogen, dann die verzahnten drei Steine und wie die beiden seitlichen den Schlußstein frei über der Mitte emporheben. Auch Rum Kapu (Taf. XVII, 2) vom Jahre 579 (1183/4) zeigt den geraden Sturz des Türprofils durch einen scheitrechten Bogen entlastet, der unten über der Mitte ausgeschnitten ist. Am Mardintore (S. 13 u. 295) liegt zwar im Türsturz selbst ein mittlerer Schlußstein — er ist wie an der berühmten Cellatür des kleinen Tempels von Baalbek[2] herabgesunken —, doch wird er gegen den Druck geschützt durch einen kurzen, fast scheitrechten Stichbogen. Es sei hervorgehoben, daß an den drei Fatimidentoren von Kairo ebenfalls der scheitrechte Bogen, aber vor allem im Sinne der Antike, als Türsturz selbst, nicht als Entlastung für einen monolithen Deckbalken vorkommt.

Die jüngere Ostfassade von Amida verwendet zur Entlastung des Steinbalkens einen überhöhten Rundbogen von der Breite der Öffnung darunter. Die Fügung zeigt sehr deutlich, daß die Überhöhung jener Quader entspricht, die dem Eckstein des Bogens noch untergeschoben ist. Die Balken sind nicht immer monolith; es ist vielmehr wiederholt ein Stein zwischen zwei

[1] Vgl. Durm, Die Baukunst d. Römer,[2] S. 22 ff.

[2] Frauberger, Die Akropolis von Baalbek, Taf. 14/5.

seitliche eingeschaltet[1] und dann öfter herabgesunken. Man versteht deshalb, warum die Balken tiefer in die Wand einbinden als an der Westfassade. Dieselbe Konstruktion begegnet an der Süd- und dem Teil der Nordfassade, der die volle Wand statt der Bogenhalle aufweist. An diesen beiden Fassaden ist jedoch der Spitz-, nicht der Rundbogen zur Entlastung verwendet. Es ist überdies festzustellen, daß die ältere Südfassade (Abb. 255) einen mittleren Keilstein zwischen zwei tief einbindenden Steinpfosten aufweist (wie O), die jüngere Nordfassade (Abb. 256) den kurzen durchlaufenden Steinbalken auf Konsolen (wie W). Ich bilde die beiden Fassaden hier nebeneinander ab, weil ihr Gegensatz noch in einer anderen Hinsicht lehrreich ist. Die Hauptfassade aus dem 12. Jahrh. ist gleichförmig in Basalt erbaut, die dem 16. Jahrh. angehörige Fassade der westlichen Nordmadrasa dagegen zeigt den Unterbau in schwarzem Basalt, den Oberbau wechselnd in weiß und schwarz. Die Inschrift z. B. ist in weißen Stein geschnitten, läuft aber zwischen zwei Basaltquaderlagen hin und ebenso sind auch die Spitzbogen schwarz umrahmt. Dieser farbige Schmuck entspricht einer Lieblingsrichtung der islamischen Dekoration. Es mag bei diesem Fall an das oben S. 218 Gesagte erinnert werden, wonach die gleiche Art auch im toskanischen Kirchenbau beobachtet werden kann.

Entlastungsbögen wie in Abb. 255/6 sind schon der Antike bekannt. Über dem scheitrechten Bogen zeigt sie das Theater in Ferenti[2] und wiederholt der Diokletianspalast in Spalato, besonders an der Porta aurea (Abb. 233). In Syrien kommt dann auch der offene Bogen über dem monolithen Türsturz vor, so in Ruweha, Shakka und Shehba.[3] Typisch scheint diese Art der Türbildung für den sasanidischen Ziegelbau gewesen zu sein. In Mschatta und Kasr at-Tuba ist ganz stereotyp ein spitzbogiger offener Entlastungsbogen über einer Überlagsbohle mit scheitrechter Ziegelübermauerung verwendet.[4] Neuerdings schließt Herzfeld[5] aus dem charakteristischen Verfallszustand der Türen von Tak-i-Kesra, Firuzabad und Sarvistan, daß diese Art für die sasanidische Architektur bezeichnend sei. Er findet sie dekorativ verwertet wieder in den Abbasidenbauten von Samarra. Für uns könnte aus dieser Sachlage die Frage entstehen: geht die Art der Fassaden von Amida mehr auf die antik-syrische oder mehr auf die sasanidisch-mesopotamische Überlieferung zurück? Wenn auch für den Ursprung des Motivs wohl der Osten entscheidend gewesen sein mag und in der Entstehungszeit der Fassaden von Amida im 12. Jahrh. die Lokalschulen kaum noch deutlich auseinander zu halten sind, so möchte ich doch glauben, daß im vorliegenden Falle mehr das syrische Element durch die Anwendung des Steinbaues an sich und die gelegentliche Verwendung des Rundbogens für die Entlastung zur Geltung kommt, wie das übrigens nach der neuesten Publikation der Deutschen Orientgesellschaft auch schon in dem parthischen Hatra der Fall war.

Es ist nun vom höchsten Interesse, an der Hand der Inschriften die zeitliche Aufeinanderfolge in Anwendung der besprochenen Bogenformen an der großen Moschee festzustellen. Nicht der Rund- und auch nicht der scheitrechte Bogen stehen am Anfang, sondern der Spitzbogen. Ihn wendet über dem geraden Deckbalken der seldjukische Architekt des Westteiles der Südfassade 1091/2 an (Taf. VIII, 4). Dann folgt 1124/5 die Westfassade (Abb. 253), oben mit dem scheitrechten Bogen über derselben Art von Deckbalken, der jedoch Konsolen untergeschoben sind. Und nun setzt an der Ostseite die Arbeit des Architekten Hibatallah aus Gurgan ein. Er beginnt 1155/6 mit dem Ostteil der Südseite (Taf. XII), den er entsprechend dem Westteil, also mit Spitzbogen, über geradem Türsturz bildet. Um so auffälliger ist, daß er bei der Ostfassade (Abb. 254) in den Bogen des Obergeschosses nicht Rücksicht auf die Westfassade nimmt, sondern zu einer der Zeit im allgemeinen fernliegenden Form, dem Rundbogen, greift. Es scheint mir daher zweifelhaft, daß dieser Hibatallah ein Perser gewesen sein soll, eher würde ich ihn für einen Syrer

[1] Vgl. die ähnliche Fügung am Theater in Syrakus bei Durm, Baukunst der Römer², S. 230.

[2] Durm, a. a. O., S. 228. — [3] Butler, Architecture and other arts, p. 229, 371, 394.

[4] Für Mschatta vgl. die Zeichnung von Br. Schulz, Jahrb. d. preuß. Kunstsamml. 1904, S. 215. Für Tuba das Werk von Musil, Kuseir Amra, S. 109. — [5] Samarra, S. 40/1.

oder Armenier halten. Der Ort Gurgan müßte dann in jenen Gegenden gesucht werden oder man müßte den Namen in der Inschrift anders punktiert zu lesen haben. Möglich wäre auch, daß Gurgan nur den Ursprungsort der Familie bedeutet. Hibatallah könnte dann anderswo geboren sein.

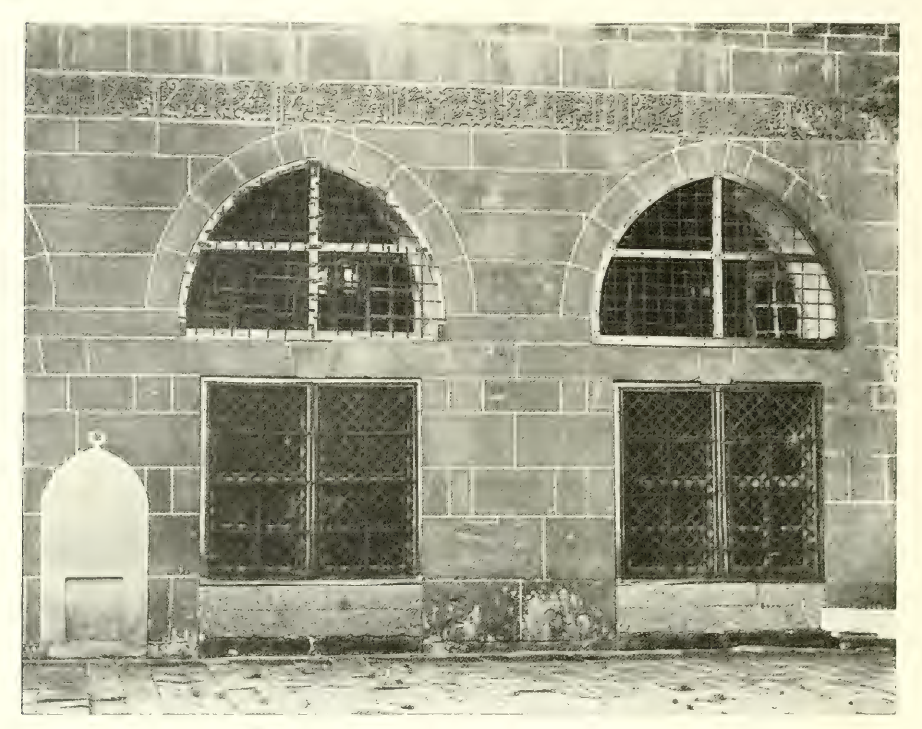


Abb. 255. Dijarbekr, Große Moschee: Fassade der eigentlichen Moschee an der Südseite des Hofes.

Der Rundbogen geht so weit, als die hellenistische Kunst reicht; ihm steht gegenüber der persische Spitzbogen. Der Kampf dieser beiden Wahrzeichen im Gebiete der architektonischen Entwicklung entbrennt erst, als der persische Islam erobernd nach dem Westen stürmt. Ist ihm das Abendland auch nicht politisch verfallen, im Gebiete der Architektur hat er äußerlich einst vollkommen gesiegt. Anders im christlichen Morgenlande. Byzanz widersteht dem Andrange und ebenso Armenien. Hier bleibt der Rundbogen weitaus vorwiegend in Geltung. Das nordmesopotamische Städtedreieck bildet den Wall zwischen Persien und der armenischen Grenze. Was Hibatallah an der Ostfassade der großen Moschee von Dijarbekr durchsetzt, ist dort im 11./12. Jahrh. ebenso auffällig wie die drei Fatimiden-Tore in Kairo inmitten der großen persischen Kunst, die in Ägypten mit den Tuluniden und erneut gerade mit den Fatimiden heimisch geworden war. Es ist daher auch für unsere Frage von Bedeutung, was Makrizi berichtet, man erzähle, drei Brüder, die Architekten waren, seien aus Edessa nach Kairo gekommen; jeder habe eines der drei großen Tore erbaut. Berchem, dem wir die erste wissenschaftlich genaue Untersuchung über die Fatimiden-Denkmäler von Kairo danken[1], konnte diese Nach-

[1] Journal asiatique 1891.

richten bestätigen erstens auf Grund der syrischen Elemente in der Architektur der Tore, dann damit, daß der Erbauer Bedr al-Djamali lange in Syrien gekämpft und mit einer syrischen Armee nach Kairo gekommen sei; das erkläre die augenscheinliche Anomalie einer fast voll-



Abb. 256. Dijarbekr, Große Moschee: Fassade der Westmadrasa an der Nordseite des Hofes.

ständig byzantinischen Mauer (d'une enceinte presque entièrement byzantine) im rein fatimidischen Kairo, wo die religiöse Architektur so viel persische Einflüsse in sich aufnahm.

Das spezifisch Syrische dieser Bauten — die Bezeichnung byzantinisch verwende ich in einem andern Sinn als es im Französischen üblich ist — steckt nun gerade darin, daß in allen drei Toren der Rundbogen allein herrschend ist, in allen Bogen nicht nur, sondern auch in den Gewölben. Als Beispiel gebe ich die Außenansicht der Bab al-Futuh, des Siegestores von Kairo, erbaut 480 H. (1087). Es tritt (Abb. 257) mit zwei Türmen vor die Stadtmauer. Der Durchgang wird beiderseits verengt durch pfeilerartige, in die Hauptmauer einbindende Vorsprünge, die im verbindenden Rundbogen eigenartig durch die mittelst einer Stufe abgesetzte Aufeinanderfolge von Wulst und Hohlkehle nach Art der attischen Basis ausgeschnitten sind. Der ganze obere Teil dieses Torbogens ist durch eine Steinwand geschlossen, die aus zwei Architraven, einem sehr schweren unteren geraden mit doppelt abgestuften Keilsteinen und einem oberen, unten segmentförmig, oben wagrecht abschließenden, auch weniger starken Architrav in glatten Keilsteinen besteht. Dieser Durchgang erhält seinen besonderen Schmuck durch eine schräge Ausweitung, die um den Bogen herum reich in flachem Relief ornamentiert ist. Ein schmaler

Randstreifen von Kreis- und Rautenfolgen, dem sich ein zweiter in Kerbschnitt angliedert, umschließt hier ein langes Feld, das durch zweistreifige Diagonalen in Rauten zerlegt wird, die von der Mitte aus nach beiden Seiten mit denselben fast von Raute zu Raute wechselnden, im Mittelstreifen vertieften, oben und unten erhaben gearbeiteten Mustern gefüllt ist: Kreise, Kreuze, Pentagramme, Muscheln, Blätter und ähnliches wechseln in bunter Folge.

Darüber sitzt ein von einem flachen Bogen aus abgestuften Keilsteinen überspanntes Gesims, das von steilen Konsolen getragen wird, zwischen denen Kassetten gebildet sind, einzelne Teile überzogen mit Flachornamenten. In den Ecken dienen kleine auf Konsolen aufsitzende hohe Pilaster als Träger. Die Seitenwände der Türme nehmen das Bogenmotiv des Portals auf; sie zeigen je eine große flache Nische, deren Bogen aufgelöst ist in eine Folge radial stehender Polster, über denen am Rande rundbogige, ausgeschnittene Lappen stehen. Ganz eigenartig ist, daß die Vorderseite der Türme nicht halbrund, sondern mit dem Bogenteil eines Kreises vortreten, der bis etwa in die Mitte des Tores reichen würde. Ebenso merkwürdig ist dann auch, daß dieses Rund nicht nach oben absetzt, sondern mit einer Kante vorspringt, die wie ein schräger Schnitt, also in Form einer Ellipse[1], quer über die Wand läuft.



Abb. 257. Kairo, Bab al-Futuh: Außenansicht.

Dieser prachtvolle Steinbau zeigt die Übergangsform zwischen der syrischen Porta aurea von Spalato und den seldjukischen Portalfassaden Kleinasiens. Die seitlichen Nischen sind an die Turmwangen verlegt. Was am Kharputtore von Amida 909/10 noch mehr zufällig und unorganisch nebeneinander vorkommt, ist hier in eine trefflich wirksame organische Einheit gebracht. Ich möchte nur beiläufig darauf aufmerksam machen, daß in den sieben Konsolzwischenräumen immer noch ein Anklang an die sieben auf die Theaterfassade zurückgehenden Nischen am Oberbau der Porta aurea vorliegen könnte.

Unter den Inschriften von Amida finden sich mehrere, die den Baumeister (?) nennen: Ubaid, Sohn des Sandjar, Muhammad, Sohn des Salama. Einmal 1228 bzw. 1236/7 nennt sich auch der Kalligraph, Meister Djaʿfar, Sohn des Mahmud von Aleppo. In Kleinasien finden

[1] Da der Schnitt ganz gerade geführt ist, wird die Kurve sehr kompliziert. Ich wähle die Bezeichnung Ellipse nur als annähernd.

sich Künstler aus Damaskus genannt, so Muhammad, Sohn des Khaulan von Damaskus als Erbauer der Fassade der Moschee Ala ad-dins zu Konia und an der Moschee von Ephesos Ali ibn Dawud, geboren aus dem Lande Sham (Damaskus).[1] Ich habe wegen des Hibatallah aus Gurgan auch einen gründlichen Kenner des Armenischen, Dr. Dashian, von den Mechitaristen in Wien, befragt. Er schreibt mir:

«Der Architekt in Mesopotamien aus dem 12. Jahrh. mit dem Namen „Hibat allah de Gurgân“, al-Gurgâni, gebürtig aus Gurgân, wie ihn die Inschrift nennt, ist wohl ein Hyrkanier, ob aber aus einem armenischen Geschlechte ist sehr zweifelhaft. Da so bestimmt „Gurgan“ geschrieben steht, ist es weder die armenische Landschaft „Gugan“ oder „Gogan“ in Waspurakan (vgl. H. Hübschmann, Arm. Ortsnamen, Abt. III, § 96) resp. das Dorf „Gugans“ bei Wan (ib. § 73), noch das Grenzland Altarmeniens „Gogarene“ = „Gugark“ (ib. § 153 usw.). Es wird das so oft erwähnte Grenzland Persiens sein, also Gurgân = altpers. Wrkāna, daher arm. Wrkan, bei den alten Griechen Ὑρκακνία, usw. (vgl. J. Marquart, Eranšahr, S. 72 ff.). Es ist aber nicht unmöglich, daß ein „Hyrkanier“ (= al-Gurgâni) doch ein Armenier gewesen sei; und sein Name „Hibat allah“ könnte am Ende eine Übersetzung des ursprünglichen Namens „Theodorus“ sein. In Hyrkanien gab es schon im 6. Jahrh. starke armenische Kolonien; die Perser ließen dort im Lande eine armenische Truppenabteilung stehen; und Sembat Pagratuni, der Ende des 6. Jahrh. Marzpan von Gurgân war, hatte schon zu sorgen, daß die Kolonisten das Armenische nicht ganz vergaßen (nach Marquart). Wirklich erobert wurde das Land von den Arabern erst im Jahre 716/7; dann wurde es islamisiert. Ob noch im 11. bis 12. Jahrh. ansehnliche armenische Kolonien existierten, weiß ich nicht genau. Einzelne Familien konnten immerhin nach Mesopotamien ausgewandert und daher den Beinamen al-Gurgâni erhalten haben. Wenn man also sonst Grund genug hat, diesen Hyrkanier Hibatallah als einen Armenier zu betrachten, so könnte man eventuell eine Erklärung dazu finden. — Mir scheint aber, er ist ein Syrer, und zwar ein Nestorianer gewesen. Speziell bei den Nestorianern scheint der Name Hibatallah gebräuchlich gewesen zu sein. Schon J. S. Assemani (Bibliotheca Orientalis usw.) erwähnt nach Bar-Hebraeus: „Hebatollae (= Hibatallah, in neusyr. Aussprache) seu Hebatallae, tres hujus nominis medici celebres, Christianus, Judaeus et Mahometanus“, dann „Sahet ebn-Hebatolla medicus“ usw. (ib. II, 311). Die beiden „Hebatolla Astrologus Poeta“ mit „Hebatalla Iudaeus“ werden nochmals erwähnt (ib. III, 1, S. 556) in der Biographie des berühmten Mediziners und Schriftstellers „Hebatollah Abulhasanus ebn-Talmid, Saëdi filius“ usw. (ib. III, 1, S. 555—6). Als „archiater“ ist er bei der Wahl des nestorianischen Patriarchen Elias II. (im Jahre der Griechen 1422 = 1111 n. Chr.) anwesend gewesen (ib. II, 449: „Abulhasanus Hebetolla Saëdi filius, cognomento Ebn-Talmid“.) Dieser „medicus christianus Bagdadensis“ stand in großem Ansehen auch am Khalifenhofe; er starb im Jahre 1164. — Einen Moment habe ich mir gedacht: vielleicht ist gerade dieser Mann der „Architekt“ des Baues im 12. Jahrh., d. h. er wird der Bauherr, resp. der Beförderer des Baues und dergleichen gewesen sein. Ob das zutrifft, weiß ich freilich nicht; Bau und Inschrift usw. sind mir unbekannt. Aber er ist „aus Bagdad“, wohl auch sein Vater Sahid. „Al-Gurgâni“ konnte am Ende auch diese Familie gewesen sein. Nestorianische Bistümer gab es in Gurgân schon im 5./6. Jahrh. (vgl. Marquart, ib. S. 61, 73, usw.). — Schließlich stand ein Syrer, ein Hyrkanier nach Mesopotamien ausgewandert, im 12. Jahrh. vielfach, wie die damaligen Verhältnisse beweisen, unter armenischem Einflusse. Früher war die syrische Kirche die Lehrerin der armenischen; später war Armenien oft die Stütze der arg bedrängten und zusammengeschmolzenen syrischen Kirchen. Speziell in Nordmesopotamien saßen Armenier und Syrer fast überall beisammen, auch Mischehen waren nicht selten. So kann dieser al-Gurgâni eventuell auch aus diesem Grunde teilweise armenisches Blut gehabt haben, auch wenn er ein Syrer war.»

[1] Forschungen in Ephesos I. S. 130 1.

Einen weiteren Fingerzeig für den Kunstkreis, aus dem der Architekt der Ostfassade herkam, könnten die der Westfassade nachgeahmten Ornamente geben. Waren die christlich-antiken Friese der Westfassade im Orient flach gearbeitet unter Beibehaltung des Schwunges in der Profilierung der Flächen, so ist an der Ostfassade auch diese Schweifung aufgegeben, die Flachornamente werden auf gerade Flächen gelegt. Das an sich ist im 12. Jahrh. kein maßgebendes Unterscheidungszeichen zwischen syrisch und persisch. In spätantiker Zeit freilich mag das syrische Hinterland früher zur Anordnung der Ornamente an geraden Flächen geneigt haben, als Persien; man vergleiche die Ornamentfriese nordsyrischer Kirchen bei Vogüé und Butler mit den Friesen an der Mschatta-Fassade. Immerhin habe ich wenigstens von den Friesen des Hibatallah eher einen syrischen als einen persischen Eindruck. Das liegt aber wahrscheinlich mehr an den Ornamentmotiven in plastischer Dekoration aus den Jahrhunderten um 1000 herum und ihrem Schnitt. Als spezifisch syrisch sehe ich die Tore von Kairo (Abb. 257) an, als spezifisch persisch die Tulunornamentik und den Schmuck der Fatimidenmoscheen in Kairo (Abb. 126, 265), abgesehen von Abbasidenbauten in Mesopotamien selbst, wie Makam Ali (Abb. 306).

Am oberen Rande des unteren Epistyls (Taf. XIV/V) ist an Stelle der Palmetten eine dünnstielige Ranke getreten, die sich in zwei Lappen einrollt, von denen der eine breit halbmondförmig wird und bisweilen sonderbare Ausladungen ansetzt. Sehr bezeichnend ist auch der die Gabelung der Ranke überspannende kleine Rundbogen. Noch merkwürdiger ist die Bildung der Ranke unter den in Blätter verwandelten Konsolen desselben Epistyls. Auch hier der dünne Rankenstiel; er rollt sich jedoch trompetenartig und mit zwei Wirbelenden ein.

In diesem Zusammenhange möchte auch noch auf die geometrischen Ornamente hinzuweisen sein, die zuseiten der Tiernische des Kharputtores erscheinen (Taf. III, 1). Auf dem Keilstein über der Nische selbst erscheint das Hakenkreuzmuster.[1] Zu beiden Seiten unten sind am dritten Quader von der Kante links ein, rechts zwei Ornamentquadrate geritzt. Links sind zwei Herzformen in der Diagonale durcheinandergesteckt; an den Enden und ebenso in der andern Diagonale Kreisschlingen, in der Mitte ein Sechseck. Rechts erscheint zweimal ein Quadrat, durchsetzt von einer Raute, die einmal geradlinig, einmal in Wellenlinien gebildet ist, im letzteren Falle Doppellinien. In der Mitte einmal ein Wirbel, dazu am Rande Halbbogen. Die treffendste Analogie für diese Ornamente findet man etwa 50 Jahre früher an dem aus Bagdad stammenden Minbar von Kairuan[2], nur sind dort die Ornamente in durchbrochener Arbeit aus Holz gebildet. — Neben der Säulennische Taf. III, 2 fallen rechts oben Ornamente auf, wie ein Quadrat gebildet aus Hakenkreuzen mit Rosettenfüllung, ähnlich den Mustern ohne Ende an den Säulenschäften der Westfassade (oben Abb. 78, 2). Daneben sind Trauben gemeißelt und darüber ein profilierter Knopf. Alle diese Ornamente sind kaum wie die griechischen Inschriften daneben älteren Bauten entnommen, sondern vom islamischen Steinmetzen wie zum Spiel ausgeführt.

2. DIE EIGENTLICHE MOSCHEE.

Die große Moschee von Dijarbekr bildet einen rechteckigen, 71×30 m großen Gebäudeblock. An den Schmalseiten des Hofes stehen sich zwei Fassaden gegenüber, an den Langseiten liegen im Norden zwei Madrasen, im Süden die große Moschee. Ich wende mich jetzt dieser letzteren im besonderen zu: Wir sehen im Grundriß (Abb. 23, S. 44)[3] zwei dreischiffige, innen 16,20 m breite Hallen, die mit je vier Pfeilerpaaren zulaufen auf ein mittleres Hauptschiff, in dem nur zwei paar Pfeiler stehen. Sie sind bei gleicher Breite (1,20 m) um einen halben Meter stärker als die quadratischen Pfeiler der beiden Seitenhallen. Alle Pfeilerreihen setzen an den Mauern

[1] Vgl. darüber oben S. 159.

[2] Kunstchronik, XVIII (1906/7), Sp. 356 f. Vgl. Jahrbuch d. preuß. Kunstsamml. 1904, S. 315 und 347 und Saladin, La mosquée de Sidi Okba.

[3] Nach Angabe de Beyliés unter Aufsicht van Berchems gezeichnet.

mit Pfeilervorlagen an; zwischen diesen sind die Mauern geschlossen bis auf die Hofseite, wo zuseiten der beiden offenen Türen des Hauptschiffes — zwischen denen unten ein Mihrab, oben eine Kanzel zu sehen ist — je sieben, heute durch Gitter verschlossene Türen angebracht sind, die merkwürdigerweise auf die innere Pfeilerstellung keine Rücksicht nehmen sollen. Am Ende des Hauptschiffes findet sich im Süden das eigentliche Mihrab. Daneben steht der Minbar.

Diese Plandisposition der Moschee weicht völlig ab von der im Süden der islamischen Welt gebräuchlichen Art. Die Amr-Moschee in Fustat, die großen Moscheen in Kairuan und



Abb. 258. Baalbek, Moscheeruine: Vorhof und Südhallen

Cordoba, die al-Azhar in Kairo — um nur die ältesten zu nennen — zeigen alle einen Wald von Säulen an der Kiblaseite des Hofes, kaum daß die Säulen in dem auf das Mihrab selbst zulaufenden Streifen etwas weiter auseinander gestellt sind. Und auch der persische Moscheentypus mit Pfeilern statt der Säulen, also die Moscheen in Samarra und Abu Dolaf sowie die Tulun und Hakim in Kairo — um nur die wichtigsten zu nennen — bleiben bei diesen vielsäuligen Hauptliwanen. Da ist es nun merkwürdig, daß ein Reisender, der unsere Moschee vor der Zeit, in welche die Inschriften deren Neubau setzen, daß Nasiri Khusrau[1] gelegentlich eines Besuches von Amida im Jahre 438 H. (1046/7) berichtet, im Innern der aus schwarzem Stein erbauten großen Moschee hätten mehr als 200 Monolithsäulen gestanden, auf ihnen Steinbögen und darüber eine zweite Säulenreihe: „Au-dessus du sommet des arcs s'élèvent de nouvelles

[1] Ed. Schefer, traduction, p. 28.

colonnes et une autre rangée d'arcs sont bandés au-dessus des grands arcs du rez-de-chaussée.“ Nasiri Khusrau beschreibt das Innere der Moschee; wenn ich Berchems Übersetzung oben S. 52 genau nehme, so steht im oberen Stockwerk eine Säule über der unteren Bogenspitze. Wahrscheinlich waren oben doppelt so viel Säulen, d. h. halb so große Bogen, und dazu stimmt, daß sie in Gegensatz zu den „großen“ Bogen des Erdgeschosses gesetzt werden. Es kann sich daher schwerlich um die Hoffassaden handeln, auch deshalb nicht, weil Nasiri Khusrau zuerst die Dächer über dem Innern der beschriebenen Moschee als solche mit je zwei Schrägen reich stilisiert und bemalt schildert und dann erst auf den Hof mit seinem runden Wasserbecken übergeht. Die Hofarkaden erwähnt er überhaupt nicht. Nasiri Khusrau spricht ausdrücklich von der großen Moschee, daher schwerlich von der Marienkirche (vgl. oben S. 187 f.); es wird also notwendig anzunehmen sein, daß der ursprüngliche Bau derselben auch in Amida der gemeingültige, von Muhammeds Moschee in Medina ausgehende war.

Um eine Vorstellung dieses Moscheentypus zu geben, bilde ich hier nach einer Aufnahme van Berchems die Ruine der Moschee in Baalbek (Abb. 258) ab. Wir sehen im Vordergrunde ein viereckiges Wasserbassin, an dessen Ecken noch drei Säulen erhalten sind. Zwischen ihnen hindurch sieht man eine kleine Nische, die wohl die Mittelachse der ganzen Anlage kennzeichnet. Der Pfeiler, in den sie ausgetieft ist, bildet den mittleren einer langen Reihe, die etwa der Vorderwand der Moschee von Amida entsprechen. Dahinter aber stehen nicht Pfeiler, sondern Säulen, und zwar, wie wir später sehen werden, in drei Reihen hintereinander. Man beachte die kurzen dicken Säulenschäfte, die alle oben den antiken Ablauf haben und unten im Boden stecken, ferner die massiven korinthischen Kapitelle und die glatten, auf einem Sattelstein aufruhenden Bogen aus Keilsteinen. Im Vordergrunde liegt um den Waschplatz herum der Hof. Das Dach der Moschee ist eingestürzt, die Spitzbogen sind der Breite, nicht der Tiefe nach (Amr) zu niedrigen Wänden abgedeckt. Es wird schwerlich eine zweite Säulenstellung darüber angeordnet gewesen sein. Was Nasiri Khusrau in Amida sah, läßt sich — wenn ich nur gut erhaltene ältere Anlagen in Betracht ziehe, also auch Damaskus weglasse — nur in Cordoba belegen, wo tatsächlich über den unteren starken Säulen noch Zwergsäulen oder Pfeiler mit Pilastervorlagen aufragen. Ihnen entsprechen dann auch Doppelbogen übereinander. Auch in der ersten Moschee von Amida waren nach Nasiri Khusrau die oberen Säulen niedriger; es ist daher vielleicht zulässig, sich den Vorläufer der heutigen Moschee im Aufbau nach dem Muster von Cordoba vorzustellen. Ich verzichte darauf, eine Abbildung beizugeben, weil das Innere des spanischen Denkmales ja allgemein bekannt ist. Die hier wiedergegebene Moschee in Baalbek wird uns noch in anderer Beziehung wertvolle Parallelen für Amida liefern.

Suche ich nun in Amida nach Resten jener älteren Moschee, der seit 484 H. (1091) ein Neubau folgte, dann bieten sich zunächst die beiden Fassaden der Hofschmalseiten dar, weil sie zweigeschossig sind, was gegenüber den eingeschossigen Seitenhallen der jetzigen Moschee etwas auffällt. Doch können diese Wände, die aus alten Resten aufgebaut bzw. solchen nachgeahmt sind, niemals frei im Innern eines Moscheenraumes gestanden haben; eher würden sie, wie oben gesagt, für die Ikonostasis oder Fassade einer Kirche zulässig sein, denn sie wurden von allem Anfang an als Wandverkleidung geschaffen. Vielleicht daß einzelne von ihren Kapitellen aus der alten Moschee stammen. Dagegen gibt es eine Arkadenreihe am Nordrande des jetzigen Hofes, die, wie sie dasteht, aus der 1046/7 von Nasiri Khusrau gesehenen alten Moschee stammen könnte (vorausgesetzt, daß er nicht überhaupt die Marienkirche meint):

DIE NORDARKADE.

Die Nordseite des Hofes wird von zwei Madrasen eingenommen. Die eine (Taf. XIII, 1 und Abb. 256) an der Westseite zeigt eine ähnliche in ihrer Flucht mit dem Hofrand zusammenfallende Fassade wie die eigentliche Moschee gegenüber. Sie stammt nach der Inschrift aus dem Jahre 935 H. (1528/9) und ist in allem offenbar ihrem Gegenüber nachgeahmt. Nach

sieben vergitterten bzw. vermauerten Türöffnungen folgt zuerst der Haupteingang zum Hofe. Dann die zweite Madrase (Taf. XX, 2 u. Abb. 259). Diese aber steht mit ihrer Fassade nicht am Hofrande selbst, sondern tritt weit zurück. Die Flucht des Hofrandes halten vielmehr lediglich zehn Bogen fest, die auf neun Säulen zwischen zwei Eckpfeilern ruhen. Ob diese nun als eine Art Vorhalle für die dahinter liegende Mauer geplant oder unabhängig davon als Abschluß des Hofes gedacht waren, läßt sich nicht auf den ersten Blick entscheiden. Die Steinmadrasa dahinter stammt aus dem Jahre 625 (1228), die Arkadenreihe dagegen sieht weit älter aus, ist auch, scheint es, in keiner Weise mit der Madrasa verbunden. Die Tafel XX zeigt diese Arkadenreihe in ihrer vollen Ausdehnung. Über kurzen dicken, auf zwei Steinstufen stehenden oder in drei Stufen steckenden Säulen mit antikem Ablauf sitzen schwere Kapitelle, die Spitzbogen tragen. Gerade im Scheitel ihrer Profilierung hört die Wand in einer Horizontalen auf. Der dritte Bogen von Osten (rechts) her ist heute das Tor eines kleinen, einstöckigen Gebäudes, dessen Fassade die Bogen durchsetzt. Sieht man von diesem



Abb. 259. Dijarbekr, Große Moschee: Nordostecke des Vorhofes.



Abb. [illegible] Dijarbekr, Große Moschee: [illegible] Nordseite.

ganz jungen Einbau ab, so stellt sich der Eindruck einer Vorhalle für die Madrasa ein, das verbindende Holzdach mag zerstört worden sein. Wichtig nun ist, daß Säulenschäfte und Kapitelle antiken Ursprunges sind (Abb. 260/1), also sehr wohl von der ersten Moschee herrühren könnten. Es ist eine allgemein bekannte Tatsache, daß das Säulenmaterial aller älteren Moscheen von antiken und christlichen Bauten genommen wurde und die Muslime erst sehr spät anfingen, selbständig Säulen herzustellen. Es würde also durchaus der normalen Erscheinung frühislamischer Moscheen entsprechen, wenn wir uns die älteste Moschee von Amida in der Art der Ruine von Baalbek als einen Arkadenhof dächten, nach Süden mit einem Wald von Säulen in der Art derjenigen, die heute die nördliche Hofarkade bilden. Man beachte, wie verwandt die Er-



Abb. 261. Dijarbekr, Große Moschee: Kapitelle der Nordarkade.

scheinung dieser Säulenflucht in vielen Einzelheiten mit den Säulen und Bogen der großen Moschee von Baalbek ist. Mehr läßt sich vorläufig auf Grund der Aufnahmen de Beyliés nicht sagen.

Wir betrachten nun die Kapitelle der Nordarkade um ihrer selbst willen. Sie fallen durch ihre großen, wuchtigen Dimensionen auf, scheinen also von einem bedeutenden Monumentalbau herzurühren. Es braucht wohl kaum gesagt zu werden, daß sie schwerlich importiert sind. Will man byzantinischen Import und einheimische Arbeit nebeneinander sehen, dann vergleiche man in Jerusalem die zierlichen Kapitelle des Kettendomes mit den Säulen der benachbarten Moschee el-Aksa, die von ähnlich massiver Art wie die in Rede stehenden Kapitelle von Amida und diejenigen in Baalbek sind.[1] Die Form ist in Amida und Baalbek sehr ähnlich, in der el-

[1] Kleinasien, ein Neuland, S. 129.

Aksa öfter total verschieden. Die Kapitelle der el-Aksa sind Vertreter einer jüngeren Zeit; selbst das gewöhnliche korinthische Kapitell hat dort einen abschließenden Wulst unten und fast quadratische Deckplatte. Die Kapitelle von Amida dagegen machen den Eindruck älter, d. h. vor dem 6. Jahrhundert, entstanden zu sein. Die späteren Formen der Kämpfer- und Korbkapitelle fehlen noch ganz, die korinthische Ordnung ist alleinherrschend. Die Kapitelle sind verschieden hoch, stammen also nicht alle von demselben Bau. Zwei von ihnen sind eigenartig. Es sieht aus, als wenn von den Ecken der Deckplatte Spitzen, untereinander durch Rundbogen verbunden, herabhingen. In Wirklichkeit schieben sich, Abb. 261, unter die Enden der Deckplatte eingerollte Ranken, unter denen von einer Mitte der Deckplatte zur andern Girlanden hängen, die untereinander durch den orientalischen Knoten verbunden sind. Das Motiv ist an sich spätantik und ziemlich allgemein gebräuchlich, besonders in Kleinasien und Alexandrien; gewöhnlich treten Putti als Träger der Girlanden auf, auch an Kapitellen. Die Girlande findet sich gleich dreimal an der angrenzenden Ostfassade, wo jedoch die Mittelbossen, vielleicht Figuren, weggeschlagen sind. Eigenartig ist nur die Verbindung der Kapitelle mit ihren Voluten und der Girlande zu spitzen Sporen, die geschlossene Bogen bilden. Die Neigung zur Bildung ähnlicher Sporen an den Blattenden beobachtet man auch in den koptischen Denkmälern Ägyptens.[1] Ich gebe hier Abb. 262 ein Detail der Säulenstellungen aus den Klöstern bei Sohag in Oberägypten, das in der vorliegenden Arbeit auch schon oben S. 201 zum Vergleich hätte herangezogen werden können. Man sieht ein korinthisches Kapitell ohne Deckplatte, die Blattspitze stehen wie Stacheln nach abwärts.



Abb. 262. Sohag (Oberägypten), Kloster: Kapitellbildung.

Ich setze nun die Betrachtung der eigentlichen Moschee, wie sie heute ist, fort.

Der Westflügel ihrer Fassade ist nach den Inschriften 484 H. (1091/2) von Malik-shâh, der Ostflügel 550 H. (1155/6) von Mahmud ibn Ilaldi erbaut. Das Hauptschiff in der Mitte (Taf. VIII, 1) ist an der Fassade nicht datiert, an Stelle der Inschriftfriese erscheinen dort die höheren Torbogen, begleitet von (wohl ganz moderner) Muschrabyenpatronierung. Der Mitteltrakt kann also zwischen 1091/2 bis 1155/6 oder vor dieser Zeit entstanden sein — oder später? Die Quadern sind weder mit denen im Osten noch mit den westlich anstoßenden bündig, obwohl beide Flügel im Niveau der Lagerfugen genau übereinstimmen. Ich urteile freilich nur nach den weißen Strichen in Abb. VIII, 1, die aber nach einzelnen Detailaufnahmen tatsächlich mit den wirklichen Fugen identisch sind. Da fällt nun auf, daß sowohl von links wie von rechts etwas unter der Höhe des Türsturzes Steine der Seitenfluchten in die Fassade des Mitteltraktes einspringen. Danach scheint doch der Mitteltrakt zuletzt gebaut zu sein. Wie dem auch immer ist, jedenfalls stehen wir vor einer sehr sonderbaren Bauführung. Sie kann nur verstanden werden, wenn der Ostflügel nicht als nachträglich notwendig gewordene Erweiterung

[1] Vgl. auch meine „Koptische Kunst", Nr. 7356, Taf. IV.

des Westflügels geschaffen wurde — man vergleiche nur, wie sich die Moscheen in Fustat und Cordoba allmählich durch Agglomeration erweitert haben, sondern wenn das Ganze von vornherein einheitlich entworfen war und dann in Teilstücken gebaut wurde. Die einfachste Lösung wäre freilich, wenn der Bau, der dem heutigen vorausging, dessen Plandisposition (S. 44) gezeigt hätte und man 1091—1156 nur die baufälligen Teile allmählich durch neue ersetzt hätte. Wenn es aber richtig ist, den Bericht des Nasiri Khusrau vom Jahre 1046/7 auf unsere Moschee zu beziehen und der ältere Bau den Typus des Säulenwaldes hatte, dann müßten wir eine andere Lösung für das Problem der Bauführung suchen.

Es gibt eine Stelle bei Samhudi, die bezeugt, daß es schon in der Zeit Walids (705—15) zwei Bautypen für die Moschee gab. Walid, der bereits die Moschee in Damaskus erbaut hatte, als er auf einer Pilgerfahrt die neue Moschee in Medina sah, rief aus: „Welcher Unterschied zwischen meiner Moschee und der eurigen.“ Worauf man ihm antwortete: „Wir haben nach Art der Moschee, ihr aber nach Art der Kirchen gebaut.“ „Nach Art der Kirchen“, das muß man zugeben, trifft als Charakteristik auch für unsere Moschee zu: zwei Pfeiler-Basiliken, auf ein Querschiff zulaufend, das ist eine Raumdisposition, die seit dem Aufschwunge der Kirche im 4.—5. Jahrhundert gar nicht selten gewesen sein dürfte. Sie entstand wahrscheinlich so, daß man zunächst am Grabe eines Märtyrers ein Martyrion mit Kuppel erbaute und dann, als der Zudrang der Andächtigen wuchs, Basiliken hinzufügte. Man denke daraufhin Baukomplexe wie die Grabeskirche in Jerusalem vor Modestus, die Bauten des Paulinus von Nola, die Menasstätte, die „Doppelkirche“ in Ephesus und besonders das Simeonskloster in Nordsyrien durch.

Läge nicht die zweideutige Nachricht des Nasiri Khusrau vor, dann könnte man annehmen, daß im Grundriß der heutigen Moschee eine solche Erinnerung an das einstige christliche Heiligtum stecke. Man müßte beim Erwägen dieser Möglichkeit von einem im alten Amida hochverehrten und dort bestatteten Märtyrer ausgehen. Über einen solchen ist jedoch meines Wissens nichts bekannt. Dagegen berichten die Annalen vom Jahre 629, daß Kaiser Heraklius, der die Sasaniden aus Mesopotamien verjagte, in Amida die große Kirche zu bauen befohlen habe und daß diese im Jahre 770 durch die Fürsorge des Episkopus Georgius Periodeuta und des Archidiakons Thomas wieder hergestellt wurde. Ob das die Thomaskirche ist, von der Wakidi sagt[1], sie sei unter den Christen und Muslimen geteilt worden? Mit der letzten Angabe wird der Weg gewiesen, den wir ohne den Wunsch, alle Möglichkeiten zu erörtern, sofort hätten betreten können. Denn was hier von der Hauptkirche Amidas berichtet wird, ist eine in erster Linie von Damaskus her bekannte Tatsache. Ob nun eine grundlose Übertragung auf Amida stattgefunden hat oder nicht, jedenfalls ist es sehr bemerkenswert, daß der Grundriß der Moschee von Amida übereinstimmt mit dem der großen Moschee von Damaskus (Abb. 263)[2], die von den Erbauern der Moschee in Medina dem Walid ins Gesicht als nach Art der Kirchen erbaut bezeichnet wurde. Der Plan unserer Moschee könnte also sehr einfach die Nachahmung desjenigen von Damaskus sein. Das würde die durch Nasiri Khusrau wie durch den Mangel eines bedeutenden Märtyrerheiligtums in Amida geschaffene Schwierigkeit einer anderen Deutung des Problems erklären.

Es gibt noch ein drittes Beispiel dieses seltenen Moscheentypus, den großen Bau am Fuße des Burgberges von Ayasoluk, die im Jahre 1375 von dem Aidiniden Isa I. erbaute große Moschee des alten Ephesos. Ihr Plan sei hier Abb. 264 neben den von Damaskus gestellt zum Vergleich mit Amida. Man sieht, Amida steht Damaskus in dem Verhältnis der Dimensionen des Hofes sowohl wie der Moschee selbst sehr nahe, entgegen Ephesos, das sich als eine freie Umbildung desselben Typus erweist. Der langgestreckte Hof ist fast quadratisch geworden, ebenso die Seitenhallen der Moschee. Dagegen stimmen Damaskus und Ephesos in den ringsumlaufenden Arkaden des Hofes und der Anlage der seitlichen Zugänge unmittelbar vor

[1] Assemani, Bibl. orient., II, p. 102, 114 (nach Ritter, Erdkunde, XI, S. 32).

[2] Es kommt zum Vergleich nur der mittlere Teil der Damaskusmoschee in Betracht.

der Fassade überein; in Amida stehen an den Schmalseiten die beiden höchst sonderbaren Fassaden mit ihren verschiedenen Durchgängen. Ephesos und Amida schließen sich zusammen

Abb. 263. Damaskus, Große Moschee: Grundriß.

durch die Mauerflucht mit zahlreichen Türen entgegen der Säulenfront an der Fassade von Damaskus. Im Innern der Moschee stehen sich Damaskus und Ephesos nahe dadurch, daß sie den Mitteltrakt durch Kuppeln eindecken, Amida dagegen das Holzdach der Seitenhallen auch hier beibehält. Bezüglich der Seitenhallen stellt sich Amida in der Dreischiffigkeit neben Damaskus, Ephesos bleibt allein mit seinen zwei Schiffen. Manches in dieser wechselnden Bauart hängt von den absoluten und relativen Dimensionen ab; der Baukomplex in Damaskus hat 132×38 m, in Amida ca. 71×46,20 m, in Ephesos ca. 50×56,53 m.

Ich gehe bei der Einzelbetrachtung der Moschee von Amida zunächst aus vom Äußern. Die langgestreckte, fast völlig schmucklose Fassade (Taf. VIII/1) ist zwischen 1091—1156 entstanden. Was bedeutet

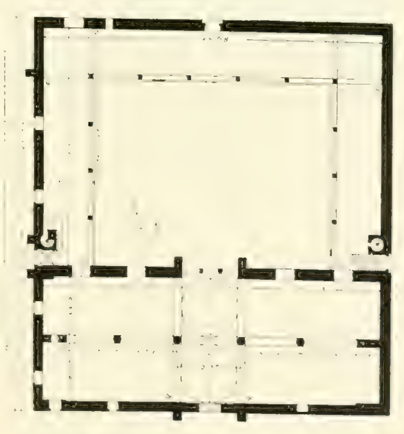


Abb. 264. Ephesos, Große Moschee: Grundriß.

diese Tatsache in der Geschichte der islamischen Baukunst? War man damals wirklich noch nicht über diese kahlen Mauern mit dem Inschriftbande hinaus? Es ist sonderbar genug, daß man einige Jahre nach dem Baubeginn ein Prunkstück wie die westliche Maksura danebenstellt. Hatte der Islam damals noch keinen eigenen Schmuckstil, mußte er zur Antike und ihrer Nachahmung greifen, um über die einfache Zweckform, die in der Vorderwand der Moschee vorliegt, hinaus zu großdekorativer Wirkung vorzudringen?



Abb. 265. Kairo, Moschee el-Akmar: Fassade.

Um diese Fragen zu beantworten, muß ich etwas weiter ausgreifen. In demselben Jahre, in dem neben dem kahlen Westflügel der Moschee die üppige spätantike Säulenfassade vollendet wurde, entstand in Kairo eine Moscheenfassade, die im Reichtum ihrer dekorativen Motive selbst neben den reichen seldjukischen Fassaden des 13. Jahrhunderts in Kleinasien und dem Übermaß von Schmuck an den späteren Bauten des Islam bestehen bleibt. Ich gebe hier eine Abbildung davon Abb. 265.[1] Dargestellt ist die im Jahre 519 H. (1125) von dem Fatimidenvezier al-Ma'mun in Kairo erbaute Moschee, die heute el-Akmar heißt. Diese Wand bildete die äußere Westwand des Hofes der Moschee; sie war völlig durch allerhand Buden verstellt, als zuerst Berchem die Inschriften unter der Tünche hervorkratzte und dann Franz-Pascha und ich auf die Freilegung drangen. Ein Mittelrisalit

[1] Nach einer Aufnahme, die ich Direktor Herz-Bey verdanke.

zeigt neben der großen Nische des Haupteinganges unten kleinere Nischen, darüber ein Stalaktitenfeld und oben eine Flachnische. Der linke Seitenflügel endet mit einer Stalaktitenkonsole an der Ecke und zeigt über seiner Portalnische Ornament-Rauten und ein zierlich durchbrochenes Fenster neben zwei anderen fast zerstörten Motiven. Es ist ja möglich, daß die Moschee in Amida einst an der Nordseite anstelle der beiden Madrasen eine ähnlich reich geschmückte Fassade hatte. Diese wird dann aber kaum der el-Akmar in Kairo ähnlich, sondern wie die Ostfassade nachgeahmt gewesen sein der antiken Säulenwand im Westen. Wenn also die Akmar-Fassade nicht das Allgemeinvermögen der Kunst des Islam um 1125 repräsentiert, dann wird sie wohl eine Schöpfung des Kairiner Zweiges sein? Auch das ist nicht der Fall. Die koptische Kunst war nur in dem, was sie von Asien übernommen hatte, ein Vorläufer des Islamischen. Im übrigen spielt sich die Entwickelung der islamischen Kunst ganz im Innern von Vorderasien ab; was wir in Ägypten sehen, und so auch die Akmar-Fassade, sind Ausstrahlungen dieser Bewegung. Daß dieses Werden sich nicht etwa in Amida vollzieht, belegt eben die Moschee, die wir hier monographisch behandeln. Ebensowenig wie Konstantin von Rom aus der christlichen Kunst den großen Anstoß gab — er stellt den Konstantinsbogen genau so zusammen wie Malik-shāh die Westwand — ebensowenig ist der Anstoß auf dem Gebiete der islamischen Kunst vom nordischen Grenzlande Mesopotamiens ausgegangen. Was man dort um 1100 konnte, zeigt Amida, was aber im Zentrum geleistet wurde, zeigt glänzend el-Akmar. Man lasse sich nicht durch ihr Material täuschen. Sie ist die älteste Steinfassade in Kairo. Aber ihre Dekoration ist gewiß nicht in Stein entstanden, sondern das Resultat einer uralten Entwickelung, von der wir nichts wissen und wissen können, weil ihre Spuren infolge der Vergänglichkeit des Materials fast vollständig verschwunden sind. Jetzt, wo man anfängt, neben Antike und altem Orient auch die Denkmäler von Buddhismus, Christentum und Islam zu beachten, tauchen allmählich auch die Umrisse einer Kunstentwickelung auf, die noch vor kurzem niemand ahnte und die heute noch sehr natürlich von den im Schulglauben an Hellas und Rom Aufgewachsenen geleugnet wird: es zeigt sich, daß neben der Treibhauskunst dessen, was wir Altertum nennen, neben den Kulturen am Nil, in Mesopotamien und dem griechischen Insellande, der alte allgemein herrschende volkstümliche Strom in Asien weiterläuft, daß er zur Zeit des Verblühens der ägyptisch-assyrischen und griechischen Kulturen wieder die Oberhand gewinnt und durch den Islam sich zur extremsten Eigenart entwickelt. Die Ornamente der Akmar-Fassade gehen auf Stuck, Holz, Bronze zurück; neben Assyrischem und Antikem setzt sich stark auch schon der erneute alte Geist des abstrakt Ornamentalen durch, und die türkischen Elemente, die diese Wandlung in dem alten Kernlande des Orients, dem südlichen Mesopotamien herbeiführen, sind damals, als die Moschee el-Akmar und die große Moschee in Amida entstehen, bereits Sieger oder wenigens auf dem besten Wege, es zu werden. Was wir in Amida vor uns haben, ist von diesem großen Strome noch unberührt. Dort steckt man noch, unbeirrt durch die neuen Dekorationssysteme, in der Steinkonstruktion, oder man greift zurück auf die antiken Denkmäler des Landes. Es mag sein, daß ein gut Teil dieser Zustände durch das landesübliche Baumaterial, den schwer zu bearbeitenden Basalt, mitverschuldet ist. Man begnügt sich oft einfach damit, ihn durch Streifen weißen Steines dekorativ zu durchsetzen.

Die Mitte der Fassade wird gekennzeichnet durch eine Nische.[1] Der Fall ist nicht vereinzelt; auch die Ruine von Baalbek (Abb. 258) zeigt an derselben Stelle eine Nische. Es handelt sich wohl um ein für die im Hofe Betenden bestimmtes Mihrab.[2] Man sieht, daß sie in Amida mit Stalaktiten abschließt und darüber ein Holzbalken gelegt ist. Auch dafür gibt es Parellelen. Ich bilde hier, Abb. 266, das Mittelstück der Eingangsfassade des Hofes in der Universität in Kairo, der berühmten Azhar-Moschee ab, deren Kern 970—972 erbaut ist. Auch

[1] Daß Texier Abb. 248 da eine Tür zeichnet, ist wohl eines seiner vielen Versehen.

[2] Es war oben S. 245 f. davon die Rede, daß auch die Christen der ältesten Zeit solche Hofapsiden kannten.

hier erscheint in der Mittelachse, die zugleich durch den Haupteingang gekennzeichnet ist, der Balkon. Er entspricht wohl dem Minbar im Innern der Moschee.

Die Fassade der Azhar-Moschee kann auch weiter leiten in der Betrachtung der Seitenteile der Fassade von Amida. Man sieht den Haupteingang im Perserbogen ähnlich dem englischen Tudorbogen gewölbt und daneben dieselben Bogen, heute durch Mauern geschlossen. Darüber sind zu beiden Seiten Flachnischen mit dem Perserbogen gebildet, dazwischen, wie unten im Zwickel, eine Rosette. Von alldem findet sich nichts an der rechten Hälfte der Fassade von Amida, die 1091 von Malik-shâh errichtet ist. Dort herrscht der Spitzbogen aus Kalksteinen statt des gemauerten Perserbogens und angewendet nicht um seiner selbst willen, sondern mehr als Entlastung für den geraden Steinbalken, dessen Konstruktion mit dem mittleren Keilstein bereits erwähnt wurde. An Stelle dieser Art ist gegenüber am linken Flügel von 1155/6 ein einziger, an den Enden aufliegender Steinbalken getreten, dazu an einer Tür (Taf. XII/2) ein Fassadenschmuck, der zurückleitet auf die Azhar-Fassade. Auch an dem Bau des Ilaldi sind seitlich Flachnischen an



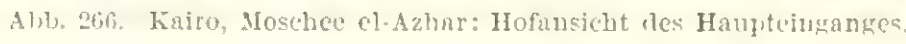


Abb. 266. Kairo, Moschee el-Azhar: Hofansicht des Haupteinganges.

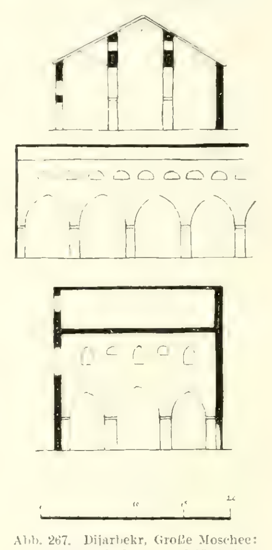


Abb. 267. Dijarbekr, Große Moschee: Schnitte. Vgl. den Grundriß S. 44.

gebracht, nur zeigen sie im Gegensatz zur persischen Art der Azhar den syrischen Typus, den wir schon von den Mauern und Toren her kennen.

Über die innere Ausstattung der Moschee ist nichts Näheres bekannt. Die Höhengliederung und das Dach betreffend, Abb. 267, können wir das in den Schnitten Gegebene lediglich als wahrscheinlich bieten. Das auf die Kibla zulaufende Hauptschiff sieht man in seiner Außenerscheinung gut in Taf. VIII, 1. Es hebt sich um eine volle Geschoßhöhe über die Seitenhallen heraus und wird durch umlaufende Fenster, die nach der Photographie rundbogig sind, nach Beylié aber im Innern so erscheinen, als wenn halbrunde Öffnungen (arab. ṭâq) mit spitzbogigen Fenstern wechselten. Die Decke soll im Innern flach sein. Über dem Dachgiebel sieht man in Taf. VIII, 1 das Minaret. Davon später. Die Seitenflügel sind durch ein gemeinsames Dach eingedeckt, dessen Gebälk im Innern offen sein muß, so daß Beylié da den Eindruck von drei einzelnen Dächern gewinnen konnte. Es scheint das in der Tat die ursprüngliche Dachform gewesen zu sein. Dafür spricht fürs erste die Deckenbildung in der großen

Moschee in Damaskus. Ich gebe hier Abb. 268 eine Aufnahme, die Berchem gleich nach dem Brande von 1893 gemacht hat. Wir stehen in der östlichen Seitenhalle, deren Säulen damals einstürzten. Man sieht quer vor sich das auf die Kibla losgehende Hauptschiff mit der Kuppel. Auf den Quadern der uns zugekehrten Wand erscheinen im Verputz noch die drei Dachgiebel. Sieht man durch die Bogen hindurch, dann steht da noch ganz hinten die Giebelwand im Mittelschiff aufrecht. Man kann am Mangel einer horizontalen Teilung an dieser Giebelwand feststellen, daß der Dachstuhl offen gewesen sein muß.[1] Dagegen war er, wie ich einer alten Aufnahme von Bonfils entnehme, in den Seitenschiffen durch eine horizontale Decke dem Blick entzogen. Man sieht in Abb. 268 auch deutlich, daß an den Längswänden der Seitenhallen Reihen rundbogiger Fenster hinlaufen, die ebenso über den Säulenarkaden des Innern festgehalten



Abb. 268. Damaskus, Große Moschee: Innenansicht nach dem Brande von 1893

sind. In der inzwischen im Innern neu aufgebauten Osthalle sind dagegen heute, wie auch eine Aufnahme Oppenheims belehrt, Säulchen (mit zu Konsolen umgebildeten Bogen) über die unteren Arkaden gestellt, so daß jetzt der Anblick zustande kommt, wie ihn Nasiri Khusrau für die Moschee von Amida vom Jahre 1046/7 beschreibt. Man darf daraus noch nicht schließen, daß die Moschee von Damaskus in diesem Motiv Vorbild für Amida gewesen sei.

Hier ist nun vielleicht der Ort, einer Moscheenruine Erwähnung zu tun, die Legationsrat Freiherr von Oppenheim in Harran photographisch aufgenommen und Sachau schon 1883 beschrieben hat.[2] Letzterer schildert sie als ein großes, von einer hohen Mauer eingefriedetes Viereck, wovon die östliche Begrenzungswand mit Türen und Fenstern noch erhalten sei. Wir sehen sie Abb. 269. Im Zusammenhange mit Amida-Damaskus interessieren die drei Giebel

[1] Vgl. die alte Aufnahme Berchems vor dem Brande bei Phené Spiers, Architecture East and West, p. 238.

[2] Reise in Syrien und Mesopotamien, S. 220 f.

nebeneinander. Von rechts, Norden, her beginnend, sieht man zunächst eine Mauer mit zwei Fenstern, dann ein schönes Tor mit Hufeisenbogen auf korinthischen Pilastern, umschlossen von einem schweren Fries von Rundlappen, der unten in die Horizontale umbricht. Es sei gleich gesagt, daß Sachau über diesem Tor Reste einer arabischen Inschrift sah und rechts



Abb. 269. Harran, Moscheeruine: Ostansicht.

davon, d. h. nördlich in der daranstoßenden Mauer, von einer andern Inschrift noch lesen konnte: „Unser Herr und König usw. Ṣalâḥ-eddîn hat die Erlaubnis gegeben, daß usw.“. Sachau nimmt an, daß ein Teil dieses Baues, sei es Neubau, sei es Restaurierung, aus der Zeit Saladins (1171—1193) stamme. Auf das Tor folgt dann südlich der erste Giebel mit einem hufeisenbogigen Fenster, darunter drei rechteckige; dann der zweite jetzt zum größten Teil eingestürzte



Abb. 270. Harran, Moscheeruine: Innenansicht

Giebel von gleicher Breite; Tor und Fenster haben den Einbruch veranlaßt. Nach den erhaltenen Bogenansätzen dürften sie spitz oder im Perserbogen eingewölbt gewesen sein. Daneben noch ein spitzbogiges Fenster. Es folgt der dritte Giebel, der schmäler ist und tiefer ansetzt, mit dem kleinen Hufeisenbogenfenster und drei rechteckigen Öffnungen darunter. Die Mauer geht dann noch ungefähr in der Breite eines größeren Giebels weiter und zeigt in der Mitte eine Tür. Man beachte den an der Giebelbasis durchlaufenden Stufenfries und das stellenweise er-

haltene Geison. Daß diese Fassade nicht rein antik oder christlich, sondern frühislamisch durchsetzt ist, steht wohl fest. Ob Saladin auch an ihr beteiligt ist, wird zu erörtern sein.

Wir sehen uns den Ruinenkomplex nun von innen an (Abb. 270) und beginnen wieder mit der Längsmauer des Hofes im Norden. Sie erscheint gleich rechts neben dem Bogen, der am linken Bildrande steht. Man sieht die beiden Fenster, dann das „Saladin-Tor"; die Ansätze zuseiten desselben weisen auf eine Bogenreihe. In der Tat lag hier im Norden ein Vorhof; Sachau sah noch in ihm das Wasserbassin. Das „Saladintor" erscheint wie eines der Tore mit dem abgestuften Bogen an der Amida-Westfassade und in Ephesos unmittelbar vor der Fassade; davor würden die Hofarkaden auf die Fassade der Moschee gestoßen sein. Danach muß das „Saladintor" noch zum Hofe gehören, und es muß dann auch, etwa wie in der Azhar-Moschee zu Kairo, eine Arkadenreihe als Hofabschluß vor dieser Fassade angenommen werden; der Pilaster mit dem Laubkapitell und dem Bogenansatz links am „Saladintore" weist darauf. Dann folgt nach Süden die eigentliche Moschee. Wir sehen die drei Giebel und am Ende eines jeden Ansätze von Pfeilerreihen, von denen einige Stützen rechts noch aufrecht stehen. Was bedeutet nun der Bogen links? Er bleibt in der Flucht der übrigen Pfeilerreihen.[1] Nach Sachau kann kein Zweifel sein, daß dieser Rundbogen bedeutend breiter ist als die einst angrenzenden Reihen von Spitzbogen. Wir kämen so anscheinend auf ein viertes Beispiel des Kirchentypus, der in den Moscheen von Damaskus, Amida und Ephesus vorliegt, ein Beispiel, das Amida durch die Verwendung von Pfeilern statt der Säulen besonders nahe stände. Wie die drei früher besprochenen Vertreter jeder vom andern etwas abweichen, so würde die Eigenart der Harranmoschee vor allem darin liegen, daß das dritte Schiff der Seitenhallen schmäler als die beiden nördlichen ist und die Moschee sich offenbar nach Süden noch fortsetzte. Es könnte sich also vielleicht auch um ein Beispiel des anderen Typus mit breiterem Mittelschiff handeln. Zu dieser Moschee gehört endlich auch das Wahrzeichen von Harran, ein schlanker Turm, von dem unten die Rede sein wird.

3. URSPRUNG DER BEIDEN MOSCHEETYPEN.

Im Augenblick, wo ich dieses Buch dem Drucker übergeben will, erscheint eine Arbeit über Antike, Islam und Okzident von Hermann Thiersch unter dem Obertitel „Pharos."[2] Der Verfasser ist klassischer Archäologe, hat aber jahrelang im südlichen Oriente, besonders in Alexandria, gearbeitet. Man begreift daher, daß er fortschrittlich unter Antike nicht nur, wie es traditionell ist, Hellas und Rom versteht, sondern die gesamte Kunst des Altertums, Vorderasien also und Ägypten mit inbegriffen. Trotzdem verrät sich bei ihm ein Schwanken und die Neigung, das Steuer im alten Fahrwasser zu halten, ähnlich wie in K. M. Kaufmanns 1905 erschienenen Handbuch der christlichen Archäologie, der auch meine Wege gehen wollte, ohne sich entschließen zu können, dem alten Glauben völlig abzusagen. Ausgehend vom Pharus behandelt Thiersch sehr eingehend das Minaret und den christlichen Turmbau, in einem Anhange auch die Entwicklung der Moschee. Ich gehe von diesem letzten Abschnitte aus, muß aber gleich sagen, daß Thiersch' Scheidung engerer Typengruppen nicht zutrifft. Ich setze dafür meine eigene, auf Grund vieljähriger Erfahrung gewonnene Einsicht.

Die typische Moschee des Islam tritt in zwei Arten auf, einer syroägyptischen, die auch auf Nordafrika und Spanien übergreift, und einer mesopotamischen, die durch die persisch-türkischen Statthalter auch in Kairo eingeführt wird. Die erstere verwendet als Stützen monolithe Säulen, die den spätantiken und christlichen Denkmälern entnommen wurden, die letztere gemauerte Pfeiler. Ich gebe hier für jede Art ein Beispiel.

[1] Sachau gab irrtümlich an, er wende sich mit der Front nach Osten.

[2] Bei B. G. Teubner, 1909. Vgl. meine Besprechung unter dem Titel „Antike, Islam und Okzident" in den Neuen Jahrbüchern f. d. klass. Altertum XXIII (1909), S. 354 f.

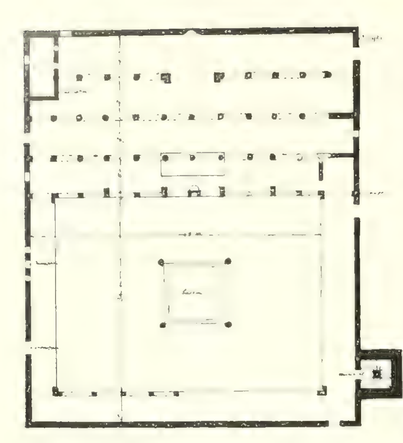


Abb. 271. Baalbek, Moschee: Grundriß.

Abb. 271 zeigt den Grundriß der Moscheeruine in Baalbek[1], von der oben S. 312 die Rede war, und in Abb. 272 eine Ansicht vom Hof aus auf den Gebetraum gegeben ist. Wir sprachen dort von den dicken, kurzen Säulen, die im Süden hinter den den Hof umschließenden Pfeilern aufragen. Es sind im ganzen drei Reihen, jede Reihe mit 10 bezw. 11 Säulen. Das ist sehr bescheiden. Nasiri Khusrau spricht in Amida von 200 Säulen, in der Amr-Moschee in Altkairo, in Kairuan und Cordoba handelt es sich um ganze Säulenwälder. Übrigens weckt schon Abb. 272, eine Aufnahme des Freiherrn von OPPENHEIM, die aus der Südostecke auf die drei Säulenreihen und die vorgelagerten Pfeilern gemacht ist, mit ihren 30 Säulen den Eindruck der großen Menge. Die Schäfte sind, soweit sie Ablauf haben, alle antik (Basen fehlen); sie sind ganz verschieden dick und hoch, ebenso die Kapitelle. Obwohl alle korinthisch, zeigen die einen richtigen Akanthus, die andern löffelförmige Blätter. Wenn die Säule zu hoch war, wurde die untere Hälfte des Kapitells weggeschlagen. Die spitzbogigen, parallel zur Kiblawand laufenden Arkaden helfen ebenfalls zum Ausgleich dadurch, daß einmal über dem Kapitell ein



Abb. 272. Baalbek, Moschee: Innenansicht von der Südwand her.

[1] Nach einer von BERCHEM zur Verfügung gestellten Aufnahme von E. FATIO. Die Aufnahme, die THIERSCH, S. 235, Abb. 420, wiedergibt, ist nicht richtig.

Sattelstein liegt, ein andermal nicht. Das Dach bestand jedenfalls aus Holz; die Moschee wäre heute ohne weiteres wieder in Stand zu setzen. Dieses kleine nordsyrische Beispiel gibt den am Mittelmeere herrschenden alten Typus prächtig wieder. In der Mitte des Hofes ist ein Wasserbecken ausgetieft (Abb. 258), an dessen Ecken drei bzw. vier Säulen als Träger eines einst über dem Becken liegenden Schirmdaches stehen. Das Minaret liegt neben dem Portal der Nordwestecke. Die Mehrzahl der Eingänge befindet sich an der Ostseite. In der NS.-Achse liegt das Mihrab, eine kleine Nische, der außen wohl durch eine Mauervorlage Tiefe geboten wird. Man blicke nochmals zurück auf Abb. 272 und wird bemerken, daß vor dem Mihrab ein breiter Bogen durch Pfeiler gebildet wird, an den sich Halbsäulen anlehnen; das bestätigt auch der Grundriß Abb. 271. Die über den angrenzenden Interkolumnien errichteten Bogen sind sehr spitz.[1] Man hat an dieser Stelle also drei verschieden weite Bogenstellungen nebeneinander. Wie der breite Mittelbogen wirkt, zeigt Abb. 272. Trotzdem die Schiffe überall gleich breit sind, wird doch durch dieses eine Motiv auf das Mihrab vorbereitet.

Ich gehe über auf den zweiten, den mesopotamischen Pfeilertypus. Abb. 273 zeigt die vom General de Beylié aufgenommene Moschee von Abu Dolaf, ca. 15 Kilometer nördlich von Samarra, also im südlichen Mesopotamien gelegen. Wir sehen einen 108 × 158 m großen Hof, auf allen Seiten umschlossen von Pfeilern, und zwar in zwei Reihen auf drei Seiten, in fünf Reihen auf der Südseite. Aus mehrfachen Gründen stelle ich neben diese Grundrißskizze gleich die exakte Aufnahme der 876—879 erbauten Moschee des von Bagdad nach Ägypten gesandten Türken Ahmad ibn Tulun in Kairo, Abb. 274.[2] Der Hof ist fast quadratisch und hat 90 × 92 m Größe. Die Zahl der Pfeilerreihen ist genau die gleiche, nur die Zahl der Stützen selbst wechselt um ein weniges. Abu Dolaf hat 149, die Ibn Tulun 160 Pfeiler, d. h. in jeder Reihe einen mehr. Verschieden ist nur die Art der Umfassung des ganzen Baues. In Abu Dolaf steht 15,80 m von der äußeren Pfeilerreihe eine durch Rundtürme befestigte Mauer, in Kairo umschließt den Innenraum eine Wand mit Türen, um die sich eine zweite äußere Mauer in einem Abstand von ca. 19 m legt. Sie hat keine Türme (Abb. 62). Das Minaret steht in beiden Moscheen an derselben Stelle, d. h. dem Mihrab gegenüber außerhalb der (inneren) Mauer; es hat quadratische Basis, der Aufstieg ist durch eine außen herumlaufende Rampe bzw. rampenartige Treppe hergestellt.[3] An der Kiblaseite fehlt in Kairo die äußere Mauer; die Pfeiler stehen vor dem Mihrab weder hier noch in Abu Dolaf weiter auseinander. Die Pfeiler sind aus Ziegeln aufgebaut und in Abu Dolaf einfach durch tief profilierte Nischen, in Kairo unten durch vier Ecksäulen, oben durch kleine, offene Arkaden gegliedert. In Kairo kommt dazu reicher Ornamentschmuck in Stuck; über ihn ist Mschatta, S. 346, gehandelt. Die Bogen sind in Abu Dolaf, soweit sie noch stehen, sehr breite Spitzbogen mit dem für Persien charakteristischen Rücksprung[4],

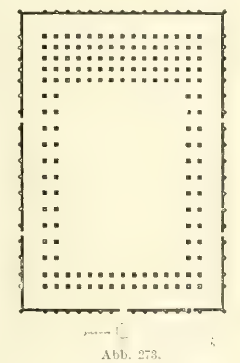
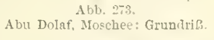



Abb. 273.
Abu Dolaf, Moschee: Grundriß.

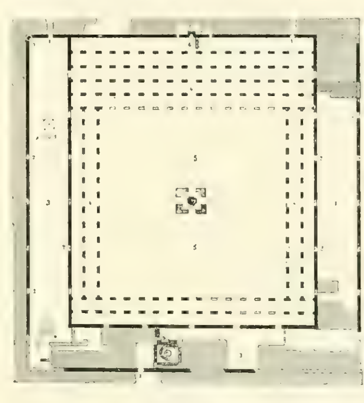


Abb. 274.
Kairo, Tulun-Moschee: Grundriß.

[1] Im Gegensatz zu Harran. — [2] Comité de conservation des monuments de l'art arabe, VII (1890), Taf. 1, S. 37 f.
[3] Vgl. dazu meine Notiz über Herzfelds Samarra, Deutsche Literaturzeitung, 1908.
[4] Vgl. Jahrbuch der k. preuß. Kunstsamml. 1904 (B. Schulz, Mschatta), S. 214 f., Herzfeld, Samarra, S. 17.

in der Tulun gestelzte, fast hufeisenförmige Spitzbogen. Beide Moscheen waren jedenfalls mit Holz gedeckt.

In beiden Gruppen, sowohl bei der syroägyptischen wie bei der mesopotamischen Art, besteht die Moschee aus einem offenen, von Lauben umschlossenen Hof, dem in der Kibla, d. h. der Richtung nach Mekka, eine gedeckte Halle angegliedert ist. Wenn wir nach dem Ursprung dieses Systems fragen, so wird jedenfalls das Nächstliegende sein, auf den Religionsstifter selbst zurückzugreifen. Für Christus war bezeichnend, daß er nicht den jüdischen Tempel, sondern die Synagoge aufsuchte; ebenso die Jünger. Hätte man sich nicht durch falsche englische Aufnahmen beirren lassen, so würden wir längst das Verhältnis von Synagoge und Kirche aufgeklärt haben, und es ständen sich nicht zwei Meinungen gegenüber, die meinige, die die Kirche von der Synagoge herleitet[1], und die von Thiersch, die den umgekehrten Weg für wahr hält.[2] Ein ähnlicher Gegensatz besteht zwischen uns auch bezüglich der Herleitung der Moschee. Muhammed flüchtet von Mekka nach Medina; es kommt also nicht die Kaaba in Betracht; vielmehr entwickelt sich erst in Medina aus seinem Hause heraus die erste Moschee. Zuerst war sie nichts als der typische Wohnhof, wie er im Orient und auch in unserem bäuerlichen Wirtschaftshof noch vorliegt.[3] Die von Caëtani in den Annali dell' Islam I, S. 432 f. zusammengestellten Nachrichten lassen darüber keinen Zweifel.[4] Wie nun Thiersch dazu kommt, zu sagen: „Das, was wir heute Moschee nennen, ist zum allerwenigsten eine Schöpfung Muhammeds, sondern erst das Resultat einer langen, nach seinem Tod einsetzenden Entwicklung, und zwar einer, die sich in der tiefen Ausgestaltung des Liwans an das Vorbild der Aksamoschee zu Jerusalem angelehnt zu haben scheint" — das verstehe ich nicht. Denn die von mir aus Sambuhis Geschichte der Stadt Medina zusammengestellten Daten[5] lassen keinen Zweifel darüber, daß die folgerichtige Entwicklung des Schutzdaches, das die unter den Sonnenstrahlen leidenden Gefährten des Propheten für den Gebetplatz verlangt hatten, zur richtigen Halle aus Palmstämmen sich ohne Einwirkung von außen her, d. h. ohne das Agoravorbild, vollzogen hat. Nicht Mekka oder die Moschee el-Aksa in Jerusalem und am allerwenigsten die Omayyadenmoschee in Damaskus haben zur Entwicklung der Moschee wesentlich beigetragen, sondern diese vollzog sich vielmehr einzig und allein von Medina aus. Dort entstand das aus dem Hof und der Halle zusammengesetzte System, von dort aus wurde es im ganzen Gebiete des Islam kanonisch. Thiersch, der wie Alois Riegl planmäßig darauf aus ist, überall antiken Einfluß nachzuweisen, geht fehl, wenn er die Einführung der Lauben um den Hof durch den Einfluß der Antike erklären will. Das Bedürfnis nach Schatten hat dazu geführt. Und ebensowenig ist Alexandria schuld, wenn der Hof quadratisch wurde statt länglich. Das ist überhaupt kein Unterscheidungsmerkmal für verschiedene Grundtypen der Moschee. Und am allerwenigsten war für die Entstehung der Halle vor dem Mihrab die Moschee in Damaskus und für diese gar das Augusteion in Konstantinopel Voraussetzung. Damit berühre ich eine Art fixer Idee von Thiersch und zugleich die Frage nach dem Ursprung jenes eigenartigen Moscheentypus, dem auch Amida angehört.

Bezeichnend für diese Abart der Moschee, wofür ich oben Damaskus als älter, Ephesos als jünger, Harran als ein zweifelhaftes Beispiel anführte, ist, daß die in der Richtung nach Mekka gelegene Halle durch ein auf die Gebetnische zulaufendes Querschiff in drei Teile zerlegt wird, von denen die seitlichen symmetrisch mehrschiffig sind. Thiersch macht die Entdeckung, daß dieser Baugedanke im Kaiserpalast am Bosporus seinen Ursprung habe und ist darauf wohl nur gekommen, weil die arabische Überlieferung berichtet, Walid (705—15), der Erbauer der großen Moschee von Damaskus, habe 200 Arbeiter vom byzantinischen Kaiser bezogen.[6] Was diese

[1] Die Religion in Gesch. und Gegenwart, I, Sp. 381. — [2] Pharos, S. 213. — [3] Vgl. darüber mein Mschatta, S. 230 f. — [4] Ausgezogen bei Thiersch, Pharos 227 f. — [5] Artikel Art (Muhammadan) in der Encyclopaedia of Religion and Ethics. Vgl. die Ausgaben Samhudis von Wüstenfeld, Abh. der Ges. der Wiss. zu Göttingen, IX, (1860), S. 60 f. — Guy le Strange, Palestine under the Moslems, p. 222, 241, 267. Journ. asiat. VII (1896), p. 193, Thiersch, Pharos, S. 214 f.

Legenden wert sind, habe ich anläßlich des Streites um den Ursprung der Ibn Tulun in Kairo gezeigt. Thiersch hätte auch das feine Ebenmaß in den Dimensionen dieser Moschee gern der „besten Tradition“ zugeschrieben und bedauert, daß die Überlieferung, welche den Baumeister der christlich ausklingenden Antike zuweise, nicht einwandfrei sei. Diese Legende ist eine Erfindung, wie vielleicht auch die Legende von den byzantinischen Arbeitern des Walid und dergleichen Sagen mehr, über deren Ursprung und Wert doch einmal ein Arabist zusammenfassend arbeiten sollte. Den arabischen Parvenüs scheinen die Kräfte in den eroberten Gebieten zu wenig standesgemäß gewesen zu sein. Die Literaten mußten alles aus dem damaligen Paris importiert sein lassen; sie wußten nicht, daß man auf diesem Umwege zum guten Teil nur die Ideen der eigenen Landeskinder zurückerhalten hätte. Thiersch bezieht sich bei seinem entwicklungsgeschichtlichen Einfall auf eine Stelle des Prokopios, De aedif. I, 10 (p. 203 ed. Bonn.), worin die von Justinian neugebauten Teile des Kaiserpalastes beschrieben werden. Nachdem Prokop das Augusteion, die ἀγορὰ περίστυλος des Palastes mit der Säule des Kaisers und dem Bouleuterion beschrieben hat, fährt er (nach einer freundlich von A. Heisenberg besorgten Übersetzung) fort:

„Wie man aber sagt, ‚den Löwen erkennt man an der Kralle‘, so werden auch dieses Kaiserpalastes Bedeutung die Leser des folgenden aus dem Vorbezirk erkennen. Folgendermaßen ist nämlich der Vorbezirk (gestaltet), den man Chalke nennt. Aufrecht stehen zum Himmel emporragend Wände im Viereck da, vier an der Zahl, in andrer Beziehung einander gleich, aber an Länge zwei, nämlich die auf der Süd- und auf der Nordseite, um ein weniges hinter den anderen zurückbleibend. Vorgelagert ist an der Ecke einer jeden von ihnen eine Art Aufbau aus sehr schön bearbeiteten Steinen, der mit der Wand vom Boden bis zum oberen Rande emporsteigt, vierseitig, aber an der einen Seite mit der Wand verbunden, nicht die Schönheit des Platzes zerstörend, sondern ihm sogar ewigen Schmuck verleihend durch eine harmonische Gleichheit. Über ihnen (den Wänden) sind acht Gewölbebogen in die Höhe geführt, von denen vier das in der Mitte des Ganzen (gelegene) Dach emporhalten, das sich in der Luft in kugelförmiger Gestalt wölbte, während von den anderen (Bogen) zwei im Süden, zwei im Norden sich auf die benachbarte Wand stützen und (δὲ) das Dach emporhalten, das zwischen ihnen als Tonnengewölbe sich erhebt.“

Danach stellt sich die Chalke, wie ich mit Heisenberg interpretiere, dar als eine Kuppel, ruhend auf vier Pfeilern, die im Norden und Süden durch breitere Tonnengewölbe verbunden waren. Das aber ist eine seit Jahrhunderten in Übung stehende, daher so gewöhnliche Konstruktion[1], daß nur die Dimensionen und die Pracht der Ausstattung die Chalke berühmt gemacht haben können. Ebensowenig ist spezifisch byzantinisch, daß man in einem Hallenhof eine Großarchitektur in einer der Achsen einordnet. Ganz ähnlich wie das Augusteion hatte auch der Vorhof der vor 532 eingeweihten Sergioskirche in Gaza ein Propylaion. Es lag am Eingang, nicht am Ausgang des Hofes, ähnlich etwa wie in der Sophia von Salonik.[2] Chorikios beschreibt diesen Bau mit seinen vier karystischen Säulen und der Lünette über dem mittleren Interkolumnium der Fassade auch im Innern ausführlich. Es krönte ihn wie in Damaskus eine Kuppel: Ἡ δὲ τῆς ὀροφῆς ἐργασία, τὸ μέσον μὲν αὐτῆς ἁψῖδες εἰσὶ τέτταρες, τετράγωνον περιέχουσαι τύπον· ὧν τὸ μεταξὺ τέτρασιν ἤρεψεν ὁ τεχνίτης κοιλαινομένοις τριγώνοις· τὸ δὲ τῶν ἄκρων ἑκάτερον μία ποιεῖ ρφαῖρα διάκενος ἐπίσης μεριζομένη.[3] Und wie sich nun Thiersch das Augusteion in seiner Einteilung mit drei Säulenreihen zuseiten der Chalke zurechtmacht, das wird er wohl selbst bei ruhigem Blute nicht halten wollen.[4]

Ich gehe nun dazu über, meine eigene Ansicht über den Ursprung des Bautypus der großen Moschee von Damaskus bzw. der Moschee von Amida auszusprechen. Abb. 263 zeigt den

[1] Vgl. mein Mschatta, S. 244. — [2] Strzygowski, Der Dom zu Aachen, S. 72.

[3] Choricii Gazaei orationes, ed. Boissonade 1846, p. 84.

[4] Vgl. zu der Frage Reber, Abh. der bayr. Akad., III. Cl., XIX. Bd., III. Abt. S. 23 f. Paspates, Τὰ Βυζαντινὰ Ἀνάκτορα, S. 239 κτλ.; Labarte, Le palais impérial de Constantinople, p. 61 f.

Grundriß der Omayyadenmoschee, wie ihn Dickie 1897 aufgenommen hat.[1] Ich stimme ihm darin gegen Thiersch zu, daß auch ich annehme, das bekannte Tor mit dem bogendurchsetzten Giebel in der Westachse der alten Temenosanlage sei gleichzeitig mit jener dreiteiligen Tür, auf der die christliche Inschrift steht und in deren Westbogen das heutige Mihrab, vor deren Mittelbogen aber die Ostpfeiler der Walid-Kuppel sowie der Nordeingang des Hofes liegen. Die Kirche, die einst in diesem Tempelbezirk eingebaut war, muß nach Westen oder wohl schon nach Osten orientiert gewesen sein, die Moschee ist es nach Süden. Dieser Gegensatz machte notwendig, für die Betonung der Kibla durch einen monumentalen Einbau zu sorgen. Näheren Einblick in die Verhältnisse vor und nach diesen Wandlungen können nur genaue Aufnahmen und Nachgrabungen gewähren. Vorläufig sei lediglich darauf verwiesen, daß die Art, wie Walid vorging, einer guten persischen Tradition entsprach. Darauf soll hier näher eingegangen werden.

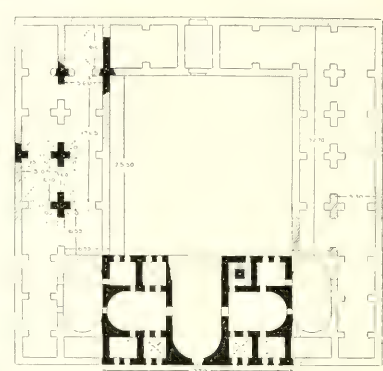

Abb. 276. Kasr ibn Wardan, Palast: Grundriß.

Abb. 275. Mschatta, Palast: Mitteltrakt.

Als ich 1904 Mschatta bearbeitete, kam ich auf eine eigenartige Raumkomposition, die zweifellos persischen Ursprunges ist, aber doch wohl erst in hellenistischer Zeit, in das ihr eigene ideale Gleichgewicht gebracht sein dürfte.[2] Ich gebe hier Hof- und Hauptbau von Mschatta (Abb. 275). Auf den Hof öffnet sich in der Achse mit drei Toren eine Fassade, die einem dreischiffigen Bau mit trikonchem Abschluß vorgelegt ist. Zu dessen Seiten liegen symmetrisch jene persischen Raumgruppen. In der Mitte beiderseits ein 18,57 × 10,31 m großer Zentralraum, hier wahrscheinlich ein offener Hof, an diesen achsial anstoßend tonnengewölbte Säle von 14,55 × 6,93 m; in den Ecken je zwei Kammern. Und nun der Schluß: Ich brauche mir eine solche Raumgruppe, quergelegt, nur als Abschluß eines Hofes zu denken, um — im Prinzip wenigstens — auf die Anordnung der Moschee von Damaskus zu kommen. Dafür aber gibt es ein Beispiel.

Abb. 276 zeigt den Grundriß des Palastes von Kasr ibn Wardan, datiert 564 n. Chr., den ich Mschatta, 239 f., besprochen habe und dessen genaue Aufnahme wir der Princeton University Expedition von 1904/5 verdanken.[3] Wir sehen einen Hof von ca. 25,50 m Quadrat und an dessen Südseite genau die beschriebene Raumgruppe; nur haben die Haupträume absidialen

[1] Nach dem Journal of the R. Institute of Brit. Architects, p. 16 f.
[2] Mschatta, S. 244. Herzfeld, Samarra, S. 7 f. — [3] Section II, part. I, p. 36.

Abschluß, und auch der mittlere Saal war gewölbt, im Erdgeschoß über der Mitte mit einem orientalischen Kreuzgewölbe, im Obergeschoß mit einer Kuppel. Im übrigen erscheinen in den achsialen Haupträumen dieselben mesopotamischen Tonnen von ovalem Querschnitt angewendet wie in Mschatta.

Ich greife nun wieder auf Damaskus zurück. Mschatta und Kasr ibn Wardan sind Ruinen, die bei ihrem frühen Verfall unberührt blieben; die Omayyadenmoschee dagegen ist heute noch eine der heiligsten Stätten des Islam. Öfter, zuletzt 1893, abgebrannt, ist sie immer wieder glänzend hergerichtet worden. Eine genaue Monographie über den Bau, die seiner Baugeschichte beizukommen suchte, fehlt noch. Weiß Gott, wie die ursprüngliche Anlage Walids aussah. Ich rechne nur damit, daß wahrscheinlich das Prinzip der Raumeinteilung im allgemeinen noch das alte ist, vielleicht auch die Anwendung von Säulen nach syro-ägyptischer Art im Gegensatz zum mesopotamischen Pfeiler von Amida. Immer wurde die Bauart der Moschee von Damaskus als außer dem Gebräuchlichen liegend empfunden, und es frägt sich, ob der Vorwurf, der Walid beim Besuch des Neubaues von Medina mit Bezug auf Damaskus gemacht wurde: „Wir haben nach Art der Moscheen, ihr aber nach Art der Kirchen gebaut", nicht, wie ich schon in einem früheren Abschnitte andeutete, wörtlich zu nehmen ist, d. h. schon die der Moschee vorausgehende Kirche der orientalischen Raumgruppierung Walids vorarbeitete. Die Kuppel würde auf das Martyrium des Johannes zu beziehen sein, die beiden Basiliken als radiale Erweiterungen. Über alles das kann nur eine genaue Untersuchung des überaus wertvollen Denkmales Aufschluß geben. Möge sie nicht zu lange auf sich warten lassen. Keinesfalls scheint mir notwendig, Byzanz für den Bautypus heranzuziehen.

In Amida liegt der Fall nicht viel anders. Solange wir nichts als ein paar flüchtige Notizen über das Innere der eigentlichen Moschee besitzen, der ganze Komplex nicht genau und kritisch aufgenommen ist, wird über ein unsicheres Raten nicht herauszukommen sein. Ich möchte mich durchaus nicht ohne weiteres mit der Annahme einer Nachahmung der großen Omayyadenmoschee von Damaskus begnügen. Vielleicht läßt sich sogar hier in Amida der Ursprung dieses Moscheentypus leichter durchblicken als in Damaskus, wo der Bericht von der Teilnahme byzantinischer Arbeiter zu den sonderbarsten Kombinationen verführt hat. Man werfe zunächst einen Blick auf den Stadtplan, Abb. 1, S. 7; es schreit nach Beachtung, daß die Ulu Djami gerade in der Kreuzung der beiden Hauptstraßenzüge liegt. Wenn ich von West nach Ost das Tor von Aleppo mit dem Tigristore gegenüber und das Kharputtor im Norden quer mit dem Mardintor im Süden verbinde, dann vereinigen sich die vier Kreuzarme gerade ungefähr in unserer Moschee. Berchem hat oben wiederholt auf Grund der Berichte arabischer Schriftsteller gezeigt, daß diese Disposition einst noch viel stärker hervorgetreten sein muß als jetzt. Es hat keine Schwierigkeit, hier im Zentrum von Amida ein bei Anlage der befestigten Stadt im 4. Jahrh. vorgesehenes Forum anzunehmen. Die Muslime hätten dann bei Besetzung des Ortes ähnlich gewaltet, wie bei der Grabeskirche in Jerusalem, wo es ihnen ebenfalls auf den säulenumschlossenen Vorhof ankam, nicht auf die Kirche selbst, die sie den Christen überließen. Das war um so eher möglich, als die Kibla sowohl in Jerusalem wie in Amida nach Süden liegt, so daß sich also die Christen nicht wie in Ägypten zwischen die Muslime und Mekka stellten, wenn diese einen Westhof okkupierten und sich dann wie die Christen nach Osten wenden mußten. Eher kam es vor, daß die Muslime den Ostteil einer Kirche in Beschlag nahmen, sich also in die Orientierung der Christen stellten. Das war ursprünglich sowohl in Jerusalem wie in Damaskus der Fall. Ich könnte mir ja auch denken, daß in Damaskus ursprünglich in die Südwestecke des alten Tempelbezirkes eine Kirche eingebaut war, die nach Osten etwa unter der heutigen Kuppel mit einem Trikonchos, d. h. nach Analogie des Deir el-abyad und des Deir el-ahmar[1] mit einem Kuppelquerschiff schloß. Aus der jetzt gänzlich verschwundenen Apsis müßte man dann in das Martyrium des Johannes im Osten gekommen

[1] Byzantinische Denkmäler III, S. XVI f.

sein, das die Muslime zuerst okkupierten. Walid baute dann diese ganze Anlage einheitlich um, d. h. Apsis und Martyrium verschwanden, und im Osten wurde die gleiche dreischiffige Basilika zugebaut, wie sie im Westen schon vorhanden war.

Ich komme deshalb nicht von dem Glauben los, in der Moschee von Damaskus stecke mehr vom antiken bzw. christlichen Bestande, als man heute auf den ersten Blick erkennt, weil auch bei dem zweifelhaften Beispiele, das dafür in Betracht kommt, in der Moscheeruine von Harran, das Antik-Christliche, scheint es, den Kern bildet. Sie ist oben S. 321 f. bereits ausführlich beschrieben. Ich komme hier nur nochmals zurück auf den großen Rundbogen, der wie ein Triumphtor inmitten der Ruine steht. Abb. 277 gibt davon eine Detailansicht, die ich ebenfalls Max Frh. von Oppenheim verdanke. Wir sehen den massiven Quaderpfeiler vom Norden her. Abb. 270 hatte die Südseite gegeben. Während diese glatt verlief, zeigt die Vorderseite eine einspringende Ecke, ausgefüllt durch einen Pilaster, der unten ausgefallen, oben aber noch



Abb. 277. Harran, Moscheeruine: Mittelbogen.

samt dem Kapitell erhalten ist. Dieses Kapitell ist ohne allen Zweifel antik bzw. christlich; es zeigt denselben Typus, den wir in Amida herrschend fanden mit den unter die Ecken herabhängenden Girlanden, die sich an der Mittelbosse durch einen Knoten zur Korona schlingen, worin ursprünglich das Kreuz gesessen haben mag. An der Deckplatte eine Ranke. Die Doppelreihe von Akanthus zeigt durchaus antiken Tiefschnitt. Ich glaube, daß dieses Kapitell den Beispielen in Amida gleichalterig ist und möchte es nicht später als in das 4. Jahrhundert datieren.

Was bedeutet nun der Bogen, inmitten von Pfeilerreihen stehend, die durch Hufeisenbogen verbunden waren, an deren Ursprung Kämpfer mit demselben Blattwerk herumlaufen wie am „Tore des Saladin", das also vielleicht nur in seinem Oberbau aus späterer Zeit herrührt? Der Pilaster mit dem Girlandenkapitell wird wohl auch einen Bogen getragen haben, er war nach Norden gerichtet. Ich kann mir diese ganze massive Architektur nicht gut anders als in Verbindung mit einer Kuppel oder einem Gewölbe denken und komme so auf eine Konstruktion von der Art der Omayyadenmoschee in Damaskus.

4. DAS MINARET.

Für die Frage nach der ursprünglichen Bedeutung des Platzes, auf dem heute die Ulu Djami steht, ist von Bedeutung, ob das Minaret, das in Taf. VIII, 1 über das Dach des mit Mihrab und Minbar versehenen Hauptschiffes emporragt, zum Baukörper der Moschee gehört oder nicht. Man möchte glauben, daß es unmittelbar südwestlich an dieses Hauptschiff, vielleicht in den westlichen dreischiffigen Flügel, eingebaut ist. Darin bestärkt die Zeichnung Texiers Abb. 248, die vom Nordwesten her aufgenommen ist. Man sieht vor sich das Hauptschiff; es hat statt der kleinen Kibla eine niedrige Tür, unter den Dächern sieht man Balkenköpfe, der Brunnen hat ein Gitter. Das Minaret steht unmittelbar hinter dem Dachfirst des westlichen Dreischiffes an der Wand des Hauptschiffes. Es war schon oben davon die Rede, daß Texier aus dem Gedächtnisse zeichnet: unter anderem gibt er überall an der Südfassade Rund- statt Spitzbogen (Abb. 255). Es wird daher nicht überraschen, wenn festgestellt werden kann, daß auch das Minaret eine ganz andere Situation hat.


Abb. 278.
Dijarbekr, Große Moschee: Ansicht von Südwesten.


Abb. 279. Dijarbekr, Große Moschee: Ansicht von Südosten.

Man beachte: bei Texier trägt es ein Pyramidendach, heute steht ein dünner Zylinder mit konischer Spitze auf seiner obersten Plattform, die von einer Balustrade umschlossen scheint. Das oberste Stockwerk hat offenbar auf jeder Seite einen Rundbogen, bei Texier ist er offen, bei Beylié ist ein Fenster eingestellt; Texier zeichnet regelmäßige Quaderschichten, bei Beylié ziehen sich zwischen den Fenstern vier weiße Streifen hin, und auch sonst sind allerhand Fugen wie unten an der Fassade aufgemalt. Dann kommt ein Stockwerk mit je einem kleinen Rechteckfenster. Mehr sieht man bei Beylié nicht. Bei Texier folgt dann ein Stockwerk ohne Fenster, dann beginnt noch eines. Ich habe genau beschrieben, damit man den Turm wiedererkennt, auf zwei Stadtansichten, die General de Beylié mitgebracht hat. Abb. 278 zeigt eine solche von Südwesten her. Man sieht die vier Stockwerke richtig links neben dem hoch über die Dächer emporragenden Hauptschiff: die richtige Kathedrale, die sich aus dem Stadtganzen heraushebt. Auch in dieser Aufnahme kann man nicht beurteilen, ob das Minaret an das Hauptschiff angebaut ist oder nicht. Anders in Abb. 279, die Hauptschiff und Minaret von Südosten her zeigt, hier beide unzweifelhaft getrennt, und zwar ziemlich weit voneinander. Danach ist das Minaret in gar keiner Verbindung mit dem Baukörper.

Es gibt noch ein zweites Minaret gleicher Art in Dijarbekr, d. h. vierkantig, mit mindestens vier durch Gesimse getrennten Stockwerken und einem Zylinder als Aufsatz. Es steht nach der Stadtansicht Abb. Taf. I ungefähr beim Tigristor (Porte neuve). Abb. 280 zeigt eine Detailaufnahme davon. Es unterscheidet sich von dem Minaret der Ulu Djami durch die nach oben gleichmäßig an Höhe abnehmenden Stockwerke. Auch finden sich Fenster nur im obersten Stock, und die sind ganz klein. Die weiße Bemalung beschränkt sich auf einzelne Restaurationen an den Ecken.

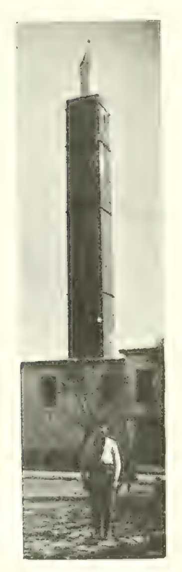


Abb. 280. Dijarbekr, Minaret beim Tigristore.

Ein weiteres Beispiel dieser Minaretform ist mir in Nordmesopotamien noch in Harran, und zwar in der großen Moschee, von der bereits oben S. 322 und 330 die Rede war, bekannt geworden. Ich danke auch diese Aufnahme dem Legationsrate Frh. von Oppenheim. Der Turm steht im Vorhofe der Moschee, nach der Planskizze von Sachau[1] östlich von dem Wasserbecken. Sachau führt ihn als vierte Sehenswürdigkeit von Harran auf: „Der bekannte Turm von Harran, nordöstlich von dem Bogen Abb. 270; er ist viereckig und von einer beträchtlichen Höhe; der untere Teil ist aus großen, viereckig behauenen Quadern erbaut, der obere aus Ziegeln. Die Treppe in dem Turme ist verfallen." Nach Abb. 281 reicht das Quaderwerk bis zu der nach sieben Treppenfenstern stark vorspringenden Sima und dann noch über die Höhe zweier Treppenfenster hinauf. Dann erst setzt, ohne dekorative Vermittlung, der Ziegelbau ein, der noch ca. fünf Treppenfenster hoch erhalten ist. Ich schätze die Gesamthöhe mit 14 Treppenfenster auf ca. 25 m. Nach der Photographie könnte der Turm neben der Nordostecke in der Flucht der Nordmauer des Vorhofes der Moschee stehen, am Ende etwa der Mauer mit der Inschrift des Saladin. Stammt der Turm nun etwa aus dessen Zeit?

Die Frage ist ohne genaue Untersuchung des Denkmals, allein auf Grund der photographischen Aufnahme schwer zu entscheiden. Doch möchte ich aussprechen, daß der Turm meines Erachtens sehr alt ist, vielleicht aus christlicher oder antiker Zeit stammt. Ich schließe dies aus dem Quaderverband, der mit dem des Bogens mit dem Girlandenkapitell übereinzustimmen scheint, und aus der Anwendung des Ziegels in den oberen Teilen. Ich kenne Beispiele für eine Anwendung dieses Baumaterials in den oberen Teilen aus christlicher



Abb. 281. Harran, Moscheeruine: Minaret.

[1] Reise in Syrien und Mesopotamien, S. 221.

Zeit: Kasr ibn Wardan, Anderin, dann Wiranschehr, zwischen Edessa und Amida, d. h. Urfa und Dijarbekr gelegen, endlich die Innenseite des Kharputtores in Amida selbst. Am nächsten kommt dem Turm von Harran einer der Pfeiler des Oktogons von Wiranschehr, den ich daher hier in der Abb. 283 (vgl. Abb. 136) bringe, weil die Abb. in meinem Kleinasien, S. 98, zu undeutlich und leider retuschiert ist. Man sieht das einst so genaue, inzwischen freilich etwas gelockerte Quadergefüge. Über der 17. Quaderschicht folgen drei Ziegelschichten, eingebettet in dicke Mörtellagen, dann zwei Quaderlagen und wieder drei Ziegelschichten, dann wieder Quadern, Ziegeln u. s. f. Das ist dieselbe Art wie in Kasr ibn Wardan, nur beginnen dort die Mauern im Schichtenwechsel und werden oben rein in Ziegellagen zu Ende geführt.[1]



Abb. 282. Khakh, Mar Sovo: Turm neben der Kirche

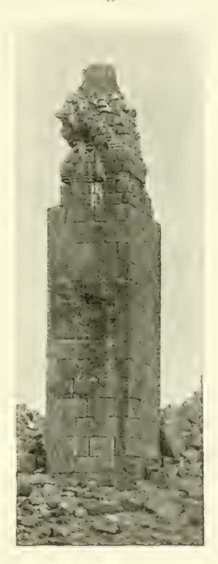


Abb. 283. Wiranschehr Oktogon: Pfeiler.

Ich möchte also glauben, es bestünde zum mindesten die Möglichkeit, daß der Turm von Harran spätantik bzw. christlich sei, und dazu stimmt die von Niebuhr und Buckingham mitgeteilte Lokaltradition (oben S. 10),[2] daß die viereckigen unter den Minareten von Dijarbekr alle christlichen Ursprunges seien. Einen neuen Beleg hat Miß Bell aus dem Tur Abdin-Gebiete mitgebracht. Es ist der viereckige Turm von Mar Sovo in Khakh (Abb. 282), den ich hier nochmals im Detail abbilde. Er steht hinter der Kirchenapsis links von der Exedra des Hofes, also ähnlich ohne engen Zusamenhang mit dem Kirchenbaukörper wie in der Ulu Djami von Dijarbekr.

Es ist wohl heute nicht mehr nötig, noch den Nachweis zu führen, daß Türme zum Bestande des altchristlichen Kirchenbaues gehörten. Ich habe „Kleinasien, ein Neuland", S. 213, die Beweise aus der Plastik zusammengestellt. Auf der Lipanothek zu Brescia, einem kleinasiatischen Elfenbeinschnitzwerke des 4. Jahrhunderts etwa, ist ein hoher quadratischer Turm, wie wir ihn eben als typisch für Nordmesepotamien erwiesen haben, in vier Stockwerken erhalten mit den gleichen Fenstern in der Mitte der Mauern, derselben Unregelmäßigkeit in der Höhe der Stockwerke und dem gleichen pyramidalen Dach, wie es Texier am Turm unserer Moschee zeichnet. Die Wichtigkeit der Tatsache veranlaßt mich, diese Turmdarstellung hier in Abb. 284 zu wiederholen.

Ich gehe nun wieder zurück von der Form des Minarets der großen Moschee von Dijarbekr auf seinen Standort. Wenn es gleichzeitig mit der Moschee entstanden und diese eine Nachahmung des Omayyadenbaues von Damaskus wäre, dann würde doch wahrscheinlich das

[1] Strzygowski, Mschatta, S. 240, Kleinasien, S. 123, Butler a. a. O., III 26/7.

[2] S. 10 sind nur Auszüge gegeben. Die einschlägigen Stellen werden nachzuschlagen sein.

Minaret im Baukörper der Moschee stecken und an einer Stelle stehen, die einem der Minarets von Damaskus entspricht. Das ist nicht der Fall, in Amida ebensowenig wie in Harran. Ich glaube auch gar nicht, daß gerade die Omayyadenmoschee von Damaskus eine so ausschlaggebende Rolle in der Entwickelung des islamischen Kultbaues gespielt hat, wie das Thiersch annimmt. Vielmehr ist es der syrisch-mesopotamische Turm an sich, wie er auch in dem Mosaik von Classe in S. Apollinare nuovo in Ravenna, einer Tochterstadt Antiocheias, auftaucht[1], der den Typus der ältesten Minarets bestimmt hat. Daß in Syrien selbst neben dem viereckigen auch der oktogonale und runde Turm zu finden war, wissen wir von dem oktogonalen Uhrturm von Damaskus[2] und den Rundtürmen auf dem Werdener Kästchen im Victoria- und Albertmuseum in London.[3] Es hat also nichts Verwunderliches, in späterer Zeit in Ravenna oder St. Gallen Rundtürme zu finden und ebensowenig berührt verwunderlich, wenn später eine Kombination von Quadrat, Oktogon und Rund beliebt wird; sie liegt in der Entwickelungsrichtung jeder Endigung wie auch bei der Kuppel. Ich finde es nicht ganz gerechtfertigt, wenn Thiersch aus Anlaß des Pharus gleich alles und jedes heranzieht, was wir von Türmen und Minareten besitzen. Freilich müssen wir der Verlagsbuchhandlung Teubner danken, daß sie uns diese ganze von Thiersch in hingebendem Eifer zusammengetragene Serie in vorzüglichen Abbildungen bietet.

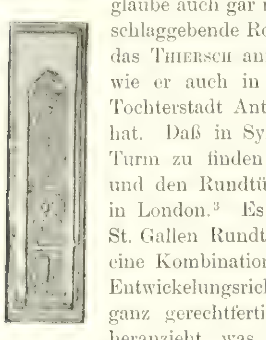


Abb. 284 Brescia, Museo civico: Turm von der sog. Lipsanothek.

[1] Thiersch, S. 183. — [2] Thiersch, S. 175.

[3] Vgl. mein Kleinasien, S. 214 und Kehrer, Die hl. drei Könige, S. 28.

VI. ZUR GESCHICHTE DES ISLAMISCHEN ORNAMENTES.

1. DIE PROFILIERUNG.

Eine eigentümlich wechselnde Rolle spielt in der christlichen und frühislamischen Architektur Vorderasiens die Profilierung. Ich gehe aus von der großen Moschee in Dijarbekr. Am Untergeschoß der Westfassade von 1116/7 (Taf. IX—XI) ist sie am Rande der Bogen angewendet, am Untergeschoß der Ostfassade von 1163/4 (Taf. XIV und XV) nur am mittleren Torbogen. Die Spitzbogen daneben, dann die der ganzen eigentlichen Moscheenwand und der späteren Madrasa gegenüber sind ganz glatt gelassen. Eine bedeutungsvolle Rolle spielt die Profilierung nur noch an den Arkaden der Nordseite (Taf. XX) und an den Fensterkonsolen im Obergeschoß beider Prunkfassaden (Taf. IXf.). An diesen Konsolen sind die Profile weitaus am saubersten gearbeitet: im Westen Wulst und Hohlkehle durch einfache Stege, im Osten Hohlkehle, Wulst und Hohlkehle durch Doppelstege getrennt. Diese Kombinationen in der Art der attischen Basis findet sich sonst an der großen Moschee nicht wieder; die Profile sind vielmehr unsauber und anhebend mit einem breiten Außenbande so gearbeitet, daß ungleich breite Wülste vier- bis sechsfach nebeneinander gelegt erscheinen, die Hohlkehle aber ganz fehlt. Es fragt sich, ob hier nicht zwei ganz verschiedene Profile nebeneinanderliegen, das „attische“ und das „Wulstprofil“. Das von Miß Bell beigebrachte und mir sonst zugängliche Material setzt uns in den Stand, dieser Beobachtung auf breiterem Boden nachzugehen.

Das attische Profil ist von der durch Vitruv eingeführten Bezeichnung der attischen Basis her allgemein bekannt. Dieser setzt es entgegen der ionischen Basis mit dem Wulst und zwei Hohlkehlen darunter. Dazu schrieb mir vor Jahren O. Puchstein: „Wir können an diesem Namen nichts aussetzen, um so weniger, als sich in der Tat die ‚ionische‘ Form eben in den ionischen Gebieten Kleinasiens seit dem 6. Jahrhundert findet, die attische in Athen seit dem 5. Jahrhundert (aus dem 6. ist wohl kaum eine Basis bekannt). Neben diesen beiden Haupttypen der Säulenbasis finden sich aber reiche Varianten, wovon manches in den Handbüchern (z. B. bei Durm) zusammengestellt, das Gesamtmaterial aber nicht untersucht ist.“

Für die spätere Zeit hat die Trennung verschiedener Arten keinen Zweck mehr. Ich verstehe unter attischem Profil jene Gattung, in der halbrunde Wülste mit Hohlkehlen, durch Plättchen getrennt, wechseln. Wie kommt diese Art nun an die Konsolen der Fassaden von Amida? Ist ihr Vorkommen auf das Fortwirken der antiken Tradition zurückzuführen? Ich habe den Eindruck, daß dem möglicherweise nicht so ist, und möchte in diesem Sinne hier Gründe beibringen.

Abb. 285 zeigt eine 1220/1 datierte Bauinschrift des Kaikubad an der alten seldjukischen Palastmoschee von Konia, von der bereits oben S. 142 die Rede war. Die Inschrift sitzt in einem achteckigen Stern, der sie mittelst acht Quadern umgibt. Inschrift und Stern könnten daher vielleicht aus verschiedener Zeit stammen.

Der Stern wird umfaßt von einem quadratischen Rahmen, mit dem er durch „Flächen-“ oder „Horizontalprofilierung“ geschickt in eine geometrische Einheit gebracht ist. Um sich über das Wesen dieser Schmuckart klar zu werden, gehe man aus von ihrer allgemein bekannten Parallelart, der Vertikalprofilierung, z. B. einer attischen Basis. Schneidet man eine solche in der Vertikalebene, so erscheinen zwei Wülste, durch eine Hohlkehle getrennt, diese drei Motive vermittelt durch schmale Leisten. Man blicke nun auf unseren Stern: er wird genau durch mehrere attische Profile nebeneinander gebildet, nur sind diese nicht vertikal, sondern eigentlich horizontal gelegt. Das attische Profil des Sternes kommt neben dem äußeren quadratischen Rahmen nochmals zustande dadurch, daß sich zu dem breiten Außenwulst ein schmaler innerer gesellt. Er gehört zu einem Γ-Motiv in den vier Ecken, das für sich auch wieder die „attische“ Profilierung zeigt. Der Unterschied besteht nur darin, daß hier in den Γ-Ecken die Hohlkehle, in dem Stern und Quadratrahmen aber die Außenwulste Hauptmotiv sind; diese beiden Wulste greifen dann auch ineinander, indem sie sich in der Mitte jeder Quadratseite kreuzen. Dadurch erhält das Ganze den ausgesprochen flächenhaften Charakter, der die meisten im ersten Augenblick wohl kaum an die Analogie mit der attischen Basis denken ließ. Im Prinzip ist das dieselbe Art, mit einem Streifenmotiv in der Fläche zu wirtschaften, wie beim Muster ohne Ende.



Abb. 285. Konia, Palastmoschee: Bauinschrift vom Jahre 1220 1.

Es fragt sich nun, ist dieser Flächenschmuck auch sonst im Islamischen nachweisbar oder wird schon durch die Vereinzelung des Beispiels von Konia die Wiederverwendung eines älteren, etwa vorislamischen Rahmens wahrscheinlich? Da muß nun gesagt werden: die Flächenprofilierung an sich als Streifenschmuck ist der islamischen Kunst durchaus geläufig; so kann ich die im vorliegenden Fall angewendete Gliederfolge der attischen Basis gleich noch an dem Mihrab der Moschee des Ibn Tulun in Kairo nachweisen. Diese Gebetnische gehört mit ihren Säulen und dem Schmuck des Feldes über ihrem Spitzbogen bis zu dem Fries mit der kufischen Inschrift der Gründungszeit (876—9) an und ist, wie alle Ornamente dieser Abstammung, in Stuck ausgeführt. Man sieht dort (Abb. 235), abgesehen zunächst von der Profilierung, vollkommen ausgebildet ein Element des christlich-islamischen Flächenschmuckes, das, aus der armenisch-byzantinischen Miniaturmalerei bekannt und, mir von dieser Seite her längst des per-

sischen Ursprunges verdächtig, auch in der Seldjukenkunst eine große Rolle spielt: den rechteckigen Nischenaufsatz. In Abb. 235 umzieht sowohl den gestelzten Spitzbogen wie das Rechteck unser attisches Profil, und zwar auch wieder in einem fortlaufenden Bande. Man sieht, ganz groß und breit angelegt, den inneren Wulst, der vollständig erhalten ist, dann die breite Hohl-



Abb. 236. Damaskus, Zitadelle: Inschrift vom Jahre 1209/10.

kehle, dann den teilweise zerstörten Außenwulst, dazwischen die Plättchen. In die Zwickel sind profilierte Knöpfe gelegt, die ebenfalls das „attische“ Profil, horizontal gelegt, zeigen.

Berchem macht mich auf ein drittes gutes Beispiel „attischer“ Profilierung aufmerksam, das zeitlich dem Stern in Konia nahesteht. Es ist das der Rahmen einer Inschrift des Malik Adil (Saladins Bruder) an der Zitadelle von Damaskus, datiert 606 H. (1209/10), die ich in einer

Aufnahme von Berchem wiedergebe. Wir sehen (Abb. 286) als Umrahmung der Inschrift ein breites Feld mit dreiteiligem Aufsatz. Den Rand bildet die Folge: Hohlkehle — Wulst — Hohlkehle, durch Plättchen getrennt und innen begleitet von einem Perlstab, außen von einer eingeritzten Linie, ähnlich wie an der Tiernische am Kharputtore (Taf. III, 1). Die Profilierung bildet ein breites Band, das beliebig aus der Horizontalen in die Vertikale und den Bogen umbricht.

Sind das nun alles Nachahmungen antiker Vorbilder? Mit der Verwendung des bequemen Schlagwortes „attisch" soll auch nicht der Schein der Annahme des attischen Ursprunges erweckt werden, so daß jemand etwa im Sinne von Riegl-Kisa-Thiersch annehmen wollte, die islamische Kunst sei ein unter dem Einflusse des Orients entstandenes Derivat der Antike. Im gegebenen Falle dürfte mit der Zeit deutlich werden, wie die Dinge liegen. Die „atttische" Profilierung könnte schon in das Griechische, wie später in die islamische Kunst aus einem dritten Kunstkreise eingedrungen sein, einem orientalischen. Wenn wir dies vorläufig nicht aus alten vorionischen Denkmälern nachweisen können, so liegt das vielleicht daran, daß die Dokumente aus einem sehr natürlichen Grunde verloren gegangen sind. Die Profilierung ist wohl kaum für Steinschmuck erdacht, sondern beruht auf der Technik des Drechselns oder Ziehens in weichem Material, ist in der Stuck- und Holzdekoration zu Hause und wohl erst von den Griechen nach der Berührung mit Persien, und zwar von Ionien aus, in Marmor übertragen worden. In dem rechteckigen Nischenaufsatze der Tulun-Moschee steht noch ein Wahrzeichen dieses Herganges vor uns, mehr als tausend Jahre nach der Entlehnung durch die Griechen hat hier ein Vertreter des im Gebiete des Dekorativen einzig hoch entwickelten Volkes im Zweiströmelande, damals in den Händen der Perser, das uralte technisch-tonige Motiv der „attischen" Profilierung zugleich mit dem persischen Nischenrechteck in Stuck an den Nil übertragen. Daß die Ibn Tulun der Architektur nach von einem Perser herrührt, wurde oben bereits erwähnt. Ich habe bei anderer Gelegenheit gezeigt[1], daß diese Tatsache auch für die gesamte Stuckdekoration zu gelten habe.

Kehre ich nun zu dem horizontal profilierten Stern um die 1220/1 datierte Inschrift der Moschee Ala ad-din in Konia zurück, so gewinne ich einen weiteren Stützpunkt für meine These vom orientalischen Ursprunge des Motivs. Zunächst einmal haben wir es in dem Achteckstern zu tun mit Quadrat und Raute, die sich durchsetzen. Das Motiv ist in Varianten auch dem Abendlande seit dem Mittelalter bekannt. Es kam mit der orientalischen Invasion nach dem Westen, später mit der Gotik nach Italien, wo die beiden älteren Batisteriumstüren zu Florenz unter dem Zwange dieses orientalischen Dekorationsschemas stehen. Am bekanntesten sind aus diesem Kreise neben dem eigentlichen Pentagramm die beiden durcheinandergesteckten Dreiecke. Seltener findet sich unsere aus Quadraten gebildete Figur. Sie ist ohne weiteres zu erwarten auf den aus Mesopotamien nach Rom herüberwandernden sog. römischen Pavimentmosaiken und liegt als ein unverkennbares Zeichen persischen Einflusses vor in dem Julianabilde des um 512 entstandenen Wiener Dioskorides[2], wo nur außen herum kein Quadrat, wie in Konia, sondern ein Kreis genommen ist, in den die beiden über Eck gestellten Innenquadrate einschlingen. In dieser Wiener Handschrift ist auch das Zopfgeflecht, aus dem die ganze geometrische Figur besteht, persischen Ursprunges; darauf kann hier nicht eingegangen werden. Dagegen ist auf die Tatsache zu verweisen, daß in der Zeit um 500 nach Chr. die Flächenprofilierung in der Art des Rahmens der seldjukischen Inschrift von Konia sich von Persien aus in der Kunst des Mittelmeeres und vor allem in Byzanz einführte.[3] Lieblings-

[1] Oriens christ., II, 356 f.

[2] Vgl. Byz. Denkmäler, III, Taf. IV, Jahrbuch der Kunstsamml. des Allerh. Kaiserhauses, XXIV (1903), S. 105 f. und die Monographie von Sijthoff.

[3] Beispiele gibt es in Unzahl: Ambon in S. Apollinare nuovo in Ravenna, Schranken in der Sophia zu Konstantinopel und vermauert an S. Marco in Venedig usw.

motiv war damals das Rechteck mit einer langgezogenen Raute als Füllung. Es blieben in den Ecken dreieckige Reste, die gewöhnlich mit Blattmotiven gefüllt wurden. Die oben angeführten islamischen Beispiele stammen aus einer Zeit, wo diese ganze Schmuckart in Byzanz längst verflacht und des scharfen Schattenschlages verlustig war; sie hatte sich nur auf ihrem Stammboden und in der für ihren Ursprung entscheidenden Technik in Stuck auf mesopotamischem Boden stilgetreu erhalten. Von dort aus wohl sind die vorgeführten Beispiele in Amida, Damaskus und Konia direkt abhängig, nicht von Hellas, Rom oder Byzanz. Den spezifisch persischen Typus gibt das Tulun Mihrab (und u. a. der Nilmesser) von Kairo.

Zum Beweise für Vorkommen und Fortbestand dieser Profilierungsart in Mesopotamien, die ihre Hauptwirkung durch die tiefschattende Hohlkehle erzielt, sei an dieser Stelle zurückverwiesen auf die Profile des Tur Abdin-Gebietes und Schrankenplatten an der Ikonostasis und dem Thomasaltar von Mar Kosmas in Amida. Man sieht am besten an der Altartafel Abb. 91 (S. 172), daß hier die Hohlkehle das entscheidende Motiv ist. Ich brauche nur die typisch byzantinische Art daneben zu stellen (Abb. 287), um den charakteristischen Gegensatz zur vollen Geltung zu bringen. Daß auch diese Art, worin die Hauptrolle in der Führung der Bänder ebenfalls dem von Rändern begleiteten Wulst zufällt, vom Osten abhängig ist, d. h. nicht etwa als spezifisch byzantinisch oder vom Westen, etwa von den Longobarden angeregt gelten darf, wird unten in dem Abschnitte über das Tierornament zu berühren sein.

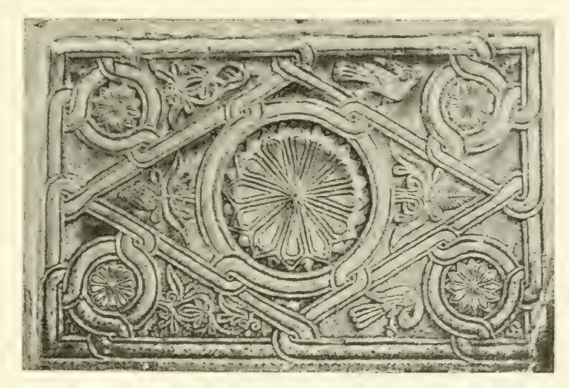


Abb. 287. Lawra (Athos), Weihbrunnen: Brüstungsplatte (nach Brockhaus).

Die Formkraft nun, die mit der tiefschattenden Hohlkehle arbeitet, ist wohl das Persische und, in ihm wurzelnd, das Griechische. Hellas hat das Motiv, vertikal gestellt, zur vollen Wirkung gebracht: solange hellenischer Geist in der antiken wie christlichen Kunst nachwirkt, bleibt die Hohlkehle im Vertikalschnitt ein Hauptmotiv jedes Formenschatzes. Ihr Vorkommen kann geradezu als Gradmesser des hellenistischen Beisatzes in der Kunst des ersten christlichen Jahrtausends betrachtet werden. Daneben taucht im Gebiete des Mittelmeeres die Flächenprofilierung mit der Hohlkehle als charakteristisch persisches Motiv der Spätzeit auf.

Eine andere persische, in antiken und christlichen Denkmälern nur selten auftretende Schmuckform ist das „Wulstprofil“. Die halbrunde, mit dem Wulst kontrastierende Hohlkehle verschwindet dabei ganz oder fast ganz, die Wulste liegen fast unmittelbar parallel nebeneinander. Öfter kommt auch nur ein Wulst allein vor. Hauptbeispiel: das Profil der drei Bogen an der Innenfassade von Mschatta (Abb. 288). Wir sehen außen ein Wulstband gleichmäßig um alle drei Bogen fortlaufen; es bricht nicht nur über den Kapitellen in die Horizontale um, sondern umschließt auch die ganze Bogengruppe mit dem charakteristischen ⊓-Aufsatz. Bezeichnend ist die Ecklösung unten. Der Wulst bricht ohne Anstand um; aber der ihn begleitende Randsteg muß außen neu anfangen. Der Steg gehört also, obwohl er an dem ⊓-Aufsatz in der umschließenden Wand aufgeht, wesentlich zu dem Profil.

Ich stelle unmittelbar daneben die Spitzbogen der Nordarkade im Hof von Amida (Abb. 289). Man sieht, wie das Randprofil, über den Säulen umbrechend (Abb. 260), gleichmäßig fortläuft. Den äußeren Rand bildet wieder der Steg, dann folgen schräg nach innen

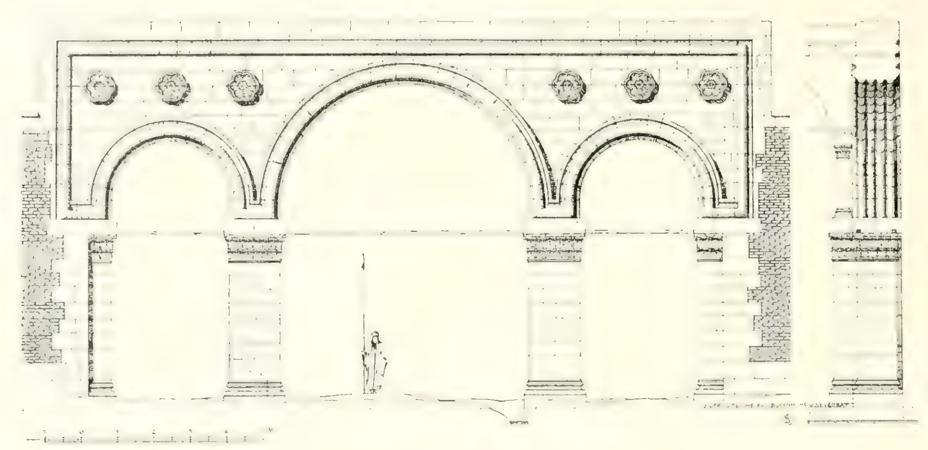


Abb. 288. Mschatta, Innenfassade: Wulstprofil

nebeneinandergelegt vier Wülste. Auch dieses flau entstellte Motiv hat in Mschatta seinen typenreinen Vorläufer. Man betrachte den Querschnitt der abgebildeten Fassade (Abb. 288, rechts)

Abb. 289. Dijarbekr, Große Moschee: Nordarkade

und sieht da an der Innenleibung der Bogen vier Wülste nebeneinander hinlaufen. Ich sehe diese Schmuckart für sasanidisch an; nach Syrien mag davon freilich etwas schon in römischer Zeit durchgesickert sein, als persische Elemente immer stärker auf den Westen zu wirken begannen. Davon ahnen heute freilich noch die wenigsten etwas. Im gegebenen Falle handelt es sich um den Einzelwulst. Man erinnere sich, daß in Syrien die Vorliebe aufkam, den Fries des Epistyls halbrund vorzuwölben, ein Motiv, das vom Atrium in Spalato und S. Costanza bei Rom her allgemein bekannt ist. Ich sehe darin ein erstes Anzeichen des persischen Vorstoßes.

Außer den Profilen, deren wichtigstes das attische ist, kennt die Antike noch die sog. Kymatien, schön geschwungene Flächen, die das Vor- oder Zurücktreten der Gesimse und Wände in horizontale Tonwirkungen auflösen. Wir sehen sie neben dem Wulstprofil ange-

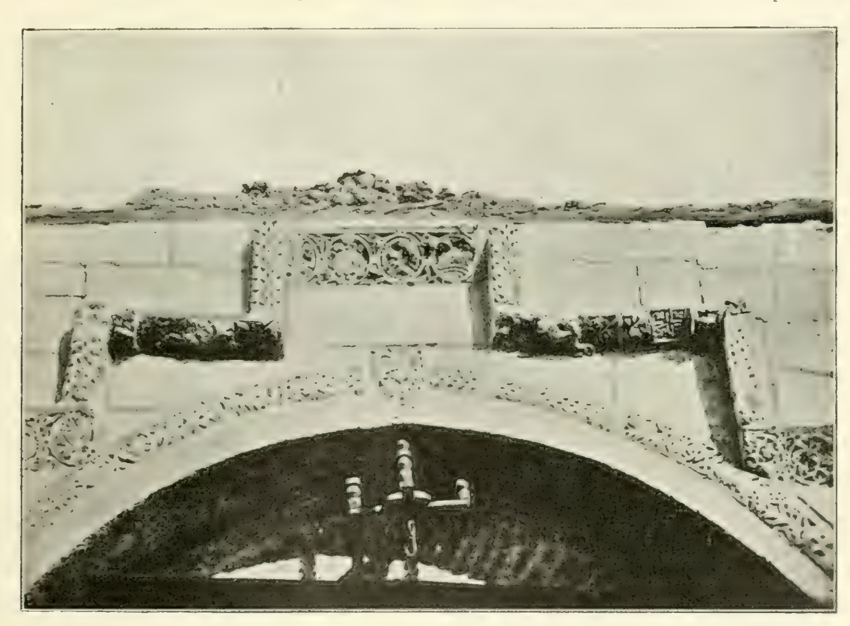


Abb. 290. Stufenfries aus einem Gehöft bei Behnesa in Ägypten.

wendet an Rum Kapu, dem im Westen der Stadt nach Aleppo führenden Griechentore (Taf. XVII). Erbaut von dem Ortokiden Muhammad im Jahre 579 H. (1183/4), ist es der heute allein noch im Gebrauch befindliche linke Seitenflügel eines dreiteiligen Tores, das nach Triumphbogenart eine größere Mittelöffnung hatte. Das Portal vom Jahre 1183/4 erscheint ganz in die Nordecke der die beiden Türme verbindenden Mauer gerückt. Wir sehen den eigentlichen Türrahmen, mit einem wuchtigen Wulst geschmückt, begleitet von allerhand kleineren Rundmotiven zwischen Plättchen, die nach außen abgeschlossen werden von dem Randstege, nach innen aber in den oberen Ecken einen Zuwachs bekommen haben in quer nach der Tiefe gestellten Kymatien, die zu vergleichen sind mit den „attisch" profilierten Konsolen an den beiden Prunkfassaden. Die tektonische Absicht ist die gleiche: der Türsturz hier, der Fensterbalken dort, soll in seiner Spannung verkürzt werden. An dem Griechentore wird dieses Vorspringen des Gewändes durch ein Profil vermittelt, dessen sackartige Ausbauchung sehr in die Augen fällt. Das nun ist ein zwar ungriechisches, aber in später Zeit in den christlichen Bauten Syriens

allgemein angewendetes Motiv. Man findet es in jedem Handbuche abgebildet und mag sich das Material genauer bei Vogüé und Butler ansehen. Im Tur Abdin-Gebiete ist es zu Hause, wie wenn es da seit jeher bodenständig wäre.

Über dem Türrahmen von Rum Kapu sitzt, Wappen und Inschriften dekorativ zusammenfassend, ein Stufenfries. Dieses Motiv an sich — ohne Rücksicht auf die Profilierung — läßt sich wiederholt an Kirchenbauten Syriens, so auch an dem Rest der konstantinischen Grabeskirche in Jerusalem, und in Ägypten nachweisen.[1] Ich danke es dem Royal Institute of British Architects[2], wenn ich hier, Abb. 290, ein von Whitehouse 1882 an dem Tore eines am Bahr Yusuf in der Nähe von Behnesa gelegenen Gehöfts eingemauert fand. Sie sollen aus dem alten Kloster zu Moëleh stammen. Wir sehen den Torbogen begleitet von einem Wulst mit den charakteristischen koptischen Ornamenten. Wie in Amida das Wappen, so sitzt hier ein größerer Keilstein in der Mitte. Darüber die oberste der drei in Whitehouse' Aufnahme sichtbaren Stufen, in den Vertikalen mit der koptischen Wedelranke, in den Horizontalen dreimal mit Kreisfolgen geschmückt, worin Vasen und dergleichen dargestellt sind. Bei der nahen, in diesem Buche wiederholt berührten Verbindung, die zwischen dem syrischen Mesopotamien und Ägypten auf dem Gebiete der bildenden Kunst vorliegt, ist das Motiv des Stufenfrieses für ein Kloster des Fayyum nicht überraschend.

Am Griechentor von Amida (Taf. XVII) ist der Stufenfries in demselben Sackkyma profiliert wie die Konsolen in den Türecken. Man sieht Hohlkehle und Wulst in einen Linienschwung zusammengebracht, der dem gewöhnlich herrschenden Halbkreise ausweicht und die Bogen gestreckt oder hängend in Verbindung bringt. Das ist die für die altchristlichen Denkmäler Syriens charakteristische Art, wie sie dort von Vogüé festgestellt wurde. Ich sehe auch sie für persisch an und in Syrien als von Mesopotamien aus angeregt, weil sie in Nizib (Abb. 214) und im Tur Abdin-Gebiete in einem fortlaufenden Bande um die Giebel und Dächer ganzer Kirchen herumgeführt ist. Davon war bereits oben S. 271 die Rede.

Ein prachtvolles Beispiel aller Art friesartiger Profilierung bietet der im Jahre 1208/9 erbaute Turm A der Mauern von Dijarbekr, genannt Evli badan. Taf. XVIII, 2 gibt eine Aufnahme des Freiherrn von Oppenheim, die ihn von der Seite zeigt und auch einen Blick ins Innere gestattet. Dort sieht man eine Folge von Rundbogen, auf ähnliche Art durch ein fortlaufendes Wulstprofil verbunden wie an der Nordarkade des Hofes der großen Moschee. Daneben gleich am Anfange eine Öffnung mit dem abgestuften Rundbogen, die einmal deutlich zeigt, wie diese Form entstand: dadurch, daß man einem durchlaufenden Deckbalken zwei im Viertelkreis auseinanderstehende Konsolen unterschob. — An der Außenseite des Turmes laufen unter den Zinnen Balkone, von je zwei Stalaktitenkonsolen getragen, hin, verbunden durch ein gekehltes Profil, das über den von einem abgestuften Wulstprofil überdachten Fensterschlitzen sich ⊓-förmig aufrichtet. Darunter ein um den ganzen im Dreiviertelkreis errichteten Turm herumlaufendes Wulstprofil; ein ähnliches ist auch um die unteren Fensterschlitze und als Umrahmung um die Inschrift (Taf. XVIII) gelegt.

Eine eigene Art der Profilierung, die am weitesten verbreitete, ist durch die Gotik im Norden so zur Gewohnheit geworden, daß niemand mehr nach ihrem orientalischen Ursprunge fragt. Ich will sie hier durch den Kontrast einführen. Man nehme das Mardin- (S. 13) und das Griechentor (Taf. XVII) in Amida. Das Griechentor zeigt Kyma- und Wulstprofile, das Mardintor das attische Profil, beide Tore mögen gleichzeitig 1183/4 n. Chr. entstanden sein. Bezeichnend ist, daß die Profile in der Fläche gezogen, nicht freiräumig etwa um eine Ecke herum in tiefschattender Unterschneidung ausgeführt sind. Als Beispiel dieser vierten hier nur nebenher zu erwähnenden Gruppe der Profilierung, die im Mittelalter in Ost und West die ausgedehnteste Verwendung gefunden hat, und wofür auch oben S. 140 Abbildung 60 das

[1] Orient oder Rom, S. 127 f. — [2] Vgl. dessen Journal, III. ser., Bd. I, p. 581.

gotische Portal aus Akka in Kairo zu vergleichen ist, habe ich ein Denkmal vorzuführen, das durch die einfache Tatsache seines Vorhandenseins und durch seine Datierung die allgemeine Aufmerksamkeit erwecken dürfte, eine der Portalfassaden des seldjukischen Wunderbaues von Diwrigi im zentralen Kleinasien. Diese in Abb. 291 wiedergegebene Fassade ist datiert 1228/29. Man könnte glauben, ein französischer Gotiker sei nach dem Morgenlande verschlagen worden



Abb. 291. Diwrigi, Große Moschee: Tor vom Jahre 1228/29.

und habe sich dort den Forderungen des Islam untergeordnet. In Wirklichkeit ist das unmöglich. Genaueres über diese Moschee wird man im III. Teile des Corpus inscriptionum arabicarum von Berchem finden (S. 70 f., Taf. VI und XXXIV f.), worin dieser zusammen mit Halil Edhem die kleinasiatischen Inschriften vorführt.

Man sieht in Abbildung 291 wie mächtig sich die sehnige Spitzbogenrippen vor die Fassade legen, diese mit sich in die Höhe reißen und durch das tiefschattende Nischenmotiv wirksam machen. Die Ornamente, die sich dem Auge in der Nähe zeigen, sind hier auffallend unsicher

und spärlich verteilt. Auch fehlt der Fassade ihr oberer Abschluß; denn die aus dem Achteck gebildeten Konsolen oben neben dem Bogenansatz tragen einen Quaderaufbau, dessen Gestalt heute nach der Photographie nicht mehr festzustellen ist. Sie kommen auch am Nordportal vor, spitzen sich nach unten, wie etwa die Franziskuskanzel des Benedetto da Majano zu und werden am unteren Ende im Zickzack von Rundstäben umklammert, die enthüllen, wie skrupellos die Bildner dieser Fassaden vorgingen. Die Rundstäbe sind nichts anderes als Säulchen, die paarweise von unten emporsteigen. Sie kommen von jenen Säulchen, die ganz organisch im Sinne unserer Gotik an den Profilkanten der großen Nische aufsteigen und über den kleinen, von Laubwerk gekrönten Kapitellchen sich in einem Rundstabe bis zur Bogenspitze fortsetzen. Man sieht in Abb. 291 auf der linken Seite deutlich, daß es sich um zwei durch einen tiefschattenden Raum getrennte Dreivereine solcher Dienste mit ihren einspringenden Zwischenkanten handelt, deren einfach tektonische Wirkung nur durch je eine große Scheibe mit Halbmondrahmung und Polygonalfüllung beeinträchtigt wird. Die eigentliche in der Tiefe dieser „gotischen" Nische liegende Wand über der kleinen modernen Tür, die früher vielleicht überhaupt nicht bestanden hat, ist mehrfach in Felder geteilt, die einmal von Profilen umrahmt, einmal in der Lünette auf einem Muster ohne Ende aus fünfeckigen Sternen gefüllt ist. Sehr eigenartig ist das von einer reich verzierten Säule geteilte Fenster. Die Inschrift darunter wird von einem Bande umzogen, das sich im Mäander seitlich von einer Gruppe von Sechseckrosetten bis herab über den seitlichen Sockel zieht. Diesen umziehen Ornamente und ein seitlich in die Höhe steigender Wulst.

2. DIE TIERMOTIVE.



Abb. 292. Dijarbekr, Kharputtor: Detail.

Unter der Muschelnische des Kharputtores läuft in Flachrelief ein Tierfries hin (Taf. III, 1). Wir sehen außen zwei Löwen, dann in der Nische zwei Buckelochsen und in der Mitte einen Vogel. Er erscheint nach rechts fliegend zwischen den aufeinanderzuschreitenden Paaren von Löwe und Zebu. Von Naturnachahmung kann, abgesehen von den allerallgemeinsten Gattungsmerkmalen, nicht die Rede sein. Der Steinmetz hat sich die Gestalten nach einem geläufigen Schema umrissen und ließ sie dann, indem er den Grund abarbeitete, in der Vorderfläche des Steines stehen. Diese Ausschnitte werden belebt durch eingeritzte Linien, die einmal dem Umriß parallel laufen, dann aber Details, wie Gesicht und Haare, geben.

Ich stelle mit diesem Friese gleich zusammen, was der General de Beylié sonst an Tiermotiven in Amida aufgenommen hat, zunächst noch am Kharputtore. Da beginnt links von der Nische, die der mit dem Tierfriese gegenüberliegt (Taf. III, 2 und Abb. 292), eine Inschrift (Nr. 7) aus dem Jahre 297 H. (909/10), also aus demselben Jahre, der die Tiernische selbst angehört. Man sieht zwei Zeilen auf der zweiten Steinlage vom Boden, eine Zeile auf einem Quader darüber und dann auf der vierten und fünften Steinschicht, ganz an die Kante des etwas einspringenden Rundturmes gerückt, zwei Tierstreifen. Unten stehen sich wieder zwei Löwen gegenüber; ihre Haltung ist ähnlich wie an der Nische gegenüber, nur lebendiger: die Vorderfüße sind wie zum Sprung erhoben, der Schwanz über den Rücken zurückgeschlagen, der Kopf in die Vorderansicht gedreht. Trotz der Kleinheit der Darstellung — daher fehlen die Doppelkonturen — ist ganz deutlich, daß der Löwe rechts die Zunge aus dem Maule hängen läßt. — Über ihm erscheint in der nächsten Schicht auf einem Dreifuß ein Stamm, der zunächst eine

Nabe durchsetzt[1], von der beiderseits je drei Äste herabhängen. Darüber endet der Stamm wie ein siebenarmiger Leuchter; von der Krone stehen langgestielte Trauben (?) ab. Die Vögel zuseiten dieses „Lebensbaumes" fliegen nicht, wie der eine gegenüber, sondern stehen mit erhobenen Flügeln da; der eine links scheint, nach dem Schnabel zu urteilen, eine Ente darzustellen, der andere gegenüber ist gerade am Kopf zerstört, doch war er, scheint es, an der Traube pickend gegeben. Man beachte, daß die Ente sich allein auf einem schmalen Stein, Baum und Vogel dagegen zusammen auf einem breiten Stein befinden; ebenso auf einem breiten Stein die Löwen darunter. Vielleicht wäre die „après la pose" vorgenommene Anordnung etwas anders ausgefallen, wenn die Fugen anders lägen. — Zu beachten ist auch noch, daß sich auf dem Turm daneben auf einer Quader, wenn ich recht sehe, ein nach links hin galoppierendes Pferd skulpiert findet; darunter auf dem zweiten Stein eine Hand (?).[2]

Zu diesen Darstellungen am Kharputtore kommen dann andere am Mardintore, abermals begleitet von Inschriften des Khalifen Muktadir vom Jahre 297 H. (909/10). Man sieht (Taf. II, 2) rechts gleich neben dem Rücksprung am Turme selbst eine über drei Quadern nebeneinander laufende Inschrift (Nr. 1), die am Steine rechts unten ganz kalligraphisch eine Rautenschnur zeigt. Auf der mittleren Quader schließen daran zwei schräg gegeneinander gestellte Vierfüßler mit erhobenem Schwanz und Flügeln. Schwierigkeiten macht nur der Kopf: es wird sich wohl um Vogelköpfe, also um Greifen, handeln, deren Schnabel zusammengesetzt erscheint aus Kreis und Tropfen. — In der dritten Quaderreihe unter der zweiten Inschrift (Nr. 2) links sieht man auf einem Stein in der Mitte einen Kreis mit achtteiligem Stern zwischen einem Löwen (?) rechts und einem Hirsch (Antilope) links, beide nicht gegenständig, sondern in derselben Richtung nach links hin angeordnet. Es ist natürlich fraglich, ob diese flüchtig ausgeführte Darstellung gleichzeitig ist mit der Inschrift darüber. Dasselbe Bedenken bezüglich der Datierung gilt für zwei gegeneinander anspringende Löwen, Abbildung 293, die ähnlich flüchtig in der 7. Quaderreihe unter der erstgenannten Inschrift auf einer Quader in der 2. Reihe vom Boden angebracht ist. Immerhin wird man die bisher vorgeführten Tierdarstellungen als geschlossene Gruppe aus der Zeit des Abbasiden Muktadir 909/10 behandeln dürfen. Im übrigen sind mir aus dem 10. Jahrh. und der Merwanidenzeit (990—1085) nur zwei Belege bekannt geworden: ein Löwe an der Brücke (Inschrift 13, S. 34, Taf. VI, 2) und ein Löwe an einem Turm (Inschrift 15, S. 36). Erst mit den Ortokiden stellt sich das Material wieder auffallend reich ein, aber freilich in ganz anderer Art als früher.



Abb. 293. Dijarbekr, Mardintor: Quaderfügung und Löwenrelief.

Der Großseldjuke von Bagdad Malik-shah, den wir als Begründer der jetzt bestehenden großen Moschee von Amida kennen lernten, hat einen Stadtturm mit einer fünfteiligen Inschrift (Nr. 16) versehen, die von einer kleinen Herde von Tieren begleitet wird (Taf. VII, 1 und Abb. 294). Leider ist die Aufnahme nicht scharf genug, um über die einzelnen Motive mit Sicherheit entscheiden zu können. Unter der krönenden ⊓-Leiste sieht man zwei galoppierende Pferde (S. 40), diesmal unzweifelhaft an der Zäumung und den herabhängenden Steigbügeln

[1] Vgl. m. Kleinarmenische Miniaturenmalerei, Tübingen, 1907, S. 30 f.

[2] Vgl. damit das Elfenbeinhorn von Jaszberény (bei Hampel, Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn, II, S. 888 f., (den Vertreter einer Gruppe, die wahrscheinlich wie die Sternkasten aus Mesopotamien stammt).

kenntlich. Sie erscheinen in dem typischen Relief auf zwei längeren Steinen und nehmen einen Stein in die Mitte, auf dem eine Doppelnische angedeutet ist, mit einem Turban (?) auf dem Stein darüber (nach Berchem bedeutet diese Mitte vielleicht einen Raubvogel, wie am Tor von Aleppo). Die erste Inschriftzeile steht zwischen zwei Löwen, zwei andere erscheinen im Mittellot unter der vorletzten Zeile; ihnen entsprechend sieht man am Ende dieses Zeilenzwischenraumes zwei Vögel mit ausgebreiteten Flügeln. An den Seitenflächen des Turmes (Taf. VII, 1) scheinen noch weitere Tiere angebracht.

Aus dem Jahre 1163 ca. stammt eine Tierdarstellung über dem äußeren Osteingange der Ulu Djami (Taf. XVI, 1 und Abb. 24 und 25). Wir sehen am Ende der Bauinschrift (Nr. 24)[1] eine große Quader eingefügt, auf der in dem gewöhnlichen flachen Relief ein Löwe auf dem Rücken eines niedergebrochenen Rindes erscheint. Das Katzenartige ist gut zum Ausdruck gebracht, nur das Gesicht entbehrt, wie der Kopf des Rindes, der Belebung. Man beachte die Bildung

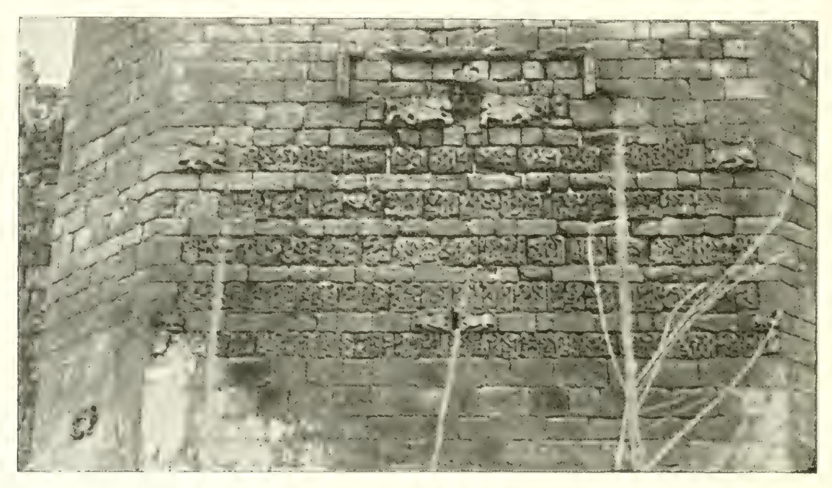


Abb. 294. Dijarbekr, Stadtmauer: Turm und Inschrift vom Jahre 1089—90.

der Halsfalten bei letzterem. — Aus der Zeit des Ortokiden Mahmud um 605 H. (1208/9) stammt die von einem vollständig heraldisch stilisierten Doppeladler und zwei pathetisch dreinschauenden Löwen begleitete Inschrift an dem Mauerturm B (Taf. XIX, 1, Abb. 40 auf S. 91) und eine andere ebenfalls mit Doppeladler, aber von vier Löwen begleitete Inschrift am Mauerturm A (Taf. XVIII, 1, Abb. 36, S. 89). In diesen beiden Beispielen sind die Tiere durch profilierte Rahmen von der Schrift getrennt.

Diese Tiermotive von Amida wurden bisher absichtlich rein nach der Zeitfolge vorgeführt ohne Rücksicht darauf, daß in ihnen streng zwei Gruppen zu trennen sind, die ihrem Ursprunge nach sich in keiner Weise miteinander berühren. Da diese Erkenntnis für die Kunstgeschichte und Archäologie des Orients sowohl wie des Abendlandes grundsätzliche Bedeutung hat, sei ihrer Darlegung hier mit einiger Ausführlichkeit Raum gegeben.

1. Die hellenistisch-dekorative Gruppe. Zu ihr gehören die Tierdarstellungen vom Jahre 909/10 an den beiden Toren und vielleicht auch noch das Relief vom Jahre 1163 über dem Osteingange zum Vorhof der großen Moschee. Unter ihnen sind alle drei Hauptgruppen dieser Abteilung vertreten.

[1] Datierbar im Vergleich mit Nr. 22.

Schreitende Tiere. Der Typus ist in monumentaler Ausgestaltung bekannt seit Aufdeckung der altpersischen Fließendekoration aus Susa im Louvre; man erinnere sich des Löwenfrieses. Neuerdings sind zahlreiche Beispiele vom Istartore in Babylon dazugekommen, phantastische Tiere darstellend.[1] Kombinationen verschiedener Tierarten sind nicht ausgeschlossen; die Herleitung des Tierfrieses unter der Muschelnische am Kharputtore aus dem Altmesopotamischen unterliegt daher keinem Zweifel. Sie ist ungefähr gleichzeitig mit den Seidenstoffen, die sich in rheinischen Kirchenschätzen erhalten haben und die Namen von byzantinischen Kaisern des 10. Jahrh. tragen. So in Siegburg „ἐπὶ Ῥωμανοῦ καὶ Χριστοφώρου" und in Düsseldorf „ἐπὶ Κωνσταν(τίν)ου καὶ Βασιλείου".[2] Die Löwen sind durchaus im altmesopotamischen Typus paarweise aufeinander zuschreitend gegeben ohne ein die Mitte zwischen ihnen markierendes Motiv. Über ihrem Rücken erscheinen persische Palmettenbäume. Der Kopf ist grinsend nach vorn gewendet.

Tiere in Wappenstellung. Die gegeneinander anspringenden, d. h. nicht einfach schreitenden Löwen kommen wiederholt vor. Sie erheben die eine Pfote und legen den Schwanz über den Rücken zurück. Bestes Beispiel am Kharputtore, gegenüber der Tiernische (Taf. III, 2). Es sei ausdrücklich bemerkt, daß auch in dem Friese schreitender Tiere an der Muschelnische des Karputtores (und auf den byzantinischen Seidenstoffen) schon eine antithetische Anordnung steckt. Die Tiere schreiten nicht gleichmäßig auf die Mitte, den Vogel, zu, sondern bilden selbständige Seitenflügel, als deren Richtungsmitte die Nischenkante wirkt. Einen zweiten Beleg für die Zusammenstellung von Löwe und Buckelochs findet man an der Mschattafassade.[3] Für gewöhnlich ist die Mitte bezeichnet durch den Lebensbaum oder eine Vase. Unter den Beispielen von Amida ist für diese Wappenstellung mit betonter Mitte der Lebensbaum mit den beiden Vögeln heranzuziehen, wie er sich über der Löwenplatte am Kharputtore findet (Taf. III, 2). Für diese uralte, vor allem in Mesopotamien heimische Tradition werden nachfolgend Denkmäler genug aus dem Kreise von Amida beigebracht werden. Ich verweise hier schon auf eine Reihe von Stuckreliefs, die geeignet sind, eine Vorstellung von dem Reichtum des Tier- und Pflanzenornamentes in einer Art Technik zu geben, die zur Verkleidung von Ziegelwänden bestimmt war, deren Denkmäler aber leider infolge ihrer geringen Dauerhaftigkeit zugrunde gegangen und von der Kunstgeschichte vergessen worden sind. Ein Werk wie die Alhambra steht dann freilich gleich einem Wunder vor uns. Das ist es zwar, aber die größeren Phänomene dieser Art und die Muster dafür wären in mesopotamischen Denkmälern zu suchen.

Tierkampf. Für diese Gruppe liefert Amida ebenso eine monumentale Lösung wie für die beiden andern; es ist der äußere Torbogen im Osten des Moscheenhofes (Tafel XVI, 1 und Abb. 24/5, S. 67), beiderseits flankiert durch Quadern mit einander entsprechenden Reliefs des Tierkampfes, darüber die Bauinschrift (Nr. 24). Man erhält hier ein auch nach der Quaderfügung so einheitlich auf geschlossene symmetrische Wirkung hin gerichtetes Ganze, daß ebensowenig wie an der Muschelnische mit dem Tierfriese an einer ganz bewußten und traditionellen architektonischen Schmuckart gezweifelt werden kann. Das ist prinzipiell von Bedeutung, weil alle diese Tierdarstellungen für die Zeit vor und nach 1000 n. Chr. zwar in Ost und West sehr häufig vorkommen, nirgends aber bisher der Zusammenhang mit der alten Schmuckarchitektur Mesopotamiens so unmittelbar belegt erscheint, wie in Amida. Freilich sind die Motive hier in Nordmesopotamien in Stein übertragen; ihre ursprüngliche Verwendung fußt, das darf nie vergessen werden, in anderem Material.

Das von einem Löwen überfallene Rind ist nicht die einzige Tierkampfdarstellung in Amida. An dem polygonalen Südturm vom Jahre 1089—90 erscheint an den abgeschrägten Ecken unterhalb der Inschrift mit der Tierherde und über den drei Nischen eine Quader (Tafel VII, 1), auf

[1] Mitteilungen d. Deutschen Orientgesellschaft. Einzeltafeln als Beiblätter.

[2] Näheres bei Dreger, Künstlerische Entwicklung der Weberei und Stickerei; vgl. Bonner Jahrbücher, 1893, S. 22.

[3] Dreieck E, Jahrbuch d. preuß. Kunstsamml., 1904, S. 312 f.

der ich einen Adler mit einem Hasen (?) in den Klauen zu erkennen glaube; doch fehlt der Oberteil des Raubvogels; er scheint avant la pose gearbeitet und beim Versetzen ohne das zugehörige Oberstück eingefügt. Auch hier ist, wie am Moscheentore, dasselbe Motiv symmetrisch auch auf der Gegenseite ausgeführt zu denken.[1] Auch an dem von Texier aufgenommenen Tore „du Galius“ erscheinen an den seitlichen Türmen Tierkampfreliefs (vgl. Abb. 244 u. 329, S. 376).

2. Die innerasiatischen Wappentiere. Es dürfte genügen, die Kunsthistoriker auf diese von Berchem oben S. 78 f., 90 f. und 128 ausführlich behandelte, von den Türken nach Amida gebrachte Art des Tiermotives hinzuweisen. Ich kann die Untersuchung über das hier in aller Kürze systematisch geordnete Gebiet der Verwendung des Tieres in der bildenden Kunst von Amida nicht weiter ausdehnen, weil es gilt, noch zwei hervorragende Denkmäler zu betrachten, die bezeugen, wie außerordentlich beliebt diese ganze Gattung in Amida-Dijarbekr war. Sie erhielt durch den mit den Türken und Mongolen verstärkt eindringenden asiatischen Strom neue Nahrung.

Die an den Mauern und Toren Amidas aufgenommenen Tierbilder geben nur einen schwachen Begriff der abergläubischen Beliebtheit, deren sich diese Motive bei Christen und Muslimen erfreuten. Es war oben schon davon die Rede, daß die spätantik-christliche Fassade der großen Moschee an ihren Verkröpfungen eine Unzahl von Tieren in Wappenstellung zeigt. Diese Symbole verbreiteten sich vom 4. Jahrhundert an und von Mesopotamien und Syrien aus derart, daß nur das Bedürfnis, die der Schrift Unkundigen durch das Bild zu unterrichten, die christliche Kunst verhinderte, damals schon von der figürlichen Darstellung, d. h. der antiken Tradition, ganz ab- und die Wege des Islam zu gehen. Für diese islamische Art geben zwei heute nicht mehr in Amida befindliche Denkmäler treffliche Proben.

Die Ortokidenschüssel in Innsbruck. (Taf. XXI, 1 und Abb. 53 u. 295.)[2] Das Ferdinandeum besitzt eine kreisrunde Kupferschüssel von 26,75 cm oberem Durchmesser und 5 cm Höhe. Sie hat, in einer Achse angeordnet, massive Henkel mit mittlerer Verdickung und sitzt unten auf einem Ringfuß von 7,5 cm Durchmesser. Die Schüssel zeigt außen und innen die gleiche Schmuckeinteilung, einen breiten Randstreifen mit sechs in Abständen gereihten Kreisen, in der Mitte innen ein Figurenmedaillon, außen dafür den Fuß. Der gesamte Schmuck ist in Zellenemail ausgeführt. Die Schmuckmotive der Schüssel sind so dicht gedrängt über die Außen- und Innenseite verteilt, daß auch nicht die kleinste leere Fläche übrig bleibt, das Email vielmehr wie ein feinmaschiges Netz ohne Unterbrechung ausgesponnen erscheint. Man könnte, an die Vorliebe des alten Orients für geometrische Gitter- und Netzmotive erinnernd — wie sie in Amida an den Säulenschäften der Westfassade beobachtet wurden — sagen, daß auf der Innsbrucker Schale Ähnliches aus Figuren hergestellt sei. Es wird schwer, sich in diesem dicht aneinandergedrängten Vielerlei zurechtzufinden. Ich beschreibe zunächst die Tierdarstellungen. Verwendet sind sowohl Szenen des Tierkampfes, wie Tiere in Wappenstellung zuseiten des Lebensbaumes. Erstere Gruppen findet man in den sechs Kreisen des breiten Randstreifens. Sie wechseln auf der Innenseite der Schüssel (Taf. XXI, 1) mit Vogeldarstellungen, die zunächst dadurch auffallen, daß um die Köpfe Nimben gelegt sind. Der eine Vogel mit ausgebreiteten Flügeln, ein Adler, hält eine Schlange (?) in den Klauen; die beiden anderen sollen wohl Pfauen bedeuten: von dem dunkelblauen Körper gehen horizontal rote Federn ab, die in gelbe Halbmonde endigen. Unter den Füßen je ein gelber Ring. Die Tierkampfmedaillons zeigen zweimal dunkelblaue Flügellöwen mit grünen Köpfen, einmal einen fleischfarbenen Löwen ohne Flügel über grünen oder einem schwarzen Tiere. Bezeichnend sind immer die zur Schaffung kleiner Zellen für das

[1] Nebenbei sei auch noch hingewiesen auf die Münzen mit Szenen des Tierkampfes, die H. Nützel in der Festschrift der numismatischen Gesellschaft 1893 veröffentlicht hat.

[2] Ich verdanke die beiden Aufnahmen dem Entgegenkommen des K. K. österreichischen archäologischen Instituts. Es wurde mir gestattet, die für den zweiten Band von Riegl, „Spätrömische Kunstindustrie“, angefertigten Nachbildungen etwas verkleinert wiederzugeben.

Email notwendigen bunten Ornamente, die den Tierkörper ebenso überziehen wie die blauen Ranken mit bunten Enden den weißen Grund. Durch diesen heben sich die sieben Medaillons von dem übrigen blauen Grunde der Schüssel ab. Auf ihm erscheint zwischen den weißen Scheiben dreimal das zweite Hauptmotiv der Tierdarstellung mit dem Lebensbaum in der Mitte, hier Palmen mit weißen Stämmen und grünen Ästen um eine mittlere rote Raute. In den Zwickeln sitzt oben ein Paar grüner Fasanen (?), unten fleischfarbige Löwen unter Ranken. Auch auf



Abb. 295. Innsbruck, Ferdinandeum, Ortokidenschüssel: Außenseite.

der Außenseite der Schüssel (Abb. 295) sieht man zwischen den Kreisen dreimal die Palmen mit den Tieren und von den Kreisen selbst zwei Paare, gefüllt mit Adlern oder mit geflügelten Löwen, besser Greifen, die ein Tier in den Klauen halten. Es sind also innen alle sechs, außen vier Kreise und beiderseits je drei Zwischenräume, im ganzen also 16 von 24 Randfeldern mit den typischen Tierbildern gefüllt. Das mag die Beliebtheit des Motivs in Amida bzw. seinem Kunstkreise belegen.

Es wird nun doppelt interessant sein, festzustellen, welche Motive die übrigen acht Randfelder und das zentrale Medaillon der Innenseite füllen. Vielleicht läßt sich von ihnen aus zurückschließen auf den Kunststrom, dem auch die Tierdarstellungen unmittelbar entnommen sind. Die drei Zwischenfüllungen der Innenseite zeigen einen Gitarrespieler, eine Tänzerin und einen Akrobaten, begleitet von bunten Vögeln in den oberen Zwickeln. Der Musikant ist bärtig und trägt ein ähnliches Kostüm, wie wir es noch an den Figuren des zentralen Medaillons sehen werden, nur in anderen Farben, die Tänzerin ist ganz hellenistisch mit geblähtem Schleier, allerdings in grünem Untergewand mit roter Jacke dargestellt, was wohl dem gegürteten Chiton entsprechen soll. In der Akrobatenszene balanziert ein Mann ein T-förmiges Gestell auf der Stirn; darauf steht einer Kopf, während zwei andere mittun.[1]

Dieser Innenschmuck der Schüssel wird gegliedert durch den Inschriftrand und einen Ornamentstreifen um die Mitte, worin grüne Blattmotive in roten Pelten, umzogen von hellblauen Bogen mit dunkelblauen Zwickeln erscheinen. Diese Buntheit des Emails wird durchsetzt von den braunen Stegen des Kupfers, in das die Zellen eingetieft sind.



Abb. 296. Venedig, S. Marco: Alexanderrelief.

Auf der Außenseite der Schüssel stehen in dem dritten Kreispaare zwei Ringer gegenüber einer sitzenden Gestalt, die Gitarre spielt, begleitet von einer zweiten Stehenden, die einen Becher anbietet. Zwischen den Medaillons wechseln die drei Palmen mit einer Tänzerin, einer Gestalt, die Gitarre und einer, die Flöte spielt. Für alle diese Motive lassen sich Parallelen im späthellenistischen-persischen und byzantinischen Bilderkreise nachweisen. Es bedarf dafür an dieser Stelle vielleicht keines Beleges, weil eine einzige Figur genügt, diesen Zusammenhang klarzumachen.

Im mittleren Rund der inneren Höhlung (Taf. XXI, 1) sieht man auf weißem Grund eine jugendliche bartlose Gestalt im Brustbild über einen roten Bogen emporragen. Auf den langen Locken sitzt ein hohes gelbes Diadem mit rotem Rand und einem Oval zwischen Rechtecken in der Mitte, über der ein Knopf erscheint. Die Hände halten vor dem Leibe grüne Stäbe, die über den Schultern in gelblichen Knollen endigen. Das blaue Gewand hat eine gelbe Bordüre um den Hals und zeigt ein gelbes herzförmiges Muster neben roten Kreisen auf den Armen und einem roten Rechteck mit grüner Mitte auf der Brust. — Zu beiden Seiten dieser Gestalt springen bunte, geflügelte Greifen auf, ihre blauen Schwänze scheinen sich unterhalb des Bogens, mit dem sie durch einen grünen Grund zu einer Einheit zusammengefaßt sind, zu kreuzen. Dazwischen rote Herzformen. Die Füße scheinen verbunden durch ein rechteckiges gelbes Stück mit vier blauen Kreisen; daneben sieht man grüne Kreise mit ihren blauen Achsen. Es sollen wohl Räder sein; das Ganze stellt also einen König auf dem Greifenwagen dar. Die Deutung macht keine Schwierigkeiten. Wir sehen Alexander den Großen, der sich durch Greifen, denen er Köder vorhält, auf einem Wagen in die Lüfte tragen läßt; die Greifen springen nach außen auf, wenden aber ganz richtig den Kopf zurück und empor nach den Ködern. Es ist also außer Zweifel ein hellenistisch umgebildetes orientalisches Sagenmotiv, das uns hier auf der islamischen Schüssel entgegentritt. Daß es im Mittelalter im ganzen Oriente sehr beliebt war, davon mögen die vier Beispiele eine Vorstellung geben, die ich nebenstehend abbilde. Abb. 296 zeigt ein Relief, das an S. Marco in Venedig eingelassen ist, aber

[1] Diese Szene hat bereits Hampel (Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn II, S. 903) behandelt und mit verwandten Darstellungen verglichen. Unter ihnen ist besonders bemerkenswert das Horn von Jaszbereny, von dem Hampel ausgeht; es dürfte mit seiner ganzen Gattung dem nordmesopotamischen Kunstkreise angehören. Vgl. dazu das oben S. 210 über den Bestand eines Theaters oder einer Arena in Amida Gesagte.

zweifellos aus dem Oriente stammt. Die Komposition baut sich hier auf der Horizontalen auf, die von der verlängerten Achse der Biga mit den wie auf unserer Schüssel in die Vorderansicht gedrehten Rädern gebildet wird. Alexander gibt das Mittellot; in den Ködern und den Drachen mit ihren Zügeln, Flügeln, Füßen und Schwänzen entwickelt sich ein Spiel diagonaler Richtungen, das in den über dem Leib Alexanders gekreuzten Schulterstreifen auch an der Hauptfigur wiederkehrt. Auf der Ortokidenschüssel beschränkt sich dieser dekorative Aufbau



Abb. 297. Darmstadt, Museum: Relief eines Elfenbeinkästchens.

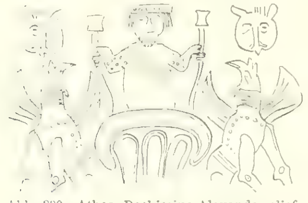
mehr geschlossen auf die Köder, die Flügel und die horizontal verbundenen Arme Alexanders. Auch das Kostüm ist sehr wesentlich verschieden. Auf dem Relief von S. Marco ist Alexander leicht bärtig, trägt kurzes Haar und die Tiara mit Ohrgehängen. Die Schüssel zeigt ihn unbärtig mit langen Locken, der typischen Krone und dem Gewand der christlichen Kaiser. Man vergleiche damit die Darstellung auf einem Elfenbeinkästchen in Darmstadt, Abb. 297,[1] wo Alexander ganz die Erscheinung eines byzantinisch-persischen Kaisers der Zeit nach dem Bilderstürme angenommen hat. Die Anordnung der Wagenachse und der Deichseln kommt der Wirklichkeit in der Anordnung nahe, die Drachen springen symmetrisch nach außen auf, ohne sich um die Köder zu kümmern. Putti tauchen raumfüllend an den Seiten auf, ähnlich wie in anderen Szenen desselben Kästchens, auf dem persisch-indische Motive mit antiken wechseln. Abb. 298 zeigt eine Darstellung der Greifenfahrt, wie ich sie in der Peribleptos von Mistra im Peloponnes aufgenommen habe. Die Wirkung ist heute durch das Fehlen der farbigen Masse des Grundes abgeschwächt. Diese Technik zusammen mit den der Darstellung auf der anderen Seite eines



Abb. 298. Mistra, Peribleptos: Alexanderrelief

[1] Vgl. Graeven, Bonner Jahrbücher, Heft 108/9, S. 269 f.

Mittelmedaillons entsprechenden Arabeskenstreifen läßt islamische Einflüsse wahrscheinlich erscheinen, wie sie um das Jahr 1000 in Hellas allgemein nachweisbar sind. Alexander ist ganz roh ohne nähere Merkmale angedeutet, sein Kasten ruht auf dem Rücken der symmetrisch in der Mitte zusammenstoßend gelagerten Greifen; die Stränge sind um die Stangen geschlungen, an denen die Köder recht augenfällig als Vierfüßler gebildet sind. Abb. 299 endlich gibt ein sehr rohes Relief, das ich 1888 im athonischen Kloster Dochiariu (unter dem linken Kirchenfenster eingemauert) skizzierte. Der „König" mit den leuchterartigen Ködern, zu denen sich seitlich Löwenköpfe gesellen; neben dem schwungvoll gekneteten Wagen die Greifen mit erhobenen Flügeln. Das Motiv ist bis nach Indien vorgedrungen und von dort aus durch den Buddhismus in das Turfangebiet getragen worden.[1]


Abb. 299. Athos, Dochiariu: Alexanderrelief.

Ich sehe, was uns die Innsbrucker Schale an Motiven zeigt, im wesentlichen für westasiatisch an, auch die Gesamteinteilung des Schmuckes. Man vergleiche dafür die kürzlich in Köln gefundene Glasschale mit vier großen um einen kleineren Kreis im Zentrum, alle gefüllt mit biblischen Szenen nach Art der ähnlich eingeteilten Katakombenmalereien, mit denen die Kölner Schale gleichalterig ist.[2] Auch vergleiche man aus der Spätzeit, der die Ortokidenschüssel selbst angehört, das Deckenmosaik des Rogerzimmers im Normannenpalast zu Palermo, wo die Medaillons über die Rippen des Kreuzgewölbes hinweggehen, die abendländische Konstruktion also der importierten orientalischen Dekoration im Wege ist. In den Medaillons Fabeltiere, Löwen, Greifen und im Zenit ein Adler mit dem Hasen in den Krallen. In frühmittelalterlicher Zeit ist das Motiv der radial gestellten Kreise um einen Mittelkreis oft und oft verwendet worden, besonders in byzantinischen Deckenmosaiken.

Auch daran ist nicht zu denken, daß die Technik, Zellenschmelz auf Kupfer, vom Osten her, wie Karabacek[3], Migeon[4] und Martin[5] angenommen haben, aus China importiert sein könnte.[6] Das hat während der Drucklegung dieses Buches Otto v. Falke[7] gezeigt. Er leitet die Technik aus Byzanz her, urteilt aber vernünftig, wenn er meint, es sei sehr wohl möglich, daß die Innsbrucker Schüssel nicht in der Hauptstadt selbst, sondern in einem provinziellen Betrieb des oströmischen Reiches entstanden sei. Ich habe seit Jahren Armenien als Zentrum dieser Kunstgattung im Auge und wundere mich gar nicht, ein Schmelzwerk vom Ausgange des frühen Mittelalters an der armenisch-persischen Grenze lokalisiert zu finden. Auch das Auftreten der Tauschiertechnik mit dem Zentrum in Mosul überrascht unter diesen Umständen nicht. Für diese Mosulbronzen ist eine Fülle von spätantiken und byzantinischen Vorläufern namhaft zu machen.[8] Es fehlt auch für die Technik der Ortokidenschüssel von Innsbruck nicht an älteren Parallelen aus dem Westen. Hauptstück, freilich in einer Art Grubenschmelz, ist die Flasche von Pinguente (Istrien) im Wiener Hofmuseum.[9] Dazu kommen die Fragmente eines Seitenstückes in größerem Format im Kunstgewerbemuseum in Berlin (88, 179/180); sie sollen, wie mir Lessing sagte, im Tiber gefunden sein. Beide Denkmäler dürften nach der Einteilung des Schmuckes und den Motiven vorderasiatisch aus der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends unserer Zeitrechnung sein. Mit ihnen sind vielleicht zusammenzustellen andere Funde aus der Völkerwanderungszeit, wie die Schöpfkelle von Arolsen u. a.[10] Ich meine also, es kann durchaus an dem Mangel bzw.

[1] Vgl. Grünwedel, Zeitschrift für Ethnologie 1909, S. 906, Abb. 13.
[2] Poppelreuter, Zeitschrift für christl. Kunst, 1908, Sp. 67 f.
[3] Beiträge zur Gesch. d. Mazjaditen, Leipzig 1874. — [4] Gazette des beaux arts 1906 und Manuel, p. 156.
[5] A history of Oriental carpets, S. 110. — [6] Vgl. dazu Bushell, L'art chinois, trad. d'Ardenne de Tizac, p. 257 f.
[7] Monatshefte f. Kunstwiss., II (1909), S. 234 f.
[8] Vgl. Rosenberg, Geschichte d. Goldschmiedekunst.
[9] Gazette arch. 1884, pl. 18/19, p. 133. Riegl, Spätröm. Kunstindustrie, S. 188 f. — [10] Lindenschmidt, III, 11, 3.

dem Unbeachtetsein der einschlägigen Denkmäler liegen, daß uns die Ortokidenschüssel von Amida so überraschend neu anmutet.

Soweit hatte ich geschrieben, als mir das Manuskript Berchems S. 120f. zukam. Das Protokoll der Inschrift ist das eines Dynasten des 12. Jahrhunderts und erinnert besonders an das des Ortokiden Kara-arslan von 561 (1166) in einer Inschrift von Kharput. Berchem entnimmt gewissen Fehlern in der arabischen Inschrift, daß die Schale nicht am Hofe des Bestellers Dawud ibn Sukman ibn Urtuk ausgeführt sei, sondern auswärts. Dawud war seit ca. 508 (1114) Herr von Kaifa, um 519 (1125) wurde er es auch in Kharput; er starb 539 (1144). Daß die Innsbrucker Schale nicht in diesen Städten gearbeitet sein kann, würde belegt, meint Berchem, durch die Naskhischrift des Arabischen, die um 1114—1144 im Kreise von Amida ausgeschlossen sei. Dieses Merkmal weise eher auf Zentralasien, woher auch Spiegel chinesisch-mongolischer Art stammten, die der Innsbrucker Schale verwandt seien, darunter ein Spiegel im Museum Cernuschi, der angeblich 730[1] entstanden sein soll. Ich hätte gegen letztere Datierung nichts einzuwenden, da ich überzeugt bin, daß der chinesische Einfluß nicht erst mit den Türken und Mongolen nach dem Westen kommt[2]; mehr wird es darauf ankommen, auch nachzuweisen, daß das Drachenmotiv des Cernuschi-Spiegels in China selbst schon 730 möglich war. Wie dem auch immer sei — man beachte, daß auch Martin bei der Innsbrucker Schale chinesische Einflüsse annimmt — ich glaube doch nicht, daß die Schale im Osten entstanden ist. Vielmehr könnte die Sachlage so sein, daß ein aus Iran oder Transoxanien stammender Künstler die Schale am Hofe Dawuds mit Benutzung einheimischer Motive hergestellt hat. Jener Kalligraph, der die Inschriften 32 und 34 von Amida in den Jahren 1228 und 1236/7 ausführte, Meister Djaʿfar war aus dem Westen, aus Aleppo nach Amida gekommen. Ähnlich kann auch ein zentralasiatischer Handwerker an dem Hofe Dawuds gelebt haben. Ich finde in den Ornamentmotiven nichts, was auf den Osten wiese. Denn auch die Deutung einzelner Tiere durch Berchem auf Wappentiere ist für mich nicht überzeugend. Schon der „sunqur de Dawud“ ist nach dem rein ornamentalen Charakter der ganzen Dekoration unwahrscheinlich und das Flügelpferd „sawghun“ wird wohl überhaupt ein Greif sein.

Dazu kommt, daß die Innsbrucker Schale sowohl nach der Einteilung ihres Schmuckes, wie nach einzelnen Motiven vorzüglich hereinpaßt zwischen die späthellenistisch-byzantinische Kunstweise und die Gruppe der sog. Mosulbronzen. Wären nicht die arabischen und persischen Inschriften, so könnte man die Schale ohne viel Zwang als orientalisch aus frühchristlicher Zeit ansehen. Für die Technik habe ich Parallelen angeführt. Die Mosulbronzen wachsen aus Schöpfungen hervor, wie unsere Schale sie in einem einzigen Beispiel vertritt. Auch die Technik widerspricht dem nicht: sie ist eine hellenistisch-orientalische; man lese nur nach, was Marc Rosenberg kürzlich in seiner Geschichte der Goldschmiedekunst über das Niello

[1] Bezüglich der Datierung vgl. oben 127. Berchem schreibt dazu nochmals gelegentlich der Korrektur: „Die Inschrift am Cernuschi-Spiegel ist sicher 829—30 datiert, doch ist das Datum bei der Schriftart höchst auffallend, da letztere eher in das 5. Jh. Hidjra gehört. Auch die Inschrift mit dem Datum mag, wie die an der Rückseite, im Namen Idris II. nachträglich in Marokko graviert worden sein. Somit ist die Frage nach diesem Spiegel noch sehr im Dunkeln und muß für sich studiert werden. Damit fällt auch einstweilen ein Hauptstück für den Vergleich mit der Innsbrucker Schale. Immerhin bleibt die Tatsache bestehen, daß keine bekannte Inschrift aus der ersten Hälfte des 12. Jhs. dasselbe Naskhi aufweist, während es auf persischen Münzen (Samaniden) bereits früher erscheint (im 10. Jh.). Andererseits dürfte das Naskhi als frühestes Beispiel in Steininschrift bereits 483 (Hidjra) auf dem großen Minaret in Aleppo vorkommen (nach Herzfeld ist die Datierung ganz sicher, das Datum steht da, es fragt sich nur, ob es sich auch auf den rundschriftlichen Teil der Inschrift bezieht, das Datum und der Hauptteil der Inschrift sind kufisch). Kurz, das einzige Beispiel einer rundschriftlichen Inschrift in Stein vor Mitte des 12. Jhs. ist Aleppo, Minaret der gr. Moschee (nach Herzfeld sicher); andererseits viele Beispiele einer solchen auf Münzen schon früher, doch in Persien. Die ganze Frage liegt somit noch sehr im Dunkeln, und es kann aus der Schrift nichts Bestimmtes zum Ursprungsort der Schüssel gefolgert werden, höchstens daß sie nicht in Amida-Kaifa oder doch von einem (wie Sie vermuten) fremden Künstler gemacht wurde.“

[2] Vgl. Jahrbuch der Kgl. preuß. Kunstsammlungen 1903, S. 147 f.

zusammengestellt hat, und halte dazu folgende Tatsachen. Die islamische Tauschierkunst ist schon 216 H. (831 n. Chr.) belegt durch die Bronzetür Ma'muns an der Omarmoschee zu Jerusalem[1], die byzantinische durch die nur wenige Jahre jüngere am Südende des Narthex der Sophienkirche in Konstantinopel.[2] Es folgen dann die italienischen Ageminatüren in Amalfi, S. Paolo fuori, Venedig u. a. O. — kurz, die Mosulbronzen haben Vorläufer in Massen. Ihre Eigenart liegt im starken Vorwiegen persischer und im Eindringen chinesischer Motive[3]. Unter ihrem Motivenschatz findet sich übrigens auch das Alexanderschema, und zwar verwendet für die Darstellung von Sonne und Mond, so auf dem Metallbecken des Atabeks Lulu von Mosul (1233 bis 1259) in der Königl. Bibliothek zu München.[4]

Abb. 300. Konstantinopel, Kais. ottoman. Museum: Stuckfragmente aus Dijarbekr.

Die Stuckreliefs aus Dijarbekr im Museum zu Konstantinopel.

Im Jahre 1905 fand ich unter den Neuerwerbungen des Kais. ottomanischen Museums in Konstantinopel (Nr. 13927) eine größere Reihe von Stuckfragmenten, die nach den Angaben der Direktion aus Dijarbekr stammen. Es wurde mir gestattet, diese Reliefs zu ordnen. Um sie vor weiterer Zerstörung zu behüten, gruppierte ich sie in fünf Felder, die mit Gips in feste Rahmen eingegossen wurden. Die nachfolgend veröffentlichten Aufnahmen danke ich der freundlichen Vermittelung des Direktors Halil Edhem.[5] Man rechne damit, daß die Fragmente in den Photographien nur auf die Hälfte etwa, die beiden Stücke mit Buchstaben sogar noch weniger verkleinert sind, daß es sich also um eine Dekoration in sehr kleinem Maßstabe handelt. Das große Inschriftfragment (Abb. 300) ist 0,135 m hoch; das ist zugleich die Breite des Frieses, den das coufique fleuri bildete. Wir sehen oben und unten einen profilierten Rand. Die oben palmettenartig endenden Hasten sind durchsetzt von einer dünnen Ranke, an der ich nur her-

[1] Becker, Zeitschrift f. Assyriologie, 1904, S. 105; Berchem, Inscr. arabes de Syrie, S. 8, Taf. II, 4.

[2] Salzenberg, Taf. XIX, Lethaby and Swainson, The church of S. Sophia, p. 269.

[3] Vgl. Migeon, Manuel, p. 165 f. — [4] Vgl. Sarre-Berchem, Münchener Jahrbuch f. bild. Kunst, 1907, I.

[5] Sie sind inzwischen von Sarre, Seldschukische Kleinkunst, Taf. IV/V, ohne Kenntnis meiner Intervention ver-veröffentlicht worden.

vorheben möchte, wie die Spitze sich in einen Knopf einrollt. Das zweite Inschriftfragment zeigt, daß die Ranken bisweilen auch mehrfach parallel gelegt waren. Darüber in Abb. 300 dieselbe Ranke um einen Pfau gelegt, dessen Kopf entweder zerstört ist oder von Anfang an fehlte, so daß die Tendenz, den Tierleib völlig im Sinne der schöngeschwungenen Linie zu verwenden, dadurch besonders auffällig wird. Der Pfau füllt eine rechte Ecke, in die links zwei Bogen übereinander mit dem Randprofil einschneiden. Abb. 301 zeigt eine andere Art der Füllung dieser Zwickel. Wir sehen gegenständig Löwen angeordnet, die neben dem oberen Bogen Kopf und Vorderfuß erheben. Hinter ihrem Rücken ein Drachenkopf mit geöffnetem Rachen, nicht das Ende des Schwanzes, sondern eher zur Ranke gehörend. Neben dem unteren Bogen könnte vielleicht die Ranke allein oder ein zweites Tier die Füllung besorgt haben. Ich weiß nicht, ob unter den Füßen des Löwen nicht ein Vogelkopf erscheint. Keinesfalls gehört dahin das Stück in der Mitte mit dem schlanken Hinterteil eines Tieres, weil am Rande der Knopffries fehlt, von dem die Löwenfragmente umrahmt sind. Die Ranke selbst bildet am rechten Rand Achter. Dieses Motiv, rein geometrisch als Stab durchgeführt, erscheint in Abb. 302 zwischen oder neben Sirenen in Ranken. d. h. Vögeln mit Menschenkopf. Die Vögel stehen auf hohen Beinen mit Sporen, der Leib mit den leicht gehobenen Flügeln wird im Profil gesehen, der Kopf dagegen, der aus einer Art Halskrause hervorsieht, ist nach vorn gedreht und trägt eine Krone. Man folge dem Linienzuge der dünnen Ranke, der Bildung der zwei- oder dreiteiligen Palmettenendigungen, beachte auch die krabbenartigen Ansätze dazwischen und wird finden, daß die vier Fragmente derart genau übereinstimmen, als wären sie alle aus einer Form hervorgegangen. Außer der Sirene findet sich auf den Fragmenten auch ihre Parallele, die Gorgo (oder Sphinx), der Tierleib mit Menschenkopf. Wir sehen einen Rest davon in Abb. 303 links oben. Der Kopf steht wieder in Vorderansicht, der Leib, an den Flügel anzusetzen scheinen, im Profil. Am Halse ist ein rautenförmiger Kragen bemerkbar. Auch dieses Stück bildet noch einen Bogenzwickel mit den typischen Ranken. Rechts gegenüber sieht man das Fragment eines Reiters auf einer breiten Tafel, deren rechte untere Ecke erhalten ist. Das Pferd schreitet nach links und hebt den rechten Vorderfuß. Ein Bogen quer über den Hals könnte als einziges Zeichen einer Zäumung genommen werden.


Abb. 301. Konstantinopel, Kais. ottoman. Museum: Stuckfragmente aus Dijarbekr.



Abb. 302. Konstantinopel, Kais. ottoman. Museum: Stuckfragmente aus Dijarbekr



Abb. 303. Konstantinopel, Kais. ottoman. Museum: Stuckfragmente aus Dijarbekr.

Der Reiter sitzt ohne Bügel in einem Rock, dessen Enden zurückflattern, während Schenkel und Gesäß unbedeckt bleiben. Die Arme der unverhältnismäßig großen Gestalt sind über den Kopf des Pferdes erhoben. Die Ranke schlingt sich zwischen den Hinterfüßen durch und füllt den Grund hinter dem Rücken des Reiters. Es sind noch zwei mandelförmige Stücke, teils vollständig, mit einem Ansatz unten, teils fragmentiert da: in einem Flechtbandrahmen eine in Vorderansicht mit weiten Hosen auf dem Boden hockende Gestalt zeigend, die in der Linken einen Pokal seitlich erhebt und dazu die Rechte vor die Brust hält. Sie trägt eine spitze Kopfbedeckung. Im Grunde neben ihr sieht man als Füllung Knöpfe, einzeln oder zu dreien. Daneben links ein kleines, falsch gestelltes Fragment, das links einen Schlangen- oder Drachen-, rechts einen Löwenkopf zeigt. In Abb. 304 endlich sind die besten Stücke einer Masse von Ornamentstreifen zusammengestellt, auf denen man vorwiegend schön bewegte Tiere laufend auf der Folie zarter Wellenranken dargestellt sieht, oben vielleicht Löwen, unten Ziegen oder Gazellen, alle nach rechts bewegt. Man beachte in den Ranken die Neigung zu asymmetrischer Bauchung der Blattspitzen. Unten das Beispiel eines fein in Licht und Schatten wirksamen geometrischen Ornamentes von achtteiligen Rosetten in Stabwerk, das um sie aus Rundstäben achteckige Sterne bildet.

Für die Art, wie diese Fragmente einst angeordnet gewesen sein dürften, ist ein anderes angeblich ebenfalls aus Dijarbekr stammendes Ornamentstück heranzuziehen, das Abb. 305 gibt. Es ist bereits mehrfach besprochen, so von Migeon[1], der es als „fronton de porte“ abbildet, und von Martin,[2] der richtig angibt, daß es aus Upper Mesopotamia stammt, es um 1100 ansetzt

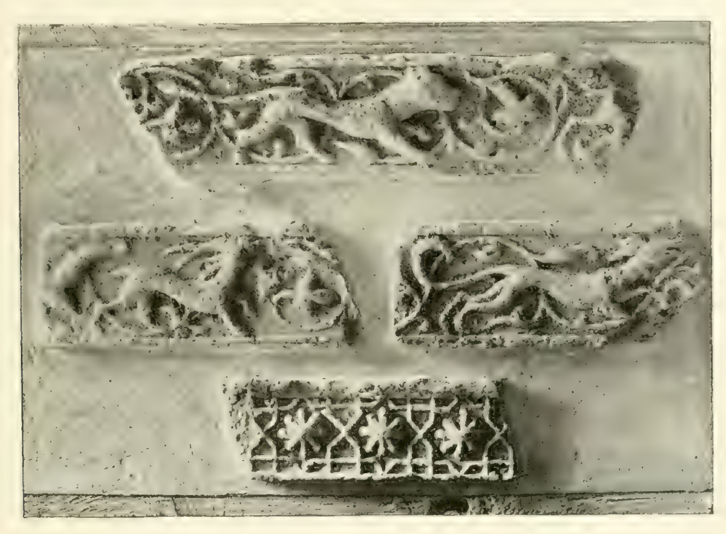


Abb. 304. Konstantinopel, Kais. ottoman. Museum: Stuckfragmente aus Dijarbekr.

und mit einem in seinem Besitz befindlichen armenischen Manuskript von 1201 vergleicht. Berchem teilt mir mit, die kufische Inschrift enthalte nichts Historisches, das Stück sei nach ihr ins 11. oder 12. Jahrhundert anzusetzen. Wir sehen zwei Bogen, zusammengefaßt durch einen ⊓-förmigen Aufsatz. Oben läuft, wie es auch von den Inschrift- und Streifenornamenten aus Stuck zu erwarten ist, ein horizontales Band, darunter sind Tiere gegenständig in Ranken zu sehen, einmal in der Mitte Vögel, über den Bogen Greifen. In den Bogen wechseln vier Spitzen mit drei fast vollen Kreisen. Dergleichen ist von der Stuckdekoration, deren Reste in Konstantinopel liegen, nicht zu erwarten; dort herrscht der überhöhte (Spitz-)Bogen, wahrscheinlich von der Art, wie er im 11. und 12. Jahrhundert an den Fatimidenbauten Kairos beobachtet wird, d. h. mit in der Spitze zusammenlaufenden Tangenten, eine persische Form, die an Makam Ali am Euphrat schon im 10. Jahrh. vorkommt (Abb. 306).[3]



Abb. 305. Konstantinopel, Kais. ottoman. Museum: Stuckaufsatz aus Dijarbekr.

[1] Manuel d'art musulman, p. 76. — [2] A history of Oriental carpets, p. 108, bzw. 111.

[3] Sarre, Jahrbuch d. Kgl. preuß. Kunstsamml. 1908, S. 1 f. Diesen Bogen zeigen schon die persischen Exportwaren der Völkerwanderungszeit.

Dieses letztgenannte Denkmal kann zugleich mit einem andern mesopotamischen, dessen Stuckreste sich in Berlin befinden[1], als bestes Vergleichsmaterial für unsere Fragmente dienen.

In diesen drei Denkmälern liegen Beispiele einer Schmucktechnik vor, mit der man nicht gewohnt ist, als einem entwicklungsgeschichtlichen Erreger allerersten Ranges im frühen Mittelalter zu rechnen. Und doch muß die Verkleidung von Ziegelbauten durch Stuckornamente als einer der Hauptwege betrachtet werden, auf dem orientalische Einflüsse nach dem Westen gelangten. Mesopotamien war dafür, wie für alle Verkleidungstechniken, z. B. für alle Arten von Mosaik, dann in Vorhängen von Seide und Wolle, das eigentliche schöpferische Stammland. Die Spuren in den Sasanidenbauten sind vorläufig gering; viel wertvoller ist, was sich im



Abb. 306. Makam Ali, Moschee: Stuckornamente.

Abendland und in Ägypten von mesopotamischen Stuckarbeiten nachweisen läßt. Ich habe das Material kürzlich in einem Aufsatze über die persisch-hellenistischen Stuckornamente in Cividale zusammengestellt.[2] Hier wird es sich darum handeln, nachzuforschen, ob die Stuckornamente im K. ottomanischen Museum den bisher bekannt gewordenen mesopotamischen Stuckornamenten entsprechen oder eine neue Art vertreten. Ich muß unter diesem Gesichtspunkte die einzelnen Ornamentsysteme kurz charakterisieren. Sie dienen alle der Architektur, mit Ausnahme, scheint es wenigstens, der Berliner Medaillons, die in ihrer quadratischen Form durchaus als Muster ohne Ende in der Art von Seidenstoffen gedacht sind. Ich bilde sie hier ab (Abb. 307),[3]

[1] Ebenda, S. 7. — [2] Das orientalische Italien. Monatshefte f. Kunstwiss., I (1908).
[3] Ich verdanke die Photographie Friedrich Sarre. Vgl. dessen Publikation im Jahrbuch a. a. O.

weil auch sie Tierdarstellungen enthalten, daher ihr Verhältnis zu den Fragmenten aus Dijarbekr erörtert werden muß. In den Medaillons kommen zwei Füllungen vor: sind die Knöpfe am Rande einreihig, so sind Flügel in Wappenstellung genommen; die Kreise mit zwei Knopfreihen dagegen zeigen gelagerte Steinböcke. Diese, an sich sasanidisch, werden in diesem Ursprunge noch besonders durch das flatternde Halsband bestätigt. Das Flügelmotiv aber ist das typische Kennzeichen der sasanidischen Krone.[1] Sasanidisch endlich sind auch die Zeichen zwischen den Flügeln; man lese darüber Sarre (a. a. O., S. 6) nach. Die Datierung anlangend, halte ich dafür, daß diese Muster zwar noch viele Jahrhunderte in Übung blieben, im vorliegenden Falle aber doch noch in sasanidischer Zeit selbst entstanden sind. Daher wird dann auch das dritte Motiv, der Pflanzenkandelaber mit Vögeln, dieser frühen Zeit angehören. Ich komme darauf zurück und möchte an dieser Stelle nur noch bemerken, daß die Erörterung der untektonischen Flächenfüllung durch Tiere und figürliche Darstellungen, wie sie sich auf der Innsbrucker Schale, auf Elfenbeindiptychen und den Mosulbronzen findet, hier etwa anzuschließen wäre. Doch sind bis jetzt keine Beispiele aus dem Gebiete der Stucktechnik bekannt geworden.



Abb. 307. Berlin, Kaiser Friedrich-Museum: Stuckfragmente aus Mesopotamien.

Im allgemeinen herrscht in der nachsasanidischen, d. h. frühislamischen Zeit in Persien ein Ornament, in dem die Verwendung von Lebewesen vermieden ist. Belege dafür bieten die offenkundig auf Mesopotamien zurückzuführenden Stukkaturen der Tulun-Moschee in Kairo von 876—879 (Abb. 308). In diese Reihe gehört auch ein Parallelbeispiel aus Mesopotamien selbst (Abb. 309), die neuerdings auch von Viollet[2] aufgenommene Moschee von Rakka (vgl. oben S. 145). Zwar ist nur das Kapitell der in die Pfeilerecken gestellten Säulen erhalten, dieses aber ist durchaus verwandt mit einzelnen Stuckkapitellen der Ibn Tulun. Daraus läßt sich auch auf die übrige Ornamentik schließen. Hierher sind ferner zu zählen die etwa fünfzig Jahre später als die Ibn Tulun-Ornamente entstandenen Stuckarbeiten im Haikal des jakobitischen Klosters an den Natronseen, die wahrscheinlich auf den Abt Moses aus Nisibis, einem Orte zurückzuführen sind, der mit Amida und Edessa zusammen das kunsthistorisch bedeutungsvolle Städtedreieck im nördlichen Mesopotamien bildet.[3] Ich gehe dieser Gruppe nicht weiter nach, bleibe viel-

[1] Vgl. mein Mschatta, S. 320 f.

[2] Description du palais de al-Moutasim, pl. I. Ich gebe eine Aufnahme von Miß Bell.

[3] Vgl. darüber Mschatta, S. 342.

mehr bei dem Ornament mit Tierfiguren und gehe über auf jene Gattung, die, wie die Ornamente der Tulun und im Deir es-Suryani, immer in Verbindung mit einem architektonischen Grundschema auftritt.

Bei Besprechung des geläufigen Schemas kann von der Nische am Turm I von Dijarbekr ausgegangen werden (Abb. 237), die Berchem in die Zeit Muktadirs 909/10 datieren möchte. Wir sehen über den Säulen einen ⊓-förmigen Aufsatz, in den ein Muschelbogen einschneidet. Die



Abb. 308. Kairo, Moschee des Ibn Tulun: Stuckornamente.

Zwickel sind mit Vögeln geschmückt. Dieses Arkadenmotiv kann für die christliche Kunst als das Lieblingsmotiv der syrischen Teile von Mesopotamien bezeichnet werden. Von hier aus hat es in der Handschriftenmalerei seinen Siegeszug durch fast alle christlichen Länder angetreten, mit den Kanones nämlich der Evangeliare. Davon war schon oben S. 203 die Rede. Dem ersten 586 datierten syrischen Beispiel aus dem Johanneskloster von Zagba in Mesopotamien etwa gleichaltrig sind griechische Handschriften in London[1] und Wien[2], die aber im Ornament ebenso unzweideutig auf Syrien führen wie der lateinische Kalender vom Jahre 354.[3]

[1] Haseloff, Codex purp. Rossanensis, S. 43.
[2] Wickhoff, Jahrbuch der Kunstsamml. des Allerh. Kaiserhauses XIV. 196 f.
[3] Ergänzungsheft I des Jahrbuchs des k. deutschen arch. Instituts.



Abb. 309. Rakka, Moschee: Reste der alten Stuckornamente.

In karolingischen und byzantinischen Evangeliaren sind diese Arkaden ständig zu finden. Suche ich nach Parallelen für die Stuckornamente von Dijarbekr, so bieten sich in erster Linie armenische Evangeliare zum Vergleiche dar. Vat. arm. 3, nicht nach 1250 in Kilikien geschrieben[1], zeigt auf Fol. 5r bis 13r die Kanones in völlig persisch-arabischer Art und Fol. 317r eine überraschende Analogie für unsere Stuckfrag-



Abb. 310. Rom, Vat. gr. 354, fol. 4r.

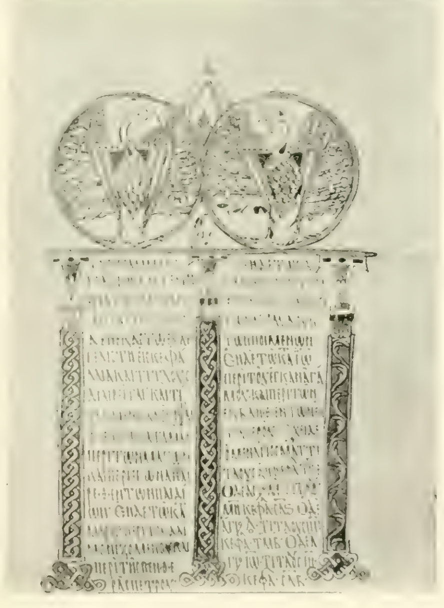


Abb. 311. Rom, Vat. gr. 354, fol. 14r.

[1] Mai, Cat. cod. orient. Bibl. Vat., p. 240.

mente. Vat. gr. 354, ein griechisches Evangeliar, das nach der Eintragung Fol. 234ᵛ von einem gewissen Michael im Jahre 6457 (948/9 n. Chr.) geschrieben ist, wahrscheinlich auch in einer Persien naheliegenden Gegend oder in Persien selbst, zeigt Fol. 1—16ʳ Arkaden mit Tiermotiven in den Medaillons der Lünetten, 17ʳ den Matthäusanfang mit einer Vogel-



Abb. 312. Lemberg, Armenisches Evangeliar vom Jahre 1198: Hypothesis.

initiale, 78ʳ und ᵛ Arkaden, 79 den Anfang des Markusevangeliums mit vier Medaillons, darin Adler, Greif, Pfau und noch ein Vogel; 115ᵛ—117ʳ wieder Arkaden, dann den Lukasanfang mit Bandgeflechten in Medaillons, endlich 179ʳ und ᵛ Arkaden und 180ʳ vier ornamentale Medaillons am Johannesanfang, alles in schmutzigen Farben rot, blau und gelb gezeichnet. Ich hebe den Schmuck einiger Arkaden heraus. 1ʳ zwei Hasen, übereinander an einer Traubenranke, 1ᵛ Greif mit zwei Enten, 2ᵛ Greif mit Hasen und zwei Hähnen,

3^v und 4^r Hirsch an Lebensbaum und Vögel (Abb. 310)[1], 4^v 5^r Elefant und zwei Vögel. Dann erst beginnen 5^v die Kanones, alle mit Vorhängen zwischen den Säulen, in der Bekrönung zunächst mit geometrischen Ornamenten und Vögeln, 12^r Vögel über einem Hasen, 12^v der typisch-persische Drache mit Pfauenschwanz[2], 13^r ein heraldisch einköpfiger Adler und dann wie auf der Innsbrucker Schale 14^r zwei radschlagende Pfauen (Abb. 311). Man möchte fast glauben, die Emailschüssel von Innsbruck und die Miniaturen müßten am selben Orte entstanden sein.

Den Stukkaturen aus Dijarbekr am allernächsten kommen armenische Miniaturen wie das Lemberger Evangeliar vom Jahre 1198, das in Kilikien entstanden ist (davon unten mehr). Ich

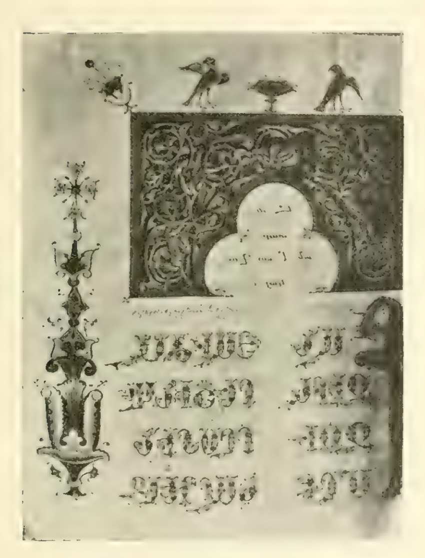


Abb. 313. Jerusalem, Jakobskirche: Armenisches Evangeliar vom Jahre 1272: Lukasanfang.

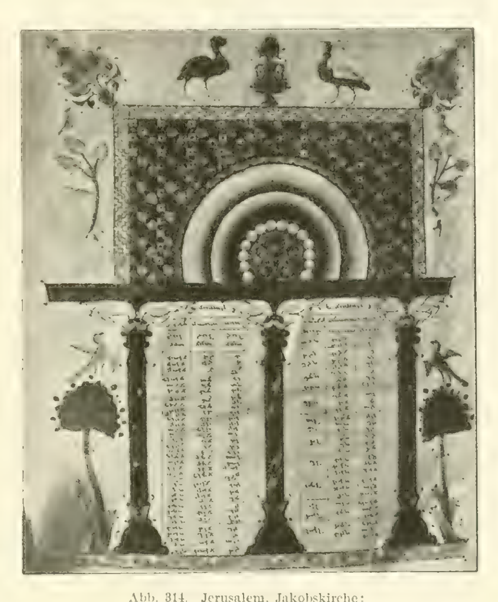


Abb. 314. Jerusalem, Jakobskirche: Armenisches Evangeliar vom Jahre 1272: Kanonesarkade.

reproduziere hier Fol. 2^v (Abb. 312), die Hypothesis. Man sieht über dem geraden Architrav Hufeisenbogen in mehreren Ornamentzonen. In der mittleren kriechen durch die Ranken Drachen und darüber sind — wie als Bekrönung des Ganzen — Pfauen mit verschlungenen Hälsen gegeben. Uns interessieren wegen der Analogie mit den Stukkaturen besonders die Zwickelfüllungen zwischen dem äußeren Hufeisenbogen und der ⊓-förmigen Umrahmung: auch da erscheint wieder ein geflügelter Drache, diesmal mit geringeltem Schwanz auf Rankengrund.[3] An dieser Stelle ist nun sehr häufig in armenischen Handschriften auch die gekrönte Gorgo oder die Sirene nachweisbar.

Ich denke, der Leser wird den Eindruck gewonnen haben, daß die Innsbrucker Emailschüssel, zusammen mit den Stukkaturen und den vorgeführten armenischen Miniaturen, eine zusammengehörige Gruppe bildet. Ich möchte hier noch zwei Miniaturen abbilden, die ich in Jerusalem, in der Jakobskirche des armenischen Patriarchates, aufgenommen habe. Es handelt

[1] Nach Aufnahme von A. Goldschmidt, ebenso Abb. 236. — [2] Mschatta, S. 312.
[3] Vgl. oben S. 82/3.

sich um ein Evangeliar, das im Jahre 1272 für die Königin Geran von Kilikien, die Gemahlin Leos III. (1269—89), von dem Kalligraphen Avedis geschrieben und „von einem guten Künstler mit Kopfleisten (arm. choran), Blumen mit Goldschmuck ausgestattet ist". Abb. 313 zeigt den Anfang des Lukasevangeliars. Wir sehen die ⊓-Leiste mit der in einen Hufeisenbogen einschneidenden Kleeblattöffnung. In dem Rankenbogen selbst langgestreckt laufende Tiere wie in unseren Stuckfragmenten und im Zenit ein Löwe. Abb. 314 gibt eine Kanonesarkade im Hufeisenbogen und innerhalb der Regenbogenstreifen ein Knopfornament ähnlich wie auf den sasanidischen und den Dijarbekr-Fragmenten. Beachtenswert sind für uns auch mit Bezug auf die Innsbrucker Schale die seitlichen Beigaben, unten die Bäume, wie auf der Schale Palmen mit Vögeln auf der Krone, und oben auf den Architravenden die zweigtragenden Männer mit Stierkopf, Gestalten, die ebenso dem Zirkusspiel entnommen scheinen, wie auf der Innsbrucker Schale die Akrobatengruppe.

VII. HELLAS UND MESOPOTAMIEN.

An den beiden Prunkfassaden der großen Moschee, also im 12. Jahrh., sind sämtliche Inschriften zweifellos nicht nur als historische Dokumente, sondern vor allem auch dekorativ angebracht. Das geht hervor aus ihrer Einfügung in den alten oder dem alten nachgebildeten Fries, wo sie gleichwertig mit den Kapitellen (West) oder über diesen (Ost) angeordnet sind, bzw. als ausgleichendes Band zwischen Bogen und Dach (Süd), endlich als weißes Band zwischen zwei schwarzen Basaltstreifen (Nord) hinlaufen. Die Schmuckabsicht wird auch deutlich durch die Schrift selbst, das coufique fleuri, die von Ranken durchsetzten, durch Verschlingung und Palmettenendigung der Hasten zu einem reichen Streifornament umgebildeten Buchstaben. Man frage sich, ob dergleichen irgendwo im Griechischen oder Lateinischen nachweisbar ist. Dort herrscht die Unziale in ihrer auf Deutlichkeit berechneten Strenge, wenn es auf Schmuck ankommt umrahmt von Ornamenten oder als Initiale am Anfange herausgehoben. Weder die Ligatur noch die geschmückte Buchstabengruppe sind direkt mit der arabischen Schmuckschrift zu vergleichen. Eher wären die Fischvogel-[1] oder Knotenbuchstaben[2] armenischer Handschriften heranzuziehen, die in langen Reihen und mehreren Zeilen übereinander auftreten. Die Beispiele, daß sich einmal eine Ranke durch die armenischen Buchstaben schlingt, sind sehr selten und gehen dann auf Anregungen vom Islam selbst zurück.[3] Stärker vielleicht war der direkte Einfluß auf das Abendland, wo im Mittelalter schon im 11. Jahrh. coufique fleuri als Ornament nachgeahmt wird. Ich brauche diesen Dingen nicht weiter nachzugehen, weil darüber die für ihre Zeit doppelt wertvolle Zusammenstellung von A. de Longpérier, Oeuvres, éd. Schlumberger I, p. 381 f.: „De l'emploi des caractères arabes dans l'ornementation chez les peuples chrét. de l'Occident" vorliegt.[4]

Hier möchte ich vielmehr näher eingehen auf einen viel älteren Vorstoß des islamischen Schriftornamentes auf die Kreise des Mittelmeerbeckens, und zwar deshalb, weil die vom General de Beylié in Nordmesopotamien gesammelten Denkmäler endlich einmal gestatten, eine Tatsachenkette, die ich längst mit der Zuspitzung auf diese Gebiete im Auge hatte, zu schließen. Ich habe über diese Dinge im Jahre 1905 einen Vortrag auf dem archäologischen Kongresse in Athen gehalten, ohne freilich irgendeinen Erfolg verzeichnen zu können. Ebenso blieb unbeachtet eine Bemerkung in „Mschatta".[5]

Ich gehe zunächst vom Tierornament aus und stelle zwei datierte Denkmäler nebeneinander. Man blicke zurück auf den Tierfries der Nische des Kharputtores vom Jahre 909/10 (Taf. III, 1 und Abb. 315) und vergleiche ihn mit dem reichen Tierornament, das sich (Abb. 316) unter dem Ziegelfries der Hauptapsis einer im Jahre 873/4 entstandenen Klosterkirche befindet, die zwischen den beiden oben S. 177 f. wegen der persischen Kuppelkonstruktion besprochenen Klöstern Daphni und

[1] Vgl. Abb. 331 und meine Byz. Denkmäler, I, S. 1.

[2] Vgl. meine Kleinarmenische Miniaturenmalerei. Veröffentl. der K. Universitätsbibliothek in Tübingen I (1907).

[3] Vgl. Alishan, Sisagan, p. 202 (aus Bourtalaschen). — [4] Vgl. auch Revue arch. 1845/6, II, p. 696 f.

[5] Jahrbuch der preuß. Kunstsammlungen. 1904, S. 334 f.



Abb. 315. Dijarbekr, Kharputtor: Tiernische vom Jahre 909,10

Hosios Lukas zu suchen ist. Der Ort heißt Skripù und liegt auf dem Boden des alten Orchomenos.[1] In der Art von persischen Seidenstoffmustern sind hier „rotae siricae", wie die untereinander verschlungenen Kreise im Abendlande heißen, nebeneinander gestellt. In dem einen Kreise rechts ist ein Vogel mit Tierleib, in dem Kreise links als Hauptmotiv ein Löwe mit nach vorn gewendetem Kopf gegeben. Man fasse die gleichen Motive an der Nische von Amida ins Auge: die Köpfe der Löwen und die Flügelstellung des Vogels. Die Flügel sind auch bei dem Greifen von Skripù nicht paarweise nach oben wie üblich, sondern der eine nach oben, der andere wie herabhängend nach unten gestellt.

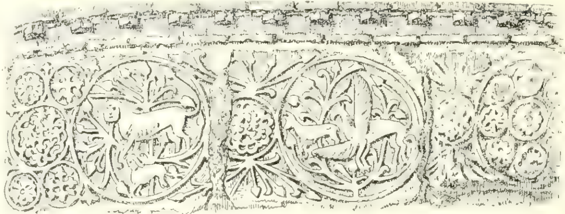


Abb. 316. Skripu (Hellas): Tierfries der Kirchenapsis vom Jahre 873,4.

An zweite Stelle setze ich eine Reliefplatte (Abb.317), deren Photographie der General DE BEYLIÉ in Amida (oder Aleppo?) mit der Angabe gekauft hat, das Original befinde sich in einer Kirche zu Miafarkin, einer Stadt, einige Stunden nordöstlich von Dijarbekr. Wir sehen Vorder- und Rückseite eines Türflügels (?), der oben fragmentiert ist. Das Hochfeld wird beiderseits ähnlich wie in Skripù durch Kreise bzw. Quadrat und Raute eingenommen, die untereinander verknotet sind. In diesen Verschlingungen ist das Band bald gleichmäßig dreigestreift, bald zeigt es den breiten Mittelstreifen. Links ist zweimal der Pinienbrunnen gegeben, unten mit Greifen, oben mit einem Vogel und Affen.[2] Rechts sieht man im Kreise oben den Doppeladler, unten in der Raute Vögel. — Ich stelle neben dieses Stück eine der Platten von der Phiale des



Abb. 317. Miafarkin, Kirche: Vorder- und Rückseite einer Reliefplatte.

[1] Meine Beschreibung Byz. Zeitschrift, III, 4 f.

[2] Der Affe auch im Tierornament von Hosios Lukas, vgl. SCHULTZ u. BARNSLEY, The monastery of S. Luke, pl. XIII.

Klosters Lavra auf dem Athos (Abb. 318).[1] Wir sehen da Kreis, Raute und Rechteck durch Bandverschlingungen vereinigt und das Mittelfeld ausgefüllt mit einem Adler, der einen Hasen überfällt. In den kleineren Feldern Palmetten, Vogel, Rosetten wie an der Platte aus Miafarkin. Ich will hier gleich noch eine ganze Reihe von Tierplatten aus Athen danebenstellen (Abb. 319), und zwar die vier Platten von der Fassade der alten Metropolis, die einst Rivoira veranlaßten, sie ursprünglich einem griechisch-ägyptischen Tempel zuzuschreiben[2], während Michel und Struck sie nicht vor das Ende des 6. oder den Anfang des 7. Jahrh. ansetzen und ihren christlich-orientalischen Charakter anerkennen.[3] In den beiden Tafeln oben links und unten rechts sind gleicherweise oben Greifen zuseiten des Pinienbrunnens — der sonderbaren Deutung, die Tiere verzehrten die Kerne des Zapfens, will ich hier nicht nachgehen[4] — unten Adler und Schlangen gegeben. In den beiden Reliefs oben rechts und unten links erscheinen



Abb. 318. Athos, Lavra: Reliefplatte von der Phiale.

dreimal paarweise Tiere mit Menschenkopf, zweimal geflügelt, zuseiten des langgestielten Pinienzapfens oder einer ornamentalen Umbildung desselben. Einmal sitzen unten Löwen einander gegenüber und legen die Köpfe zurück auf den Rücken.

Angesichts der vorgeführten Parallelen griechischer und nordmesopotamischer Tierreliefs entsteht die meinen Thesen „Orient oder Byzanz?“, „Orient oder Rom?“ parallele Spezialfrage „Mesopotamien oder Hellas?“, d. h. sind diese in Hellas und am Euphrat- und Tigrisoberlauf merkwürdig verwandten Schmucksysteme da und dort ohne direkte Übertragung rein auf Grund der gemeinsamen hellenistisch-orientalischen Unterlage entstanden, oder vermittelt zwischen beiden Kunstkreisen Byzanz, oder endlich liegt eine direkte Übertragung des in Hellas oder Mesopotamien zuerst aufgekommenen Tierornamentes auf das andere Gebiet vor?

[1] Nach einer Aufnahme von Millet, Hautes études, C 140.

[2] Le origini della architettura lombarda, p. 207. — [3] Athenische Mitteilungen, 1906, S. 299 f. Daher auch Abb. 319.

[4] Vgl. Michel u. Struck a. a. O., S. 299.

Die Frage läßt sich, glaube ich, mit Hilfe des amidenischen und anderen örtlich naheliegenden Materials glatt lösen. Zunächst sei auf den Schmuck armenischer Handschriften verwiesen. Die Tiere mit Menschenkopf, ob man sie nun Sphinx oder Gorgo nennen will, kommen wie an der Metropolis und sonst in Athen und Aegina sehr häufig auch in den Titelleisten solcher armenischer Bilderhandschriften vor. Ich habe ein Beispiel dafür vom Jahre 1375 aus der Bibel Cod. arm. 14 in der Mechitaristenbibliothek in Wien im ersten Bande meiner Byzantinischen Denkmäler, S. 1, gegeben. Hier sei für die andern Tiermotive der Platten vom Athos

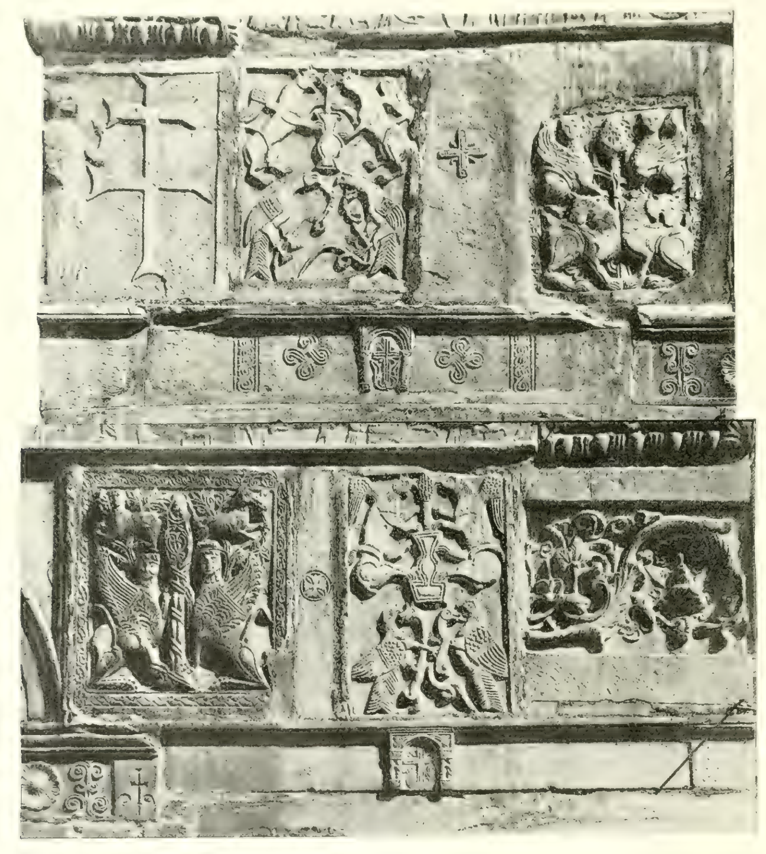


Abb. 319. Athen, Alte Metropolis: Reliefplatten an der Fassade.

und in Athen die Leiste zum Evangelium des Johannes in dem Lemberger armenischen Evangeliar aus dem Jahre 1198 reproduziert (Abb. 320). Die Handschrift ist in zwei berühmten Klöstern, die bei den festen Burgen am Abhange des Taurus und oberhalb der Hauptstadt Tarsus liegen, also im kilikischen Armenien entstanden. Wir sehen links den Adler des Johannes und in der Mitte das Agnus dei, dazwischen ähnlich den Reliefs an der Athener alten Metropolis den Vogel mit der Schlange, rechts den Adler mit dem Hasen, verwandt dem Relief in der athonischen Lavra. Nun wird man sagen, auch da dürfte Byzanz vermitteln,



Abb. 320. Lemberg, Armenisches Evangeliar vom Jahre 1198: Anfang des Johannesevangeliums.

der Athos weist ja Athen gegenüber schon die Richtung an, und auf der andern Seite vermittelten ähnlich Reliefs in der Nikolauskirche in Myra[1] und in Konia[2] den Weg nach Armenien. In Wirklichkeit geht die Bewegung gewiß umgekehrt, und zwar läßt sich das nachweisen mit Hilfe des Schriftornamentes, für dessen Heranziehung Amida durch die frühesten erhaltenen kufischen Inschriften aus der Zeit des Muktadir 909/10 den Anlaß bietet. Wie Berchem oben

[1] Rott, Kleinasiatische Denkmäler, S. 341. — [2] Jahrbuch der preuß. Kunstsamml., XXVI (1905), S. 79.

S. 20 bemerkt, kannte man so frühe Belege bisher aus Mesopotamien nicht. Das war der Grund, weswegen ich den Beweis des Zusammenhanges von Hellas und Mesopotamien im frühen Mittelalter nicht exakt liefern konnte. Wir kannten frühe kufische Inschriften nur in Syrien und Ägypten. Dort aber fehlt das ausgesprochen mesopotamische Tierornament, das für Hellas so bezeichnend ist.

Ich gehe aus von der Inschrift gegenüber der Tiernische des Kharputtores unter den Reliefs mit den Vögeln zuseiten des Lebensbaumes und den einander anspringenden Löwen (Taf. III, 2 u. Abb. 330, S. 387). Auf dem Stein mit den großen Buchstaben über der zweizeiligen Inschrift sieht man am linken Ende zuerst eine Hasta mit der keilschriftartigen Verdickung, von der Berchem S. 20 spricht. Dann folgt eine Gruppe von Buchstaben, die unten durch einen rechtwinkligen Bügel verbunden sind und unter der keilförmigen Spitze noch einen palmettenartigen Haken zeigen. Ich nenne diese Gruppe die gesprengte kufische Palmette. Werden sie fortlaufend aneinander gereiht, wie in Abb. 321, so stoßen die Vertikalhasten paarweise Rücken an Rücken aneinander; die gesprengten Palmetten schließen sich dann zu richtigen kufischen Palmetten zusammen, aus der Schrift ist ein Schriftornament geworden. Abb. 321 zeigt diesen Typus vollkommen ausgebildet. Das Urbild könnte von irgendeinem Denkmal in Amida stammen. Doch ist das Beispiel nicht aus Mesopotamien, sondern aus Hellas genommen. Es ist ein Friesfragment, das heute im Hofe des Klosters Daphni bei Athen liegt, desselben Klosters, dessen persische Kuppelbildung oben bereits Anlaß gegeben hat, entwicklungsgeschichtlich eine Brücke zwischen Mesopotamien und Hellas zu schlagen. Ich habe das Ornament direkt von der schrägen Fläche des Marmororiginals durchgerieben und dann schwarz mit Tusche ausgefüllt, weil ein ähnliches Ornament, dessen Hasten sich jedes zweite Mal über dem sie unten verbindenden Bogen — dieser Bogen auch zweimal in Abb. 321 — auseinanderneigen,[1] mit schwarzem Wachs ausgefüllt ist. Es befindet sich in der Apsis der Kirche.


Abb. 321. Daphni (bei Athen): Marmorfries der Klosterkirche

Bevor ich weitergehe, möchte ich den Leser bitten, doch einmal sämtliche oben S. 14 f. von Berchem besprochenen Inschriften Muktadirs vom Jahre 909/10 auf die Bildung der Vertikalhasten und ihre natürliche Gruppierung im Verlaufe einer wirklichen Inschrift hin anzusehen. Das Typische ist die einfache Keilschriftendigung. Am Mardintor (Taf. II, 2) kommen nur sie vor, doch ist der Keil bisweilen, besonders an der Inschrift rechts, als Rand um ein tiefer liegendes Innenfeld ausgehoben. In der Inschrift über dem Kharputtore (Taf. IV, 1) findet sich neben einer häufigen Spaltung des Keiles unter dieser auch schon der eigentliche Palmettenhaken. Er fehlt an der Inschrift über der Tiernische (Taf. III, 1), wo nur die Vertikalschlitzung des Keiles zu beobachten ist. Die Inschrift Taf. III, 2 u. Abb. 330, von der ich ausging, zeigt den flachen, ungegliederten Keil — das Ausheben der Mitte fehlt — und die Palmettenhaken. Alle diese Dekorationsarten müssen also 909/10 nebeneinander bestanden haben. Man springe von ihnen unmittelbar über auf die Inschriftränder rechts und links von Abb. 322, eines Reliefs, das an sich genügen würde, auf die schwebende Frage mit völliger Sicherheit zu antworten.

Die Platte Abb. 322, die so durch und durch mesopotamisch aussieht, befindet sich heute im Nationalmuseum von Athen, wohin ich sie 1889 von der Akropolis gebracht habe. Man sieht die kufischen Palmettenbänder an den Vertikalrändern. Die Mitte füllt eine echt altmesopotamische

[1] Abb. bei Millet, Le monastère de Daphni, p. 66.



Abb. 322. Athen, Nationalmuseum: Reliefplatte von der Akropolis.

Darstellung: Der Ornamentbaum mit dem Pinienzapfen und zwei im Profil aufrechtstehende Löwen, deren Köpfe wie von oben gesehen erscheinen. Sie strecken, wie die beiden gegeneinander anspringenden Löwen (Taf. III, 2 und Abb. 330) von Amida, die Zunge heraus. Die Ornamente sind in der typisch frühislamischen Art durchweg aus der Palmette entwickelt, für die schöne Arabeskenranke im oberen Randstreifen erinnere ich an die Ornamente an den alten Minarets der Hakim-Moschee in Kairo, entstanden bald nach 1003.[1]

Die vorgeführten Belege dürften genügen für den Beweis, daß Mesopotamien im gegebenen Falle der gebende, Hellas der nehmende Teil ist. Die kufischen Palmettenbänder geben den Ausschlag, ganz abgesehen davon, daß schon die Tiermotive diesen Weg weisen und die persischen Kuppeln der griechischen Klöster eine nicht minder deutliche Sprache reden. Ich möchte trotzdem der Vollständigkeit halber noch einen Schritt weiter gehen. Es gibt in Hellas noch eine Reihe von ornamentalen Reliefs mit gesprengten kufischen Palmetten.[2] Ich ziehe

[1] Abb. im Jahrbuch der kgl. preuß. Kunstsammlungen, 1904, S. 332.

[2] Z. B. auch noch in Mistra. Vgl. die Photographie von Millet, Hautes études, B 59.

nur die wenigen heran, von denen ich noch Kopien gemacht habe. Beim Asklepiaion am Südabhange der Akropolis fand ich 1888 zwei Stücke. Eine vollständige Platte 0,95 m hoch, 0,34 m breit im Brunnenhaus (Abb. 323). Sie zeigte im Hauptfelde ein hohes Kreuz auf zwei Stufen stehend, und darüber als einzigen Schmuck gesprengte Palmetten, gefüllt mit fünflappigen Blättern; darunter Palmettenhasten paarweise horizontal gelegt. Das zweite Stück, Abb. 324, ein Fragment, trug eine ganze zweizeilige kufische Inschrift. Berchem äußert sich dazu: „Trotzdem die Buchstaben zweifellos sichtbar sind, ist das Fragment zu klein, um eine Lesung zu gestatten. Es darf schon wegen der Zweizeiligkeit und dem Mangel jeder bewußt werdenden dekorativen Symmetrie mit ziemlicher Sicherheit angenommen werden, daß es sich um das Bruchstück aus einer wirklichen arabischen Inschrift handelt. Diese könnte dem 11. oder 12. Jahrhundert angehören.“ Ich möchte dazu bemerken, daß mir dieses Fragment den Beweis zu liefern scheint von der Anwesenheit von Muslimen in Athen um diese Zeit. Die Platte ist in hymettischem Marmor gearbeitet. Es ist also durchaus nicht zulässig anzunehmen, daß die Platten und Friese, von denen bisher die Rede war, etwa fertig aus dem Orient importiert worden sind. Dagegen sprechen schon die Tatsachen auf architektonischem Gebiete.

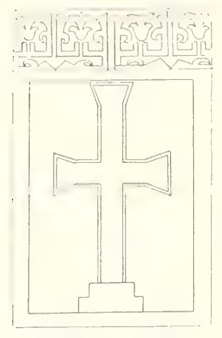


Abb. 323. Athen, Akropolis: Reliefplatte im Asklepiaion.



Abb. 324. Athen, Akropolis: Fragment einer kufischen Inschrift.

Ein datiertes Beispiel liegt in dem Hauptkloster von Hellas, das oben ebenfalls bereits wegen seiner persischen Kuppel besprochen wurde, in Hosios Lukas, und zwar in der Unterkirche des Katholikons. Dort stehen drei Särge, zwei davon gepaart. Der linke gilt für den Sarg des Stifters Romanos II. (959—963). Er zeigt auf der Deckplatte das kufische Ornamentband Abb. 325. Wir sehen zwei gesprengte kufische Palmetten symmetrisch miteinander verbunden. In der Mitte entsteht jedesmal ein ganzer Baum durch die im Charakter der kufischen Ornamentschrift angesetzten Äste. Der Grund ist mit schwarzer Masse gefüllt. Diese Felder wechseln mit mehr ornamental aufgelösten, deren Grund rot gefüllt ist.[1] In demselben Lukaskloster kommen kufische Schriftornamente auch an der Außenseite der Apsiden der kleineren Kirche vor, und zwar von ähnlichem Charakter wie am Asklepiaion in Athen, einmal bestehend aus gesprengten kufischen Palmetten, einmal aus einer Art Inschrift, die man glaubt lesen zu können.[2] In Abb. 326 gebe ich diese Ornamente in einer der Ecken zwischen zwei Apsiden in einer eigenen Aufnahme.

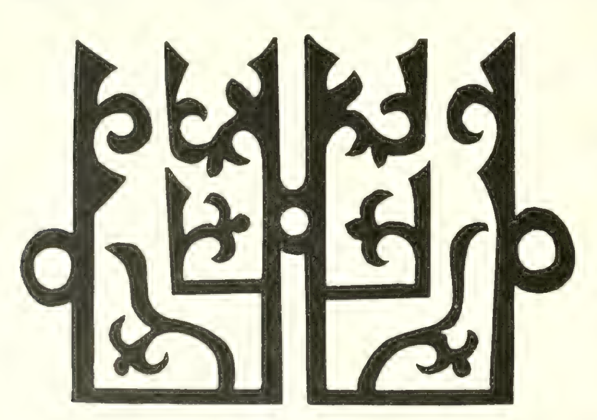


Abb. 325. Hosios Lukas, Unterkirche: Ornament vom Sarg Romanos II (?)

Das kufische Schriftornament kommt noch auf einem anderen Gebiete hellenischer Kunst des frühen Mittelalters zur Geltung, im Ziegelornament. Man werfe in Abbildung 326

[1] Abb. bei Schultz and Barnsley, The monastery of Saint Luke, p. 35. — [2] Abb. a. a. O., pl. 28.

einen Blick von dem Marmorsims auf das umgebende Mauerwerk. Da wechseln immer Quadern, die von Ziegeln umrahmt sind, mit je zwei, im ganzen vier Ziegelschichten. Zwischen die einzelnen Quadern und Ziegel sind außerdem Ornamente eingeschoben, und zwar diagonal in gewissen Intervallen ansteigend. Man besehe diese Ornamente genau: sie bestehen aus Teilen kufischer Palmetten und sind auch nach Art der arabischen Buchstaben zusammengesetzt.[1] Solche kufische Schriftornamente findet man nun an einer großen Zahl griechischer Kirchen, aber gerade nur in Hellas selbst, nicht auch auf dem Athos oder in anderen byzantinischen Gebieten, vor allem nicht in Konstantinopel. Deshalb habe ich entschlossen „Hellas und Mesopotamien" als Titel an die Spitze dieses Abschnittes gesetzt. Denn die Übertragung der kufischen Schriftformen kann nicht von Kleinasien oder Armenien, sie kann, da gleichzeitig auch die Tierornamente mit herüberkommen, nur von Mesopotamien ausgegangen sein. Ich denke, wenn man die ganze Kette der vorgebrachten Beweise überdenkt, wird daran kein Zweifel sein können.

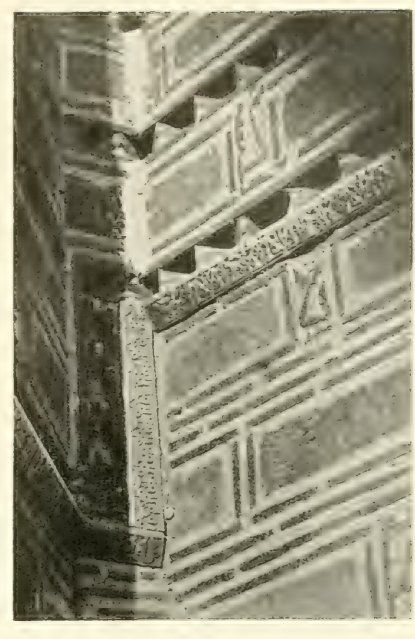


Abb. 326. Hosios Lukas, Marienkirche: Ornamente der Apsiden

Ich will hier nicht ausführlicher über diese hellenischen Ziegelornamente, denen ich seit vielen Jahren nachgehe, handeln; Spyridion Lambros wird hoffentlich auf meinen Oktober 1908 gemachten Vorschlag eingehen und diese merkwürdigen mesopotamischen Beziehungen in Hellas vereint monographisch behandeln. Inzwischen bilde ich Abb. 327 eine Zusammenstellung ab, die Georgios Lampakis in seinem Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce



Abb. 327. Ziegelornamente hellenischer Kirchen nach Lampakis.

[1] Schultz u. Barnsley, a. a. O., Taf. 11, haben diese Ornamente am Außern der Marienkirche von Hosios Lukas zusammengestellt.

(1902) gemacht hat. Er schreibt dazu S. 20 f.: „Jusqu'à une certaine époque, on a considéré ces ornements céramoplastiques comme une décoration purement et simplement architecturale n'ayant aucune secrète signification théologique. Eh bien! ils en ont une fort profonde. Je m'explique. Entre les pierres qui entrent dans la construction de l'église, s'interposent bien souvent des ornements en brique encastrés dans les murs et qui ne sont autre chose que les lettres IX et IC." Man sehe in Abb. 327 die unter die Zeichen gesetzten Auflösungen.[1]

Wenn Lampakis Recht hätte, wäre mit diesen Ziegelornamenten ein Zusammenhang bis auf die altchristliche Zeit erwiesen, und Hellas stände in einem für die griechische Nation sehr schmeichelhaften, selbstschöpferischen Lichte in Jahrhunderten da, die sonst gern gerade für Hellas als die dunklen bezeichnet werden. Dafür tritt nun der merkwürdige mesopotamische Einfluß ein. Ich kann mir auch denken, wie gerade auf dem Gebiete der Ziegelornamentik in Hellas ein islamisches Vorbild zur Geltung kommen konnte. Man werfe nur einen Blick auf die prachtvollen seldjukischen Ziegelbauten Kleinasiens! Sie sind zwar jüngeren Ursprunges, setzen aber eine sehr bedeutende Entwicklung voraus, an der gewiß Persien und Mesopotamien nicht unbeteiligt war. Ich gebe mit Rücksicht auf die Rolle, die dabei das Schriftornament spielt, hier eine Probe nach der Inschrift vom Mausoleum der Mu'mine Khatun in Nachtschewan im Araxestale.[2] Der Bau ist vollendet im Jahre 1186. Inschriften und Ornamente sind in bunten Ziegeln ausgeführt. Abb. 328 zeigt ein Beispiel davon. Man wird finden, daß darin dieselben



Abb. 328. Nachtschewan, Mausoleum der Mu'mine Khatun vom Jahre 1186: Ziegelinschrift.

Hasten mit Palmettenendigung und manche Bildungen vorkommen wie in den hellenischen Ziegelornamenten. Besonders mache ich aufmerksam, daß auch hier Ornamente zwischen die Hasten eingeschoben sind, und vor allem, daß auch hier der Grund in der Raumausdehnung überwiegt. Man sehe zurück auf Abb. 326 von der Apsis in Hosios Lukas: wie feingliederig auch da das Schriftornament in die breite Mörtellage eingebettet ist. Und nun, da wir einmal beim Mörtel sind: auch die Tatsache, daß die Mörtelschichten dicker sind als die Ziegel, weist auf den Osten. Ich habe darüber Kleinasien, S. 39 f. und Mschatta, S. 242 gehandelt. Ziegelmauerwerk von Amida ist mir aus der Aufnahme der Innenseite von Dagh Kapu (Abb. 239) bekannt, die spätestens aus den Jahrhunderten kurz vor oder nach 1000 herrühren dürfte. Auch dort wie in Kasr ibn Wardan und Anderin sind die Mörtellagen weit dicker als die (wie in Abb. 326) auffallend dünnen Ziegel. Endlich ist in Abb. 326 wahrscheinlich mesopotamischen Ursprunges auch der auf eine starke Licht- und Schattenwirkung bestimmte Fries aus über Eck gestellten Ziegeln, wie er seit der frühchristlichen Zeit überall im Abendlande auftaucht. Das aus Sasanidenbauten beizubringende Material (z. B. Abb. 99), wird für eine dahin zielende Untersuchung wohl genügend Anregungen ergeben.

Es entsteht nun zum Schluß die Frage, sind alle angeführten kufischen Ornamente von Hellas auf die einfache arabische Schrift, wie sie in Amida die Muktadir-Inschriften von 909—910 aufweisen, d. h. mit dem einfachen Schmuck der keilförmigen Hasten, zurückzuführen,

[1] Von der Apostelkirche in Athen, der Nikodemoskirche ebenda, vom Kloster Daphni, einer Kirche bei Sparta, aus Hosios Lukas und S. Maria degli Angeli in Palermo. Ich sehe natürlich von offenbar christlichen Buchstaben ab.

[2] Vgl. die Photographie von E. Jakobsthal „Mittelalterliche Backsteinbauten zu Nachtschewân". Deutsche Bauzeitung. 1899.

ist also der Einfluß von Mesopotamien auf Hellas zu beschränken auf die Zeit vor dem Aufkommen des coufique fleuri (Berchem, S. 20) oder übernimmt Hellas auch noch diese wohl am besten durch die Einführung von Teilen der Palmettenranke in die kufischen Buchstaben, sei es als Endigung, sei es als Füllung zu charakterisierende Schriftart? Ich denke, diese Definition trifft für das Ornament Abb. 325 am Sarkophage des Kaisers Romanos zu. Wenn wir auch annehmen, daß dieses Grab erst von des Kaisers Sohn, dem Bulgarentöter Basileios (976—1025) errichtet wäre, so zählt dieses Ornament doch zu den frühesten Beispielen des coufique fleuri, als dessen erster Vertreter in Amida die Merwaniden-Inschrift von 1034/5 auftritt (Berchem, S. 23). Man vergleiche die Folge der Inschriften in blühendem Kufi, und dürfte finden, daß in diesem Falle Hellas gegenüber Amida einen zeitlichen Vorsprung hat. Das könnte ja natürlich lediglich daran liegen, daß uns durch Zufall vorläufig keine älteren Belege des Coufique fleuri in Mesopotamien bekannt geworden sind. Doch wäre auch möglich, das frühe Auftreten dieser dekorativen Schriftart in Hellas als sprechendes Symptom für eine andere Herleitung anzusehen.

Während in Amida noch 909/10 einfach kufisch geschrieben wird, ist ein sehr merkwürdiger Grabstein in Taschkend vom Jahre 844 bereits in blühendem Kufi ausgeführt.[1] Dagegen tritt diese Schriftart in Syrien und Ägypten erst mit den Fatimiden auf. Also läßt sich ein Vordringen dieser Schmuckschrift aus Zentralasien nach dem Westen erweisen. Hellas verwendet das coufique fleuri früher als der islamische Westen, das deutet auf einen Zusammenhang mit Zentralasien und führt auf eine Spur, die ich schon ins Auge gefaßt hatte, bevor noch das merkwürdige Symptom des frühen Auftretens einer nur in Turkestan ähnlich früh nachweisbaren Schriftart mir den Mut gab, meine Beobachtungen auszusprechen.

Auf welchem Wege ist das Kufische und das „Blumensteil“, wie Hartmann das coufique fleuri nennt, nach Hellas gelangt? Die eine Inschrift von der Akropolis in Athen bezeugt die Anwesenheit von Muslimen in Hellas um das 11. Jahrhundert. Sie könnten aus Ägypten oder Syrien gekommen sein. Aber die Steine, auf denen die kufische Palmette als Ornament erscheint, sind meines Erachtens im 9. oder 10. Jahrhundert entstanden. Wie liegen da die Zusammenhänge mit Zentralasien? Auch Berchem meint, diese kufischen Schriftornamente erinnerten ihn in der Magerkeit der Hasten eher an östliche Schriftbeispiele als an solche aus Ägypten und Syrien. Ich weiß für diese Sachlage keine Erklärung, kann vielmehr lediglich fragend eine Hypothese äußern.

Unter den Hellas in der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends bedrohenden Slaven befand sich auch ein turanisches Reitervolk, die Bulgaren.[2] Dieses war schon 493 in Thrakien eingedrungen. Unter Justinian fielen 539/40 Bulgaren und Slaven in Hellas ein, drangen durch die Thermopylen bis zum Isthmus vor. „Niemand weiß zu sagen, ob sie damals auch Attika und Athen heimgesucht haben.“[3] Die Abwehr der Slaven und Bulgaren füllt die sog. dunklen Jahrhunderte von Hellas aus, in die bisher kein Gelehrter hineinleuchten konnte. Erst dem Kaiser, der in Hosios Lukas das Grab mit dem Rande in blühendem Kufi errichtet hat, Basileios II., gelang es im Jahre 1014, die Bulgaren und Slaven niederzuwerfen, als Bulgaroktonos hielt er seinen Einzug in Athen.

Ich könnte mir u. a. denken, daß im Gefolge der Bulgaren turanische Muslime nach dem Balkan gekommen, bis nach Athen vorgedrungen und dort mit ihrem „blumendurchsetzten“ Schrift-

[1] Vgl. Hartmann, Oriental. Lit.-Zeitung. 1906. S. 28 f. Dazu schreibt mir Berchem: „Das Taschkender Beispiel ist eine so überaus auffallende Ausnahme, daß ich mich zu der Tatsache nie recht verstehen wollte und in dem Datum einen Fehler oder eine andere Ära suchte. Seither hat mir Herzfeld eine andere Erklärung eingegeben: Die Inschrift wäre eine später gemachte Kopie eines 230 H. entstandenen Originals. Freilich liegt kein Beweis dafür vor, doch wäre der Fall nicht vereinzelt (vgl. z. B. Corpus I, n° 160). Darüber auch oben S. 24. Anm. 1. 126, Anm. 1.“

[2] Jireček, „Gesch. der Bulgaren“, und Archiv f. slav. Philologie. XXI, 687 f., Gelzer bei Krumbacher, Gesch. d. byz. Literatur, 2. Aufl., S. 949 f.

[3] Gregorovius. Gesch. der Stadt Athen. I. 73.

ornament Eindruck gemacht haben. Die Bulgaren selbst haben sasanidische Bildtypen nach ihrer neuen Heimat gebracht. Ich erinnere an das Relief eines Reiters auf der Jagd an der Felswand von Madara.[1] Man glaubt eines der sasanidischen Felsbilder von Naksch-i-Rustam vor sich zu haben. Und ebenso ist der Schatz von Nagy-Szent-Miklos, obwohl auf ungarischem Boden gefunden, zum besten Teil persisches Erzeugnis, zum andern Teil aber durch Inschriften als den Bulgaren des 9. Jahrhunderts etwa angehörig bezeugt. Es wird in diesem Zusammenhange auch zu beachten sein, was die ungarischen Funde an Samanidenmünzen zutage gefördert haben.[2]

Ich meine, die Kunstgeschichte wird mit der Zeit beachtenswerte Zeugnisse für die Kultur von Hellas im frühen Mittelalter liefern können. Neben dem persisch-islamischen Zustrom, den die Bulgaren nach Böotien und Attika geleitet haben könnten (wie später die Bogumilen nach dem Balkan), scheint doch auch ein anderer Weg über die Inseln (Chios) gegangen zu sein. Immerhin bleibt bezeichnend, daß das kufische Schriftornament in denselben Klöstern herrscht, die in ihren Kuppelkirchen persisch sind, daß es aber außerhalb von Hellas in der Kunst des christlichen Orientes nicht nachweisbar ist. Das spricht doch wieder für eine Vermittlung auf einem Umwege um Konstantinopel herum, scheint also eher für die Bulgaren und die sie begleitenden persischen und armenischen Künstler zu sprechen. Ich stelle mir die Art der Übertragung persischer Motive ähnlich vor, wie seinerzeit durch die Germanen kleinasiatisch-armenisch-syrische Architekturformen und zentralasiatische Schmuckmotive nach dem Westen, d. h. bis nach Italien, Gallien und Spanien kamen: nicht durch die Goten selbst, bzw. nicht allein durch sie, sondern vornehmlich durch den ihnen aus den alten Sitzen am Schwarzen Meer und die Straße ihrer Wanderung entlang folgenden Troß von allerhand Künstlern. Diese sind es wohl in erster Linie gewesen, die jene blühende asiatische Kunst nach Europa übertragen haben.[3]



Abb. 329.

Nachschrift. Abb. 329 zeigt das linke Ende eines Inschriftfrieses, den Miß Bell an dem von Texier „Porte de l'ancien Galius“ genannten Zitadellentore photographiert hat (vgl. Abb. 244). Man sieht die mit dem Datum 1207/8 endende Inschrift (vgl. S. 386), begleitet von einem Profilrande, der, nach links hin ausladend, das stark zerstörte Tierkampfrelief mit umfaßte. Der Inschriftfries muß also wohl um die Torwand über dem Spitzbogen herumgelaufen sein, Parallelen dazu lassen sich mehrfach nachweisen. Nur die Endigung mit dem Tierkampfrelief ist eigenartig, sie ist hier noch viel organischer durchgeführt als an dem Eingangstore der großen Moschee (Abb. 24). Sehr bemerkenswert sind dann auch die Reste rechts oben neben dem Inschriftstreifen: man erkennt noch eine Art Leiter und einen durchgesteckten Stab mit seltsamen Enden. Darunter Reste von Schriftzeichen.

[1] Eine Abbildung in dem vom russ. arch. Institut in Konstantinopel herausgegebenen Album Aboba-Pliska.
[2] Vgl. Hampel, Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn, I, S. 29 f.
[3] Vgl. Zeitschrift für Gesch. der Architektur. I. S. 249.

ANHANG:

NORDMESOPOTAMIEN UND OSTTURKESTAN

von LEOPOLD VON SCHROEDER.

Das nordmesopotamische Gebiet, in welchem Amida und Edessa liegen, hat eine ethnisch und religionsgeschichtlich höchst eigenartige Geschichte hinter sich, über die wir leider lange noch nicht genügend orientiert sind, von der wir aber doch schon einige so merkwürdige Tatsachen kennen, daß auf dieselben wenigstens anhangsweise auch bei diesem Werke hingewiesen werden muß, dessen kunstgeschichtliche Untersuchungen ihrerseits — und ganz unabhängig von jenen Tatsachen — dazu geführt haben, Nordmesopotamien eine ganz eigenartige Stellung in der Entwickelung der altchristlichen Kunst zuzuweisen. Die Frage ist eine überaus schwierige und verwickelte, — doch zwingen uns überraschende, ja epochemachende inschriftliche und handschriftliche Funde der letzten Jahre dazu, nicht schweigend an ihr vorüberzugehen, sondern von allen Seiten her und mit allen Mitteln eine Lösung anzustreben, wenn sie auch vorderhand nur teilweise erreichbar ist.

Ich beginne meine Mitteilungen über diesen Punkt mit einem Hinweise auf das neuerschienene Werk des Berner Professors Dr. Hermann Brunnhofer über „Arische Urzeit, Forschungen auf dem Gebiete des ältesten Vorder- und Zentralasiens nebst Osteuropa[1]".

Brunnhofer ist bekanntlich seit Jahren bemüht, den Nachweis zu liefern, daß ein Teil der Rigveda-Hymnen noch vor dem Einrücken der Inder in Ostindien, resp. ins Pendschab, gedichtet worden sind, und zwar auf dem Boden Irans, resp. Zentralasiens, von woher die Inder dann weiter nach Südosten hin zogen, um in der Folge durch mehrere Jahrtausende im eigentlichen Indien ihre große Kultur zu entwickeln. Daß Brunnhofer, der über eine ungewöhnliche Gelehrsamkeit, Scharfsinn und Kombinationsgabe verfügt, in seinen kühnen Kombinationen vielfach über das Ziel hinaus schießt, steht ebenso fest wie die andere und wichtigere Tatsache, daß er nicht selten zweifellos das Richtige trifft, was im einzelnen auch von einem so vorsichtigen und vertrauenswürdigen Forscher wie Alfred Hillebrandt längst schon bestätigt wurde.[2]

Brunnhofer nun handelt in seinem oben erwähnten neuesten Werke „Arische Urzeit", S. 8 folg., über „Indien in Vorderasien", weist darauf hin, daß das Land Kolchis und gewisse Landschaften am Ostende des Pontus Euxinus wegen ihrer dunkelhäutigen Bevölkerung Äthiopien oder Indien genannt wurden, und fährt dann fort: „Es gibt aber auch ein anderes vorderasiatisches Indien, dessen Name nicht von der dunklen Hautfarbe seiner Bewohner, sondern von ihrer Zugehörigkeit zur sanskrit-arischen Rasse und brahmanischen Kirche herrührt." Verschiedene Zeugnisse antiker Schriftsteller und daran geknüpfte Kombinationen, die man a. a. O. nachlesen wolle, führen Brunnhofer zu der Annahme, daß in Nordmesopotamien Inder gelebt haben müssen, was vor ihm seinerzeit auch schon Chwolson vermutet hatte. „Diese Auffassung" — sagt Brunnhofer weiter — „gewinnt die größte Wahrscheinlichkeit durch die Mitteilung des Porphyrius (bei Chwolson, Sabier I 370), der Gnostiker Bardesanes, der während des 2. Jahrhunderts nach Chr. in Edessa lebte, habe mit Indern verkehrt". „Diese Inder müssen

[1] Bern 1910, Verlag von A. Francke. — [2] Vgl. Alfred Hillebrandt, Vedische Mythologie, Bd. I. p. 94—116.

sich," meint Chwolson mit Recht, „im nördlichen Mesopotamien aufgehalten haben, denn von Bardesanes ist nicht bekannt, daß er je Reisen nach Indien gemacht habe."

„Wir gelangen an der Hand solcher Belege zu jener wunderbaren Stadt und Landschaft Harrân oder Κάρραι, Carrhae, über deren bis ins späte Mittelalter produktiv gebliebene Urweisheit Chwolson sein großes Werk ‚Die Sabier' veröffentlicht hat, ohne jedoch, trotz stupender Gelehrsamkeit, den Schleier über Rasse und Lehre dieser rätselhaften, nur mit den Brahmanen vergleichbaren Gesellschaft erlauchter Köpfe zu lüften."[1]

Weiter bespricht Brunnhofer einen Flußnamen jener Gegend und eine harranische Anâhita-Sage (bei Chowlson, Sabier II, 40) und kommt S. 11 zu dem Schlusse: „Es liegt auf der Hand, daß hier nicht von Ostindien die Rede sein kann, sondern daß das Indien dieser Legende wiederum nur im nördlichen Mesopotamien gesucht werden darf."

In einem späteren Kapitel desselben Buches, „Vedische Anklänge an Vorderasien", erkennt Brunnhofer den vedischen Namen Kaçyapa nicht nur in dem Κάσπιον ὄρος, dem Kaukasus, wieder, sondern auch im Berge Κατζαπός in Bithynien u. dgl. m. und knüpft S. 24 daran die Frage: „Wenn echt vedische Bergnamen sich in Vorderasien erhalten hatten, warum sollten nicht auch sanskrit-arische, indoiranische Götternamen in Kleinasien ihr Dasein gefristet haben?" Und so findet er tatsächlich den leibhaftigen vedischen Varuna an der Südwestküste des Pontus Euxinus in Bithynien wieder, und zwar in der Form Βάρυνος, beim Scholiasten zu des Appollonius Argonautica II, 780.[2]

Es scheint aber Brunnhofer entgangen zu sein, daß vor wenigen Jahren (1907) eine viel überraschendere Bejahung seiner Frage durch eine Inschrift gebracht worden ist, die Hugo Winckler in Boghazköi, in der alten Hauptstadt des Hethiterreiches, im nordwestlichen Kappadokien, aufgefunden und wenigstens teilweise auch schon veröffentlicht hat.[3] Es ist eine Inschrift, die sich mit Sicherheit in das 14. Jahrhundert vor Chr. setzen läßt und die unter anderem zu unserer höchsten Überraschung die Namen der indischen, resp. wohl schon indopersischen Götter, des Mitra, Varuna, Indra und der Nâsatya, d. h. der Açvinen, enthält, und zwar als Götter, welche von dem damals im Reiche Mitanni, im oberen resp. mittleren Mesopotamien, herrschenden, zweifellos arischen Stamme der Charri verehrt wurden.

Es handelt sich hier um einen sehr ausführlichen Vertrag zwischen dem Hethiterkönige Subbiluliuma (ca. 1400 vor Chr.), der in Chatti, dem jetzigen Boghazköi, residierte, mit Mattiuaza, dem Sohne des Duschratta oder Tuschratta, einstigen Herrschers von Mitanni. Dem genannten Mattiuaza war es nach dem Tode seines königlichen Vaters schlecht ergangen, bis er endlich bei König Subbiluliuma seine Zuflucht fand. Dieser nimmt ihn freundlich auf, macht ihn zu seinem Schwiegersohne und setzt ihn wieder in die Herrschaft des väterlichen Reiches Mitanni ein, doch tritt dieses von da ab in ein Verhältnis der Abhängigkeit zum Chattireiche.[4]

Die Dynastie, zu welcher Duschratta und Mattiuaza gehören, ist offenbar eine arische. In Mitanni hat dieselbe zu Ende des 15. Jahrhunderts vor Chr. die Herrschaft gewonnen. Sie gehörte zu dem arischen Stamme der Charri, welcher in der Nachbarschaft, wohl in Nordmesopotamien, resp. Harrân, ein selbständiges Reich bildete, dann aber auch in Mitanni zur Herrschaft gelangte. Wir begegnen unter den Königsnamen dieser Dynastie so deutlich arischen Bildungen, wie z. B. Artatama, welcher Name mehrfach wiederkehrt, u. dgl. m. Das Merkwürdigste in jenem Vertrage aber ist der Umstand, daß neben vielen anderen Göttern, teils hethitischen, teils babylonischen Ursprungs, auch die besonderen Götter des Charristammes genannt werden und daß dies eben jene schon erwähnten indischen, resp. indopersischen Götter

[1] Vgl. Brunnhofer a. a. O., p. 10. — [2] p. 430; man lese die Stelle bei Brunnhofer a. a. O., p. 24 nach.

[3] Vgl. H. Winckler, Vorläufige Nachrichten über die Ausgrabungen in Boghazköi im Sommer 1907. I. Die Thontafelfunde, in den Mitteilungen der deutschen Orientgesellschaft zu Berlin, Dezember 1907, Nr. 37.

[4] Vgl. Winckler a. a. O., p. 30—54.

sind. Die resp. Stelle dieses Vertrages, wo nach den alten babylonischen Göttern und den zu Chatti und Mitanni gehörigen sogen. Teschubgöttern die genannten arischen Götter erscheinen, lautet folgendermaßen:[1]

	ilâni mi-it-ra-aš-ši-il	ilâni u-ru-w-na-aš-ši-el
Variante:		a-ru-na-aš-ši-il
	ilu (!) indar ilâni	na-ša-a[t-ti-ia-a] n-na
Variante:	indara	na-š [a]-at-ti-ia-an-na

Hier könnte nun Brunnhofer den deutlichsten Beweis für seine Behauptung finden, daß in Nordmesopotamien Inder, wirkliche Inder lebten, welche den Mitra, Varuna, Indra und die Açvinen verehrten. Die Sache läßt sich aber auch noch anders und wesentlich modifiziert auffassen. Jene Götter wurden zweifellos schon vor der Abtrennung der Inder von den Persern, in der sogen. indopersischen Einheitsperiode, von den noch vereinigten Indopersern verehrt, und es ist sehr wohl denkbar, daß ein nicht näher zu definierender Zweig dieses Volkes, der in Nordmesopotamien sitzen blieb, dieselben im 14. Jahrhundert vor Chr. noch ebenso verehrte, wie sie von den Indern zu derselben Zeit und auch noch lange nachher auf indischem Boden weiter verehrt wurden. Eine Ansicht, welche durchaus zu der wohl zweifellos richtigen Voraussetzung stimmt, daß die Indoperser, aus Europa kommend, zunächst ihre gemeinsame Kulturperiode auf dem Boden Irans durchlebten, bis dann die Inder sich abtrennten und nach Indien zogen.

Die überaus merkwürdigen Suffixe, welche mit jenen Götternamen in unserer Inschrift verbunden sind, haben mich aber mit Notwendigkeit schon im Jahre 1908 zu einer noch anderen Kombination geführt, resp. zu einer nicht unwesentlichen Modifikation der obigen Annahme.

Die Suffixe aššil — in Verbindung mit den Namen des Mitra und des Varuna — und anna — in Verbindung mit dem Namen der Nâsatya — sahen höchst räthselhaft und fremdartig aus. Eduard Meyer vermutete, daß sie ihre Aufklärung von der hethitischen Sprache her erhalten dürften.[2] Diese Aufklärung aber ist inzwischen von ganz anderer Seite her erfolgt.

In Ostturkestan, speziell in Turfan, sind bekanntlich neuerdings buddhistische Werke in Brâhmî-Schrift, in einer früher unbekannten Sprache, entdeckt worden. Diese Sprache ist von den Herren Dr. E. Sieg und Dr. W. Siegling als das Tocharische festgestellt worden[3], resp. als die Sprache der Indoskythen, oder — wie R. Pischel vorzieht zu sagen — eine Sprache der Indoskythen. Diese von buddhistischen Indoskythen einige Jahrhunderte nach Chr. in Turfan, Ostturkestan, gesprochene Sprache zeigt unter anderem in ihrer Deklination ein merkwürdiges Komitativ-Suffix assäl und ein Suffix des Nominativ Pluralis añä, welche an jene Suffixe aššil und anna in unserer Inschrift so merkwürdig anklingen, daß wohl nichts näher lag, als dieselben zu identifizieren. Tut man dies, wie ich es seinerzeit getan habe[4], dann läßt sich dieser Teil der Inschrift leicht und vollkommen befriedigend übersetzen:

Die Götter mit Mitra zusammen, die Götter mit Varuna zusammen, der Gott Indra, die Nâsatya (genannten) Götter.

Daß Mitra und Varuna als Mittelpunkt eines Götterkreises gedacht sind, erscheint überaus passend, denn ohne Zweifel waren sie es, um welche sich schon in der indopersischen Einheitsperiode jener Götterkreis gruppierte, den wir auf indischem Boden unter dem Namen der Adityas so gut kennen; derselbe Götterkreis, aus welchem die Reformation des Zarathustra

[1] Ebenda p. 51.

[2] Vgl. Ed. Meyer, Das erste Auftreten der Arier in der Geschichte (Sitzungsberichte der Kgl. Preuß. Akademie der Wiss., Gesamtsitzung vom 9. Januar 1908), p. 16.

[3] Vgl. Sitzungsberichte der Kgl. Preuß. Akademie der Wiss., Gesamtsitzung vom 16. Juli 1908.

[4] Vgl. L. v. Schroeder, Das Tocharische und die Charri-Inschrift, in der Wiener Zeitschrift f. d. Kunde des Morgenlandes, Bd. 22, p. 348 u. 349.

die Amesha çpeñtas hervorgehen ließ, indem der Reformator an die Stelle der alten Götter ganz abstrakte Neubildungen setzte.

Die überzeugende Einfachheit der Übersetzung bürgt dafür, daß sie tatsächlich das Richtige trifft. Dann aber ist es zweifellos erlaubt, in jenem arischen Stamme der Charri, wie ich es seinerzeit getan habe, einen indoskythischen Stamm zu vermuten. Waren aber die Charri Indoskythen, dann begreift man leicht, warum zwischen ihnen und den Indoskythen auf dem Boden Ostturkestans, in Turfan, Beziehungen stattfanden. Es waren eben blutsverwandte Stämme. Dann aber liegt auch durchaus eine Beeinflussung des Charristammes durch die ostturkestanischen Indoskythen im Bereiche historischer Möglichkeit. Diese letzteren Indoskythen aber waren nachweislich Buddhisten und lebten in einem Lande, das reich an buddhistischen Klöstern war. Einem Lande, wo auch der Manichäismus blühte, wie die neueren Funde gezeigt haben, und auch die Manichäer hätten ja nach Strzygowskis Bemerkung oben S. 263 mitgewirkt bei den Beziehungen zwischen der christlichen Welt Vorderasiens und der buddhistischen Welt Ostturkestans. Ebendaselbst aber lebten dann nachgewiesenermaßen auch nestorianische Christen, was gleichfalls für einen Kulturzusammenhang zwischen Ostturkestan und Mesopotamien spricht. Auf jeden Fall erscheint eine Beeinflussung des frühe schon christlich gewordenen Landes Osrhoëne, d. h. eben des Landes der Charri, mit der Stadt Harrân in der Nähe von Edessa, von Ostturkestan her durchaus denkbar. Und wenn wir uns diese Charri als einen begabten Arierstamm denken dürfen, dem es an Selbständigkeit und Initiative nicht fehlte, hat es gewiß nichts Unwahrscheinliches an sich, daß unter ihnen zuerst christlich-klösterliche Bildungen sich entwickelten, — klösterliche Gemeinschaften, welche zuerst auch christliche Klosterbauten entstehen ließen. Gaben buddhistische Vorbilder der ostturkestanischen Indoskythen vielleicht die Anregung dazu, so haben doch die verwandten christlichen Indoskythen, die Charri in der Osrhoëne, unter dem Einfluß der sie umgebenden hellenistisch-vorderasiatischen Kunst, etwas Selbständiges, Neues geschaffen, was weiterhin nach Syrien, ja nach Ägypten hin gewirkt haben könnte und dadurch für die Entwicklung der frühchristlichen, klösterlichen Baukunst überhaupt von Bedeutung wurde. Jene Anregung vom buddhistischen Ostturkestan, resp. von seinen indoskythischen Bewohnern her, kann sich nur auf das Mönchs- und Klosterwesen im allgemeinen bezogen haben, nicht auch auf die resp. Baukunst, da die ostturkestanischen Klöster ja Höhlenklöster waren. Für die nordmesopotamischen Christen aber lag es nahe, bei ihren Klosterbauten sich an die umgebenden hellenistischen und vorderasiatischen Bauten zu halten. Sie wirkten dann weiter sowohl durch das, was sie übernommen, wie durch das, was sie neu dazu erschaffen hatten.

Vermutungen dieser Art dürften angesichts des vorliegenden Amidawerkes gewiß ihre Berechtigung haben. Sie dürfen nicht mehr sein wollen, als sie tatsächlich sind, — nämlich Hypothesen, die auf Grund der eigenartigen ethnischen und religionsgeschichtlichen Bedeutung des Charrilandes die besondere Rolle zu erklären suchen, welche dasselbe in der Geschichte der christlichen Kunst nach den vorliegenden Untersuchungen gespielt zu haben scheint. Es sind Versuche der Erklärung, die naturgemäß nur tastende Versuche sein können und weiter nichts wollen, als die Aufmerksamkeit der wissenschaftlichen Welt auf den merkwürdigen Komplex wichtiger Fragen zu lenken, welche wir hier auf einem verhältnismäßig engen und früher wenig beachteten Gebiete in auffallender Weise gehäuft vorfinden. Wenn schärfere und für diese Fragen besser vorbereitete Augen als die meinigen sich mit denselben beschäftigen wollten und mehr dabei zu sehen imstande wären, könnte es mir nur zur Freude und Genugtuung gereichen. Ich habe mit dem Obigen schlechterdings nicht mehr gewollt, als eine Anregung zu weiteren Untersuchungen zu bieten, die mir allerdings angesichts des vorliegenden Tatsachenmaterials dringend geboten erscheinen.

INDEX.

L'index de la première partie renferme les noms propres (à l'exclusion des noms d'auteurs, de savants, d'explorateurs), les noms de lieu (à l'exclusion de ceux qui font partie de la bibliographie) et quelques termes spéciaux.

Chaque personne est classée sous son nom propre. Pour simplifier l'index, j'en ai éliminé tous les titres et surnoms de ces personnes contenus dans les inscriptions ou dans le commentaire; je n'ai classé sous un surnom (tel que Saif al-daula) qu'un petit nombre de personnes dont le nom propre ne figure ni dans les inscriptions, ni dans le commentaire. Les califes abbassides et fatimides sont classés sous leur surnom imamien, plus connu que le nom propre, même quand ce dernier figure dans les inscriptions; ainsi, le calife Dja'far, dont le nom propre figure dans les premières inscriptions, n'est classé qu'à „Muqtadir".

La plupart des références relatives aux noms de lieu sont suivies d'un mot entre parenthèses indiquant le sujet spécial (monument, inscriptions, etc.) dont il est question à la page correspondante. Ces indications n'ont d'autre but que de faciliter les recherches sans introduire de nombreuses subdivisions dans l'index; elles ne sont ni complètes, ni très précises, parce qu'il arrive souvent qu'une page renferme plusieurs fois le même nom de lieu à propos de sujets différents.

La plupart des termes spéciaux sont des titres, notamment d'origine turque ou persane, peu connus, ou étudiés dans le commentaire; je n'ai pas dépouillé méthodiquement la terminologie des inscriptions.

L'article arabe a été supprimé dans ces termes et dans les noms propres tels que Ḥasan; il n'a été maintenu qu'en état d'annexion. Voici la liste des abréviations:

anc. = ancêtre, ar. = arabe, arch. = architecte, arm. = armoiries, cit. = citadelle, coll. = collection, égl. = église, enc. = enceinte, év. = évêque, fort. = place forte, gouv. = gouverneur, gr. M. = grande Mosquée, hist. = histoire, id. = idem, ing. = ingénieur, inscr. = inscription, min. = minaret, mon. = monument, mus. = musée, n. pr. = nom propre, pal. = palais, pers. = personnage, p. = porte, riv. = rivière, t. = titre, tomb. = tombeau, v. = ville, village (cette dernière indication ne suit pas les noms les plus connus.)

M. v. B.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 19, n. 1: Voir un exemple de coufique *retourné* dans HUBER, *Voyage en Arabie*, p. 372.

P. 80, n. 3, l. 1: Mémoires *(Zapiski)*, lire Travaux *(Trudi)*; cf. BLOCHET, *Introduction à l'histoire des Mongols*, p. 1.

Depuis l'impression, j'ai pu me procurer la relation de voyage de SOUTHGATE (*Narrative*, etc., London, 1840). De sa description de Diyar-Bekr en 1838 (II, p. 291 s.), j'extrais quelques passages se rapportant à des sujets traités plus haut, aux pages citées ci-dessous:

P. 12 et 119, n. 1 (aqueduc et glacières): „Ice is made in the winter, and is preserved in the open air, by piling it in conical heaps and covering them with straw. In the summer it is sold so cheaply in the market, that the poorest man may cool his drink with it. A fine aqueduct on arches enters the city near the gate of Constantinople (Rum), etc."

P. 20, n. 1 (inscriptions énigmatiques): „In the cemetery just beyond its walls, I observed some massive grave-stones with ancient inscriptions upon them that I could not decipher, nor was I able to conjecture to what language they belonged. Upon the wall, near the principal gate, are other inscriptions in Cufic, with figures of animals and birds. I noticed also an inscription in Greek, etc."

P. 47 (grande Mosquée, à intercaler entre NIEBUHR et TEXIER): „The principal mosque of Diarbekir was formerly a Christian church. It is called the Great Mosque, and is the finest remnant of antiquity in the place. It has a large square tower which is now used as a minaret. The roof is sloping, and the windows are round at the top . . . On one side is a spacious court paved with stone, and having a large fountain in the middle. Along the lofty walls of this court are rows of columns of various kinds of beautiful marble . . . On the exterior wall of the church are inscriptions in Cufic, etc."

P. 51, n. 5, et 163 s. (églises): „I visited several of the churches. The Jacobites worship in a very old one, while the Chaldeans have one newly erected, large, handsome, and profusely ornamented with foreign paintings. The Syrian Catholics are accomodated as in Mardin . . . In the Greek church I saw once more the high, straight, and narrow-seated chairs fixed against the wall, and the pictures of Saints, with the arms and feet of silver, attached to the canvass, etc."

Au dernier moment, je reçois de Miss G. LOTHIAN BELL quelques photographies d'Amid, dont trois fournissent des documents nouveaux.

1°. Un saillant carré de l'enceinte, portant une inscription coufique de trois lignes dont je ne puis déchiffrer que la fin, à l'échelle microscopique des caractères. Elle est identique à la fin du n° 16; ce nouveau texte est donc au nom de Malik-shâh. L'analogie des deux documents est renforcée par une frappante similitude du style des lettres et du bestiaire décoratif. Ici, l'on voit au-dessus de la l. 1, sous une corniche amortie en retour d'équerre, le même motif central, mais flanqué de deux taureaux agenouillés et affrontés; aux bouts de la l. 1, deux félins affrontés; entre les lignes 1 et 2, deux félins et deux oiseaux.

2°. L'arc d'une des entrées de la citadelle, qui n'est autre que la „porte de l'ancien Galius" de TEXIER (voir plus haut, p. 296 et fig. 244).

3°. Un détail encastré dans le mur à gauche de cet arc, avec un fragment d'inscription fruste renfermant la date 603 (1207—08) et un relief très fruste représentant un lion sur le dos d'un taureau (cf. p. 67, fig. 24). Cette porte est donc de l'Ortokide Maḥmûd, comme celle de l'inscription n° 31.



Abb. 330. Dijarbekr, Kharputtor: Tiermotive und kufische Schrift.
(Aufnahme von Miß BELL, Ersatz für Abb. 292, S. 344.)

REGISTER.

Schriften Strzygowskis über den Orient seit 1903.

(Ergänzung zu dem Schriftenverzeichnis Byzantinische Denkmäler III, S. 119 f.; vgl. dazu die Literaturberichte der Byzantinischen Zeitschrift.)

I. Allgemeines.

Die Schicksale des Hellenismus in der bildenden Kunst. Neue Jahrbücher für das klass. Altertum XV, (1905), S. 19 f.

Bildende Kunst und Orientalistik. Memnon I (1907), S. 9 f.

Christliche Antike. Beilage zur Allg. Zeitung vom 16. März 1907.

Altchristliche Kunst. Die Religion in Geschichte u. Gegenwart I, S. 381 f.

Antike, Islam und Okzident. Neue Jahrbücher f. d. klass. Altertum XXIII (1909), S. 354 f.

II. Ägypten.

Koptische Kunst. Catalogue gén. du Musée du Caire. Vienne 1904.

Eine alexandrinische Weltchronik. Denkschriften der kais. Akademie d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Kl., Bd. LI.

Der sigmaförmige Tisch und der älteste Typus des Refektoriums. Wörter u. Sachen I (1909), S. 70 f.

III. Syrien und Palästina.

Mschatta. Festschrift z. Eröffnung d. Kaiser Friedrich-Museums (Jahrbuch d. kgl. preuß. Kunstsamml. 1904).

Der Pinienzapfen als Wasserspeier. Römische Mitt. XXIII (1903), S. 185 f.

Amra als Bauwerk. Zeitschr. f. Gesch. d. Architektur I (1907), S. 63 f.

Amra und seine Malereien. Zeitschr. f. bild. Kunst, N. F., XVIII, S. 213.

Die Geburtsstunde des christl. Kirchenbaues. Beilage der Münchener Neuesten Nachrichten 1909, S. 417 f.

IV. Kleinasien.

Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte. Leipzig 1903.

A sarcophagus of the Sidamara type. The Journal of hell. studies XXVII (1907), S. 99 f.

Kleinarmenische Miniaturmalerei. Tübingen (Veröffentlichungen der Univ.-Bibl.) 1907.

Zum Christustypus. Thürmer 1907, S. 505 f.

V. Balkan.

Die christliche Kunst in einigen Museen des Balkans. Österr. Rundschau 1905, S. 158 f.

Die Miniaturen des serbischen Psalters. Denkschriften d. kais. Akademie d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Kl., Bd. LII.

Neuentdeckte Mosaiken in Salonik. Monatshefte f. Kunstwissenschaft I (1908), S. 1019 f.

VI. Abendland.

Der Dom zu Aachen und seine Entstellung. Leipzig 1904.

Spalato, ein Markstein der romanischen Kunst. Studien, Fr. Schneider gewidmet, Freiburg i. B. 1906, S. 325 f.

Das orientalische Italien. Monatshefte f. Kunstwissenschaft I (1908), S. 16 f.

Zur frühgermanischen Baukunst. Zeitschr. f. Gesch. d. Architektur I (1908), S. 247 f.

VII. Islam.

Muhammadan art. Encyclopaedia of Religion and Ethics I, S. 874 f.

Der Kiosk von Konia. Zeitschr. f. Gesch. d. Architektur I (1907), S. 39 f.

Alhambra. Artikel der Enzyklopädie des Islam.

In Vorbereitung: Die Baukunst des Islam. Handbuch der Architektur III, 2.

C. F. Wintersche Buchdruckerei



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

Diyar-bekr (Amid). — Vue générale, prise du sud-est.



1. Vue de l'enceinte et de l'aqueduc, prise du nord-ouest.

Phototypie Max Jaffé, Vienne

2. Inscriptions nos 1 et 2, à droite de la porte de Mardin.



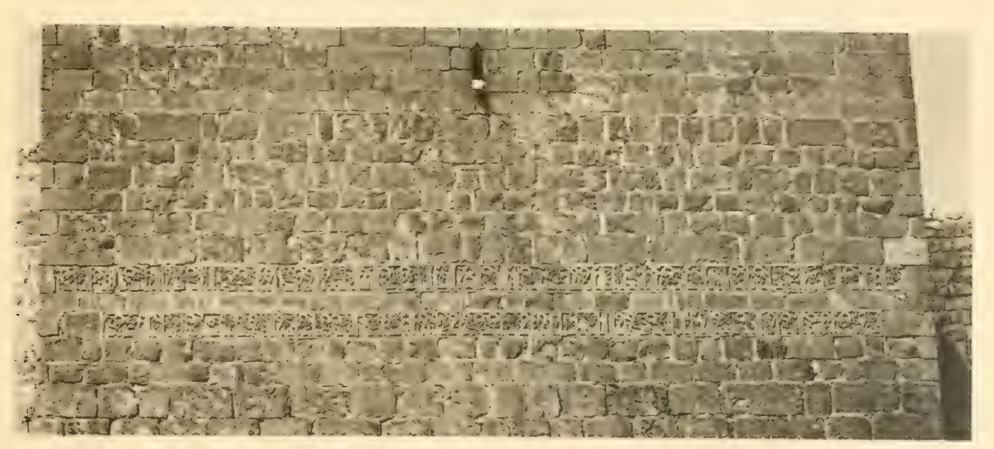
1. Inscription n° 5 et niche à droite de la porte de Kharput.



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

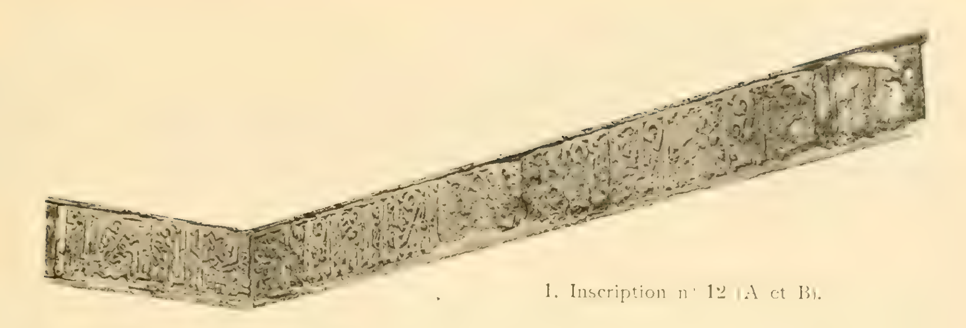
2. Inscriptions nos 6 et 7 et niche à gauche de la porte de Kharput.

1. Inscription n° 4 sur l'entrée de la porte de Kharput.



Phototypie Max Jaffé, V

2. Inscription n° 10 sur un saillant carré de l'enceinte.



1. Inscription n° 12 (A et B).



2. Inscription n° 12 (C et D) à l'intérieur de la porte de Kharput.



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

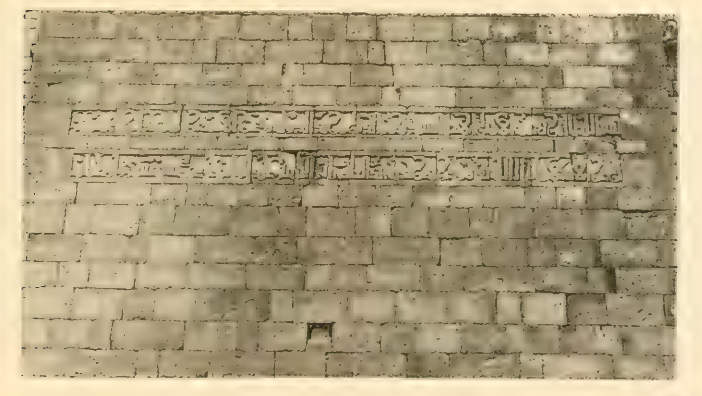
3. Inscription coranique près de la porte de Kharput



1. Inscription n° 13 (A et B) sur le pont du Tigre.



2 Inscription n° 13 (B et C) sur le pont du Tigre.



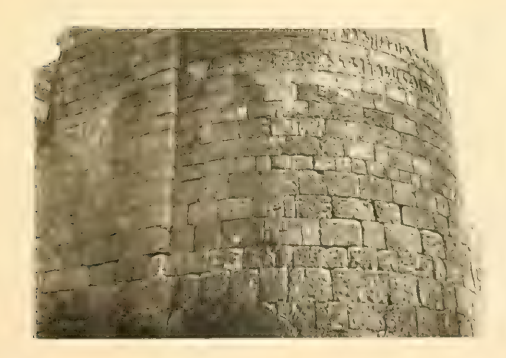
Phototypie Max Jaffé, Vienne.

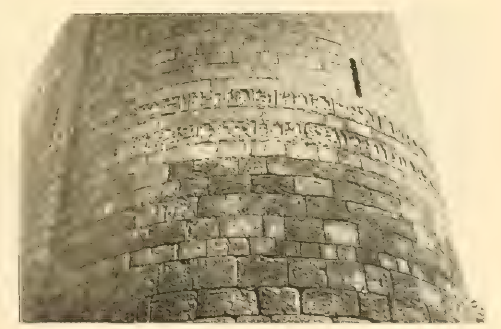
3. Inscription n° 14 sur un saillant carré de l'enceinte.



1. Inscription n° 16 sur un saillant polygonal de l'enceinte.







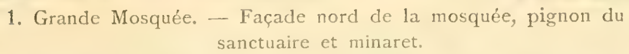
Phototypie Max Jaffé, Vienne.

2—5. Inscription n° 17 sur un saillant semi-circulaire de l'enceinte.



2. Inscription n° 38 entre les deux fenêtres dont on voit les arcs ci-dessous.





1. Grande Mosquée. — Façade nord de la mosquée, pignon du sanctuaire et minaret.



3. Inscription n° 18 (1er fragment) sur la façade nord de la mosquée, côté ouest.



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

4. Inscription n° 18 (2e fragment).



1.



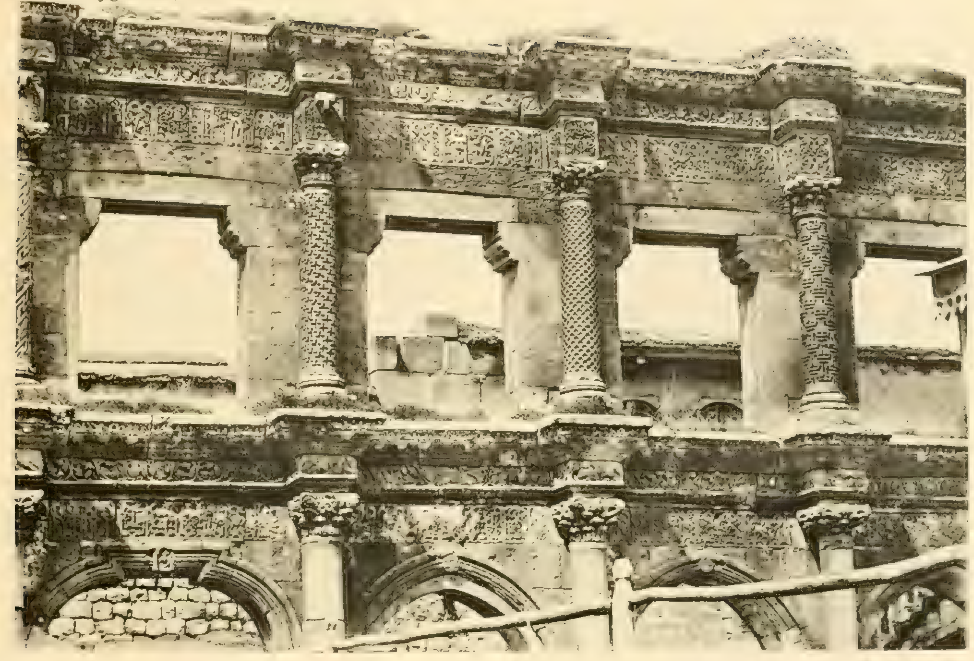


3.

2. 4.

Phototypie Max Jaffé, Vienne.

Grande Mosquée. — Façade ouest, partie sud, avec détails et inscriptions nos 19 et 20.



1.



2.



3.

Phototypie Max Jaffé, Vienne

Grande Mosquée. — Façade ouest, partie centrale, avec détails et inscriptions nos 19 et 20.



1.

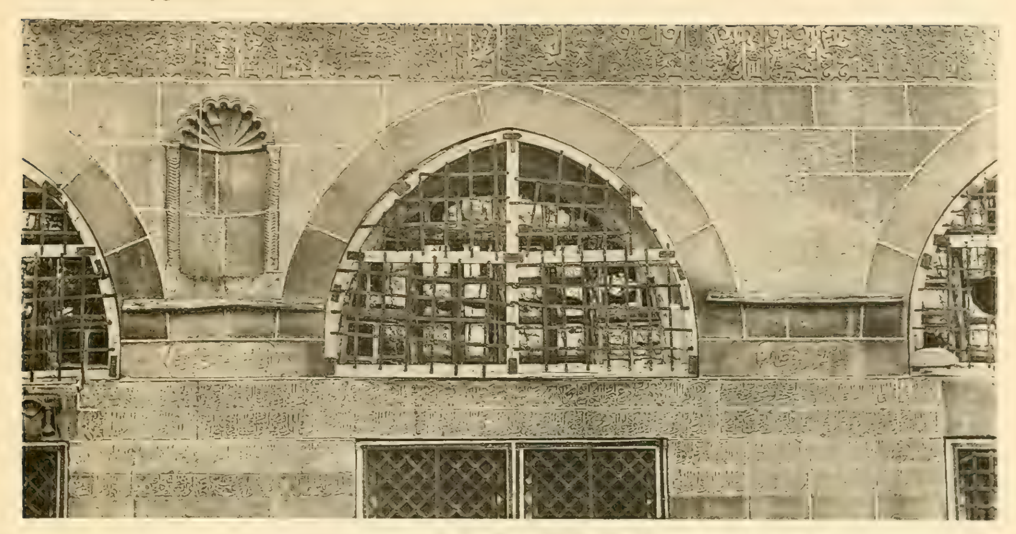


2.

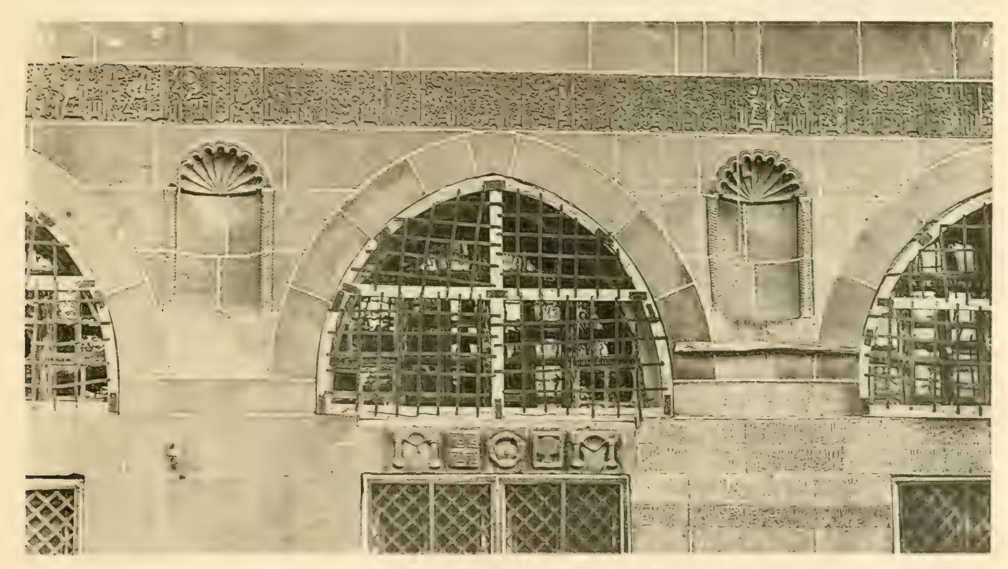


3.

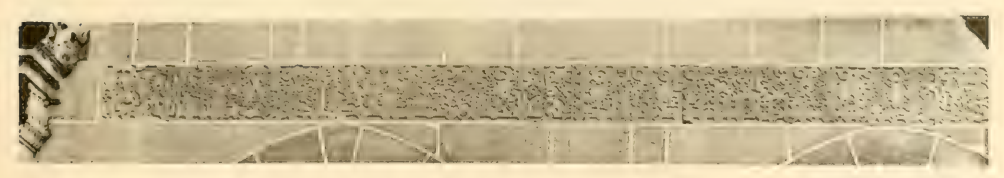
Grande Mosquée. — Façade ouest, partie nord, avec détails et inscriptions nos 19 et 20.



1. Inscriptions n° 21 (1er fragment) sur la façade nord de la mosquée, coté est, et n° 39.



2. Inscriptions nos 21 (2e fragment) et 39 (fragment).



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

3. Inscription n° 21 (3e fragment).



1. Cour de la grande Mosquée et façade ouest.



2. Cour de la grande Mosquée et façade est.



1.

2.

Phototypie Max Jaffé, Vienne.

Grande Mosquée. — Façade est, partie nord, avec détail et inscriptions n°s 22 et 23.



1.



2.

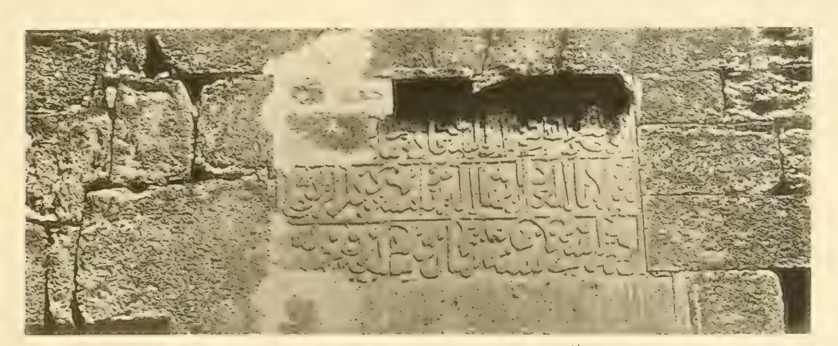


3.

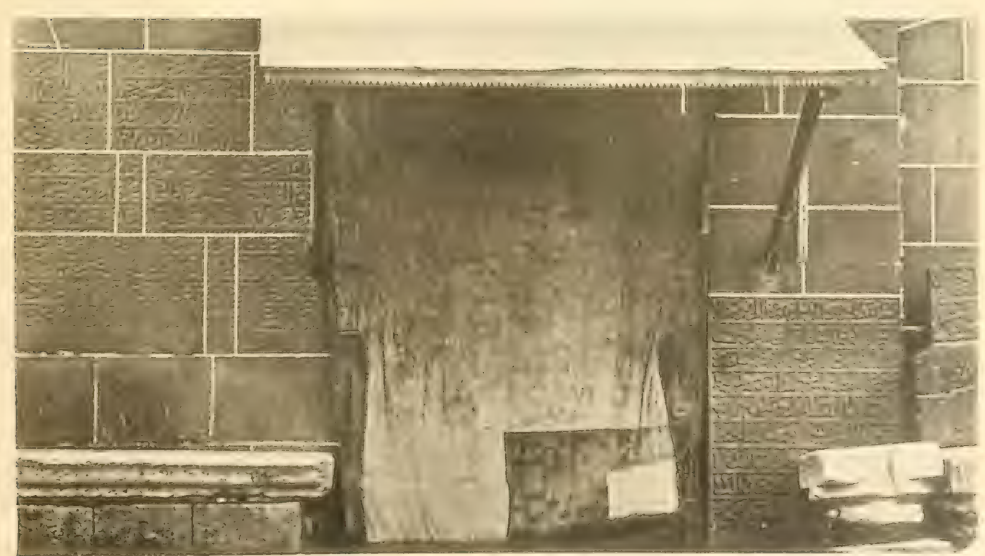
Grande Mosquée. — Façade est, partie sud, avec détails et inscriptions n°s 22 et 23.



1. Inscription n° 24 sur le portail extérieur de la grande Mosquée.



2. Inscription n° 26 sur une poterne de l'enceinte.



Phototypie Max Jaffé, Vienne

3. Inscriptions n°s 35 (à droite) et 36 (à gauche) dans la cour de la grande Mosquée.



1. Vue générale de la porte d'Alep.

Phototypie Max Jaffé, Vienne

2. Inscription n° 27 sur l'entrée latérale de la porte d'Alep.



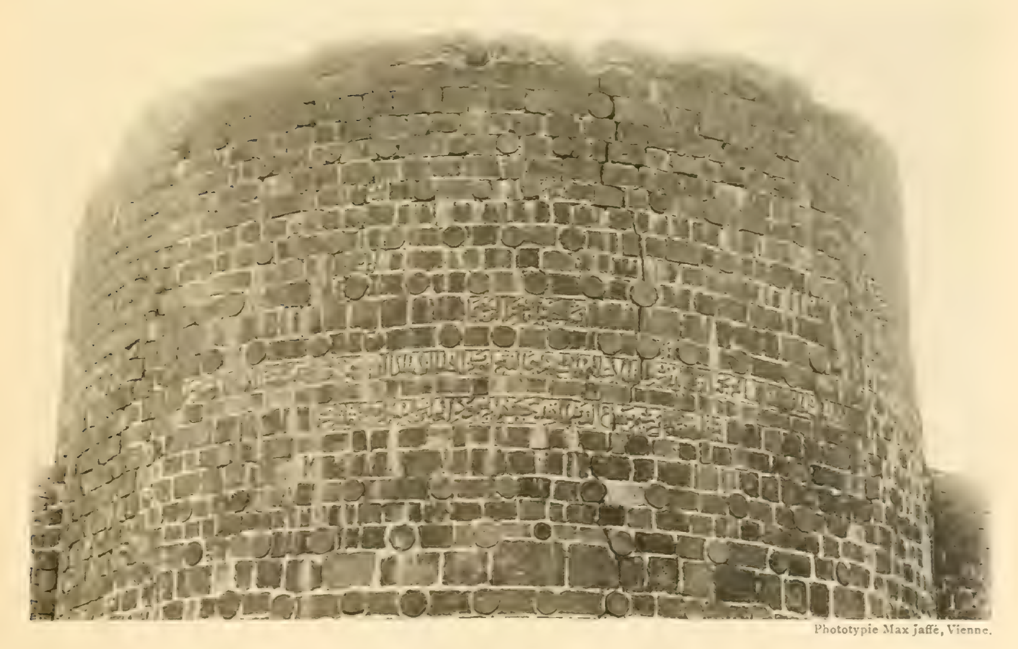
1. Inscription n° 29 sur la tour A de l'enceinte.

Phototypie Max Jaffé, Vienne

2. Tour A de l'enceinte de début de l'inscription n° 29.



1. Inscription nº 30 sur la tour B de l'enceinte.



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

2. Inscription nº 33 sur un saillant semi-circulaire de l'enceinte.



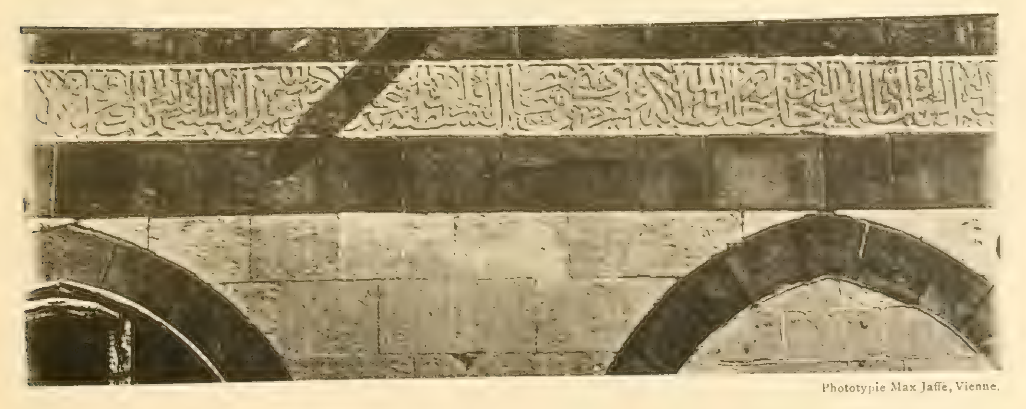
1. Cour de la grande Mosquée et colonnade nord, partie ouest.
Sur le mur en arrière, inscription n° 32 (fin).



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

2. Cour de la grande Mosquée et colonnade nord, partie est.
Sur le mur en arrière, inscription n° 32 (fragments).
Les coupes signalées aux pages 44 et 45 sont dans le texte, IIe partie.

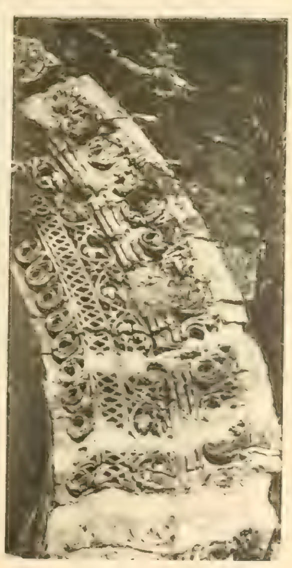
1. Innsbruck. — Coupe en cuivre cloisonné, face intérieure, et inscription n° 40.



Phototypie Max Jaffé, Vienne.

2. Diyar-bekr. — Inscription n° 37 (fragment) au nord de la cour de la grande Mosquée.

1. 2. Diyar-bekr. — Eglise Jacobite Ste Vierge Mariamana.

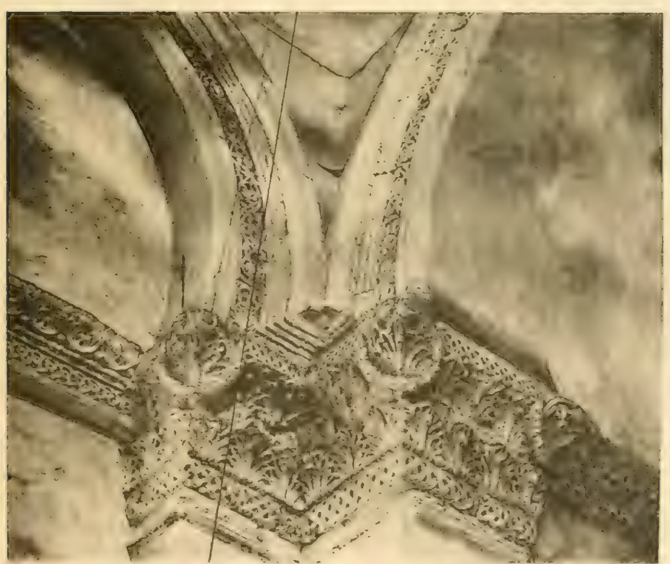
3. 4. Arnas. — Eglise, arc de triomphe.

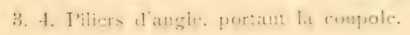
Phototypie Max Jaffé, Vienne



1. Trompe d'angle de la coupole.

2. Colonne de l'abside.





3. 4. Piliers d'angle, portant la coupole.



Khakh. Eglise el-Hadra.